Alexandre Dumas

Les Mohicans de Paris

BeQ

Alexandre Dumas

Les Mohicans de Paris

VI

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 799 : version 1.01

Les Mohicans de Paris

VI

Le roman est ici présenté en six volumes.

Éditions de référence :
Michel Lévy – Gallimard, coll. Quarto.

CCLXXXVI

Ce que M. Gérard trouva, ou plutôt ne trouva pas, en arrivant à Vanves.

Resté seul et condamné à l'allure mélancolique de deux rosses éreintées, M. Gérard se lança dans une mer de conjectures.

Sa première idée avait été de pousser jusque chez M. Jackal et de lui demander satisfaction de la mauvaise plaisanterie que lui avait faite son agent.

Mais M. Jackal avait, d'habitude, lorsqu'il parlait au digne M. Gérard, un ton narquois qui mettait celui-ci si mal à son aise, que les instants qu'il passait avec le chef de la police de sûreté étaient, en général, les instants les plus pénibles de sa vie.

Puis de quoi aurait-il l'air ? D'un écolier boudeur qui vient faire au maître un rapport contre son camarade.

Car, si loin que M. Gérard repoussât de lui ce titre de camarade appliqué à Gibassier, il n'en était pas moins obligé de s'avouer à lui-même que plus il repoussait ce titre loin et haut, de plus loin et de plus haut, pareil au rocher de Sisyphe, ce titre retombait sur lui.

Il n'avait donc point tardé à prendre la résolution de retourner à Vanves.

Il avait vu M. Jackal la veille, et le moment arriverait toujours assez vite de revoir M. Jackal, chez lequel, comme le lui avait rappelé Gibassier, il était forcé de se présenter deux fois la semaine.

Puis une vague inquiétude lui disait que c'était à Vanves qu'il était menacé.

Si spécieuses que fussent les raisons données par Gibassier, M. Gérard n'admettait pas que Gibassier se fût jamais assez cru son ami pour se blesser aussi profondément d'un oubli des plus naturels.

Quelque chose d'étrange restait donc caché au fond de ce mystère.

Or, dans la situation où se trouvait M. Gérard, à la veille de l'exécution d'un homme qui allait payer de sa tête le crime que lui, Gérard, avait commis, tout ce qui est obscur est dangereux.

Aussi désirait-il et craignait-il tout à la fois d'être de retour à Vanves.

Mais les chevaux, qui avaient fait le chemin de Vanves à la barrière d'Enfer en une heure et un quart, prétextèrent naturellement de leur fatigue, et mirent une heure et demie pour revenir de la barrière d'Enfer à Vanves.

En vain l'orage menaçait-il de plus en plus ; en vain, malgré le roulement du fiacre, le grondement du tonnerre arrivait-il jusqu'à M. Gérard ; en vain, à la lueur des éclairs, le paysage perdu dans les ténèbres s'illuminait-il tout à coup d'une flamme livide, le cocher n'en donna pas un coup de fouet de plus, et les chevaux n'en firent pas un pas plus vite.

Au moment où dix heures sonnaient, M. Gérard descendait devant sa maison et réglait son compte avec le cocher.

M. Gérard attendit patiemment que celui-ci eût fait minutieusement son calcul et eût remis ses chevaux au pas dans la direction de Paris.

Seulement alors, il se retourna du côté de sa maison.

Elle était perdue dans la plus profonde obscurité.

Quoique pas un volet ne fût fermé, on ne voyait de lumière à aucune fenêtre. Ce n'était pas étonnant : il était tard ; les convives devaient être retirés, et les domestiques se tenaient probablement à l'office. Or, l'office faisait partie des communs et donnait sur le jardin.

M. Gérard monta les escaliers qui conduisaient de la rue à la porte d'entrée. À mesure qu'il montait les escaliers, il lui semblait voir, au milieu de l'obscurité, que la porte était ouverte. Il étendit la main ; la porte était ouverte, en effet. C'était une bien grande imprudence aux domestiques que d'avoir, par une pareille nuit où le ciel s'apprêtait à livrer un si violent combat à la terre, laissé la porte ouverte et les volets non fermés.

M. Gérard se promit de les tancer d'importance. Il entra, ferma la porte, et se trouva dans les ténèbres les plus épaisses. Il s'approcha à tâtons de la loge du concierge. La porte en était ouverte.

M. Gérard appela le concierge ; personne ne répondit.

M. Gérard fit quelques pas, tâta du pied, trouva le premier degré de l'escalier, et, levant la tête, appela le valet de chambre. Il ne reçut pas de réponse.

– Tout cela mange aux cuisines, se dit tout haut M. Gérard, comme si, en disant tout haut la chose, la probabilité en devenait

plus grande.

En ce moment, un violent coup de tonnerre se fit entendre, un éclair brilla, et M. Gérard vit que la porte du perron donnant sur le jardin était toute grande ouverte comme celle de la rue.

– Oh ! oh ! murmura-t-il, qu'est-ce que cela signifie ? On dirait d'une maison abandonnée.

Il gagna en tâtonnant l'extrémité du vestibule, car on y voyait seulement pendant la courte durée des éclairs, et, de là, il aperçut dans l'office une lumière qui brûlait.

– Ah ! dit-il, je l'avais bien pensé, mes drôles sont là !

Et, tout en grommelant, il s'avança vers la cuisine.

Mais, sur le seuil de l'office, il s'arrêta ; le couvert était mis comme pour le souper des gens ; seulement, les gens avaient disparu.

– Oh ! fit M. Gérard, il se passe ici quelque chose d'étrange.

Il prit la lumière, rentra, par le corridor de la cuisine, dans la salle à manger.

La salle à manger était vide. Il parcourut tout le rez-de-chaussée.

Le rez-de-chaussée était désert.

Du rez-de-chaussée, il passa au premier étage : le premier étage était désert comme le rez-de-chaussée ; il monta au second : le second était désert comme le premier.

Il appela de nouveau ; un écho lugubre répondit seul.

En passant devant une glace, M. Gérard recula d'effroi. Il avait eu peur de lui-même, tant il était pâle.

Il redescendit les escaliers lentement et se tenant à la rampe ; ses jambes pliaient à chaque marche. Enfin il se retrouva dans le vestibule et s'avança sur le perron en levant sa lumière pour regarder sur la pelouse.

Mais, au moment où il levait sa lumière, une bouffée de vent passa qui éteignit la bougie.

M. Gérard se retrouva dans l'obscurité.

Une terreur dont il ne pouvait pas se rendre compte, mais invincible, comme si elle eût eu sa raison d'être, s'empara de lui. Il eut un instant l'idée de remonter dans sa chambre et de s'y barricader, quand, tout à coup, il jeta un cri d'effroi et s'arrêta comme si ses pieds eussent été enracinés aux dalles du perron.

Le ciel s'était ouvert pour donner passage à un éclair, et, à la

lueur de cet éclair, M. Gérard avait vu la table renversée et la nappe flottant comme un linceul.

Qui avait pu renverser la table sur le gazon ?

Mais peut-être M. Gérard avait-il mal vu ; l'éclair avait été si rapide.

Il descendit le perron marche à marche, en s'appuyant le front, et s'achemina vers la table, qu'à peine distinguait-on comme une masse sans forme au milieu de l'obscurité.

Au moment où il étendait la main pour substituer le sens du toucher à celui de la vue, il lui sembla que la terre allait manquer sous lui.

Il fit vivement un bond en arrière.

Au même instant, le ciel s'illumina, et M. Gérard vit à ses pieds un trou ayant la forme d'une fosse.

Quelque chose de pareil à un cri sortit de sa poitrine ; mais ce n'était pas un cri humain ; c'était tout à la fois quelque chose d'épouvanté et d'épouvantable.

– Mais non ! mais non ! murmura M. Gérard ; c'est impossible, je rêve !

Puis, comme l'éclair qui pouvait seul le tirer d'incertitude tardait à briller de nouveau, il se mit à genoux. Il lui sembla que ses genoux entraient dans la terre fraîchement remuée.

Il tâta avec la main.

Son œil ne l'avait pas trompé : près de cette terre fraîchement remuée, il y avait un trou fraîchement creusé. Ses dents claquèrent de terreur.

– Oh ! dit-il, je suis perdu ! en mon absence, on a découvert la fosse, on l'a creusée !...

Il étendit le bras dans toute sa longueur sans en pouvoir sentir le fond.

– Et l'on a enlevé le cadavre ! s'écria-t-il.

Puis il se mit à lui-même la main sur la bouche comme pour s'empêcher de parler. Et, à travers ses doigts, sa voix comprimée fit entendre comme un lugubre sanglot. Il se redressa sur ses pieds en murmurant :

– Que faire, mon Dieu ? que faire ?

Il ne pouvait s'empêcher de parler haut.

– Fuir, fuir, fuir ! balbutia-t-il.

Puis, éperdu, haletant, trempé de sueur, il s'élança devant lui

sans savoir où il allait. Au bout de dix pas, il trébucha sur un objet qu'il ne pouvait voir dans l'obscurité, et, dix pas plus loin, il roula lui-même à terre.

Quelque chose comme un grognement se fit entendre. M. Gérard, qui s'était relevé et qui allait continuer de fuir, s'arrêta court.

Ce grognement, c'était la plainte d'un homme.

Il y avait un homme là. Qui était-il ? qu'y faisait-il ?

Du moment où un homme était là, c'était un ennemi.

Le premier mouvement de M. Gérard fut de se débarrasser de cet homme.

Il chercha sur lui une arme quelconque. Il n'en avait point.

L'appentis aux outils du jardinage était là.

M. Gérard s'y élança d'un bond, s'arma d'une bêche, et revint sur l'homme, terrible comme Caïn prêt à tuer Abel.

Un éclair le guida. L'esprit complètement perdu, il leva sa bêche.

– C'est cela, mon bon monsieur Gérard, dit une voix avinée ; chassez-les, ces coquines de mouches.

M. Gérard s'arrêta court. La voix dénotait l'ébriété la plus complète.

– Oh ! fit M. Gérard, c'est un malheureux ivre-mort !

Et il laissa tomber sa bêche.

– Imaginez-vous ces gueux de Turcs ! dit l'homme en se soulevant sur un genou et en s'accrochant aux habits de M. Gérard frissonnant des pieds à la tête ; figurez-vous que, pour un mauvais gamin de dix ans que j'ai tué, et encore je n'en suis pas bien sûr, imaginez-vous qu'ils m'ont enterré vivant, qu'ils m'ont frotté de miel et qu'ils me font manger par leurs coquines de mouches. Heureusement que vous êtes arrivé là, mon bon monsieur Gérard, continua l'ivrogne, qui embrouillait la réalité avec le rêve. Heureusement que vous êtes venu là avec votre bêche et que vous m'avez tiré de ma fosse. Ah ! m'en voilà donc enfin dehors ; morbleu ! ce n'est pas sans peine. Monsieur Gérard, mon bon monsieur Gérard, mon honnête monsieur Gérard, je vivrais cent ans, que je n'oublierais jamais le service que vous m'avez rendu !

Au milieu de ces oscillations incessantes et de ce langage aviné, M. Gérard reconnut l'un de ses convives.

C'était l'agriculteur.

Que savait-il ? qu'avait-il vu ? de quoi pouvait-il se souvenir ?

La vie tout entière du misérable était là-dedans.

– Ah çà ! demanda l'agriculteur, où diable sont donc les autres ?

– Je vous le demande, dit M. Gérard.

– Non pas, faites excuse, insista l'agriculteur ; c'est moi qui vous le demande, à vous. Où sont-ils ?

– Vous devez le savoir. Voyons, tâchez de rappeler vos souvenirs ; qu'avez-vous fait depuis mon départ ?

– Je vous l'ai dit, honnête monsieur Gérard, j'ai été mangé par les mouches !

– Mais, avant d'être mangé par les mouches, ne vous souvenez-vous de rien ?

– Il paraît que j'avais tué un enfant.

M. Gérard chancela ; il se sentit près de défaillir.

– Voyons, dit l'ivrogne, est-ce vous ou moi qui ne peut pas se tenir sur ses jambes ?

– C'est vous, dit M. Gérard ; mais soyez tranquille, je vais vous donner mon bras pour sortir quand vous m'aurez raconté ce qui s'est passé après mon départ.

– Ah ! oui, c'est vrai, dit l'agriculteur ; je me rappelle… attendez donc… On est venu vous chercher de la part de M. Jackal pour aller voir couper le cou de cet infâme M. Sarranti.

– Oui, dit M. Gérard en faisant un effort suprême pour tirer quelque chose de cette brute ; mais après mon départ ?

– Après votre départ ?… Attendez, attendez, attendez donc… Ah ! il est venu… le jeune homme que vous avez envoyé.

– Moi, fit M. Gérard s'accrochant à ce fil, j'ai envoyé un jeune homme ?

– Oui, un beau garçon à cheveux noirs, cravate blanche, habit noir, mis comme un notaire, encore mieux mis.

– Et il était seul ?

– Je n'ai pas dit cela, qu'il était seul ; il était avec un chien ; en voilà un enragé chien ! C'est en ce moment-là que je me suis sauvé ; mais la terre tremblait, tant le damné chien la grattait.

– Où cela ? demanda M. Gérard.

– Sous la table, fit l'agriculteur ; alors, comme la terre tremblait, je suis tombé. C'est alors que j'ai commencé à être mangé par les mouches.

– Et vous ne vous souvenez de rien autre chose ? demanda M. Gérard avec anxiété.

– D'autre chose ? Vous croyez qu'on peut se souvenir de quelque chose quand les mouches vous mangent ? Ah ! vous êtes bon là, vous !

– Voyons, dit M. Gérard presque suppliant, tâchez de vous souvenir, mon bon ami.

L'ivrogne se mit à chercher, tout en comptant sur ses doigts.

– Non, dit-il, c'est bien cela : M. Sarranti, M. Jackal, le jeune homme noir à la cravate blanche, le chien Brésil.

– Brésil ! Brésil ! s'écria M. Gérard en sautant à la gorge de l'agriculteur. Vous dites que le chien s'appelait Brésil ?

– Mais faites donc attention à ce que vous faites, vous ! vous m'étranglez. À la garde ! à la garde !

– Malheureux ! malheureux ! fit M. Gérard en tombant à genoux, ne criez pas ! ne criez pas !

– Mais alors, laissez-moi, lâchez-moi, je veux m'en aller.

– Oui, oui, allez-vous-en, dit M. Gérard ; je vais vous reconduire.

– À la bonne heure ! dit l'ivrogne. Ah çà ! mais vous êtes donc ivre ?

– Comment cela ?

– Vous ne pouvez pas vous tenir sur vos jambes.

C'était vrai ; au lieu de soutenir l'agriculteur, c'était M. Gérard qui eût eu besoin d'être soutenu. Avec des efforts et des angoisses effroyables, M. Gérard arriva à traîner l'agriculteur de l'autre côté de la rue ; mais il ne fut tranquille que lorsqu'il l'eut vu s'éloigner, bronchant à chaque pas, mais cependant demeurant debout et balbutiant à chaque oscillation :

– Maudites mouches !

Puis, lorsque l'ivrogne se fût perdu dans l'obscurité, que sa voix se fut éteinte dans l'éloignement, M. Gérard revint à sa maison comme la première fois ; il referma derrière lui la porte de la rue ; puis, aguerri peu à peu par les émotions successives et croissantes qu'il avait éprouvées depuis sa première découverte, il marcha vers la fosse, et, puisant son courage dans un dernier espoir, il descendit dans le trou, tâta de tous côtés avec ses mains.

Ce trou était vide au toucher.

Un éclair qui brilla, accompagné d'un coup de tonnerre terrible

et de larges gouttes de pluie, lui montra qu'il était vide aussi à la vue.

M. Gérard n'entendit pas le tonnerre, ne sentit pas la pluie, et ne vit que la fosse béante qui avait lâché sa proie. Il s'assit sur le bord, les pieds pendant dans le trou, comme le fossoyeur d'*Hamlet.* Il croisa les bras, courba la tête, et essaya de juger, d'apprécier la situation.

Ainsi, pendant cette absence de deux heures qui avait pour prétexte une plaisanterie frivole, venaient de s'envoler ses plus chères espérances de repos et de tranquillité ; de toutes les tortures qu'il avait subies pour cacher son crime, il ne lui restait, nous ne dirons pas que le remords, mais que le souvenir d'avoir été assassin et la crainte de monter à l'échafaud ! Et à quel moment la catastrophe éclatait-elle ? Au moment où il se croyait arrivé au faîte des honneurs, à l'apogée de l'ambition ! Le matin, en pensée, il se voyait assis sur son banc de la chambre des députés ; le soir, les pieds pendants dans cette fosse, il se voyait assis sur le banc de la cour d'assises, coudoyant un gendarme de chaque bras et courbant la tête pour échapper aux regards railleurs de cette foule qui, à toute force, voulait voir M. Gérard *l'honnête homme* ; puis, dans le lointain, au milieu d'une place dominée par un édifice aux clochetons aigus, s'élevant au milieu de la foule, les deux bras rouges et hideux de la terrible machine qui poursuit les assassins dans leurs songes…

Par bonheur, c'était un homme rudement trempé que ce philanthrope de Vanves. Comme on l'a vu tout à l'heure, lorsqu'il a levé sa bêche sur l'agriculteur, il n'eût pas reculé devant un second assassinat pour se tirer du premier ; mais il ne nous tombe pas tous les jours sous la main quelqu'un à assassiner pour nous tirer d'affaire.

Et il eut beau chercher, il lui fallut trouver un moyen de se tirer d'affaire sans un nouveau crime.

Il y en avait, non pas un, mais deux.

Fuir, fuir en toute hâte, fuir sans regarder en arrière, fuir sans dire adieu à personne – comme avaient fui les convives, comme avaient fui les domestiques – ; ne s'arrêter qu'à vingt lieues, quand le cheval crèverait, en prendre un autre, en changer à chaque poste, passer le détroit, passer la mer, ne s'arrêter qu'en Amérique.

Oui ; mais comment faire cela sans passeport ?

À la première poste, le maître de poste refuserait un cheval et enverrait chercher la gendarmerie.

C'était d'aller trouver M. Jackal, de lui raconter l'affaire et de

lui demander conseil.

Onze heures sonnaient. Avec un cheval bon coureur – et M. Gérard avait deux bons coureurs dans son écurie –, on pouvait être à onze heures et demie dans la cour de la préfecture.

Décidément, c'était là le meilleur moyen.

M. Gérard se releva, courut à l'écurie, sella lui-même le meilleur de ses chevaux, le fit sortir par la porte des communs, referma soigneusement cette porte, sauta en selle avec l'agilité d'un jeune homme, enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, et, partant sans chapeau, sans s'inquiéter du vent et de la pluie qui fouettaient son crâne nu, il prit à fond de train le chemin de Paris.

Laissons l'assassin chevauchant au triple galop, et suivons Salvator, qui emporte en triomphe les ossements de la victime.

CCLXXXVII

Où M. Jackal cherche un dénouement à la vie accidentée de M. Gérard,.

Salvator arriva chez M. Jackal juste au moment où M. Gérard commençait sa course effrénée.

Pour M. Jackal, on le sait, il n'y avait ni jour ni nuit. À quelle heure dormait-il ? Personne ne le savait : il dormait comme mangent les gens pressés, sur le pouce.

L'ordre était donné une fois pour toutes qu'à quelque heure que se présentât Salvator, il fût introduit.

M. Jackal écoutait un rapport qu'il lui paraissait sans doute être d'un certain intérêt ; car il fit prier Salvator de vouloir bien lui accorder cinq minutes.

Au bout de ces cinq minutes, Salvator entrait par une porte juste au moment où l'agent sortait par l'autre.

Salvator déposa dans un coin la nappe, nouée par les quatre bouts, qui contenait les restes de l'enfant, et Roland, avec un gémissement plaintif, se coucha près de ces tristes reliques.

M. Jackal regarda faire le jeune homme en haussant ses lunettes, mais ne lui demanda point ce qu'il faisait.

Salvator s'avança vers lui.

Le cabinet n'était éclairé que par une lampe à abat-jour vert ; elle formait un cercle de lumière sur le bureau de M. Jackal, mais le cercle ne s'étendait point au-delà.

Il en résulta que, quand les deux hommes furent assis, leurs genoux se trouvaient parfaitement éclairés, mais que leurs deux têtes se perdaient dans l'ombre.

– Ah ! ah ! dit le premier M. Jackal, c'est vous, cher monsieur Salvator ; je ne vous savais point à Paris.

– Je n'y suis revenu, en effet, que depuis quelques jours, répondit Salvator.

– Et à quelle circonstance nouvelle dois-je le plaisir de vous voir ? Car, ingrat que vous êtes, on ne vous voit que lorsque vous ne pouvez faire autrement.

Salvator sourit.

– On n’est pas toujours maître de se laisser aller à ses sympathies, dit-il ; puis je cours beaucoup.

– Et d’où venez-vous en ce moment, monsieur le coureur ?

– Je viens de Vanves.

– Eh ! eh ! feriez-vous la cour à la maîtresse de M. de Marande, comme votre ami Jean Robert la fait à sa femme ? Le pauvre homme n’aurait pas de chance !

Et M. Jackal fourra dans ses fosses nasales une énorme prise de tabac.

– Non, dit Salvator, non… Je viens de chez un de vos amis.

– De chez un de mes amis ?… répéta M. Jackal en ayant l’air de chercher.

– Ou de chez une de vos connaissances, j’aime mieux cela.

– Vous allez m’embarrasser, reprit M. Jackal ; j’ai peu d’amis, et il m’eût été facile de deviner ; mais j’ai grand nombre de connaissances.

– Ah ! je ne vous laisserai pas chercher longtemps, dit le jeune homme d’un ton grave : je viens de chez M. Gérard.

– M. Gérard ! fit le chef de la police en ouvrant sa tabatière et en y creusant jusqu’au fond la place de ses doigts : M. Gérard ! qu’est-ce que c’est que cela ? Mais vous vous trompez, mon cher monsieur Salvator, je ne connais pas le moindre Gérard.

– Oh ! si fait, et un seul mot, ou plutôt une seule désignation, va vous mettre sur la voie : c’est l’homme qui a commis le crime pour lequel vous allez demain faire exécuter M. Sarranti.

– Ah ! bah ! s’écria M. Jackal en reniflant bruyamment sa prise de tabac, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ? Vous croyez que je connais cet homme, un assassin ? Pouah !

– Monsieur Jackal, dit Salvator, notre temps à tous deux est précieux ; nous n’en avons à perdre ni l’un ni l’autre, quoique nous l’occupions différemment et que nous le dirigions vers deux buts opposés ; employons-le donc utilement. Écoutez-moi sans m’interrompre ; d’ailleurs, nous nous connaissons depuis trop longtemps pour jouer au fin l’un contre l’autre ; si vous êtes une puissance, j’en suis une aussi, vous le savez Je ne veux pas vous rappeler que je vous ai sauvé la vie ; je veux dire seulement que celui qui portera la main sur moi ne me survivra pas vingt-quatre heures.

– Je sais cela, dit M. Jackal ; mais croyez bien que je mets mon devoir avant ma vie, et que ce n’est point en me menaçant…

– Je ne vous menace pas, et la preuve, c'est qu'au lieu de la forme affirmative, je vais prendre la forme interrogative. Croyez-vous que celui qui portera la main sur moi me survive vingt-quatre heures ?

– Je ne crois pas, dit tranquillement M. Jackal.

– Je ne voulais pas vous dire autre chose… Maintenant, allons au but. – C'est demain que l'on exécute M. Sarranti.

– Je l'avais oublié.

– Vous avez la mémoire courte ; car, à cinq heures du soir, aujourd'hui même, vous avez fait prévenir l'exécuteur des hautes œuvres de se tenir prêt pour demain.

– Mais pourquoi diable ce Sarranti vous tient-il tant au cœur ?

– C'est le père de mon meilleur ami, de l'abbé Dominique.

– Eh bien, oui, je sais cela ; le pauvre jeune homme avait même obtenu un sursis de la bonté royale, trois mois ; car, sans cela, il y a six semaines que son père serait mort. Il est allé à Rome, je ne sais pourquoi faire, mais sans doute qu'il n'a pas réussi ou qu'il est mort en chemin ; on ne l'a pas revu. C'est bien malheureux !

– Pas si malheureux que vous croyez, monsieur Jackal ; car, tandis qu'il allait à Rome, sans doute pour obtenir grâce, il me laissait ici pour faire justice. Or, je me suis mis à l'œuvre, et, avec l'aide de Dieu, qui n'abandonne pas les bons cœurs, j'ai réussi.

– Vous avez réussi ?…

– Oui, et malgré vous ; c'est la seconde fois, monsieur Jackal.

– Quelle était la première ?

– Bon ! vous avez oublié Mina et Justin, la jeune fille enlevée par mon cousin Lorédan de Valgeneuse. Je crois que je ne vous apprends rien de nouveau, n'est-ce pas, en vous disant que je suis Conrad ?

– Je dois vous avouer que je m'en doutais.

– Depuis que je vous l'ai dit, ou à peu près, dans votre voiture en revenant du bas Meudon, le jour ou plutôt la nuit où nous sommes arrivés trop tard pour sauver Colomban, mais assez tôt pour sauver Carmélite, n'est-ce pas ?

– Oui, fit M. Jackal ; je m'en souviens ; et vous dites donc ?…

– Je dis que vous savez mieux que moi l'histoire que je vais vous raconter ; mais je crois qu'il est important que vous sachiez que je ne l'ignore pas tout à fait. Deux enfants ont disparu du château de Viry. On a accusé M. Sarranti de les avoir fait disparaître : erreur ! L'un, le garçon, Victor, a été tué par M.

Gérard et enterré dans le parc, au pied d'un chêne ; l'autre, la jeune fille, Léonie, au moment où elle allait être égorgée par la concubine Orsola, a poussé de tels cris, qu'un chien est venu à son secours et a étranglé celle qui voulait l'égorger. L'enfant s'est sauvée tout effarée, et, sur la grande route de Fontainebleau, a trouvé une bohémienne qui l'a recueillie ; vous connaissez cette bohémienne : elle se nomme la Brocante, elle demeure rue d'Ulm, numéro 4 ; vous avez été chez elle, avec maître Gibassier, la veille du jour où Rose-de-Noël a disparu ; or, Rose-de-Noël n'était autre que la petite Léonie. Je n'ai point été inquiet d'elle, je savais qu'elle était entre vos mains ; je ne vous en parle donc que pour mémoire.

M. Jackal fit entendre une espèce de grognement qui lui était habituel et qui n'était pas sans analogie avec celui de l'animal que rappelait son nom.

– Quant au petit garçon enterré au pied d'un arbre, il est inutile de vous dire comment, avec l'aide de Brésil, aujourd'hui Roland, je l'ai trouvé tout en cherchant autre chose ; vous savez l'endroit, n'est-ce pas ? je vous y ai conduit ; seulement, le cadavre n'y était plus.

– Croyez-vous que ce soit moi qui l'ai enlevé ? demanda M. Jackal en absorbant une énorme prise de tabac.

– Non pas vous ; mais c'est M. Gérard, que vous aviez prévenu.

– Honnête Gérard, dit M. Jackal, si tu entendais ce que l'on dit de toi, comme tu t'indignerais !

– Vous vous trompez, il ne s'indignerait pas, il tremblerait.

– Mais enfin, qui a pu vous faire supposer que c'était M. Gérard qui avait enlevé l'enfant ?

– Oh ! je n'ai pas supposé, j'ai été certain, et cela du premier coup ; si certain, que je me suis dit que ce n'était que dans sa maison de Vanves, pour plus grande tranquillité, que M. Gérard avait pu transporter ce pauvre squelette. Alors vous comprenez bien, par une belle nuit comme celle-ci, pendant laquelle il ne faisait ni ciel ni terre, j'ai aidé Roland à sauter par-dessus les murs du jardin de la maison que M. Gérard habite à Vanves, j'ai sauté après lui, et je lui ai dit : « Cherche, mon bon chien, cherche ! » Roland a cherché, et, quoique je ne veuille pas faire l'application des paroles de l'Évangile à un quadrupède, Roland a trouvé. Au bout de dix minutes, il grattait le gazon de la pelouse avec une telle rage, que j'ai été obligé de l'enlever par son collier pour que, le lendemain, on ne vît pas ses traces. J'étais sûr que le cadavre était là. Comme nous étions entrés, nous sortîmes ; seulement, au

lieu de jeter Roland du dehors au dedans, je le jetai du dedans au dehors, et je le suivis ; voilà toute l'histoire ; vous devinez le reste, n'est-ce pas, monsieur Jackal ? Ce n'est pas M. Sarranti, qui est en prison depuis six mois, ce n'est pas lui qui, il y a trois mois, a déterré le cadavre du pied du chêne de Viry pour le transporter au milieu de la pelouse de la maison de Vanves ; or, si ce n'est pas M. Sarranti, c'est M. Gérard.

– Hum ! fit M. Jackal sans répondre autrement que par une exclamation ; mais… Non, rien.

– Oh ! achevez ; vous alliez me demander pourquoi, instruit de la présence du cadavre dans la maison de M. Gérard, je n'ai point agi plus tôt ?

– Ma foi, dit M. Jackal, j'avoue que j'allais vous faire cette question par simple curiosité, car ce que vous me racontez ressemble bien plus à un roman qu'à une histoire.

– C'est pourtant une histoire, cher monsieur Jackal, et des plus authentiques même. Vous désirez savoir pourquoi je n'ai pas agi plus tôt ; je vais vous le dire. Je suis un sot, cher monsieur Jackal ; je crois toujours l'homme meilleur qu'il n'est. Je me figurais que M. Gérard n'aurait pas le courage de laisser périr un innocent à sa place, qu'il quitterait la France, et que, d'Allemagne, d'Angleterre ou d'Amérique, il révélerait tout ; mais point ! L'ignoble canaille n'a point bougé.

– Peuh ! fit M. Jackal, ce n'est peut-être pas tout à fait sa faute, et il ne faut pas lui en vouloir irrémissiblement pour cela.

– De sorte que, ce soir, je me suis dit : Il est temps !

– Et vous êtes venu me chercher pour que nous allions ensemble procéder à l'exhumation du cadavre.

– Non point ; oh ! je m'en suis bien gardé ! Comme nous disons, nous autres chasseurs, on ne prend pas deux fois un renard à la même coulée. Non, cette fois, j'ai fait ma besogne moi-même ?

– Comment, vous-même ?

– Oui ; voici en deux mots. Je savais qu'il y avait ce soir un grand dîner électoral chez M. Gérard. Je me suis arrangé de manière à éloigner pendant une heure ou deux M. Gérard de ses convives. Je suis entré alors ; j'ai pris sa place à la table, tandis que Brésil grattait dessous ; bref, Brésil a si bien gratté, qu'au bout d'un quart d'heure, je n'ai eu qu'à jeter la table de côté et à montrer aux convives de M. Gérard la besogne qu'avait faite mon chien. Ils étaient dix ; le onzième cuvait son vin je ne sais où. Ils ont signé un procès-verbal tout à fait en règle, puisqu'il y a parmi

les signataires un médecin, un notaire et un huissier. Tenez, voici le procès-verbal ; et, quant au squelette, ajouta Salvator en se levant, en apportant la nappe pliée en quatre sur le bureau de M. Jackal et en la dénouant, et quant au squelette, le voilà !

Si habitué que fût M. Jackal aux péripéties des drames journaliers qui se déroulaient devant lui, il s'attendait si peu au dénouement de celui-là, qu'il recula son fauteuil en pâlissant, et, contre son habitude, sans chercher à dissimuler l'émotion qu'il éprouvait.

– Maintenant, dit Salvator, écoutez-moi bien. je vous jure devant Dieu que si M. Sarranti est exécuté demain, c'est vous, vous seul, monsieur Jackal, que je rends responsable de sa mort ! C'est clair, n'est-ce pas ? et vous n'accuserez pas mon langage d'ambiguïté ? Ainsi donc, voici les pièces à conviction. – Il montra les ossements. – Je vous les laisse ; le procès-verbal me suffit : il est signé de trois officiers publics : un médecin, un notaire, un huissier. Je vais de ce pas porter ma plainte au procureur du roi ; si besoin en est, j'irai au garde des sceaux ; j'irai au roi, s'il est nécessaire.

Et Salvator, saluant sèchement le chef de la police, sortit de son cabinet, suivi de Brésil, et laissant M. Jackal tout étourdi de ce qu'il venait d'apprendre et on ne peut plus inquiet de la menace qui venait de lui être faite.

M. Jackal connaissait Salvator de longue date, il l'avait vu plus d'une fois à l'œuvre, le savait homme de résolution et était bien convaincu qu'il ne promettait jamais rien qu'il ne pût tenir.

Salvator sorti et la porte fermée derrière lui, il se demanda donc très sérieusement ce qu'il pouvait faire.

Il y avait un moyen bien facile de tout concilier : c'était de laisser tout simplement M. Gérard se tirer d'affaire comme il pourrait ; mais c'était déchirer de ses propres mains une trame si laborieusement ourdie ; c'était faire d'un bonapartiste un héros ; plus qu'un héros, un martyr ; c'était, à la veille des élections, transformer un candidat, patronné en quelque sorte par le gouvernement, en un misérable assassin. Sans compter que M. Gérard ne manquerait pas, dès qu'il se verrait pris, de tout avouer, en accusant M. Jackal de complicité ; décidément, ce moyen si facile était un mauvais moyen. Il y en avait un autre, et ce fut à celui-là que M. Jackal s'arrêta. Il se leva précipitamment, alla droit à la fenêtre, et tira un bouton caché dans l'embrasure. Aussitôt dix ou douze sonnettes retentirent, depuis le corps de logis qu'habitait M. Jackal jusqu'à la porte de la préfecture.

– De cette façon, murmura-t-il en revenant s'asseoir, j'aurai du moins le temps d'aller prendre les ordres du ministre de la justice.

Comme il achevait ces mots à demi-voix, un huissier annonça M. Gérard.

M. Gérard, pâle, vert, livide, suant, tremblant, entra dans le cabinet.

– Ah ! monsieur Jackal ! s'écria-t-il ; monsieur Jackal !

Et il tomba sur un fauteuil.

– C'est bien, c'est bien ! dit M. Jackal ; remettez-vous, honnête monsieur Gérard ; nous avons le temps de penser à vous.

Puis, à l'huissier, et à demi-voix :

– Descendez vite ! vous avez vu sortir un jeune homme et un chien, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– On va arrêter l'homme et le chien ; car l'un est aussi dangereux que l'autre ; mais que, sur la tête de ceux qui les arrêtent, il ne soit fait aucun mal ni à l'homme ni au chien ; vous entendez ?

– Oui, monsieur.

– Alors dépêchez-vous ; je n'y suis plus pour personne. Que l'on mette les chevaux à la voiture. Allez !

L'huissier disparut comme une vision.

M. Jackal se retourna du côté de M. Gérard. Le misérable semblait près de s'évanouir. Il n'avait plus la force de parler. Il joignait les mains.

– C'est bien, c'est bien, dit M. Jackal avec dégoût ; on avisera, soyez tranquille ; mais, en attendant, mettez-vous à la fenêtre et dites-moi ce qui se passe dans la cour.

– Comment ! vous voulez que, dans l'état où je suis ?...

– Honnête monsieur Gérard, dit le chef de la police, vous venez me demander un service, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui ; et un grand service, monsieur Jackal !

– Eh bien, alors, la vie n'est qu'un échange de services ; j'ai besoin de vous, vous avez besoin de moi : entraidons-nous.

– Je ne demande pas mieux.

– Si vous ne demandez pas mieux, allez à la fenêtre.

– Mais moi ?

– Vous ? Vous viendrez après ; au plus pressé d'abord. Si je ne

faisais pas prendre son rang à chaque affaire je serais encombré. L'ordre, honnête monsieur Gérard, l'ordre avant tout. Allez à la fenêtre d'abord.

M. Gérard alla à la fenêtre en s'aidant des meubles qu'il trouva sur sa route : il semblait avoir les jambes brisées ; il ne marchait plus, il rampait.

– J'y suis, murmura-t-il.

– Alors ouvrez-la.

Tandis que M. Gérard ouvrait la fenêtre, M. Jackal s'établissait confortablement dans son fauteuil, tirait sa tabatière, y puisait une prise et poussait un soupir de satisfaction.

C'était dans la lutte qu'il était vraiment grand, et, cette fois, il avait trouvé dans Salvator un athlète digne de lui.

– La fenêtre est ouverte, dit M. Gérard.

– Alors regardez dans la cour ce qui s'y passe.

– Un jeune homme traverse la cour.

– Bien.

– Quatre agents se précipitent sur lui.

– Bien.

– Une lutte s'engage.

– Bien. Regardez avec attention ce qui va se passer, honnête monsieur Gérard ; car ce jeune homme tient votre vie entre ses mains.

M. Gérard frissonna.

– Oh ! mais, s'écria-t-il, il y a un chien.

– Oui, oui, et un chien qui a un fier nez, allez !

– Le chien le défend.

– Je m'y attendais.

– Les agents crient à l'aide.

– Mais ils ne lâchent pas le jeune homme, n'est-ce pas ?

– Non, ils sont huit après lui.

– Ce n'est point assez, morbleu !

– Il se débat comme un lion.

– Brave Salvator !

– Il en tient un sous ses pieds ; il en étouffe un autre ; le chien en étrangle un troisième.

– Diable ! voilà qui se gâte. Que font donc les soldats ?

– Ils arrivent.

– Ah !…

– Ils le terrassent.

– Et le chien ?

– On lui a mis la tête dans un sac, et on lui lie le sac autour du cou.

– Ces drôles sont fort ingénieux quand il s'agit de leur peau.

– On emporte l'homme.

– Et le chien ?

– Le chien suit.

– Après ?

– L'homme, le chien et les agents disparaissent sous une voûte.

– Tout est fini ; refermez la fenêtre, honnête monsieur Gérard, et venez vous asseoir sur ce fauteuil.

M. Gérard referma la fenêtre et revint s'asseoir, ou plutôt tomber sur le fauteuil.

– Là, fit M. Jackal, causons de nos petites affaires maintenant… Vous avez donné un grand dîner électoral, honnête monsieur Gérard ?

– J'ai cru, dans la position où j'étais, et me proposant pour la députation…

– Oui, pouvoir essayer de cette petite corruption culinaire. Je ne vous blâme pas, cher monsieur Gérard, cela se fait ; seulement, vous avez eu un tort.

– Lequel ?

– C'est de quitter vos convives au milieu du repas.

– Mais, monsieur Jackal, on est venu me dire que vous vouliez me parler à l'instant même.

– Il fallait remettre les affaires au lendemain et dire, comme Horace : *Valeat res ludicra*(1) *!*

– Je n'ai point osé, monsieur Jackal.

– De sorte qu'en votre absence, vous avez laissé vos convives à table ?

– Hélas ! oui.

– Sans songer que la table était posée à l'endroit même où vous aviez transporté le cadavre de ce malheureux enfant !

– Monsieur Jackal ! s'écria l'assassin, comment savez-vous ?…

– Mais est-ce que ce n’est pas mon état de savoir ?

– Alors, vous savez ?…

– Je sais qu’en rentrant chez vous, vous avez trouvé vos convives en fuite, la maison déserte, la table renversée et la fosse vide.

– Monsieur Jackal, s’écria le misérable, où peut être le squelette ?

M. Jackal tira un coin de la nappe posée sur son bureau et mit à nu les ossements.

– Le voilà, dit-il.

M. Gérard poussa un cri terrible, se leva comme un fou, et se précipita vers la porte.

– Eh bien, que faites-vous donc ? demanda M. Jackal.

– Je n’en sais rien… je me sauve.

– Bon ! où cela ? Vous ne ferez point quatre pas, dans l’état où vous êtes, sans être arrêté !… Monsieur Gérard, quand on veut être voleur, meurtrier, parjure, il faut une autre tête que la vôtre ; je commence à croire que vous étiez né pour être honnête. Allons, venez ici et causons tranquillement, comme on doit faire quand la situation est grave.

M. Gérard revint tout en chancelant et s’assit sur le fauteuil qu’il venait de quitter un instant auparavant.

M. Jackal releva ses lunettes et regarda le misérable avec les mêmes yeux dont le chat regarde la souris qu’il tient entre ses griffes.

Puis, au bout d’un instant de cet examen, qui semblait faire perler la sueur sur le front chauve de l’assassin :

– Mais savez-vous, continua M. Jackal, que vous seriez un homme véritablement précieux pour un mélodramaturge comme M. Guilbert de Pixérécourt ou un romancier comme M. Ducray-Duminil : quelle vie plus fertile en incidents dramatiques que la vôtre, bon Dieu ! quelles scènes poignantes, quelles péripéties palpitantes d’intérêt contient le drame inconnu de votre existence, sans compter ce chien ! Où avez-vous donc connu ce chien-là ? Mais c’est un descendant du chien de Montargis ! Il faut que ce diable de Brésil ait personnellement quelque chose contre vous.

M. Gérard poussa un gémissement.

M. Jackal ne parut pas l’entendre et continua.

– Sur mon honneur, tout Paris voudrait applaudir un drame de cet acabit-là. Il est vrai qu’il n’a pas de dénouement encore ; mais

nous sommes là pour lui en faire un, n'est-ce pas, honnête monsieur Gérard ? La toile vient de baisser sur le quatrième acte : table renversée, fosse vide, convives et domestiques fuyant la maison maudite – tableau !

– Monsieur Jackal, murmura l'assassin d'une voix suppliante, monsieur Jackal !...

– Oh ! je sais bien ce que vous allez dire : que vous ne savez plus comment vous tirer de là ; dame ! cela vous regarde : dans une collaboration, chacun fait sa part, ou l'un des deux est volé ; moi, j'ai fait la mienne : j'ai arrêté le défenseur de l'innocence et le chien vertueux.

– Comment ?

– Ce jeune homme qui renversait et étouffait mes agents, ce chien qui les étranglait. Pour qui croyez-vous qu'on mettait à l'un la tête dans un sac et à l'autre les menottes au mains ? C'était pour vous, ingrat !

– Ce jeune homme ? ce chien ?...

– Ce jeune homme, honnête monsieur Gérard, c'est Salvator, le commissionnaire de la rue aux Fers, l'ami de l'abbé Dominique, fils de M. Sarranti ; le chien, c'est Brésil, le chien de votre pauvre frère, l'ami de vos pauvres neveux, Brésil, que vous avez cru tué et que, comme un maladroit que vous êtes, vous avez manqué ou plutôt frappé à une mauvaise place, et qui vous dévorera tout vivant s'il vous rencontre jamais, vous pouvez être tranquille !

– Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! fit M. Gérard laissant tomber sa tête dans ses deux mains.

– Bon ! dit M. Jackal, voilà que vous faites l'imprudence d'appeler le bon Dieu ; mais, malheureux, s'il regardait de votre côté, juste au moment où il a sous la main un orage comme celui-ci, mais vous seriez foudroyé à l'instant même. Ah ! ma foi, tenez, c'est un dénouement comme un autre, et un dénouement moral ; qu'en dites-vous ?

– Monsieur Jackal, au nom de ce qui vous reste de pitié dans l'âme, ne plaisantez pas comme cela, vous me tuez !

Et il laissa tomber ses bras le long du fauteuil, renversant sur le dossier sa tête livide.

– Voyons, voyons, ne vous troublez pas ainsi, dit M. Jackal ; ce n'est, morbleu ! pas le moment de pâlir, de vous trouver mal, d'inonder mon parquet de sueur. De l'imagination, monsieur Gérard, de l'imagination !

L'assassin secoua la tête sans répondre. Il était anéanti.

– Prenez garde, dit M. Jackal, si vous me laissez finir le drame seul, je pourrai bien ne pas le finir à votre satisfaction. Moi, en auteur moral et en chef de police logique, voici mon avis : je trouve, par un ressort dramatique quelconque, moyen de faire évader le jeune homme et le chien ; je les laisse aller chez le procureur du roi, chez le garde des sceaux, chez le grand chancelier, où ils voudront ; je fais reconnaître l'innocence de l'innocent, la culpabilité du coupable, et, au moment où le bourreau fait la toilette du condamné, je fais crier par cent comparses : « M. Sarranti est libre, c'est M. Gérard qui est le vrai coupable ! le voilà, le voilà ! » Et je fais pousser M. Gérard dans le cachot que vient de quitter M. Sarranti en triomphe, au milieu des bravos et des applaudissements de la multitude.

M. Gérard ne put étouffer un gémissement en même temps qu'un frisson parcourait tout son corps.

– Ah ! que vous êtes donc nerveux ! dit M. Jackal ; si j'avais seulement trois collaborateurs comme vous, je ne serais pas huit jours sans avoir la danse de Saint-Guy. Voyons, parlez à votre tour. Que diable ! je vous dis : « Voilà mon dénouement » ; je ne vous dis pas qu'il soit bon. Parlez à votre tour, proposez-moi le vôtre, et, s'il est meilleur, je l'accepterai.

– Mais je n'ai pas de dénouement, moi ! s'écria M. Gérard.

– Bon ! je n'en crois rien ; vous n'êtes pas venu ici sans une intention quelconque.

– Oh ! non ; j'étais venu pour vous demander un conseil.

– C'est médiocre, ce que vous me dites là !

– Puis, en route, j'ai réfléchi.

– Voyons le résultat de vos réflexions.

– Eh bien, il m'a semblé que vous étiez aussi intéressé que moi à ce qu'il ne m'arrivât point quelque malheur.

– Pas tout à fait ; mais n'importe ! allez toujours.

– Je me suis dit, par exemple, que j'avais douze heures au moins devant moi.

– Douze heures, c'est beaucoup ; mais, enfin, mettons douze heures.

– Qu'en douze heures, on fait bien du chemin.

– On fait quarante lieues, en payant trois francs de guides.

– Qu'en dix-huit heures, je suis dans un port de mer ; en vingt-quatre heures, en Angleterre.

– Seulement, il fallait un passeport pour cela.

– Sans doute.

– Et vous êtes venu me le demander ?

– Justement.

– Me laissant toute liberté, après votre départ, de sauver ou de faire exécuter M. Sarranti ?

– Je n'ai jamais demandé sa mort…

– Qu'autant qu'elle pourrait assurer votre vie ; je comprends cela.

– Eh bien, que dites-vous de ma demande ?

– De votre dévouement ?

– De mon dénouement, si vous voulez.

– Je dis que c'est plat, que la vertu n'est pas punie, c'est vrai, mais que le crime ne l'est pas non plus.

– Monsieur Jackal !

– Mais, enfin, puisque nous ne trouvons pas mieux.

– Vous acceptez ? s'écria M. Gérard en bondissant de joie.

– Dame, il le faut bien.

– Oh ! cher monsieur Jackal !

Et l'assassin tendit les deux mains à l'homme de police ; mais l'homme de police retira les siennes et fit tinter un timbre.

L'huissier entra.

– Un passeport en blanc ? demanda M. Jackal.

– Pour l'étranger, ajouta timidement M. Gérard.

– Pour l'étranger, répéta M. Jackal.

– Ouf ! fit M. Gérard en s'affaissant dans son fauteuil et en s'essuyant le front.

Il se fit un silence de glace entre les deux hommes, M. Gérard n'osant regarder M. Jackal, M. Jackal fixant obstinément ses petits yeux gris sur ce misérable, de l'agonie duquel il semblait ne vouloir perdre aucun détail.

La porte se rouvrit, et, en se rouvrant, fit tressaillir M. Gérard.

– Décidément, dit M. Jackal, prenez garde au tétanos ; car, ou je me trompe bien, ou c'est la maladie dont vous mourrez.

– J'ai cru… dit en balbutiant M. Gérard.

– Vous avez cru que c'était un gendarme ; vous vous êtes trompé, c'est votre passeport.

– Mais, fit timidement M. Gérard, il n'est pas visé !

– Oh ! homme de précaution que vous êtes ! répondit M. Jackal. Non, il n'est point visé et n'a pas besoin de l'être : c'est un passeport d'agent spécial, et, à moins que vous ne rougissiez de voyager pour le compte du gouvernement…

– Non, non, s'écria M. Gérard ; ce sera beaucoup d'honneur pour moi.

– En ce cas, voici votre diplôme : « Laissez voyager et circuler librement… »

– Merci, merci, M. Jackal ! interrompit le misérable en saisissant le passeport d'une main tremblante, sans laisser le temps au chef de police de continuer sa lecture. Et maintenant, à la grâce de Dieu !

Et il s'élança hors du cabinet.

– À la grâce du diable ! s'écria M. Jackal ; car, si le bon Dieu se mêle de tes affaires, vil coquin ! tu es un homme perdu !

Puis, sonnant de nouveau :

– La voiture est-elle prête ? demanda M. Jackal à l'huissier.

– Elle attend depuis dix minutes.

M. Jackal jeta un coup d'œil sur lui-même ; il était en tenue irréprochable : habit noir, pantalon noir, escarpins, gilet blanc et cravate blanche.

Il sourit en homme satisfait, passa un grand pardessus, descendit de son pas habituel, monta en voiture, et dit :

– Chez M. le ministre de la justice, place Vendôme.

Puis, presque aussitôt, se ravisant :

– Qu'est-ce que je dis donc ! il y a grande fête au château de Saint-Cloud ; jusqu'à deux heures du matin, les ministres y seront.

Et, passant la tête par la portière :

– À Saint-Cloud, cocher ! dit-il.

Puis, se parlant à lui-même et s'accommodant du mieux possible dans son coin :

– Ah ! par ma foi, dit-il en bâillant, cela tombe bien, je dormirai en route.

La voiture partit au grand trot, et M. Jackal, qui semblait commander au sommeil à volonté, n'était pas encore arrivé au Louvre, qu'il était déjà profondément endormi.

Il est vrai qu'arrivé Cours-la-Reine, il était réveillé de la façon la plus inattendue.

La voiture était arrêtée ; par chacune des deux portières

ouvertes, deux hommes montés sur les marchepieds appliquaient un pistolet sur la poitrine de M. Jackal, tandis que deux autres maintenaient le cocher.

Les quatre hommes étaient masqués.

M. Jackal se réveilla en sursaut.

– Hein ! qu'y a-t-il ? que me veut-on ?

– Pas un mot, pas un geste, dit un des deux hommes, ou vous êtes mort.

– Comment ! s'écria M. Jackal encore mal éveillé, on arrête à minuit aux Champs-Élysées ? Mais par qui donc la police est-elle faite ?

– Par vous, monsieur Jackal ; mais rassurez-vous, il n'y a pas de votre faute. Nous ne sommes pas des voleurs.

– Et qui donc êtes-vous, alors ?

– Nous sommes des ennemis qui avons dévoué notre vie et qui tenons la vôtre entre nos mains ; ainsi pas un mot, pas un geste, pas un souffle, ou, nous vous le répétons, vous êtes mort.

M. Jackal était pris sans savoir par qui ; il n'avait aucun secours à espérer, il se résigna.

– Faites de moi ce que vous voudrez, messieurs, dit-il.

Un des hommes lui banda les yeux avec un mouchoir, tandis que l'autre continuait de lui tenir le pistolet sur la poitrine ; autant en faisaient les deux autres du cocher.

Quand le cocher et M. Jackal eurent les yeux bandés, un des quatre hommes monta dans l'intérieur de la voiture, et le deuxième s'assit sur le siège près du cocher, auquel il prit les rênes des mains ; les deux autres montèrent derrière.

– Où vous savez, dit avec l'accent du commandement l'homme qui occupait l'intérieur de la voiture.

La voiture tourna sur elle-même, et, sanglés par un vigoureux coup de fouet, les chevaux l'enlevèrent au galop.

CCLXXXVIII

Impressions de voyage de M. Jackal.

Celui des quatre hommes masqués qui avait pris sur le siège la place du cocher était certainement un homme fort habile en son métier ; car, lancée depuis dix minutes à fond de train, la voiture avait fait tant de tours et tant de détours, que M. Jackal, quelque perspicace qu'il fût et quelque connaissance approfondie qu'il eût du terrain, commençait à perdre toute idée de l'endroit où il était et à se demander où l'on pouvait bien le conduire.

En effet, la voiture ayant tourné sur elle-même, et, par conséquent, rebroussé chemin, avait suivi la route comprise entre le Cours-la-Reine et le quai de la Conférence ; puis, tournant à gauche, elle avait retrouvé son point de départ et recommencé le même manège ; après quoi, elle avait traversé le pont Louis XV.

Au ralentissement des roues, M. Jackal avait reconnu qu'il traversait un pont.

La voiture avait tourné à gauche et suivi le quai d'Orsay.

Là, M. Jackal s'était encore reconnu. Il avait deviné qu'il longeait la rivière, aux fraîches émanations qui s'en exhalaient.

Lorsque la voiture tourna à droite, il devina qu'il entrait dans la rue du Bac, et, quand une fois encore elle tourna à droite, il ne fit point de doute qu'elle n'entrât dans la rue de l'Université.

À la rue de Bellechasse, la voiture remonta ; puis elle prit la rue de Grenelle, puis elle redescendit jusqu'à la rue de l'Université, puis elle suivit tout droit.

M. Jackal commençait à s'embrouiller dans tous ces tours et détours.

Mais, en arrivant au boulevard des Invalides, il retrouva les mêmes émanations qu'au bord de la Seine ; ces émanations venaient des arbres chargés de rosée. Il se dit qu'il était revenu auprès de la rivière, ou qu'il suivait quelque boulevard.

La voiture, en roulant quelques instants sur la terre au lieu de rouler sur le pavé, le fixa sur ce point. Il comprit qu'il était sur un boulevard. La voiture continua alors de marcher avec une vitesse de quatre lieues à l'heure. Arrivée à la hauteur de la rue de Vaugirard, la voiture s'arrêta.

– Sommes-nous arrivés ? demanda M. Jackal, qui trouvait le voyage un peu long.

– Non, répondit laconiquement son voisin.

– Et, sans indiscrétion, demanda M. Jackal, en avons-nous encore pour longtemps ?

– Oui, répondit le même personnage avec un laconisme que lui eût envié le plus laconique des Spartiates.

– Alors, dit M. Jackal, soit par besoin réel, soit pour faire causer son compagnon et reconnaître, soit à la voix, soit à la façon de s'exprimer, à quelle sorte de gens il avait affaire, alors, vous me permettrez bien, monsieur, de profiter de ce moment de halte pour prendre une prise de tabac ?

– Volontiers, monsieur, dit le compagnon de M. Jackal ; mais vous me permettrez de vous réclamer auparavant les armes que vous portez dans la poche droite de votre pardessus.

– Ah ! ah !

– Oui, une paire de pistolets de poche et un poignard.

– Monsieur, vous eussiez fouillé dans ma poche, que vous n'en connaîtriez pas mieux le contenu ; maintenant, laissez-moi me dégager la main, et je vous remettrai ces trois objets.

– Inutile, monsieur ; je vais, si vous le voulez bien, les prendre moi-même. Si je ne vous les ai pas demandés plus tôt, c'est que je vous avais dit qu'à votre premier mouvement je vous tuais, et je voulais m'assurer du cas que vous faisiez de mes paroles.

L'inconnu fouilla dans la poche de M. Jackal et en tira les trois armes, qu'il mit dans la poche de sa redingote.

– Et maintenant, dit-il à M. Jackal, vous avez la liberté de vos mains ; usez-en sagement, croyez-moi.

– Je vous remercie de votre courtoisie, dit avec la plus exquise politesse M. Jackal, et croyez que, si l'occasion se présente de vous rendre en pareille situation un service analogue, je n'oublierai pas le petit plaisir que vous m'avez fait.

– Cette occasion ne se présentera pas, dit l'inconnu ; vous la souhaitez donc inutilement.

M. Jackal, qui était sur le point de prendre sa prise, s'arrêta sur ces paroles qui tranchaient si nettement la question.

– Diable ! diable ! murmura-t-il légèrement affecté ; est-ce que la plaisanterie irait plus loin que je ne suppose ? Voyons, qui a pu me jouer un tour pareil ? Je ne me connais pas un seul ennemi au monde, excepté parmi mes subordonnés ; et quel est celui de mes

subordonnés qui oserait courir la chance d'un pareil guet-apens ? Tous ces hommes-là, hardis et forts en masse et sous l'œil du maître, sont bêtes et lâches isolément. Il n'y a que deux hommes en France capables de se mesurer contre moi : Salvator et le préfet de police. Or, le préfet de police a trop grand besoin de moi, à toute heure et particulièrement au moment des élections, pour m'envoyer courir inutilement les grandes routes, de minuit à une heure du matin ; et, puisque ce n'est pas le préfet de police, c'est donc Salvator. Misérable Gérard ! c'est pourtant lui qui m'a fourré dans ce guêpier ; c'est sa lâcheté, sa couardise, sa maladresse ; si j'en reviens, il me le paiera cher ! fût-il au Monomotapa, je le ferai suivre si bien, que je le rejoindrai, le gueux ! Mais quel peut être le dessein de Salvator ? en quoi mon enlèvement et ma disparition peuvent-ils l'aider à sauver Sarranti ? car c'est dans ce dessin, évidemment, qu'il me fait promener par ses amis à cette heure avancée : à moins que… Niais que je suis ! c'est cela !… à moins que, ayant prévu que je le ferais arrêter, il n'ait dit à ses amis : « Si, à telle heure, vous ne me voyez pas sortir, c'est que je serai prisonnier ; emparez-vous donc de M. Jackal, qui répondra de moi corps pour corps. » C'est cela, morbleu ! j'y suis.

Et M. Jackal fut si content de lui-même, qu'il se frotta les mains comme s'il eût été dans son cabinet et comme s'il venait, avec son adresse ordinaire, d'opérer une réussite des plus complètes.

C'était un véritable artiste que M. Jackal, et qui faisait de l'art pour l'art.

Il était en train de se frotter les mains, quand un corps lourd tomba sur la capote de la voiture et produisit, en tombant, un bruit qui fit tressaillir M. Jackal.

– Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ? demanda-t-il à son voisin.

– Rien, répondit celui-ci avec son laconisme ordinaire.

Et, en effet, comme si le poids que l'on venait d'ajouter à la voiture était spécialement destiné, contre toutes les lois de la dynamique, à rendre le véhicule plus léger, la voiture partit avec une vitesse que M. Jackal eût comparée à celle des chemins de fer – qui vont vite –, si les chemins de fer eussent existé de son temps.

– Étrange ! fort étrange ! murmura M. Jackal en aspirant coup sur coup deux immenses prises de tabac ; une voiture chargée d'un poids considérable, à mesurer sa pesanteur à son bruit, et qui roule plus vite qu'avant son chargement ; une fraîcheur qui semble venir de la Seine, d'une part, et, de l'autre part, le roulement d'une voiture si léger qu'il semble le pas d'une femme sur le gazon… Étrange ! fort étrange !… Évidemment, nous sommes en rase

campagne ; mais de quel côté ? au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest ?

L'espérance de se venger de cet enlèvement était si grande chez M. Jackal, que le pays qu'il parcourait l'intéressait mille fois plus en ce moment que le résultat final du voyage. Arrivé à ce point d'excitation, sa démangeaison fut si grande, sa curiosité si immodérée, qu'oubliant la recommandation de son compagnon de route, il leva la main gauche à la hauteur du bandeau qui lui couvrait le visage ; mais, au bruit que fit en s'armant le pistolet de son voisin, qui, ne le quittant pas des yeux, avait suivi son mouvement inconsidéré, M. Jackal abaissa vivement le bras, et, sans paraître avoir entendu le claquement de la batterie, s'écria le plus naturellement du monde :

– Monsieur, un second service : j'étouffe littéralement ; de l'air, pour l'amour de Dieu !

– C'est facile, répondit l'inconnu en ouvrant la glace qui était à sa droite ; c'est par égard pour vous et de peur des courants d'air, qu'on n'avait ouvert qu'une seule glace.

– Vous êtes mille fois trop bon, s'empressa de dire M. Jackal, qui sentait effectivement qu'un violent courant d'air s'établissait ; mais je ne veux pas abuser de votre complaisance, et, pour peu que ce courant d'air – car je reconnais qu'il y a un courant d'air – vous soit nuisible, ou tout simplement désagréable, je vous supplie de regarder ma demande comme non avenue.

– Nullement, monsieur, répondit l'inconnu ; vous avez souhaité que cette glace fût ouverte, elle restera ouverte.

– Mille remerciements, monsieur, répliqua M. Jackal sans essayer de continuer une conversation que son compagnon n'alimentait évidemment qu'à regret.

Et l'homme de police se replongea dans ses méditations.

– Oui, se disait-il à lui-même, le coup vient de Salvator, et je serais stupide d'en douter ; les hommes auxquels j'ai affaire ne sont pas des gens du commun ; il s'expriment avec beaucoup de convenance, quoiqu'un peu brièvement ; ils sont polis dans la forme, et, à ce qu'il me semble, fort résolus dans le fond, ce qui n'est pas donné à tous les chrétiens de ma connaissance. L'enlèvement vient donc de Salvator : il aura, comme je me le suis déjà dit, calculé qu'il pouvait être arrêté. Quel malheur qu'un homme si habile soit un si honnête homme ! ce drôle-là connaît tout Paris ; que dis-je, tout Paris ! toute la France, sans parler des carbonari de l'Italie et des illuminés de l'Allemagne. Diable d'homme ! j'aurais dû m'y prendre plus doucement ; il me l'a bien

dit avant de partir : « Vous savez ce qui arriverait à l'homme qui me ferait arrêter. » Eh ! j'étais prévenu, il n'y a rien à dire. Damné Salvator ! maudit Gérard !

Tout à coup, M. Jackal poussa une exclamation.

C'était une idée qui lui venait et que, malgré son pouvoir sur lui-même, il n'avait pu comprimer dans son cerveau.

– Ah ! fit-il.

– Qu'y a-t-il encore ? demanda son voisin.

M. Jackal jugea à propos d'utiliser son imprudence.

– Monsieur, dit-il, c'est une affaire fort importante qui me passe par l'esprit ; vous ne voudriez pas que la promenade fort agréable que vous me faites faire eût des résultats fâcheux pour une tierce personne. Imaginez-vous, monsieur, qu'au moment de mon départ, je venais de faire arrêter préventivement, et par précaution, un excellent jeune homme que je comptais mettre en liberté au bout de deux heures, c'est-à-dire à mon retour de Saint-Cloud ; car j'allais à Saint-Cloud quand vous m'avez fait la faveur de me détourner de mon chemin. Or, il n'y a aucun mal si, dans une heure, je dois être de retour à la préfecture de police : dois-je y être de retour dans une heure, monsieur ?

– Non, répondit l'inconnu avec son laconisme ordinaire.

– Eh bien, vous voyez que mon voyage peut donc avoir un inconvénient grave, celui de faire prisonnier, plus longtemps que je n'aurais voulu, un innocent. Permettez, monsieur, que j'écrive sous vos yeux un ordre que mon cocher portera, afin que l'on mette à l'instant même en liberté M. Salvator.

M. Jackal, en plaçant au bout de sa phrase le nom de notre ami, avait, comme on dit, en termes de théâtre, ménagé son effet. Ce fut ce qu'il comprit au tressaillement involontaire de son voisin.

– Stop ! cria celui-ci au cocher, ou plutôt à celui qui en faisait les fonctions.

La voiture s'arrêta court.

– Ce sera la chose du monde la plus facile, jeta négligemment M. Jackal : j'écris, au clair de la lune, quelques mots sur mon agenda.

Et comme, suffisamment autorisé, M. Jackal portait déjà la main au bandeau qui couvrait ses yeux, son voisin arrêta aussitôt cette main.

– Pas d'initiative, monsieur. C'est à nous, et non point à vous, de régler la forme dans laquelle les choses doivent se passer.

Et, refermant les glaces, l'inconnu tira sur elles, avec le plus grand soin, les rideaux de soie rouge destinés à cacher la vue de l'intérieur à l'extérieur et la vue de l'extérieur à l'intérieur. Après quoi, il sortit de sa poche une petite lanterne sourde qu'il éclaira à l'aide d'un briquet phosphorique.

M. Jackal entendit le crépitement de l'allumette qui prenait feu et sentit l'âcre odeur du phosphore qui se mêlait à l'air respirable.

– Décidément, dit-il, je suis avec des gens qui ne veulent pas que j'étudie le paysage ; ce sont des gens très forts. Il y a du plaisir à avoir affaire à ces gens-là.

– Monsieur, lui dit son voisin, vous pouvez maintenant enlever votre bandeau.

M. Jackal ne se le fit pas dire deux fois ; et, avec lenteur, comme un homme qui n'est pas pressé, il souleva l'obstacle qui, pour un moment, le faisait aveugle comme la Fortune et l'Amour.

Il était dans une boîte hermétiquement fermée.

Il comprit qu'il n'y avait point à chercher à voir à l'extérieur par une ouverture quelconque, et, résigné immédiatement comme tous les hommes résolus, il tira de sa poche son agenda, sur lequel il écrivit :

« Ordre à M. Canler, en permanence à la salle Saint-Martin, de faire mettre immédiatement en liberté M. Salvator. »

Et il data et signa.

– Maintenant, dit-il, si vous voulez donner cet ordre à mon cocher ; c'est un digne et excellent homme, habitué à mes actes philanthropiques, et qui ne mettra pas une minute de retard dans la commission dont je l'aurai chargé.

– Monsieur, répondit avec sa politesse ordinaire le voisin de M. Jackal, vous trouverez bon que nous réservions les services de votre cocher pour une autre occasion ; nous avons pour ces sortes de commission des gens qui valent tous les cochers du monde.

L'inconnu éteignit la lanterne, replaça avec la plus grande dextérité le mouchoir sur les yeux de M. Jackal, lui ordonna plus que jamais de rester immobile, ouvrit une des portières, et appela.

Seulement, le nom que prononça l'inconnu n'avait aucune analogie avec les noms ordinaires.

M. Jackal sentit que l'un des deux hommes montés derrière la voiture quittait son poste ; il entendit un pas se rapprocher de la

portière ouverte ; et, aussitôt, dans une langue douce, harmonieuse, euphonique, mais qui, malgré sa connaissance de tous les idiomes du monde, lui était complètement étrangère, commença un dialogue de quelques secondes, lequel se termina par la remise de l'ordre écrit par M. Jackal, par la fermeture de la portière et par ces deux mots anglais : *All right !* qui ne signifient rien autre chose dans notre langue que « Tout va bien, allez ! »

Et, convaincu que tout était bien, comme le disait l'homme de l'intérieur, le cocher remit, d'un coup de fouet, les chevaux à la même allure qu'ils avaient avant d'être arrêtés.

La voiture ne roulait pas depuis cinq minutes, qu'un nouveau poids vint la surcharger et l'ébranler, mais d'une façon singulière, c'est-à-dire que M. Jackal, avec cette acuité de sens dont il avait l'habitude, reconnut, au son qu'il produisit sur la capote, que le fardeau qu'on venait d'y déposer était long, et non pas court comme le premier ; il reconnut de plus le son du bois.

– Le premier paquet avait l'air d'une corde roulée, se dit M. Jackal à lui-même ; le second me fait tout l'effet d'une échelle. Il paraît que nous allons monter et descendre. J'ai décidément affaire à des gens de précaution.

Et, comme la première fois qu'elle s'était remise en marche, la voiture, plus contrairement que jamais aux lois de la dynamique, sembla redoubler de vitesse.

– Voilà des gaillards, songea M. Jackal, qui ont certainement découvert une nouvelle force motrice ; ils ont tort d'arrêter les voyageurs ; ils feraient fortune avec leur invention. Mais quelle diablesse de langue mon voisin a-t-il donc parlée tout à l'heure ? Ce n'est pas l'anglais, ce n'est pas l'italien, ce n'est pas l'espagnol, ce n'est pas l'allemand ; ce n'est ni le hongrois, ni le polonais, ni le russe : les langues slaves ont plus de consonnes que je n'en ai entendu résonner là. Ce n'est pas l'arabe : il y a dans l'arabe certains sons gutturaux auxquels je ne me serais pas trompé ; il faut que ce soit le turc, le persan et l'hindoustani ; je pencherais pour l'hindoustani.

Et, comme M. Jackal penchait pour l'hindoustani, la voiture s'arrêta de nouveau.

CCLXXXIX

Où M. Jackal monte et descend comme il l'avait prévu.

En sentant s'arrêter la voiture, M. Jackal, qui commençait à se familiariser avec ses ravisseurs, se hasarda à demander :

– Aurions-nous, par hasard, quelqu'un à prendre ici ?

– Non, répondit la voix laconique ; mais nous avons quelqu'un à y laisser.

Et, en effet, après avoir entendu un certain remue-ménage sur le siège du cocher, M. Jackal sentit la voiture s'ouvrir brusquement de son côté.

– Votre main, dit la voix d'un des trois hommes restants, mais qui n'était ni celle de l'homme qui servait de cocher, ni celle de l'homme qui se trouvait près de lui.

– Ma main ! pour quoi faire ? demanda M. Jackal.

– Ce n'est pas la vôtre que nous demandons ; c'est celle de votre imbécile de cocher, qui, prêt à se séparer de vous pour ne vous revoir jamais peut-être, vient vous faire ses adieux.

– Comment ! Le pauvre homme ! s'écria M. Jackal, va-t-il donc lui arriver malheur ?

– À lui ? Quel malheur voulez-vous qu'il lui arrive ? Non point : on va le conduire bien poliment jusqu'à un endroit convenu, et là, on l'autorisera à enlever son bandeau.

– Mais, alors, que signifie ce que vous me disiez tout à l'heure, que cet homme ne me reverrait peut-être jamais ?

– Cela veut dire que ce n'est pas absolument à lui qu'il est nécessaire qu'il arrive malheur, pour qu'il ne vous revoie pas.

– Ah ! en effet, dit M. Jackal, comme nous sommes deux…

– Justement. Le malheur ne peut arriver qu'à vous.

– Ouais ! fit M. Jackal ; et il faut absolument que ce garçon me quitte ?

– Il le faut.

– Cependant, s'il m'était permis de manifester un désir, ce serait de garder ce garçon près de moi, quel que fût le résultat de tout ceci.

– Monsieur, répondit l'inconnu, ce n'est pas à un homme comme vous que j'apprendrai quelque chose de nouveau en lui disant que, quel que soit le résultat de tout ceci – et il appuya sur les derniers mots –, nous n'avons pas besoin de témoins.

Ces paroles, et surtout le ton avec lequel elles étaient dites, firent tressaillir M. Jackal. C'est toujours une mauvaise aventure que celle où l'on se prive de témoins. Que d'accusés dangereux il avait vu exécuter la nuit, hors barrière, dans un fossé, derrière un mur, au coin d'un bois, sans témoins !

– Allons, dit-il, puisqu'il faut absolument nous séparer, mon pauvre garçon, voilà ma main.

Le cocher baisa la main de M. Jackal, et, en lui baisant la main, lui dit :

– Serait-ce bien indiscret de rappeler à monsieur que mon mois expire demain ?

– Ah ! double drôle ! dit M. Jackal, voilà ce qui te préoccupe en ce moment ? Messieurs, permettez que j'ôte ce bandeau, afin que je lui paie ses gages rubis sur l'ongle.

– Inutile, monsieur, dit l'inconnu ; je vais les lui payer.

– Tiens, dit-il au cocher, voilà cinq louis pour ton mois.

– Monsieur, dit le cocher, il y a trente francs de trop.

– Tu les boiras à la santé de ton maître, dit une voix railleuse que M. Jackal reconnut pour celle qui avait déjà parlé une fois.

– Voyons, assez, dit le voisin de M. Jackal ; refermez cette portière, et continuons notre route.

La portière se referma, et la voiture repartit, toujours du même train.

Nous n'analyserons pas plus longtemps les impressions du voyage nocturne de M. Jackal.

À partir de ce moment, quelque question qu'il adressât à son compagnon de route, il ne lui fut répondu qu'avec un laconisme si effrayant, qu'il préféra garder le silence ; mais mille fantômes l'assaillirent, et plus la voiture roula rapidement, plus ses craintes augmentèrent. Il en résulta qu'après avoir passé de l'inquiétude à la crainte, de la crainte à la peur, et de la peur à l'effroi, il passa de l'effroi à la terreur en entendant son compagnon lui dire, au bout d'une demi-heure de course effrénée :

– Nous sommes arrivés.

La voiture s'arrêta en effet ; mais, au grand étonnement de M. Jackal, on n'ouvrit pas la portière.

– Ne disiez-vous pas, monsieur, que nous étions arrivés ? se hasarda de demander M. Jackal à son voisin.

– Oui, répondit celui-ci.

– Mais alors, pourquoi ne nous ouvre-t-on pas la portière.

– Parce qu'il n'est pas encore temps qu'on nous l'ouvre.

Il entendit descendre le second fardeau qui avait été chargé sur la voiture, et, à son frôlement prolongé le long de la capote de la voiture, il se confirma dans l'idée que ce devait être une échelle.

C'était une échelle, en effet, que celui des hommes masqués qui avait remplacé le cocher venait de dresser contre une maison. L'échelle atteignait juste à la hauteur d'une fenêtre du premier étage. L'échelle dressée, celui qui venait d'accomplir cette manœuvre ouvrit la porte et dit en allemand :

– C'est fait.

– Descendez, monsieur, dit le compagnon de banquette de M. Jackal ; on vous tend la main.

M. Jackal descendit sans objection. Le faux cocher lui prit la main, le soutint tandis qu'il descendait le marchepied, et le conduisit à deux pas de l'échelle.

Le voisin de M. Jackal était descendu après lui et le suivait par derrière.

Là, pour que M. Jackal ne se crût point abandonné, il lui posa la main sur l'épaule.

L'autre inconnu était déjà au haut de l'échelle et coupait avec un diamant un carreau à la hauteur de l'espagnolette.

Le carreau coupé, il passa son bras par le trou et ouvrit la fenêtre.

Après quoi, il fit signe à son compagnon resté en bas.

– Vous avez une échelle devant vous, dit celui-ci ; montez.

M. Jackal ne se le fit pas dire deux fois ; il leva le pied et sentit le premier échelon.

– Vous êtes plus que jamais un homme mort, continua le même, si vous poussez le plus léger cri.

M. Jackal fit signe de la tête qu'il comprenait. Puis, à lui-même :

– Allons, dit-il, mon sort va se décider, et je touche au dénouement.

Ce qui ne fit que le convier à monter en silence et exactement les échelons ; manœuvre qu'il exécuta comme s'il avait eu l'usage

de ses deux yeux et que l'on eût été en plein midi, tant l'escalade lui était chose naturelle.

Arrivé au haut de l'échelle, après avoir, à tout hasard, compté dix-sept échelons, il fut reçu par l'homme qui avait ouvert la fenêtre, lequel, lui prenant généreusement le bras, lui dit :

– Enjambez.

M. Jackal était d'une docilité exemplaire. Il enjamba.

Derrière lui, l'homme qui le suivait en fit autant.

Alors celui qui les avait précédés et qui, sans doute, n'avait eu d'autre but, en les précédant, que de leur frayer le chemin et d'aider M. Jackal à accomplir son escalade, redescendit, replaça l'échelle sur la capote de la voiture, que M. Jackal, de plus en plus terrifié, entendit repartir au grand galop.

– Me voilà enfermé, songea-t-il ; seulement, où et dans quoi ? Ce n'est point dans une cave, à coup sûr, puisqu'il m'a fallu monter dix-sept échelons. La situation se tend de plus en plus.

Puis, à son compagnon :

– Serait-ce indiscret, demanda M. Jackal, de m'informer auprès de vous si nous touchons au terme de notre petite promenade ?

– Non, répondit une voix qu'il reconnut pour celle de son voisin de droite, qui paraissait s'être décidément constitué son garde du corps.

– Avons-nous encore beaucoup de chemin à faire ?

– Dans trois quarts d'heure, à peu près, nous serons arrivés.

– Nous allons donc remonter en voiture ?

– Non.

– Alors il s'agit d'une promenade à pied ?

– Justement.

– Ah ! ah ! songea M. Jackal en lui-même, voilà qui devient moins clair que jamais. Trois quart d'heures de promenade à pied dans un appartement, au premier étage ! si vaste et si pittoresque que soit un appartement, une promenade de trois quarts d'heure doit y devenir monotone. Tout ceci est de plus en plus étrange ; où allons-nous en venir ?

En ce moment, M. Jackal vit comme une lueur à travers le mouchoir qui lui bandait les yeux ; ce qui lui donna à penser que son compagnon avait rallumé sa lanterne.

Puis il sentit qu'on lui prenait le bras.

– Venez, lui dit son guide.

– Où allons-nous ? demanda M. Jackal.

– Vous êtes bien curieux, répondit son guide.

– Soit, je m'exprime mal, répondit le chef de police ; je voulais dire : Comment allons-nous ?

– Parlez plus bas, monsieur, répondit la voix.

– Oh ! oh ! il paraît que nous sommes dans une maison habitée, réfléchit-il.

Puis il ajouta sur le même ton que son interlocuteur, c'est-à-dire plus bas, ainsi que la chose lui était recommandée :

– J'ai voulu vous demander, monsieur, comment nous allions, c'est-à-dire sur quel terrain nous allions marcher, si nous allions monter encore ou descendre ?

– Nous allons descendre.

– C'est bien ; il s'agit seulement de descendre ; descendons.

M. Jackal essayait de prendre un ton enjoué pour paraître de sang-froid ; mais, au fond du cœur, il n'était rien moins que rassuré ; son pouls battait démesurément et il songeait, au milieu de l'obscurité qui l'enveloppait de toutes parts, à ceux qui voyagent librement, à la lueur des sereines clartés de la lune, *per amica silentia lunæ,* comme dit Virgile.

Il faut ajouter que ce retour vers la mélancolie ne fut que passager.

D'autant plus qu'un fait vint distraire M. Jackal.

Il lui sembla qu'un bruit de pas s'approchait de lui ; puis qu'à voix basse, son guide échangeait quelques paroles avec un nouveau venu ; puis que ce nouveau venu, qu'on avait sans doute attendu comme guide dans le labyrinthe où l'on s'engageait, ouvrait une porte et descendait les premières marches d'un escalier.

Il n'y eut plus de doute quand le compagnon de M. Jackal lui eut dit :

– Prenez la rampe, monsieur.

M. Jackal prit la rampe et descendit. Comme il avait compté les échelons en montant, il compta les marches en descendant.

Il y avait quarante-trois marches.

Ces quarante-trois marches conduisaient à une cour pavée.

Dans cette cour, il y avait un puits.

L'homme qui tenait la lanterne se dirigea vers le puits ; M. Jackal, conduit par son compagnon, le suivit.

Arrivé au puits, l'homme à la lanterne se pencha sur la margelle et cria :

– Y êtes-vous, là-bas ?

– Oui, répondit une voix qui fit frissonner M. Jackal, tant elle semblait venir des profondeurs de la terre.

L'homme à la lanterne posa alors sa lumière sur la margelle, prit le bout de la corde, le tira vers lui avec le mouvement d'un homme qui amène un seau d'eau ; seulement, au lieu d'un seau d'eau, il amena un panier assez grand pour recevoir une ou même deux personnes.

Mais, si doucement que le compagnon eût tiré le panier du puits, la poulie, qui, selon toute probabilité, n'avait pas été graissée depuis longtemps, s'était mise à geindre plaintivement.

M. Jackal reconnut parfaitement le cri de l'engin, et une sueur froide commença de lui parcourir tout le corps.

Il n'eut pas le temps, toutefois, de maîtriser ses émotions, quelque désir qu'il en eût ; car, à peine le panier avait-il touché le sol, qu'il s'était trouvé fourré dedans, enlevé de terre, balancé dans le vide, puis introduit dans le puits avec une dextérité et une agilité qui pouvaient lui faire croire qu'il avait affaire à des mineurs.

M. Jackal ne put s'empêcher de pousser un son qui ressemblait à une plainte.

– Malheur à vous si vous criez ! dit la voix bien connue de son compagnon ; je vous lâche.

Cet avertissement fit frissonner M. Jackal, mais il le fit taire en même temps.

– Après tout, se dit-il, si leur intention était de me jeter dans un puits, ils ne se donneraient pas la peine de me menacer, ils ne me feraient pas descendre dans un panier. Mais où diable me mènent-ils à travers cet absurde chemin ?

Puis, tout à coup, illuminé en se rappelant sa descente dans le Puits-qui-parle :

– Non, dit-il, non, je me trompe en disant qu'il n'y a pas autre chose que de l'eau au fonds d'un puits : il y a encore ces souterrains vastes et accidentés que l'on appelle les catacombes. C'est pour me dérouter que l'on me fait faire tous ces tours et tous ces détours ; mais, si c'est pour me dérouter, je ne cours pas danger de la vie : on n'a pas besoin de dérouter un homme qu'on va tuer, on n'a pas dérouté Brune, on n'a pas dérouté Ney, on n'a pas dérouté les quatre sergents de la Rochelle. Ce qu'il y a de plus

clair dans tout cela, c'est que je suis aux mains des carbonari. Mais dans quel but m'ont-ils enlevé ?… Ah ! l'arrestation de Salvator. Toujours ! Diable de Salvator ! Maudit Gérard !

Et, tout en faisant ces observations, M. Jackal, blotti dans son panier et se cramponnant des deux mains à la corde, descendait au fond du puits, tandis que, gouverné par ceux qui étaient demeurés dans la cour, un panier, contenant des pierres d'un poids égal au sien, remontait à l'ouverture.

Au même instant, du haut, on poussa un cri, auquel, du bas, presque aux oreilles de M. Jackal, répondit un autre cri.

Le premier signifiait : « Le tenez-vous ? » et le second cri : « Nous le tenons. »

En effet, M. Jackal venait de toucher terre.

On le fit sortir de son panier, qui remonta et redescendit deux fois, et, chaque fois qu'il redescendit, amena à M. Jackal un de ses gardes du corps.

CCXC

Où M. Jackal sait enfin à quoi s'en tenir et reconnaît que les forêts vierges de l'Amérique sont moins dangereuses que les forêts vierges de Paris.

On se remit en marche à travers les longs et immenses souterrains dont nous avons déjà donné la description dans un de nos précédents volumes.

La marche fut lente à travers les mille et un détours que les compagnons de M. Jackal, volontairement ou involontairement, lui firent faire ; elle dura trois quarts d'heure qui parurent des siècles au prisonnier, tant la fraîcheur humide des souterrains, tant le pas mesuré et le silence absolu de ses conducteurs faisaient de cette marche nocturne une marche funèbre.

Arrivée devant une porte basse, la petite troupe s'arrêta.

– Sommes-nous arrivés ? demanda avec un soupir M. Jackal, qui commençait à croire que le mystère profond dont on entourait son enlèvement recélait un très grand danger.

– Dans un instant, répondit une voix qu'il entendait pour la première fois.

Celui qui avait dit ces mots ouvrit la porte, par laquelle passèrent deux des compagnons de M. Jackal. Puis un troisième, prenant le bras de M. Jackal :

– Nous montons, dit-il.

Et, en effet, M. Jackal sentit qu'il buttait contre la première marche d'un escalier.

Il n'avait pas monté la troisième, que la porte qui venait de lui donner passage se referma derrière lui.

M. Jackal, toujours précédé et suivi de ses gardes du corps, monta quarante degrés.

– Bon ! dit-il, on me reconduit dans l'appartement du premier, toujours pour me faire perdre la trace.

Mais, cette fois, M. Jackal se trompait, et il s'en aperçut bientôt, quand, arrivé sur un plateau de terre ferme, il put humer un air frais, doux et parfumé qui lui entra dans la poitrine vif et rafraîchissant comme un parfum des bois.

Il fit alors une dizaine de pas sur une herbe molle, et la voix si connue de son voisin lui dit :

– Maintenant, vous êtes arrivé et vous pouvez ôter votre bandeau.

M. Jackal ne se le fit pas dire deux fois, et, d'un mouvement si rapide, qu'il trahissait plus d'émotion qu'il n'en voulait faire paraître, il arracha le bandeau.

Un cri d'étonnement lui échappa en voyant le spectacle qu'il avait sous les yeux.

Il se trouvait le centre d'un cercle formé par une centaine d'hommes qui, eux-mêmes, formaient le centre d'un cercle indéfini formé par une forêt.

Il regarda autour de lui et fut stupéfait, anéanti.

Il chercha à reconnaître un visage parmi tous ces visages éclairés en haut par la lune, et en bas par une vingtaine de torches fichées en terre.

Mais tous ces visages lui étaient inconnus.

En outre, où était-il ? Il n'en savait absolument rien.

Il ne connaissait pas, à dix lieues aux environs de Paris, un endroit aussi sauvage que celui dans lequel il se trouvait.

Il chercha un point de repère, un horizon à cette forêt ; mais la vapeur qui s'élevait des torches, mêlée à la brume qui estompait les arbres, formait un rideau de brouillard que le regard de M. Jackal lui-même ne pouvait percer.

Ce qui le frappa surtout, ce fut le morne silence qui régnait autour de lui, au-dessus de lui et pour ainsi dire sous lui, silence qui eût fait de tous ces personnages une assemblée de fantômes, si les éclairs qui jaillissaient dans l'ombre des yeux de chacun ne lui eussent rappelé ces paroles qui, d'une manière si lugubre, avaient vibré à son oreille : « Nous ne sommes pas des voleurs ! nous sommes des ennemis. »

Et, de ces ennemis, nous l'avons dit, à vue d'œil, il en comptait une centaine, et se trouvait au centre de ses cent ennemis, et au milieu de la nuit, au milieu d'une forêt !

M. Jackal était, on le sait, un grand philosophe, un grand voltairien, un grand athée, trois mots différents qui signifient à peu près la même chose ; et cependant, disons-le à sa honte ou à sa louange, en ce moment solennel, il fit un effort suprême pour se recueillir, et, les yeux levés au ciel, il recommanda son âme à Dieu !

Nos lecteurs ont sans doute reconnu le lieu où M. Jackal avait été conduit, et, si M. Jackal, malgré ses efforts, n'arrivait point à le reconnaître, disons naïvement que cela tenait à ce que, quoique le lieu fût situé dans l'intérieur de Paris, il ne l'avait jamais vu.

C'était, en effet, la forêt vierge de la rue d'Enfer, moins verdoyante, sans doute, que pendant cette nuit de printemps où nous y sommes entrés pour la première fois, mais non moins pittoresque à cette époque avancée de l'automne(1) et à cette heure de la nuit.

C'est de là qu'étaient partis Salvator et le général Lebastard de Prémont pour arracher Mina aux bras de M. de Valgeneuse ; c'est là qu'ils s'étaient donné rendez-vous pour arracher M. Sarranti au bras du bourreau.

Seulement, nous avons vu comment Salvator manquait au rendez-vous et y était remplacé par M. Jackal.

Nous connaissons donc, au visage près, quelques-uns des personnages qui sont assemblés dans la maison déserte.

C'est la *venta* des carbonari, renforcée à cette occasion de quatre autres ventes, et à laquelle, dans la nuit du 21 mai, le général Lebastard de Prémont était venu demander aide et protection pour délivrer son ami.

On se souvient de la réponse des carbonari à cette occasion ; nous l'avons dite dans le chapitre intitulé : *Aide-toi, le ciel t'aidera*. C'était un refus complet, absolu, unanime, de prendre une part quelconque à la délivrance du prisonnier. Nous nous trompons quand nous disons un refus unanime : un seul sur vingt, Salvator, avait offert son aide au général.

On sait ce qui s'ensuivit.

On se souvient aussi de la raison rigoureuse, quoique juste, par laquelle le tribunal avait motivé le sévère arrêt ; mais, de peur que nos lecteurs ne l'aient oubliée, nous allons en remettre le texte même sous leurs yeux.

L'orateur chargé de porter la parole au nom des frères, avait dit :

« C'est à regret que je vous fais cette réponse ; mais, à moins de preuves *évidentes, irrécusables, patentes, lumineuses* de l'innocence de M. Sarranti, l'avis de la majorité est que nous ne saurions prêter la main à une entreprise ayant pour but de soustraire à la loi celui que la loi a *justement* condamné. Je dis *justement,* entendez-moi bien, général, jusqu'à preuve du contraire. »

Or, le matin de ce jour, méditant son expédition de Vanves, Salvator avait passé chez le général Lebastard de Prémont. Il ne l'avait pas trouvé et lui avait laissé cette instruction :

« Il y a réunion ce soir, à la forêt vierge ; allez-y, et dites aux autres frères que nous avons la preuve de l'innocence de M. Sarranti ; que cette preuve, je l'apporterai vers minuit.

« Cependant, dès neuf heures du soir, embusquez-vous avec une dizaine d'hommes dévoués aux environs de la rue de Jérusalem ; vous me verrez entrer à la police ; jusque-là, je suis sûr de tout ; mais, une fois dans l'intérieur de la préfecture – quoique je doute que M. Jackal ait cette audace, me connaissant comme il me connaît –, je puis être arrêté.

« Si à dix heures je ne suis pas sorti, c'est que je serai prisonnier.

« Mais ma capture même nécessitera, de la part de M. Jackal, certaines démarches qui amèneront sa sortie.

« Prenez vos mesures comme un homme habitué à dresser des embuscades ; emparez-vous de M. Jackal et du cocher ; débarrassez-vous du cocher comme vous pourrez, et, à travers des chemins assez compliqués pour qu'il perde toute piste, conduisez M. Jackal à la forêt vierge.

« Une fois rendu à la liberté, je me charge de lui. »

On a vu que le général Lebastard de Prémont – car c'était le général Lebastard de Prémont qui était le voisin de droite de M. Jackal –, on a vu, disons-nous, que le général Lebastard de Prémont, aidé de ses amis, avait exécuté de point en point les recommandations de Salvator.

La vente, ou plutôt les cinq ventes réunies ce soir-là pour se concerter à l'endroit des élections, avaient été informées, dès dix heures du soir, par un messager du général, de l'arrestation de Salvator, de l'innocence de M. Sarranti et de la nécessité où l'on se trouvait d'enlever M. Jackal.

Une vente entière, c'est-à-dire vingt hommes avaient alors pris en un clin d'œil toutes les dispositions nécessaires pour que M. Jackal ne pût échapper, c'est-à-dire qu'outre les quatre hommes que M. Lebastard de Prémont avait mis à la préfecture, outre les trois qu'il avait emmenés avec lui au Cours-la-Reine, la vente serait échelonnée, quatre hommes par quatre hommes, le long de

la rivière et au-delà de la barrière de Passy.

Comme on le voit, M. Jackal ne pouvait guère échapper ; aussi n'échappa-t-il point.

Nous l'avons suivi au milieu de tous les détours que, sur la recommandation de Salvator, on lui avait fait faire, et nous l'avons laissé au milieu du cercle des carbonari, attendant avec anxiété un arrêt qui, d'après les apparences, devait fort ressembler à une sentence de mort.

– Frères, dit le général Lebastard de Prémont d'une voix grave, vous avez devant vous l'homme que vous attendiez. Comme notre frère Salvator l'avait prévu, il a été arrêté ; comme il l'avait ordonné, en cas d'arrestation, celui qui a eu l'audace de porter la main sur lui a été enlevé et est devant vous.

– Qu'il commence d'abord par donner l'ordre de remettre Salvator en liberté, dit une voix.

– Je l'ai fait, messieurs, s'empressa de dire M. Jackal.

– Est-ce vrai ? demandèrent cinq ou six voix avec un empressement qui indiquait l'immense intérêt que chacun prenait à Salvator.

– Attendez, dit M. Lebastard de Prémont. C'est un très habile homme, que celui sur lequel nous avons eu le bonheur de mettre la main ; aussi, dès qu'il s'est vu notre prisonnier, s'est-il mis à songer, à part lui, pour quelle cause il était enlevé. Il est évident que cette idée s'est présentée à son esprit qu'il répondait, corps pour corps, tête pour tête, de notre ami, et que la première demande qu'on lui ferait, arrivé à destination, serait la liberté de Salvator. Il a donc voulu avoir le mérite de l'initiative, et a, en effet, comme il le dit, donné cet ordre ; seulement, à mon avis, c'était avant de sortir de la préfecture qu'il devait le donner, et non pas une fois tombé entre nos mains.

– Mais, s'écria M. Jackal, ne vous ai-je pas dit, messieurs, que c'était par un simple, un pur oubli, que l'ordre n'avait pas été donné avant ma sortie de la préfecture.

– Oubli fâcheux et que les frères apprécieront, dit le général.

– D'ailleurs, reprit la même voix qui avait déjà demandé au général si le chef de la police avait dit vrai, d'ailleurs, vous n'êtes point ici, monsieur, pour répondre seulement de l'arrestation de Salvator. Vous êtes ici parce que nous avons mille griefs contre vous.

M. Jackal fit un mouvement pour répondre ; mais l'orateur, lui imposant silence du geste :

– Je ne parle pas seulement des griefs politiques, continua-t-il ; que vous aimiez la monarchie et que nous aimions la république, peu importe ! vous avez le droit de servir un homme, comme nous avons celui de nous consacrer à un principe ; ce n'est pas purement comme agent politique du gouvernement que vous êtes arrêté : c'est comme outrepassant les pouvoirs de votre charge, c'est comme faisant abus de ces pouvoirs. Il n'est pas de jour où une plainte contre vous ne soit remise au tribunal secret ; il n'est pas de jour où quelque frère ne vienne demander vengeance contre vous. Depuis longtemps, monsieur, votre mort est donc décidée, et, si elle a été retardée jusqu'ici, c'est grâce à Salvator.

Le ton calme, la lenteur, la douceur triste avec lesquels ces paroles avaient été prononcées par l'orateur produisirent sur M. Jackal un aussi terrible effet que s'il eût entendu retentir le buccin de l'ange exterminateur. Il avait mille observations à faire ; il était éloquent à ses heures, et, sa dernière heure, arrivée à l'improviste et bien avant le temps, était certes une magnifique occasion de déployer son éloquence. Cependant la pensée ne lui vint même pas de l'essayer, tant le silence solennel qui régnait parmi les assistants faisait de cette nombreuse assemblée une solitude imposante et terrible.

Ce silence que gardait M. Jackal donna à un autre orateur le loisir de prendre la parole qu'il ne réclamait pas.

– L'homme que vous avez fait arrêter, dit-il, bien que vous lui deviez dix fois la vie, nous est cher entre tous, monsieur, et, pour le fait seul de cette arrestation, pour avoir porté la main sur cet homme, qu'à tant de titres vous deviez estimer et respecter, vous avez mérité la mort. C'est donc votre mort que nous allons mettre en délibération. On va vous apporter une table, du papier, des plumes et de l'encre, et, si, pendant cette délibération que vous pouvez regarder comme suprême, vous avez quelques dispositions testamentaires à prendre, quelques volontés dernières à faire exécuter, quelques legs à laisser à vos proches et à vos amis, consignez vos désirs, et nous vous engageons tous sur l'honneur notre parole qu'ils seront ponctuellement exécutés.

– Mais, s'écria M. Jackal, pour faire un testament valable, il faut un notaire ; il en faut même deux.

– Pas pour un testament olographe, monsieur. Vous le savez, le testament olographe, écrit tout entier de la main du testateur, est le plus inattaquable des testaments quand le signataire est sain de corps et d'esprit. Or, il y a ici cent témoins qui, au besoin, attesteront qu'au moment où votre testament a été écrit et signé, vous étiez on ne peut plus sain d'esprit et de corps. Voici la table,

l'encre, le papier et les plumes ; écrivez, monsieur, écrivez. Nous, pour ne point vous troubler, nous nous retirons.

L'orateur fit un signe, et, comme si la foule n'eût attendu que ce signe, à peine avait-il été fait, que tous ces hommes, reculant d'un mouvement égal, se retirèrent et disparurent dans le bois comme par enchantement.

M. Jackal se trouva seul en face de la table et ayant une chaise à la portée de sa main.

Il n'y avait plus à douter : le papier qu'il avait devant lui était du papier timbré, ces hommes qui se retiraient ne se retiraient que pour délibérer sur sa mort.

C'était enfin un vrai testament qu'il s'agissait de faire.

M. Jackal le comprit et se gratta la tête en disant :

– Diable ! diable ! l'affaire est encore plus mauvaise que je ne le croyais.

Et, cependant, à quoi M. Jackal songea-t-il tout d'abord, et dès qu'il eut conscience de sa fin ? À faire son testament ? Non. Au bien qu'il eût pu faire et au mal qu'il avait fait ? Non. À Dieu ? Non. Au diable ? Non.

Il songea tout simplement à prendre une prise de tabac, la prit lentement, la huma sensuellement, la savoura voluptueusement, et, après avoir refermé la tabatière du bout de son doigt, il répéta, toujours à part lui :

– Certainement, l'affaire est encore plus mauvaise que je ne le croyais.

Ce fut à ce moment, qu'il songea avec amertume que les forêts vierges d'Amérique, avec leurs pumas, leurs jaguars et leurs serpents à sonnettes, étaient cent fois moins dangereuses que la forêt fantastique dans laquelle il se trouvait.

Que faire, cependant ? Faute de mieux, il regarda sa montre.

Mais il n'eut pas même la joie de savoir l'heure ; sa montre, que, dans ses préoccupations de la veille, il avait oublié de remonter, était arrêtée.

Enfin il regarda le papier, la plume et l'encre, et machinalement s'assit sur la chaise et s'accouda à la table.

Ce n'était point que M. Jackal fût décidé à faire son testament ; non, peu lui importait de mourir après avoir fait son testament ou de mourir intestat ! mais les jambes lui manquaient tout simplement.

Aussi, au lieu de prendre la plume et de tracer sur le papier des

caractères quelconques, laissa-t-il tomber sa tête sur ses deux mains.

Il resta un quart d'heure ainsi absorbé dans ses pensées et complètement étranger à ce qui se passait autour de lui.

Il ne sortit de sa préoccupation qu'en sentant la pression d'une main sur son épaule.

Il tressaillit, releva la tête, et se retrouva au milieu du cercle.

Seulement, les fronts étaient plus sombres et les regards plus flamboyants.

– Eh bien ? dit à M. Jackal l'homme qui lui avait touché l'épaule.

– Que me voulez-vous ? demanda le chef de police.

– Votre intention est-elle, oui ou non, de faire votre testament ?

– Mais encore me faut-il le temps d'écrire.

L'inconnu tira sa montre ; moins préoccupé que M. Jackal, il l'avait remontée, de sorte qu'elle allait.

– Il est trois heures dix minutes du matin, dit-il ; vous avez jusqu'à trois heures et demie : c'est vingt minutes, à moins que vous ne préfériez en finir tout de suite, auquel cas on ne vous fera pas attendre.

– Non pas, non pas ! s'écria M. Jackal réfléchissant à la somme d'événements qui pouvaient s'accomplir en vingt minutes. J'ai, au contraire, des choses de la plus haute importance à consigner dans cet acte suprême ; si importantes, que je doute que vingt minutes soient suffisantes.

– Il faudra cependant qu'elles suffisent, attendu qu'il ne vous est pas accordé une seconde de plus, dit l'homme à la montre en posant la montre sur la table, devant les yeux de M. Jackal.

Puis il se retira et alla reprendre sa place dans le cercle.

M. Jackal jeta les yeux sur la montre : une minute sur les vingt était déjà écoulée. Il lui sembla que la montre précipitait ses battements et que l'aiguille marchait d'un mouvement visible à l'œil.

Un nuage obscurcit sa vue.

– Eh bien, vous n'écrivez pas ? dit l'homme à la montre.

– Si fait, si fait, répondit M. Jackal.

Et, pressant convulsivement la plume, il commença à écrire.

Se rendait-il bien compte de ce qu'il écrivait ? C'est ce que nous ne saurions dire ; car le sang commençait à lui monter à la tête. Il

sentait des bouillonnements à ses tempes, comme un homme menacé d'apoplexie. Ses pieds, tout au contraire, lui semblaient se refroidir avec une rapidité effrayante.

Au reste, pas un souffle ne s'exhalait de la poitrine des hommes, pas un murmure ne descendait des branches des arbres, pas un oiseau, pas un insecte, pas un brin d'herbe ne bougeait.

On n'entendait que le grincement de la plume qui courait sur le papier et qui, par moment, le déchirait, tant la main qui conduisait cette plume était nerveuse, fébrile et démesurément agitée.

M. Jackal, comme pour se reposer de ce travail, leva la tête et regarda, ou plutôt essaya de regarder autour de lui ; mais il baissa les yeux sur son papier, épouvanté par la sombre énergie qui était empreinte sur tous les visages qui l'entouraient.

Seulement, M. Jackal cessa d'écrire.

L'homme à la montre s'approcha alors et dit :

– Il faut en finir, monsieur : les vingt minutes sont écoulées.

M. Jackal frissonna ; il objecta qu'il faisait froid, qu'il n'avait pas l'habitude de travailler en plein air, surtout la nuit ; que sa main tremblait, comme on pouvait le remarquer, et que, vu la circonstance, il réclamait l'indulgence de l'assemblée ; enfin il accumula toutes les mauvaises raisons que l'on trouve au moment de la mort pour reculer de quelques secondes l'instant suprême.

– Vous avez cinq minutes, dit en rentrant dans les rangs l'homme qui s'était avancé.

– Cinq minutes ! s'écria M. Jackal ; y songez-vous ? pour faire un testament, pour l'écrire, le signer, le parafer, le relire, le collationner !... cinq minutes pour un travail qui demanderait un mois et une parfaite tranquillité d'esprit ! – Franchement, messieurs, avouez-le, ce n'est pas raisonnable !

Les carbonari le laissèrent parler ; puis l'homme à la montre, se rapprochant et jetant les yeux sur son chronomètre :

– Les cinq minutes sont écoulées, dit-il.

M. Jackal poussa un cri.

Le cercle se resserra si étroitement, qu'il sembla à M. Jackal qu'il étouffait dans cette muraille vivante.

– Signez ce testament, dit l'homme à la montre, et finissons-en, s'il vous plaît.

– Nous avons des affaires plus pressées et plus importantes que la vôtre, dit un second carbonaro.

– Et il y a déjà bien du temps de perdu, dit un troisième.

L’homme à la montre présenta la plume à M. Jackal.

– Signez, dit-il.

M. Jackal prit la plume et signa tout en protestant.

– Est-ce fait ? demanda-t-on.

– Oui, dit l’homme à la montre.

Puis, à M. Jackal :

– Monsieur, ajouta-t-il, au nom de tous les frères ici présents, je jure devant Dieu que votre testament sera religieusement respecté et que vos dernières volontés seront ponctuellement exécutées.

– Venez, dit un des hommes qui n’avait pas encore prononcé une parole, et que, vu ses proportions athlétiques, on pouvait prendre sans se tromper pour l’homme chargé par ce tribunal secret de faire les fonctions d’exécuteur. Venez !

Puis, saisissant vigoureusement M. Jackal par le collet, il l’entraîna et le fit passer à travers le cercle, qui s’ouvrit pour laisser sortir la victime et le bourreau.

M. Jackal avait déjà fait, ainsi entraîné par le colosse, huit ou dix pas dans le bois, et il apercevait, dans la pénombre, à la branche d’un arbre, une corde se balançant au-dessus d’une fosse fraîchement creusée, lorsque deux hommes qui venaient du fond du bois apparurent tout à coup et lui barrèrent le passage.

CCXCI

Où différents moyens de sauver M. Sarranti sont soumis à l'approbation de M. Jackal.

Au moment où M. Jackal voyait se balancer, *liane sinistre*, la corde qui allait être, ainsi que l'eût dit M. Prudhomme, non pas le plus beau, mais le dernier jour de sa vie ; au moment où, vigoureusement saisi au collet et enlevé du sol, il allait se voir passer autour du cou le nœud fatal ; au dernier moment enfin, deux hommes, comme nous l'avons dit, apparurent brusquement, sortant on ne sait d'où, de terre sans doute, mais de quel côté ? c'est ce que personne n'eût pu dire, et surtout M. Jackal, qui, on le comprend bien, ne jouissait pas en cet instant de sa présence d'esprit coutumière.

L'un des deux hommes étendit la main et prononça ce seul mot :

– Arrêtez !

À ce mot, le frère qui pour le moment était chargé du rôle d'exécuteur – et qui n'était autre que notre ami Jean Taureau –, lâcha M. Jackal, lequel retomba sur ses pieds et poussa un cri de joie et de surprise en reconnaissant Salvator dans l'homme qui avait dit : « Arrêtez ! »

C'était Salvator, en effet, suivi du frère que le général Lebastard de Prémont avait expédié, avec le mot du chef de police, pour faire mettre Salvator en liberté.

– Ah ! cher monsieur Salvator, s'écria M. Jackal transporté de reconnaissance, je vous dois la vie !

– Et c'est la seconde fois, autant que je puis me le rappeler, répondit sévèrement le jeune homme.

– La seconde, la troisième, se hâta de dire M. Jackal, je l'avoue à la face du ciel, en présence de cet instrument de supplice. Mettez ma reconnaissance à l'épreuve, et vous verrez si je suis ingrat.

– Soit, et à l'instant… Chez les hommes comme vous, monsieur Jackal, il ne faut pas donner à ces sortes de sentiments le temps de se refroidir. Suivez-nous, s'il vous plaît.

– Oh ! avec plaisir, dit M. Jackal en jetant un dernier regard sur la fosse et sur la corde qui se balançait au-dessus d'elle.

Et il emboîta le pas derrière Salvator, non sans avoir légèrement

frissonné en passant devant Jean Taureau, lequel ferma la marche, comme pour indiquer à M. Jackal qu'il n'en avait pas encore tout à fait fini avec cette corde et cette fosse dont on s'éloignait.

Au bout de quelques secondes, ils arrivèrent à l'endroit où M. Jackal avait fait tant de façons pour écrire son testament.

Les carbonari étaient toujours réunis et causaient à voix basse.

Le groupe s'entrouvrit et donna passage à Salvator, suivi de Jean Taureau, qui ne le quittait pas plus que son ombre – ombre terrible et qui glaçait de peur M. Jackal !

M. Jackal remarqua, à son grand chagrin, en voyant tous les yeux se fixer sur lui et tous les front se plisser à sa vue, que sa présence, qui semblait être pour chacun un objet de surprise, ne paraissait être pour personne un sujet de satisfaction.

En effet, tous ces regards fixés sur lui exprimaient unanimement cette même pensée : « Pourquoi nous ramenez-vous ce personnage ? »

– Oui, oui, je comprends parfaitement, mes frères, dit Salvator. Vous vous étonnez de revoir M. Jackal parmi vous, au moment où vous le croyiez sérieusement occupé de rendre son âme à Dieu ou au diable. Eh bien, voici le raisonnement que je me suis fait et auquel M. Jackal doit la vie, momentanément du moins, je ne veux pas m'engager : j'ai compris que M. Jackal mort ne pouvait plus nous servir à rien, tandis que M. Jackal vivant pouvait nous être d'une grande utilité, pour peu qu'il y mît de la bonne volonté, ce dont je ne doute pas, avec la connaissance que j'ai de son caractère. N'est-ce pas, monsieur Jackal, ajouta Salvator en se tournant vers lui, n'est-ce pas que vous allez y mettre toute la bonne volonté possible ?

– Vous avez répondu de moi, monsieur Salvator ; je ne vous ferai pas mentir, soyez tranquille ; cependant je m'adresse à votre suprême équité pour ne me demander que des choses dans la mesure de mes moyens.

Salvator fit un signe de tête qui voulait dire : « Soyez tranquille. » Puis, se tournant vers les carbonari :

– Frères, dit-il, puisque l'homme qui pouvait déjouer nos plans est devant nous, je ne vois pas pourquoi nous ne discuterions pas ces plans en sa présence ; M. Jackal est de bon conseil, et je ne doute pas qu'il ne nous remette dans le droit chemin si nous nous égarons.

M. Jackal approuva ces paroles en hochant affirmativement la tête. Le jeune homme se retourna vers lui.

– L’exécution est-elle toujours fixée à demain ? lui demanda-t-il.

– À demain, répondit M. Jackal, oui.

– À demain, quatre heures ?

– Quatre heures, répéta M. Jackal.

– Bien, dit Salvator.

Puis, jetant un regard à droite et à gauche, et s’adressant au compagnon de voyage de M. Jackal :

– Qu’avez-vous donc fait dans cette prévision, frère ?

– Voici, répondit le carbonaro : j’ai loué toutes les fenêtres du premier étage du quai Pelletier et toutes les fenêtres de la place de Grève, depuis les mansardes jusqu’au rez-de-chaussée.

– Mais, fit M. Jackal, vous en aurez eu pour une certaine somme !

– Pour une misère : cela me coûte cent cinquante mille francs.

– Continuez, frère, dit Salvator.

– J’ai quatre cents fenêtres, continua le carbonaro ; à trois hommes par fenêtre, c’est douze cents hommes ; j’en ai éparpillé quatre cents rue du Mouton, rue Jean-de-Lépine, rue de la Vannerie, rue du Martroy et rue de la Tannerie, c’est-à-dire dans toutes les issues qui débouchent sur la place de l’Hôtel-de-Ville ; deux cents autres seront échelonnés de la porte de la Conciergerie à la place de Grève ; chacun de ces hommes sera armé d’un poignard et de deux pistolets.

– Peste ! cela a dû vous coûter plus cher que vos quatre cents fenêtres.

– Vous vous trompez, monsieur, répondit le carbonaro : cela ne m’a rien coûté ; les fenêtres se louent, mais les cœurs se donnent.

– Continuez, dit Salvator.

– Voici comment le mouvement s’opérera, reprit le carbonaro. Les bourgeois, les badauds, les femmes, les enfants, à mesure que l’on avancera vers la place, seront refoulés du côté du quai de Gèvres et du pont Saint-Michel par nos hommes, qui, sous aucun prétexte, ne laisseront entamer leurs rangs.

M. Jackal écoutait avec la plus grande attention et le plus grand étonnement.

– La charrette, continua le carbonaro, suivie d’un piquet de gendarmerie, sortira de la Conciergerie vers trois heures et demie, et se dirigera vers la place de Grève, par le quai aux Fleurs ; il ne lui sera fait aucun obstacle jusqu’au bout du pont Saint-Michel ; là,

un de mes Indiens se jettera sous les roues de la voiture et se fera écraser.

– Ah ! interrompit M. Jackal, j'ai l'honneur de parler, à ce qu'il paraît, à M. le général Lebastard de Prémont.

– À lui-même, répondit celui-ci ; vous vous doutiez donc que j'étais à Paris ?

– J'en avais la certitude… Mais faites-moi la grâce de continuer, monsieur. Vous disiez donc qu'un de vos Indiens se jetterait sous les roues de la voiture et se ferait écraser…

Et M. Jackal, profitant de l'interruption qu'il avait faite lui-même, fouilla à sa poche, en tira sa tabatière, l'ouvrit, aspira avec sa sensualité ordinaire une énorme prise de tabac, et écouta comme si, en s'encombrant le nez, il s'était ouvert les oreilles.

– À la vue de cet accident, qui fera jeter les hauts cris à la foule et détournera un instant l'attention de l'escorte, reprit le général, tout ce qu'il y aura d'hommes à la portée de la charrette la renversera en poussant un cri convenu qui fera sortir tous nos hommes des rues adjacentes et descendre tous ceux qui seront aux fenêtres ; supposez que sept ou huit cents me manquent, c'est donc à peu près mille hommes qui, en une minute, entoureront la voiture à droite, à gauche, devant, derrière, interceptant le passage. Les traits des chevaux coupés, la charrette renversée, dix hommes à cheval enlèveront le condamné ; je serai un de ces dix hommes. Je réponds d'une chose sur deux : ou de me faire tuer, ou d'enlever M. Sarranti. – Frère, acheva le général en se tournant vers Salvator, voilà mon projet ; le croyez-vous praticable ?

– Je m'en rapporte à M. Jackal, dit Salvator en se tournant vers le chef de police ; lui seul peut nous dire combien nous avons de chances de réussite ou de défaite. Donnez-nous donc votre opinion, monsieur Jackal, mais donnez-la-nous dans toute sa sincérité.

– Mon Dieu, monsieur Salvator, répondit M. Jackal, qui, en voyant le danger, non pas disparaître, mais s'éloigner, retrouvait un peu de son sang-froid, je vous jure sur ce que j'ai de plus cher au monde, c'est-à-dire sur ma vie, que si je connaissais un moyen de sauver M. Sarranti, je vous le donnerais ; mais, malheureusement, c'est moi qui ai pris les mesures pour qu'il ne pût pas être sauvé ; il en résulte que je cherche ce moyen ardemment, je vous en réponds, mais que j'ai beau appeler à mon aide toutes les ressources de mon imagination, que j'ai beau appeler à mon secours tous mes souvenirs d'évasion et d'enlèvement de prisonnier, je ne trouve rien, absolument rien.

– Pardon, monsieur, répondit Salvator ; mais vous vous écartez de la question, ce me semble : je ne vous demande pas un moyen de sauver M. Sarranti, je vous demande seulement si vous croyez bon celui du général.

– Permettez, cher monsieur Salvator, répliqua M. Jackal, il me semble, au contraire, que je réponds on ne peut plus catégoriquement à votre question ; vous dire que je ne trouve pas de moyen, c'est vous dire que je n'approuve pas celui de l'honorable préopinant.

– Et pourquoi cela ? demanda le général.

– Expliquez-vous, insista Salvator.

– C'est bien simple, messieurs, continua M. Jackal ; par le désir même que vous avez de délivrer M. Sarranti, vous pouvez juger du désir qu'a le gouvernement qu'on ne le lui enlève pas ; or, et c'est ici que je vous demande bien humblement pardon ; j'ai été chargé d'assurer l'exécution du condamné ; je m'y suis donc pris à l'avance, et j'ai fait un plan qui est tout à fait le frère du vôtre, frère ennemi, bien entendu.

– Nous vous pardonnons, c'était votre devoir ; mais, maintenant, dites-nous toute la vérité ; c'est votre intérêt.

– Eh bien, continua M. Jackal avec un peu plus d'assurance, quand j'ai appris l'arrivée en France du général Lebastard de Prémont, à la suite de l'évasion manquée du roi de Rome…

– Vous saviez depuis si longtemps que j'étais à Paris ? demanda le général.

– Je l'ai su un quart d'heure après votre arrivée, répondit M. Jackal.

– Et vous ne m'avez pas fait arrêter ?

– C'eût été, permettez-moi de vous le dire, général, l'enfance complète de l'art : en vous faisant arrêter à votre arrivée à Paris, j'ignorais ce que vous y veniez faire, ou je n'en savais que ce que vous voudriez bien m'en dire ; tandis qu'au contraire, en vous laissant agir, je me mettais au courant de tout. Ainsi j'avais cru d'abord que vous veniez recruter pour le compte de Napoléon II. Je me trompais ; mais, grâce à la liberté que je vous ai laissée, j'ai su l'amitié qui vous unissait à M. Sarranti ; j'ai appris que vous étiez en relation avec M. Salvator ; j'ai été averti de la visite que vous aviez faite ensemble au parc de Viry ; quand j'ai su enfin que le général, affilié aux carbonari, à Florence, s'était fait recevoir maçon à la loge du Pot-de-Fer, je me suis dit que le général, par cette double relation et agissant au nom de M. Sarranti, pouvait

mettre cinq cents, mille, deux mille hommes même sur pied pour sauver M. Sarranti ; vous voyez que je ne me suis trompé que de deux cents. Je me suis dit encore : Le général est riche comme un nabab, il va dévaliser tous nos armuriers ; mais, par les armuriers eux-mêmes, je saurai à quoi m'en tenir sur le nombre des armes, et, par conséquent, sur le nombre des hommes ; or, il a été acheté, à Paris, depuis huit jours, treize cents paires de pistolets et huit cents fusils de chasse, et, en mettant à cent paires de pistolets les pistolets achetés par le public, à deux cents fusils de chasse les fusils achetés par les chasseurs, restent six cents fusils et douze cents paires de pistolets pour vous : quant aux poignards, vous avez dû en acheter de huit à neuf cents.

– C'est bien cela, dit le général.

– Qu'ai-je fait alors ? continua M. Jackal. Ce que vous eussiez fait à ma place. Je me suis dit : Le général va armer deux mille hommes, armons-en six mille ; un tiers de ces six mille hommes stationne depuis hier dans les caves de l'hôtel de ville ; deux autres mille sont entrés cette nuit à Notre-Dame, dont les portes seront fermées aujourd'hui toute la journée, pour cause de réparations. Enfin deux autres mille, les deux derniers, qui auront l'air de traverser Paris pour se rendre à Courbevoie, feront halte sur la place Royale, et, à trois heures et demie, marcheront droit sur la place de Grève ; vous voyez que vos dix-huit cents hommes seront pris comme dans un filet par mes six mille hommes. Voilà mon objection, général, comme stratégiste et comme philanthrope. Comme stratégiste, je vous bats ; j'ai l'avantage des armes, du drapeau, de l'uniforme, du ralliement, enfin. Comme philanthrope, je vous dis : Vous risquez une tentative inutile qui ne peut être qu'une échauffourée, puisqu'elle est prévue ; en outre – et ceci vaut bien la peine que vous y pensiez, monsieur Salvator –, en outre, vous manquez vos élections. Les bourgeois, à qui vous aurez fait peur, et qui, pendant quatre jours, auront eu leurs boutiques fermées, se retireront de vous ; les royalistes crieront que Napoléon II s'entend avec les jacobins, et que tous les bons citoyens doivent se réunir contre la Révolution… Voilà, je crois, quelles seront les conséquences de cette catastrophe. Faites maintenant de mon avis ce que vous voudrez ; mais, du fond de mon cœur, je vous avertis que cet expédient ne sauve pas M. Sarranti et vous perd à tout jamais, d'autant plus que ce que vous aurez essayé de faire, vous ne l'aurez pas fait pour un bonapartiste ou un républicain ; vous l'aurez fait pour un assassin et un voleur. Le procès est là.

Salvator et le général Lebastard de Prémont échangèrent un

regard qui fut compris par tous les carbonari.

– Vous avez raison, monsieur Jackal, dit Salvator. Et, bien que vous soyez l'unique cause de tout le mal qui pourrait nous arriver, je ne vous en remercie pas moins, au nom des frères présents et des frères absents. Quelqu'un a-t-il à présenter un plan meilleur ? demanda-t-il en interrogeant des yeux tout le cercle.

Personne ne répondit.

M. Jackal poussa un profond soupir ; il était véritablement au désespoir. Ce désespoir semblait partagé par la meilleure partie des carbonari.

Salvator seul conservait son inaltérable sérénité.

Comme l'aigle plane au-dessus des nuages, il semblait planer au-dessus des destinées humaines.

CCXCII

Où le moyen est trouvé.

Après un instant de silence, on entendit en quelque sorte descendre, des hauteurs où il semblait planer, la voix de Salvator.

– Il y a pourtant un moyen, monsieur Jackal, dit-il.

– Bah ! et lequel ? demanda celui-ci, qui semblait profondément étonné qu'il y eût un moyen et qu'il ne l'eût pas trouvé.

– Un moyen tout simple, continua Salvator, et c'est pour cela que vous n'y avez pas songé, sans doute.

– Alors dites vite, fit M. Jackal, qui semblait plus pressé de le connaître qu'aucun de ceux qui écoutaient Salvator.

– Je vais me répéter, dit Salvator ; mais, puisque vous n'avez pas compris la première fois, peut-être comprendrez-vous mieux la seconde ?

M. Jackal parut redoubler d'attention.

– Que suis-je venu faire tantôt chez vous, quelques instants avant d'être arrêté ?

– Vous êtes venu déposer sur mon bureau les pièces à conviction de l'innocence de M. Sarranti – disiez-vous, du moins –, un squelette d'enfant trouvé dans un jardin de Vanves, chez un M. Gérard. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

– C'est tout à fait cela, répondit Salvator. Et pourquoi vous ai-je remis ces pièces ?

– Pour les déposer au parquet de M. le procureur du roi.

– L'avez-vous fait ? demanda d'un ton sévère le jeune homme.

– Je vous jure, monsieur Salvator, s'empressa de répondre M. Jackal d'un ton pénétré, que j'allais chez Sa Majesté, à Saint-Cloud, dans l'intention de parler à M. le ministre de la justice, qui se trouvait là, des pièces que vous m'aviez apportées.

– Abrégeons, dit Salvator, le temps presse. Vous ne l'avez pas fait ?

– Non, répondit M. Jackal, puisque j'ai été arrêté au moment où je me rendais à Saint-Cloud.

– Eh bien, ce que vous n'avez pas fait seul, nous allons le faire

tous les deux.

– Je ne vous comprends pas, monsieur Salvator.

– Vous allez m'accompagner chez le procureur du roi, où vous raconterez les faits comme vous les comprenez à présent.

Quelque intérêt que M. Jackal parût avoir à adopter cet avis, il fut loin de le saisir au passage comme s'y attendait Salvator.

– Je le veux bien, répondit-il négligemment en hochant la tête, comme un homme qui n'a aucune confiance dans l'acte qu'il va accomplir.

– Vous semblez n'être point de mon avis, demanda Salvator ; désapprouvez-vous mon projet ?

– Complètement, répondit M. Jackal.

– Exposez vos motifs.

– Quand nous aurons donné à M. le procureur du roi les preuves les plus irréfutables de l'innocence de M. Sarranti, M. Sarranti n'en sera pas moins condamné par un arrêt du jury, arrêt infaillible selon nos lois ; si claires que soient les preuves, on ne le mettra donc pas en liberté. Ce sera une nouvelle instruction à faire, un nouveau procès à suivre ; en attendant, M. Sarranti restera en prison. Un procès, cela n'a pas de limites précises ; un procès dure un an, deux ans, dix ans ; un procès dure toujours, si l'on a intérêt à ce qu'il ne finisse pas. Eh bien, supposez une chose : c'est que ces longs délais lassent M. Sarranti ; lassé, il perd courage, il tombe dans le marasme, lutte quelque temps contre le spleen ; puis enfin, un beau jour, il lui passe par l'esprit d'en finir avec la vie.

Ces mots, après lesquels M. Jackal s'arrêta pour juger de l'effet produit, eurent à peu près le résultat d'une commotion électrique : les cent hommes frissonnèrent comme un seul corps.

M. Jackal s'effraya lui-même de l'émotion qu'il venait de soulever. Il pensa qu'elle pouvait lui être défavorable, et, pour détourner toutes ces colères qui pouvaient éclater sur lui, concentrées en un seul orage, il ajouta vivement :

– Remarquez, monsieur Salvator, et faites bien remarquer à ces messieurs que je ne suis qu'un agent, un rouage dans une machine ; je reçois l'impulsion, je ne la donne pas ; je ne commande pas, j'exécute ; on me dit : « Faites », et j'obéis.

– Continuez, monsieur, continuez ; loin de vous en vouloir, ces messieurs et moi vous remercions de nous éclairer.

Ces mots parurent rendre instantanément le courage à M. Jackal.

– Je vous disais donc, continua-t-il, qu'un beau jour, au moment où le procès tirera à sa fin – si l'on va jusque-là, même –, il est possible qu'on lise dans les journaux du matin que le geôlier de la Conciergerie, en entrant dans la prison de M. Sarranti, l'a trouvé pendu comme Toussaint-Louverture, ou étranglé comme Pichegru ; car, enfin, ajouta M. Jackal avec une naïveté terrible, vous comprenez bien que, lorsqu'un gouvernement se met en marche, il ne s'arrête pas à la première borne du chemin.

– Assez !... dit Salvator d'une voix sombre ; vous aviez raison, monsieur Jackal, c'est un mauvais moyen. Heureusement, s'empressa-t-il d'ajouter, qu'en renonçant à celui-là comme nous avons renoncé à celui du général Lebastard de Prémont, j'ai un troisième moyen que je crois meilleur que les deux autres.

L'assemblée respira.

– Je vais vous en faire juge, continua Salvator.

Chacun prêta l'oreille, retenant son souffle. Inutile de dire que M. Jackal n'était pas le moins attentif des auditeurs du jeune homme.

– De même, reprit Salvator s'adressant à M. Jackal, que vous avez utilement employé votre temps depuis l'emprisonnement de M. Sarranti, je n'ai pas perdu le mien : il y a donc trois mois que, prévoyant, ou à peu près, ce qui arrive en ce moment, j'ai formé le plan que je vais vous communiquer.

– Vous n'avez pas idée de l'intérêt avec lequel je vous écoute, dit M. Jackal.

Salvator sourit imperceptiblement.

– Vous connaissez la Conciergerie sur le bout de votre doigt, n'est-ce pas, monsieur Jackal ? continua-t-il.

– Naturellement, répondit celui-ci, étonné que l'on pût lui faire une question si simple.

– En entrant par la grille située entre les deux tours, c'est-à-dire par l'entrée et la sortie ordinaire des prisonniers, on traverse la cour et l'on se trouve, une fois le guichet franchi, dans la geôle, c'est-à-dire dans le vestibule de la prison.

– C'est cela, fit M. Jackal avec un signe de tête.

– Au milieu de la geôle, est un poêle autour duquel causent guichetiers, agents de police et gendarmes ; juste en face de la porte d'entrée, la porte du fond s'ouvre dans le corridor donnant sur les cachots ordinaires ; nous n'avons rien à faire avec ceux-là. C'est à gauche de la porte d'entrée, à gauche du poêle, dans une chambre dallée dont la porte, avec une ouverture grillée, donne

sur un corridor particulier, que se trouve la chambre des condamnés à mort.

M. Jackal continua d'approuver de la tête ; la description topographique était des plus exactes.

– C'est là naturellement qu'a dû être enfermé M. Sarranti, sinon depuis son jugement, du moins depuis trois ou quatre jours.

– Depuis trois jours, dit M. Jackal.

– Et c'est là qu'il est à cette heure, n'est-ce pas, et qu'il restera jusqu'à l'heure de son exécution ?

M. Jackal répondit par un nouveau signe affirmatif.

– Voilà déjà un premier point arrêté ; passons au second.

Il y eut un moment de silence.

– Voyez un peu ce que c'est que le hasard, reprit Salvator, et combien, quoi qu'en disent les pessimistes, il protège les honnêtes gens ! Un jour, vers quatre heures du soir, en sortant du Palais, où j'avais assisté à l'une des dernières séances du procès Sarranti, je descends au bord de la rivière, et je tourne du côté de la pile du pont Saint-Michel, où j'ai d'habitude un canot amarré. Voilà qu'en longeant le bord de la rivière, j'aperçois, au-dessus de la berge et au-dessous du quai de l'Horloge, quatre ou cinq ouvertures fermées par des grilles de fer à doubles croisillons ; je n'avais jamais fait attention à ces ouvertures, qui ne sont rien autre chose que de simples égouts ; mais, cette fois, tout en proie que j'étais au pénible sentiment où me jetait la condamnation probable de M. Sarranti, je m'en approchai et les examinai, dans l'ensemble d'abord, puis ensuite dans les détails. Le résultat de l'examen fut que rien n'était plus facile que de desceller ces grilles et de pénétrer ainsi sous le quai, et même, selon toute probabilité, sous la prison ; mais à quelle profondeur ? C'est ce qu'il m'était impossible de deviner. Je ne m'en occupai pas davantage, ce jour-là ; ce qui n'empêcha point d'y songer toute la nuit. Mais, le lendemain, vers huit heures du matin, j'étais à la Conciergerie. Il faut vous dire que j'ai un ami à la Conciergerie – vous allez voir tout à l'heure qu'il est bon d'avoir des amis partout – ; j'allai le trouver, et, tout en causant et en me promenant avec lui, j'acquis la certitude que l'une des ouvertures donnant sur la berge de la rivière aboutissait au préau des prisonniers. Le tout était de bien connaître le chemin que parcourait souterrainement cette espèce de canal, qui ne devait point passer très loin du cachot des condamnés à mort. « Bien ! me dis-je, c'est une mine à creuser, et nos carriers des catacombes ne sont pas gens à reculer pour si peu. »

Cinq ou six des auditeurs de Salvator firent de la tête un signe d'assentiment.

C'étaient les carriers auxquels le jeune homme venait d'adresser son interpellation.

Salvator reprit :

– Je levai donc le plan de la Conciergerie, ce qui me fut facile, au reste, en décalquant un vieux plan que je trouvai à la bibliothèque du Palais, et, une fois bien pénétré de mon sujet, je désignai trois de nos frères pour me suivre. La même nuit, continua Salvator, nuit qui était heureusement une nuit sombre, après avoir descellé sans bruit la grille de l'égout, je pénétrai dans l'infect souterrain ; mais, au bout de dix pas, je fus forcé de m'arrêter : le souterrain était barré dans toute sa hauteur et toute sa largeur par une grille semblable à celle qui donnait sur la Seine. Je revins sur mes pas, et je fis engager un de mes hommes, armé de ses outils, dans le sombre et étroit passage ; au bout de dix minutes, il revint tomber à mes pieds sur la berge. Il était à moitié asphyxié, il n'avait voulu revenir que la besogne faite. Sur la certitude que l'obstacle avait disparu, je m'engageai de nouveau dans la gorge sombre et fétide ; cette fois, je fis vingt pas, à peu près ; mais, au bout de vingt pas, je rencontrai une nouvelle grille. Je regagnai le bord de l'eau, presque suffoqué moi-même, en encourageant un autre de mes compagnons à m'ouvrir le passage… Il revint à moitié mort ; mais, comme le premier, il avait accompli sa besogne : la seconde grille était descellée. Je rentrai dans le souterrain, et, dix pas plus loin que la seconde grille, j'en rencontrai une troisième ; je revins triste, mais non découragé, vers mes hommes. Deux sur trois étaient exténués : il ne fallait pas compter sur eux. Un troisième était frais et plein d'ardeur ; avant que j'eusse achevé de formuler mon désir, il s'était élancé dans le sombre conduit… Dix minutes s'écoulèrent, puis un quart d'heure, l'homme ne revenait pas… Je m'engageai dans le souterrain pour me mettre à sa recherche. À dix pas de la gueule de l'égout, je heurtai un obstacle que je ne connaissais pas ; j'étendis les mains, je reconnus un corps, j'entraînai ce corps par la blouse, et je l'amenai sur la berge : il était trop tard, le corps n'était plus qu'un cadavre ; le pauvre diable était asphyxié !… Tels furent les travaux du premier jour, ou plutôt de la première nuit, acheva froidement Salvator.

Tous les assistants écoutaient le récit de ce labeur héroïque avec un recueillement et un intérêt que nous n'avons pas besoin de décrire.

M. Jackal, surtout, regardait le narrateur avec une sorte de

stupéfaction ; il se sentait lâche et petit auprès de ce vaillant jeune homme, qui lui paraissait haut de cent coudées.

Quant au général Lebastard de Prémont, à peine Salvator eut-il achevé les derniers mots de son récit, qu'il s'avança vers le jeune homme.

– Et sans doute celui qui est mort avait une femme et des enfants ? demanda-t-il.

– Ne vous occupez point de cela, général, dit-il : tout est bien de ce côté. La femme a douze cents francs de rente viagère, ce qui est une fortune pour elle ; les deux enfants sont à l'école d'Amiens.

Le général fit un pas en arrière.

– Continuez, mon ami, dit-il.

– Le lendemain, reprit Salvator, je me rendis au même endroit avec les deux hommes restants, et qui m'avaient déjà accompagné. J'entrai seul, avec une bouteille de chlore dans chaque main. La troisième grille était enlevée, je pus donc continuer mon chemin. Après la troisième grille, l'égout tournait à droite. À mesure que j'appuyais vers cette droite, l'envergure du souterrain se rétrécissait ; bientôt j'entendis que l'on marchait au-dessus de ma tête : c'était évidemment une ronde de guichetiers ou de soldats qui traversait le préau. Je n'avais rien à faire par là. J'avais calculé mes distances d'une façon infaillible : je savais qu'au trentième mètre, je devais creuser à gauche ; ma courbe, ou plutôt mon angle était mesuré avec la certitude d'une mine stratégique. Je revins, répandant du chlore tout le long de ma route pour désinfecter, autant que possible, le souterrain ; nous rescellâmes la première grille et nous nous éloignâmes comme la veille. Les études topographiques étaient faites ; il restait à commencer les travaux pratiques, travaux dont nous apprécierez la difficulté quand je vous dirai que trois hommes, en se relayant d'heure en heure, et en travaillant chacun deux heures par nuit, ont mis soixante-sept nuits pour mener à bonne fin ce travail.

Un cri de reconnaissance, un murmure d'admiration sortirent de toutes les bouches. Trois hommes seulement se turent. C'étaient le charpentier Jean Taureau et ses deux compagnons, le maçon Sac-à-Plâtre et le charbonnier Toussaint-Louverture. Ils firent un pas en arrière en entendant les carbonari manifester si hautement leur admiration.

– Voici les trois auteurs de ce gigantesque travail, dit Salvator en les désignant à l'assemblée. Les trois mohicans eussent donné beaucoup pour être enfouis au plus profond de la mine qu'ils avaient percée. Ils baissèrent les yeux comme des enfants.

– Que nous sauvions ou que nous ne sauvions pas M. Sarranti, dit tout bas le général Lebastard à Salvator, la fortune de ces trois hommes est faite.

Salvator échangea une poignée de main avec le général.

– Au bout de deux mois, reprit le jeune homme, nous étions juste au-dessous du cachot des condamnés à mort, cachot presque toujours vide, puisque l'on n'y met les condamnées que deux ou trois jours avant leur exécution. Nous pouvions donc, arrivés là, travailler sans crainte d'éveiller l'attention des geôliers ; au bout de sept jours, nous avions descellé une dalle, ou plutôt, il suffisait de pousser un peu fortement cette dalle taillée en biseau pour la soulever et donner, par cette ouverture, passage au prisonnier. Pour plus de sûreté, et dans le cas où le geôlier entrerait au bruit que ferait le prisonnier en s'évadant, Sac-à-Plâtre a scellé dans la dalle, et pour la retenir au-dessous, un anneau que Jean Taureau retiendra énergiquement jusqu'à ce que M. Sarranti ait gagné la rivière, où je l'attendrai avec une barque. Une fois M. Sarranti dans la barque, je réponds de tout ! – Voilà mon projet, messieurs, continua Salvator ; tout est prêt ; il ne s'agit plus que de le mettre à exécution, à moins que M. Jackal ne nous prouve radicalement que nous pouvons échouer. Parlez donc, monsieur Jackal, et parlez vite ; car nous n'avons que bien juste le temps de nous mettre à l'œuvre.

– Monsieur Salvator, répondit sérieusement le chef de la police de sûreté, si je ne craignais de passer pour un homme qui flagorne les gens afin de les mettre dans ses intérêts, je vous exprimerais l'admiration profonde que j'éprouve pour ce gigantesque projet.

– Je ne vous demande pas de compliments, monsieur, répondit le jeune homme, je vous demande votre avis.

– Admirer votre projet, c'est l'applaudir, monsieur, répondit l'homme de la police. Oui, monsieur Salvator, aussi vrai que je me suis conduit comme un sot en vous faisant arrêter, je trouve votre projet excellent, immanquable ; je vous affirme qu'il réussira ; mais permettez-moi de vous faire une question. Une fois le prisonnier en liberté, que comptez-vous faire de lui ?

– Je vous ai dit que je répondais de sa personne, monsieur Jackal.

M. Jackal hocha la tête en homme qui voulait dire que l'assurance ne lui suffisait pas.

– Eh bien, je vais tout vous dire, monsieur, et vous allez être, je l'espère, de mon avis pour la fuite comme vous l'avez été pour l'évasion. Une chaise de poste attend dans une des petites rues

aboutissant au quai ; les relais sont préparés tout le long de la route ; j'ai un courrier envoyé d'avance ; il y a cinquante-trois lieues d'ici au Havre ; on les fait en dix heures, n'est-ce pas ? Au Havre, un bateau à vapeur anglais attend, tout chauffé ; de sorte que, juste à l'heure où l'on se bousculera sur la place de Grève pour voir exécuter M. Sarranti, M. Sarranti quittera la France avec le général Lebastard de Prémont, qui, M. Sarranti parti, n'aura plus aucun motif de rester à Paris.

– Vous oubliez le télégraphe, dit M. Jackal.

– Pas le moins du monde. Qui peut donner l'éveil, indiquer la route prise, faire jouer le télégraphe ? C'est la police, c'est-à-dire M. Jackal. Eh bien, puisque M. Jackal reste avec nous, tout est dit.

– C'est juste, fit M. Jackal.

– Vous allez donc avoir la bonté de suivre ces messieurs à l'appartement qui vous est destiné.

– Je suis à vos ordres, monsieur Salvator, dit l'homme de police en s'inclinant. Mais Salvator l'arrêta en étendant la main sans le toucher.

– Je n'ai pas besoin de vous recommander une prudence extraordinaire, soit dans vos actions, soit dans vos paroles ; toute tentative d'évasion, par exemple, serait, vous le savez, réprimée à l'instant même d'une manière irréparable ; car je ne serais point là pour vous sauvegarder comme je l'ai fait tout à l'heure. Allez donc, monsieur Jackal, et que Dieu vous conduise !

Deux hommes prirent M. Jackal chacun par un bras et disparurent dans les épaisseurs de la forêt vierge.

Lorsqu'on eut cessé de le voir, Salvator prit de son côté avec lui le général Lebastard de Prémont, fit signe à Jean Taureau, à Toussaint-Louverture et à Sac-à-Plâtre de le suivre, et tous cinq disparurent dans le souterrain.

Nous ne les accompagnerons pas dans le dédale des catacombes, où nous nous sommes engagés à la suite de M. Jackal et d'où ils sortirent par une maison de la rue Saint-Jacques située auprès de la rue des Noyers.

Arrivés là, ils se séparèrent – moins Salvator et le général, qui continuèrent leur route ensemble – pour se rejoindre sur la berge du quai de l'Horloge, où, comme nous l'avons dit, était amarrée la barque de Salvator.

On s'arrêta sous l'ombre projetée par l'arche du pont. On plaça le général Lebastard, Toussaint-Louverture et Sac-à-Plâtre dans la barque, de manière à n'avoir plus qu'à la détacher. Salvator et

Jean Taureau restèrent seuls sur la berge.

– Maintenant, dit Salvator à voix basse, mais de façon toutefois à être entendu, non seulement du charpentier, mais encore de ses trois autres compagnons, maintenant, Jean Taureau, écoute-moi bien et ne perds pas une de mes paroles, car ce sont tes dernières instructions.

– J'écoute, dit le charpentier.

– Tu ramperas sans t'arrêter, et le plus vite possible, jusqu'à l'extrémité du passage.

– Oui, monsieur Salvator.

– Quand nous nous serons assurés que nous n'avons rien à craindre, tu appuieras tes épaules à la dalle et tu pousseras vigoureusement, mais lentement toutefois, de façon à soulever la dalle, et non à la renverser dans le cachot, ce qui réveillerait le gardien ; quand tu en seras là, c'est-à-dire quand tu sentiras qu'avec ce dernier effort la dalle est soulevée, tu me tireras par la manche : je ferai le reste. M'as-tu bien compris ?

– Oui, monsieur Salvator.

– Alors en marche ! dit Salvator.

Jean Taureau enleva la première grille et s'enfonça dans le souterrain, qu'il parcourut aussi vite qu'il était possible de le faire à un homme de sa taille.

Salvator s'y engagea quelques secondes après lui.

Ils arrivèrent à un pas de distance sous le cachot des condamnés à mort.

Là, Jean Taureau fit volte-face et écouta, tandis que Salvator écoutait de son côté.

Le silence le plus profond régnait autour d'eux et au-dessus d'eux.

N'entendant rien, Jean Taureau s'arc-bouta le mieux qu'il put, rentra sa tête dans son cou et son cou dans ses épaules, et, appuyant solidement ses deux mains sur ses deux genoux, il poussa la dalle d'une si vigoureuse façon, qu'au bout de quelques secondes d'efforts, il la sentit céder sous sa rude pression.

Il tira la manche de Salvator.

– C'est fait ? demanda celui-ci.

– Oui, murmura Jean Taureau tout haletant.

– Bien ! dit le jeune homme en se préparant à son tour ; à moi, maintenant. Pousse, Jean Taureau ! pousse !

Jean Taureau poussa ; la dalle se détacha du sol et se souleva lentement ; une faible lueur, la lueur d'une lampe funèbre, pénétra dans le souterrain. Salvator passa sa tête par l'ouverture, jeta un regard rapide sur toute l'étendue du cachot, et poussa un cri de terreur.

Le cachot était vide !

CCXCIII

Ce qui s'était passé tandis que M. Jackal faisait arrêter Salvator et que Salvator faisait arrêter M. Jackal.

Pour que nous arrivions à trouver l'explication du mystère qui vient d'épouvanter Salvator, il faut que nous en revenions à M. Gérard sortant du bureau de M. Jackal, muni de son passeport et plein de hâte de quitter la France.

Nous ne dirons pas les émotions multiples auxquelles le philanthrope de Vanves était en proie, en suivant le long corridor et l'escalier obscur et tortueux qui conduisaient du cabinet de M. Jackal à la cour de la préfecture : les confrères de l'honnête personnage, groupés ou errants sous cette voûte sombre, disparue aujourd'hui ou près de disparaître, et qui semblait sans exagération un soupirail de l'enfer, lui firent l'effet d'autant de démons prêts à fondre sur lui et à lui enfoncer les ongles dans la chair.

Aussi franchit-il rapidement la cour, comme s'il eût craint d'être reconnu et arrêté par les agents, plus rapidement encore la grille, comme s'il eût craint que la grille ne se fermât devant lui et ne le retînt prisonnier.

À la porte, il retrouva son cheval – dont il avait mis la bride aux mains d'un commissionnaire –, donna quelques pièces de monnaie à l'homme, et sauta sur la bête avec la légèreté d'un coureur de Newmarket ou d'Epsom.

La route fut un long cauchemar, une marche forcée au triple galop de son cheval ; quelque chose de pareil à la course fantastique du roi des Aulnes à travers la forêt.

De l'orage qui venait de s'abattre avec tant de bruit de flamme sur la terre, il restait une grande nuée noire qui couvrait la lune ; de rapides éclairs, dernières palpitations de la tempête, jetaient seuls et de temps en temps, sans être suivis d'aucun fracas, leur lumière livide et sinistre sur le fantastique voyageur, qui, rappelé aux terreurs de sa jeunesse, eût fait, s'il l'eût osé, le signe de la croix à chacun de ces éclairs. En somme, c'était une sombre nuit, faite pour jeter l'épouvante dans la conscience la moins coupable ; aussi le philanthrope de Vanves, qui se rendait justice et était loin de se ranger dans la catégorie des cœurs innocents, sentit-il une

sueur froide ruisseler le long de son corps, tandis que tout son sang semblait se figer de plus en plus dans ses veines.

Encore dix minutes de cette course effrénée, et il atteignit Vanves. Mais son cheval, si vigoureux qu'il fût, harcelé de coups d'éperon depuis la rue de Jérusalem, et fatigué déjà de sa première course, semblait chanceler entre ses jambes et menacer de s'abattre à chaque pas ; le vent s'engouffrait dans ses naseaux démesurément ouverts, mais semblait ne plus pouvoir pénétrer jusqu'à ses poumons.

M. Gérard jeta un regard perçant sur l'horizon insondable afin de juger dans combien de minutes il pouvait arriver, soutint l'animal de la bride et des genoux, et, comprenant que, s'il s'arrêtait un instant, son cheval tomberait là où il s'arrêterait, il lui enfonça impitoyablement ses éperons dans le ventre.

Au bout de cinq ou six minutes qui lui parurent des heures, il commença de distinguer dans l'obscurité la silhouette sombre de son château ; quelques secondes après, il était devant la porte.

Ce qu'il avait prévu arriva ; au moment où il s'arrêtait devant cette porte, son cheval s'affaissa sous lui.

Il s'attendait à cet accident, de sorte qu'il prit ses précautions et se trouva debout au moment où le cheval, lui, se trouvait à terre.

Cet événement, qui, en tout autre temps, eût éveillé l'attendrissement de M. Gérard, dont la philanthropie débordait d'habitude des hommes sur les animaux, ne produisit en ce moment sur lui qu'un assez mince effet ; son but, son seul but, son unique but, était de prendre autant d'avance que possible sur les estafiers que la fantaisie de M. Jackal – et M. Gérard savait combien son protecteur était fantaisiste –, que la fantaisie de M. Jackal, se ravisant derrière lui, pouvait mettre à ses trousses. Il était arrivé chez lui, son but était atteint ; peu lui importait dès lors la vie ou la mort du noble animal qui l'avait sauvé.

On sait que le philanthrope de Vanves n'était pas précisément un modèle de gratitude.

Il laissa donc le cheval où il était, sans le desseller, assez peu inquiet de ce que deviendrait le cadavre, qui, selon toute probabilité, ne serait reconnu que le lendemain matin, l'animal étant tombé contre la maison et non au milieu de la route ; puis il ouvrit précipitamment la porte, la referma plus précipitamment encore derrière lui à double pêne et à triple verrou, monta rapidement deux étages, tira d'un cabinet qui lui servait de botterie une énorme malle de cuir, la traîna dans sa chambre à coucher, et alluma une bougie.

Là, il respira une seconde… Son cœur battait de telle façon, qu'il put craindre un instant qu'il ne se rompît. Pendant cette seconde, il demeura debout, la main appuyée sur sa poitrine, essayant de se rendre maître de sa respiration ; puis, échappé à cette espèce d'asphyxie, il commença à s'occuper de ce suprême préparatif de départ qu'on appelle faire sa malle.

Un homme caché dans un coin de cette chambre à coucher, si peu perspicace qu'il fût, eût découvert dans M. Gérard un criminel, rien qu'à voir la façon insensée dont il brassait cette besogne, qui demande d'habitude tant de réflexion, entassant au hasard, dans les profondeurs de la malle, le linge et les vêtements qu'il arrachait de l'armoire à glace et des tiroirs de la commode ; mêlant les bas avec les faux cols, les chemises avec les gilets ; fourrant des bottes dans les poches d'habit, des souliers dans les manches des redingotes ; tressaillant au moindre bruit et s'arrêtant pour essuyer avec une chemise ou une serviette son front pâle et ruisselant de sueur.

Lorsqu'il s'agit de fermer la malle, elle était tellement bourrée, que M. Gérard ne put venir à bout de rapprocher la gâche de la serrure ; il y employa toutes ses forces, mais inutilement. Alors, au hasard, il prit à pleines mains linge et habits, jeta tout par la chambre, et finit par joindre le dessus au dessous.

Après quoi, il ouvrit son secrétaire, prit dans un tiroir fermé à double tour un portefeuille qui contenait pour deux ou trois millions de valeurs sur les banques d'Autriche et d'Angleterre, valeurs qu'il tenait toutes préparées pour ce cas de fuite qui se présentait enfin.

Il détacha deux pistolets à double canon accrochés à son chevet et à la portée de sa main, puis descendit rapidement les escaliers, courut aux écuries, attela lui-même les deux chevaux de voiture à sa calèche, qu'il comptait conduire en cocher jusqu'à Saint-Cloud ; là, il trouverait des chevaux de poste, laisserait ses chevaux à lui, recommanderait au maître de poste d'en avoir soin jusqu'à son retour, et prendrait la route de Belgique.

En vingt heures et en payant doubles guides aux postillons, il aurait passé la frontière.

Les chevaux attelés, il mit les pistolets dans les poches de la calèche, ouvrit la grille de la rue pour n'avoir pas à descendre de son siège, et remonta pour prendre sa malle.

La malle était horriblement lourde. M. Gérard fit quelques efforts pour la charger sur son épaule ; mais il comprit qu'il se livrait à un travail inutile.

Il prit donc le parti de la traîner après lui.

Mais, au moment où il se penchait pour la saisir par la poignée de cuir, il lui sembla entendre un léger bruit, comme le frôlement d'une robe, du côté de l'escalier.

Il se retourna vivement.

Dans l'encadrement sombre de la porte, une figure blanche avait apparu.

La porte figurait la niche ; la figure blanche, la statue.

Que signifiait cette apparition ?

Quelle qu'elle fût, M. Gérard recula devant elle.

L'apparition sembla détacher péniblement ses pieds du sol et fit deux pas en avant.

Moins la plate et vile figure du meurtrier, on eût cru assister à une représentation de *Don Juan,* au moment où le commandeur, marchant à pas muets sur les dalles de la salle du festin, fait reculer devant lui son hôte épouvanté.

– Qui est là ? demanda enfin M. Gérard, dont les dents claquaient de terreur.

– Moi, répondit le fantôme d'une voix si grave, qu'elle semblait sortir du fond d'un sépulcre.

– Vous ? demanda M. Gérard, le cou tendu et l'œil fixe, cherchant à reconnaître le nouveau venu sans pouvoir y réussir, tant la terreur étendait sur sa vue un voile épais ; qui est-ce, vous ?

Le fantôme ne répondit point, mais de nouveau fit deux pas en avant, et, entré dans le cercle de lumière tremblante projeté par la bougie, il abaissa son capuchon.

C'était bien un fantôme, en effet ; jamais maigreur plus dévorante ne s'était despotiquement emparée d'une créature humaine ; jamais pâleur plus cadavéreuse ne s'était répandue sur un visage humain.

– Le moine ! s'écria l'assassin, de la même voix qu'il eût dit : « Je suis mort ! »

– Ah ! vous me reconnaissez enfin ! dit l'abbé Dominique.

– Oui… oui… oui… je vous reconnais !… balbutia M. Gérard.

Puis, réfléchissant à la faiblesse apparente du moine et à l'humble et pieuse mission qu'il avait à accomplir sur la terre, il reprit avec un peu plus de courage :

– Que me voulez-vous ?

– Je vais vous le dire, répondit doucement l'abbé.

– Pas dans ce moment, dit M. Gérard ; demain… après demain.

– Pourquoi pas tout de suite ?

– Parce que je quitte Paris pour vingt-quatre heures, que je suis très pressé de partir, et que je ne puis retarder mon départ d'un seul moment.

– Il faut cependant que vous m'écoutiez, dit le moine d'une voix ferme.

– Un autre jour, mais pas aujourd'hui, pas ce soir, pas en ce moment.

Et M. Gérard prit sa malle ; il fit deux pas en la tirant après lui et en se dirigeant vers la porte. Le moine recula de manière à fermer la porte avec son corps.

– Vous ne passerez pas ! dit-il.

– Laissez-moi passer ! hurla l'assassin.

– Non, dit le moine d'une voix calme mais ferme.

M. Gérard comprit alors qu'il allait se passer entre lui et ce vivant fantôme quelque chose de terrible. Il jeta les yeux sur la place où d'habitude étaient suspendus ses pistolets.

Il venait de les détacher et de les porter dans la calèche.

Il regarda autour de lui s'il n'apercevait point quelque arme à la portée de sa main.

Aucune.

Il fouilla convulsivement dans ses poches pour y trouver un couteau. Rien.

– Oui, n'est-ce pas ? dit le moine, vous me tueriez – comme vous avez tué votre neveu ! – Mais, eussiez-vous une arme, vous ne me tueriez pas ! Dieu veut que je vive !

En voyant ce visage ferme, en entendant cette voix solennelle, M. Gérard sentit sa première terreur s'emparer de nouveau de lui.

– Et maintenant, dit le moine, voulez-vous m'écouter ?

– Parlez donc ! dit M. Gérard en grinçant des dents.

– Je viens pour la dernière fois, dit le moine d'une voix triste, vous demander la permission de révéler votre confession.

– Mais c'est ma mort que vous me demandez là ! c'est me conduire par la main à l'échafaud ! – Jamais ! jamais !

– Non, je ne demande pas votre mort ; car, cette permission, qui me relève de mon vœu, une fois accordée, je vous laisse partir.

– Oui, et derrière moi vous allez me dénoncer, derrière moi

vous faites jouer le télégraphe, et je ne suis pas à dix lieues, qu'on m'arrête !... Jamais ! jamais !

– Je vous donne ma parole, monsieur – et vous savez si je suis esclave de ma parole –, que, demain à midi seulement, j'userai de la permission.

– Non ! non ! non ! répéta M. Gérard en s'encourageant lui-même par la violence de son refus.

– Demain à midi, vous pouvez être sorti de France.

– Et si vous obtenez l'extradition ?

– Je ne la demanderai pas. Je suis un homme de paix, monsieur ; je demande que le pécheur se repente et non qu'il soit puni. Je veux, non pas que vous mouriez, mais que mon père ne meure pas.

– Jamais ! jamais ! vociféra l'assassin.

– Ah ! c'est épouvantable ! dit, comme s'il se parlait à lui-même, l'abbé Dominique. Mais vous n'entendez donc pas, vous ne comprenez donc pas mes paroles ? vous ne voyez donc pas ma douleur ? vous ne savez donc pas que je viens de faire huit cents lieues à pied, que j'ai été à Rome, et que j'en suis revenu pour obtenir du saint-père le droit de révéler votre confession, et... et que je ne l'ai pas obtenu ?...

M. Gérard avait cru sentir passer l'aile de la Mort ; mais, cette fois encore, l'aile de la Mort s'éloignait sans toucher son front. Sa tête, courbée un instant, se releva.

– Oh ! vous le savez, dit-il, l'engagement que vous avez pris vis-à-vis de moi est formel. Après ma mort, oui ! mais, tant que je vivrai, non !...

Le moine frissonna et répéta machinalement :

– Après sa mort, oui ! mais, tant qu'il vivra, non !...

– Laissez-moi donc passer, reprit M. Gérard, puisque vous ne pouvez rien contre moi.

– Monsieur, dit le moine en étendant ses deux bras blancs pour barrer la porte, ce qui lui donna l'attitude d'un crucifix, dont il avait déjà la pâleur ; savez-vous que l'exécution de mon père est fixée à demain quatre heures ?

M. Gérard ne répondit point.

– Savez-vous qu'à Lyon, je suis tombé malade de fatigue ? savez-vous que j'ai pensé y mourir ? savez-vous qu'ayant fait vœu d'accomplir la route à pied et n'ayant pu me remettre en chemin qu'il y a huit jours, savez-vous que j'ai fait aujourd'hui près de

vingt lieues ?

M. Gérard continua de garder le silence.

– Savez-vous, reprit le moine, que j'ai fait tout cela, fils pieux, autant pour sauver l'honneur que la vie de mon père ? savez-vous qu'au fur et à mesure que les obstacles s'élevaient devant moi, je faisais serment que nul obstacle ne m'empêcherait de le sauver ? savez-vous qu'après ce serment terrible, quand je pouvais trouver votre grille fermée, j'ai trouvé cette grille ouverte ? que, quand je pouvais ne vous revoir jamais, je vous revois face à face ? N'apercevez-vous pas la main de Dieu dans tout cela, monsieur ?

– Je vois, au contraire, que Dieu ne veut pas que je sois puni, moine, puisque la religion te défend de révéler la confession, et que tu as été inutilement à Rome pour obtenir une dispense du saint-père !

Puis, faisant un mouvement de menace qui indiquait qu'à défaut d'armes, il était décidé à recourir à une lutte corps à corps :

– Laissez-moi donc passer, ajouta-t-il.

Mais le moine étendit de nouveau les bras pour lui fermer la porte. Puis, de la même voix calme et ferme :

– Monsieur, lui dit-il, croyez-vous que, pour vous persuader, j'aie employé toutes les paroles, toutes les prières, toutes les supplications qui peuvent avoir un écho dans le cœur de l'homme ? croyez-vous qu'il y ait un moyen de sauver mon père en dehors de celui que je vous propose ? S'il y en a un, dites-le, je ne demande pas mieux que de l'employer – dût-il tuer mon corps dans ce monde, dût-il perdre mon âme dans l'autre ! – Oh ! si vous en connaissez un, dites ! dites-le ! je me mets à vos genoux pour vous supplier de sauver mon père…

Et le moine tomba à genoux, les mains étendues, le regard suppliant.

– Je n'en connais pas, dit impudemment le misérable ; laissez-moi passer.

– J'en connais un, moi, dit le moine ; que Dieu me pardonne de l'employer… Puisque je ne puis révéler ta confession qu'après ta mort, meurs donc !

Et, en même temps, tirant un couteau de sa poitrine, il le plongea dans le cœur de l'assassin.

M. Gérard ne poussa pas un cri. Il tomba roide mort.

L'abbé Dominique se releva, alla au cadavre, et reconnut que toute vie avait cessé.

– Mon Dieu, dit-il, prenez pitié de son âme et pardonnez-lui dans le ciel comme je lui pardonne sur la terre !

Puis, remettant le couteau tout ensanglanté dans sa poitrine, il sortit de la chambre sans même regarder derrière lui, descendit l'escalier, traversa lentement le parc, et sortit par la grille qui lui avait donné entrée.

Le ciel était calme, la nuit sereine ; la lune brillait comme un globe de topaze, les étoiles scintillaient comme des diamants.

CCXCIV

Où le roi ne s'amuse pas.

Ainsi que nous l'avons dit, il y avait soirée, c'est-à-dire fête, au château de Saint-Cloud.

Triste fête !

Sans doute, les visages habituellement tristes, chagrins et renfrognés de MM. de Villèle, de Corbière, de Damas, de Chabrol, de Doudeauville et du maréchal Oudinot – quoique la figure souriante et satisfaite de lui-même de M. De Peyronnet leur servît de contrepoids – n'étaient pas propres à fomenter une exubérante hilarité ; mais la physionomie de tous les courtisans était, cette nuit-là, d'une mélancolie beaucoup plus expressive encore qu'à l'ordinaire : l'inquiétude était peinte dans leurs regards, dans leurs paroles, dans leurs gestes, dans leur attitude, dans leurs moindres mouvements, enfin. Ils se regardaient entre eux comme pour s'interroger sur le parti à prendre afin de sortir de la mauvaise situation où tout le monde se trouvait placé.

Charles X, en habit d'officier général, le cordon bleu à l'épaule, l'épée au côté, se promenait mélancoliquement de salle en salle, répondant, par un sourire insignifiant et un salut distrait, aux marques de respect que provoquait son passage.

De temps en temps, il s'approchait d'une fenêtre et regardait au-dehors avec la plus grande attention.

Que regardait-il ?

– Il regardait le ciel lumineux de cette belle nuit et paraissait désavantageusement comparer sa royale et terne soirée à la fête éclatante et joyeuse que la lune donnait aux étoiles.

De temps en temps encore, il poussait un profond soupir, absolument comme s'il eût été seul dans sa chambre à coucher, et qu'au lieu de s'appeler Charles X, il se fût appelé Louis XIII.

À quoi songeait-il ?

Était-ce au sombre résultat de la session législative de 1827 ? Était-ce à l'inique loi contre la presse ? Était-ce aux outrages faits aux restes de M. de Larochefoucauld-Liancourt ? Était-ce au licenciement de la garde nationale et à l'effervescence qui en avait été la suite ? Était-ce aux conséquences de la dissolution de la

Chambre des députés ou au rétablissement de la censure ? Était-ce à cette nouvelle infraction aux promesses faites, qui venait de retentir dans Paris et qui plongeait la population dans une fiévreuse consternation ? Était-ce, enfin, à l'arrêt de mort de M. Sarranti, qu'on devait exécuter le lendemain, et qui pouvait, nous l'avons vu par la discussion établie entre Salvator et M. Jackal, amener de si grands troubles dans la capitale ?

Non.

Ce qui préoccupait, inquiétait, attristait, consternait le roi Charles X, c'était un dernier nuage noir, reste obstiné de l'ouragan disparu, qui obscurcissait le front blanc de la lune.

C'était l'orage évanoui qu'il craignait de voir reparaître.

En effet, il y avait, pour le lendemain, grande chasse à tir organisée dans la forêt de Compiègne, et Sa Majesté Charles X, qui était, comme chacun sait, le plus grand chasseur devant Dieu qui eût paru depuis Nemrod, gémissait profondément à la pensée que cette chasse pouvait manquer, ou tout au moins être contrariée par le mauvais temps.

– Nuage du diable ! grommelait-il intérieurement ; lune maudite ! murmurait-il sourdement.

Et, à cette pensée, il fronçait si tristement son front olympien, que les courtisans se demandaient tout bas :

– Savez-vous ce que peut avoir Sa Majesté ?

– Devinez-vous ce que peut avoir Sa Majesté ?

– Supposez-vous ce que peut avoir Sa Majesté ?

– Sans doute, se disait-on, Manuel est mort ! Mais cette mort, douloureuse au parti de l'opposition, n'est point, pour la monarchie, un malheur qui doive tellement préoccuper le roi.

– Ce n'est qu'un Français de moins en France ! ajoutait-on en parodiant ce mot tout national de Charles X à son entrée à Paris : « Ce n'est qu'un Français de plus en France. »

– Sans doute, se disait-on encore, on exécute demain M. Sarranti, lequel, assure-t-on, n'est coupable ni du vol ni de l'assassinat dont on l'accuse ; mais, s'il n'est ni un voleur ni un assassin, il est un bonapartiste, ce qui est bien pis ! et, s'il n'a mérité qu'une demi-mort d'une façon, il a bien, à coup sûr, mérité une triple mort de l'autre ! Il n'y a donc point, là encore, de quoi rider l'auguste front de Sa Majesté.

À ce moment, et comme une inquiétude si mortelle commençait à se répandre parmi les invités, qu'ils menaçaient de prendre la

fuite, le roi, le visage toujours collé contre la vitre d'une des fenêtres, poussa une exclamation de joie si expressive, qu'elle se répercuta comme une étincelle électrique dans la poitrine de tous les assistants, et que, passant de salle en salle, elle s'étendit jusqu'aux antichambres.

– Sa Majesté s'amuse, dit la foule, dont la respiration comprimée se détendit.

En effet, le roi s'amusait prodigieusement.

Le nuage noir qui obscurcissait la lune, sans disparaître totalement, avait quitté la place qu'il occupait depuis si longtemps, et, ballotté par deux courants contraires, il allait de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est avec la grâce d'un volant entre deux raquettes.

C'était là ce qui égayait Sa Majesté ; c'était ce spectacle qui lui faisait pousser la joyeuse exclamation qui rassérénait le cœur des courtisans.

Mais sa félicité – le bonheur n'est pas fait pour les mortels ! – mais sa félicité fut bien courte.

Tandis que le ciel s'éclaircissait, la terre s'obscurcissait.

On annonça le préfet de police.

Le préfet de police entrait, le sourcil plus froncé que ne l'avait jamais été le sourcil du roi.

Il alla droit à Charles X, et, s'inclinant avec le respect qu'inspirait la double majesté de l'âge et du rang :

– Sire, dit-il, j'ai l'honneur, vu la gravité des circonstances de solliciter du roi l'autorisation de prendre toutes les mesures qu'exigeraient les événements graves dont la capitale peut être demain le théâtre.

– En quoi les circonstances sont-elles graves, et de quels événements voulez-vous parler ? demanda le roi, qui ne comprenait pas qu'il pût se passer en ce moment sur le globe quelque chose de plus intéressant que ce qui se passait entre la lune, le nuage noir et les deux courants d'air.

– Sire, dit M. Delavau, je n'apprends rien à Votre Majesté en lui disant que Manuel est mort.

– Je le sais, en effet, interrompit Charles X avec impatience ; c'était un homme d'un grand mérite, à ce qu'on assure ; mais, comme on assure en même temps que c'était un révolutionnaire, cette mort ne doit pas nous attrister outre mesure.

– Aussi n'est-ce point dans ce sens que la mort de Manuel m'afflige ou plutôt m'effraie.

– Dans quel sens ? Parlez, monsieur le préfet.

– Le roi se souvient, continua celui-ci, des scènes déplorables dont les obsèques de M. de la Rochefoucauld-Liancourt ont été l'occasion ou plutôt le prétexte ?

– Je m'en souviens, dit le roi. Il n'y a pas assez longtemps que ces événements se sont passés pour que je les aie oubliés.

– Ces malheureux événements, reprit le préfet de police, ont causé dans la Chambre une agitation qui s'est communiquée à une portion notable de votre bonne ville de Paris.

– Ma bonne ville de Paris !… ma bonne ville de Paris ! grommela le roi. Enfin, continuez.

– La Chambre…

– La Chambre est dissoute, monsieur le préfet ; n'en parlons donc plus.

– Soit, dit le préfet légèrement découragé ; mais c'est justement parce qu'elle est dissoute et que nous ne l'avons pas pour nous appuyer sur elle, que je viens demander directement au roi la permission de mettre Paris en état de siège, afin de prévenir les événements qui peuvent résulter des funérailles de Manuel.

Ici, le roi parut prêter une plus vive attention aux paroles du préfet de police, et ce fut d'une voix quelque peu troublée, qu'il lui demanda :

– Le danger est-il donc si imminent, monsieur le préfet ?

– Oui, sire, répondit d'une voix ferme M. Delavau, qui reprenait courage au fur et à mesure qu'il voyait poindre l'inquiétude sur le front du roi.

– Expliquez-vous, dit Charles X.

Puis, se tournant vers les ministres :

– Venez, messieurs, continua-t-il en leur faisant signe de le suivre.

Il les conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre ; puis, arrivé là avec eux et voyant le conseil à peu près au complet, il répéta au préfet :

– Expliquez-vous.

– Sire, reprit celui-ci, si je n'avais à craindre que les obsèques de Manuel, je ne parlerais même pas de mes inquiétudes au roi. En effet, en annonçant les funérailles pour midi et en faisant enlever le corps à sept ou huit heures du matin, j'aurais bon marché de l'effervescence populaire ; mais que le roi daigne songer que, s'il est déjà difficile de réprimer un mouvement révolutionnaire, il est,

pour ainsi dire, impossible de s'en rendre maître quand, à ce premier mouvement, il s'en joindra un second.

– Et de quel mouvement parlez-vous ? demanda le roi étonné.

– D'un mouvement bonapartiste, sire, répondit le préfet de police.

– Fantôme ! s'écria le roi, Croquemitaine dont on peut effrayer les bonnes femmes et les enfants ! le bonapartisme a fait son temps, il est mort avec M. de Buonaparte ; n'en parlons donc pas plus que des agitations de la Chambre – morte aussi. *Requiescant in pace*(1) *!*

– Permettez-moi d'insister, sire, dit le préfet avec fermeté. Le parti bonapartiste vit si bien, que, depuis un mois, il a, pour ainsi dire, dévalisé toutes les boutiques d'armurier et que les fabriques d'armes de Saint-Étienne et de Liège fonctionnent pour son compte.

– Que m'apprenez-vous là ?… dit le roi étonné.

– La vérité, sire.

– Faites-vous mieux comprendre, alors, dit le roi.

– Sire, on exécute demain M. Sarranti.

– M. Sarranti ?… Attendez, dit le roi rappelant ses souvenirs ; j'ai, sur la demande d'un moine, accordé à ce condamné quelque chose comme un grâce.

– Sur la demande de son fils, qui vous a demandé trois mois pour aller à Rome, d'où il devait, disait-il, rapporter la preuve de l'innocence de son père, vous avez accordé un sursis.

– C'est cela.

– Les trois mois, sire, expirent aujourd'hui, et, en vertu des ordres que j'ai reçus, l'exécution doit avoir lieu demain.

– Ce moine me paraissait un digne jeune homme, dit le roi pensif, et semblait bien sûr de l'innocence de son père.

– Oui, sire ; mais il ne l'a pas prouvée, mais il n'a même point reparu.

– Et c'est demain le dernier jour demandé par lui et accordé par moi ?

– C'est demain, oui, sire.

– Continuez.

– Eh bien, un des hommes les plus dévoués à l'empereur, celui-là même qui a tenté d'enlever le roi de Rome, a dépensé, depuis huit jours, plus d'un million pour sauver M. Sarranti, son

compagnon d'armes et son ami.

– Croyez-vous, monsieur, demanda Charles X, qu'un homme qui serait en réalité un voleur et un assassin inspirerait un pareil dévouement ?

– Sire, il a été condamné.

– Bien, dit Charles X. Et vous savez de quelles forces dispose le général Lebastard de Prémont.

– D'une force considérable, sire.

– Eh bien, opposez-lui une force double, triple, quadruple.

– Ces mesures sont prises, sire.

– Mais, alors, que redoutez-vous ? demanda le roi impatient et regardant le ciel à travers les vitres.

Le nuage avait entièrement disparu ; la figure du roi s'éclaircit en raison de l'éclaircissement du ciel.

– Ce que je redoute, sire, reprit le préfet de police, c'est la coïncidence des obsèques de Manuel et de l'exécution de M. Sarranti ; c'est la réunion, à ce propos, des bonapartistes et des jacobins ; c'est la renommée des deux hommes dans les deux partis ; ce sont enfin divers symptômes alarmants, tels que l'enlèvement et la disparition d'un des agents les plus habiles et les plus dévoués à Votre Majesté.

– Qui donc a été enlevé ? demanda le roi.

– M. Jackal, sire.

– Comment ! demanda le roi stupéfait, on a enlevé M. Jackal ?

– Oui, sire.

– Quand cela ?

– Il y a trois heures, à peu près, sire, sur la route de Paris à Saint-Cloud, comme il se rendait au palais du roi pour conférer avec moi et le ministre de la justice sur de nouveaux faits qui venaient, à ce qu'il paraît, de se révéler. J'ai donc l'honneur, sire, continua le préfet de police en reprenant son discours, de vous prier, en prévision de malheurs incalculables, de prononcer la mise en état de siège de Paris.

Le roi hocha la tête sans répondre.

Voyant que le roi ne répondait pas, les ministres gardèrent le silence.

Le roi ne répondait pas, pour deux raisons.

D'abord, la mesure lui paraissait grave.

Puis l'on se rappelle cette belle chasse à tir de Compiègne

arrêtée depuis trois jours, et dont le roi se faisait une si grande fête : il était difficile de chasser à grand bruit le jour même où l'on mettait Paris en état de siège.

Le roi Charles X connaissait les journaux de l'opposition et savait parfaitement qu'ils ne se tairaient point lorsqu'il leur fournirait une si belle occasion de parler.

Paris mis en état de siège, et, le même jour, le roi chassant à Compiègne, c'était impossible ; il fallait renoncer à la chasse ou à l'état de siège.

– Eh bien, messieurs, demanda le roi, que pensent Vos Excellences de la proposition de M. le préfet de police ? Il y eut, au grand étonnement du roi, unanimité pour l'état de siège.

C'est que le ministère de Villèle, cimenté sur le roc depuis cinq ans, sentait, à de sourds tremblements de terre, un ébranlement progressif, et n'attendait, disons mieux, ne cherchait qu'une occasion de livrer une grande bataille au pays.

Ce parti extrême ne sembla aucunement du goût du roi. Il hocha la tête une seconde fois, mouvement qui signifiait qu'il ne partageait pas l'avis du conseil. Tout à coup, et comme illuminé d'une idée subite, le roi s'écria :

– Si je faisais grâce à M. Sarranti ! non seulement je diminuerais de moitié les chances de l'émeute, mais encore, je me ferais peut-être, par cette mansuétude, bon nombre de partisans.

– Sire, dit M. de Peyronnet, Sterne a eu bien raison de dire qu'il n'y avait pas un grain de haine dans l'âme des Bourbons.

– Qui a dit cela, monsieur ? demanda Charles X visiblement flatté du compliment.

– Un auteur anglais, sire.

– Vivant ?

– Non, mort depuis soixante ans.

– Cet auteur nous connaissait bien, monsieur, et je regrette, moi, de ne pas l'avoir connu ; mais ne nous écartons pas de la question. Je le répète, cette histoire de M. Sarranti ne me paraît pas claire. Je ne veux pas que l'on reproche à mon règne d'avoir ses Calas et ses Lesurques. Je le répète, j'ai bien envie de faire grâce à M. Sarranti.

Mais les Excellences, comme la première fois, gardèrent le silence. On eût dit les Excellences de cire du salon de Curtius, qui existait encore à cette époque.

– Eh bien, dit le roi légèrement irrité, vous ne répondez pas,

messieurs ?

Le ministre de la justice, soit qu'il fût plus hardi que ses collègues, soit que la grâce du condamné le regardât plus personnellement, fit un pas vers le roi, et, s'inclinant :

– Sire, dit-il, si Votre Majesté me permet d'exprimer librement mon opinion, j'oserai dire que la grâce du condamné produirait le plus triste effet sur l'esprit des fidèles sujets du roi ; on attend l'exécution de M. Sarranti comme s'il était le dernier rejeton du parti bonapartiste, et sa grâce, au lieu d'être regardée comme un acte d'humanité, ne manquerait pas d'être taxée de faiblesse. Je supplie donc le roi – et je crois, en faisant ainsi, exprimer l'opinion de tous mes collègues –, je supplie donc le roi de laisser la justice suivre son cours.

– Est-ce, en effet, l'avis du conseil ? demanda le roi.

Tous les ministres répondirent d'une seule voix qu'ils partageaient l'avis du ministre de la justice.

– Qu'il soit donc fait comme vous le voulez, dit le roi d'un air désespéré.

– Alors, dit le préfet de police en échangeant un regard avec le président du conseil, le roi me permet de prononcer la mise en état de siège de la ville de Paris ?

– Hélas ! il le faut bien, répondit lentement le roi, puisque c'est votre avis à tous ; quoique, à vrai dire, cette mise en état de siège me semble un mode de répression bien rigoureux.

– Il y a des rigueurs nécessaires, sire, dit M. de Villèle, et l'esprit du roi est trop juste pour ne pas comprendre que le moment est venu de recourir à ces rigueurs.

Le roi poussa un profond soupir.

– Maintenant, dit le préfet de police, j'oserai exprimer au roi un profond désir.

– Lequel ?

– Je ne sais quelles étaient les intentions du roi pour demain.

– Pardieu ! dit le roi, j'allais chasser à Compiègne, et j'aurais eu un temps magnifique.

– Eh bien, je convertirai mon désir en prière, et supplierai le roi de ne pas quitter Paris.

– Hum ! fit le roi en regardant les uns après les autres tous les membres de son conseil.

– C'est notre avis, sire, dirent les ministres. Nous autour du roi, mais le roi au milieu de nous.

– Eh bien, dit le roi, n’en parlons plus.

Et, avec un soupir plus douloureux qu’aucun de ceux qu’il eût encore poussés :

– Qu’on appelle mon grand veneur, dit-il.

– Votre Majesté va donner l’ordre ?…

– De remettre la chasse à une autre fois, messieurs, puisque vous le voulez absolument. Puis, jetant les yeux sur le ciel :

– Oh ! un si beau temps ! murmura-t-il, quel malheur !

En ce moment, un huissier s’approcha du roi.

– Sire, dit-il, un moine qui prétend avoir l’autorisation de Votre Majesté de pénétrer jusqu’à elle, la nuit comme le jour, vient de se présenter aux antichambres.

– A-t-il dit son nom ?

– L’abbé Dominique, sire.

– C’est lui ! s’écria la roi ; faites-le passer dans mon cabinet.

Puis, se retournant du côté de ses ministres étonnés :

– Messieurs, dit le roi, que personne ne bouge jusqu’à mon retour ; on m’annonce un homme dont l’arrivée va peut-être changer la face des choses.

Les ministres se regardèrent avec étonnement ; mais l’ordre était si péremptoire, qu’il n’y avait point à l’éluder. Sur sa route, le roi rencontra son grand veneur.

– Sire, que me dit-on ? demanda celui-ci, que la chasse de demain ne peut avoir lieu ?

– C’est ce que nous saurons tout à l’heure seulement, répondit Charles X ; en attendant, ne recevez d’ordres que de moi.

Et il continua son chemin, à demi rasséréné par l’espoir que cette arrivée inattendue allait peut-être modifier les dispositions terribles qu’on lui proposait pour le lendemain.

CCXCV

Où il est expliqué pourquoi M. Sarranti n'était plus dans le cachot des condamnés à mort.

En entrant dans son cabinet, la première chose qu'aperçut le roi fut le moine, debout, pâle, immobile et roide comme une statue de marbre, à l'autre extrémité de l'appartement.

Ne pouvant s'asseoir, la rigide et sombre figure s'était adossée au lambris pour ne pas tomber.

Le roi s'arrêta court en voyant cette espèce de spectre.

– Ah ! fit Charles X, c'est vous, mon père ?

– Oui, sire, répondit le prêtre d'une voix si faible, qu'elle semblait sortir de la bouche d'un fantôme.

– Mais vous semblez mourant ?

– Mourant, en effet, sire… Je viens, selon mon vœu, de faire plus de huit cents lieues à pied. Dans les défilés du mont Cenis, je suis tombé malade : j'avais pris la fièvre en traversant les Maremmes. Je suis resté un mois dans une auberge entre la vie et la mort. Puis, enfin, comme le temps pressait, comme le jour de l'exécution de mon père arrivait, je me suis remis en chemin. Au risque de mourir adossé à quelque borne de la route, j'ai mis quarante jours à faire cent cinquante lieues, et je suis arrivé il y a deux heures…

– Mais pourquoi n'avez-vous pas pris une voiture quelconque ? Ne fût-ce que par charité, on vous eût abrégé les fatigues du chemin.

– J'avais fait vœu d'aller à Rome à pied et d'en revenir à pied, sire : je devais avant tout accomplir mon vœu.

– Et vous l'avez accompli ?

– Oui, sire.

– Vous êtes un saint.

Un sourire d'une profonde tristesse passa sur les lèvres du moine.

– Oh ! ne vous pressez point de me donner ce titre, dit-il. Je suis, au contraire, un criminel qui vient vous demander justice pour les autres et justice contre lui-même.

– Un mot avant tout, monsieur.

– Que le roi parle, dit l'abbé Dominique en s'inclinant.

– Vous étiez allé à Rome… dans quel but ? pouvez-vous me le dire maintenant ?

– Oui, sire. J'étais allé à Rome pour supplier Sa Sainteté de briser pour moi le sceau posé sur mes lèvres en m'autorisant à révéler le secret de la confession.

– De sorte, dit le roi avec un soupir, de sorte que, convaincu toujours de l'innocence de votre père, vous n'apportez cependant aucune preuve de cette innocence ?

– Si fait, sire, et une preuve irrécusable.

– Parlez, alors.

– Le roi peut-il m'accorder cinq minutes ?

– Le temps que vous voudrez, monsieur ; vous m'intéressez vivement. Mais asseyez-vous. Je doute que vous ayez la force de parler debout.

– Cette force, qui était près de me manquer, la bonté du roi me la rend. Je parlerai debout, sire, comme il convient à un sujet qui parle à son roi… ou plutôt, je parlerai à genoux, comme il convient à un coupable qui parle à son juge.

– Arrêtez, monsieur, dit le roi.

– Pourquoi, sire ?

– Vous allez me dire ce qu'il vous est défendu de révéler : le secret de la confession. Je ne veux pas être de moitié dans un sacrilège.

– Que le roi me pardonne. Si terrible que soit le court récit que j'ai à lui faire, il peut, sans sacrilège aucun, l'entendre maintenant.

– Alors je vous écoute, monsieur.

– Sire, j'étais debout près du lit d'un mort, lorsqu'on m'appela au lit d'un moribond. Le mort n'avait plus besoin de mes prières, le mourant avait besoin de mon absolution ; j'allai au mourant…

Le roi s'approcha du prêtre, dont la voix arrivait à peine jusqu'à lui, et, sans s'asseoir, appuya sa main sur une table.

Il était évident qu'il s'apprêtait à écouter avec le plus profond intérêt.

– Le mourant commença sa confession ; mais, à peine en avait-il dit quelques mots, que je l'arrêtai.

« – Vous êtes Gérard Tardieu, lui dis-je ; je ne puis écouter un mot de plus de ce que vous allez dire.

« – Et pourquoi cela ? demanda le moribond.

« – Parce que je suis Dominique Sarranti, le fils de celui que vous avez accusé de vol et d'assassinat.

« Et je reculai mon fauteuil de son lit.

« Mais lui me retint par ma robe.

« – Mon père, dit-il, c'est la Providence, au contraire, qui vous conduit près de moi. J'eusse été vous chercher au bout du monde, si j'eusse su où vous trouver, pour vous faire écouter ce que vous allez entendre… Moine, c'est mon crime que je dépose dans votre sein. Fils, c'est l'innocence de votre père que je vous rends. Je vais mourir ; moi mort, dites tout ce que je vais vous raconter…

« Et alors, sire, il me raconta une chose terrible : d'abord qu'il s'était volé lui-même pour faire retomber les soupçons sur mon père, qui, ce jour-là même, ayant conspiré contre votre frère, était forcé de fuir.

« Puis il aborda le crime, le vrai crime, sire !… »

– Mais comment pouvez-vous me dire tout cela, monsieur, puisque vous n'avez su tout cela que sous le sceau de la confession ?

– Laissez-moi achever, sire… Je vous dis, je vous jure, je vous proteste que je ne veux pas induire votre âme en péché, que la mienne seule court risque de se perdre… ou plutôt – Seigneur mon Dieu ! ajouta le moine en levant les yeux au ciel –, ou plutôt elle est déjà perdue.

– Continuez, dit le roi.

– Alors Gérard Tardieu me raconta que, cédant aux conseils d'une femme avec laquelle il vivait, il avait résolu de se défaire de ses deux neveux. Certes, ce ne fut pas sans hésitations, sans combats, sans remords, qu'il arriva à cette résolution ; mais, enfin, il y arriva… Les deux complices se partagèrent l'horrible besogne : lui se chargea du petit garçon ; elle, de la petite fille. Lui réussit en jetant son neveu dans un étang et en l'assommant avec une rame chaque fois qu'il revenait sur l'eau…

– Savez-vous que c'est horrible, ce que vous me racontez là !

– Horrible ! oui, sire, je le sais.

– Et qu'il faudra me donner la preuve de tout ce que vous avancez.

– Je vous la donnerai, sire.

– La femme échoua, continua le moine : au moment où elle allait égorger la pauvre enfant, un chien, attiré par les cris de la

petite fille, rompit sa chaîne, brisa une fenêtre, sauta au cou de la femme, et l'étrangla. La petite fille s'enfuit tout ensanglantée…

– Et elle vit ? demanda le roi.

– Je ne sais. Votre police l'a fait disparaître pour effacer ce témoignage en faveur de mon père.

– Monsieur, je vous jure, foi de gentilhomme, que justice sera faite de tout cela… Seulement, la preuve ! la preuve !

– La preuve, dit le moine en tirant le manuscrit de sa poche, la voilà.

Et, s'inclinant devant le roi, il lui remit le rouleau de papier sur lequel étaient écrits ces mots :

« Ceci est ma confession générale devant Dieu et devant les hommes, pour être, si besoin est, rendue publique après ma mort.

Gérard TARDIEU. »

– Et depuis quand avez-vous ce papier ? demanda le roi.

– Je l'ai toujours eu, sire, répondit le moine ; l'assassin me le donna, croyant qu'il allait mourir.

– Et, ayant ce papier, vous n'avez rien dit, vous ne l'avez pas mis sous les yeux des juges, vous ne me l'avez pas donné ?

– Sire, ne voyez-vous pas, sur ce papier lui-même, que la confession du coupable ne pouvait être rendue publique qu'après sa mort ?

– Il est donc mort, alors ?

– Oui, sire, répondit le moine.

– Depuis quand ?

– Depuis trois quarts d'heure ; le temps qu'il m'a fallu pour venir de Vanves à Saint-Cloud.

– Oh ! le misérable ! dit le roi. C'est une permission de Dieu qu'il soit mort à temps.

– Oui, je crois que c'est une permission de Dieu, sire… Mais je sais, continua le moine en mettant un genou en terre, je sais un homme aussi misérable, plus misérable que celui qui est mort.

– Que voulez-vous dire ? demanda le roi.

– Je veux dire que M. Gérard n'est pas mort de sa mort naturelle, sire.

– Il s'est suicidé ? s'écria le roi.

– Non, sire : il a été assassiné !

– Assassiné ! s'écria le roi, qui apercevait, au milieu de toutes ces ténèbres une lueur pareille à celle d'un éclair ; assassiné ! et par qui ?

Le moine tira de sa poitrine le couteau avec lequel il avait tué M. Gérard et le déposa aux pieds du roi. Le couteau était tout ensanglanté. La main du moine était sanglante.

– Oh ! fit le roi en reculant d'un pas, l'assassin, c'est…

Il n'osa pas achever.

– C'est moi, sire, dit le moine en courbant la tête ; c'était le seul moyen de sauver l'honneur et la tête de mon père. L'échafaud est dressé, sire ; ordonnez que j'y monte.

Il se fit un moment de silence, pendant lequel le moine resta le front courbé en attendant son arrêt.

Mais, au grand étonnement de l'abbé Dominique, le roi, qui, à la vue du poignard taché de sang, avait fait un pas en arrière, le roi, sans s'avancer vers lui, mais d'une voix douce :

– Relevez-vous, monsieur, dit-il ; votre crime est sans doute un crime horrible, épouvantable ; mais il a son explication, sinon son excuse, dans votre dévouement à votre père : c'est votre amour filial qui vous a mis le couteau à la main, et, quoiqu'il ne soit donné à personne de se faire justice dans sa propre cause, la loi appréciera, et je n'ai rien à dire, rien à faire jusqu'à l'heure du jugement qui sera porté contre vous.

– Mais mon père, sire ! mon père ! s'écria le jeune homme.

– C'est autre chose.

Le roi sonna ; un huissier parut sur le pas de la porte.

– Prévenez M. le préfet de police et M. le garde des sceaux que je les attends ici.

Puis, comme le moine était resté le genou en terre malgré l'invitation qui lui avait été faite de se relever :

– Relevez-vous, monsieur, lui dit une seconde fois Charles X.

Le moine obéit ; mais il était si faible, qu'il fut obligé de s'appuyer sur la table pour ne pas tomber.

– Asseyez-vous, monsieur, dit le roi.

– Sire ! balbutia le moine.

– Je vois bien qu'il vous faut un ordre. Je vous ordonne donc de vous asseoir.

Le moine tomba à moitié évanoui sur un fauteuil.

En ce moment, le préfet de police et le ministre de la justice parurent à la porte, se rendant au commandement du roi.

– Messieurs, leur dit le roi gaiement, j'avais raison lorsque je vous disais tout à l'heure que l'arrivée de la personne que l'on m'annonçait pourrait bien changer la face des choses.

– Que veut dire Votre Majesté ? demanda le ministre de la justice.

– Je veux dire que j'avais grandement raison lorsque je prétendais qu'il ne fallait se servir de l'état de siège qu'à la dernière extrémité ; or, nous n'en sommes pas là, Dieu merci !

Puis, se retournant vers le préfet de police :

– Vous m'avez dit, monsieur, que, sans la complication de la mort de Manuel et de l'exécution de M. Sarranti, vous vous faisiez fort d'être maître de la situation sans coup férir.

– Oui, sire.

– Eh bien, vous n'avez plus de complication à redouter. À partir de ce moment, M. Sarranti est libre ; j'ai en main les preuves de son innocence.

– Mais… dit le préfet de police stupéfait.

– Vous allez prendre monsieur dans votre voiture, dit le roi en montrant frère Dominique ; vous irez avec lui à la Conciergerie ; vous mettrez à l'instant même M. Sarranti en liberté. Je vous répète qu'il est innocent et que je ne veux pas qu'un innocent, du moment où son innocence m'est prouvée, reste une minute de plus sous les verrous.

– Oh ! sire ! sire ! dit le moine en tendant ses mains reconnaissantes vers le roi.

– Allez, monsieur, dit Charles X, et ne perdez pas un instant. Puis, se tournant vers le moine :

– Vous avez huit jours pour vous remettre des fatigues de votre voyage, mon frère, lui dit-il ; dans huit jours, vous vous constituerez prisonnier.

– Oh ! oui, sire ! s'écria le moine ; faut-il que je vous jure ?

– Je ne vous demande pas de serment ; votre parole me suffit.

Puis, se tournant vers le préfet :

– Allez, monsieur, dit-il, et qu'il soit fait comme je le désire.

Le préfet de police s'inclina et sortit, suivi du moine.

– Votre Majesté me fera-t-elle la grâce de m'expliquer ?… hasarda le ministre de la justice.

– L’explication sera courte, monsieur, dit le roi. Prenez ce papier : il renferme la preuve de l’innocence de M. Sarranti. Je vous engage à le communiquer à M. le ministre de l’intérieur. Selon toute probabilité, il éprouvera quelque mortification en lisant le nom du véritable assassin et en reconnaissant, dans ce nom, celui d’un homme dont il soutenait la candidature. Quant au moine, comme il faut que justice se fasse, vous aurez soin que son affaire soit appelée aux prochaines assises.. Ah ! tenez, monsieur, prenez ce couteau : c’est une pièce à conviction.

Et, laissant le garde des sceaux libre de se retirer ou de le suivre, le roi rentra tout joyeux dans le salon où l’attendait le grand veneur.

– Eh bien, sire ? demanda celui-ci.

– La chasse tient pour demain, mon cher comte, dit le roi : tâchez qu’elle soit bien menée !

– Le roi me permet-il de lui dire, fit le grand veneur, que jamais je ne lui ai trouvé meilleur visage ?

– En effet, mon cher comte, répondit Charles X, depuis un quart d’heure, je me sens rajeuni de vingt ans.

Puis, aux ministres qui écoutaient tout ébahis :

– Messieurs, dit-il, d’après les nouvelles qu’il vient d’apprendre, M. le préfet de police répond de la tranquillité de la ville de Paris pour demain.

Et, les saluant de la main, il fit un dernier tour dans les salons, prévint le dauphin que la chasse tenait, dit un mot gracieux à madame la duchesse d’Angoulême, embrassa madame la duchesse de Berry, donna une tape de grand-père sur la joue du duc de Bordeaux, ni plus ni moins qu’eût fait un bourgeois de la rue Saint-Denis ou du boulevard du Temple, et rentra dans sa chambre à coucher.

Là, il alla au baromètre placé en face de son lit, poussa un cri de joie en voyant qu’il était au beau fixe, dit ses prières, se coucha, et s’endormit en prononçant ces consolantes paroles :

– Ah ! Dieu merci ! nous aurons demain un beau temps pour la chasse !

C’est par suite des événements que nous venons de raconter, qu’en pénétrant dans le cachot de M. Sarranti, Salvator avait trouvé ce cachot vide.

CCXCVI

Histoire de politiquer un instant.

Parmi les personnages qui ont joué un rôle sinistre dans le drame que nous faisons passer sous les yeux du lecteur, il en est un que, nous l'espérons du moins, ils n'auront pas entièrement oublié.

Nous voulons parler du colonel Rappt, le père et le mari de Régina de Lamothe-Houdon.

Il va sans dire que, grâce à l'emprunt fait à maître Baratteau et à la restitution de Gibassier, rien n'avait transpiré de l'affaire des lettres.

Toutefois, et afin que l'on comprenne bien les scènes qui vont suivre, nous demandons à nos lecteurs la permission de leur redire en quelques mots ce que, plus longuement déjà, nous leur avons dit du comte Rappt.

Pétrus avait fait ainsi son portrait physique :

« Tout est froid et immobile comme le marbre dans cet homme, et semble, par un certain instinct matériel, tendre vers la terre ; ses yeux sont ternes comme un verre dépoli ; ses lèvres sont minces et serrées ; le nez est rond ; le teint, couleur de cendre ; la tête remue, jamais les traits. Si l'on pouvait recouvrir un masque de glace d'une peau vivante, mais qui eût cependant cessé d'être animée par la circulation du sang, ce chef-d'œuvre d'anatomie pourrait donner une faible idée du visage de cet homme. »

De son côté, Régina avait fait son portrait moral, ou plutôt immoral.

Elle lui avait dit, le soir de ses noces, dans la scène terrible que nous avons racontée :

« Vous êtes à la fois ambitieux et dissipateur ; vous avez de grands besoins, et ces grands besoins vous mettent en face de grands crimes. Devant ces crimes, un autre reculerait peut-être ; vous, point ! Vous épousez votre fille pour deux millions ; vous vendrez votre femme pour être ministre… »

Puis elle avait ajouté :

« Tenez, monsieur, voulez-vous savoir toute ma pensée ? voulez-vous connaître une bonne fois ce qu'il y a pour vous au fond de mon cœur ? Eh bien, il y a ce sentiment que vous

éprouvez pour tout le monde, vous, et que je n'avais jamais éprouvé pour personne, moi : il y a de la haine. Je hais votre ambition ; je hais votre orgueil ; je hais votre lâcheté. Je vous hais de la tête aux pieds, car, de la tête aux pieds, vous n'êtes que mensonge ! »

Le comte Rappt, avant son départ pour Saint-Pétersbourg, où il avait été, on se le rappelle, envoyé en mission extraordinaire, avait donc, au physique, un visage de marbre, au moral, un cœur de pierre.

Voyons si son voyage vers le pôle avait changé, modifié, animé l'un ou l'autre.

On était au vendredi 16 novembre, c'est-à-dire à la veille des élections, deux mois environ après les événements qui ont fait le sujet de nos précédents chapitres.

Le 16 novembre, avait paru au *Moniteur* l'ordonnance de dissolution de la Chambre et de convocation des collèges électoraux d'arrondissement pour le 27 du même mois.

C'était donc dix jours seulement que l'on accordait aux électeurs pour se réunir, se concerter et choisir leurs candidats. Cette convocation précipitée aurait pour résultat infaillible, à ce que rêvait M. de Villèle du moins, de diviser les électeurs de l'opposition, qui, pris à l'improviste, perdraient le temps à discuter leurs choix, tandis que les électeurs ministériels, serrés, unis, disciplinés, passifs, voteraient comme un seul homme.

Mais tout Paris, depuis longtemps, flairait la dissolution de la Chambre et se faisait une fête de ne pas réaliser le rêve de M. de Villèle ; car on a beau chercher à l'aveugler, ce grand Paris : il a cent yeux comme Argus, et il transperce les ténèbres ; car on a beau le terrasser comme Antée : comme Antée, il reprend sa force lorsqu'il touche la terre ; car on a beau, lorsqu'on le croit mort, l'enterrer comme Encelade : chaque fois qu'il se retourne dans sa tombe, comme Encelade il remue le monde.

Tout Paris, sans dire un mot – c'est son éloquence que de se taire, c'est sa diplomatie que de garder le silence –, tout Paris, sans dire un mot, silencieusement attentif, le front rouge de honte, le cœur brisé et saignant, tout Paris, tout Paris opprimé, avili et en apparence esclave, s'apprêta au combat et choisit tacitement et savamment ses champions.

Un des candidats, et ce ne fut pas celui qui produisit le moindre effet sur la population, un des candidats fut le colonel comte Rappt.

On se souvient qu'il était propriétaire ostensible d'un journal

qui défendait énergiquement la monarchie légitime, et qu'en même temps il était, en secret, rédacteur principal d'une revue qui attaquait à outrance le gouvernement et conspirait contre lui en faveur du duc d'Orléans.

Dans le journal, il avait vigoureusement soutenu, prôné, défendu la loi contre la liberté de la presse ; dans le numéro suivant de la revue, il avait reproduit le discours de Royer-Collard, où, entre autres paroles, on lisait ces lignes, tout à la fois éloquentes et railleuses :

« L'invasion n'est pas dirigée seulement contre la liberté de la presse, mais contre toute liberté naturelle, politique et civile, comme essentiellement nuisible et funeste. Dans la pensée intime de la loi, il y a eu de l'imprudence, au grand jour de la création, à laisser l'homme s'échapper libre et intelligent au milieu de l'univers ; de là sont sortis le mal et l'erreur. Une plus haute sagesse vient réparer la faute de la Providence, restreindre sa liberté imprudente, et rendre à l'humanité, sagement mutilée, le service de l'élever enfin à l'heureuse innocence des brutes. »

S'agissait-il de l'expropriation, de mesures violentes, frauduleuses, tyranniques, ayant pour but de ruiner une entreprise utile, la revue attaquait énergiquement l'arbitraire et l'immoralité de ces mesures que, de son côté, le journal défendait avec acharnement.

Plus d'une fois, M. Rappt avait déposé avec orgueil la plume qui avait attaqué dans l'un, défendu dans l'autre, et s'était félicité intérieurement de cette souplesse de talent et d'esprit qui lui permettait de fournir de si excellentes raisons à deux opinions si opposées.

Tel était le colonel Rappt, en tout temps, mais particulièrement à la veille des élections.

Dès le jour de son arrivée, il était allé rendre compte au roi du résultat de ses négociations, et le roi, enthousiasmé de la diligence et de l'habileté avec lesquelles il avait rempli sa mission, lui avait laissé entrevoir un portefeuille de ministre.

Le comte Rappt était revenu au boulevard des Invalides enchanté de sa visite aux Tuileries.

Il s'était mis aussitôt à ourdir une circulaire électorale que le plus vieil expert en diplomatie eût été bien embarrassé d'expliquer.

En effet, rien n'était plus vague, plus ambigu, plus à double entente que cette circulaire. Le roi devait en être ravi, les congréganistes en devaient être satisfaits, et les électeurs de

l'opposition agréablement surpris.

Au reste, nos lecteurs apprécieront ce chef-d'œuvre d'amphibologie, s'ils veulent bien assister aux différentes scènes jouées par ce grand comédien devant quelques-uns de ses électeurs.

Le théâtre représente le cabinet de travail de M. Rappt ; au milieu, est une table recouverte d'un tapis vert et chargée de papiers, devant laquelle est assis le colonel. À droite, en entrant, près d'une fenêtre, une autre table devant laquelle est assis le secrétaire du futur député, M. Bordier.

Un mot sur Bordier.

C'est un homme de trente-cinq ans, maigre, blême, à l'œil creux comme Basile : voilà pour le physique.

Au moral, c'est l'hypocrisie, l'astuce et la méchanceté de Tartufe.

M. Rappt a cherché longtemps, comme Diogène, non pas pour trouver un homme, mais pour trouver cet homme.

Enfin il l'a trouvé : il y a des gens qui ont du bonheur.

Il est trois heures de l'après-midi, à peu près, au moment où nous levons le rideau sur ces deux personnages, dont l'un est bien connu de nos lecteurs, que nous prions, au reste, de ne pas accorder à l'autre plus d'importance qu'il n'en mérite.

Depuis le matin, M. Rappt reçoit électeurs sur électeurs : en 1848, c'était le candidat qui les allait chercher ; vingt ans auparavant, ils venaient encore trouver le candidat.

Le front de M. Rappt ruisselle de sueur ; il a l'air fatigué d'un acteur qui vient de jouer ses quinze tableaux de drame.

– Est-ce qu'il y a encore beaucoup de monde dans l'antichambre, Bordier ? demande-t-il à son secrétaire d'un air découragé.

– Je ne sais, monsieur le comte ; mais on peut s'en assurer, répond celui-ci.

Et il alla entrouvrir la porte.

– Il y a au moins vingt personnes encore, dit-il presque aussi découragé que son maître.

– Jamais je n'aurai la patience d'écouter toutes ces niaiseries ! dit le colonel en s'essuyant le front ; c'est à devenir fou ! J'ai envie de ne plus recevoir personne, ma parole d'honneur !

– Du courage, monsieur le comte ! dit le secrétaire d'un ton languissant ; comprenez donc qu'il y a là des électeurs qui

disposent de vingt-cinq, trente et même quarante voix !

– Et vous êtes sûr, Bordier, qu'il n'y a pas, dans tout cela, des électeurs de contrebande ? Remarquez qu'il n'y a pas un seul individu qui me promette sa voix sans me mettre le pistolet sous la gorge, autrement dit sans me demander quelque chose pour lui ou pour les siens !

– Ce n'est pas d'aujourd'hui, je le présume, que M. le comte apprend à apprécier le désintéressement du genre humain ? dit Bordier de l'air dont Laurent eût répondu à Tartufe, ou Bazin à Aramis.

– Voyons, Bordier, connaissez-vous ces électeurs ? dit le comte en faisant un effort.

– Je les connais pour la plupart, monsieur le comte ; en tout cas, j'ai des notes sur chacun d'eux.

– Alors continuons. Sonnez Baptiste.

Bordier sonna ; un domestique parut.

– Quel nom, Baptiste ? demanda le secrétaire.

– M. Morin.

– Attendez.

Et le secrétaire lut à demi-voix les notes qu'il avait recueillies sur M. Morin.

« M. Morin, marchand de draps en gros. Il a une fabrique à Louviers. Homme très influent, disposant personnellement de dix-huit à vingt voix ; caractère faible, ayant passé du rouge au tricolore et du tricolore au blanc ; disposé, selon son intérêt, à refléter toutes les couleurs du prisme. Il a un fils, mauvais sujet, ignorant et incapable, qui dévore d'avance son patrimoine. Il a écrit, il y a quelques jours, à M. le comte, pour le prier de placer ce fils. »

– Est-ce tout, Bordier ?

– Oui, monsieur le comte.

– Lequel des deux Morin est là, Baptiste ?

– Un jeune homme de vingt-huit à trente ans.

– C'est le fils, alors.

– Il vient chercher une réponse à la lettre de son père, dit finement Bordier.

– Faites entrer, dit le comte Rappt avec découragement.

Baptiste ouvrit la porte et annonça M. Morin.

Un jeune homme de vingt-huit à trente ans, ainsi que l'avait dit

le domestique, entra d'un air dégagé dans le cabinet du comte Rappt, comme la dernière syllabe de son nom tremblait encore aux lèvres de celui qui l'avait annoncé.

– Monsieur, dit le jeune homme sans attendre que M. Rappt ou son secrétaire lui adressât la parole, je suis le fils de M. Morin, négociant en draps, électeur et éligible de votre circonscription. Mon père vous a écrit dernièrement pour vous prier de…

M. Rappt, qui tenait à ne point paraître oublieux, l'interrompit.

– En effet, monsieur, dit-il, j'ai reçu une lettre de monsieur votre père. Il s'adressait à moi pour que je vous fisse avoir une place. Et il me promet que, dans le cas où j'aurais le bonheur de vous être utile, je pourrais compter sur sa voix et sur celle de ses amis.

– Mon père, monsieur, est l'homme le plus influent du quartier. Il est regardé par tout son arrondissement comme le plus zélé défenseur du trône et de l'autel… oui, quoiqu'il aille rarement à la messe ; son commerce le tient. Mais, vous savez, les pratiques extérieures, grimaces ! n'est-ce pas ? Du reste, à côté de cela, c'est l'ordre incarné. Il se ferait tuer pour l'homme de son choix ; c'est vous dire que, puisqu'il vous a choisi, monsieur le comte, il combattra vos adversaires avec acharnement.

– Je suis fort heureux, monsieur, de connaître la bonne opinion que monsieur votre père a conçue de moi, je souhaite la mériter toujours ; mais revenons à vous : quelle place désirez-vous, monsieur ?

– À vous parler franchement, monsieur le comte, dit le jeune homme en se fouettant avec désinvolture le mollet, de sa badine, je suis fort embarrassé pour vous répondre.

– Que savez-vous faire ?

– Ma foi, pas grand-chose.

– Vous avez fait votre droit ?

– Non ; je déteste les avocats.

– Vous avez étudié la médecine ?

– Non ; mon père déteste les médecins.

– Vous êtes artiste peut-être ?

– Étant enfant, j'ai appris à jouer du flageolet et à dessiner le paysage ; mais j'ai abandonné tout cela. Mon père me laissera trente mille livres de rente, monsieur.

– Au moins, avez-vous fait vos études comme tout le monde ?

– Un peu moins que tout le monde, monsieur.

– Vous avez été au collège ?

– On est si mal chez tous ces marchands de soupe ! ma santé en souffrait, mon père m'en a retiré.

– Mais, enfin, en ce moment-ci, que faites-vous ?

– Moi ?

– Oui, vous, monsieur.

– Absolument rien… Voilà pourquoi mon cher papa désirerait que je fisse quelque chose.

– Alors, dit en souriant M. Rappt, vous continuez vos études ?

– Ah ! dit M. Morin fils se renversant en arrière pour rire à son aise, le mot est charmant ! Oui, je continue mes études. Ah ! monsieur le comte, je redirai ce soir votre mot au Cercle.

M. Rappt regarda le jeune homme avec un air de profond mépris et se mit à réfléchir. Puis, après un moment de réflexion :

– Aimez-vous les voyages, monsieur ? demanda-t-il.

– C'est ma passion.

– Alors vous avez déjà voyagé ?

– Jamais ; sans cela, je serais probablement dégoûté des voyages.

– Eh bien, je vous ferai donner une mission pour le Tibet.

– Avec un titre ?

– Pardieu ! qu'est-ce que la place sans le titre ?

– C'est ce que je pensais. Et que ferez-vous de moi ? Voyons ! dit M. Morin fils, de l'air d'un homme qui croit embarrasser très fort son prochain.

– On vous nommera inspecteur général des phénomènes météorologiques du Tibet. Vous savez que le Tibet est le pays des phénomènes ?

– Non. Je ne connais que les chèvres du Tibet, avec lesquelles on fait le cachemire ; et encore, je n'ai jamais voulu me déranger pour aller voir celles qui sont arrivées au Jardin des Plantes.

– Eh bien, vous les verrez dans leur patrie, ce qui est toujours plus intéressant.

– Sans doute ; d'abord, parce que l'on en voit davantage. Mais il vous faudra déplacer quelqu'un pour moi ?

– Rassurez-vous, cette place n'existe pas.

– Mais, si elle n'existe pas, monsieur, s'écria le jeune homme, qui se crut mystifié, comment pourrai-je la remplir ?

– On la créera exprès pour vous, dit le comte Rappt en se levant et en congédiant M. Morin par ce mouvement.

Le comte avait prononcé ces derniers mots avec tant de gravité, que le jeune homme fut convaincu.

– Soyez assuré, monsieur, dit celui-ci en mettant la main sur son cœur, soyez assuré de ma reconnaissance personnelle et de la reconnaissance plus efficace de mon père.

– Au plaisir de vous revoir, monsieur, dit le comte Rappt, tandis que Bordier sonnait.

Le domestique entra, croisant M. Morin fils, qui sortait en criant :

– Quel grand homme !

– Quel idiot ! fit M. Rappt ; et dire qu'un homme comme moi est obligé de faire sa cour à des hommes comme celui-là !...

– Qui est là, Baptiste ? demanda le secrétaire.

– M. Louis Renaud, pharmacien.

Nos lecteurs se souviennent sans doute du brave pharmacien du faubourg Saint-Jacques, qui mit tant de zèle à aider Salvator et Jean Robert à saigner Barthélemy Lelong, menacé d'une apoplexie foudroyante à la suite de la descente rapide que lui avait fait faire Salvator pendant la nuit du mardi gras au mercredi des Cendres.

C'est de sa cour, si on veut bien se le rappeler, que les deux jeunes gens avaient entendu ces doux accords de violoncelle qui les avaient conduits chez notre ami Justin, que nous retrouverons, un jour ou l'autre, dans la retraite où il se cache avec Mina.

– Qu'est-ce que M. Louis Renaud ? demanda le comte Rappt pendant que le domestique introduisait le pharmacien.

CCXCVII

Revue d'électeurs.

Le secrétaire prit le dossier relatif à M. Louis Renaud et lut :

« M. Louis Renaud, pharmacien, faubourg Saint-Jacques, propriétaire de deux ou trois immeubles, et notamment d'une maison située rue Vanneau, où il a fait élection de domicile personnel, et où demeurent une douzaine d'électeurs dont il dispose ; bourgeois incarné, ancien girondin, exécrant le nom de Napoléon, qu'il n'appelle jamais que M. de Buonaparté, et ne pouvant voir en face les hommes d'Église, qu'il désigne tous sous le nom collectif de *calotins* ; homme à ménager, voltairien classique, abonné à toutes les publications libérales, au *Voltaire,* édition Touquet, et prisant dans une tabatière à la Charte. »

– Que diable peut venir demander celui-là ? fit le comte Rappt.

– On n'a pu le savoir, répondit Bordier ; mais...

– Chut ! le voici, dit le comte.

Le pharmacien se montrait.

– Entrez, entrez, monsieur Renaud, dit d'une voix faible le député en herbe, lequel, voyant que le pharmacien, plein d'humilité, restait sur le seuil de la porte, alla à lui, le prit par la main, et le força en quelque sorte d'entrer.

En l'attirant à lui, le comte Rappt lui serra vivement la main.

– C'est trop d'honneur, monsieur, murmurait le pharmacien ; c'est, en vérité, trop d'honneur.

– Comment ! trop d'honneur ? Les braves gens comme vous sont rares, monsieur Renaud, et il y a plaisir, quand on les rencontre, à leur serrer la main. D'ailleurs, un grand poète n'a-t-il pas dit :

Les mortels sont égaux ; ce n'est point la
/ naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence(1).

Vous connaissez ce grand poète, n'est-ce pas, monsieur Louis Renaud ?

– Oui, monsieur le comte ; c'est l'immortel Arouet de Voltaire. Mais, que je connaisse et que j'admire M. Arouet de Voltaire, il n'y a rien d'étonnant à cela ; ce qui m'étonne, moi, c'est que vous me connaissiez.

– Si je vous connais, cher monsieur Renaud ! dit le comte Rappt sur le même ton que don Juan dit : « Cher monsieur Dimanche, si je vous connais ! je le crois bien, et de longue date, allez ! » Aussi j'ai été enchanté quand j'ai su que vous quittiez la rue Saint-Jacques pour vous rapprocher de nous ; car, si je ne me trompe, vous habitez maintenant la rue Vanneau ?

– En effet, monsieur, dit le pharmacien de plus en plus étonné.

– Et quelle circonstance me procure le bonheur de vous voir, cher monsieur Renaud ?

– J'ai lu votre circulaire, monsieur le comte.

Le comte s'inclina.

– Oui, je l'ai lue, et relue même, appuya le pharmacien ; et la phrase où vous parlez des injustices qui se commettent sous le manteau de la religion m'a décidé, malgré ma répugnance, à sortir de ma sphère – car je suis philosophe, moi, monsieur le comte –, à venir vous faire une visite, et à vous soumettre quelques faits à l'appui de votre dire.

– Parlez, cher monsieur Renaud, et croyez que je vous serai on ne peut plus reconnaissant des renseignements que vous voudrez bien me donner. Ah ! cher monsieur Renaud, nous vivons dans un triste temps !

– Temps d'hypocrisie et de cafardise, monsieur, répondit le pharmacien à voix basse, règne de calotins ! Vous savez ce qui s'est passé dernièrement à Saint-Acheul ?

– Oui, monsieur, oui.

– Des magistrats, des maréchaux, ont été vus suivant la procession avec des cierges.

– C'est déplorable ; mais je présume que ce n'est point de Saint-Acheul que vous avez à me parler.

– Non, monsieur, non.

– Eh bien, causons de nos petites affaires ; car vos affaires sont les miennes, mon cher voisin. Mais asseyez-vous donc.

– Jamais, monsieur !

– Comment, jamais ?

– Demandez-moi tout ce que vous voudrez, monsieur le comte, mais pas de m'asseoir devant vous ; je sais trop ce que je vous

dois.

– Allons, je ne veux pas vous contrarier. Dites-moi ce qui vous amène, mais, là, comme à un camarade, comme à un ami.

– Monsieur, je suis propriétaire et pharmacien, et j'exerce honorablement les deux états, comme vous paraissez le savoir.

– Je le sais, en effet, monsieur, je le sais.

– J'exerce l'état de pharmacien depuis trente ans.

– Oui, je comprends : vous avez commencé par ce dernier, et, tout doucement, il vous a conduit à l'autre.

– On ne saurait rien vous cacher, monsieur ; eh bien, j'ose dire que, depuis trente ans, quoique nous ayons passé par le consulat et l'empire de M. Buonaparté, j'ose dire que, depuis trente ans, monsieur le comte, on n'a rien vu de pareil à ce qui se passe.

– Que voulez-vous dire ? Vous m'effrayez, cher monsieur Renaud !

– Le commerce ne va pas ; on gagne à peine sa vie, monsieur !

– Et d'où vient une pareille stagnation, dans votre commerce surtout, cher monsieur Renaud ?

– Ce n'est plus mon commerce, monsieur le comte, et c'est ce qui vous prouve combien je suis désintéressé dans la question ; c'est celui de mon neveu : je lui ai cédé mon fonds depuis trois mois.

– Et à de bonnes conditions, à des conditions paternelles ?

– Paternelles, c'est le mot : moyennant des paiements échelonnés. Eh bien, monsieur le comte, le commerce de mon neveu est arrêté, suspendu momentanément ; quand je dis momentanément, c'est une espérance plutôt qu'une conviction. Imaginez-vous que l'on ne fait rien de rien, monsieur.

– Diable ! diable ! diable ! fit le futur député paraissant confondu. Et qui peut donc entraver le commerce de monsieur votre neveu, je vous le demande, cher monsieur Renaud ? Ses opinions politiques ou les vôtres un peu trop avancées, peut-être ?

– Nullement, monsieur, nullement ; les opinions politiques n'ont rien à voir là-dedans.

– Ah ! reprit le comte d'un air fin et en donnant en même temps à ses paroles et à son accent une intonation d'une certaine vulgarité qui, il faut le dire, n'était point dans ses habitudes, mais qu'il crut devoir affecter en cette circonstance pour se rapprocher de son client ; c'est que nous avons des pharmaciens qui sont des cadets…

– Oui, M. Cadet-Gassicourt, pharmacien du soi-disant empereur, M. de Buonaparté ; car vous savez que je l'appelle toujours M. de Buonaparté.

– C'est une locution qu'affectionnait particulièrement S. M. Louis XVIII.

– Je l'ignorais : roi philosophe, celui-là, à qui nous devons la Charte. Mais, pour en revenir au commerce de mon neveu…

– Je n'eusse point osé vous y ramener, cher monsieur Renaud ; mais, puisque vous y revenez de vous-même, vous me faites plaisir.

– Eh bien, je disais donc, que l'on soit girondin ou jacobin, royaliste ou empiriste – c'est ainsi que je désigne les napoléoniens, monsieur…

– La désignation me paraît pittoresque.

– Je disais donc que les opinions, quelles qu'elles fussent, n'empêchaient ni les rhumes de poitrine, ni les rhumes de cerveau.

– Alors, cher monsieur Renaud, permettez-moi de vous dire que je ne comprends pas ce qui peut arrêter le débit des médicaments à l'usage des personnes enrhumées.

– Cependant, murmura en demi-aparté le pharmacien, qui parut réfléchir profondément, cependant j'ai lu votre circulaire ; je crois bien en avoir compris le sens intime, et dès lors il me semble que nous devrions nous entendre au premier mot.

– Expliquez-vous, s'il vous plaît, cher monsieur Renaud, dit le comte Rappt, qui commençait à s'impatienter ; car, à vous parler franchement, je ne vois pas nettement quel rapport ma circulaire peut avoir avec la stagnation des affaires de monsieur votre neveu.

– Vous ne le voyez pas ? demanda le pharmacien étonné.

– En vérité, non, répondit assez sèchement le futur député.

– N'avez-vous pas fait une allusion transparente aux infamies commises par les calotins ? – C'est ainsi que j'appelle les prêtres, moi…

– Entendons-nous, monsieur, interrompit en rougissant M. Rappt, qui ne voulait pas être entraîné trop loin dans les voies du libéralisme comme l'entendait *le Constitutionnel.* J'ai parlé, sans doute, d'injustices commises par certaines personnes sous le manteau de la religion ; mais je ne me suis pas servi d'expressions aussi… sévères que celles que vous venez d'employer.

– Passez-moi l'expression, monsieur le comte ; comme dit M. de Voltaire :

J'appelle un chat un chat et Rolet un fripon(1).

Le comte Rappt allait faire observer au digne pharmacien que sa citation était inexacte à l'endroit de l'auteur, si elle était fidèle à l'endroit du vers ; mais il songea que ce n'était point le moment d'engager une polémique littéraire, et il se tut.

– Je ne sais pas jouer sur les mots, continua le pharmacien. Je n'ai reçu d'éducation que ce qu'il m'en a fallu pour élever honnêtement ma famille, et je n'ai point la prétention de m'exprimer comme un académicien ; mais j'en reviens à votre circulaire, et je soutiens que nous sommes d'accord, si je l'ai bien comprise.

Ces mots, dits avec une certaine rudesse, interloquèrent un moment le candidat, qui, pensant que son électeur pouvait le mener trop loin, s'empressa de l'arrêter par ces hypocrites paroles :

– On est toujours d'accord avec les honnêtes gens, monsieur Louis Renaud.

– Eh bien, puisque nous sommes d'accord, dit Louis Renaud, je puis donc vous raconter ce qui se passe.

– Parlez, monsieur.

– Dans la maison que j'habitais quand j'ai cédé à mon neveu, maison dont je vous parle sciemment, puisque j'en suis le propriétaire, demeurait, il y a quelques jours encore, un pauvre vieux maître d'école, c'est-à-dire, de son état primitif, ce n'était pas un maître d'école, c'était un musicien.

– N'importe.

– Oui, n'importe ! Il se nommait Müller et instruisait presque gratuitement une vingtaine d'enfants, remplaçant, dans cette noble et pénible mission, le véritable instituteur nommé Justin et parti pour l'étranger, par suite, non pas de mauvaises affaires, mais d'événements de famille. Eh bien, le digne M. Müller jouissait de l'estime de tout le quartier ; mais les hommes noirs de Montrouge passaient souvent devant l'école et ils ne voyaient pas sans chagrin et sans haine des enfants élevés par d'autres qu'eux. Or, un matin, on est venu signifier au pauvre maître d'école par intérim qu'il lui fallait déguerpir, lui et ses enfants, et la famille de l'instituteur qu'il remplaçait ; et, depuis quinze jours, ce sont les frères ignorantins qui ont pris l'école ; rien qu'au point de vue de la morale, vous comprenez comment cela doit marcher, n'est-ce pas ?

– Je ne comprends pas trop, fit M. Rappt embarrassé.

– Comment, vous ne comprenez pas trop ?

Alors, s'approchant du comte et clignant de l'œil :

– Vous connaissez la nouvelle chanson de Béranger, cependant.

– Je dois la connaître, dit M. Rappt ; mais il faudrait me pardonner si je ne la connaissais pas : depuis deux mois et demi, je suis hors de France, à la cour du tzar.

– Ah ! si M. de Voltaire vivait, le grand philosophe ne dirait plus comme du temps de Catherine seconde :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la

/ lumière(1).

– Monsieur Louis Renaud, fit le comte impatienté, par grâce, revenons…

– À la nouvelle chanson de Béranger. Vous voulez que je vous la chante, monsieur le comte ?

– Volontiers.

Et le pharmacien commença :

Hommes noirs, d'où sortez-vous ?

– Nous sortons de dessous terre…(1)

– Non, dit le comte, revenons à votre M. Müller ; vous réclamez pour lui une indemnité, n'est-ce pas ?

– Il y a toute sorte de droits, répondit le pharmacien ; mais ce n'est pas de lui seulement que je veux vous parler : je m'en rapporte à vous pour réparer cette injustice qui vous a frappé, je le vois bien ; non, je veux vous parler du commerce de mon neveu.

– Remarquez, mon cher monsieur, que je vous y ramène sans cesse et de toutes mes forces.

– Eh bien, il est interrompu d'une part, le commerce de mon neveu, d'abord parce que les frères ignorantins font chanter les enfants toute la journée et que les pratiques se sauvent en entendant ces cris forcenés.

– J'aviserai au moyen de les faire déménager, monsieur Renaud.

– Attendez un moment, reprit le pharmacien ; car ce n'est pas le tout ; d'une autre part, ces frères ont des sœurs : autrement dit, près de ces frères, il y a des sœurs, lesquelles sœurs débitent, à 40

pour 100 au-dessous du cours, des médicaments qu'elles fabriquent elles-mêmes, de véritables drogues, celles-là ! Si bien qu'il se passe des journées, à la pharmacie, où l'on ne voit pas un chat ! si bien qu'il faudra que mon neveu, qui a encore trois paiements à me faire, ferme boutique, si vous ne trouvez pas moyen de remédier au mal que lui causent à la fois les sœurs et les frères !

– Eh quoi ! s'écria M. Rappt d'un air indigné, car il vit bien qu'il n'en finirait jamais avec le filandreux apothicaire, s'il n'abondait pas dans son sens, eh quoi ! des sœurs ignorantes se permettent de débiter des médicaments au préjudice d'un des plus honnêtes pharmaciens de la ville de Paris ?

– Oui, monsieur, dit Louis Renaud, vivement ému du profond intérêt que le comte Rappt paraissait prendre à sa cause, oui, monsieur, elles ont cette audace, les calotines !

– C'est incroyable ! s'écria le comte Rappt en laissant tomber sa tête sur sa poitrine et ses mains sur ses genoux. En quels temps vivons-nous, mon Dieu ! mon Dieu !

Et il ajouta, comme plein de doute :

– Et vous pourriez me donner la preuve de ce que vous avancez, cher monsieur Renaud ?

– La voici, monsieur, répliqua l'apothicaire en tirant de sa poche une feuille de papier pliée en quatre ; c'est une pétition signée par douze médecins les plus notables de l'arrondissement.

– Voilà qui me révolte véritablement ! répliqua M. Rappt. Remettez-moi cette pièce, cher monsieur Renaud : je vous en rendrai bon compte ; on y fera droit, je vous jure, ou j'y perdrai mon nom d'honnête homme.

– Ah ! l'on m'avait bien dit que je pouvais me fier à vous ! s'écria le pharmacien touché du résultat de sa visite.

– Oh ! quand je vois une injustice, je suis impitoyable, moi, dit le comte en se levant et en reconduisant son électeur. Avant peu, vous aurez de mes nouvelles, et vous verrez comment je tiens ce que je promets !

– Monsieur, dit le pharmacien en se retournant et en tenant, comme un habile acteur, à dire son dernier mot sur sa sortie, je ne saurais vous exprimer combien je suis ému de votre franchise et de votre droiture : j'avais peur, en entrant, je l'avoue, de n'être pas compris par vous comme je le désirais.

Le brave homme sortit, et Baptiste annonça :

– M. l'abbé Bouquemont et M. Xavier Bouquemont, son frère.

– Qu’est-ce que c’est que ces Bouquemont ? demanda le comte Rappt au nomenclateur Bordier.

Bordier lut :

« L’abbé Bouquemont, quarante-cinq ans ; il a une cure aux environs de Paris ; homme rusé et intrigant insatiable. Il rédige une prétendue revue bretonne encore inédite, intitulée *l’Hermine*. Il a fait tous les métiers pour être abbé, et, maintenant qu’il est abbé, il ferait tous les métiers pour être évêque ; son frère est peintre sacré, c’est-à-dire qu’il ne fait que les tableaux d’église ; il fuit le nu. Il est hypocrite, vaniteux et envieux comme tous les artistes sans talent. »

– Peste ! dit le comte Rappt, ne faites pas attendre.

CCXCVIII

Trio de masques.

Baptiste introduisit l'abbé Bouquemont et M. Xavier Bouquemont. Le comte Rappt, qui venait de s'asseoir, se releva et salua les deux nouveaux venus.

– Monsieur le comte, dit l'abbé d'une voix criarde – l'abbé était un homme petit, trapu, gras et grêlé, d'une laideur basse – ; monsieur le comte, dit-il, je suis propriétaire et rédacteur en chef d'une modeste revue dont le nom n'a pas eu encore, selon toute probabilité, l'honneur d'arriver jusqu'à vous.

– Je vous demande pardon, monsieur l'abbé, interrompit le futur député, je suis, au contraire, un des lecteurs les plus assidus de *l'Hermine* ; car c'est bien là le nom de la revue que vous dirigez, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur le comte, dit l'abbé confondu, mais doutant que M. Rappt fût réellement un des lecteurs les plus assidus d'un recueil qui n'avait pas encore paru.

Mais Bordier, qui, sans avoir l'air d'ouvrir les yeux et de tourner les oreilles, était là, voyant et entendant tout, Bordier comprit la défiance de l'abbé, et, tendant à M. Rappt une brochure avec une couverture jaune :

– Voici le dernier numéro, dit-il.

M. Rappt jeta un coup d'œil sur la brochure, s'assura qu'elle était coupée, et la tendit à M. l'abbé Bouquemont. Mais celui-ci la repoussa de la main.

– Dieu me garde, dit-il, de douter de vos paroles, monsieur le comte !

Mais, au fond, il en avait douté parfaitement.

– Diable ! se dit-il à part lui, tenons-nous bien ! nous avons affaire à forte partie. Pour que cet homme-là ait chez lui un exemplaire d'une revue qui n'a pas encore été mise en circulation, il faut que ce soit un rude gaillard. Tenons-nous bien !

– Votre nom, continua M. Rappt, s'il n'est pas en ce moment, sera du moins bientôt un des plus illustres de la presse militante. En fait de polémique ardente, je connais peu de publicistes destinés à monter à votre hauteur. Si tous les champions de la

bonne cause étaient aussi vaillants que vous, monsieur l'abbé, ou je m'abuse, ou nous n'aurions pas longtemps à combattre.

– En effet, avec des généraux comme vous, colonel, répondit l'abbé sur le même ton, la victoire me paraît facile ; c'est ce que nous disions, ce matin encore, mon frère et moi, en lisant la phrase de votre circulaire où vous rappelez que tous les moyens sont bons pour terrasser les ennemis de l'Église. Et, à propos de mon frère, permettez-moi de vous le présenter, monsieur le comte.

Puis, faisant passer son frère devant lui :

– M. Xavier Bouquemont, dit-il.

– Peintre d'un grand talent, dit le comte Rappt avec son plus aimable sourire.

– Comment ! vous connaissez aussi mon frère ? demanda l'abbé étonné.

– J'ai l'honneur d'être connu de vous, monsieur le comte ? dit à demi-voix et avec un fausset agaçant M. Xavier Bouquemont.

– Je vous connais comme tout Paris, mon jeune maître, répondit M. Rappt : de réputation. Qui ne connaît les peintres célèbres.

– Ce n'est point la célébrité que mon frère a cherchée, dit l'abbé Bouquemont en joignant les mains dévotement et en baissant humblement les yeux. Qu'est-ce que la célébrité ? Le plaisir vaniteux d'être connu de ceux que vous ne connaissez pas. Non, monsieur le comte, mon frère a la foi. N'est-ce pas que tu as la foi, Xavier ? Mon frère ne connaît que le grand art des peintres chrétiens du XIVe et du XVe siècle.

– Je fais ce que je puis, monsieur le comte, dit le peintre d'une voix hypocrite ; mais j'avoue que je n'eusse jamais espéré que ma pauvre réputation fût venue jusqu'à vous.

– Ne l'écoutez pas, monsieur le comte, s'empressa d'ajouter l'abbé ; il est d'une timidité et d'une modestie révoltantes, et, si je n'étais sans cesse sur ses talons pour l'éperonner, il ne ferait point un pas en avant. Ainsi, croyez-vous, par exemple, qu'il refusait énergiquement de venir avec moi vous faire visite, sous prétexte que nous avions un léger service à vous demander ?

– Vraiment, monsieur ? dit le comte Rappt stupéfait de l'impudente outrecuidance du prêtre.

– N'est-ce pas, Xavier ? Voyons, sois franc, dit l'abbé : n'est-ce pas que tu refusais de venir ?

– C'est la vérité, répondit le peintre en baissant les yeux.

– J'avais beau lui répéter que vous étiez un des officiers les plus

distingués des temps modernes, un des plus grands hommes d'État de l'Europe, un des protecteurs des beaux-arts les plus éclairés de France, sa maudite timidité, sa susceptibilité désolante ne voulait rien entendre, et, je vous le répète, j'ai été presque forcé d'user de violence pour l'amener ici.

– Hélas ! messieurs, dit le comte Rappt, décidé à lutter jusqu'au bout d'hypocrisie avec eux, je n'ai pas l'honneur d'être artiste, et c'est un profond chagrin pour moi. En effet, qu'est-ce que la gloire militaire, qu'est-ce que la renommée politique, à côté de la couronne immortelle que Dieu met au front des Raphaël et des Michel-Ange ? Mais, si je n'ai pas cette gloire, j'ai du moins le bonheur d'être en relation intime avec les artistes les plus fameux de l'Europe. Quelques-uns d'entre eux, même, et c'est un honneur dont je suis fier, ont la bonté d'avoir quelque amitié pour moi, et je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur Xavier, que je serais heureux que vous fussiez du nombre.

– Eh bien, Xavier, fit l'abbé d'une voix émue et en passant sa main sur ses yeux, comme pour essuyer une larme, eh bien, Xavier, que te disais-je ? T'ai-je surfait la réputation de cet homme incomparable ?

– Monsieur ! dit le comte Rappt comme honteux d'un pareil éloge.

– Incomparable ! je ne m'en dédis pas, et je déclare que je ne saurai comment vous remercier, si vous obtenez pour Xavier la commande de dix fresques dont nous nous proposons d'enrichir les murs de notre pauvre église.

– Ah ! mon frère, mon frère, tu abuses ! tu sais bien que ces fresques, c'est un vœu que j'ai fait lors de la maladie de notre pauvre mère, et que, payées ou non, tu es sûr de les avoir.

– Sans doute ; mais ce vœu est au-dessus de tes forces, malheureux ! et tu mourras de faim en l'accomplissant ; car, moi, monsieur le comte, je n'ai que ma cure, dont le revenu appartient à mes paroissiens pauvres ; et toi, Xavier, tu n'as que ton pinceau.

– Tu te trompes, mon frère, j'ai la foi, dit le peintre en levant les yeux au ciel.

– Vous l'entendez, monsieur le comte, vous l'entendez ? Je vous le demande, n'est-ce pas désolant ?

– Messieurs, dit le comte Rappt en se levant pour indiquer aux deux frères que l'audience était finie, dans huit jours, vous recevrez l'expédition officielle de la commande des dix fresques.

– Après vous avoir cent fois, mille fois, un million de fois assuré

de toutes nos actions de grâces, et de la part active que nous prendrons à la grande bataille de demain, dit l'abbé, nous permettez-vous de nous dire vos tout dévoués serviteurs et de nous retirer ?

En disant ces mots, l'abbé Bouquemont, après s'être profondément incliné devant le comte Rappt, faisait mine de se retirer, en effet, lorsque son frère Xavier l'arrêta par le bras avec une certaine violence, en lui disant :

– Un instant, mon frère ! j'ai quelques mots à dire de mon côté à M. le comte Rappt. Permettez-vous, monsieur le comte ?

– Parlez, monsieur, dit le patient sans pouvoir dissimuler un certain découragement.

Les deux frères étaient certes trop perspicaces pour ne pas s'apercevoir du mouvement ; mais ils firent semblant de ne pas comprendre cette pantomime, et le peintre, à son tour, commença intrépidement :

– Mon frère Sulpice, dit-il en désignant l'abbé, vient de vous parler de ma timidité et de ma modestie ; permettez-moi, à mon tour, monsieur le comte, de vous entretenir de son désintéressement, désintéressement incurable. Sachez d'abord une chose : c'est que je n'ai consenti à le suivre ici, malgré ma répugnance à vous déranger, que dans l'intention bien positive de lui venir en aide et d'appeler sur lui toute votre sollicitude. Oh ! s'il ne se fût agi que de moi, croyez bien, monsieur le comte, que je n'eusse jamais consenti à troubler votre repos. Moi, je n'ai besoin de rien, j'ai la foi ! et, si j'avais besoin de quelque chose, je saurais attendre. Est-ce que je ne me dis pas, d'ailleurs, à chaque instant, que nous vivons dans un siècle et dans un pays où ceux que l'on appelle les grands maîtres sont à peine dignes de laver les pinceaux de Beato Angelico et de Fra Bartolomeo ! et pourquoi cela, monsieur le comte ? Parce que les artistes de notre époque n'ont pas la foi. Moi, je l'ai ; ce qui fait que je n'ai besoin de rien, que je n'ai besoin de personne, et que, par conséquent, je ne sais pas solliciter, pour moi, du moins. Mais, quand je vois mon frère, mon pauvre frère, monsieur, le saint que vous avez là devant les yeux ; quand je le vois donner aux pauvres les douze cents francs de sa cure, et ne pas se réserver de quoi acheter le vin avec lequel il communie le matin, voyez-vous, monsieur le comte, mon cœur se serre, ma langue se dénoue, je ne crains plus d'être importun ; car ce n'est plus pour moi que je demande, c'est pour mon frère.

– Xavier, mon ami ! fit l'abbé hypocritement.

– Oh ! tant pis, j'ai parlé. Vous savez maintenant, monsieur le

comte, ce que vous avez à faire. Je ne vous dicte rien, je ne vous impose rien ; j'abandonne tout à votre noble cœur. Ah ! nous ne sommes pas de ces gens qui viennent dire à un candidat : « Nous sommes propriétaires et rédacteurs d'un journal ; vous avez besoin de l'appui de notre feuille, payez-le. Stipulons d'avance le prix du service, et ce service, nous vous le rendrons. » Non, monsieur le comte, non, Dieu merci, nous ne sommes pas de ces gens-là.

– De pareils hommes peuvent-ils exister, mon frère ? demanda l'abbé.

– Hélas ! oui, monsieur l'abbé, ils existent, dit le comte Rappt. Mais, comme le dit votre frère, vous n'êtes pas de ces gens-là, vous. Je m'occuperai de vous, monsieur l'abbé. Je verrai le ministre des cultes, et nous tâcherons de faire doubler au moins vos pauvres émoluments.

– Eh ! mon Dieu, vous savez, monsieur le comte, dit l'abbé, pendant que l'on demande, autant demander une chose qui en vaille la peine. Le ministre, qui ne peut rien vous refuser, puisque, comme député, vous le tenez dans votre main, vous accordera aussi bien une cure de six mille francs qu'une de trois. Ce n'est pas pour moi, mon Dieu ! je vis de pain et d'eau, moi ; mais mes pauvres, ou plutôt les pauvres du bon Dieu ! ajouta l'abbé en levant les yeux au ciel ; les pauvres vous béniront, monsieur le comte, et, instruits par moi d'où leur vient le bienfait, ils prieront pour vous.

– Je me recommande à leurs prières et aux vôtres, dit le comte Rappt se levant une seconde fois. Regardez-vous comme ayant la cure.

Les deux frères firent la même manœuvre, déjà faite une fois. Ils s'avançaient vers la porte, suivis du candidat, qui croyait de son devoir de les reconduire, lorsque l'abbé, s'arrêtant :

– À propos, dit-il, monsieur le comte, j'oubliais…

– Quoi, monsieur l'abbé ?

– Il vient de mourir dernièrement, dans ma cure de Saint-Mandé, répondit l'abbé d'une voix pleine de componction, un des hommes les plus recommandables de la France chrétienne, un homme d'une charité qui ne s'est jamais démentie, d'une religion des mieux éclairées : le nom de ce saint personnage est certainement venu jusqu'à vous.

– Comment l'appelez-vous ? demanda le comte, qui cherchait vainement où l'abbé en voulait venir et quel nouveau tribut il allait lui imposer.

– Il s’appelait le vidame Gourdon de Saint-Herem.

– Oh ! oui, Sulpice ! tu as bien raison, interrompit Xavier. Oui, cet homme était un véritable chrétien !

– Je serais indigne de vivre, dit M. Rappt, si je ne connaissais pas le nom de cet homme pieux !

– Eh bien, dit l’abbé, le pauvre digne homme est mort en déshéritant une famille indigne et en léguant à l’Église tous ses biens, meubles et immeubles.

– Ah ! pourquoi rappeler ces douloureux souvenirs ? dit Xavier Bouquemont en portant son mouchoir à ses yeux.

– Parce que l’Église n’est pas une héritière ingrate, mon frère.

Puis, revenant à M. Rappt après avoir donné cette leçon de reconnaissance à Xavier :

– Il a laissé, monsieur le comte, six volumes de lettres religieuses inédites, de véritables instructions du chrétien, une seconde édition de l’*Imitation de Jésus-Christ*. Nous devons incessamment publier ces six volumes ; vous en verrez un fragment dans le prochain numéro de la revue. J’ai cru, mon très cher frère en Dieu, aller au-devant de vos vœux en vous associant à cette belle et bonne œuvre, et je vous ai inscrit sur la liste des privilégiés pour quarante exemplaires.

– Vous avez bien fait, monsieur l’abbé, dit le futur député en se mordant de rage les lèvres jusqu’au sang, mais en continuant de sourire à la surface.

– J’en étais sûr ! dit Sulpice en reprenant son chemin vers la porte. Mais Xavier resta comme cloué à la même place.

– Eh bien, que fais-tu donc ? lui demanda Sulpice.

– C’est moi-même, dit Xavier, qui te demanderai ce que tu fais.

– Mais je m’en vais ; je laisse M. le comte libre : il me semble que depuis assez longtemps nous l’accaparons.

– Et tu t’en vas, oubliant justement la chose pour laquelle nous sommes venus, celle qui nous préoccupait principalement.

– Oh ! c’est vrai ! dit l’abbé ; excusez-moi, monsieur le comte !… oui, l’on s’occupe de détails et l’on néglige le fond.

– Dis plutôt, Sulpice, que, retenu par ta déplorable timidité, tu n’osais pas fatiguer M. le comte d’une nouvelle demande.

– Eh bien, oui, dit l’abbé, oui, je l’avoue, c’est cela.

– Il sera toujours le même, monsieur le comte, et, à moins que vous ne lui arrachiez avec un tire-bouchon les paroles de la

bouche, il ne parlera pas.

– Parlez ; voyons, dit M. Rappt. Pendant que nous y sommes, cher abbé, autant en finir tout de suite.

– C'est vous qui m'encouragez, monsieur le comte, dit l'abbé d'une voix pateline et en paraissant faire des efforts surhumains pour vaincre sa timidité. Eh bien, il s'agit d'une école que nous avons, avec mille peines et mille sacrifices, fondée, plusieurs frères et moi, au faubourg Saint-Jacques. Nous voulons, en continuant de nous imposer des privations croissantes, acheter la maison fort cher, et alors l'occuper depuis le rez-de-chaussée et une partie de l'entresol. Il y a un laboratoire d'où sortent des émanations et des bruits qui altèrent la santé des enfants. Nous voudrions trouver un moyen honnête de faire déménager le plus promptement possible cet hôte incommode ; car, comme on dit, monsieur le comte, il y a péril en la demeure.

– Je suis au courant de cette affaire, monsieur l'abbé, interrompit le comte Rappt ; j'ai vu le pharmacien.

– Vous l'avez vu ? s'écria l'abbé. – En effet, je te l'avais bien dit, Xavier, c'était lui qui sortait comme nous entrions.

– Moi, je disais que ce n'était pas lui, parce que j'étais loin de me douter qu'il eût l'audace de se présenter chez M. le comte.

– Il l'a eue, répondit le futur député.

– Eh bien, alors, dit l'abbé, rien qu'en le regardant, vous avez dû deviner ce qu'il était.

– Je suis assez physionomiste, messieurs, et, en effet, je crois l'avoir deviné.

– En ce cas, vous n'avez pas manqué de remarquer le prodigieux développement des ailes de son nez ?

– Il a, en effet, un nez énorme.

– C'est l'indice des passions les plus mauvaises.

– Lavater le dit.

– C'est le signalement auquel on reconnaît les hommes pernicieux.

– Je le crois.

– Rien qu'à le voir, on devine qu'il professe les opinions politiques les plus dangereuses.

– Il est, en effet, voltairien.

– Qui dit voltairien dit athée.

– Il a été girondin.

– Qui dit girondin dit régicide.

– Le fait est qu'il n'aime pas les prêtres.

– Qui n'aime pas les prêtres n'aime pas Dieu, et qui n'aime pas Dieu n'aime pas le roi, puisque le roi règne de droit divin.

– C'est donc décidément un méchant homme.

– Un méchant homme ? C'est-à-dire que c'est un révolutionnaire ! dit l'abbé.

– Un buveur de sang ! dit le peintre, qui ne rêve que la subversion de l'ordre social.

– J'en étais sûr, dit M. Rappt ; il a l'air trop calme pour n'être pas un homme violent… Je vous dois des remerciements, messieurs, pour m'avoir signalé un pareil homme.

– Nullement, monsieur le comte, dit Xavier, nous n'avons fait que notre devoir.

– Le devoir de tout bon citoyen, ajouta Sulpice.

– Si vous pouviez, messieurs, me donner des preuves écrites et indubitables de la malignité de ce personnage, on pourrait peut-être le faire disparaître, se débarrasser de lui d'une façon ou d'une autre ; pouvez-vous me donner ces preuves ?

– Rien de plus facile, dit l'abbé avec un sourire de vipère ; nous avons, par bonheur, toutes les preuves dans les mains.

– Toutes ! affirma le peintre.

L'abbé tira de sa poche, comme avait fait le pharmacien, une feuille de papier pliée en quatre, et, la présentant à M. Rappt :

– Voici, dit-il, une pétition signée par douze des plus notables médecins du quartier, laquelle prouve que les médicaments débités par cet empoisonneur ne sont point préparés avec la prudence exigée en pareille matière ; de sorte que quelques-unes de ces drogues ont indubitablement causé la mort.

– Diable ! diable ! diable ! voilà qui est grave, dit M. Rappt ; donnez-moi cette pétition, messieurs, et croyez que j'en ferai bon usage.

– Le moins qu'on puisse réclamer contre un pareil homme, monsieur le comte, ne pouvant pas l'enfermer dans un cabanon à Rochefort ou à Brest, c'est un cabanon à Bicêtre.

– Ah ! monsieur l'abbé, que vous êtes un grand exemple de charité chrétienne ! dit le comte Rappt ; vous voulez le repentir et non la mort du pécheur.

– Monsieur le comte, dit l'abbé en s'inclinant, j'ai fait depuis

longtemps, à l'aide de renseignements que je me suis péniblement procurés, votre biographie. Je n'attendais qu'une conversation telle que celle que nous venons d'avoir ensemble pour la faire paraître. Je l'annoncerai dans le prochain numéro de *l'Hermine.* J'y ajouterai un trait de plus, l'amour de l'humanité.

– Monsieur le comte, ajouta Xavier, je n'oubliera jamais cette visite, et, quand je peindrai le Juste, je vous demande la permission de me souvenir de votre noble visage.

Pendant ce dialogue, en sa qualité de grand général, titre que lui avait donné l'abbé, le colonel avait manœuvré en habile stratège et poussé les deux frères jusqu'à la porte.

Soit qu'il eût compris la manœuvre, soit qu'il n'eût plus rien à demander, l'abbé se décida à porter la main sur le bouton.

En ce moment, la porte s'ouvrit, non pas du fait de l'abbé, mais mue par une impulsion extérieure, et la vieille marquise de la Tournelle, que nos lecteurs n'ont pas oubliée, je l'espère, et qui tenait par plus d'un lien de parenté au comte Rappt, se précipita toute haletante dans la chambre.

– Dieu soit loué ! murmura Rappt se croyant enfin tiré des griffes des deux frères.

CCXCIX

Où il est dit franchement ce qui causait le désordre de madame de la Tournelle.

– Au secours ! je me meurs ! s'écria la marquise d'une voix faible et en tombant, les yeux fermés, dans les bras de l'abbé Bouquemont.

– Ah ! mon Dieu, madame la marquise, fit celui-ci, qu'est-il donc arrivé ?

– Comment ! vous connaissez madame la marquise ? dit le comte Rappt, qui s'était avancé pour porter secours à madame de la Tournelle et qui reculait en la voyant dans les bras d'un ami.

Rien au monde ne pouvait lui causer plus d'effroi que de voir madame de la Tournelle l'amie d'un homme aussi venimeux que l'abbé.

Il connaissait la légèreté d'esprit de la marquise, et quelquefois, la nuit, il s'éveillait en sursaut et couvert de sueur, en songeant que ses secrets étaient aux mains d'une femme qui l'aimait de tout son cœur, mais qui, pareille à l'ours de La Fontaine, pouvait, un jour ou l'autre, l'écraser en lui jetant, pour chasser une mouche(1), un de ses secrets à la tête.

Puis, si la marquise était l'amie des deux frères, il connaissait assez la marquise pour savoir qu'au lieu d'être un renfort pour lui, elle serait un renfort pour les gens d'Église.

Il fut donc de plus en plus atterré quand, à ces mots qui lui étaient échappés presque malgré lui : « Comment ! vous connaissez madame la marquise ? » l'abbé Bouquemont répondit, parodiant la phrase du comte à propos de M. de Saint-Herem :

– Je serais indigne de vivre si je ne connaissais pas une des personnes les plus pieuses de Paris !

Le comte vit qu'il fallait prendre son parti de cette connaissance, et, revenant à la marquise, qui simulait, par habitude, à soixante ans, un de ces évanouissements qui lui allaient si bien à vingt :

– Qu'avez-vous donc, madame ?... lui demanda-t-il à son tour. Ne nous laissez pas, je vous en supplie, plus longtemps dans l'inquiétude.

– J’ai que je meurs ! répondit la marquise sans ouvrir les yeux.

C’était tout à la fois répondre et ne pas répondre.

Aussi le comte Rappt, qui vit que la chose n’était point aussi inquiétante qu’il l’avait craint d’abord, se contenta-t-il de dire à son secrétaire :

– Il faut appeler du secours, Bordier.

– Inutile, répondit la marquise en rouvrant les yeux et en regardant autour d’elle avec effroi.

Elle vit l’abbé.

– Ah ! c’est vous, monsieur l’abbé, dit la vieille dévote du ton le plus tendre.

Ce ton fit frémir le comte Rappt.

– Oui, madame la marquise, c’est moi, répondit joyeusement l’abbé ; et j’ai l’honneur de vous présenter mon frère, M. Xavier Bouquemont.

– Peintre de grand mérite, dit la marquise avec le plus gracieux sourire, et que je recommande de tout mon cœur à notre futur député.

– Inutile, madame, répondit M. Rappt, ces messieurs, Dieu merci ! se recommandent suffisamment par eux-mêmes.

Les deux frères baissèrent les yeux et s’inclinèrent modestement et d’un mouvement si parfaitement pareil, qu’on eût dit qu’il leur était imprimé par le même ressort.

– Que vous est-il donc arrivé, marquise ? demanda à demi-voix M. Rappt, comme pour indiquer aux deux visiteurs qu’en se prolongeant, leur visite deviendrait indiscrète.

L’abbé comprit l’intention et fit mine de se retirer.

– Mon frère, dit-il, je commence à m’apercevoir que nous abusons du temps de M. le comte.

Mais la marquise le retint par le pan de sa redingote.

– Nullement, dit-elle, monsieur l’abbé ; la cause de ma douleur n’est un secret pour personne. D’ailleurs, comme vous n’êtes pas tout à fait étranger à ce qui m’arrive, je suis ravie de vous rencontrer ici.

Le front du futur député s’obscurcit ; le front de l’abbé, au contraire, rayonna de joie.

– Que voulez-vous dire, madame la marquise ? s’écria-t-il, et comment, moi qui donnerais ma vie pour vous, puis-je avoir le chagrin de ne pas être étranger à votre douleur ?

– Ah ! monsieur l'abbé, dit la marquise avec un accent désespéré, vous connaissiez bien Croupette ?

– Croupette ? s'exclama l'abbé d'un ton qui, évidemment voulait dire : « Qu'est-ce que cela ? »

Le comte, qui savait, lui, ce que c'était que Croupette, et qui pressentait la cause de cette grande douleur de la marquise, tomba sur un fauteuil en poussant un soupir de découragement et comme un homme qui abandonne, de guerre lasse, la position à ses ennemis.

– Oui, Croupette, reprit la marquise d'un ton dolent. Vous ne connaissez qu'elle ; vous m'avez vue vingt fois avec elle.

– Où cela, madame la marquise ? reprit l'abbé.

– Mais à votre cure, monsieur l'abbé ; à la confrérie, à Montrouge. Je l'emmène, ou plutôt, hélas ! je l'emmenais toujours avec moi. Oh ! grand Dieu ! la pauvre bête, elle eût fait de beaux cris, si je l'eusse laissée seule à l'hôtel.

– Ah ! j'y suis, s'écria l'abbé mis enfin au courant par cette exclamation : « Pauvre bête ! » J'y suis. Et, se frappant le front comme un homme désespéré :

– Il s'agit de votre charmante petite chienne ! une adorable petite bête, gracieuse et intelligente ! Lui serait-il arrivé quelque malheur, madame la marquise, à cette chère petite Croupette ?

– Malheur ! Je le crois bien, qu'il lui est arrivé malheur, s'écria la marquise en sanglotant ; elle est morte, monsieur l'abbé !

– Morte ! s'écrièrent en chœur les deux frères.

– Morte victime d'un crime odieux, d'un guet-apens abominable !

– Ô ciel ! s'écria Xavier.

– Et quel est l'auteur de cet exécrable forfait ? demanda l'abbé.

– Qui ? vous le demandez ! fit la marquise.

– Oui, nous le demandons, dit Xavier.

– Eh bien, dit la marquise, c'est notre ennemi à tous, l'ennemi du gouvernement, l'ennemi du roi, le pharmacien du faubourg Saint-Jacques !

– J'en étais sûr ! s'écria l'abbé.

– Je l'aurais juré ! dit le peintre.

– Mais comment cela s'est-il fait, mon Dieu ?

– J'étais allée chez nos bonnes sœurs, fit la marquise ; en passant devant le pharmacien, la pauvre Croupette, que je tenais

en laisse, s'arrête. – Je crois que la pauvre bête a besoin de s'arrêter. – Je m'arrête aussi… Tout à coup, elle pousse un cri d'angoisse, me regarde avec douleur, et tombe roide morte sur le pavé.

– Horrible ! s'écria l'abbé en levant les yeux vers le plafond.

– Épouvantable ! dit le peintre en se voilant la face.

Pendant ce récit, le comte Rappt avait déversé son impatience sur un paquet de plumes qu'il avait complètement déchiqueté.

Madame la marquise de la Tournelle s'aperçut à la fois du peu d'intérêt qu'il portait au récit de cette touchante catastrophe et de l'impatience que lui causait la présence des deux frères.

Elle se leva.

– Messieurs, dit-elle avec une froide dignité, je vous suis d'autant plus reconnaissante des marques d'intérêt que vous donnez à la malheureuse Croupette, qu'elles font contraste avec l'indifférence profonde de monsieur mon neveu, qui, tout préoccupé de ses projets d'ambition, n'a pas de temps à donner aux choses du cœur.

Les deux frères regardèrent le comte Rappt avec indignation.

– Crapaud et vipère ! murmura celui-ci.

Puis, à la marquise :

– Si fait, madame, lui dit-il, et la preuve, au contraire, que je prends la part la plus vive à votre chagrin, c'est que je me mets à votre disposition pour poursuivre l'auteur du délit.

– Ne vous avions-nous pas dit, monsieur le comte, fit l'abbé, que cet homme était un misérable, capable de tous les crimes ?

– Un profond scélérat ! fit Xavier.

– Vous me l'avez dit, en effet, messieurs, répliqua le député se levant et saluant les deux frères, en homme qui dit : « Maintenant que nous nous entendons, maintenant que nous sommes du même avis, maintenant qu'aucune dissension ne nous divise, allez-vous-en chez vous et laissez-moi tranquille chez moi. »

Les deux frères comprirent le mouvement, et surtout le regard.

– Adieu donc, monsieur le comte, dit alors l'abbé Bouquemont d'un air légèrement froid. Je regrette que vous ne puissiez nous consacrer quelques instants de plus ; nous avions encore, mon frère et moi, quelques questions importantes à vous soumettre.

– Des plus importantes, reprit Xavier.

– Ce n'est que partie remise, dit l'ex-député, et je me flatte que

j'aurai le bonheur de vous revoir.

– C'est notre vœu le plus ardent, fit le peintre.

– À bientôt donc, fit l'abbé. Puis, saluant le comte, l'abbé sortit le premier, suivi du peintre, qui, après avoir imité en tout son aîné, sortit à son tour.

Le comte Rappt ferma la porte derrière eux et resta quelque temps la main appuyée sur le bouton de la porte, comme pour s'assurer qu'ils ne rentreraient pas.

Puis, s'adressant à son secrétaire d'une voix qui semblait n'avoir conservé de force que pour donner ce dernier ordre :

– Bordier, dit-il, vous connaissez bien ces deux hommes ?

– Oui, monsieur le comte, fit Bordier.

– Eh bien, Bordier, je vous chasse s'ils remettent jamais les pieds dans mon cabinet.

– Quelle fureur contre ces hommes de Dieu, mon cher Rappt ! dit dévotement la marquise.

– Des hommes de Dieu, eux ? rugit le futur député. Des suppôts de Satan, des messagers du diable, vous voulez dire !

– Vous vous trompez, monsieur, et du tout au tout, je vous jure, dit la marquise.

– Ah ! c'est vrai, j'oubliais qu'ils sont vos amis.

– Et j'ai pour la piété de l'un la plus profonde admiration, et pour le talent de l'autre la plus cordiale sympathie.

– Eh bien, je vous en fais mon compliment, marquise, dit le comte en s'essuyant le front ; votre sympathie et votre admiration sont bien placées. J'ai vu bon nombre de coquins depuis que je suis aux affaires ; mais c'est la première fois, dans toute ma carrière, que j'ai rencontré des intrigants de ce calibre-là. Oh ! l'Église choisit bien ses lévites. Cela ne m'étonne pas qu'elle soit si impopulaire !

– Monsieur, s'écria la marquise courroucée, vous blasphémez !

– Vous avez raison ; ne parlons donc plus d'eux ; parlons d'autre chose.

Alors, se retournant vers son secrétaire :

– Bordier, j'ai à causer d'une affaire de la plus haute importance avec ma chère tante, dit-il, essayant de regagner le chemin qu'il venait de perdre dans l'esprit de la marquise. Il m'est donc impossible de continuer à recevoir. Passez dans l'antichambre, et, à part deux ou trois personnes dont je laisse le choix à votre

perspicacité, renvoyez tout le reste. Sur mon honneur, je suis brisé de fatigue.

Le secrétaire sortit, et le comte Rappt resta seul avec la marquise de la Tournelle.

– Oh ! que les hommes sont méchants ! murmura sourdement la marquise en se laissant tomber, toute défaillante, sur son fauteuil.

M. Rappt avait bonne envie d'en faire autant ; mais le désir d'avoir avec sa tante cette conversation importante qu'il avait annoncée à Bordier l'arrêta.

– Chère marquise, dit-il en allant à elle et en lui touchant légèrement l'épaule avec la main, je suis prêt, surtout en ce moment, à abonder dans votre sens ; mais vous savez que ce n'est pas le moment de nous perdre dans des considérations générales : les élections ont lieu après-demain.

– Voilà pourquoi, reprit la marquise, je vous trouve fort imprudent de vous être fait des ennemis de deux hommes aussi influents que le sont dans le parti clérical l'abbé de Bouquemont et son frère.

– Comment ! deux ennemis ? s'écria le comte Rappt ; deux ennemis de ces deux coquins ?

– Oh ! vous pouvez y compter. J'ai reconnu de la haine dans le regard que vous ont jeté, en prenant congé de vous, ces deux dignes jeunes gens.

– Ces deux dignes jeunes gens !... En vérité, vous me faites damner, ma tante... Des ennemis !... Je me suis fait des ennemis de ces deux drôles !... Un regard de haine !... Ils m'ont jeté un regard de haine en me quittant !... Mais, quand ils m'ont quitté, madame la marquise, savez-vous qu'ils étaient ici depuis plus d'une heure ? savez-vous qu'ils ont passé cette heure à me caresser et à me menacer tour à tour ? savez-vous que j'ai promis à l'un une cure de cinq à six mille francs, à l'autre toute une église à décorer ; qu'après avoir abreuvé leur avidité, j'ai été obligé de repaître leur haine ? Oh ! par ma foi, le cœur, si peu susceptible que je sois, a fini par me lever de dégoût, et, s'ils n'étaient pas sortis, je crois, Dieu me pardonne, que j'allais les mettre à la porte.

– Et vous auriez eu grand tort : l'abbé Bouquemont est le dévoué de monseigneur Coletti, qui me paraît déjà fort mal disposé envers vous.

– Ah ! voyons, en effet, abordons la question, il en est temps. Que me dites-vous là, que monseigneur Coletti est mal disposé envers moi ?

– Très mal.

– Vous l'avez donc vu ?

– Ne m'aviez-vous pas priée de le voir ?

– Sans doute, puisque cette visite, justement, est l'affaire importante dont je voulais vous parler.

– Il faut que quelqu'un, mon cher comte, vous ait nui dans l'esprit de monseigneur.

– Voyons, pas d'ambages, marquise ; expliquons-nous. Vous m'aimez de tout votre cœur, n'est-ce pas ?

– Mon cher Rappt, pouvez-vous en douter ?

– Je n'en doute pas. Voilà pourquoi je parle franchement avec vous. J'ai besoin d'être renommé. Je veux l'être. C'est pour moi le *to be or not to be* ; mon avenir est là. L'ambition me tiendra lieu de bonheur. Mais il faut que cette ambition soit satisfaite. Il faut que je sois député, pour être ministre ; je veux être ministre ; il faut que je sois ministre. Eh bien, monseigneur Coletti avait promis que, par madame la duchesse d'Angoulême, dont il est le confesseur, il amènerait le roi à cette nomination. A-t-il fait ce qu'il avait promis ?

– Non, dit la marquise.

– Il ne l'a pas fait ? s'écria le comte étonné.

– Et, dit la marquise, je ne crois pas même qu'il soit disposé à le faire.

– Voyons – car, en vérité, ma tête se fend ! – il refuse de m'appuyer ?

– Absolument.

– Il vous l'a dit ?

– Il me l'a dit.

– Ah çà ! mais il a donc oublié que c'est moi qui l'ai fait nommer évêque, et que c'est par vous qu'il est entré dans la maison de madame la duchesse d'Angoulême ?

– Il se souvient de tout cela ; mais tout cela, dit-il, ne saurait le faire mentir à sa conscience.

– Sa conscience ! sa conscience !… murmura le comte Rappt. Chez quel usurier l'avait-il donc mise en gage, et lequel de mes ennemis lui a fourni l'argent pour la retirer ?

– Mon cher comte ! mon cher comte ! s'écria la marquise en se signant, mais je ne vous reconnais plus ; la passion vous égare !

– C'est, en vérité, à se briser le front contre les murs. Encore un

que je croyais acheté et qui veut faire son prix avant de se vendre ! Ma chère marquise, montez en voiture… vous avez du monde aujourd'hui, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien, allez chez monseigneur Coletti, invitez-le.

– Vous n'y songez pas ? il est trop tard.

– Vous direz que vous avez voulu lui faire l'invitation vous-même.

– Je sors de chez lui et ne lui en ai pas dit un mot.

– Comment, sachant le peu de temps que j'ai, n'avez-vous pas obtenu de lui qu'il vînt avec vous ?

– Il a refusé, en disant que, si vous croyiez avoir affaire à lui, c'était à vous à venir chez lui, et non pas à lui à venir chez vous.

– J'irai demain.

– Il sera trop tard.

– Comment cela ?

– Les journaux auront paru, et ce que l'on aura à dire contre vous sera imprimé.

– Que peut-il avoir à dire contre moi ?

– Qui sait !

– Comment, qui sait ? Expliquez-vous.

– Monseigneur Coletti est, vous le savez, en train de convertir la princesse Rina à la religion catholique.

– Elle n'est pas encore convertie ?

– Non ; mais sa santé s'affaiblit tous les jours ; il est, de plus, le confesseur de votre femme.

– Oh ! Régina n'a rien pu dire contre moi.

– Qui sait ! en confession…

– Madame, fit le comte Rappt indigné, pour les plus mauvais prêtres, la confession est sacrée.

– Enfin, que sais-je, moi ! mais si j'ai un conseil à vous donner, c'est…

– C'est… quoi ?

– C'est de monter en voiture vous-même et d'aller faire votre paix avec lui.

– Mais j'ai encore là trois ou quatre électeurs à recevoir.

– Remettez-les à demain.

– Je perdrai leurs voix.

– Mieux vaut perdre trois voix que mille.

– Vous avez raison. – Baptiste ! cria M. Rappt en se pendant à la sonnette. Baptiste !

Baptiste parut.

– Ma voiture, dit le comte, et envoyez-moi Bordier.

Un instant après, le secrétaire rentrait dans le cabinet.

– Bordier, dit le comte, je sors par l'escalier dérobé ; renvoyez tout le monde.

Et, ayant baisé vivement la main de la marquise, M. Rappt s'élança hors de son cabinet, mais pas si vivement toutefois qu'il ne pût entendre madame de la Tournelle dire à son secrétaire :

– Et maintenant, Bordier, nous allons chercher, n'est-ce pas, les moyens de venger la mort de Croupette ?

CCC

Où il est démontré que deux augures ne peuvent pas se regarder sans rire

Le comte Rappt arriva rapidement rue Saint-Guillaume, où était situé l'hôtel qu'habitait monseigneur Coletti.

Monseigneur occupait un pavillon entre cour et jardin. Rien de plus charmant que ce retrait : un vrai nid de poète, d'amoureux ou d'abbé, ouvert aux rayons du midi, hermétiquement fermé aux cruels vents du nord.

L'intérieur de ce pavillon décelait, à première vue, le sensualisme raffiné du personnage sacré qui l'habitait. Un air tiède, balsamique, voluptueux, vous saisissait dès qu'on entrait dans l'appartement, et un homme qu'on eût amené là les yeux bandés eût pu se croire, rien qu'en humant le parfum de l'atmosphère, dans un de ces boudoirs mystérieux, enivrants, où les beaux du Directoire allaient chanter leurs cantiques et brûler leur encens.

Un domestique, moitié huissier, moitié prêtre, introduisit le comte Rappt dans un petit salon à demi éclairé, ou plutôt à demi obscur, qui précédait le salon de réception.

– Sa Grandeur est profondément occupée en ce moment, dit le domestique, et je ne sais si elle pourra recevoir ; mais si monsieur veut dire son nom…

– Annoncez le comte Rappt, répondit le futur député.

Le domestique s'inclina profondément et entra dans le salon. Il revint quelques instants après en disant :

– Sa Grandeur va recevoir M. le comte.

Le colonel n'attendit pas longtemps. Au bout de cinq minutes, il vit sortir du salon, reconduits par monseigneur Coletti, deux personnages dont il ne distingua pas tout d'abord la figure, mais qu'il reconnut bientôt en les voyant s'incliner devant lui avec une servilité dont les seuls frères Bouquemont avaient jamais fait preuve.

C'étaient, en effet, Sulpice et Xavier Bouquemont.

M. Rappt les salua aussi courtoisement qu'il put et entra dans le salon, suivi de l'évêque, qui ne voulut pas consentir à passer le

premier.

– Je ne m'attendais guère à avoir l'honneur et le plaisir de vous voir aujourd'hui, monsieur le comte, dit Sa Grandeur en faisant asseoir le comte Rappt sur une causeuse, et s'y asseyant à son tour.

– Et pourquoi donc, monseigneur ? demanda celui-ci.

– Parce qu'un homme d'État comme vous, répondit d'un air humble monseigneur Coletti, doit avoir autre chose à faire, la veille des élections, que de visiter un pauvre ermite comme moi.

– Monseigneur, dit vivement le comte, qui voyait que cet hypocrite marivaudage pouvait l'entraîner un peu trop loin, madame la marquise de la Tournelle a eu la charité de m'avertir que j'avais perdu, à ma grande surprise et à mon grand chagrin, tout crédit dans votre esprit.

– Madame la marquise de la Tournelle a été peut-être un peu loin, interrompit l'abbé, en disant tout crédit.

– C'est me dire, monseigneur, qu'il s'en faut de peu.

– J'avoue, monsieur le comte, répondit l'abbé en fronçant le sourcil d'un air de tristesse et en levant les yeux au ciel, comme s'il appelait sur le pécheur qui était devant lui toute la miséricorde divine, j'avoue qu'au moment où Sa Majesté m'a demandé mon opinion sincère sur votre réélection et sur votre entrée au ministère, j'avoue… que, sans dire tout ce que je pensais, j'ai été contraint de prier le roi de réfléchir et de ne pas prendre un parti avant que j'eusse longuement causé avec vous.

– Je ne suis ici que pour cela, monseigneur, dit assez sèchement le futur député.

– Eh bien !… causons, monsieur le comte.

– Qu'avez-vous à me reprocher, monseigneur ? demanda M. Rappt ; personnellement, bien entendu.

– Moi ! s'écria l'évêque d'un air innocent ; moi, avoir personnellement quelque chose à vous reprocher ? Mais, en vérité, vous me rendez confus ; car, du moment qu'il s'agit de moi, monsieur le comte, moi, je n'ai qu'à me louer de vous ! Je l'ai dit au roi, je l'avoue hautement ; je le raconte à qui veut l'entendre, moi, je suis votre tout reconnaissant !

– Alors, monseigneur, de quoi s'agit-il ? Puisque vous n'avez, dites-vous, qu'à vous louer de moi, d'où vient le discrédit où je suis tombé auprès de vous ?

– C'est bien difficile à vous dire, fit l'évêque en hochant la tête d'un air embarrassé.

– Je puis peut-être vous aider, monseigneur.

– Je ne demande pas mieux, monsieur le comte ; aussi bien, vous vous doutez, je pense, de ce dont il s'agit ?

– Nullement, je vous assure, répliqua M. Rappt ; mais, en cherchant tous les deux, nous y arriverons peut-être.

– Je vous écoute avec le plus grand intérêt.

– Il y a en vous deux hommes, monseigneur : le prêtre et l'homme politique, dit le comte en regardant fixement l'évêque ; lequel des deux ai-je offensé ?

– Mais aucun des deux, répondit l'évêque en feignant d'hésiter.

– Je vous demande pardon, monseigneur, reprit le comte Rappt ; parlons donc franc, et dites-moi auquel des deux hommes que vous êtes je dois des excuses et une réparation.

– Écoutez, monsieur le comte, dit l'évêque ; je serai franc avec vous, en effet ; et, pour commencer, permettez-moi de vous rappeler l'admiration que j'ai pour votre beau talent. Nul homme ne m'a semblé, jusqu'ici, plus digne que vous d'aspirer aux plus grandes charges de l'État ; malheureusement, une tache est venue obscurcir l'éclat dont je me plaisais à vous parer.

– Expliquez-vous, monseigneur. Je ne demande pas mieux que de me confesser.

– Eh bien, dit lentement et froidement l'évêque, je vous prends au mot ; je veux vous confesser ! Le hasard m'a rendu confident d'une faute que vous avez commise ; avouez-la-moi comme si vous étiez au tribunal de la pénitence, et, dussé-je user mes genoux à prier pour vous, j'implorerai jour et nuit la miséricorde divine jusqu'à ce que j'obtienne votre pardon.

– Hypocrite ! pensa le comte Rappt, hypocrite et imbécile ! Comment peux-tu croire que je serai assez niais pour me laisser prendre au piège ? C'est moi qui vais te confesser, au contraire…

– Monseigneur, dit-il tout haut, si je vous comprends, vous avez eu, *par hasard* (et il appuya avec intention sur ce mot), vous avez eu connaissance d'une faute que j'ai commise. Mettez-moi un peu sur la voie ! Est-ce un péché véniel… ou… mortel ? Là est toute la question.

– Scrutez-vous, monsieur le comte, interrogez-vous, dit l'évêque d'un air plein de componction ; fouillez votre conscience. Avez-vous quelque chose de grave… de très grave, à vous reprocher ? Vous savez que j'ai pour votre famille et pour vous, en particulier, une tendresse toute paternelle ; j'en aurai toute l'indulgence ! Parlez donc avec confiance ; vous n'avez pas d'ami plus dévoué

que moi.

– Écoutez, monseigneur, reprit le comte Rappt en regardant sévèrement l'évêque : nous connaissons les hommes tous les deux ; nous connaissons, à ne pas nous y tromper l'un et l'autre, et aussi bien l'un que l'autre, les passions humaines ; nous savons que peu de nous arrivent à notre âge, avec nos appétits et nos ambitions, au point de la vie où nous en sommes, sans apercevoir, en regardant derrière eux… des faiblesses !

– Sans doute ! interrompit l'évêque en baissant les yeux, car il ne pouvait soutenir le regard fixe du futur député ; sans doute, la nature humaine est imparfaite, sans doute nous avons tous derrière nous, à notre suite, à nos trousses, un cortège d'erreurs, de faiblesses… Mais, reprit-il en levant la tête, il est de ces faiblesses dont la divulgation serait de nature à compromettre sérieusement, dangereusement même ! Si c'est une faute de cette espèce, avouez, monsieur le comte, que nous ne serions pas trop de deux pour conjurer les périls qui en seraient la suite. Interrogez-vous donc.

Le comte regarda l'évêque d'un œil haineux. Il avait envie de l'accabler d'injures ; mais il pensa qu'il aurait meilleur marché de lui en *jésuitant* à son image ; et il répondit d'un air contrit :

– Hélas ! monseigneur, se souvient-on parfaitement de tout ce qu'on a pu faire de mal ou de bien en ce monde ? Une faute qui peut nous paraître légère, de peu d'importance, à nous qui savons que la fin justifie les moyens, peut devenir une faute énorme, un crime monstrueux aux yeux de la société. La nature humaine est si imparfaite, comme vous le disiez tout à l'heure ; notre ambition est si grande ! notre vue si longue ! notre vie si courte ! nous sommes tellement habitués, pour arriver à notre but, à écarter chaque jour des épines inattendues, à traverser des broussailles nouvelles, que nous oublions facilement les misères de la veille devant les obstacles du moment. Et alors, quel est celui de nous qui ne porte pas au fond de lui son secret dangereux, ses remords, ses craintes ? quel est celui qui peut se dire, en toute conscience, arrivé à notre heure : « J'ai marché dans le droit chemin, jusqu'aujourd'hui, sans laisser une goutte de mon sang aux épines de la route ! J'ai accompli glorieusement ma tâche, sans assumer sur moi le poids de telle ou telle faute, de tel ou tel crime, même ? » Que celui-là se montre, s'il a eu la moindre ambition dans le cœur, et, devant celui-là, je me prosternerai humblement, et à celui-là, je dirai en me frappant la poitrine : « Je suis indigne d'être ton frère. » Le cœur de l'homme est semblable aux grands fleuves, qui reflètent le ciel à la surface et cachent aux regards le limon de leur lit. Ne me demandez donc pas, monseigneur, la

confidence de tels ou tels secrets ! J'ai plus de secrets que d'années ! Dites-moi plutôt lequel de ces secrets vous avez appris, et nous partirons de là tous les deux pour chercher le moyen d'absoudre la faute.

– Je ne demande pas mieux que de vous être agréable, monsieur le comte, dit l'évêque ; cependant, si votre secret m'a été confié, et que j'ai fait serment de le garder, comment voulez-vous que je manque à mon serment ?

– Est-ce en confession ? demanda M. Rappt.

– Non… pas précisément, dit en hésitant l'évêque.

– Alors, monseigneur, vous pouvez parler, dit sèchement le futur député. Entre honnêtes gens comme nous, il faut s'entraider… Je vous rappellerai, d'ailleurs, en passant, continua sévèrement le comte Rappt, et afin de mettre votre conscience à l'aise, que vous n'en êtes pas à votre premier serment.

– Mais, monsieur le comte… interrompit en rougissant l'évêque.

– Mais, monseigneur, reprit le député, sans parler des serments politiques, qui ne sont prêtés que pour être rendus, c'est-à-dire violés, vous en avez violés plusieurs autres…

– Monsieur le comte ! s'écria l'évêque d'une voix indignée.

– Vous avez, monseigneur, fait vœu de chasteté, continua le comte, et vous êtes, à ma connaissance et au su de chacun, l'abbé le plus galant de Paris.

– Monsieur le comte, vous m'injuriez ! dit l'évêque en se cachant la figure dans ses mains.

– Vous avez fait vœu de pauvreté, poursuivit le diplomate, et vous êtes plus riche que moi ; car vous avez cent mille francs de dettes ; vous avez fait vœu de…

– Monsieur le comte ! dit l'évêque en se levant, je n'en saurais entendre davantage. Je croyais que vous veniez chercher la paix ici, et c'est la guerre que vous venez m'apporter ; soit.

– Écoutez, monseigneur, reprit plus doucement le futur député ; nous n'avons rien à gagner, ni l'un ni l'autre, à nous faire la guerre. Je ne l'apporte donc pas, ainsi que vous le dites. Si telle avait été mon intention, je n'aurais pas l'honneur de m'expliquer avec vous en ce moment.

– Mais que désirez-vous de moi ? demanda l'évêque en se radoucissant.

– Je désire savoir, répondit nettement le comte Rappt, laquelle de mes fautes est venue à votre connaissance.

– Une faute horrible ! murmura l'évêque en levant les yeux au plafond.

– Laquelle ? insista le comte.

– Vous avez épousé votre fille ! dit monseigneur Coletti en se voilant la face et en se laissant tomber sur la causeuse.

Le comte le regarda avec une sorte de mépris, d'un air qui signifiait : « Eh bien, oui, après ? »

– Est-ce de la comtesse que vous tenez ce secret ? demanda-t-il.

– Non, répondit l'évêque.

– De la marquise de la Tournelle ?

– Non, répéta monseigneur.

– Alors c'est de la maréchale de Lamothe-Houdon.

– Je ne puis vous dire de qui, fit l'évêque en hochant la tête.

– J'aurais dû y penser ; vous êtes son confesseur.

– Croyez que ce n'est pas par la confession que je l'ai appris, s'empressa de dire le prélat.

– Je le crois, dit M. Rappt, je n'en doute même pas, monseigneur. Eh bien, ajouta-t-il en regardant en face l'évêque, c'est la vérité. Elle est sans doute horrible, comme vous le disiez ; mais je l'avoue courageusement. Oui, j'ai épousé ma fille, mais *spirituellement,* monseigneur, si vous me permettez de m'exprimer ainsi, et non matériellement, comme vous semblez le croire. Oui, j'ai commis ce crime, horrible aux yeux de la société, devant le Code. Mais, vous le savez, le Code n'est pas fait pour arrêter deux sortes de gens : ceux qui sont au-dessous, comme les criminels de bas étage, et ceux qui sont au-dessus, comme vous et moi, monseigneur.

– Monsieur le comte, s'écria vivement l'évêque en regardant tout autour de lui, comme s'il se doutait que quelqu'un pût recueillir ces paroles.

– Eh bien, monseigneur, reprit le comte Rappt après un moment d'hésitation, en retour de votre secret, je vais vous en confier un autre qui ne manquera pas, j'en suis sûr, de vous être aussi agréable.

– Que voulez-vous dire ? demanda l'évêque en tendant les oreilles.

– Vous souvenez-vous d'une conversation que nous avons eue ensemble, un soir, quelques heures avant mon départ pour la Russie, en nous promenant sous les grands arbres du parc de Saint-Cloud ? Il était sept heures et demie environ.

– Je me souviens, en effet, de la promenade, dit l'évêque en rougissant ; mais je ne me rappelle que très vaguement notre conversation.

– En ce cas, monseigneur, je vais vous la rappeler tout à fait, ou plutôt vous la résumer brièvement. Vous m'avez demandé de vous faire nommer archevêque. Je me suis souvenu de vos paroles et j'ai agi. Le lendemain de mon retour de Saint-Pétersbourg, j'ai écrit à notre saint-père, et, en lui rappelant que vous aviez du sang de Mazarin dans les veines, et surtout de son génie dans l'esprit, j'ai insisté pour avoir une prompte réponse. Je l'attends d'ici à quelques jours.

– Croyez, monsieur le comte, que je suis confus de votre bonté, balbutia l'évêque ; je ne pensais pas avoir manifesté un si ambitieux désir. Je regrette que la faute qui nous sépare ne me permette pas de vous remercier comme je l'aurais voulu ; car un pécheur comme…

Le comte Rappt l'arrêta.

– Attendez un moment, monseigneur, dit-il en regardant l'évêque, le rire sur les lèvres ; je vous ai parlé d'un secret, je ne vous ai rien dit que de très simple. Vous souhaitez d'être archevêque, j'écris à notre saint-père ; nous attendons sa réponse. Jusque-là, rien que de naturel. Mais le secret, le voici, et il faut que je compte entièrement et absolument sur vous, monseigneur, pour vous le révéler, car c'est un secret d'État…

– Que voulez-vous dire ? s'écria vivement l'évêque ; un peu trop vivement, peut-être, car le diplomate sourit de pitié.

– Pendant que la marquise de la Tournelle, reprit le comte, était auprès de vous, le médecin de monseigneur de Quélen était auprès de moi.

Ici, l'évêque ouvrit grandement les yeux, comme pour bien voir si celui qui lui annonçait la visite du médecin de l'archevêque était un messager de bonne nouvelle.

Le comte Rappt sembla ne pas s'apercevoir de l'attention que monseigneur Coletti prêtait à ses paroles ; il continua :

– Le médecin de monseigneur, assez jovial d'ordinaire, comme les gens de sa classe, qui ont assez d'esprit pour accepter gaiement ce qu'ils ne peuvent empêcher, m'a paru si profondément affecté, que je me suis cru forcé de lui demander la cause de son affliction.

– Qu'avait donc le docteur ? demanda l'évêque avec une feinte émotion qu'il tâcha de rendre véritable. Sans avoir l'honneur d'être son ami, je le connais assez intimement pour m'intéresser

particulièrement à lui, outre qu'il est un des chrétiens les plus recommandables, puisqu'il est patronné par nos révérends frères de Montrouge !

– La cause de son chagrin est facile à comprendre, répondit M. Rappt, et vous la comprendrez mieux que personne, monseigneur, quand je vous dirai que notre saint prélat est malade.

– Monseigneur est malade ? s'écria l'abbé avec une terreur très bien jouée, devant tout autre que le comédien que nous avons appelé le comte Rappt.

– Oui, répondit celui-ci.

– Dangereusement ?… demanda l'évêque en regardant fixement son interlocuteur. Dans ce regard, il y avait tout un discours, toute une question, toute une interrogation expressive, pressante. Ce regard voulait dire : « Je vous comprends ; vous m'offrez l'archevêché de Paris en retour de votre crime. Nous nous entendons tous les deux. Mais ne me trompez pas ; redoutez de me tromper, ou malheur à vous ! car, soyez-en bien sûr, j'userai de toutes mes forces pour vous abattre. »

Voilà tout ce que ce regard signifiait, et plus encore peut-être.

Le comte Rappt le comprit, et il répondit affirmativement.

L'évêque reprit :

– Croyez-vous que la maladie soit assez dangereuse pour que nous ayons la douleur de perdre ce saint homme ?

Le mot *douleur* signifiait *espérance*.

– Le docteur était inquiet, dit M. Rappt d'une voix émue.

– Très inquiet ? dit monseigneur Coletti sur le même ton.

– Oui, très inquiet !

– La médecine a tant de ressources, qu'il est bien permis d'espérer la guérison de ce saint homme.

– Saint homme est le mot, monseigneur.

– Un homme qu'on ne remplacera pas !

– Qu'on remplacera difficilement, du moins.

– Qui pourrait le remplacer ? demanda l'évêque d'un air affligé.

– Celui qui, ayant déjà toute la confiance de Sa Majesté, dit le comte, serait encore présenté au roi comme le digne successeur du prélat.

– Un tel homme existe-t-il ? demanda modestement l'évêque.

– Oui, répondit le futur député, il existe.

– Et vous le connaissez, monsieur le comte ?

– Oui, répéta M. Rappt, je le connais.

Et, en disant ces mots, le diplomate regarda l'évêque de la façon dont celui-ci l'avait regardé précédemment, c'est-à-dire qu'il lui mit le marché à la main. Monseigneur Coletti le comprit, et, baissant la tête avec humilité, il dit :

– Je ne le connais pas !

– Eh bien, monseigneur, permettez-moi de vous le faire connaître, reprit M. Rappt. L'évêque frémit.

– C'est vous, monseigneur.

– Moi ! s'écria l'évêque ; moi, indigne ! moi ! moi !

Et il répéta ce mot *moi* pour feindre l'étonnement.

– Vous, monseigneur, dit le comte, si votre nomination dépend de moi, comme elle peut en dépendre, si je suis ministre.

L'évêque faillit se trouver mal de plaisir.

– Eh quoi !... balbutia-t-il.

Le futur député ne le laissa pas continuer.

– Vous m'avez compris, monseigneur, dit-il, c'est un archevêché que je vous propose en retour de votre silence. Je crois que nos deux secrets se valent l'un l'autre.

– Ainsi, dit l'évêque en regardant tout autour de lui, vous vous engagez solennellement, le cas échéant, à me trouver digne de l'archevêché de Paris ?

– Oui, dit M. Rappt.

– Et, le cas échéant, répéta l'évêque, vous ne renierez pas votre parole ?

– Ne connaissons-nous pas tous deux la valeur des serments ? dit en souriant le comte.

– Sans doute, sans doute ! fit l'évêque ; entre honnêtes gens, on s'entend toujours... Si bien, ajouta-t-il, que, si je vous en priais, vous me confirmeriez cette promesse ?

– Certainement, monseigneur.

– Même par écrit ? demanda l'évêque d'un air de doute.

– Même par écrit ! affirma le comte.

– Eh bien !... fit l'évêque en se tournant du côté d'une table sur laquelle il y avait du papier, une plume, de l'encre, et, comme on dit en argot de théâtre, tout ce qu'il faut pour écrire.

Ce mot *eh bien* était si expressif, que le compte Rappt, sans

demander plus d'explication, se dirigea vers la table, et confirma par écrit la promesse qu'il venait de faire verbalement à l'évêque.

Il lui tendit le papier ; l'évêque le prit, en lut le contenu, le saupoudra, le plia, le mit dans un tiroir, et, regardant M. Rappt avec un sourire dont son aïeul Méphistophélès ou son confrère l'évêque d'Autun lui avaient certainement transmis le secret :

– Monsieur le comte, lui dit-il, à partir de cette heure, vous n'avez pas d'ami plus dévoué que moi.

– Monseigneur, répondit le comte Rappt, que Dieu, qui nous entend, me punisse si j'ai jamais douté de votre affection.

Et ces deux gens de bien se quittèrent après s'être étroitement serré la main.

CCCI

De la simplicité et de la frugalité de M. Rappt.

Les ministres ressemblent aux vieux comédiens : ils ne savent pas se retirer à temps. Certainement, les votes de la chambre des pairs auraient dû avertir M. de Villèle du danger qui menaçait le roi. Depuis quatre ans, la chambre héréditaire était, en effet, en opposition constante avec les vœux du gouvernement. Mais, soit que, doué d'un orgueil immense ou d'un esprit étroit, M. de Villèle ne remarquât pas cette opposition persistante, ou qu'il dédaignât de la remarquer, non seulement il ne songea point à se retirer, mais la création de quatre-vingts pairs nouveaux lui parut un moyen assuré de ramener à lui l'esprit de la chambre haute.

Cependant une majorité, en admettant qu'il l'obtînt à la chambre des pairs, ne lui assurait pas la majorité à la chambre des députés. L'opposition avait fait des progrès rapides dans la chambre élective. De dix ou douze voix de majorité, elle s'était peu à peu élevée à cent cinquante voix. Six réélections avaient eu lieu en province dans le cours de l'année, à Rouen, Orléans, Bayonne, Mamers, Meaux, Saintes, et partout les candidats de l'opposition avaient été nommés à des majorités formidables. À Rouen, le candidat du gouvernement n'avait pu obtenir que 37 voix sur 967 votants. Et il n'y avait point à se méprendre sur le caractère agressif de ces nominations, car, au nombre des nouveaux élus, figuraient La Fayette et Laffitte.

Et c'est là que tous les gouvernements passés, présents et futurs ont échoué et échoueront. Quand on ne précède pas l'opposition, il faut la suivre ! C'est ce venger naïvement de la mer que de la fouetter. Ce n'est pas satisfaire les appétits que de les distraire. « La faim est mauvaise conseillère », dit l'adage.

Aussi allez-vous voir, à partir de ce moment, le vieil esquif de la monarchie, radoubé tant bien que mal par des diplomates étrangers à la France et par un ministère étranger à la nation, chavirer un moment, se relever une minute, louvoyer, pendant trente et un mois, entre mille écueils, et sombrer définitivement, sans espoir de retour.

M. Rappt, toutefois, en revenant de chez monseigneur Coletti, était loin de faire toutes ces réflexions. Il désirait remplacer M. de

Villèle, et il agissait comme M. de Villèle eût agi à sa place, c'est-à-dire qu'il travaillait pour son seul compte, pour son unique intérêt. Il voulait être député d'abord, ministre ensuite, et, pour cela, il ne reculait devant aucun obstacle. Il est vrai qu'il regardait avec tant de mépris les obstacles qu'il rencontrait, qu'il n'avait pas grand mérite à essayer de les écarter.

De retour à l'hôtel, il passa par le petit escalier de service et entra dans son cabinet. Madame de la Tournelle venait de le quitter ; il n'y trouva que Bordier.

– Vous arrivez bien, monsieur le comte, dit le secrétaire ; je vous attendais impatiemment.

– Qu'arrive-t-il, Bordier ? demanda le député en jetant son chapeau sur une table et en se laissant tomber sur un fauteuil.

– Nous n'en avons pas fini avec les électeurs, répondit Bordier.

– Comment cela ?

– Je vous ai débarrassé de tout ce qui restait, sauf un individu qu'il m'est impossible de renvoyer.

– Est-il connu ?

– Comme les bourgeois peuvent l'être. Il disposera de cent voix.

– Comment l'appelez-vous ?

– Brewer.

– Qu'est-ce qu'il fait, ce Brewer ?

– De la bière.

– C'est donc pour cela qu'on l'appelle le Cromwell du quartier ?

– Oui, monsieur le comte.

– Pouah ! fit M. Rappt d'un air de dégoût. Et qu'est-ce qu'il veut, ce marchand de bière ?

– Je ne sais pas au juste ce qu'il veut ; mais je sais ce qu'il ne veut pas : il ne veut pas s'en aller.

– Qu'est-ce qu'il demande, enfin ?

– Il demande à vous voir, et il prétend qu'il ne quittera pas l'hôtel sans vous avoir vu, dût-il vous attendre toute la nuit.

– Et vous dites qu'il a cent voix dans sa poche ?

– Cent voix au moins, monsieur le comte.

– Alors, il faut absolument le recevoir ?

– Je crois que vous ne pouvez pas vous en dispenser, monsieur le comte.

– Nous allons le recevoir, dit le futur député d'un air de martyr.

Auparavant, sonnez Baptiste ; je n'ai rien mangé depuis ce matin ; je meurs de faim.

Le secrétaire sonna Baptiste, et le domestique entra.

– Apportez-moi un bouillon et une croûte de pain, dit le comte Rappt. En allant à la cuisine, faites entrer le monsieur qui est dans l'antichambre.

Puis, se retournant vers le secrétaire :

– Vous avez des notes précises sur ce personnage ?

– Précises, à peu près, dit le secrétaire en lisant les notes sur une feuille de papier.

« Brewer, brasseur, homme franc, ouvert ; ami du pharmacien Renaud ; fils de paysans, parvenu à la fortune par trente-cinq ans de travaux persistants ; n'aimant pas à être flatté, s'irritant de trop de politesse, confiant envers tous les siens, défiant envers tous les autres, très estimé dans le quartier. Cent voix, enfin. »

– Bien ! dit le comte Rappt ; ce ne sera pas long. Nous en aurons bien vite raison.

Le domestique annonça :

– M. Brewer.

Un homme de cinquante et quelques années, de haute stature, à la figure loyale, entra dans le cabinet.

– Monsieur, dit le nouveau venu en s'inclinant, pardonnez à un inconnu de mettre autant d'insistance à être reçu de vous.

– Monsieur Brewer ! répondit le député en examinant attentivement la figure du visiteur, comme s'il devait découvrir dans les lignes de son visage la ligne de conduite qu'il allait avoir à suivre avec lui, monsieur Brewer, dit-il, vous n'êtes pas un inconnu pour moi, tant s'en faut ; car je connais le nom de mes ennemis (et vous êtes du nombre) presque autant que celui de mes amis.

– Je suis loin d'être votre ami, en effet, monsieur, mais je ne suis pas non plus votre ennemi. Je suis opposé absolument à votre candidature, et le serai probablement toujours, non à cause de vous personnellement, mais à cause du système (système désastreux, à mon sens) que vous préconisez. À part cette inimitié de parti, toute politique, je rends hommage, monsieur, à votre grand talent.

– Vous me flattez, monsieur, dit en feignant la confusion le comte Rappt.

– Je ne flatte jamais, monsieur, dit d'un air fâché le brasseur ; je

flatte aussi peu que j'aime peu à être flatté… Mais il temps, je pense, de vous dire la cause de ma visite, si vous le permettez.

– Parlez, monsieur Brewer.

– Monsieur, j'ai lu hier dans mon journal, à mon grand étonnement, car *le Constitutionnel* n'est pas précisément l'organe du gouvernement, j'ai lu, dis-je, une circulaire électorale, une profession de foi signée de votre nom. Est-ce bien réellement de vous ?

– En doutez-vous, monsieur ? s'écria le comte Rappt.

– J'en douterai, monsieur, jusqu'à ce que vous me l'ayez personnellement affirmé, répondit l'électeur froidement.

– Eh bien, monsieur, dit le comte, je vous l'affirme.

– J'ai trouvé cette profession de foi, continua le brasseur, tellement patriotique, tellement conforme aux pensées du parti libéral, que je représente ; tellement en rapport, enfin, avec les convictions pour lesquelles j'ai vécu et pour lesquelles je mourrai, que je me suis senti profondément touché, et que l'opinion que j'avais eue sur vous, jusqu'ici, en a été ébranlée !

– Monsieur… interrompit modestement le futur député.

– Oui, monsieur, insista l'électeur ; j'aurais donné beaucoup pour serrer, après avoir lu ces lignes, la main de celui qui les avait écrites.

– Monsieur ! interrompit encore M. Rappt en baissant pudiquement les yeux, vous me touchez véritablement ; la sympathie d'un homme comme vous m'est plus précieuse que toutes les faveurs publiques.

– Je ne me serais cependant pas décidé à faire cette démarche, reprit le brasseur sans paraître ému le moins du monde du compliment que le comte lui décochait à brûle-pourpoint, je ne me serais pas, dis-je, résolu à vous faire visite, si mon vieil ami Renaud, ancien pharmacien du faubourg Saint-Jacques, ne fût venu me voir en vous quittant.

– Un grand citoyen, que votre ami Renaud ! dit le comte avec une sorte d'enthousiasme.

– Un bon citoyen ! répéta M. Brewer ; un de ceux qui font les révolutions et qui n'en profitent pas. La loyauté dont vous avez fait preuve devant mon vieil ami m'a donc décidé à venir vous faire cette visite. Mon but, pour tout dire, en venant vous voir et en causant avec vous, c'est d'emporter la certitude que je puis, en toute confiance, vous donner ma voix et faire voter pour vous mes amis.

– Écoutez-moi, monsieur Brewer, dit le candidat en changeant brusquement de ton ; car il voyait qu'il avait fait fausse route jusqu'ici, et que le ton rude du militaire conviendrait mieux à M. Brewer que le ton doux du courtisan. Écoutez-moi, je vais vous parler en toute franchise.

Un autre que M. Brewer, en entendant sortir de la bouche du comte ces paroles : « Je vais vous parler en toute franchise », se serait défié et tenu sur ses gardes ; mais M. Brewer était, qu'on nous permette cette phrase qui semble appartenir à la Palisse, M. Brewer était trop confiant pour être défiant. Ce sont ceux-là qui se défient le plus des gouvernements, qui se laissent prendre le plus naïvement par l'hypocrisie de ceux qui les représentent. Le brasseur écouta donc de toutes ses oreilles.

– Je ne suis pas un solliciteur, moi, monsieur, continua le comte ; je ne demande la voix de personne ; je ne vais pas solliciter votre suffrage, comme l'a peut-être fait ou le fera mon adversaire, qui se dira plus libéral que moi. Non, non ; c'est à la conscience générale que je m'adresse ; c'est le suffrage de la conscience publique que je sollicite. Il faut que tous ceux qui me feront l'honneur de me donner leur voix me connaissent à fond. L'homme qui doit représenter ses concitoyens ne peut pas être soupçonné. Il faut que la confiance soit réciproque entre les électeurs et les élus. Je n'accepte le mandat qu'à cette condition ; et je vous donne droit, quand je reparaîtrai une autre fois devant vous, de me demander compte de la façon dont je vous aurai représentés. Pardonnez-moi, monsieur, de vous parler ainsi ; vous trouvez même peut-être que j'en use avec vous d'une manière un peu cavalière ; mais la franchise me contraint à agir ainsi.

– Vous ne me fâchez nullement, monsieur, dit le brasseur ; loin de là. Veuillez donc continuer, je vous prie.

À ce moment, Baptiste entra, apportant un plateau sur lequel étaient disposés un bol de bouillon, une croûte de pain, un verre et une bouteille de bordeaux, qu'il plaça sur la table.

– Asseyez-vous donc, cher monsieur Brewer, dit le candidat en se dirigeant vers la table.

– Ne faites pas attention à moi, je vous prie, monsieur, dit l'électeur.

– Vous me permettez de prendre mon repas ? demanda le comte en s'asseyant.

– Je vous en supplie, monsieur, faites.

– Mille pardons pour la manière dont je vous reçois, cher monsieur ; mais je suis un homme tout à fait sans façon, voyez-

vous ; j'ai une horreur profonde pour tout ce qui sent l'étiquette. Je dîne quand je peux, simplement, frugalement. on ne se refait pas : j'ai des goûts simples ; mon grand-père était laboureur, et je m'en enorgueillis.

– Le mien aussi, dit simplement le brasseur ; j'ai été quinze ans son valet de ferme.

– C'est une sympathie de plus, cher monsieur Brewer ! sympathie dont je me glorifie ; car elle rend commune la pensée de deux hommes qui ont connu de bonne heure la misère, la sobriété. Mon dîner est trop modeste pour que je vous offre de le partager. Cependant, si vous vouliez me faire l'amitié d'accepter…

– Je vous remercie mille fois, interrompit le brasseur confus. Mais quoi ! ajouta-t-il d'un air étonné et presque effrayé, est-ce donc là réellement tout votre dîner ?

– Absolument, cher monsieur Brewer ! Est-ce que nous avons le temps de manger, nous autres ? est-ce que les hommes qui aiment véritablement leur pays ont souci des intérêts matériels ? Et puis, je vous le répète, je déteste la table par goût, pour mille raisons, mais pour une entre autres, et que vous approuverez, j'en suis sûr : c'est que le cœur me saigne en pensant que, dans un seul dîner, sans besoin, sans raison, par pure ostentation, par pur préjugé, on gaspille une somme d'argent qui servirait à nourrir vingt familles.

– C'est bien vrai, monsieur ! interrompit l'électeur ému.

– J'ai été élevé à l'école du malheur, moi, monsieur, poursuivit le candidat ; je suis arrivé à Paris en sabots, et je m'en flatte, loin d'en rougir ! Je sais donc à quoi m'en tenir sur les souffrances des classes laborieuses ! Ah ! si tout le monde connaissait comme moi le prix de l'argent, on y regarderait à deux fois avant de charger d'impôts, déjà si lourds, les malheureux contribuables.

– Eh bien, justement, monsieur, c'est là que je voulais en arriver… Nous nous comprenons : l'inimitié que je porte au gouvernement a sa source principale dans les dépenses exagérées, folles, des serviteurs de la monarchie.

– Que voulez-vous dire ?

– Dans l'avant-dernière session, monsieur, vous avez été, permettez-moi de vous le dire maintenant que nous nous entendons, un des défenseurs les plus ardents des nouveaux impôts dont on menaçait la population. Tout votre système, et je l'ai attentivement étudié, tendait à augmenter le budget, au lieu de le diminuer. Vous ne voyiez de salut pour le pays que dans l'augmentation et l'enrichissement des fonctionnaires, comme l'avait fait le gouvernement impérial ; pour tout dire, vous

cherchiez à vous attacher le plus grand nombre d'individus par l'intérêt, au lieu d'acquérir la confiance de tous par l'affection.

– Écoutez-moi, cher monsieur Brewer, car, outre que vous êtes un honnête homme, vous êtes encore un homme d'esprit. Je serai donc plus franc avec vous, s'il est possible, que je ne l'ai été jusqu'à présent.

Un autre homme que M. Brewer se serait défié de plus en plus ; mais M. Brewer, au contraire, se défia de moins en moins.

– Il y a deux ans bientôt, cher monsieur Brewer, que j'ai défendu ce système, je l'avoue ; pourquoi ne pas avouer franchement ses erreurs ? Mais c'est la seule faute que j'aie à me reprocher de toute ma vie. Que voulez-vous ! j'entrais dans la carrière politique. Je n'étais qu'un militaire, ignorant des affaires civiles. J'avais vécu, jusque-là, dans les camps, à l'étranger, sur des champs de bataille. Et puis j'avais affaire à une monarchie aux abois qui nous imposait ses plus despotiques volontés. Que vous dirai-je ? le courant me poussait, je me suis laissé entraîner ! J'ai cédé par nécessité plutôt que par conviction ; je savais que le système était mauvais, déplorable. Mais, pour rejeter un système ancien, il faut un gouvernement nouveau.

– C'est vrai, dit le brasseur convaincu.

– À quoi bon remettre des planches à un vieux navire ? continua M. Rappt en s'animant. Il faut le laisser flotter, sombrer, et en construire un neuf. C'est ce que je fais dans l'ombre ! Je laisse cette vieille et vermoulue monarchie s'engloutir, et je reviens à la liberté, comme l'enfant prodigue, plein de honte sans doute et plein de repentir, mais retrempé aussi, et plein de force et de courage.

– Oh ! que c'est bien, monsieur ! s'écria l'électeur ému jusqu'aux larmes ; si vous saviez avec quel bonheur je vous écoute et quel bien vous me faites !

– Autrefois, ainsi que vous le dites, continua le comte Rappt s'animant de plus en plus, car il sentait que, chez le brasseur, la place était prise et qu'il fallait l'occuper tout à fait ; autrefois, je voulais diminuer les employés et augmenter les salaires ; aujourd'hui, c'est tout le contraire, je veux diminuer les salaires et augmenter le nombre des employés. Plus il y aura de monde intéressé à l'action du gouvernement, plus le gouvernement sera contraint d'obéir à la voix de tous ou de céder. Plus les rouages d'une machine sont nombreux, plus la machine a de force ; car, si un rouage casse, un autre le remplace ; c'est une loi mathématique. Ce n'est donc plus par les intérêts que je veux

attirer les hommes ; c'est par l'affection, par l'amour. Tel est mon désir, tel est mon but, jusqu'au moment où l'occasion se présentera de rendre à la France ce qui appartient à tous les hommes, la liberté que Dieu nous a donnée et que les monarchies nous retirent.

– Je ne puis pas vous dire, monsieur, combien je suis ému ! s'écria le brasseur en se levant précipitamment. Pardonnez-moi mille fois de vous avoir fait perdre un temps précieux. Mais je sors complètement éclairé, enchanté, ravi, plein de confiance et d'espoir en vous. Vous avez un accent de loyauté et de franchise qui ne me laisse plus aucun doute. Si vous m'aviez trompé, monsieur, je ne croirais plus à rien : je renierais Dieu.

– Merci ! monsieur, dit le candidat en se levant ; et, pour sceller tout ce que nous venons de dire, voulez-vous me donner la main ?

– De tout mon cœur, monsieur, répondit l'électeur en tendant la main à M. Rappt, et avec elle toute la reconnaissance d'un honnête homme.

À ce moment, Baptiste, sonné par Bordier, parut et reconduisit M. Brewer, qui sortit en disant :

– Comme on m'avait trompé sur ce brave homme ! Tout est simple chez lui, jusqu'à son repas frugal.

Baptiste revint, après avoir reconduit M. Brewer, et annonça :

– Le dîner de monsieur est servi.

– Allons dîner, Bordier, dit en souriant M. Rappt.

CCCII

Où M. Jackal cherche à s'acquitter du service que lui a rendu Salvator.

Enfin, le grand jour des élections arriva : c'était le 17 décembre, un samedi ; vous voyez que nous précisons.

Nous vous avons montré, d'une façon un peu prolixe peut-être, par nos trois séances chez le comte Rappt, comment les choses se passaient pour les candidats du gouvernement.

Complétons le tableau par une circulaire que nous empruntons à un des préfets de nos quatre-vingt-six départements.

Nous ne choisissons pas, nous prenons au hasard ; on verra, du reste, que celle-ci a le mérite de la naïveté. Il y avait encore des préfets naïfs dans ce temps-là.

« Sa Majesté, disait la circulaire en question, Sa Majesté désire que la plupart des membres de la Chambre qui a terminé ses travaux soient réélus.

« Les présidents de collège sont les candidats.

« Tous les fonctionnaires doivent au roi le concours de leurs démarches et de leurs efforts.

« S'ils sont électeurs, ils doivent voter selon la pensée de Sa Majesté, indiquée par le choix des présidents, et faire voter de même tous les électeurs sur lesquels ils peuvent avoir de l'influence.

« S'ils ne sont pas électeurs, ils doivent, par des démarches faites *avec discrétion et persévérance,* chercher à déterminer les électeurs qu'ils peuvent connaître à donner leurs suffrages au président. *Agir autrement* ou même rester *inactif,* c'est refuser au gouvernement la coopération qu'on *lui doit* ; c'est se séparer de lui, et *renoncer à ses fonctions*.

« Présentez ces réflexions à vos subordonnés, etc., etc. »

Quant au parti libéral, son opposition fut moins publique, mais plus efficace.

Le Constitutionnel, *le Courrier français* et *les Débats* se réunirent dans une même pensée, quelque guerre qu'ils se fissent d'ailleurs entre eux, pour combattre l'ennemi commun, c'est-à-dire un ministère exécré, usé, impossible.

Salvator, de son côté, on le devine facilement, n'était point resté inactif dans cette grande lutte.

Il avait vu tour à tour, sans parler des chefs de vente et des chefs de loge, les principaux chefs de parti : La Fayette, Dupont (de l'Eure), Benjamin Constant, Casimir Perier.

Puis, quand pour lui les résultats de l'élection de Paris n'avaient pas été douteux, il était parti pour la province, afin de faire exactement contre le ministère ce que le ministère, de son côté, faisait contre l'opposition.

C'est ce qui explique cette absence que nous avons constatée dans un de nos chapitres précédents, sans en désigner la cause.

À son retour, il avait répandu la nouvelle du concours à peu près unanime que les départements apporteraient à Paris, et l'on n'attendait plus que le jour décisif.

Le 17 décembre, commencèrent donc les élections parisiennes. La journée fut assez calme ; chaque électeur se dirigea tranquillement vers sa mairie respective, et rien n'annonça que la journée du lendemain dimanche, quoique jour de repos, serait une journée, ou plutôt une soirée orageuse.

Un vieux proverbe dit que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

En effet, le lendemain eut le fracas et l'éclat d'une tempête. Ce jour-là, les éclairs précurseurs de ce terrible orage de juillet, qui devait durer trois jours, sillonnèrent le ciel.

C'était le matin de ce fameux dimanche 18 ; Salvator était à déjeuner avec Fragola – un de ces déjeuners d'idylle comme en font les amoureux – quand on entendit retentir la sonnette, et que Roland gronda.

Les grondements de Roland, répondant aux vibrations de la sonnette, indiquaient une visite douteuse.

C'était une des mille précautions pudiques de Fragola, de s'enfuir et de se cacher au fond de sa chambre quand elle entendait retentir la sonnette.

Fragola se leva donc de table, s'enfuit dans sa chambre, et se cacha.

Salvator alla ouvrir.

Un homme vêtu d'une immense polonaise, c'est-à-dire d'une grande redingote bordée de larges fourrures, se présenta sur le seuil.

– Vous êtes le commissionnaire de la rue aux Fers ? demanda-t-

il.

– Oui, répondit Salvator en cherchant à voir la figure de son visiteur ; ce qui lui fut impossible, attendu que le visiteur avait la figure entièrement cachée par une triple ceinture de laine brune, révélant, ou à peu près, dès cette époque, l'inventeur de nos cache-nez modernes.

– J'ai à vous parler, dit l'inconnu en entrant et en refermant la porte derrière lui.

– Que me voulez-vous ? demanda le commissionnaire en essayant de percer le voile épais qui couvrait le visage de son interlocuteur.

– Êtes-vous seul ? demanda celui-ci en regardant tout autour de lui.

– Oui, répondit Salvator.

– Alors ce déguisement devient inutile, fit le visiteur en ôtant sans façon sa polonaise et en déroulant l'immense bandeau qui lui cachait le visage.

La polonaise ôtée, le bandeau déroulé, Salvator, à son grand étonnement, reconnut M. Jackal.

– Vous ? s'écria-t-il.

– Mais oui, moi, répondit M. Jackal avec une grande bonhomie. D'où vient votre étonnement ? Ne vous dois-je pas une visite de remerciement pour les quelques jours que vous m'avez permis de passer encore sur la terre ? Car, je le proclame hautement, et je voudrais pouvoir le dire au monde entier, vous m'avez sauvé d'une exécrable affaire. – Prrou !... J'ai le frisson rien qu'en y songeant.

– Si vous m'expliquez votre visite, dit Salvator, vous ne m'expliquez pas votre déguisement.

– Rien de plus simple, cher monsieur Salvator. D'abord, j'adore les costumes polonais, en hiver surtout, et vous avouerez qu'il fait ce matin un vrai froid de décembre ; ensuite, j'ai craint d'être reconnu en venant chez vous.

– Bon ! que voulez-vous dire ?

– Il m'eût été difficile, pour ne pas dire impossible, d'expliquer une semblable visite un jour comme celui-ci.

– Ce jour n'est-il donc pas un jour comme tous les autres ?

– Nullement. D'abord, c'est un dimanche, et, le dimanche étant le seul jour de la semaine où notre sainte religion nous enjoigne de nous reposer, ce jour-là ne saurait être un jour comme tous les autres ; en outre, c'est aujourd'hui le second, et, par conséquent, le

dernier jour des élections.

– Je ne comprends toujours pas.

– Un peu de patience, vous allez tout comprendre. Seulement, comme je viens pour une affaire importante et qui demande quelque développement, je vous serais obligé de me laisser prendre une chaise.

– Oh ! mille pardons, cher monsieur Jackal ; entrez donc.

Et le jeune homme montra à M. Jackal le petit salon dont la porte était restée entrouverte.

M. Jackal entra et s'accommoda dans un fauteuil placé au coin de la cheminée.

Salvator resta debout.

Par la deuxième porte du salon, ouverte sur la salle à manger, comme la première était ouverte sur l'antichambre, M. Jackal vit les deux couverts.

– Vous déjeuniez ? demanda-t-il.

– J'avais fini, répondit Salvator ; si donc vous voulez en venir au but de votre visite…

– Immédiatement. Je vous disais donc, reprit M. Jackal, qu'il m'eût été impossible d'expliquer ma visite chez vous un jour comme celui-ci.

– Et je vous répondais que je ne comprenais pas.

– Eh bien, vous comprendrez quand vous saurez, non pas que tous les candidats de l'opposition ont été nommés à Paris – cela, vous le savez déjà, et de reste, je le suppose –, mais que la majorité des candidats libéraux est nommée par toute la France. Vous avouerez que, si le dimanche est pour vous un jour comme tous les autres, il n'en saurait être ainsi pour le gouvernement.

– Bon ! que m'apprenez-vous là ? s'écria joyeusement Salvator.

– Ce que personne ne sait encore, mais ce que le télégraphe nous a appris, à nous ; et permettez-moi de vous dire que, si j'en juge par la joie que vous cause cette nouvelle, je n'ai pas tout à fait perdu mon temps en venant vous faire une petite visite ; mais ce n'est là que la moitié de ce que j'ai à vous dire, cher monsieur Salvator.

Salvator étendit la main.

– D'abord et avant tout, monsieur Jackal, éclaircissons ce point, dit-il ; vous m'affirmez que les candidats de l'opposition ont été nommés en majorité dans les départements ?

– Je vous le jure, répondit solennellement et tristement M. Jackal en étendant la main à son tour.

– Merci de la bonne nouvelle, cher monsieur Jackal, et tout à votre service si j'ai encore le bonheur de vous rencontrer sous la branche d'un arbre.

M. Jackal frissonna. C'était ce qu'il faisait consciencieusement chaque fois qu'il songeait à son aventure, ou qu'un autre y faisait allusion.

– Ainsi, vous me croyez quitte envers vous, cher monsieur Salvator ?

– Entièrement quitte, monsieur Jackal, répondit le jeune homme, et vous le verrez bien à la première occasion.

– Eh bien, moi, dit mystérieusement le chef de police, je ne me crois quitte qu'à moitié, et c'est pour cela, tout à fait pour cela que je vous demande la permission de continuer mon récit.

– Je vous écoute, et avec le plus grand intérêt.

– Permettez-moi de vous faire une question.

– Faites.

– Comment vous y prendriez-vous, cher monsieur Salvator, si vous étiez le gouvernement, ou plus simplement le roi de France, en voyant que, malgré tous vos efforts et ceux de vos fonctionnaires publics, le parti que vous combattez triomphe ?

– Je chercherais, cher monsieur Jackal, répondit simplement Salvator, pourquoi triomphe le parti que je combats, et, si le parti que je combats était véritablement celui de la majorité, je me rallierais à la majorité. Ce n'est pas plus difficile que cela.

– Sans doute, sans doute, et, si nous ne consultons que la raison absolue, vous êtes dans le vrai. Il faut se rendre compte, avant tout, des éléments de succès qu'a le parti ennemi et s'emparer de ces éléments : nous sommes d'accord là-dessus. Par malheur, le gouvernement ne voit pas les choses si nettement que nous ; le gouvernement ne sait que réprimer.

– Opprimer ! dit en souriant Salvator.

– Opprimer si vous voulez, je ne tiens pas au mot. Eh bien, le gouvernement, croyant sans doute agir dans l'intérêt de la majorité, a résolu de réprimer – ou d'opprimer –, et c'est ici, mon cher monsieur, que je vous supplie de me prêter toute votre attention : étant admis que le gouvernement, à tort ou à raison, doit agir ainsi, de quelle façon va-t-il s'y prendre ?

– Je m'en doute, dit Salvator en hochant la tête.

– En effet, vous pouvez vous en douter ; mais, moi, je puis éclaircir vos doutes, et je ne suis ici que pour cela. Voyons, que croyez-vous que fera le gouvernement pour parer à ce mauvais coup ?

– Je pense qu'il mettra Paris en état de siège, comme il en avait déjà eu l'intention le jour où devaient avoir lieu l'exécution de M. Sarranti et les funérailles de Manuel. À défaut de l'état de siège militaire, je présume que M. de Villèle étendra la mesure à l'état de siège moral, c'est-à-dire qu'il supprimera tous les journaux de l'opposition ; ce qui rendra exactement le même service que la suppression de toutes les lumières afin d'y voir plus clair.

– Ce ne sont là que des mesures probables et futures. Mais je veux vous parler de mesures certaines et présentes.

– Vous avouerez, cher monsieur Jackal, que tout ceci n'est pas très clair.

– Voulez-vous que je le sois davantage ?

– Je vous avoue que vous me ferez plaisir.

– Que comptez-vous faire ce soir ?

– Remarquez que vous m'interrogez au lieu de me renseigner.

– C'est un procédé comme un autre pour en venir à mes fins.

– Soit. Eh bien, je n'ai nul emploi de ma soirée.

Puis il ajouta en souriant :

– Je ferai ce que je fais tous les soirs où Dieu me laisse du loisir : je lirai Homère, Virgile ou Lucain.

– C'est un noble délassement que je voudrais bien être à même de prendre de temps en temps, et auquel je vous engage à vous livrer ce soir plus que jamais.

– Pourquoi cela ?

– Parce que, si je vous connais bien, vous ne devez pas aimer le bruit, le tumulte, la foule.

– Ah ! ah ! je commence à comprendre. Vous croyez qu'il y aura ce soir, dans Paris, foule, tumulte et bruit ?

– J'en ai peur.

– Quelque chose comme une émeute ? demanda Salvator en regardant fixement son interlocuteur.

– Une émeute si vous voulez, fit M. Jackal. Je vous répète que je ne tiens aucunement aux mots ; mais je voudrais vous convaincre que, pour un homme aussi paisible que vous l'êtes, la lecture des poètes de l'antiquité sera de beaucoup préférable à une

promenade dans la ville à partir de sept ou huit heures du soir.

– Ah ! ah !

– C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

– Alors vous êtes certain qu'il y aura émeute ce soir ?

– Mon Dieu, cher monsieur Salvator, on n'est jamais certain de rien, et surtout des caprices de la foule ; mais, si d'après quelques renseignements puisés à bonne source, il est permis de former une conjecture ou une autre, j'ose dire que les manifestations de la joie populaire seront ce soir bruyantes… et même… hostiles.

– Oui ! et cela précisément entre sept et huit heures du soir ? fit Salvator.

– Précisément entre sept et huit heures du soir.

– Ainsi, dit Salvator, vous venez m'avertir qu'une émeute est décidée pour ce soir ?

– Sans doute. Vous comprenez bien que je connais assez le cœur et l'esprit de la foule pour pouvoir affirmer que, quand la nouvelle de la victoire remportée par l'opposition va éclater à Paris, Paris tressaillira ; puis, après avoir tressailli, chantera… Or, de la chanson au lampion, il n'y a qu'un pas ; quand Paris aura chanté, il illuminera. Une fois Paris illuminé, du lampion au pétard, il n'y a que la main. Paris tirera donc des pétards et même des fusées. Par hasard, un militaire ou un prêtre passera par une des rues où l'on se livrera à cet innocent exercice ; un gamin (cet âge est sans pitié, a dit le poète(1)), toujours par hasard, lancera un de ses pétards ou une de ses fusées sur cet honorable passant. De là, grande joie et éclats de rire d'une part, de l'autre explosion de colère ou cris d'alarme. On échangera des gros mots, des injures, des coups, peut-être : les mouvements des foules sont si inattendus !

– Vous croyez que cela ira jusqu'aux coups ?

– Oui ; vous comprenez, un monsieur quelconque lèvera sa canne sur le gamin provocateur, le gamin se baissera pour éviter le coup ; en se baissant, par le plus grand des hasards toujours, il trouvera un pavé sous sa main. Or, il n'y a que le premier pavé qui coûte ; une fois un premier pavé enlevé, les autres suivront, il y en aura bientôt un tas. Que faire d'un tas de pavés, sinon des barricades ? On barricadera donc, légèrement d'abord, puis bientôt plus lourdement, attendu que quelque imbécile de charretier aura la mauvaise inspiration de fourvoyer sa charrette par là. C'est ici que la police fera preuve d'une sollicitude toute paternelle. Au lieu d'arrêter les meneurs, il y en a toujours, vous comprenez, elle

détournera les yeux en disant : « Bah ! les pauvres enfants, il faut bien qu'ils s'amusent » ; et elle laissera barricader tranquillement sans inquiéter les barricadeurs.

– Mais c'est infâme, tout simplement.

– Ne faut-il pas laisser le peuple se réjouir ? Je sais bien qu'au milieu du tumulte, l'idée peut venir à quelqu'un, je suis même sûr qu'il y aura quelqu'un à qui cette idée viendra, de tirer, au lieu d'un pétard, un coup de pistolet, au lieu d'une fusée, un coup de fusil ; oh ! alors vous comprenez, la police, sous peine d'être accusée de faiblesse ou de complicité, sera bien obligée d'intervenir. Mais elle n'en viendra là, soyez-en sûr, qu'à la dernière extrémité et quand des événements fort regrettables seront déjà arrivés. Voilà pourquoi, cher monsieur Salvator, si votre intention primitive était de passer votre soirée à lire vos auteurs favoris, je vous donnerais le conseil de ne rien changer à vos intentions.

– Je vous remercie de l'avis, monsieur, dit sérieusement Salvator, et, cette fois, bien réellement, nous sommes quittes, quoique, à vrai dire, j'aie eu ce matin, à sept heures, connaissance de la dernière nouvelle que vous m'avez fait l'honneur de m'annoncer.

– Je regrette d'être venu trop tard, cher monsieur Salvator.

– Il n'y a pas de temps perdu.

M. Jackal se leva.

– Je vous quitte donc, dit-il, avec l'assurance que ni vous ni vos amis n'irez vous fourrer dans ce guêpier, n'est-ce pas ?

– Ah ! quant à cela, je ne vous le promets point. Je suis bien décidé, au contraire, à aller me *fourrer,* comme vous dites, là où il y aura le plus de bruit.

– Y pensez-vous ?

– Il faut tout voir pour prévoir.

– Il ne me reste donc, cher monsieur Salvator, qu'à faire des vœux bien sincères pour qu'il ne vous arrive rien de fâcheux, dit M. Jackal en se levant et en se dirigeant vers l'antichambre, où il reprit sa polonaise et son cache-nez.

– Merci de vos souhaits… dit Salvator le reconduisant ; et, en retour, permettez-moi de faire de mon côté des vœux aussi ardents que les vôtres pour qu'il ne vous arrive rien de fâcheux non plus, au cas où le ministère serait victime de son invention.

– C'est le sort de tous les inventeurs, dit mélancoliquement M.

Jackal en s’éloignant.

CCCIII

Andante de la révolution de 1830.

Pendant que M. Jackal donnait à Salvator ces paternels avertissements, les bourgeois de Paris se promenaient de la façon la plus inoffensive : les uns avec leurs femmes, les autres avec leurs enfants, les autres, enfin, *tout seuls,* comme il est dit dans la noble chanson de *M. Malbrouck.* Nul ne songeait à mal, sans dire pour cela qu'aucun songeât à bien ; l'idée qu'il pût y avoir ce jour-là quelque chose – quoique ce fût par un dimanche un peu frais, il est vrai, mais plein de rayons – n'était pas entrée dans une seule de ces bonnes têtes.

Ils fuyaient la maison et demandaient du jour et du soleil, fût-ce du jour et du soleil de décembre.

C'est le souhait naturel des gens qui ont de l'ombre toute la semaine.

Tout à coup, sur les boulevards, sur les quais, aux Champs-Élysées, cette nouvelle retentit : « Le gouvernement a été vaincu. »

Or, quel était le vainqueur ? C'était cette foule même.

La foule, enchantée de sa victoire, commença à honnir le vaincu.

Tout bas d'abord.

On médit du ministère, on gouailla – que l'on nous passe le mot, il est essentiellement gaulois – on gouailla les jésuites, robes courtes ou robes longues ; on plaignit le roi ; on se livra à toutes sortes de récriminations.

– C'est la faute de M. de Villèle, disait l'un.

– C'est la faute de M. de Peyronnet, disait l'autre.

– C'est la faute de M. de Corbière, disait un troisième.

– De M. de Clermont-Tonnerre, disait un quatrième.

– De M. de Damas, disait un cinquième.

– De la Congrégation, disait un sixième.

– Vous vous trompez tous, dit un passant : c'est la faute de la monarchie.

Cette dernière voix remplit tout simplement la foule de stupeur.

Où allait-on, en effet, avec cette idée dans l'espace : « C'est la *faute de la monarchie !* »

On n'en savait rien ; voilà justement pourquoi l'on s'effrayait. Les myopes, une fois les verres de leurs lunettes cassés, craignent toujours de tomber dans un précipice.

Or, les bourgeois dont nous parlons – la race en est peut-être perdue aujourd'hui –, les bourgeois dont nous parlons étaient myopes.

Ces mots : « C'est la faute de la monarchie », venaient de casser leurs lunettes. Un homme souriait à l'écart : c'était Salvator. Peut-être, ces mots terribles, était-ce lui qui les avait prononcés. En effet, aussitôt M. Jackal parti, il avait endossé un manteau et était allé flâner – le mot est cette fois plus français que gaulois –, il était allé flâner du côté de la porte Saint-Denis.

La veille, en voyant l'immense majorité qu'obtenait l'opposition à Paris, on avait convoqué à la hâte les différentes loges maçonniques ; et, si précipitée que fût cette convocation, on eût dit qu'elle était prévue, commandée à l'avance, attendue impatiemment.

L'affluence fut considérable.

Quelques-uns dirent :

– L'heure est venue d'agir ; agissons !

– Nous sommes prêts, répondirent beaucoup parmi les autres.

On parla de l'opportunité de la révolution.

Salvator secoua tristement la tête.

– Bon ! dirent les plus ardents : la majorité à Paris, n'est-ce pas la majorité en France ? Paris, n'est-ce pas le cerveau qui pense, qui délibère, qui agit ? Eh bien, l'occasion s'offre, que Paris la saisisse, et la province suivra.

– Sans doute, c'est une occasion, dit mélancoliquement Salvator ; mais, croyez-moi, amis, elle est mauvaise. Je flaire vaguement je ne sais quel piège où l'on veut nous attirer et où nous périrons. Je crois donc de mon devoir de vous prévenir. Vous êtes de bons et braves bûcherons ; mais l'arbre que vous voulez abattre n'est pas encore mûr pour la cognée ; vous confondez en ce moment le ministère avec le roi, comme, plus tard peut-être, on confondra le roi avec la monarchie. Vous vous figurez qu'en abattant l'un vous détruirez l'autre ; erreur, mes amis, erreur profonde ! les révolutions sociales ne sont point des accidents, croyez-le bien : elles s'accomplissent avec la même précision mathématique que les révolutions du globe. La mer ne surmonte

ses rivages que quand Dieu lui dit : « Nivelle les montagnes et comble les vallées. » Eh bien, c'est moi qui vous le dis, et vous pouvez d'autant mieux m'en croire que je vous le dis avec grand regret, l'heure n'est pas venue de niveler la monarchie. Attendez, espérez, mais abstenez-vous de participer, de loin ou de près, à ce qui va se passer d'ici à quelques jours ; vous seriez, en agissant autrement que je ne vous le conseille, non seulement victimes, mais complices des actes du gouvernement. Que veulent-ils faire ? Je n'en sais rien ; mais je vous supplie, quoi qu'il arrive, de ne pas donner, en vous y mêlant, de prétexte au malheur.

Ces mots furent dits par Salvator avec une telle tristesse, que chacun baissa la tête et se tut.

Et voilà pourquoi Salvator n'avait été nullement étonné de ce que M. Jackal lui avait dit le matin même, puisque le conseil que lui donnait M. Jackal, il l'avait déjà donné la veille à ses compagnons.

Et voilà pourquoi Salvator souriait à l'écart en entendant honnir le ministère et plaindre le roi.

Cependant la nuit était venue et l'on commençait à allumer les réverbères.

Tout à coup, il se produisit dans la foule un mouvement extraordinaire, ce mouvement que ne produisent que les marées et les foules.

Tout ce qui était en marche s'agita, frémit, ondula.

La cause de cette ondulation était bien simple ; nous la connaissons. On venait d'apprendre par les journaux du soir le résultat des élections dans les provinces.

Certaines nouvelles, au reste, arrivent aux masses avec une rapidité fulminante.

La foule ondula donc.

Les maisons aussi eurent leurs ondulations comme la foule.

À la voix d'un gamin qui cria : « Des lampions ! » une fenêtre s'illumina, puis une seconde, puis une troisième.

C'est un très beau spectacle qu'une ville illuminée, Paris surtout : cela lui donne je ne sais quoi de semblable aux rêves qu'on fait des cités chinoises pendant la fameuse fête des lanternes. Mais, si pittoresque que soit une scène de ce genre, plusieurs personnes s'en effraient. Ce fut ce qui arriva à la foule des bourgeois qui passa, ce soir-là, rue Saint-Denis, rue Saint-Martin et dans les petites rues adjacentes particulièrement ; car c'est une chose à remarquer que, plus les rues sont petites, plus les

illuminations sont grandes dans les jours de réjouissances publiques.

Et le 18 novembre de l'an de grâce 1827 était un de ces jours-là. Bien qu'on ne fût pas complètement renseigné sur le résultat définitif des élections des départements, on en savait, comme nous l'avons déjà dit, assez pour se réjouir, et la preuve, c'est que l'on se réjouissait.

On illuminait donc, et les rues Saint-Denis et Saint-Martin, entre autres, semblaient deux rivières phosphorescentes.

À cela près, la soirée fut calme ; sans doute, le cœur des libéraux était très agité au fond ; mais, grâce aux recommandations de Salvator, tout semblait calme à la surface.

Cependant il n'y a pas de bonne fête sans lendemain ; c'est un proverbe qui le dit ; sans quoi, je ne me permettrais pas de le dire.

M. Jackal avait été désappointé : le calme avait été si grand, qu'il n'y avait pas eu moyen de le troubler.

Le lendemain, c'est-à-dire le 19, les journaux rendirent compte des illuminations de la veille, et annoncèrent que l'on recommencerait le soir, mais que, cette fois, selon toute probabilité, l'illumination croîtrait comme le triomphe, c'est-à-dire serait générale.

De leur côté, les journaux du ministère, forcés de constater eux-mêmes leur défaite, le firent en termes amers. Ils parlèrent du sombre résultat et de la façon dont avait été accueillie dans la capitale cette désastreuse nouvelle.

« Le parti de la multitude triomphe, disaient-ils ; malheur au pays ! On ne tardera pas à voir à l'œuvre le parti de la Révolution. »

Mais Paris ne parut pas se ressentir de la tristesse du ministère ; il alla à ses affaires comme d'habitude, et il fut tranquille, sinon joyeux, pendant toute la journée.

Il en fut autrement dans la soirée.

Le soir, ainsi que les journaux libéraux l'avaient annoncé, Paris jeta de côté ses vêtements de travail et vêtit ses habits de fête. La rue saint-Martin, la rue Saint-Denis et les rues environnantes s'illuminèrent comme sous la baguette d'une fée.

Il y eut, à la vue de cette rivière de lampions, un éclat de joie qui dut retentir au plus profond du cœur des ministres, pareil à un écho funèbre ; des milliers de gens se promenaient, s'accostaient, se parlaient sans se connaître, ou bien l'on se serrait la main, et l'on se comprenait sans se parler. La joie s'exhalait de toutes les

poitrines avec la respiration ; on humait les premières brises d'une liberté plus étendue, surtout plus nationale, et les poumons oppressés se dilataient.

Rien à reprendre à la foule jusque-là ; c'était une bonne et honnête foule, jouissant de sa victoire, mais sans dessein prémédité d'en abuser.

Quelques-uns poussaient bien des cris antiministériels ; mais le nombre en fut très restreint. La protestation était plus grande par le silence que par le bruit ; le calme était plus imposant que la tempête.

Tout à coup, un homme, du milieu de la foule, fit entendre ce cri :

– Achetez des fusées et des pétards, messieurs ! Fêtez les élections !

On en acheta.

On les regarda d'abord machinalement, craintivement peut-être, sans songer à les allumer ; puis un gamin s'approcha d'un bourgeois, et, en manière d'espièglerie, glissa un morceau d'amadou tout allumé dans la poche où le bourgeois venait de glisser, lui, un paquet de pétards.

Le paquet de pétards prit le feu, le bourgeois éclata.

Ce fut comme un signal.

À partir de ce moment, les pétards retentirent de tous côtés ; mille fusées, comme des étoiles filantes, serpentèrent dans l'espace.

La plus grande partie des bourgeois songea à se retirer ; mais ce n'était point chose facile, au milieu de cette foule compacte ; d'ailleurs, en quelques instants, les choses changèrent de face. Des enfants, des jeunes gens, des hommes apparurent ; tout cela était vêtu d'habits déchirés comme pour inspirer l'intérêt ; tout cela exhibait dans ces rues éclairées *a giorno* cette misère qui, d'habitude, se cache au plus profond des ténèbres ; troupe étrange, fantastique, pareille, lorsqu'on la regardait bien, par la silhouette sinon par le nombre, à ces ombres que nous avons vues errer rue des Postes, tout près de l'impasse des Vignes, à quelques pas du Puits-qui-parle, en face de la maison mystérieuse du sommet de laquelle, on s'en souvient, était tombé le pauvre Vol-au-Vent.

En effet, au milieu de cette troupe, un œil exercé eût pu reconnaître, sous la conduite de Gibassier, obéissant à son ordre sans avoir l'air de le connaître, ces braves agents de M. Jackal que nous avons déjà eu l'honneur de présenter à nos lecteurs sous les

noms pittoresques de Papillon, Carmagnole, Longue-Avoine et Brin-d'Acier.

Salvator était à son poste du coin de la rue aux Fers ; il souriait comme il avait souri la veille, en reconnaissant tous ces visages auxquels il eût pu appliquer leurs noms.

Des motifs qui ne sont point arrivés jusqu'à nous, mais qui devaient avoir leur importance, avaient suspendu l'émeute qui devait éclater la veille, comme M. Jackal l'avait annoncé à Salvator. Celui-ci l'avait attendue, et, ne la voyant pas venir, avait pensé qu'elle était remise au lendemain. Mais, lorsqu'il vit apparaître, déguenillée, la torche à la main, la face rouge, l'œil aviné, la démarche chancelante, la troupe que nous venons de signaler, conduite par les lieutenants à face patibulaire dont nous avons rappelé les noms, il fut clair pour Salvator que c'étaient les missionnaires de l'émeute, et que la véritable fête, la fête sanglante, allait commencer.

En effet, se ruant dans la foule, ces nouveaux acteurs poussèrent tous à la fois les cris les plus désordonnés, les vivats les plus contradictoires :

– Vive La Fayette !

– Vive l'empereur !

– Vive Benjamin Constant !

– Vive Dupont (de l'Eure) !

– Vive Napoléon II !

– Vive la république !

Mais, entre tous ces cris, se faisait entendre le principal que les gamins de 1848 ont cru inventer et qu'ils n'ont fait qu'exhumer :

– Des lampions ! des lampions !

C'était le motif principal de cette symphonie funèbre.

La promenade de ces enthousiastes dura une heure.

Mais si, à leur patriotique requête, plusieurs lampions retardataires s'étaient allumés, d'autres lampions plus hâtifs étaient arrivés à la fin de leur huile et s'étaient éteints. Or, ce n'était pas le compte des *lampionnaires*.

La troupe avisa une maison dans la plus complète obscurité, et, poussant des cris féroces, elle somma les habitants de cette maison d'illuminer.

Les cris se résumaient par ces apostrophes. – Chaque temps de trouble politique a les siennes ; constatons celles de 1827.

– À bas les jésuites !

– À bas les bigots !

– À bas les ministériels !

– À bas les villéistes !

Aucun des locataires ne donna signe de vie. Ce silence exaspéra la troupe.

– Ils ne répondent même pas ! s'écria un des hommes.

– C'est un injure faite au peuple ! dit un autre.

– On insulte les patriotes ! cria un troisième.

– À mort les jésuites ! hurla un quatrième.

– À mort ! à mort ! répétèrent les gamins avec leur voix de fausset.

Et, comme si ce cri eût été un signal, toute la troupe tira, soit des poches de sa veste, soit de celles de sa blouse, soit de celles de son tablier, des pierres de toutes les formes et de toutes les dimensions, qu'elle lança à toute volée dans les carreaux des fenêtres de la maison silencieuse.

Au bout de quelques minutes, il ne restait plus un carreau.

La maison était percée à jour, aux grands éclats de rire de la plupart des assistants, qui ne voyaient dans ces événements qu'une juste leçon donnée à ce que l'on appelait alors de mauvais Français.

L'émeute commençait.

On envahit la maison, elle était vide.

C'était une maison que l'on remettait entièrement à neuf à l'intérieur, et qui, pour le moment, était inhabitée.

Des émeutiers sérieux se fussent rendus à cette raison, qu'en l'absence des locataires, il était impossible d'illuminer les fenêtres ; mais nos émeutiers, ou plutôt ceux de M. Jackal, étaient sans doute plus naïfs ou plus habiles que les émeutiers ordinaires ; car, trouvant la maison sans meubles et sans occupants, ils poussèrent des cris si féroces, que ceux de leurs camarades qui étaient restés dans la rue se mirent à hurler :

– Vengeance ! on égorge nos frères !

Nos lecteurs savent aussi bien que nous que l'on n'égorgeait personne.

Mais ce fut un prétexte, ou plutôt un signal, pour envahir les maisons habitées dont les lampions avaient eu le malheur de s'éteindre.

Les lampions se rallumèrent, à la grande joie de la foule.

En ce moment-là, passaient, rue Saint-Denis, des voitures allant au marché des Innocents ou revenant du susdit marché.

Or, les charretiers qui conduisaient les voitures étaient étonnés à bon droit de voir, dans cette rue si tranquille d'ordinaire, à une pareille heure, une si grande multitude criant, chantant, vociférant et lançant de côté et d'autre mille pétards.

Toutefois les chevaux étaient encore bien plus étonnés que ceux qui les conduisaient ; non que les cris de la foule soient, en général, désagréables aux chevaux ; mais, ce qui surprenait, ce qui agaçait, ce qui arrêtait dans leur marche ces quadrupèdes, c'était l'odeur, l'éclat et le bruit des pièces d'artifice.

Un cheval de maraîcher n'est pas précisément un cheval de guerre, un coursier respirant Bellone, comme eût dit l'abbé Delille. Les chevaux des maraîchers s'arrêtèrent donc en poussant de longs hennissements qui se mêlaient aux cris de la foule, produisant les notes les plus incohérentes, le concert le plus discordant.

Les charretiers leur détachèrent leurs plus beaux coups de fouet ; mais, au lieu d'avancer, les chevaux reculèrent.

– Ils marcheront ! criaient les uns.

– Ils ne marcheront pas ! criaient les autres.

– Je vous dis qu'ils marcheront, moi, répondit un gamin fourrant un pétard sous la queue du cheval qui faisait tête de colonne.

Le cheval rua, hennit et recula au lieu d'avancer.

La foule poussa un éclat de rire homérique.

– Vous obstruez la voie publique ! cria Gibassier d'une voix de basse.

– Tiens, c'est M. Prudhomme ! cria un gamin.

En effet, Henry Monnier venait d'inventer ce type, devenu depuis si populaire.

– Vous entravez la manifestation de la joie publique ! cria à son tour Carmagnole faisant écho à Gibassier.

– Au nom du Seigneur tout-puissant, marmotta Longue-Avoine, que ses relations avec la loueuse de chaises de Saint-Sulpice avaient rendu dévot, ne vous opposez pas aux décrets de la Providence.

– Mais, mille tonnerres ! cria le charretier auquel étaient adressées ces paroles, vous voyez bien que je ne puis pas avancer ! mon cheval s'y refuse.

– Alors reculez, mon frère, répondit dévotement Longue-Avoine.

– Mais, sacredié ! je ne puis pas plus reculer qu'avancer ! s'écria le charretier. Vous voyez bien que devant et derrière, la rue est encombrée de monde.

– Alors descendez et dételez, fit Carmagnole.

– Mais, nom d'une pipe ! vociféra le charretier, quand je détellerais, cela ne fera ni avancer ni reculer ma charrette.

– Assez causé ! dit Gibassier-Prudhomme d'une voix de basse effrayante.

Et, faisant signe à une demi-douzaine d'individus qui paraissaient n'attendre que ce signal, il se lança sur le charretier rébarbatif, qu'il terrassa facilement, tandis que ses compagnons dételaient le cheval avec une telle promptitude, qu'on eût dit des gens du métier.

Cet exemple fut suivi.

À quoi serviraient les exemples si on ne les suivait pas ?

Cet exemple fut donc suivi ; on mit à pied les charretiers et l'on dételа les chevaux qui se trouvaient dans la rue. Dix minutes après, une barricade s'élevait. C'était la première depuis cette fameuse journée du 12 mai 1588. Nous savons tous que ce ne fut pas la dernière.

CCCIV

Où l'émeute suit son cours.

Une fois la rue barrée, tout ce qui venait derrière les voitures arrêtées s'arrêta.

Au milieu de cette agglomération de tonneaux de porteurs d'eau, de camions, de haquets, on avisa, comme une armée de squelettes, les grands bras décharnés des charrettes de maraîcher déchargées de leurs fardeaux.

Des gamins qui jouaient au chat, perchés sur les monceaux de plâtre en démolition aux environs de la rue Grenetat, entendant dire qu'on barrait la rue, eurent l'idée d'apporter leur pierre à cet édifice que l'on appelait une barricade, et dont les gamins sont les meilleurs architectes.

Chacun s'empara donc de ce qui se trouvait à sa portée, à sa taille ou à sa force : les uns prirent les montants des portes ; les autres, les planches des échafaudages ; les plus petits, les pavés neufs, amassés de côté et d'autre pour la réparation de la chaussée. Enfin on trouva tout sous la main juste à point, comme il arrive en pareille circonstance, pour construire de grosses barrières, embryons de nos barricades modernes.

La foule, en voyant s'élever ce monument, poussa, du haut en bas de la rue Saint-Denis, un immense hourra de triomphe. On eût dit que, sur cet entassement de bois et de pierres, allait s'élever le dôme de la liberté.

Il était dix heures environ ; depuis une heure, à peu près, des barricades s'élevaient de tous les côtés ; les cris les plus séditieux partaient du cœur de la foule ; des pétards de toute sorte, des pièces d'artifice éclataient au nez des passants ou s'élançaient, à travers les vitres cassées, dans toutes les maisons accusées de tiédeur ou suspectes d'adhésion équivoque à cette patriotique manifestation.

Ce tumulte dura trois ou quatre heures ; le désordre fut porté à son comble, et cependant pas un agent de la force armée n'avait paru, pas un seul gendarme ne s'était montré à l'horizon.

Nous avons déjà cité un proverbe. Si nous ne craignions de faire abus de cette sagesse des nations, nous dirions que, quand les chats n'y sont pas, les souris dansent.

C’est ce que fit la foule.

Elle forma des rondes et se mit à danser sur des airs plus ou moins défendus – depuis la Révolution.

Chacun se livrait donc en toute liberté, celui-ci à des chants, celui-là à des danses, les uns à l’édification des barricades, les autres au détroussement de leurs semblables, chacun suivant son penchant, son instinct, sa fantaisie, quand tout à coup, à la grande stupéfaction de cette multitude, qui pensait sans doute pouvoir se livrer toute la nuit à ces innocents plaisirs, on vit fondre de la rue Grenetat, absolument comme s’il fût sorti de dessous terre, un détachement de gendarmerie.

Mais le gendarme est avant tout inoffensif, ami de la foule, protecteur du gamin, avec lequel il daigne quelquefois dialoguer.

Aussi, quand on aperçut ces innocents militaires, la multitude se mit-elle à entonner la chanson si connue :

Dans la gendarmerie,

Quand un gendarme rit,

Tous les gendarmes rient

Du gendarme qui rit.

Et, en effet, les gendarmes rirent.

Mais, tout en riant, ils donnèrent à la foule de paternels avertissements, l’invitant à rentrer chez elle et à se tenir tranquille.

Tout allait bien jusque-là, et peut-être la foule allait-elle suivre ce bon conseil, lorsque, en arrivant dans la rue Saint-Denis, au milieu du chœur qui accompagnait les gendarmes, on commença d’entendre des solos d’injures.

Puis, aux injures, succédèrent quelques pierres, puis beaucoup de pierres.

Seulement, on eût dit que c’était pour ces militaires que mon confrère Scribe avait fait la belle maxime :

Un vieux soldat sait souffrir et se taire,

Sans murmurer(1).

Le détachement de gendarmerie se tut et ne murmura pas.

Il se dirigea tranquillement vers les barricades, et se mit à les

renverser une à une.

Jusque-là, rien que de très simple, c'est-à-dire rien de bien dangereux ; mais, si nos lecteurs veulent regarder vers un coin de la rue aux Fers, ils verront que la situation, assez simple dans ce moment, menaçait de se compliquer très incessamment.

En effet, un des plus acharnés constructeurs de la barricade de la rue Saint-Denis, vis-à-vis la rue Grenetat, était notre ami Jean Taureau.

Au nombre de ceux qui s'étaient livrés au détellement des voitures, il y avait quelques émeutiers de notre connaissance.

Ces émeutiers étaient nos vieux amis Sac-à-Plâtre, Toussaint-Louverture et la Gibelotte.

À quelque distance de ceux-ci, opérait isolément le petit Fafiou.

Chacun avait fait de son mieux, et, de l'avis des connaisseurs, la besogne était réussie.

Or, dans un coin de la rue aux Fers, Salvator regardait, de cet œil dédaigneux que nous lui connaissons, les diverses scènes que nous avons racontées ; il allait se retirer, triste du rôle que jouaient de malheureux ouvriers entraînés en dépit de toute raison par ce malheureux cri de « Vive la liberté ! » quand il aperçut, solidifiant leur barricade, Jean Taureau et ses acolytes.

Il alla droit au charpentier, et, le prenant par le bras :

– Jean, dit-il à voix basse.

– Monsieur Salvator ! s'écria le charpentier.

– Tais-toi, répondit celui-ci, et viens.

– Il me semble, monsieur Salvator, qu'à moins que ce que vous avez à me dire ne soit important, nous n'avons guère le temps de causer dans ce moment-ci.

– Oui, ce que j'ai à te dire est on ne peut plus important. Viens donc sans retard.

Et Salvator entraîna Jean Taureau, au grand regret de ce dernier, s'il fallait en croire les regards mélancoliques qu'il jetait sur la barricade construite par lui si péniblement et que l'on exigeait si péremptoirement qu'il abandonnât.

– Jean, lui dit Salvator lorsqu'il l'eut emmené à une trentaine de pas de la barricade, t'ai-je jamais donné un mauvais conseil ?

– Non, monsieur Salvator ! mais…

– As-tu pleine confiance en moi ?

– Je crois bien, monsieur Salvator ! mais…

– Crois-tu que je puisse te proposer une mauvaise action ?

– Oh ! pour cela, non, monsieur Salvator ; mais…

– Alors rentre chez toi, et tout de suite.

– Impossible, monsieur Salvator.

– Et pourquoi est-ce impossible ?

– Parce que nous sommes décidés.

– Décidés à quoi ?

– À en finir avec les jésuites et les calotins.

– Est-ce que tu es ivre, Jean ?

– Devant Dieu, monsieur Salvator, je n'ai pas bu un doigt de vin dans toute la journée.

– C'est donc pour cela que tu déraisonnes ?

– Et même, dit Jean Taureau, c'est que, si j'osais, je vous avouerais une chose, monsieur Salvator.

– Laquelle ?

– C'est que j'ai une rude soif.

– Tant mieux !

– Comment, tant mieux ! c'est vous qui me dites cela ?

– Oui ; entre ici avec moi.

Et, prenant le charpentier par l'épaule, il le fit entrer dans un cabaret, le poussa sur une chaise, et s'assit en face de lui.

Salvator demanda une bouteille de vin que le charpentier absorba en un clin d'œil.

Puis, ayant suivi la déglutition avec un véritable intérêt d'amateur d'histoire naturelle :

– Écoute, Jean, dit le commissionnaire, tu es un bon, brave et honnête garçon ; tu me l'as prouvé en mainte circonstance ; mais, crois-moi, laisse pendant quelque temps tranquilles les jésuites et les calotins.

– Mais, monsieur Salvator, dit le charpentier, est-ce que nous ne sommes pas en révolution ?

– En évolution, veux-tu dire, mon pauvre ami, et rien de plus, dit Salvator ; oui, tu peux faire beaucoup de bruit, mais, crois-moi, tu ne feras que de mauvaise besogne. Qui t'a amené ici à l'heure où tu devrais être couché ? Sois franc.

– C'est Fifine, répondit Jean Taureau, et même que je ne me souciais pas de venir.

– Que t'a-t-elle dit pour t'y décider ?

– Elle m'a dit : « Allons voir les illuminations. »

– Rien de plus ? demanda Salvator.

– Si fait ; elle a ajouté : « Il y aura probablement du bruit ; ce sera amusant. »

– Oui ; et toi, un homme paisible, riche relativement, puisque tu as maintenant douze cents livres de rente que t'a fait le général Lebastard de Prémont, toi qui aimes à te reposer après une journée de travail, tu as trouvé que c'était un divertissement, non pas d'entendre, mais de faire du bruit. Et comment Fifine savait-elle cela ?

– Elle a rencontré un monsieur qui lui a dit : « Ça va chauffer ce soir, rue Saint-Denis ; amène ton homme. »

– Et quel est ce monsieur.

– Elle ne le connaît pas.

– Je le connais, moi.

– Comment ! vous le connaissez ? vous l'avez donc vu ?

– Je n'ai pas besoin de voir un agent de police, je le flaire.

– Comment ! vous croyez que c'était un mouchard ? s'écria Jean Taureau en fronçant énergiquement le sourcil, froncement qui équivalait à ces paroles : « Je suis fâché de n'avoir point su cela, j'eusse cassé la tête à ce fonctionnaire. »

– Il y a un axiome de droit, mon cher Jean Taureau, qui dit :

Non bis in idem.

– Ce qui signifie ?

– Que l'on ne sévit pas deux fois sur le même individu.

– J'ai donc déjà sévi sur lui ? demanda vivement Jean Taureau.

– Mais oui, mon ami : vous avez failli l'étrangler, une nuit, boulevard des Invalides. Rien que cela.

– Comment ! s'écria Jean Taureau en blêmissant, vous croyez que c'est Gibassier ?

– C'est plus que probable, mon pauvre ami.

– Celui que tout le quartier accuse de faire les yeux doux à Fifine ? Oh ! je le retrouverai.

Et Jean Taureau montra au ciel, où Gibassier n'était cependant pas, un poing gros comme une tête d'enfant.

– Voyons, il ne s'agit pas de lui, il s'agit de toi, dit Salvator ; puisque tu as eu l'imbécillité de venir, il faut au moins avoir

l'esprit de t'en tirer sain et sauf, et, si tu restes une demi-heure de plus ici, tu t'y feras tuer comme un chien.

– En tout cas, hurla le charpentier, exaspéré, je leur vendrai cher ma vie.

– Il vaut mieux la garder pour la bonne cause, dit énergiquement Salvator.

– Ce n'est donc pas pour la bonne cause, ce soir ? demanda Jean Taureau étonné.

– Ce soir, c'est la cause de la police, et, sans t'en douter, tu travailles pour le gouvernement.

– Pouah ! fit Jean Taureau. Et, cependant, ajouta-t-il après avoir réfléchi un instant, je suis là avec des amis.

– Quels amis ? demanda Salvator qui, dans le groupe, n'avait distingué que l'athlète.

– Mais Sac-à-Plâtre, Toussaint-Louverture, la Gibelotte… et *d'autres*.

Le pitre Fafiou, contre lequel le charpentier avait toujours conservé des sentiments de jalousie, faisait partie des *autres*.

– Et c'est toi qui les as amenés ?

– Dame ! quand on m'a dit que cela allait chauffer, j'ai été chercher les camarades.

– C'est bien ; tu vas vider une seconde bouteille et t'en retourner à la barricade.

Salvator fit un signe, et, la seconde bouteille apportée et vidée, Jean Taureau se leva.

– Oui, dit-il, j'y retourne, à la barricade, mais pour y crier : « À bas les agents de police ! mort aux mouchards ! »

– Garde-t'en bien, malheureux !

– Mais que vais-je donc y faire, à la barricade, puisque je ne dois ni me battre ni crier ?

– Tu iras tout simplement dire, aussi bas que tu pourras, à Sac-à-Plâtre, à Toussaint, à la Gibelotte, et même au pitre Fafiou, que je leur ordonne, non seulement de se tenir tranquilles, mais encore d'avertir les autres qu'lis sont tombés dans un guet-apens, et que, s'ils ne se retirent pas, on fera feu sur eux avant une demi-heure.

– Est-ce possible, monsieur Salvator ! s'écria le charpentier indigné ; tirer sur des hommes sans armes ?

– C'est ce qui te prouve, imbécile, que vous n'êtes pas ici pour faire une révolution, puisque vous n'êtes pas armés.

– C’est juste, avoua Jean Taureau.

– Va donc les prévenir, dit Salvator en se levant.

Ils étaient sur le seuil de la porte quand apparut le détachement de gendarmerie.

– Les gendarmes !… À bas les gendarmes ! cria Jean Taureau de toute la force de ses poumons.

– Ah çà ! te tairas-tu ! dit Salvator en lui serrant le poignet. Allons, à la barricade, et qu’on en déguerpisse lestement !

Jean Taureau ne se le fit pas redire ; il s’élança dans la foule et parvint jusqu’à la barricade, où ses compagnons criaient à tue-tête :

– Vive la liberté ! À bas les gendarmes !

Les gendarmes, avec la même tranquillité qu’ils avaient écouté les injures et reçu les pierres, renversaient la barricade. Il en résulta que, chacun s’étant retiré devant la force armée, le charpentier ne trouva plus à qui parler. Mais les barricades ont cela de commun avec les tronçons des serpents, qu’elles se rejoignent aussitôt coupées.

La première barricade renversée, les gendarmes continuèrent leur chemin dans la rue Saint-Denis et en démolirent une seconde, tandis que les amis de Jean Taureau rebâtissaient à la première.

On comprend les hourras et les cris de la foule au renversement et à la réédification de ces édifices.

Ces scènes, dont on a compris toute la portée, et dont on ne voyait alors que le côté bouffon, étaient bien, en effet, de nature à provoquer l’hilarité générale.

Mais où les hourras commencèrent à s’apaiser, où les éclats de rire commencèrent à s’éteindre, c’est quand on vit tout à coup déboucher, des deux extrémités de la rue Saint-Denis, du côté des boulevards et de la place du Châtelet, deux détachements de gendarmes qui, marchant l’un au-devant de l’autre d’un air sinistre, ne prêtaient plus à rire comme leurs camarades.

Il y eut un moment d’hésitation. On se regarda. On vit le sourcil froncé de la force armée, et l’on se tint pendant un instant sur la réserve.

Enfin un individu plus hardi, ou plus de la police que les autres, cria d’une voix terrible :

– À bas les gendarmes !

Ce cri, au milieu du silence, retentit comme un éclat de tonnerre.

Comme un éclat de tonnerre aussi, il décida de l'orage.

La foule, comme si elle n'eût attendu que ce cri, le répéta tout d'une voix, et, pour joindre l'action à la parole, s'élança à la rencontre de la gendarmerie, qu'elle fit, pas à pas, reculer du marché des Innocents au Châtelet, du Châtelet au pont au Change, et du pont au Change à la préfecture de police.

Mais, tandis que l'on reconduisait ainsi les gendarmes venus par la place du Châtelet, la troupe plus imposante des gendarmes à pied et à cheval, partie des boulevards, descendait silencieusement la rue dans toute sa longueur, renversant tranquillement, au fur et à mesure qu'elle avançait à travers les huées et les pierres, tous les obstacles qu'elle rencontrait, hommes et choses, jusqu'au moment où, arrivée devant le marché des Innocents, elle s'arrêta et prit position.

Et cependant, derrière elle, à peu de distance d'elle, vis-à-vis le passage du Grand-Cerf, on reconstruisait une barricade, mais sur une base plus large et plus solide que celle que l'on avait élevée jusque-là.

À la grande surprise de chacun, personne ne vint inquiéter cette opération ; on apercevait de loin les gendarmes, immobiles maintenant et comme changés en gendarmes de pierre.

Mais, tout à coup, par le quai, s'avança une autre troupe d'allure plus offensive. Elle se composait de garde royale et de troupe de ligne.

Elle était commandée par un homme à cheval portant les épaulettes de colonel.

Qu'allait-il se passer ? Il était facile de le deviner en voyant le colonel donner ordre de distribuer des cartouches à ses hommes et faire charger les fusils.

Ce qui eût pu convaincre les incrédules qu'il allait se passer quelque chose d'équivoque, pour ne pas dire plus, c'était la manœuvre opérée par ce colonel au visage caché par son chapeau enfoncé jusque sur les sourcils et qui, d'une voix sourde et menaçante, divisait ses troupes en trois colonnes, qu'il fit précéder d'un commissaire de police, les lançant sur les barricades de la rue Saint-Denis, du passage du Grand-Cerf et de l'église Saint-Leu.

Des huées, des injures et des pierres accueillirent, comme précédemment, la colonne lancée sur la barricade du passage du Grand-Cerf.

Salvator, en voyant la colonne s'avancer serrée, froide, résolue, chercha autour de lui s'il ne retrouverait pas quelque visage de

connaissance à qui il pût donner le bon avis de se retirer.

Mais, au lieu des visages qu'il cherchait, il n'aperçut, à l'angle d'une rue, que la figure railleuse d'un homme qui, enveloppé de son manteau, paraissait suivre les événements avec un intérêt non moins grand que celui que Salvator leur accordait lui-même. Il tressaillit en reconnaissant M. Jackal qui surveillait la besogne.

Les deux regards se croisèrent.

– Ah ! ah ! c'est vous, monsieur Salvator ? dit l'homme de police.

– Vous le voyez, monsieur, répondit froidement celui-ci. Mais M. Jackal ne parut pas remarquer cette froideur.

– Ah ! parbleu ! fit-il, je suis enchanté de vous rencontrer, pour vous donner la preuve que je vous avais porté hier matin un conseil d'ami.

– Je commence à le croire, dit Salvator.

– Et vous allez tout à l'heure en être sûr ; mais, auparavant, regardez ces hommes qui s'avancent là-bas.

– La garde royale et la ligne, je les vois.

– Mais voyez-vous celui qui les commande ?

– C'est un colonel.

– Je veux dire connaissez-vous le colonel ?

– Eh ! fit Salvator étonné, je ne me trompe pas.

– Allez toujours.

– C'est le colonel Rappt.

– En personne.

– Il a donc repris du service ?

– Pour ce soir.

– En effet, il n'a pas été nommé député.

– Et il veut être nommé pair.

– Alors il est ici en service extraordinaire ?

– Extraordinaire, c'est le mot.

– Et que va-t-il faire ?

– Ce qu'il va faire ?

– Je vous le demande.

– Il va tout simplement, tout froidement, tout tranquillement, quand il sera arrivé devant la barricade, prononcer un simple monosyllabe composé de trois lettres seulement : « Feu ! » et trois

cents fusils obéiront.

– Il faut que je voie cela ! dit Salvator, et peut-être ai-je besoin de haïr cet homme.

– Jusqu'à présent, vous ne faites ?…

– Que le mépriser.

– Suivez-le donc, c'est plus prudent que de le précéder.

Salvator suivit en effet M. Rappt, qui s'avança droit sur la barricade, et, d'une voix froide et claire, sans s'être donné la peine de faire faire les trois sommations d'usage, prononça le terrible monosyllabe :

– Feu !

CCCV

Encore l'émeute !

Cet horrible mot *feu !* fut suivi d'une épouvantable détonation ; mais le cri d'horreur et d'angoisse que poussa la foule fut plus épouvantable encore.

C'était une malédiction immense, qui enveloppait prêtres et soldats, ministère et royauté.

– Feu ! répéta M. Rappt au moment où cette malédiction commençait à s'éteindre et à se perdre dans la foule de ceux qui l'avaient poussée.

Les soldats, qui avaient rechargé leurs armes, obéirent.

Un feu de peloton retentit de nouveau.

Un second cri de détresse s'éleva ; mais, cette fois, on ne dit plus : « À bas les ministres ! à bas le roi ! » on cria : « À mort ! »

Ce mot, peut-être plus terrible que la double fusillade, fit explosion du haut en bas de la rue avec la rapidité, l'éclat et le bruit du tonnerre.

La barricade du passage du Grand-Cerf fut abandonnée par les émeutiers et occupée par les soldats de M. Rappt.

Celui-ci, à la tête de ses hommes, jetait des regards pleins de fiel et de rancune sur cette population qui venait de lui faire subir un si rude échec. Il eût donné beaucoup pour avoir devant lui tous ces électeurs qu'il recevait depuis trois jours – sans parler du pharmacien et du brasseur, des deux Bouquemont et de monseigneur Coletti – ; avec quelle joie il les eût pris en flagrant délit de révolte et eût vengé sur eux sa défaite !

Mais aucun de ceux que M. Rappt eût voulu y voir n'était là ; le pharmacien conférait amicalement avec son confrère le brasseur ; les deux Bouquemont se chauffaient dévotement les genoux à un grand feu, et monseigneur Coletti était douillettement et chaudement étendu dans son lit, rêvant tout éveillé que monseigneur de Quélen était mort et qu'il venait, lui, Coletti, d'être nommé archevêque de Paris.

M. Rappt en fut donc pour ses frais d'inspection ; mais, à défaut d'ennemis de sa connaissance, il regarda avec colère tous les ennemis naturels des ambitieux, les ouvriers et les bourgeois. On

eût dit qu'il voulait les foudroyer tous à la fois d'un seul regard, et, ordonnant de charger sur la multitude, il s'élança à la tête d'un détachement de cavaliers, afin d'exécuter, autant que possible, l'ordre donné par lui-même.

Il galopait donc à la poursuite des fuyards, renversant tout ce qui se trouvait sur son passage, foulant aux pieds de son cheval les malheureux tombés à terre, sabrant et abattant ceux qui étaient debout ; les yeux enflammés, le sabre au poing, éperonnant à sang son cheval, il ressemblait, non pas à l'ange exterminateur – le calme divin lui manquait –, mais au démon de la vengeance, lorsqu'il alla, emporté par sa course, se heurter à une barricade ; comme la barricade paraissait inoccupée, il rassembla les rênes de l'animal et voulut lui faire franchir l'obstacle inattendu qui se présentait à lui.

– Halte-là, colonel ! cria tout à coup une voix qui semblait sortir de dessous terre.

Le colonel s'inclinait sur le cou de sa monture pour essayer de reconnaître celui qui lui adressait cette sommation, quand, par un phénomène inexplicable pour lui, tant ce tour de force avait été exécuté avec énergie et vigueur, son cheval, soulevé de terre, alla rouler sur le pavé, l'entraînant naturellement dans sa chute.

Voici ce qui s'était passé et quelles circonstances amenaient l'accident que M. Rappt put un instant prendre pour un tremblement de terre.

Quelque désir qu'eussent les cavaliers de M. Rappt de le suivre, le colonel, beaucoup plus ardent qu'eux, et, d'ailleurs, beaucoup mieux monté, le colonel, la barricade une fois renversée, l'avait franchie avec une telle rapidité, qu'il avait mis entre ses soldats et lui une distance de plus de trente pas.

Et, derrière cette barricade – de même qu'il n'y a pas de feu sans fumée, il n'y a pas de barricades sans barricadeurs –, se trouvait engagé Jean Taureau, à la recherche de Toussaint-Louverture et de Sac-à-Plâtre, que le feu des soldats de M. Rappt avait naturellement dispersés.

Salvator lui avait donné l'ordre de les rejoindre et de les faire rentrer chez eux, et Jean Taureau les cherchait pour leur faire exécuter, de gré ou de force, l'ordre qu'il avait reçu.

Or, après une recherche minutieuse, sinon fructueuse, de ses amis, l'honnête charpentier, n'ayant trouvé personne, allait se retirer, lorsqu'il entendit le premier feu de peloton commandé par M. Rappt.

– Il paraît que M. Salvator avait raison, murmura Jean Taureau,

et que l'on va un tant soit peu *charcuter* les passants.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de cette expression *charcuter,* qui peut sembler appartenir au langage plus que familier ; mais Jean Taureau n'était pas de l'école de l'abbé Delille, et ce mot exprimait si bien sa pensée, et à la rigueur traduit si bien la nôtre, qu'on nous passera la forme et faveur du fond.

– En conséquence, continua en monologuant le charpentier, je crois qu'il serait prudent de faire ce que les amis me paraissent avoir fait, c'est-à-dire de se retirer.

Par malheur, c'était une résolution plus facile à prendre qu'à exécuter.

– Diable ! diable ! continua le charpentier en jetant un regard autour de lui, comment faire ?

En effet, devant Jean Taureau, fuyait une foule épaisse et difficile à entamer ; d'ailleurs, le charpentier ne voulait ni fuir, ni avoir l'air de fuir.

Derrière lui, les cavaliers, le sabre au poing, arrivaient au galop. Enfin, à droite et à gauche, dans les petites rues adjacentes, la circulation était interdite, chacun de ces défilés étant gardé par un piquet de soldats ayant la baïonnette au bout du fusil.

Or, nous savons que notre ami Jean Taureau n'était pas la présence d'esprit incarnée ; il jetait donc à droite et à gauche de gros yeux effarés, lorsqu'il vit une seconde barricade éventrée par le milieu, derrière laquelle il jugea prudent de se réfugier.

Deux ou trois hommes, cachés dans un coin de cette barricade, semblaient avoir eu la même idée que lui.

Mais, en ce moment, Jean Taureau ne cherchait pas tel ou tel de ses semblables ; il cherchait une poutre, un échafaudage, un monolithe quelconque pour fermer l'ouverture de ladite barricade, arrêter les cavaliers, et se donner le temps de se retirer sain et sauf.

Il aperçut une petite charrette et se mit, non pas à la traîner, c'eût été trop long, à cause des débris dont la rue était jonchée, mais à la porter vers l'ouverture.

Il allait fermer, aussi artistement que possible, la solution de continuité qui le préoccupait, lorsqu'une agression inattendue le força de changer la destination de la charrette, et, au lieu d'une arme défensive, d'en faire une arme offensive.

Disons ce qu'étaient les trois ou quatre hommes entrevus par Jean Taureau, ce qu'ils faisaient là, et sur quelle chose ils dissertaient.

Ils dissertaient sur l'identité de Jean Taureau.

– C'est lui, avait d'abord dit un personnage à longue et blême figure.

– Qui, lui ? avait demandé un autre avec un accent provençal très prononcé.

– Le charpentier.

– Ah çà ! mais il y a six mille charpentiers à Paris.

– Jean Taureau, donc !

– Tu crois ?

– J'en suis sûr.

– Hum !

– Oh ! il n'y a pas de *hum !*

– Au reste, dit un des hommes, il y a une façon bien simple de s'assurer de la vérité.

– Il y en a plusieurs ; de laquelle parles-tu ?

– Puisque je parle de la plus simple, je parle de la meilleure.

– Alors dis ta façon ; mais dis bas et vite, le coquin pourrait nous échapper.

– Voici, reprit celui dont l'accent avait trahi l'origine méridionale. Que fais-tu, Longue-Avoine, quand tu veux savoir l'heure ?

– Déshabitue-toi donc, une fois pour toutes, d'appeler les gens par leur nom.

– As-tu la fatuité de croire ton nom populaire ?

– Non ; mais n'importe ! tu demandais ce que je faisais quand je voulais savoir l'heure ?

– Oui.

– Je la demande aux imbéciles qui ont des montres.

– Eh bien, pour t'assurer de l'identité d'un individu, il suffit…

– De lui demander…

– Bélître que tu es ! tu viens juste d'inventer le seul moyen qui existe de ne pas le savoir.

– Que faut-il donc faire ?

– Il ne faut pas lui demander son nom, il faut le lui dire.

– Je ne comprends pas.

– Parce que tu n'es pas Christophe Colomb de la poudre, cher ami ; mais suis-moi bien. Je t'aperçois dans la foule, je crois te

reconnaître, et cependant je doute.

– Que fais-tu ?

– Je vais tout doucement auprès de toi ; *je t'approche* avec aménité ; j'ôte mon chapeau avec courtoisie, et je dis avec une voix d'une ineffable douceur : « Bonjour, cher monsieur Longue-Avoine. »

– C'est vrai ; mais je te réponds, moi, avec une voix non moins douce : « Mon cher monsieur, vous faites erreur ; je me nomme Bonaventure ou Chrysostome. » Qu'as-tu à dire à cela ?

– Tu te trompes, cher ami, tu ne réponds pas cela, attendu – soit dit sans t'offenser – qu'il faut beaucoup d'esprit pour prévoir les surprises. Tu fais, au contraire, un mouvement quelconque en t'entendant appeler quand tu as intérêt à ne pas être reconnu. À la suite de ce mouvement, ton visage exprime une stupéfaction d'une sorte ou d'une autre ; tu frissonnes, toi particulièrement, Longue-Avoine, attendu que tu es nerveux en diable. Or, remarque, futur marguillier de mon cœur, que le colosse ici présent est, à peu de chose près, aussi impressionnable que le pouvait être le colosse de Rhodes, ou tout autre colosse de toute autre cité. Il suffit donc que tu t'approches de lui et que tu lui dises, avec cette onctueuse civilité qui est ton apanage : « Bonjour, cher monsieur Jean Taureau. »

– Oui, répliqua Longue-Avoine ; seulement, j'ai peur que notre charpentier ne mette pas dans sa réponse autant d'urbanité que j'en pourrais mettre dans ma demande.

– Tranchons le mot : tu as peur qu'il ne te détache un coup de poing.

– Appelle le sentiment que j'éprouve de la peur ou de la défiance, peu m'importe, mais…

– Mais tu hésites.

– Je l'avoue.

Nos trois compagnons en étaient là de leurs propos, quand un quatrième personnage, à peu près aussi grand que Longue-Avoine, mais trois fois plus gros que lui, tomba entre les causeurs en demandant :

– Peut-on se faufiler dans votre entretien, chers amis ?

– Gibassier ! firent d'une seule voix les trois agents.

– Chut ! dit Gibassier ; où en sommes-nous ?

– Nous en sommes à ton aventure du boulevard des Invalides, dit Carmagnole ; à l'homme qui t'a serré le cou de manière à te

donner un avant-goût des délices que l'on éprouve, à ce qu'on assure du moins, dans l'acte de la pendaison.

– Oh ! celui-là, dit Gibassier en grinçant des dents, si je le retrouve jamais…

– Eh ! justement, dit Carmagnole, il est retrouvé.

– Comment, retrouvé ?

– Tiens, continua Carmagnole en montrant à Gibassier celui qui, depuis cinq minutes, était l'objet de la contestation, est-ce lui ?

– Si c'est lui ! s'écria l'ex-forçat, furieux, en s'élançant sur Jean Taureau ; par saint Gibassier, vous allez voir si c'est lui.

Et, le pistolet au poing, il s'élança sur Jean Taureau.

Carmagnole, voyant Gibassier sauter sur Jean Taureau, suivit Gibassier en faisant signe à Longue-Avoine de le suivre à son tour.

Longue-Avoine fit signe au quatrième compagnon d'imiter l'exemple qu'ils lui donnaient.

Jean Taureau venait de soulever la charrette par les brancards et la portait à bras tendus, quand Gibassier s'élança sur lui, suivi de ses trois amis.

Le forçat dirigea son arme vers le charpentier et fit feu.

Le coup partit ; mais la balle alla se loger au centre d'une planche de la charrette, qui, retombant lourdement sur Gibassier, saisit sa tête dans une de ses ridelles, s'arrêta sur ses épaules, et abattit le forçat, lui donnant l'air d'un homme pris au carcan, mais ayant autour du cou, au lieu d'une simple planche de chêne, un chariot si lourd, que l'aérolithe du boulevard des Invalides lui sembla une balle de laine en comparaison.

Ce spectacle épouvanta Longue-Avoine, consterna Carmagnole et terrifia leur troisième acolyte.

Tous trois s'enfuirent donc à toutes jambes, abandonnant Gibassier à son sort, quel qu'il fût.

Mais Jean Taureau n'était pas un homme auquel on échappait si facilement. Sans s'inquiéter davantage de celui de ses quatre adversaires qui restait prisonnier sous le poids du chariot, il sauta par-dessus les brancards, et, en quatre ou cinq enjambées, rejoignit l'un des fuyards.

C'était Longue-Avoine.

Avec Longue-Avoine, qu'il prit par les jambes comme il eût fait d'un fléau, il abattit Carmagnole.

Puis, les traînant tous les deux évanouis, l'un du coup qu'il avait

donné, l'autre du coup qu'il avait reçu, il les jeta dans la charrette et poussa, sans s'inquiéter des désagréments que causait cette locomotion à Gibassier, et poussa, disons-nous, la charrette dans la solution de continuité de la barricade, qui se trouva ainsi réparée à travers les feux de peloton du colonel Rappt, lequel ne se doutait pas, en se lançant avec ses hommes sur cette fortification, qu'elle venait d'être revue, augmentée et défendue par un seul homme.

Pendant ce temps, Gibassier se démenait, sous la charrette, comme Encelade sous le mont Etna.

Ce fut ce qui le perdit.

Jean Taureau s'élança dans la charrette pour voir quelle était la cause de son balancement. Il aperçut la tête de Gibassier qui passait à travers une des quadrilles de chêne.

Ce fut alors seulement qu'il reconnut tout à fait Gibassier.

– Ah ! misérable, s'écria-t-il, c'est donc toi ?

– Comment, moi ? dit le forçat.

– Oui, toi… toi qui es amoureux de Fifine !

– Je vous jure, dit Gibassier, que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

– Eh bien, moi, je vais te l'apprendre, hurla Jean Taureau.

Et, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui, ni devant ou derrière, son poing se leva comme une masse et retomba avec un bruit sourd sur la tête de Gibassier.

Au même instant, Jean Taureau éprouva lui-même une violente secousse et se trouva sous le ventre d'un cheval.

Le colonel Rappt franchissait la barricade.

Les jambes de derrière du cheval se trouvèrent prises entre les pièces de bois et les pavés, tandis que les jambes de devant retombaient sur les brancards de la charrette. Jean Taureau n'eut qu'à faire un effort de ses reins robustes pour renverser l'animal manquant d'équilibre sur le terrain mouvant où il manœuvrait.

Il fit cet effort en disant :

– Halte-là, colonel ! Et, comme il l'avait fait en conscience, cheval et cavalier roulèrent sur le pavé ou, pour mieux dire, sur les pavés.

Jean Taureau allait sauter sur le colonel Rappt, et, selon toute probabilité, l'accommoder dans le genre de Gibassier, quand les cavaliers qui suivaient le colonel et qui, distancés par lui, étaient restés de quelques pas en arrière, apparurent sabre au poing, à deux ou trois mètres de la barricade.

– Par ici, par ici, vieux ! cria une voix enrouée que Jean Taureau reconnut ne pas lui être tout à fait étrangère. Et, en même temps, le charpentier se sentit tiré par le bas de sa veste.

Il se releva rapidement et d'un bond se jeta sur la chaussée, sans s'inquiéter autrement de celui qui venait de lui donner ce charitable avertissement, laissant les corps inanimés de Carmagnole et de Longue-Avoine faire partie de la barricade qu'allait escalader la cavalerie du colonel Rappt.

Il ne s'inquiéta pas davantage de Gibassier, toujours engagé sous sa charrette. Il comprenait vaguement qu'il était tenu de s'occuper de lui-même. Ce fut ce sentiment instinctif de sa conversation qui lui fit chercher la chaussée. Là, il entendit de nouveau cette même voix enrouée qui lui criait :

– Plus près des maisons, plus près, ou vous êtes mort !

Il se retourna et aperçut le pitre Fafiou.

Un bon avis, fût-il donné par un ennemi, n'en est pas moins un bon avis ; mais Jean Taureau était trop un homme d'inspiration première pour reconnaître la vérité de cette maxime ; il ne vit dans Fafiou que cet ancien ami de mademoiselle Fifine, qui lui avait fait passer de si cruelles heures de jalousie.

Il alla droit au pauvre pitre, grinçant des dents et les poings fermés, et, le regardant d'un œil menaçant :

– C'est donc toi, mauvais paillasse, lui demanda-t-il, qui te permets de me dire en me parlant : « Par ici, mon vieux ? »

– Dame, oui, c'est moi, monsieur Barthélemy, dit Fafiou ; car je ne voudrais point qu'il vous arrivât malheur.

– Et pourquoi ne voudrais-tu pas qu'il m'arrivât malheur ?

– Parce que vous êtes un brave homme, donc !

– Alors ton intention, en me disant : « Par ici, vieux », n'était pas de me provoquer ? demanda Jean Taureau.

– Vous provoquer, vous ? s'écria le pitre tout tremblant. Non ; je voulais vous prévenir de ce qui arrive. Tenez, tenez, voilà les soldats qui vont faire feu ! Venez bien vite dans cette allée ; j'ai une connaissance dans la maison, et nous pourrons tranquillement attendre chez elle que tout soit redevenu tranquille.

– C'est bien, c'est bien, dit Jean Taureau, je n'ai besoin ni de tes conseils ni de ta protection.

– Rangez-vous, au moins, rangez-vous ! dit Fafiou essayant de tirer à lui le géant.

Mais, au moment où le pitre prononçait ces paroles, Jean

Taureau se trouva enveloppé d'un nuage de fumée ; une effroyable détonation retentit, les balles sifflèrent, et il vit Fafiou rouler à ses pieds.

– Mille tonnerres ! dit Jean Taureau en montrant le poing aux soldats, on assassine donc ici ?

– À moi, monsieur Barthélemy ! à moi ! murmura le pitre d'une voix si faible, qu'on eût cru qu'il allait mourir.

Cet appel alla jusqu'à l'âme du brave charpentier ; il se baissa vivement, prit Fafiou à bras-le-corps, et enfonça d'un coup de pied la porte de l'allée que le pitre lui avait indiquée et qui s'était prudemment refermée pendant la discussion.

Il disparaissait dans l'allée juste au moment où M. Rappt, qui venait de remettre son cheval sur ses pieds et de sauter lui-même en selle, cria d'une voix furieuse :

– Sabrez et fusillez-moi tous ces brigands-là !

La troupe franchit la barricade.

Quatre-vingts chevaux, lancés au galop, passèrent sur les corps de Carmagnole et de Longue-Avoine.

Priez pour leurs âmes !

Quant à Gibassier, parvenu à se tirer de son carcan, il s'était glissé en rampant à la base des pavés et avait gagné à grand-peine le trottoir en face de celui où Jean Taureau avait disparu emportant Fafiou.

– Eh bien, avait dit Jean Taureau, nous y voilà, dans l'allée ; après ?

– Au cinquième, avait faiblement répondu le pitre.

Et il s'était évanoui.

Le géant escalada les cinq étages sans avoir besoin de faire halte ; le pitre ne pesait pas plus à ses bras nerveux qu'un enfant à ceux d'un homme ordinaire.

Arrivé à cet étage, qui était le sommet de l'escalier, Jean Taureau se trouva au centre de sept ou huit portes qui faisaient le tour du palier.

Ne sachant à laquelle frapper, il consulta Fafiou ; mais le malheureux pitre, les joues blanches, les lèvres bleues, les yeux fermés, ne donnait plus signe de vie.

– Eh ! garçon ! dit Jean Taureau ému, eh ! garçon !

Mais Fafiou restait immobile.

Cette pâleur et cette immobilité attendrirent profondément le

charpentier, qui, pour se dissimuler en quelque sorte son émotion à lui-même, murmura :

– Garçon ! sacrebleu ! garçon ! reviens à toi ; tu n'es pas mort, que diable ! Que c'est bête de faire des farces comme cela !

Mais le pitre était loin de faire une farce à Jean Taureau ; il avait reçu une balle qui lui avait traversé les chairs de l'épaule et il était bien réellement évanoui, par suite de la douleur et de la perte de sang.

Fafiou gardait donc le silence le plus absolu.

– Sacrebleu ! répéta Jean Taureau. Ce juron pouvait se traduire par cette interrogation : « Que faire ? »

Il avisa la porte la plus proche de lui et y frappa du coude en disant :

– Quelqu'un ! holà ! quelqu'un !

Deux ou trois secondes après, une clef tourna dans la serrure, et un bourgeois effaré parut en chemise et en bonnet de coton sur le seuil de sa porte.

Il tenait à la main une chandelle qui vacillait entre ses doigts ni plus ni moins que le flambeau dans la main de Sganarelle quand celui-ci précède le commandeur chez don Juan.

– J'ai illuminé, messieurs, j'ai illuminé, dit le bourgeois, qui croyait qu'on venait le sommer de manifester sa sympathie pour les élections.

– Il n'est pas question de cela, interrompit Jean Taureau. Voilà un camarade (et il désigna Fafiou) qui est assez grièvement blessé ; il a une connaissance, à ce qu'il paraît, sur votre carré, et je veux le déposer chez elle. Vous qui êtes de la maison, vous pourrez sans doute me dire à quelle porte je dois frapper.

Le bourgeois se hasarda à jeter un regard sur le pitre.

– Eh ! c'est M. Fafiou, dit-il.

– Eh bien ? demanda Jean Taureau

– Eh bien, c'est probablement là, dit le bourgeois.

Et il indiqua une porte en face de la sienne.

– Merci, dit Jean Taureau en se dirigeant vers la porte indiquée.

Et il frappa. Quelques secondes s'écoulèrent, et l'on entendit des pas légers et craintifs qui s'approchaient du palier. Jean Taureau frappa une seconde fois.

– Qui va là ? demanda une voix de femme.

– Fafiou, dit le charpentier, auquel il sembla tout naturel de

dire le nom du pitre au lieu du sien.

Mais il se trompait dans son calcul ; la connaissance de Fafiou connaissait non seulement Fafiou, mais aussi sa voix, de sorte qu'elle s'écria :

– C'est faux ! je ne reconnais pas sa voix.

– Diable ! pensa Jean Taureau, elle a parfaitement raison ; elle ne peut pas reconnaître la voix de Fafiou, puisque c'est la mienne.

Il réfléchit un moment ; mais, nous l'avons dit, la spontanéité dans les idées n'était point la qualité dominante de Jean Taureau. Par bonheur, le bourgeois vint à son aide.

– Mademoiselle, dit-il, si vous ne reconnaissez pas la voix de Fafiou, reconnaissez-vous la mienne ?

– Oui, répondit la jeune fille interpellée ; vous êtes M. Guyomard, mon voisin.

– Vous fiez-vous à moi ? demanda M. Guyomard.

– Sans doute ; je n'ai aucune raison de me défier de vous.

– Eh bien, mademoiselle, ouvrez cette porte, pour l'amour de Dieu ; M. Fafiou, votre ami, est blessé et a besoin de secours.

La porte s'ouvrit avec une rapidité qui ne laissait aucun doute sur le degré d'intérêt que la jeune fille portait au pitre. En effet, cette jeune fille n'était autre que la Colombine du théâtre de maître Galilée Copernic.

Elle poussa un cri de surprise en voyant son camarade évanoui et baigné dans son sang, et se jeta sur Fafiou sans s'inquiéter de Jean Taureau, qui portait ce pauvre corps inerte, ni du bourgeois, qui, la main un peu plus assurée depuis qu'il savait ne courir personnellement aucun danger, éclairait la scène.

– Ainsi, mademoiselle, demanda le charpentier, vous voulez bien recevoir ce pauvre diable ?

– Oh ! mon Dieu, tout de suite ! s'écria la Colombine.

Le bourgeois porteur du fanal les précéda dans la chambre ; son ameublement se composait de quelques chaises, d'une table et d'un lit.

Jean Taureau n'avait pas le choix des meubles : il déposa Fafiou sur le lit, sans même demander permission à la maîtresse de la chambre.

– Maintenant, dit-il, déshabillez-le tout doucement. Je vais chercher un médecin ; s'il tardait à venir, ne vous impatientez pas trop ; on ne circule pas très facilement dans les rues aujourd'hui.

Et le brave Jean Taureau descendit rapidement l'escalier et courut chez Ludovic.

Ludovic n'était point chez lui ; mais, depuis deux jours, quand Ludovic n'était point chez lui, on savait où le trouver.

Depuis deux jours, Rose-de-Noël avait été ramenée rue d'Ulm.

De même que la Brocante avait trouvé un matin la cage de Rose-de-Noël vide du charmant oiseau qui l'égayait, un autre matin, comme l'avait prévu Salvator, on avait retrouvé la jeune fille paisiblement endormie dans son lit.

M. Gérard mort, notre ami M. Jackal n'avait plus eu aucun motif d'éloigner l'enfant qui pouvait faire, sinon lumière complète, du moins demi-jour sur l'affaire Sarranti.

Interrogée à son réveil, Rose-de-Noël répondit qu'elle avait été transportée dans une maison où de bonnes religieuses avaient eu le plus grand soin d'elle, où on l'avait bourrée de confitures et de bonbons, et où elle n'avait eu d'autre chagrin que d'être séparée de son bon ami Ludovic.

Puis, comme elle craignait que pareille chose ne se renouvelât, elle fut rassurée par Salvator, qui lui dit qu'elle n'avait plus rien de pareil à redouter, mais qu'elle allait aller dans une belle pension, où elle apprendrait tout ce qu'elle ignorait encore, et que M. Ludovic la pourrait visiter deux fois la semaine, en attendant le jour où elle en sortirait pour devenir la femme de Ludovic.

Tout cela n'était pas bien effrayant. Aussi Rose-de-Noël en avait-elle pris son parti, surtout lorsque Ludovic lui avait dit qu'il approuvait entièrement les dispositions de Salvator.

Seulement, les deux jeunes gens avaient demandé huit jours de vacances, et les huit jours leur avaient été accordés par leur bon ami Salvator.

Voilà comment Ludovic était rue d'Ulm au lieu d'être chez lui.

En un instant, Ludovic eut franchi l'espace qui sépare la rue d'Ulm de la rue Saint-Denis et fut près de Fafiou.

Qu'on nous permette de revenir à l'émeute, qui, au reste, tirait à sa fin.

À partir du moment où Jean Taureau l'avait quittée, la rue était devenue un champ de bataille, si toutefois on peut donner le nom de champ de bataille à l'endroit où s'accomplit une scène de meurtre et à une rencontre où l'un des deux partis sabre et fusille, tandis que l'autre crie et se sauve.

En effet, aucune résistance n'était organisée, aucune résistance

ne fut faite.

Les hôpitaux reçurent les blessés.

La Morgue reçut les morts.

Les journaux du lendemain ne continrent qu'une partie des événements ; mais la voix publique raconta le reste.

Les charges de cavalerie dirigées par M. le colonel Rappt prirent le titre de dragonnades de la rue Saint-Denis.

Le ministère Villèle, qui avait cru se consolider par la terreur, glissa dans le sang et tomba pour faire place à un ministère d'une opinion plus modérée, dans lequel prirent place M. de Marande, comme ministre des finances, et M. de Lamothe-Houdon, comme ministre de la guerre.

Quant à M. Rappt, en conséquence de ses bons et loyaux services de la rue Saint-Denis, il fut nommé maréchal de camp et pair de France.

CCCVI

Où l'on retrouve le père en attendant que l'on retrouve la fille.

Quelques jours après les événements que nous venons de raconter, et qui sont à notre livre ce que certaines steppes arides sont aux pays les plus fertiles et aux plus beaux paysages, c'est-à-dire de ces espèces de déserts qu'il faut absolument traverser pour arriver aux oasis, le général Lebastard de Prémont, toléré à Paris sur la parole donnée par Salvator à M. Jackal qu'il y était, M. Sarranti une fois sauvé, sans aucun mauvais dessein contre le gouvernement, M. Lebastard de Prémont, disons-nous, venait prendre, avec M. Sarranti, congé de celui que nous appellerons désormais de moins en moins le commissionnaire, pour l'appeler de plus en plus Conrad de Valgeneuse.

Il était assis dans le salon de Salvator, ayant à sa gauche son jeune et à sa droite son vieil ami.

Au bout d'une demi-heure de bonne et intime causerie, le général Lebastard se leva en tendant la main à Salvator en signe d'adieu ; mais celui-ci, qui, depuis son arrivée, paraissait préoccupé d'une idée, l'arrêta, le priant avec son doux et calme sourire de lui accorder encore quelques minutes pour une communication retardée jusqu'alors, mais dont le moment, disait-il, lui semblait arrivé.

M. Sarranti fit un mouvement pour se retirer et laisser le général seul avec Salvator.

– Oh ! non pas, dit le jeune homme, vous avez partagé tous les chagrins et tous les dangers du général, il est juste que vous partagiez sa joie quand le jour de la joie est venu.

– Que voulez-vous dire, Salvator ? demanda vivement le général, et quelle joie peut m'arriver désormais, excepté celle de voir Napoléon II sur le trône de son père ?

– Il est cependant d'autres bonheurs pour vous, général, répliqua Salvator.

– Hélas ! je n'en connais guère, répondit celui-ci en hochant tristement la tête.

– Eh bien, général, comptez d'abord vos tristesses, et ensuite

vous compterez vos joies.

– Je n'ai eu que trois grands chagrins en ce monde, dit M. Lebastard de Prémont : le premier et le plus grand a été la mort de mon maître ; le second, ajouta-t-il en se tournant vers M. Sarranti et en lui tendant la main, la condamnation de mon ami ; le troisième…

Le général fronça énergiquement le sourcil et s'arrêta.

– Le troisième ? demanda Salvator.

– Le troisième est la perte d'une enfant que j'eusse aimée comme j'aimais sa mère.

– Eh bien, général, dit Salvator, puisque vous connaissez le nombre de vos tristesses, vous allez connaître le nombre de vos joies. Ainsi c'est une première joie que d'espérer le retour du fils de votre maître, comme vous l'appelez ; c'est une seconde joie que le salut et la réhabilitation de votre ami ; enfin, ce serait une troisième joie que le retour de votre enfant bien-aimée.

– Que voulez-vous dire ? s'écria le général.

– Eh bien, qui sait ! dit Salvator, je puis peut-être vous causer cette joie suprême.

– Vous ?

– Oui, moi.

– Oh ! parlez, parlez, mon ami ! dit le général.

– Parlez vite, dit M. Sarranti.

– Tout dépend, reprit Salvator, des réponses que vous allez faire aux questions que je vais vous adresser. Êtes-vous jamais allé à Rouen, général ?

– Oui, dit le général en tressaillant.

– Plusieurs fois ?

– Une seule.

– Y a-t-il longtemps ?

– Quinze ans.

– C'est bien cela, dit Salvator : en 1812 ?

– En 1812, oui.

– Était-ce le jour ? était-ce la nuit ?

– La nuit.

– Vous étiez en chaise de poste ?

– Oui.

– Vous ne vous êtes arrêté qu'un instant à Rouen.

– C'est vrai, répondit le général de plus en plus étonné, pour faire souffler les chevaux et demander la route d'un petit village auquel je me rendais.

– Ce petit village, dit Salvator, se nommait La Bouille.

– Eh quoi ! s'écria le général, vous savez ?…

– Oui, dit en riant Salvator, oui, je sais cela, général, et bien d'autres choses encore ; mais permettez-moi de continuer. Arrivé à La Bouille, cette chaise de poste s'est arrêtée devant une maison de chétive apparence ; un homme est descendu de la voiture, portant entre ses bras un fardeau informe et assez volumineux ; inutile de dire que cet homme, c'était vous, général.

– En effet, c'était moi.

– Une fois devant la maison, vous avez examiné attentivement la muraille et la porte, vous avez tiré une clef de votre poche, ouvert la porte, et trouvé, en tâtonnant, un lit sur lequel vous avez déposé le fardeau que vous teniez entre vos bras.

– C'est vrai, dit le général.

– Le fardeau déposé, reprit Salvator, vous avez tiré de votre poche une bourse et une lettre que vous avez déposées sur le premier meuble qui vous est tombé sous la main. Puis, après avoir refermé doucement la porte, vous êtes remonté dans votre voiture, et les chevaux ont pris la route du Havre. Tous ces faits sont-ils bien exacts ?

– D'une exactitude telle, dit le général, qu'à moins de les avoir vus s'accomplir, je ne saurais comprendre comment vous les connaissez.

– Pourtant rien n'est plus simple, et vous le comprendrez tout à l'heure. Je poursuis donc : voilà les faits que vous connaissez et qui me prouvent que les renseignements sont bons et que mes espérances ne seront pas vaines. Voici maintenant les faits que vous ne connaissez pas.

Le général redoubla d'attention.

– Derrière vous – une heure environ après votre départ –, une bonne femme qui revenait du marché de Rouen s'arrêta devant la même maison où vous vous étiez arrêté, tira à son tour une clef de sa poche, à son tour ouvrit la porte, et jeta un cri d'étonnement en entendant, dès son entrée dans la chambre, les vagissements d'un enfant.

– Pauvre Mina ! murmura le général.

Sans paraître remarquer l'interruption, Salvator continua :

– La bonne femme se hâta d'allumer une lampe, et, guidée par les cris, elle vit quelque chose de blanc qui s'agitait et se débattait sur son lit ; elle souleva un long voile de mousseline et découvrit, fraîche, rose et le visage inondé de larmes, une ravissante petite fille âgée d'un an environ.

Le général passa la main sur ses yeux ; il essuya deux grosses larmes.

– Grande fut la surprise de la bonne femme en trouvant si étrangement habitée la chambre qu'elle avait laissée vide. Elle prit l'enfant dans ses bras, l'examina, la tourna et la retourna en tous sens. Elle cherchait dans ses vêtements un signe quelconque de son origine ; mais elle ne découvrit rien, sinon que les langes de la petite fille étaient de la plus pure batiste, et le voile qui la recouvrait du plus pur point d'Alençon ; le tout roulé, comme je l'ai dit, dans une pièce de mousseline des Indes. C'étaient là des renseignements assez vagues. Mais la brave femme en eut bientôt de plus positifs lorsqu'elle aperçut sur la table la lettre et la bourse que vous y aviez déposées. La bourse contenait douze cents francs. La lettre était conçue à peu près en ces termes :

« À partir du 28 octobre de l'année prochaine, jour anniversaire de celui-ci, vous recevrez, par l'intermédiaire du curé de La Bouille, la somme de cent francs par mois.

« Donnez à l'enfant la meilleure éducation que vous pourrez, et surtout celle d'une bonne ménagère. Dieu seul sait à quelles épreuves il la réserve !

« Son nom de baptême est Mina ; elle n'en doit point porter d'autre que je ne lui aie rendu celui qui lui appartient. »

– C'était le nom de sa mère, murmura le général, en proie à la plus vive agitation.

– La date de cette lettre, reprit Salvator sans paraître remarquer l'agitation de celui auquel il s'adressait, était celle du 28 octobre 1812 ; vous la reconnaissez bien, ainsi que vos paroles ?

– La date est exacte, les paroles sont textuelles.

– Si nous en doutions, d'ailleurs, continua Salvator, nous n'aurions qu'à vérifier si cette écriture est bien la vôtre.

Et Salvator tira de sa poche une lettre qu'il mit sous les yeux du général.

Le général l'ouvrit précipitamment, et, en la relisant, comme si toute sa force était vaincue, des larmes jaillirent de ses yeux.

M. Sarranti et Salvator laissèrent silencieusement couler ces larmes. Au bout de quelques instants, Salvator reprit :

– Maintenant que je suis bien assuré qu'il n'y a pas d'erreur, je puis vous dire toute la vérité : votre fille vit, général.

– Elle vit ! dit-il ; et vous en êtes sûr ?

– J'ai reçu de ses nouvelles, il y a trois jours, dit simplement Salvator.

– Elle vit ! s'écria le général. Où est-elle ?

– Attendez un instant, fit Salvator avec un sourire et posant sa main sur le bras de M. Lebastard de Prémont ; avant que je vous dise où elle est, permettez-moi de vous raconter ou plutôt de vous rappeler une histoire.

– Oh ! parlez, dit le général ; seulement, ne me faites pas attendre inutilement.

– Je ne dirai point un mot qui ne soit nécessaire, répliqua Salvator.

– Oui, oui ; mais parlez.

– Vous rappelez-vous la nuit du 21 mai ?

– Si je m'en souviens ! s'écria le général en tendant la main à Salvator, je le crois bien ! c'est cette nuit-là que j'ai eu le bonheur de vous connaître, mon ami.

– Vous souvenez-vous, général, que, tout en allant chercher les preuves de l'innocence de M. Sarranti dans le parc de Viry, nous avons sauvé des mains d'un misérable une jeune fille qui avait été enlevée et que nous avons rendue à son fiancé ?

– Oh ! je crois bien que je me le rappelle ! Ce misérable s'appelait Lorédan de Valgeneuse, du nom de son père qu'il déshonorait. La jeune fille s'appelait Mina, comme mon enfant ; le jeune homme, enfin, s'appelait Justin. Vous voyez que je n'ai rien oublié.

– Eh bien, général, dit Salvator, rappelez-vous un dernier détail ; peut-être un des plus importants de l'histoire de ces deux jeunes gens, et je n'aurai plus de questions à vous faire.

– Je me souviens, dit le général, qu'elle avait été trouvée, recueillie et élevée par un instituteur, enlevée d'un pensionnat par M. de Valgeneuse. Ce pensionnait était situé à Versailles. Est-ce là ce dont vous souhaitez que je me souvienne ?

– Non ; cela, général, c'est le fait, c'est l'histoire : ce dont je

désire que vous vous souveniez, c'est un détail ; mais ce détail est tout simplement la moralité de l'aventure ; appelez donc, je vous en prie, votre mémoire à votre aide.

– J'ignore ce que vous voulez me dire, mon ami.

– Alors à moi de vous mettre sur la voie. Que sont devenus les deux jeunes gens ?

– Ils sont partis pour l'étranger.

– Très bien ; ils sont partis, en effet, et c'est vous, général, qui avez donné l'argent nécessaire pour le départ, le voyage et l'emménagement de ces deux jeunes gens.

– Ne parlons pas de cela, mon ami.

– N'en parlons plus, si vous voulez. Mais, par là, nous voilà arrivés à ce détail intéressant. « Un scrupule me tient, vous ai-je dit au moment de faire partir les deux jeunes gens ; un jour ou l'autre, on connaîtra les parents de la jeune fille ; si les parents sont nobles, riches, puissants, n'auront-ils pas à récriminer contre Justin ? » Vous m'avez répondu…

– Je vous ai répondu, interrompit vivement le général, que les parents de la jeune fille ne pouvaient récriminer contre l'homme qui avait recueilli leur enfant qu'ils avaient abandonnée, qui l'avait élevée comme l'enfant de sa mère, qui l'avait sauvée d'abord de la misère et ensuite du déshonneur.

– Et j'ai ajouté, général, rappelez-vous mes paroles : « Et si vous étiez le père de la jeune fille ? »

Le général tressaillit ; en ce moment seulement, il voyait en face la vérité que, jusque-là, il n'avait fait qu'entrevoir.

– Achevez, dit le général.

– Donc, continua Salvator, si, en votre absence, votre enfant eût couru les dangers qu'a courus la fiancée de Justin, vous pardonneriez à l'homme qui, loin de vous, eût disposé du sort de votre fille ?

– Non seulement, mon ami, je lui ouvrirais les bras comme à l'époux de mon enfant, vous ai-je dit, mais encore je le bénirais comme son sauveur.

– En effet, vous m'avez textuellement dit cela, général ; mais ces paroles, les répéteriez-vous aujourd'hui si je vous disais : « Général, il s'agit de votre propre enfant ! »

– Mon ami, dit solennellement le général, j'ai juré fidélité à l'empereur, c'est-à-dire que j'ai fait serment de vivre et de mourir pour lui. Je n'ai pas pu mourir ; je vis pour son fils.

– Eh bien, général, dit Salvator, vivez aussi pour votre fille, car c'est elle que Justin a sauvée.

– Eh quoi ! cette belle enfant que j'avais entrevue dans la nuit du 21 mai, s'écria le général, c'était… c'est ?…

– C'est votre fille, général, dit Salvator.

– Ma fille ! ma fille ! s'écria le général ivre de joie.

– Oh ! mon ami ! dit Sarranti en prenant la main du général et en lui témoignant par cette étreinte la part qu'il prenait à son bonheur.

– Mais, dit le général doutant encore, rassurez-moi, mon ami ; que voulez-vous ! on ne s'habitue pas si vite à être heureux. Comment êtes-vous arrivé, je ne dirai pas à la connaissance, mais à la certitude de ces faits ?

– Oui, dit Salvator avec un sourire, je comprends, vous avez besoin d'être convaincu.

– Mais alors, si vous étiez convaincu vous-même, pourquoi avoir attendu jusqu'aujourd'hui ?

– Parce que j'ai voulu en arriver moi-même à n'avoir plus aucun doute. Ne valait-il pas mieux attendre que de vous déchirer le cœur par une fausse joie ? Dès que cela m'a été possible, je me suis rendu à Rouen. J'ai demandé à voir le curé de La Bouille. Il était mort. Une servante m'a dit alors que, quelques jours auparavant, un monsieur de Paris, qu'à sa tournure on pouvait reconnaître pour un militaire, quoiqu'il portât l'habit bourgeois, était venu demander le curé, et, à son défaut, une personne qui pût le renseigner sur le sort d'une petite fille qui avait été élevée dans le village, mais qui, depuis cinq ou six ans, avait disparu. J'ai deviné facilement que le monsieur, c'était vous, général, et que vos recherches avaient été infructueuses.

– En effet, dit le général, vous ne vous trompez pas.

– Alors je me suis informé, auprès du maire de la paroisse, s'il ne restait pas dans le pays des gens du nom de Boivin ; on m'a indiqué quatre ou cinq Boivin qui demeuraient à Rouen. Je les ai vus les uns après les autres, et j'ai fini par découvrir une vieille fille du même nom, qui avait hérité des petites économies, meubles et papiers de sa grand-tante. Cette vieille fille avait donné des soins à Mina pendant cinq années : elle la connaissait donc parfaitement ; et, si j'eusse conservé un doute, la lettre qu'elle retrouva et que je viens de vous remettre l'eût bientôt dissipé.

– Et où est mon enfant ? où est ma fille ? s'écria le général.

– Elle est, ou plutôt, car désormais vous devez parler au pluriel,

général, ils sont en Hollande, où ils vivent chacun dans sa cage, en face l'un de l'autre, comme les canards que les Hollandais soumettent au régime cellulaire pour leur apprendre à chanter.

– Je pars pour la Haye, dit le général en se levant.

– Vous voulez dire nous partons, n'est-ce pas, mon cher général ? dit Sarranti.

– Je regrette de ne pouvoir partir avec vous, dit Salvator ; par malheur, la situation politique est trop compliquée en ce moment pour que je quitte Paris.

– Au revoir, mon cher Salvator, car vous comprenez que je ne vous dis pas adieu. Mais, ajouta le général en fronçant le sourcil, il est une visite que je veux faire avant mon départ, cette visite dût-elle me retarder de vingt-quatre heures.

À ce froncement de sourcil, Salvator avait tout deviné.

– Vous savez bien de qui je veux parler, n'est-ce pas ? dit le général.

– Oui, général. Mais cette visite ne vous retardera pas longtemps ; M. de Valgeneuse est en ce moment absent de Paris.

– Je l'attendrai, dit résolument le général.

– Cela pourrait vous retarder indéfiniment, général. Mon cher cousin Lorédan est parti avant-hier de Paris, et n'y reviendra pas avant la personne qu'il poursuit. Cette personne, c'est madame de Marande, dont il s'est déclaré l'adorateur ; manifestation qui, un jour ou l'autre, pourra bien ne pas être du goût de Jean Robert ou même de M. de Marande, lequel autorise bien sa femme à avoir un amant, mais n'autorise personne à l'afficher. Or, c'est ce que fait en ce moment M. de Valgeneuse, qui, en apprenant que madame de Marande allait faire en Picardie une visite à une de ses tantes gravement malade, s'est mis à sa poursuite. Le retour de M. de Valgeneuse étant donc subordonné au retour de madame de Marande, je vous engage, mon cher général, à partir le plus tôt possible, c'est-à-dire aujourd'hui… Eh bien, à votre retour, M. de Valgeneuse sera, selon toute probabilité, à Paris ; vous vous en occuperez alors. Mais je ne sais quel instinct me dit que vous n'aurez pas à vous occuper de M. de Valgeneuse.

– Mon cher Salvator, dit le général, qui se méprenait aux paroles du jeune homme, je ne regarderais pas comme mon ami celui qui prendrait ma place en pareille circonstance.

– Rassurez-vous, général, et regardez-moi toujours comme un ami ; car, aussi vrai que mon dévouement à la liberté égale votre dévouement à l'empereur, je ne toucherai pas à un cheveu de la

tête de M. de Valgeneuse.

– Merci, dit le général en serrant étroitement la main de Salvator. Oh ! cette fois, adieu !

– Permettez-moi de vous conduire au moins jusqu'à la barrière, dit Salvator en se levant et en prenant son chapeau ; aussi bien, il vous faut une voiture, et je vais vous trouver celle qui a emmené Justin et Mina en Hollande, et peut-être aussi, qui sait ! l'homme qui les a conduits et qui pourra vous parler d'eux pendant toute la route.

– Oh ! Salvator, dit mélancoliquement le général, pourquoi vous ai-je connu si tard !... À nous trois, ajouta-t-il en tendant la main à M. Sarranti, nous eussions remué le monde.

– C'est encore à faire, dit Salvator, et il n'y a qu'un peu de temps de perdu.

Et les trois amis se dirigèrent vers la rue d'Enfer.

À la hauteur de l'hospice des Enfants-Trouvés, était située la maison du charron où Salvator avait loué la chaise de poste dans laquelle Justin et Mina étaient partis pour la Hollande.

Voiture et postillon furent retrouvés.

Une heure après, le général Lebastard de Prémont et M. Sarranti embrassaient Salvator, et la voiture s'éloignait rapidement, gagnant la barrière Saint-Denis.

Laissons-les suivre la route de Belgique, et suivons, nous, la voiture qu'ils rencontrèrent à la hauteur de l'église Saint-Laurent.

Cette voiture, si le général l'eût reconnue, eût bien pu, au reste, mettre quelque retard dans son voyage ; car c'était celle de madame de Marande, qui, arrivée trop tard pour dire un dernier adieu à sa tante, rentrait en toute hâte à Paris, où Jean Robert l'attendait avec une fiévreuse impatience.

Or, on se rappelle ce qu'avait dit Salvator sur ce retour de madame de Marande, qui devait naturellement amener celui de M. de Valgeneuse.

Mais le général ne connaissait ni madame de Marande ni la voiture ; ce qui fit qu'il continua rapidement et joyeusement son chemin.

CCCVII

Où il est prouvé que l'ouïe n'est pas le sens le moins précieux.

Vous souvenez-vous, chers lecteurs, de cette charmante petite chambre toute tendue de perse qu'habitait à certaines heures madame de Marande, et dans laquelle nous avons eu l'indiscrétion de vous faire pénétrer ? Si vous avez été amoureux, vous en avez gardé le souvenir ; si vous êtes amoureux encore, vous en avez conservé le parfum. Eh bien, c'est dans cette chambre, dans ce nid, dans cette chapelle de l'amour que nous allons vous introduire encore, sans crainte de vous déplaire, amoureux présents ou amoureux passés.

C'est le soir même de la rentrée de madame de Marande à Paris.

Madame de Marande, usant du droit que lui a conféré son mari, et que celui-ci ne lui a point retiré depuis que, dans la nouvelle combinaison ministérielle, le portefeuille des finances lui est échu, cause amoureusement avec notre ami Jean Robert, qui, assis, ou plutôt à genoux – nous avons dit que cette chambre était une chapelle – devant la divinité du lieu, lui raconte une de ces longues et tendres histoires que tous les amoureux racontent si bien, que l'oreille de la femme qui aime ne se lasse jamais de les entendre raconter.

Au moment où nous vous introduisons dans le sanctuaire, Jean Robert enveloppe de son bras la taille fine et cambrée de la jeune femme, et, les yeux sur ses yeux, comme si ce n'était point assez de lire sur le visage et comme s'il voulait lire jusqu'au fond du cœur, il lui demande :

– Quel est, à votre avis, le sens le moins précieux, mon cher amour ?

– Tous les sens me paraissent également précieux quand vous êtes là, mon ami.

– Merci. Mais n'en est-il pas, à votre avis, cependant, de plus ou moins précieux l'un que l'autre, ou les uns que les autres ?

– Si fait, il y en a un qui ne fait point partie des cinq sens, mais que j'ai découvert, moi.

– Lequel, cher Christophe Colomb du pays du Tendre ?

– Celui qui fait que, quand je vous attends, mon bien-aimé, je

ne vois plus, je n'entends plus, je ne respire plus, je ne sens plus, je ne touche plus : le sens de l'attente, en un mot, voilà celui qui me paraît moins précieux que les autres ?

– Vous m'avez donc attendu, vraiment ?

– Ingrat ! est-ce que je ne vous attends pas toujours ?

– Chère Lydie, si vous disiez vrai !

– Dieu de bonté ! il en doute !

– Non, mon amour, je ne doute pas, je redoute…

– Et que pouvez-vous redouter ?

– Ce que redoute l'homme parfaitement heureux, l'homme qui n'a plus rien à désirer, plus rien à demander au ciel, pas même le ciel – tout !

– Poète, dit coquettement madame de Marande en effleurant de ses lèvres le front de Jean Robert, vous vous souvenez de votre aïeul Jean Racine :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

– Eh bien, soit, je crains Dieu et n'ai point d'autre crainte. Mais quel est votre dieu, à vous, mon cher ange ?

– Toi ! dit-elle.

Jean Robert, à ce doux aveu, l'étreignit encore plus tendrement.

– Moi, lui répondit Jean Robert en riant, moi, je ne suis que votre amoureux ; mais votre amant véritable, votre dieu réel, Lydie, c'est le monde ; et, comme à ce dieu-là vous sacrifiez plus de la moitié de votre vie, il en résulte que je suis une de vos victimes.

– Parjure ! renégat ! blasphémateur ! s'écria la jeune femme en se reculant. Qu'est-ce donc que le monde pour moi, sans vous ?

– Vous voulez dire, belle amie : « Que suis-je pour vous sans le monde ? »

– Il persiste ! dit madame de Marande en faisant un nouveau mouvement de retraite.

– Oui, ma bien-aimée, je persiste ; oui, je crois que vous êtes ultra-mondaine et que, dans un quadrille, dans une valse, fascinée, enlevée, ravie, entraînée, vous ne pensez pas plus à moi qu'à l'un des atomes de poussière soulevés par vos petits pieds de satin. La valse vous plaît, elle vous sied et vous lui seyez à merveille. Mais n'est-ce pas un supplice horrible pour moi, soit de vous voir, soit

de vous savoir étreinte, haletante, les bras, le cou et les épaules nus, par une vingtaine de fats dont vous vous moquez, sans doute, mais qui, dans le moment où vous vous livrez à eux, vous possèdent en pensée ?

– Oh ! continuez, continuez, dit madame de Marande en le regardant avec amour ; car la jalousie du jeune homme la ravissait.

– Vous me trouvez injuste, égoïste peut-être, continua, en effet, Jean Robert. Vous vous dites – je vais au-devant de votre pensée – que mes succès de théâtre ou de roman valent bien, comme distraction, vos succès de soirée. Hélas ! mon amie, ce n'est point la virginité de mon âme que je montre au public, comme vous lui montrez, vous, le trésor virginal de vos épaules ; c'est ma pensée, ma réflexion, mon observation, mon étude. Le monde me montre ses blessures, et je tâche, sinon de les guérir, au moins de les signaler à nos législateurs, qui sont à la société ce que les médecins sont au corps. Mais vous, Lydie, c'est vous tout entière que vous abandonnez à la foule. Les fleurs, les perles, les rubis, les diamants dont vous enchâssez votre beau corps sont autant de pierres aimantées pour attirer le regard. Ne vous ai-je pas vue dix fois vous préparant pour le bal ? On eût dit que vous partiez pour la conquête d'un royaume. Jamais capitaine s'embarquant pour guerroyer, jamais Guillaume de Normandie sur sa nef, jamais Fernand Cortez brûlant ses vaisseaux ne fit mieux son plan de bataille, et voilà pourquoi je persiste à douter, malgré les preuves incommensurables que vous me donnez de votre amour.

– Je t'aime, dit madame de Marande en l'attirant à elle et en l'embrassant ardemment. Voilà ma réponse.

– Oui, tu m'aimes, reprit le poète, tu m'aimes beaucoup ; mais, en amour, *beaucoup* ne signifie pas même *assez*.

– Écoute, reprit-elle gravement, parlons raison ; une fois n'est pas coutume. Crois-tu qu'il y ait au monde une femme du monde jouissant d'une liberté égale à la mienne ?

– Non, certes ; mais…

– Laisse-moi continuer et ne m'interromps pas. La raison est un oiseau sauvage, l'ombre d'un bruit l'effarouche. Je disais donc que, pour une femme mariée, je jouissais de la liberté la plus illimitée dont une femme pût jouir. Or, en échange de cette liberté, sais-tu la seule chose que mon mari me demande ? Rien que d'être une maîtresse de maison agréable, rien que d'être une femme du monde accomplie. Sais-tu ce qu'il exige quand il arrive ? Un visage souriant et gracieux qui le repose de ses chiffres et de ses calculs.

Sais-tu ce qu'il exige quand il s'en va ? Un serrement de main fraternel qui lui donne la certitude qu'il laisse une amie dans son intérieur. Je me suis donc lancée à toutes voiles dans cet océan qu'on appelle le monde, et j'ai fait de mon mieux pour naviguer entre les écueils. Un soir, au clair de la lune, j'ai aperçu à l'horizon un beau pays argenté dont toutes les fleurs étoilées m'attiraient. J'ai crié : « Terre ! » j'ai abordé, et, en mettant le pied sur la rive, j'ai remercié Dieu, car je retrouvais le pays de mes rêves, et ce pays était habité par toi.

– Oh ! mon amour ! mon amour ! murmura Jean Robert en l'embrassant et en secouant la tête.

– Laisse-moi achever, dit-elle en le repoussant doucement. En me retrouvant dans ce beau pays de mes rêves, ma première pensée a été de ne plus l'abandonner ; mais l'Océan était là : l'avide Océan qui ne voulait point lâcher sa proie, comme vous le dites, vous autres poètes ; il m'attirait ; une vague de soie, de dentelle et de satin me criait : « Reviens parmi nous, sinon pour toujours, du moins de temps en temps, si tu veux conserver ta liberté ! » Et je suis revenue chaque fois que cette voix impérieuse m'a rappelée, je suis revenue payer mon tribut ; je le paye en pleurant, mais c'est ma liberté que j'achète. Voilà la confession, et je l'aurai achevée quand j'aurai dit à un poète misanthrope ces trois vers d'un poète plus misanthrope que lui :

Mais, quand on est du monde, il faut bien que
/ l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande ;
La parfaite raison fuit toute extrémité.

– Ah ! tais-toi ; je t'aime, je t'aime ! s'écria Jean Robert avec passion.

– Soit ! dit-elle en se laissant embrasser sans rendre les baisers que Jean Robert lui donnait et comme conservant encore contre lui un fond de rancune. Mais, puisque nous sommes d'accord là-dessus, revenons à notre point de départ. Vous me demandiez quel était le sens le moins précieux, et je vous répondais, en le créant pour vous plaire, que c'était le sens de l'attente. Que répondez-vous à cela ?

– *Rien,* et je continuerai à dire *rien,* si vous continuez à dire *vous*.

– Eh bien, je vous dis *tu*.

– Ce n’est point assez ; quand je t’ai adressé cette question, tu posais tes lèvres sur mon front, et c’est en songeant à ce demi-baiser que je te demandais quel est le sens le moins précieux, ou le plus inutile, ou le plus superflu.

– Avant tout, demande-moi pardon de m’avoir dit que, dans le monde, je m’abandonnais à chacun, et je t’absoudrai.

– Je le veux bien, à la condition que tu me diras qu’en abandonnant le corps, la pensée reste à moi.

Une étreinte folle fut la réponse de la charmante femme.

– Tiens, dit Jean Robert, quand je t’embrasse, je te vois, je te touche, je te sens, je te respire, mais je ne t’entends pas, puisque mes lèvres sont sur tes lèvres, et que nulle parole ne pourrait exprimer ce que j’éprouve : c’est donc l’ouïe qui, en cette circonstance, est le sens le moins précieux.

– Non, non, dit-elle, n’avance point une pareille hérésie : c’est un sens aussi précieux que les autres, puisqu’il me permet d’entendre tes chères paroles.

Madame de Marande avait raison en disant que l’ouïe était un sens aussi précieux que les autres. Ajoutons qu’en cette circonstance, il allait devenir un sens plus précieux que les autres.

En effet, tout en marivaudant, tout en se regardant, tout en s’embrassant, nos deux amoureux n’avaient pas remarqué – les amoureux ne sont point parfaits – que, de temps en temps, la tenture de l’alcôve s’agitait comme sous le souffle d’une porte entrebâillée.

Or, à cette agitation, il n’y avait aucune cause, apparente du moins, la porte de l’alcôve étant hermétiquement fermée.

Seulement, en appelant à leur aide le sens de la vue et en regardant derrière ces rideaux, nos amoureux eussent vu un homme qui, tapi dans la ruelle, faisait tous ses efforts pour combattre les crampes que lui donnait une position gênée et qui ne paraissait y réussir que médiocrement.

Mais il arriva qu’au moment où Jean Robert clôturait la discussion sur les six sens par six baisers, l’homme qui était dans la ruelle, soit que les baisers le rendissent chagrin, soit que la position dans laquelle il se trouvait lui parût démesurément pénible, l’homme de la ruelle, disons-nous, risqua un mouvement qui fit tressaillir madame de Marande.

Jean Robert, comme pour prouver jusqu’au bout son paradoxe sur le sens de l’ouïe, n’entendit rien ou affecta de ne rien entendre, et, voyant tressaillir madame de Marande :

– Qu'avez-vous, mon amour ? lui demanda-t-il.

– Tu n'as pas entendu ? dit en frissonnant madame de Marande.

– Non.

– Écoute, reprit-elle en tendant l'oreille du côté du lit.

Jean Robert prêta l'oreille ; mais, n'entendant rien, il reprit les mains de la jeune femme et y appuya de nouveau ses lèvres. Un baiser est une musique, cent baisers sont une symphonie. La voûte de la chapelle retentissait de mille baisers.

Mais, si la raison est un oiseau facile à effaroucher, ainsi que le disait, un instant auparavant, madame de Marande, l'ange des baisers s'effarouche bien plus vite encore.

Le bruit qui avait fait tressaillir la jeune femme parvint de nouveau à ses oreilles, et, cette fois, lui fit pousser un cri.

Jean Robert avait entendu, cette fois, et, se levant d'un bond, il alla droit au lit, d'où le bruit lui semblait venir.

Au moment où il s'élançait, le rideau s'agita plus vivement. D'un premier bond, il avait été au lit, d'un second, il l'enjamba et se trouva face à face avec Lorédan de Valgeneuse.

– Vous ici ? s'écria Jean Robert.

Madame de Marande se leva en frissonnant. À son immense étonnement, elle reconnut à son tour le jeune homme déjà reconnu par Jean Robert.

On se souvient des recommandations paternelle que M. de Marande avait faites à sa femme au sujet de monseigneur Coletti et M. de Valgeneuse ; autant le jeune poète lui paraissait l'honnêteté même en matière amoureuse, autant l'évêque et le débauché lui semblaient compromettants. Il en avait charitablement averti madame de Marande ; et la jeune femme, à cette demande de son mari : « Vous plaît-il ? » avait répondu : « Il m'est parfaitement indifférent. »

On se rappelle aussi que, dans le chapitre intitulé *Causerie conjugale,* le banquier avait dit, en parlant de M. Lorédan de Valgeneuse :

« Quant à ses succès, il paraît qu'ils sont limités aux femmes du monde, et que, lorsqu'il s'adresse à ce que l'on appelle tout simplement des filles du peuple, malgré l'assistance généreuse que prête en ces circonstances mademoiselle de Valgeneuse à son frère, il est quelquefois obligé d'employer la violence. »

Et, en effet, on se rappelle la part que mademoiselle Suzanne de Valgeneuse avait prise à l'enlèvement de la fiancée de Justin.

On va voir que la complaisante sœur ne prêtait pas seulement son assistance aux enlèvements des filles du peuple.

Elle avait une femme de chambre, grande et belle fille que nous avons déjà vue ouvrir à Jean Robert la porte du *pigeonnier* de madame de Marande.

Cette fille, nommée Nathalie, lui était entièrement dévouée.

Or, un soir que M. de Valgeneuse avait fait part à sa sœur de l'amour qu'il ressentait pour madame de Marande, mademoiselle Suzanne avait cherché une occasion de mettre auprès de la femme du banquier une créature qui pût, le cas échéant, introduire M. de Valgeneuse dans la place.

Cette occasion s'était présentée. À un retour des eaux, madame de Marande avait demandé de tous côtés une femme de chambre, et mademoiselle de Valgeneuse lui avait généreusement offert la sienne.

C'était Nathalie.

On ignore assez généralement la puissance des femmes de chambre sur l'esprit de leurs maîtresses. Nathalie ne peignait pas un des cheveux de madame de Marande sans lui raconter un des hauts faits de M. de Valgeneuse. Madame de Marande, qui tenait cette fille de la sœur du héros de tant de prouesses amoureuses, ne s'étonnait pas d'en entendre dire tant de bien et ne voyait que reconnaissance là où il n'y avait, au contraire, qu'instigation préméditée.

Mais, par les scènes précédentes, et surtout par celle que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, on connaît l'amour bien réel que madame de Marande avait pour Jean Robert, et il est inutile de dire que les admirations de mademoiselle Nathalie n'avaient eu aucune influence sur elle.

Ce soir-là, M. de Valgeneuse, poussé à bout par l'indifférence de madame de Marande, avait résolu de tenter un de ces actes audacieux qui réussissent parfois. Nathalie l'avait caché dans l'alcôve, et il était là depuis deux heures, assistant au tendre marivaudage de Jean Robert et de madame de Marande, lorsque celle-ci avait entendu le bruit qui l'avait fait frissonner.

Certainement, s'il est un supplice après celui de n'être pas aimé, c'est la certitude que ce cœur, fermé pour vous, s'ouvre pour tous les autres.

Ce supplice devient une torture quand on entend ces mots cruels adressés à un autre, entre deux baisers : « Je t'aime ! »

Un instant, M. de Valgeneuse avait eu l'idée d'apparaître tout à

coup aux deux amoureux comme une tête de Méduse.

Mais à quoi aboutirait cette apparition ?

À un duel entre Jean Robert et M. de Valgeneuse. Or, en supposant pour le gentilhomme la meilleure chance, celle où le poète serait tué, la mort de Jean Robert n'était pas un moyen de se faire aimer de madame de Marande.

Tandis qu'au contraire, venir dire le lendemain à la jeune femme : « J'ai passé la soirée derrière votre lit, j'ai tout vu, tout entendu, achetez ma discrétion à tel prix », laissait une chance à ce que madame de Marande, effrayée pour son amant ou pour son mari, accordât à la menace ce qu'elle refusait si obstinément aux plus tendres instances.

Ce fut donc ce qui détermina M. de Valgeneuse. Il ne songeait donc plus qu'à se retirer, ayant vu et entendu tout ce qu'il avait à voir et à entendre ; mais on ne se tire pas facilement d'une ruelle, et l'on a beau marcher à pas de loup, lorsqu'on porte des bottes vernies, le parquet crie, les rideaux remuent, et bruit et mouvement troublent le silence harmonieux d'une scène d'amour.

C'est ce qui était arrivé : M. de Valgeneuse, en voulant se retirer, avait fait craquer le parquet et remuer les rideaux.

Jean Robert, s'élançant donc et reconnaissant le jeune gentilhomme, s'était écrié :

– Vous ici ?

– Oui, moi ! répondit M. de Valgeneuse, qui, en face d'un homme, et, par conséquent, d'un danger, se redressa fièrement.

– Misérable ! dit Jean Robert en le saisissant au collet.

– Doucement, monsieur le *poète*, dit de Valgeneuse, il y a, dans la maison, à quelques pas de nous peut-être, un tiers intéressé qui pourrait bien entendre notre contestation, ce qui, selon toute probabilité, chagrinerait madame.

– Infâme ! dit à voix basse Jean Robert.

– Encore une fois, doucement, répéta M. de Valgeneuse.

– Oh ! que je parle bas ou haut, dit Jean Robert, je vous tuerai.

– Nous sommes dans la chambre d'une femme, monsieur.

– Alors, sortons-en.

– Inutile ! pas de bruit. Vous savez où je demeure, n'est-ce pas ? Si vous l'oubliez, j'irai vous le rappeler ; je me tiens à votre disposition.

– Et pourquoi pas tout de suite ?

– Oh ! tout de suite ! il fait nuit noire, vous n'y songez pas. Il faut y voir clair pour bien faire ce que l'on fait ; et puis, tenez, voici madame de Marande qui se trouve mal.

En effet, la jeune femme était tombée sur un fauteuil.

– Soit, monsieur, à demain ! dit Jean Robert.

– À demain, monsieur, et avec grand plaisir.

Jean Robert enjamba le lit de nouveau et se jeta aux genoux de madame de Marande.

M. Lorédan de Valgeneuse s'élança dans le couloir par la porte de l'alcôve, qu'il referma derrière lui.

– Pardon, pardon, ma Lydie bien-aimée ! dit Jean Robert en entourant de ses bras la jeune femme et en l'embrassant vivement.

– Et que te pardonnerais-je ? demanda-t-elle ; quel crime as-tu commis ? Oh ! cet homme, comment était-il là ?

– Sois tranquille, tu ne le reverras plus ! s'écria énergiquement Jean Robert.

– Oh ! mon bien-aimé, dit la pauvre femme en serrant étroitement le poète contre son cœur, ne va pas exposer ta vie précieuse contre la vie inutile de ce scélérat.

– Ne crains rien, ne crains rien… Dieu sera pour nous !

– Ce n'est pas ainsi que je l'entends ; tu vas me jurer, mon ami, de ne pas te battre avec cet homme.

– Comment veux-tu que je te jure cela ?

– Si tu m'aimes, jure-le.

– Mais c'est impossible ; comprends donc ! dit Jean Robert.

– Tu ne m'aimes pas, alors, dit-elle.

– Je ne t'aime pas ? Oh ! mon Dieu !

– Mon ami, dit madame de Marande, je crois que je vais mourir.

Et, en effet, la vie de la belle jeune femme semblait suspendue ; elle ne respirait plus, elle était pâle et, pour ainsi dire, inanimée. Son état alarma Jean Robert.

– Eh bien, tout ce que tu voudras, dit-il.

– Tu feras ce que je voudrai ?

– Oui.

– Tu me le jures ?

– Sur ma vie, dit Jean Robert.

– Oh ! j'aimerais mieux que tu jurasses sur la mienne, dit

madame de Marande, j'aurais au moins l'espoir de mourir si tu manquais à ta parole.

Et, en disant ces mots, la jeune femme lui jeta les bras autour du cou, le serra à l'étouffer, l'embrassa violemment, et, pendant un moment, leurs deux cœurs planèrent dans de si doux espaces, qu'ils oublièrent l'horrible scène qui venait de se passer.

CCCVIII

Où l'auteur offre M. de Marande comme un modèle, sinon physique, du moins moral, à tous les maris, passés, présents et futurs.

Aussitôt Jean Robert parti, madame de Marande descendit vivement dans sa véritable chambre à coucher, où Nathalie l'attendait pour sa toilette de nuit.

Mais, en passant devant elle :

– Je n'ai pas besoin de vos services, mademoiselle, lui dit madame de Marande.

– Est-ce que j'aurais eu le malheur de causer quelque désagrément à madame ? demanda effrontément la femme de chambre.

– Vous ! fit dédaigneusement madame de Marande.

– C'est que, continua mademoiselle Nathalie, madame, d'ordinaire si bonne pour moi, me parle ce soir avec tant de sévérité, qu'il m'était permis de croire…

– Assez ! dit madame de Marande ; sortez et ne reparaissez jamais devant moi ! Voici vingt-cinq louis, ajouta-t-elle en tirant d'un chiffonnier un rouleau d'or ; vous quitterez l'hôtel demain matin.

– Mais, madame, fit la femme de chambre en haussant la voix, lorsqu'on renvoie les gens, on leur donne au moins une raison.

– Il ne me plaît point, à moi, de vous en donner. Prenez cet argent et sortez.

– Soit, madame, dit la camériste en prenant le rouleau et en regardant madame de Marande d'un œil plein de haine ; c'est donc à M. de Marande que j'aurai l'honneur de m'adresser.

– M. de Marande, dit sévèrement la jeune femme, vous répétera ce que je viens de vous dire. En attendant, sortez.

Le ton dont madame de Marande prononça ces paroles, le geste dont elle les accompagna rendaient toute riposte impossible ; mademoiselle Nathalie sortit donc en fermant avec violence la porte derrière elle.

Demeurée seule, madame de Marande se déshabilla et se coucha rapidement, en proie à mille émotions qu'il est aussi facile

de comprendre que difficile de décrire.

Elle était à peine couchée depuis cinq minutes, qu'elle entendit frapper doucement à sa porte.

Elle frissonna involontairement. Par un mouvement instinctif, elle posa sur sa bougie l'éteignoir de vermeil, et la délicieuse chambre que nous avons déjà décrite ne se trouva plus éclairée que par la lueur d'opale de la lampe en verre de Bohême qui brûlait dans la petite serre.

Qui pouvait frapper à cette heure ?

Ce n'était point la femme de chambre : elle n'aurait point eu cette effronterie.

Ce n'était pas Jean Robert ; jamais il ne mettait le pied, nuitamment du moins, dans cette chambre, qui faisait en quelque sorte partie des appartements de la communauté conjugale.

Ce n'était pas M. de Marande : sous ce rapport, il était tout aussi discret que Jean Robert et n'était point rentré, passé dix heures du soir, dans cette chambre, depuis la nuit où il était venu y donner à sa femme le conseil de se défier de monseigneur Coletti et de M. de Valgeneuse.

Serait-ce donc M. de Valgeneuse ?

À cette seule idée, la jeune femme trembla de tous ses membres ; elle n'eut point la force de répondre.

Heureusement, la voix de celui qui frappait ne tarda point à la rassurer.

– C'est moi, dit cette voix.

Madame de Marande reconnut son mari.

– Entrez, dit-elle tout à fait rassurée et presque joyeusement.

M. de Marande entra, un bougeoir éteint à la main, et alla droit au lit de sa femme. Puis, lui prenant et lui baisant la main :

– Pardonnez-moi de me présenter chez vous à cette heure, dit-il ; mais j'ai appris, en même temps que votre retour, la perte douloureuse que vous venez de faire de votre tante, et je suis venu vous adresser mes compliments de condoléances.

– Je vous remercie, monsieur, dit la jeune femme quelque peu surprise de cette visite nocturne et cherchant quel pouvait en être le but. Mais, continua-t-elle avec une hésitation qui ne pouvait faire cesser complètement l'indulgence habituelle de son mari, est-ce seulement pour me complimenter que vous avez pris la peine de passer chez moi, et n'avez-vous rien de plus à me dire ?

– Au contraire, chère Lydie, j'ai à vous dire plusieurs choses

encore.

Madame de Marande regarda son mari avec une certaine inquiétude.

Cette inquiétude n'échappa point au banquier, et il essaya de rassurer sa femme, d'abord par un sourire ; puis :

– J'ai premièrement à vous demander du feu, dit-il.

– Comment, du feu ? fit la jeune femme étonnée.

– Eh ! oui, ne voyez-vous point que ma bougie est éteinte ?

– Quel besoin avez-vous qu'elle soit allumée, monsieur ? La clarté de ma lampe ne vous suffit-elle pas pour causer ?

– Certainement ; mais, avant de causer, j'ai à faire une recherche assez importante.

– Une recherche assez importante ? répéta madame de Marande en manière d'interrogation.

– Vous avez peut-être ouï dire, ma chère Lydie, soit là-bas, soit en rentrant à l'hôtel, que j'avais été nommé au ministère des finances ?

– Oui, monsieur, et je vous en fais mon compliment bien sincère.

– Eh bien, sincèrement, chère amie, il n'y a pas de quoi ; mais ce n'est point pour vous apprendre cette nouvelle que je vous ai dérangée à cette heure. Je suis donc ministre des finances. Or, un ministre sans portefeuille est presque l'égal d'un ministre des finances sans finances. Eh bien, chère amie, j'ai perdu mon portefeuille.

– Je ne comprends pas, dit madame de Marande qui, en effet, ne voyait aucunement où son mari voulait en venir.

– C'est pourtant bien simple, reprit M. de Marande. Je montais chez vous avec l'intention de causer quelques instants avec vous, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire ; je montais tranquillement, mon bougeoir à la main et mon portefeuille sous le bras, quand un homme qui descendait précipitamment votre escalier m'a heurté violemment ; si bien que, de ce coup, mon portefeuille est tombé et ma bougie s'est éteinte. Je vous demande donc la permission de rallumer ma bougie et d'aller à la recherche de mon portefeuille.

– Mais, demanda avec une certaine hésitation madame de Marande, quel était cet homme ?

– Je n'en sais rien. En tout cas, j'allais lui faire un assez mauvais parti, reprit le banquier ; car je crus d'abord que c'était un voleur

et qu'il en voulait à ma caisse. Mais j'ai changé de dessein en songeant que c'était peut-être à vous qu'on en voulait, et je suis venu vous consulter afin de nous concerter sur le parti à prendre.

– Et vous avez reconnu cet homme ? demanda en balbutiant madame de Marande.

– Oui, à ce que je crois du moins.

– Et… et… puis-je vous demander ?…

La voix expira sur les lèvres de la jeune femme. Elle tremblait que ce ne fût Jean Robert que son mari avait rencontré.

– Certainement que vous pouvez me demander qui c'était, répliqua M. de Marande ; car je présume que c'est cela que vous voulez me dire. C'était tout simplement M. de Valgeneuse.

– M. de Valgeneuse ! répéta la jeune femme.

– Lui-même, dit M. de Marande. Et maintenant, chère Lydie, voulez-vous me permettre de rallumer ma bougie ?

Et M. de Marande alluma, en effet, sa bougie à la petite lampe de la serre ; puis, soulevant la portière, il disparut en disant :

– À tout à l'heure, madame, je reviens.

– Je reviens… répéta machinalement madame de Marande.

En effet, qu'allait-il se passer ? qu'allait être le sujet de la conversation que M. de Marande désirait avoir avec sa femme ? La figure du banquier, il est vrai, n'était pas bien menaçante ; mais qui peut se fier à la figure d'un banquier ?

De quoi allait-il donc être question ? Sans doute, l'esclandre de M. de Valgeneuse pouvait jeter dans le cœur de M. de Marande un trouble profond. Il donnait toute liberté, à condition d'éviter tout scandale.

Mais ce scandale, la pauvre femme en était-elle cause ? Et, si elle n'était pas cause, un homme aussi équitable, disons plus, aussi indulgent que l'était M. de Marande, pouvait-il l'en rendre responsable ?

Néanmoins, malgré ces réflexions rassurantes, malgré des antécédents qui ne lui permettaient guère de craindre, madame de Marande sentit un frisson passer par ses veines, et ce fut d'une voix éteinte, qu'entendant son mari dire pour la seconde fois : « C'est moi ! » elle répondit pour la seconde fois elle-même :

– Entrez !

M. de Marande entra, déposa son bougeoir et son portefeuille sur une console, et, prenant une chaise, il s'assit près du lit de sa femme.

– Pardonnez-moi, ma chère Lydie, le dérangement que je vous cause, lui dit-il de sa voix la plus douce ; mais le roi m'attend demain, à neuf heures du matin, et il me sera peut-être impossible de trouver dans toute la journée une seule minute pour causer tranquillement avec vous.

– Je suis à vos ordres, monsieur, dit sur le même ton madame de Marande.

– Ah ! à mes ordres ! murmura d'un air fâché le banquier, en prenant une seconde fois la main de sa femme et en la baisant non moins respectueusement que la première ; à mes ordres ! le vilain mot ! à mes prières, tout au plus. Si quelqu'un a le droit de donner des ordres ici, chère amie, c'est vous et non pas moi. Je vous supplie de vous en souvenir.

– Je suis honteuse de vos bontés, monsieur, balbutia la jeune femme.

– En vérité, vous me rendez confus : ce que vous appelez mes bontés, ce n'est que justice, je vous assure ; mais je n'abuserai pas de vos instants. J'aborde donc le sujet principal de la causerie que nous allons échanger. Seulement, permettez-moi de vous adresser une question que je crois déjà vous avoir faite. Aimez-vous M. de Valgeneuse ?

– En effet, monsieur, vous m'avez déjà adressé cette question, et je vous ai déjà répondu que non. Pourquoi cette insistance ?

– Mais parce que voilà tantôt six mois que cette question vous a été faite par moi, et que parfois six mois amènent de grands changements dans l'esprit d'une femme.

– Eh bien, je ne l'aime pas plus aujourd'hui qu'alors.

– Vous n'avez pas la moindre affection pour lui ?

– Non, répéta madame de Marande.

– Vous en êtes sûre ?

– Je vous l'affirme, je vous le jure. Et, loin de là, j'éprouve plutôt pour lui une sorte de…

– De haine ?

– Plus que cela… du mépris.

– C'est singulier, comme nous aimons et haïssons les mêmes choses, et, je dirai plus, les mêmes hommes, chère Lydie ! Donc, voilà un premier point sur lequel nous sommes d'accord tous deux : nous ne tarderons pas, soyez-en certaine, à l'être sur les autres. Eh bien, puisque nous haïssons et méprisons si fort M. de Valgeneuse, comment se fait-il que nous le rencontrions sur notre

escalier à cette heure avancée de la nuit ? Quand je dis *nous*, je suppose que vous auriez pu le rencontrer aussi bien que moi ; car ce n'est ni de votre gré, ni sur votre invitation qu'il se trouvait dans l'hôtel, n'est-ce pas ?

– Non, monsieur ; pour cela, je vous en réponds.

– Or, comme ce n'est pas moi qui l'ai autorisé à venir, continua le banquier, voulez-vous m'aider à découvrir pour quelle cause ou sous quel prétexte il se trouvait ici sans invitation, contre notre gré, et à cette heure ?

– Monsieur, dit la jeune femme toute troublée, quelle que soit l'étendue de votre bonté, j'éprouve une grande peine et une grande honte à vous répondre.

– Ne parlez pas de ma bonté, chère Lydie, et croyez que la question que je vous adresse a bien plutôt pour but de vous rassurer que de vous troubler. Je sais bien des choses que je n'ai pas l'air de savoir ; je connais une foule de vos secrets intimes que je parais ignorer ; si la peine que vous éprouvez à me répondre a sa source dans quelques-uns de ces secrets, permettez-moi de vous aider ; appuyée sur moi, le chemin vous paraîtra plus facile.

– Oh ! monsieur, s'écria la jeune femme, vous êtes sublime d'indulgence.

– Non, Lydie, répondit M. de Marande avec un doux et triste sourire ; seulement, j'ai pratiqué le précepte du sage : « Connais-toi toi-même » ; et cela m'a rendu, non pas indulgent, mais philosophe.

– Eh bien, monsieur, répliqua madame de Marande encouragée par la mansuétude paternelle de son mari, il y a une demi-heure, je n'étais pas seule.

– Je sais cela, Lydie. Vous arrivez : M. Jean Robert, qui ne vous avait pas vue depuis plus d'une semaine, est venu vous faire visite. Vous étiez donc avec M. Jean Robert ; c'est cela que vous vouliez dire, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit la jeune femme en rougissant légèrement.

– Eh bien, quoi de plus naturel ? Et puis ?…

– Et puis, continua madame de Marande, nous avons tout à coup, derrière nous, entendu crier le parquet ; nous nous sommes retournés et nous avons vu s'agiter un rideau…

– Alors, demanda M. de Marande, il y avait une troisième personne dans votre chambre ?

– Oui, monsieur, dit la jeune femme, il y avait M. de

Valgeneuse.

– Pouah ! fit le banquier avec un suprême dégoût ; ce monsieur vous espionnait !

Madame de Marande baissa la tête sans répondre. Il y eut un moment de silence. Ce fut le banquier qui le rompit.

– Et qu'a fait M. Jean Robert en voyant ce misérable ? demanda-t-il ?

– Il a sauté sur lui, dit vivement madame de Marande.

Puis, voyant s'assombrir le front de son mari :

– Et, comme vous venez de le faire vous-même, il l'a appelé misérable.

– Voilà une scène fâcheuse, dit le banquier.

– Oh ! oui, monsieur, s'écria la jeune femme, qui ne comprit point la pensée de son mari, bien fâcheuse, en effet, puisqu'elle pouvait avoir pour résultat un scandale dont, en somme, j'étais la cause première et qui pouvait retomber sur vous.

– Qui vous parle de cela, chère Lydie ? reprit doucement M. de Marande. Si je dis : « C'est là une scène fâcheuse », croyez bien que je ne songe à moi en aucune façon.

– Comment ! monsieur, s'écria madame de Marande, c'est à moi seulement que vous songez à cette heure ?

– Mais naturellement, chère amie ; je vous vois entre deux hommes, l'un que vous aimez, et l'autre que nous méprisons. Je vois ces deux hommes, pour ainsi dire, se colleter chez vous, devant vous, et je me dis : « Voilà une femme qui est véritablement à plaindre, d'assister à une scène de cette sorte ! » car je suppose que, malgré le respect que M. Jean Robert doit avoir pour vous – que voulez-vous ! les hommes sont toujours les hommes –, il doit y avoir eu provocation, échange de cartes.

– Hélas ! oui, monsieur ; je crois qu'il y a d'abord eu quelque chose de pareil.

– D'abord ! Qu'y a-t-il donc eu ensuite ?

– M. de Valgeneuse a quitté la place et s'est enfui par mon cabinet de toilette.

– Alors je m'explique comment j'ai rencontré M. de Valgeneuse, puisque votre cabinet de toilette a son dégagement sur mon escalier. Mais permettez-moi de vous dire qu'il doit avoir quelque intelligence dans la maison, d'abord parce qu'il est entré sans votre permission, ensuite parce qu'il en est sorti sans la mienne. En d'autres termes, une fois ma bougie éteinte, il a disparu ; si bien

que je n'ai pas pu mettre la main sur lui. Ce drôle-là connaît la maison mieux que moi.

– C'est Nathalie, ma femme de chambre, qui l'avait fait entrer ici.

– Et de qui teniez-vous cette créature, chère amie ?

– De mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

– Encore une qui finira mal, murmura le banquier en fronçant le sourcil ; j'en ai peur, ou plutôt je l'espère. – Mais quel va être, à votre sens, le résultat de cette aventure ? M. Jean Robert va nécessairement se battre avec M. de Valgeneuse.

– Oh ! non, monsieur, dit la jeune femme.

– Comment, non ? reprit M. de Marande avec l'accent du doute ; vous avouez qu'il y a eu provocation, échange de cartes, et vous dites que l'on ne se battra point ?

– Non ; car M. Jean Robert m'a promis de ne point se battre. Il me l'a juré.

– C'est impossible, chère Lydie.

– Je vous répète qu'il me l'a juré.

– Et moi, je vous répète que c'est impossible.

– Mais, monsieur, insista madame de Marande, il m'en a fait le serment, et vous-même m'avez dit cent fois que M. Jean Robert était un homme d'honneur.

– Et je vous le dirai, chère amie, jusqu'à ce que j'aie la preuve du contraire. Mais il y a des serments auxquels un homme d'honneur manque justement parce qu'il est un homme d'honneur ; et le serment de ne pas se battre, dans la circonstance où se trouvait M. Jean Robert, est un de ceux-là.

– Comment ! monsieur, vous pensez ?…

– Je pense que M. Jean Robert se battra. Non seulement je le pense, mais je vous l'affirme.

Involontairement, madame de Marande laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Elle resta dans l'attitude du profond accablement.

– Pauvre femme, pensa M. de Marande, elle a peur qu'on ne lui tue celui qu'elle aime ! – Chère amie, dit-il en prenant la main de sa femme, voulez-vous m'écouter tranquillement, c'est-à-dire sans trouble, sans inquiétude, sans crainte ? Ma visite, je vous le jure, n'a d'autre but que de vous rassurer.

– Je vous écoute, dit madame de Marande en poussant un soupir.

– Eh bien, continua M. de Marande, quelle opinion auriez-vous de M. Jean Robert – remarquez que je vous parle comme un père ou comme un prêtre, et que je vous prie de scruter votre conscience –, quelle opinion auriez-vous vous-même de M. Jean Robert s'il ne vous protégeait pas contre un homme qui vous a si grossièrement outragée et qui peut, d'un jour à l'autre, renouveler son injure ? quelle opinion auriez-vous de sa fierté, de son honneur, de son courage, de son amour même, s'il ne se battait pas, sur une simple prière de vous, contre l'homme qui vous a fait un pareil affront ?

– Ne m'interrogez pas, monsieur, s'écria la pauvre femme ; mon esprit est troublé, et, quand je descends dans ma conscience, je n'y vois pas plus clair que dans ma raison.

– Je vous répète pour la troisième fois, Lydie, que je ne suis venu ici que pour vous rassurer. Admettez avec moi que M. Jean Robert se battra, ce qui est en conscience la moindre preuve d'affection qu'il puisse vous donner, et, en échange, je vous ferai le serment, moi, qu'il ne se battra pas.

– Vous me ferez ce serment, vous ? s'écria madame de Marande en regardant fixement son mari.

– Moi, dit le banquier, et à mes serments vous pouvez croire, Lydie ; car, par malheur, ajouta-t-il mélancoliquement, mes serments, à moi, ne sont point des serments d'amoureux.

Le visage de madame de Marande rayonnait de bonheur ; le banquier ne parut point remarquer cette joie égoïste. Il poursuivit :

– Quel air, je vous le demande, chère Lydie, aurait dans le monde la nouvelle d'un duel entre M. Jean Robert et M. de Valgeneuse ? à quelle cause l'attribuer ? On commencerait tout d'abord par faire les suppositions les plus hasardeuses jusqu'au moment où l'on découvrirait la vérité ; car, entre un poète et un fat, il ne peut y avoir aucune rivalité d'esprit. Je me trouverais donc par la force des choses engrené dans cette aventure ; et ce n'est ni votre goût ni le mien, n'est-ce pas ? et je suis persuadé que ce n'est point non plus celui de M. Jean Robert. Soyez donc sans inquiétude, chère amie, rapportez-vous-en à moi, et pardonnez-moi de vous avoir involontairement troublée à cette heure de nuit.

– Mais qu'arrivera-t-il alors ?... demanda madame de Marande, dont le visage prit une expression de terreur profonde ; car elle commençait à entrevoir vaguement que c'était son mari qui allait, dans toute cette affaire, prendre la place de son amant.

– Il n'arrivera rien que de très simple, chère Lydie, reprit le banquier ; et je me charge d'arranger les choses pour le mieux.

– Monsieur ! monsieur ! s'écria madame de Marande en sortant à moitié de son lit, de sorte que son cou blanc et ses opulentes épaules apparurent au banquier comme un trésor merveilleux ; monsieur, vous allez vous battre pour moi ?

M. de Marande frissonna d'admiration.

– Chère amie, dit-il, je vous jure de mettre tout en œuvre pour vous conserver le plus longtemps possible à ma respectueuse tendresse.

Puis, se levant et lui baisant une troisième fois la main :

– Dormez en paix, dit-il.

Madame de Marande lui saisit à son tour les deux mains pour les embrasser, et, avec une voix pleine de charme :

– Oh ! monsieur, monsieur, dit-elle, pourquoi ne m'avez-vous point aimée ?

– Chut ! fit M. de Marande en mettant un doigt sur sa bouche, chut ! ne parlons pas de corde dans la maison d'un pendu.

Et, reprenant sa bougie et son portefeuille, M. de Marande s'en alla discrètement comme il était venu.

CCCIX

Où M. de Marande est conséquent avec lui-même.

M. de Humboldt, ce grand philosophe et ce grand géologue, dit quelque part, à propos de l'impression produite par les tremblements de terre :

« Cette impression ne provient pas de ce que les images des catastrophes, dont l'histoire a conservé le souvenir, s'offrent alors en foule à notre imagination. Ce qui nous saisit, c'est que nous perdons tout à coup notre confiance innée dans la stabilité du sol ; dès notre enfance, nous étions habitués au contraste de la mobilité de l'Océan avec l'immobilité de la terre. Tous les témoignages de nos sens avaient fortifié notre sécurité ; le sol vient-il à trembler, ce moment suffit pour détruire l'expérience de toute la vie. C'est une puissance inconnue qui se révèle tout à coup ; le calme de la nature n'était qu'une illusion, et nous nous sentons rejetés violemment dans un chaos de force destructive. »

Eh bien, cette impression physique a son équivalent dans l'impression morale qui doit se produire au bout de quelques années de mariage, quand, après avoir adoré sa femme, après avoir eu pleine confiance en elle, l'homme voit tout à coup s'ouvrir sous ses pieds l'abîme du doute.

En effet, connaissez-vous une situation plus profondément sombre, plus douloureusement déplorable que celle de l'homme qui, étroitement et indissolublement lié à une femme, après avoir vécu, côte à côte avec elle pendant des années en parfaite sécurité, se sent tout à coup ébranlé dans sa foi, troublé dans sa quiétude ? Le doute, qui a commencé à la femme qu'il aime, envahit la création tout entière. il doute de lui, des autres, de la lumière de Dieu ; il est enfin semblable à celui dont parle M. de Humboldt, et qui, après avoir cru trente ans la terre solide, la sent tout à coup trembler sous ses pas, la voit tout à coup s'entrouvrir devant lui.

Par bonheur, telle n'était pas la situation de M. de Marande, situation, du reste, fort difficile à peindre. Comme il l'avait dit à sa femme, la *connaissance de lui-même* l'avait poussé à un grand fond d'indulgence pour la belle pécheresse qui, par suite des circonstances que nous avons dites, avait vu son sort lié au sien ; et, de cette indulgence qui lui avait fait accorder à madame de

Marande toute liberté d'action, il fallait lui savoir d'autant plus gré qu'il était visible qu'il aimait sa femme, et que nulle femme au monde ne lui semblait plus digne d'être aimée et même adorée. Or, comme il n'est point d'amour sans jalousie, il était clair encore que M. de Marande, intérieurement, devait être jaloux de Jean Robert. Et, en effet, il était jaloux énormément, profondément, démesurément. Mais serait-ce la peine d'être un homme d'esprit, si l'esprit n'était point un masque pour cacher celles de nos douleurs auxquelles la société, au lieu de concéder la pitié, attache le ridicule ?

M. de Marande agissait donc, non seulement en philosophe, mais encore en homme de cœur ; ayant une femme de laquelle il ne pouvait raisonnablement exiger ce sentiment physique et sensuel qu'on appelle l'amour, il s'arrangea de façon à ce qu'elle fût forcée de lui accorder ce sentiment moral qu'on appelle la reconnaissance.

Ainsi M. de Marande était peut-être l'homme le plus jaloux qui fut au monde, tout en paraissant l'homme qui l'était le moins. Il ne faut donc pas s'étonner si, étant résolu d'être l'ami de Jean Robert, il mettait un si grand empressement à devenir l'ennemi de M. de Valgeneuse ; sa haine pour ce dernier était une espèce de soupape de sûreté qui laissait échapper sa jalousie pour le premier, jalousie qui courait risque, sans ce mécanisme providentiel, de faire, un jour ou l'autre, éclater la machine.

Or, l'occasion était venue de donner passage à cette haine.

Le lendemain de la scène nocturne que nous avons racontée, M. de Marande, au lieu de sortir à neuf heures dans sa voiture pour aller aux Tuileries, sortit à sept heures, à pied, prit un cabriolet sur le boulevard, et se fit conduire rue de l'Université, où logeait Jean Robert.

M. de Marande monta les trois étages du jeune poète et sonna. Le domestique vint lui ouvrir.

Tout en demandant si Jean Robert était visible, M. de Marande jeta un coup d'œil dans l'antichambre. Sur une table, était une boîte à pistolets, dans un coin, une paire d'épées de duel.

M. de Marande était fixé. Le domestique répondit que son maître n'était point visible.

Par malheur, M. de Marande, qui avait l'ouïe aussi fine que la vue rapide, entendait distinctement deux ou trois voix d'hommes qui semblaient discuter dans la chambre à coucher de Jean Robert.

Il remit sa carte au domestique, lui disant de la donner à son maître lorsque celui-ci serait seul, et d'ajouter que lui, M. de

Marande, repasserait vers les dix heures, c'est-à-dire en sortant de chez le roi.

Ces mots : *en sortant de chez le roi* parurent faire le plus grand effet sur le domestique de Jean Robert et assurer à M. de Marande que sa recommandation serait ponctuellement suivie.

Le banquier se retira.

Mais, à quatre pas de la porte de Jean Robert, il fit arrêter et tourner son cabriolet de façon à ce qu'il pût voir ceux qui sortaient de chez notre poète, ou plutôt de la maison qu'habitait notre poète.

Il ne tarda point à en voir sortir deux jeunes gens qu'il reconnut, l'un pour Ludovic, l'autre pour Pétrus.

Ils venaient de son côté, de sorte que M. de Marande n'eut qu'à descendre de son véhicule pour se trouver en face d'eux.

Les deux jeunes gens s'écartèrent en saluant courtoisement le banquier, pour lequel ils avaient à la fois une grande sympathie morale et une grande considération politique.

Ils ne pensaient point que M. de Marande eût le moins du monde affaire à eux ; mais lui les arrêta en souriant.

– Pardon, messieurs, dit-il, mais c'était vous que j'attendais.

– Nous ? répondirent d'une seule voix les deux jeunes gens en se regardant étonnés.

– Oui, vous ; je me doutais que votre ami vous enverrait chercher ce matin, et je voulais vous dire deux mots au sujet de la mission dont il vient de vous charger.

Les deux jeunes gens se regardèrent avec un étonnement croissant.

– Vous me connaissez, messieurs, continua M. de Marande avec son charmant sourire ; je suis un homme sérieux, habitué à respecter toutes les honorabilités ; vous ne pourrez donc me soupçonner d'avoir le moins du monde l'intention de porter atteinte à celle de notre ami.

Les deux jeunes gens s'inclinèrent.

– Eh bien, continua M. de Marande, faites-moi une grâce.

– Laquelle ?

– C'est de répondre franchement à mes questions.

– Nous ferons de notre mieux, monsieur, dit Pétrus en souriant à son tour.

– Vous allez chez M. de Valgeneuse, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur, répondirent les deux jeunes gens de plus en plus étonnés.

– Vous y allez pour régler avec lui ou avec ses témoins les conditions d'un duel ?

– Monsieur…

– Oh ! répondez-moi hardiment. Je suis ministre des finances et non préfet de police. Il s'agit d'un duel ?

– C'est vrai, monsieur.

– D'un duel dont vous ignorez la cause ?

Et, en leur faisant cette question, M. de Marande regarda fixement les deux jeunes gens.

– C'est encore vrai, monsieur, répondirent-ils.

– Oui, murmura en souriant M. de Marande, je savais M. Jean Robert un parfait gentilhomme.

Et, comme Pétrus et Ludovic attendaient :

– Eh bien, cette cause, je la connais, moi, et j'ai à dire à M. Jean Robert, que j'aurai l'honneur de voir dans une heure, de telles choses, qu'elles modifieront probablement sa résolution.

– Je ne crois pas, monsieur ; notre ami nous a paru très arrêté et très ferme dans sa volonté.

– Faites-moi une grâce, messieurs.

– Bien volontiers, répondirent ensemble les deux jeunes gens.

– N'allez chez M. de Valgeneuse que quand j'aurai vu M. Jean Robert et que quand, après m'avoir vu, il aura causé avec vous.

– Monsieur, c'est tellement nous écarter des instructions de notre ami, que nous ne savons vraiment…

– C'est l'affaire de deux heures.

– En certaines matières, deux heures sont chose grave… c'est l'initiative.

– Je vous affirme, messieurs, que votre ami, au lieu de vous en vouloir, vous saura gré de ce retard.

– Vous nous l'affirmez ?

– Je vous en donne ma parole d'honneur.

Les jeunes gens se regardèrent.

Puis Pétrus :

– Mais pourquoi, monsieur, ne montez-vous point tout de suite chez M. Jean Robert.

M. de Marande tira sa montre.

– Parce qu'il est neuf heures moins dix minutes, que je dois être aux Tuileries à neuf heures précises, et que je ne suis point encore ministre depuis un assez long temps pour faire attendre le roi.

– Nous permettez-vous, au moins, de monter et de prévenir notre ami de ce changement ?

– Non, messieurs, non, je vous en supplie ; les intentions de M. Jean Robert doivent se modifier d'après ce que je lui dirai ; mais, à onze heures, soyez chez lui.

– Cependant… insista Ludovic.

– Supposez, fit M. de Marande, que vous n'ayez pas trouvé M. de Valgeneuse chez lui, il vous faudrait bien accepter ce petit retard.

– Ami, dit Pétrus, quand un homme comme M. de Marande nous sauvegarde de tout blâme, nous pouvons, tel est mon avis du moins, nous reposer sur sa parole.

Puis, s'inclinant devant le banquier ministre :

– Nous serons à onze heures chez notre ami, monsieur, continua-t-il, et, jusque-là, aucune démarche qui puisse nuire à vos intentions ne sera faite.

Et, saluant une seconde fois, les deux jeunes gens indiquèrent à M. de Marande qu'ils ne voulaient pas le tenir plus longtemps dans la rue.

M. de Marande remonta, en effet, rapidement dans son cabriolet, qui, rapidement aussi, prit le chemin des Tuileries.

Les deux jeunes gens entrèrent au café *Desmares,* où ils se firent servir à déjeuner pour mettre à profit le loisir qui leur était donné par M. de Marande.

Pendant ce temps, le domestique de Jean Robert avait remis à son maître la carte du ministre, sans oublier, bien entendu, de dire que ce dernier serait chez Jean Robert en sortant de chez le roi.

Jean Robert fit répéter deux fois la harangue qui lui était adressée, prit la carte, la lut, et, en la lisant, fronça involontairement le sourcil ; non pas qu'il eût peur, le jeune homme était brave comme une plume et comme une épée, mais l'inconnu l'inquiétait.

Que pouvait lui vouloir M. de Marande à huit heures du matin, à une heure à laquelle les banquiers et les ministres sont éveillés, c'est vrai, mais où les poètes dorment ?

Heureusement, il n'avait pas longtemps à attendre.

En effet, à dix heures précises, on sonna à la porte, et, deux secondes après, le domestique introduisit M. de Marande. Jean Robert se leva.

– Acceptez toutes mes excuses, monsieur, dit-il : vous m'avez fait l'honneur de vous présenter chez moi à huit heures et demie du matin…

– Et vous n'avez pu me recevoir, monsieur, répliqua M. de Marande ; c'est tout simple, vous étiez en affaire avec vos deux amis, MM. Pétrus et Ludovic ; et c'est pour nous autres, gens de finance, qu'a été fait le proverbe : « Les affaires avant les plaisirs. » Vous avez retardé le plaisir que j'ai à vous voir, monsieur, et ce plaisir n'en est que plus grand.

Ces paroles pouvaient aussi bien être une raillerie qu'une politesse. Sans trop savoir à quoi s'en tenir, Jean Robert présenta donc un fauteuil à M. de Marande.

M. de Marande s'y assit en faisant à son tour signe à Jean Robert de prendre place près de lui.

– Ma visite semble vous surprendre, monsieur, dit le banquier.

– Monsieur, dit Jean Robert, elle m'honore tellement, en effet…

Le banquier l'interrompit.

– Eh bien, dit-il, ce qui me surprend, moi, c'est de ne pas vous l'avoir faite plus tôt. Mais que voulez-vous ! nous autres, gens de finance, nous sommes l'ingratitude même, et nous oublions, méchamment, au milieu de nos travaux, les hommes qui nous créent nos plus doux loisirs. C'est vous dire, monsieur, que, depuis que vous me faites l'honneur de venir à l'Hôtel de la rue Laffitte, j'ai honte de venir à mon tour vous visiter pour la première fois.

– Monsieur, balbutia Jean Robert tout confus du compliment du banquier et cherchant en vain où il en voulait venir.

– Qu'y a-t-il, voyons, continua M. de Marande, et d'où vient que vous semblez me remercier au lieu de m'adresser tous les reproches que je mérite ? Vous me traitez, pardonnez-moi cette expression financière, comme un créancier, au lieu de me traiter comme un débiteur. Je vous dois un nombre de visites incalculable, et je le disais encore hier au soir à madame de Marande, au moment où vous veniez de la quitter.

– Ah ! nous y voilà, pensa Jean Robert : il m'a vu sortir hier de son hôtel à une heure indue et il vient me demander raison.

– Madame de Marande, continua le banquier, qui ne pouvait, en effet, s'arrêter à l'aparté de Jean Robert, madame de Marande a une profonde affection pour vous.

– Monsieur !...

– Elle vous aime comme un frère.

Et M. de Marande insista sur les trois derniers mots.

– Et ce qui m'étonne et m'afflige en même temps, continua-t-il, c'est qu'elle n'ait point réussi à vous inspirer pour moi un peu de cette affection qu'elle a pour vous.

– Monsieur, s'empressa de dire Jean Robert, stupéfait du tour que prenait la conversation et à cent lieues d'en deviner le but, la différence de nos occupations m'empêche sans doute d'avoir...

– D'avoir de l'amitié pour moi ? interrompit M. de Marande. Pensez-vous donc, mon cher poète, que l'intelligence soit tout à fait absente des travaux de la banque ? Pensez-vous, comme ceux qui ne connaissent du jeu des finances que les pertes, que tous les banquiers sont des imbéciles ou des ?...

– Oh ! monsieur, s'écria le poète, à cent lieues de moi une pareille pensée !

– J'en étais certain d'avance, continua le banquier, et voilà pourquoi je vous dis : *Nos* travaux, sans qu'il y paraisse, ont une certaine analogie, une certaine communauté. C'est la finance qui donne, pour ainsi dire, la vie ; c'est la poésie qui nous apprend à en jouir. Nous sommes les deux pôles, et, par conséquent, tous les deux nécessaires au mouvement du globe.

– Mais, dit Jean Robert, vous me donnez la preuve, par ces quelques mots, que vous êtes au moins aussi poète que moi, monsieur.

– Vous me flattez, répondit M. de Marande, et je ne mérite pas ce beau titre, quoique j'aie tenté de le conquérir.

– Vous ?

– Moi ; cela vous étonne ?

– Nullement. Mais...

– Oui, la banque vous paraît incompatible avec la poésie ?

– Je ne dis point cela, monsieur.

– Mais vous le pensez ; cela revient au même.

– Non ; je dis seulement que je ne connais rien de vous.

– Qui vous prouve que j'aie eu la vocation ?... Prenez garde ! un jour que j'aurai à me plaindre de vous, j'arriverai ici avec un manuscrit à la main. Mais, aujourd'hui, loin de là, puisque c'est moi qui viens vous faire mes excuses. Ah ! vous doutez, jeune homme ! Apprenez que j'ai fait ma tragédie comme tout le

monde : un *Coriolan* ; puis les six premiers chants d'un poème qui s'appelait *l'Humanité*, puis un volume de poésies intimes, puis… puis… que sais-je ? Mais, comme la poésie est un culte qui ne nourrit pas ses prêtres, il m'a fallu travailler matériellement, au lieu de travailler spirituellement, et voilà comment je suis devenu tout simplement banquier, quand, permettez-moi de le dire à vous seul, de peur que l'on ne me taxe d'orgueil, quand j'aurais pu être votre confrère.

Jean Robert s'inclina profondément, plus stupéfait que jamais du tour de plus en plus inattendu que prenait la conversation.

– C'est donc à ce titre, continua M. de Marande, que j'ose réclamer votre amitié, et, qui plus est, venir vous en demander une preuve.

– À moi ! Parlez, parlez, monsieur ! s'écria Jean Robert au comble de l'étonnement.

– S'il y a encore heureusement, en ce monde, reprit M. de Marande, quelques hommes qui, comme nous, cultivent ou rendent hommage à la poésie, il en est d'autres qui, au mépris de tout idéal, ne demandent à ce monde que ses plaisirs grossiers, ses joies physiques, ses jouissances matérielles. C'est l'espèce qui entrave le plus le progrès naturel de la civilisation. Ravaler l'homme à la bête, ne satisfaire que l'appétit brutal, ne demander à la femme que la satisfaction d'un libertinage affamé, c'est là, à mon sens, une des plaies de notre société. – Partagez-vous mon opinion, mon cher poète ?

– Entièrement, monsieur, répondit Jean Robert.

– Eh bien, il existe un homme dans lequel semblent incarnés tous les défauts de l'espèce ; un débauché qui prétend avoir mis sa tête sur tous les oreillers et qui ne recule devant aucune impossibilité, ou pour remporter une victoire, ou pour donner à une défaite une apparence victorieuse. Cet homme, ce débauché, ce fat, vous le connaissez, c'est M. Lorédan de Valgeneuse.

– M. de Valgeneuse ! s'écria Jean Robert ; oh ! oui, je le connais.

Et un éclair de haine jaillit de ses yeux.

– Eh bien, mon cher poète, imaginez-vous qu'hier au soir, madame de Marande m'a raconté mot à mot la scène qui venait de se passer chez elle entre vous et lui.

Jean Robert tressaillit. Mais le banquier continua sur le même ton d'affabilité et de courtoisie :

– Je savais depuis longtemps, par madame de Marande elle-

même, que ce fat lui faisait la cour. Je n'attendais donc qu'une occasion, en ma qualité de protecteur légal de madame de Marande, pour donner à ce fat la leçon qu'il mérite, quoique je pense que cette leçon ne doive pas beaucoup lui profiter, quand cette occasion vient de se présenter d'une façon inattendue.

– Que voulez-vous dire, monsieur ? s'écria Jean Robert, qui commençait d'entrevoir vaguement le dessein de son interlocuteur.

– Je veux simplement dire que, puisque M. de Valgeneuse a offensé madame de Marande, je vais tuer M. de Valgeneuse : rien n'est plus simple.

– Mais, monsieur, s'écria Jean Robert, il me semble que, comme c'est moi qui ai été témoin de l'offense faite à madame de Marande, c'est à moi de punir cette offense.

– Permettez, mon cher poète, dit en souriant M. de Marande, je vous demande votre amitié, mais non votre dévouement. Voyons, causons sérieusement. L'offense a eu lieu, mais à quelle heure ? À minuit. Où a-t-elle eu lieu ? Dans une chambre où madame de Marande couche parfois – par fantaisie. Où M. de Valgeneuse était-il caché ? Dans l'alcôve de cette chambre. Tout cela est de l'intimité… la plus intime. Ce n'est pas moi qui étais à cette heure avec madame de Marande ; ce n'est pas moi qui ai découvert M. de Valgeneuse dans l'alcôve ; mais c'est moi qui eusse dû être dans la chambre ; c'est moi qui eusse dû découvrir M. de Valgeneuse. Vous connaissez nos journaux – et surtout nos journalistes ; quels singuliers commentaires ne ferait-on pas, dites, de votre duel avec M. de Valgeneuse ! Pensez-vous que le nom de madame de Marande, c'est-à-dire un nom honorable, qui doit rester honorable, si confusément indiqué qu'il fût par la publicité, ne serait point reconnu par la malveillance ? – Réfléchissez avant de me répondre.

– Cependant, monsieur, dit Jean Robert, qui comprenait toute la justesse de ce raisonnement, cependant, je ne puis pas vous laisser battre contre un homme qui a insulté une femme devant moi.

– Pardonnez-moi de vous contredire, mon ami – vous permettez que je vous donne ce titre, n'est-ce pas ? –, mais la femme que l'on a insultée devant vous, visiteur – remarquez bien que vous n'êtes qu'un visiteur pour moi –, cette femme est la mienne ; je veux dire qu'elle porte mon nom et qu'à ce titre, eussiez-vous cent fois raison, c'est à moi de la défendre.

– Mais, monsieur… balbutia Jean Robert.

– Vous voyez, cher poète, vous qui, d'habitude, avez la parole si facile, vous hésitez à répondre.

– Mais, enfin, monsieur…

– Je vous ai demandé une preuve d'amitié, voulez-vous me la donner ?

Jean Robert se tut.

– C'est de garder un profond silence sur cette aventure, continua le banquier.

Jean Robert baissa la tête.

– Et, s'il le faut, mon ami, madame de Marande vous en prie avec moi.

Le banquier se leva.

– Mais, monsieur, s'écria tout à coup Jean Robert, j'y songe : ce que vous me demandez est impossible.

– Pourquoi cela ?

– À l'heure qu'il est, deux de mes amis doivent s'être présentés chez M. de Valgeneuse et lui avoir demandé le nom des témoins avec lesquels ils auront à s'entendre.

– Ces deux amis ne sont-ils pas MM. Pétrus et Ludovic ?

– Oui.

– Eh bien, soyez sans inquiétude de ce côté : je les ai rencontrés sortant de chez vous, et j'ai obtenu d'eux, sur ma responsabilité, qu'ils attendissent jusqu'à onze heures et vinssent vous demander de nouveaux ordres. Eh ! tenez, il paraît qu'ils avaient réglé leur montre sur votre pendule. Voici votre pendule qui sonne onze heures et eux qui sonnent à votre porte.

– Je n'ai plus rien à dire, alors, répliqua Jean Robert.

– À la bonne heure ! dit M. de Marande en tendant la main au poète.

Puis, faisant quelques pas vers la porte et s'arrêtant tout à coup :

– Ah ! pardieu ! dit-il, j'oubliais le but principal de ma visite.

Jean Robert regarda le banquier avec une nouvelle expression d'étonnement greffée sur l'ancienne.

– J'étais venu pour vous prier, de la part de madame de Marande, qui veut absolument assister à votre première représentation, mais qui veut y assister sans être vue, de lui faire changer sa première loge de face contre une baignoire d'avant-scène. C'est possible, n'est-ce pas ?

– Sans doute, monsieur.

– Eh bien, si l'on vous demandait pourquoi je suis venu chez

vous, ayez la bonté de donner la véritable raison, celle de ce changement de loge.

– Je n'y manquerai pas, monsieur.

– Et maintenant, dit M. de Marande, je vous demande pardon d'avoir, pour une chose aussi simple, prolongé ma visite si longtemps.

Puis, saluant profondément Jean Robert, M. de Marande se retira, au grand étonnement du poète, qui, en le voyant disparaître, éprouva pour lui une sorte de respectueuse sympathie. L'homme lui parut grand, le mari lui sembla sublime.

Derrière M. de Marande, les deux jeunes gens parurent.

– Eh bien ? demandèrent-ils à Jean Robert.

– Eh bien, dit celui-ci, je suis désespéré de vous avoir dérangés si matin, je n'ai plus affaire à M. de Valgeneuse.

CCCX

Où les résultats de la bataille de Navarin sont envisagés sous un nouveau jour.

Tandis que M. de Marande expliquait affectueusement à Jean Robert la cause de sa visite, voyons ce qui se passait chez M. de Valgeneuse, ou plutôt hors de chez lui.

Lorédan, comme nous l'avons dit, s'était esquivé de l'hôtel de madame de Marande ; mais, comme nous l'avons dit encore, il avait eu la maladresse, en descendant trop précipitamment l'escalier, de heurter M. de Marande, dont, on se le rappelle, il avait éteint le bougeoir et fait tomber le portefeuille.

Quelque promptitude qu'il eût mise à disparaître, il était à peu près certain que le banquier l'avait reconnu ; en tout cas, il n'avait pas de doute de l'avoir été par Jean Robert ; il s'attendait donc à recevoir dans la matinée la visite d'un des deux hommes, et peut-être même de tous les deux.

Cependant il ne comptait sur ces visites que de neuf à dix heures du matin. Il avait donc tout le temps de prendre, en les attendant, certains renseignements qui, dans la situation où il se trouvait, lui semblaient de première nécessité.

Ces renseignements, il les attendait de mademoiselle Nathalie.

Vers sept heures du matin, il sortit donc à pied de l'hôtel, sauta dans un cabriolet, et se fit conduire rue Laffitte, où il pensait que les maîtres n'étaient point encore levés. Il arriverait d'autant plus facilement à communiquer avec la femme de chambre.

Le hasard servit M. de Valgeneuse au-delà de ses souhaits : au moment où il arrivait devant l'hôtel, mademoiselle Nathalie en sortait avec ses malles.

M. de Valgeneuse lui fit un signe de son cabriolet. La femme de chambre le reconnut et accourut à ce signe.

– Ah ! monsieur, dit-elle, quelle chance de vous rencontrer !

– Je t'en dirai autant, répondit le jeune homme, car c'est toi que je cherchais. Eh bien ?

– Eh bien, elle m'a renvoyée, dit la femme de chambre.

– Et où allais-tu ?

– Dans un hôtel quelconque, en attendant midi.

– Et, à midi, où devais-tu aller ?

– Je devais aller chez mademoiselle, la prier de s'intéresser à moi ; car, enfin, c'est à cause de vous et pour avoir suivi vos instructions que je suis chassée.

– Tu n'as pas besoin d'attendre midi pour cela : Suzanne se lève de très bonne heure ; dis-lui ce qui t'arrive, elle te reprendra ; moi, de mon côté, je te dois un dédommagement et je te le donnerai, sois tranquille.

– Oh ! je n'étais pas inquiète ; je savais que monsieur était trop juste pour me laisser sur le pavé.

– Mais, dis-moi, que s'est-il passé après mon départ ?

– Une grande scène entre madame de Marande et M. Jean Robert. À la fin de la querelle, M. Jean Robert a juré de ne pas se battre avec vous.

– Est-ce que tu crois aux serments de poète, toi ?

– Non ; il doit être chez vous à cette heure.

– Je sors de chez moi, il n'y était pas encore venu. Après ?

– Après, elle était à peine couchée, que M. de Marande est entré.

– Où ?

– Dans la chambre de sa femme.

– Dans la chambre de sa femme ? Tu me disais qu'il n'y entrait jamais.

– Il paraît qu'il y a une exception pour les grandes circonstances.

– Et sais-tu pour quel motif il entrait chez sa femme ?

– Oh ! soyez tranquille, dit Nathalie en riant avec l'impudence d'une Marton du temps de Louis XV, ce n'est pas pour le bon motif.

– Ouf ! tu me délivres d'un vilain poids, mon enfant. Et pourquoi venait-il ? Dis-moi cela.

– Pour rassurer madame de Marande.

– Qu'entends-tu par là ? Voyons, achève. Tu n'as pas été sans écouter un peu à la porte du premier, comme tu avais écouté à la porte du second.

– Si je l'ai fait, ce n'était que pour vous rendre service, je vous le jure.

– Pardieu ! mais qu'ont-ils dit ?

– Eh bien, il m'a semblé comprendre que M. de Marande prenait fait et cause pour M. Jean Robert.

– Ah ! voilà qui le complète, Nathalie ! En vérité, cet homme est une perle. – Puis, après avoir rassuré sa femme, après avoir pris fait et cause pour M. Jean Robert, qu'a-t-il fait ?

– Il a respectueusement baisé la main de sa femme et s'est retiré chez lui à pas de loup.

– Ah ! ah ! de façon que c'est à lui que je vais avoir affaire ?

– J'en jurerais.

– Alors il ne faut pas le faire attendre. Si j'avais une voiture fermée, je te prendrais avec moi, mon enfant ; mais, tu comprends, en cabriolet, impossible ! Monte dans un fiacre et suis-moi.

– Ainsi, voilà monsieur averti.

– Oui, Nathalie, et un homme averti en vaut deux.

M. de Valgeneuse donna son adresse au cocher, et le cabriolet reprit rapidement le chemin de l'hôtel. Voici ce qui s'y était passé pendant la promenade que M. de Valgeneuse venait de faire.

Mademoiselle Suzanne – que nous n'avons pas eu le plaisir de revoir depuis la soirée de l'hôtel de Marande, où elle avait commencé à coqueter avec Camille de Rozan –, mademoiselle Suzanne n'avait pas perdu son temps, tandis que Carmélite, au contraire, perdait le sien à s'évanouir, en retrouvant gai, pimpant, insouciant et débitant ses fleurettes à droite et à gauche, l'homme qui avait causé la mort de Colomban.

Depuis cette nuit où, malgré les yeux noirs de madame Camille de Rozan, qui s'étaient fixés sur elle pleins de menaces espagnoles, mademoiselle Suzanne de Valgeneuse avait jeté son dévolu sur l'Américain ; il ne s'était point passé un seul jour sans que Camille rencontrât, comme par hasard, mademoiselle Suzanne à l'Opéra, aux Bouffes, aux courses, au Bois, aux Tuileries, dans vingt salons où l'un et l'autre avaient accès.

Peu à peu, de soumises au hasard qu'elles étaient, ces visites devinrent de vrais rendez-vous. Camille afficha son amour, et mademoiselle de Valgeneuse se laissa compromettre sans trop se courroucer.

Un matin, elle fit plus : elle avoua partager l'amour du jeune Créole.

Un soir, elle fit plus encore : elle en donna vaillamment la preuve.

Depuis ce soir-là, Camille de Rozan venait à l'hôtel de Valgeneuse aux heures que lui laissait sa jalouse moitié. C'était, d'habitude, le matin et lorsque l'Espagnole dormait encore.

C'est ainsi que M. de Marande, sortant de chez Jean Robert pour se rendre aux Tuileries, avait rencontré Camille de Rozan à l'extrémité de la rue du Bac.

Et, comme le Créole, avec sa discrétion ordinaire, s'inquiétant peu d'être vu lui-même, l'avait salué :

– D'où diable sortez-vous à pareille heure ? lui avait demandé le banquier.

– De chez M. de Valgeneuse, avait répondu celui-ci.

– Vous vous connaissez donc ?

– C'est vous qui nous avez présentés l'un à l'autre.

– C'est vrai, je l'avais oublié.

Et le Créole et le banquier s'étant salués, chacun tira de son côté.

En rentrant chez lui, Lorédan fut tout étonné de n'y trouver de nouvelles ni de Jean Robert, ni de M. de Marande.

On en sait la cause.

Les amis, ou plutôt, donnons-leur le vrai titre qu'ils méritaient en ce moment, les témoins de Jean Robert avaient promis au banquier d'attendre de nouvelles instructions, et, en les attendant, ils déjeunait au café *Desmares,* tandis que M. de Marande, de son côté, ne voulait pas se présenter chez M. de Valgeneuse avant d'avoir vu Jean Robert.

À onze heures et demie, et comme M. de Valgeneuse achevait son déjeuner, on lui annonça M. de Marande.

Il ordonna de l'introduire au salon, et, pour tenir la promesse qu'il avait engagée à Nathalie de ne point le faire attendre, il y entra lui-même aussitôt.

Après les salutations d'usage, ce fut M. de Valgeneuse qui, le premier, prit la parole.

– J'ai appris hier au soir seulement, dit-il, la nouvelle de votre nomination au ministère, et je comptais aujourd'hui même aller vous en féliciter.

– Monsieur de Valgeneuse, répondit sèchement le banquier, je présume que vous n'ignorez pas le motif de ma visite. Aidez-moi donc, je vous prie, à l'abréger, car nous n'avons ni l'un ni l'autre de temps à perdre en compliments inutiles.

– Je suis tout à vos ordres, monsieur, dit Lorédan, quoique j'ignore absolument ce que vous pouvez avoir à me dire.

– Vous vous êtes, hier au soir, introduit sans invitation dans mon hôtel, à une heure où, d'habitude, on ne se présente chez les gens que lorsqu'on y est invité.

La question ainsi posée, Lorédan n'avait plus qu'à y répondre nettement. Il fit plus qu'y répondre nettement, il y répondit impudemment.

– C'est vrai, dit-il ; je dois avouer que je n'avais reçu aucune invitation – de vous, surtout.

– Vous n'en aviez reçu de personne, monsieur.

M. de Valgeneuse s'inclina sans répondre, comme un homme qui veut dire : « Continuez. »

M. de Marande continua :

– Une fois dans l'hôtel, vous avez pénétré dans une des chambres à coucher de madame de Marande, et vous vous êtes caché dans son alcôve.

– Je vois à regret, dit d'un ton goguenard M. de Valgeneuse, que vous êtes parfaitement renseigné.

– Eh bien, monsieur, puisque vous ne contestez pas ce fait, vous en admettez, sans doute, les conséquences ?

– Dites-les-moi, monsieur, et je verrai si je dois les admettre.

– Eh bien, les conséquences de ce fait, monsieur, c'est que vous avez volontairement insulté une femme.

– Dame ! fit M. de Valgeneuse avec forfanterie, il faut bien que je l'avoue, puisqu'il y avait des témoins.

– Alors, monsieur, poursuivit le banquier, vous trouvez tout naturel, n'est-ce pas, que je vous demande raison de cette insulte ?

– À vos ordres, cher monsieur, et à l'instant même, si vous voulez. J'ai justement, au bout du jardin, une tonnelle qui semble faite à souhait pour l'escrime.

– Je regrette de ne pouvoir profiter à l'instant même de votre aimable proposition ; malheureusement, les choses ne peuvent se passer avec cette promptitude.

– Ah ! fit M. de Valgeneuse, vous n'avez peut-être pas encore déjeuné ; je sais des personnes qui n'aiment pas à se battre à jeun, quoique, à moi, cela me soit parfaitement égal.

– Il y a une raison plus grave pour attendre, répondit le banquier sans paraître remarquer la médiocre plaisanterie de son

interlocuteur. Il y a l'honneur d'un nom à sauvegarder, et je regrette d'être obligé de vous en faire souvenir.

– Bah ! dit M. de Valgeneuse, qu'importe la bégueulerie d'un nom ? Après nous, le déluge !

Le banquier reprit gravement :

– Libre à vous, monsieur, de faire du nom de votre père ce qui vous convient ; mais il m'importe, à moi, de faire respecter le mien et de ne pas le laisser entacher de ridicule ; j'ai donc l'honneur de vous faire une proposition.

– Parlez, monsieur, je vous écoute.

– Il y a longtemps, il me semble, que vous n'avez pris la parole à la chambre des pairs ?

– En effet, monsieur… Mais quel rapport peut avoir la chambre des pairs avec le sujet qui nous occupe ?

– Un rapport direct, comme vous allez le voir. On a reçu, ces jours-ci, la nouvelle de la bataille de Navarin.

– Sans doute ; mais…

– Attendez. On doit s'occuper demain, à la Chambre, des affaires de la Turquie et de la Grèce, que les élections et les événements qui en ont été la suite ont malheureusement fait négliger.

– Je crois me souvenir, en effet, que quelqu'un a demandé la parole sur cette question.

– Eh bien, je viens vous proposer de la demander aussi.

– Mais où diable voulez-vous en venir ? fit le jeune pair en éclatant de rire assez impertinemment au nez du banquier.

Celui-ci feignit de ne point remarquer cette nouvelle inconvenance et continua du même ton froid et grave :

– La question de la Grèce est de la plus haute importance et du plus vif intérêt, si on l'envisage sous toutes ses faces. Il y a un parti magnifique à tirer d'un pareil sujet, et je suis persuadé que, si vous voulez bien vous en donner la peine, vous saisirez avec empressement cette occasion de faire un excellent discours. Me comprenez-vous ?

– Moins que jamais, je vous l'avoue.

– Alors il faut tout vous dire ?

– Dites.

– Eh bien, mon cher monsieur de Valgeneuse, je suis partisan acharné, enragé des Grecs. J'ai même écrit quelque part quelque

chose là-dessus. Vous qui n'avez pas encore de parti pris dans cette affaire, faites-vous turcophile et tombez à bras raccourci sur les philhellènes ; à propos de Grecs et de Turcs, enfin, trouvez moyen de m'insulter, et cela, de manière à ce que je puisse publiquement vous en demander raison. Suis-je clair, cette fois ?

– Oh ! parfaitement, et, si pittoresque que soit votre procédé, je l'accepte avec joie, puisqu'il vous agrée si fort.

– À demain, donc, monsieur, et, après la séance, j'aurai l'honneur de vous envoyer mes témoins.

– Pourquoi donc à demain ? Il n'est pas une heure. J'ai encore le temps de me rendre à la Chambre et de parler aujourd'hui.

– Je n'osais pas vous le proposer, de peur que vous n'eussiez fait emploi de votre journée.

– Bon ! faire des façons avec moi.

– Vous voyez que je n'en fais pas, puisque j'accepte, s'empressa de dire M. de Marande en saluant ; seulement, hâtez-vous.

– Je ne vous demande que le temps de faire atteler.

– Un autre peut vous prévenir, la parole est accordée par rang d'inscription. Faire atteler est perdre inutilement un quart d'heure.

– Trouvez un moyen de faire autrement. Vous ne me proposez point, n'est-ce pas, de faire voyage à pied d'ici au Luxembourg ? et, à moins que votre voiture ne soit en bas et que vous ne m'y offriez une place…

– J'allais vous la proposer, en effet, dit M. de Marande.

– J'accepte, et avec reconnaissance, répliqua M. de Valgeneuse.

Et ces deux hommes, qui venaient de convenir qu'ils s'égorgeraient le lendemain, sortirent de l'hôtel, pour ainsi dire, bras dessus bras dessous, comme des amis.

En sortant de l'hôtel, M. de Marande rencontra, comme le matin, Camille de Rozan. Le Créole descendait de voiture.

– C'est la seconde fois aujourd'hui que j'ai le plaisir de vous rencontrer presque à la même place, dit M. de Marande.

– Et moi de même, par conséquent, répondit Camille ; ce sont de ces hasards qui ont eu lieu de tout temps, et Molière a fait un vers là-dessus, je crois :

La place m'est heureuse, etc., etc(1).

– Si vous avez quelque chose à dire à M. de Valgeneuse, reprit

le banquier, hâtez-vous ; car il vous dira lui-même qu'il est extraordinairement pressé.

– Est-ce, en effet, moi que vous veniez voir, cher ami ? dit Lorédan en tendant la main à Camille.

– Sans doute, reprit le Créole avec une légère rougeur.

– Eh bien, vous jouez de malheur : vous ne me trouverez pas, je viens de sortir, dit Lorédan en montant dans la voiture de M. de Marande ; mais entrez toujours : vous trouverez ma sœur, dont la vue vous sera, je crois, aussi agréable que la mienne. Adieu donc, ou plutôt au revoir !

Et la voiture partit au galop. Dix minutes après, M. de Valgeneuse faisait son entrée à la chambre des pairs et demandait la parole.

CCCXI

Du discours de M. Lorédan de Valgeneuse à la Chambre des pairs et de ce qui s'ensuivit.

La victoire de Navarin, dernière réaction de l'Europe contre l'Asie, venait d'être achetée au prix de six années de combats incessants et de luttes gigantesques. Les Épaminondas, les Alcibiades, les Thémistocles modernes stupéfiaient le monde entier ; on eût dit qu'ils avaient retrouvé comme Thésée les pesantes épées de leurs pères, enfouies dans les champs de Marathon, de Leuctres et de Mantinée.

À ce sentiment d'indépendance renaissant chez les Grecs, après tant d'années de sommeil, sous le souffle de la révolution française, le cœur entier de l'Europe avait battu. Hugo et Lamartine les avaient chantés, Byron était mort pour eux. Leur cause était en quelque sorte devenue la cause de la France, et l'on avait gémi à leur défaite comme on applaudissait à leurs victoires.

Mais, plus ce sentiment était universel et national, moins il était du goût de M. de Villèle ; et l'on doit se rappeler que nul plus que lui ne s'était montré ennemi de la révolution hellénique.

Aussi, quand M. Lorédan de Valgeneuse, dont les opinions ultra-royalistes étaient connues, demanda la parole, la moitié, ou plutôt les trois quarts des pairs, qui partageaient les opinions de l'honorable pair, crièrent-ils d'une seule voix :

– Parlez ! parlez !

Après avoir résumé brièvement les phases principales de l'insurrection, M. de Valgeneuse en arriva, au milieu des applaudissements de la salle tout entière, à déplorer ces événements sinistres que l'on glorifiait du nom de victoires.

– Toutefois, dit-il, nous ne saurions adresser un reproche au gouvernement de la majorité ; par un sentiment chevaleresque qui remonte aux croisades, il a admis cette fatale coalition contre les Turcs. Gardons toute notre colère, réservons toute notre sévérité pour ceux qui les ont méritées, pour ceux qui, par folie ou par intérêt, entretiennent les révolutions chez les autres, ne pouvant les fomenter chez eux. Je ne veux nommer personne, ajouta l'orateur, et cependant le nom d'un banquier célèbre est sur toutes les lèvres. On sait à quelle caisse la Révolution puise les trésors qui

l'alimentent. Or, je vous le demande, messieurs, dussé-je payer la question de mon sang, en songeant aux émeutes des jours derniers, n'est-il pas permis de dire que celui qui subventionne les émeutiers de la Grèce peut bien aussi subventionner les Grecs de Paris ?

Cette antithèse souleva un tonnerre d'applaudissements ; le nom de M. de Marande vola de bouche en bouche ; on n'aimait pas le banquier, à la Chambre des pairs ; son élévation subite, inattendue au ministère des finances n'avait point infirmé l'opinion que l'on avait de lui. On fut donc enchanté de le voir si publiquement accusé par M. de Valgeneuse.

Il y eut cependant, au milieu de ces applaudissements, plusieurs murmures.

Le général Herbel interrompit le jeune pair, et, de sa place, protesta contre ce qui venait d'être dit, sommant M. de Valgeneuse de rétracter des paroles qui avaient tout le caractère d'une grossière insulte.

– Insulte, soit ! répliqua M. de Valgeneuse, puisque la vérité vous semble une insulte…

– Mais, s'écria un autre pair, il n'est pas possible que vous accusiez sérieusement M. de Marande d'avoir subventionné les émeutiers de la rue Saint-Denis.

– C'est vous qui le nommez, monsieur, et non pas moi, répondit M. de Valgeneuse de la façon la plus impertinente.

– Jésuite ! murmura le général assez haut pour être entendu.

M. de Valgeneuse releva le mot vivement, mais non pas pour s'en fâcher, comme on eût pu le croire.

– Si le général croit m'offenser, dit-il, en m'appelant jésuite, il commet la plus grave erreur. C'est absolument comme si je l'appelais militaire. Je ne pense pas qu'il verrait là une injure.

La discussion en resta là, et l'on passa à l'ordre du jour. En rentrant chez lui, vers cinq heures, le général Herbel trouva M. de Marande qui l'attendait. Le banquier était déjà prévenu de l'incident de la Chambre et des détails qui l'avaient accompagné.

En l'apercevant, le général, de son côté, se douta de la cause qui l'amenait, lui tendit la main, et le fit asseoir.

– Général, dit le banquier, j'ai appris avec le plus grand étonnement que M. de Valgeneuse m'avait, sans me nommer, il est vrai, mais en me désignant aussi clairement que possible, insulté à la Chambre des pairs ; il est vrai qu'en même temps, avec une satisfaction mêlée d'orgueil, j'ai appris que vous m'aviez défendu. Être insulté par M. de Valgeneuse et défendu par vous, c'est un

double honneur auquel j'ai été on ne peut plus sensible. Aussi je n'ai pas voulu perdre une minute avant de venir vous remercier de votre intervention dans cette affaire.

Le général s'inclina de l'air de l'homme qui veut dire : « Je n'ai fait que remplir mon devoir d'honnête homme. »

– Puis, continua le banquier, cela m'a donné un espoir : c'est que, vous étant rallié à moi sans en être prié par moi, vous voudriez bien ne point m'abandonner dans la suite que j'ai l'intention de donner à cette insulte.

– Je suis à votre disposition, mon cher monsieur de Marande, et, par ma foi, vous connaissant comme je vous connais, j'ai été sur le point de ne pas attendre la démarche que vous faites près de moi et de demander en votre nom, en sortant de la Chambre, réparation à votre insulteur.

– Voilà une attention qui me comble, général, car elle indique tout le cas que vous voulez bien faire de ma personne.

– Maintenant, dit le général, vous connaissez votre adversaire ?

– Peu.

– C'est un jeune fat qui n'a nulle consistance dans les idées.

– Oh ! fit M. de Marande en fronçant le sourcil et en donnant à son visage une expression de haine qu'on ne l'eût pas cru susceptible d'atteindre.

– Ces sortes de drôles, fit le général, ont rarement, après dîner, la même opinion qu'ils avaient auparavant.

– Eh bien, mais, général, dit en riant M. de Marande, il y a un moyen de l'empêcher de changer d'opinion après dîner.

– Lequel ?

– C'est de tout régler avec lui avant dîner.

Le banquier tira sa montre.

– Il n'est que cinq heures ; il ne dîne pas avant six heures et demie ; si vous voulez bien me servir de premier témoin, nous allons monter en voiture pour en chercher un second ; et, en route, nous dirons un mot des conditions du combat.

– De tout mon cœur, répondit le général ; seulement, j'ai peur qu'on ait dételé.

– Peu importe ! j'ai ma voiture, fit M. de Marande. – Rue Mâcon, no 4, dit-il au cocher.

La voiture partit au galop.

– Où diable sommes-nous ? demanda le général en voyant la

voiture s'arrêter devant la porte de Salvator.

– Nous sommes où j'ai dit à mon cocher de nous conduire.

– Oh ! la vilaine rue !

Puis, regardant la maison :

– C'est là que nous allons ? demanda le comte Herbel.

– Oui, général, répondit M. de Marande en souriant.

– Oh ! la vilaine maison !

– Eh bien, dit M. de Marande, c'est dans cette rue et dans cette maison que demeure un des hommes les plus honnêtes et les plus braves que je connaisse.

– Comment l'appelez-vous ?

– Salvator…

– Salvator… Et quelles sont ses fonctions ?

M. de Marande sourit.

– Mais, à ce que l'on assure, il est commissionnaire.

– Ah ! ah ! je commence à m'y reconnaître ; oui, oui, j'ai entendu parler de cette espèce de philosophe par le général La Fayette, qui en faisait grand cas.

– Non seulement vous avez entendu parler de lui, général, mais, plus d'une fois, vous avez causé avec lui.

– Où cela ? demanda le général étonné.

– Chez moi.

– J'ai causé, chez vous, avec un commissionnaire ?

– Oh ! vous comprenez qu'il n'avait pas chez moi sa veste et ses crochets ; il était en habit comme vous et moi et on l'appelait M. de Valsigny.

– J'y suis, s'écria le général ; un jeune homme charmant !

– Eh bien, je vais lui demander d'être mon second témoin. C'est un homme fort influent dans les élections et les réélections ; or, je serais bien aise qu'il pût rendre témoignage à tout un côté du monde qui ne voit qu'à travers les carreaux de ma voiture.

– Très bien ! dit le général en suivant le banquier.

Ils montèrent les trois étages et arrivèrent devant la porte de Salvator. Ce fut lui qui ouvrit.

Le jeune homme venait de rentrer. Il était encore en veste et en pantalon de velours.

– Mon cher Valsigny, dit M. de Marande, je viens vous

demander un service.

– Parlez, fit Salvator.

– Vous m'avez mainte fois offert votre amitié en échange de la mienne. Eh bien, de cette amitié, je viens vous demander une preuve.

– À vos ordres.

– Je me bats demain en duel ; voici M. le général Herbel qui a accepté d'être un de mes témoins ; voulez-vous me faire l'honneur d'être l'autre ?

– Volontiers, monsieur, et je ne vous demande que deux choses : la cause du duel et le nom de celui qui vous a insulté.

– M. Lorédan de Valgeneuse vient de m'attaquer d'une façon si inconvenante à la Chambre, que je ne puis me dispenser de lui en demander raison.

– Lorédan ! s'écria Salvator.

– Vous le connaissez ? demanda M. de Marande.

– Oui, répondit Salvator en hochant tristement la tête, oh ! oui, je le connais !

– Mais le connaissez-vous assez intimement pour refuser de me servir de témoin contre lui ?

– Écoutez, monsieur, dit lentement et gravement Salvator ; je hais M. de Valgeneuse pour des raisons que vous connaîtrez un jour, et ce jour est très prochain, si j'en crois mes pressentiments. J'aurais même une offense personnelle à venger sur lui ; mais il y a de par le monde un homme à qui j'ai juré de ne pas toucher à un cheveu de sa tête ; or, il me semble, messieurs, que, si j'acceptais le rôle de témoin et que, dans la rencontre qui va avoir lieu, il arrivât un malheur à notre ennemi, je ne tiendrais pas exactement la parole que j'ai donnée.

– Vous avez raison, mon cher Valsigny, dit M. de Marande, et il ne me reste plus qu'à vous demander pardon de vous avoir dérangé.

– Si je ne puis vous servir de témoin, dit Salvator, je puis peut-être vous être d'une certaine utilité comme chirurgien ; et, si vous voulez bien m'accepter, je me mets à votre disposition.

– Je savais bien que vous me rendriez un service quelconque, dit M. de Marande en tendant la main à Salvator.

Et il sortit, suivi du général, lequel se chargea de venir prendre, le lendemain matin, le jeune homme, qui, à titre de chirurgien, croyait pouvoir sans inconvénient assister au combat.

De la rue Mâcon, on se rendit à la rue de Luxembourg, où demeurait le général Pajol, lequel accepta sans hésitation la proposition de M. de Marande.

Un quart d'heure après, les deux généraux entraient dans le salon de M. de Valgeneuse, qu'ils trouvèrent couché sur un canapé, riant à gorge déployée des bons mots que débitaient Camille de Rozan et un autre jeune fat de ses amis.

– Monsieur, dit le comte Herbel, le général Pajol et moi désirons vous entretenir quelques instants en particulier.

– Mais pourquoi donc en particulier, messieurs ? s'écria Lorédan. Vous pouvez, au contraire, parler devant mes amis ; je n'ai rien de caché pour eux.

– En ce cas, monsieur, reprit sèchement le comte Herbel, nous avons l'honneur de vous demander, de la part de M. de Marande, réparation de l'insulte que vous lui avez faite.

– Vous êtes les témoins de M. de Marande ? demanda Lorédan.

– Oui, monsieur, répondirent en même temps les deux généraux.

– Eh bien, messieurs, dit M. de Valgeneuse en se levant et en désignant les deux jeunes gens, voici les miens. Veuillez vous entendre avec eux ; je leur donne mes pleins pouvoirs.

Puis, saluant assez dédaigneusement les deux témoins de M. de Marande, il sortit en disant à Camille :

– Je fais servir. Dépêchez-vous d'en finir, Camille ; je meurs de faim.

– Messieurs, dit le général Herbel, vous connaissez l'injure dont nous venons vous demander réparation ?

– Oui, dit Camille en souriant imperceptiblement.

– Je crois donc inutile, continua le général, d'entrer dans des détails.

– En effet, complètement inutile, continua Camille avec le même sourire.

– Avez-vous l'intention de réparer l'offense que vous nous avez faite ?

– Cela dépend du genre de réparation.

– Je vous demande si vous êtes disposés à faire des excuses ?

– Oh ! pour cela, non, dit Camille ; toute excuse, au contraire, nous est expressément défendue.

– Alors, repartit le général, il ne nous reste plus qu'à régler les

différentes conditions du combat.

– Vous êtes insulté, dit Camille, faites vos conditions.

– Voici ce que nous avons l'honneur de vous proposer : on se battra au pistolet.

– Au pistolet, très bien.

– Les adversaires seront placés à quarante pas de distance et pourront faire ou ne pas faire chacun quinze pas.

– De sorte que, si chacun fait ses quinze pas, on se battra à dix pas ?

– À dix pas, oui, monsieur.

– C'est une jolie distance : à dix pas, soit.

– Les pistolets seront pris chez Lepage, afin qu'ils soient parfaitement inconnus aux adversaires.

– Qui les prendra ?

– Chacun de nous en apportera une paire, ou, si vous l'aimez mieux, le garçon armurier qui chargera les armes en apportera deux paires ; on tirera au sort ceux dont on se servira.

– Tout va bien. Maintenant, le lieu du rendez-vous ?

– Allée de la Muette, si vous voulez bien.

– Allée de la Muette. Il y a, au bout de l'allée, une espèce de petite plaine où rien ne peut servir de guide à l'œil et qui semble faite exprès pour une rencontre.

– Va pour la petite plaine.

– Ah ! nous oublions l'heure.

– Il ne fait pas clair avant sept heures ; mettons le rendez-vous à neuf.

– À neuf ; parfaitement, monsieur… Au moins, on a le temps de faire un bout de toilette.

– Il ne nous reste plus, messieurs, qu'à vous présenter nos salutations, dirent les deux militaires.

– Recevez les nôtres, firent les deux jeunes gens en se levant.

À peine ceux-ci avaient-ils disparu, que M. de Valgeneuse rentra dans le salon en disant :

– Ah ! lambins que vous êtes ! j'ai cru que vous n'en finiriez pas.

– Voici nos conventions, dit Camille.

– Nos conventions, fit Lorédan, je les connais : nous sommes convenus de dîner à six heures et demie, il est six heures trente-cinq minutes.

– Mais je parle du duel.

– Et moi du dîner. Un duel peut se remettre, un dîner jamais. À table, donc !

– À table ! dirent en même temps les deux jeunes gens. Et tous trois s'élancèrent vers la salle à manger, où mademoiselle Suzanne de Valgeneuse les attendait.

Le dîner fut un éclat de rire à trois services : on y médit de tout Paris, et particulièrement du banquier ; on s'acharna à ridiculiser M. de Marande ; on l'abîma politiquement, financièrement, moralement et, par-dessus tout, physiquement. Il ne fut pas plus question du duel du lendemain que de l'empereur de la Chine.

Était-ce par respect pour la présence d'une femme, par insouciance ou par orgueilleuse certitude du résultat ? Nous l'ignorons, ou plutôt nous pensons qu'il y avait un peu de tout cela dans le silence des trois jeunes gens.

Ils en étaient au dessert, quand le domestique particulier de M. de Valgeneuse présenta à son maître une carte sur un plat d'argent. Lorédan jeta les yeux sur la carte.

– Conrad ! s'écria-t-il.

– Conrad, murmura tout bas mademoiselle de Valgeneuse en pâlissant légèrement ; que nous veut-il ?

De son côté, et malgré lui, Lorédan devint pâle comme la tasse de Sèvres qu'il portait à ses lèvres.

Camille s'aperçut de cette double émotion qui atteignait à la fois le frère et la sœur.

– J'ai le chagrin de vous quitter un moment, balbutia M. de Valgeneuse.

Et, se tournant vers le domestique :

– Faites entrer dans mon cabinet, dit-il.

Puis, se levant :

– À tout à l'heure, messieurs.

Et il se dirigea vers la porte qui conduisait de la salle à manger à son cabinet.

Salvator l'attendait debout.

Il était impossible d'être vêtu plus élégamment que ne l'était Salvator et d'avoir un aspect plus calme et plus noble que ne l'avait le jeune homme. C'était bien, cette fois, Conrad de Valgeneuse, comme il s'était fait annoncer.

– Que me voulez-vous ? lui demanda Lorédan avec un regard

plein de haine.

– Je désire causer un instant avec vous, répondit Salvator.

– Oubliez-vous qu'il n'y a qu'un sujet de conversation possible entre nous ?

– La haine que nous avons l'un pour l'autre. Non, mon cousin, je ne l'oublie pas, et ma visite en est la preuve.

– Viendriez-vous pour qu'une bonne fois nous en finissions avec cette haine ?

– Nullement.

– Alors que me voulez-vous ?

– Je vais vous le dire, mon cousin. Vous vous battez demain, n'est-ce pas ?

– Que vous importe ?

– Cela importe, non seulement à moi, mais à nous deux, comme vous allez voir. Vous vous battez donc demain avec M. de Marande, à neuf heures, au bois de Boulogne, au pistolet. Vous voyez que je suis bien instruit.

– Oui, reste à savoir dans quels lieux vous puisez vos instructions.

Salvator haussa les épaules.

– De quelque façon que j'aie appris votre duel, il n'en résulte pas moins que j'en suis instruit, et ce sera le sujet de notre conversation, si vous le voulez bien.

– Viendriez-vous, par hasard, pour me faire de la morale ?

– Moi ? Oh ! par exemple ! je suppose, au contraire, que vous vous en faites à vous-même, et surabondamment ! non, je viens tout simplement vous rendre un service.

– Vous !

– Cela vous étonne ?

– Si vous êtes venu pour plaisanter, je vous préviens que vous avez mal choisi votre temps.

– Je ne plaisante jamais avec mes ennemis, dit gravement Salvator.

– Alors finissons-en ; que me voulez-vous ? Dites !

– Connaissez-vous particulièrement M. de Marande ?

– Je le connais assez bien pour lui donner, je l'espère, demain, une leçon dont il se souviendra, si toutefois il a le temps de se souvenir.

– Allons, fit Salvator, je vois que vous ne le connaissez point particulièrement. M. de Marande, jusqu'ici, a donné parfois des leçons, mais n'en a pas encore reçu.

Lorédan regarda son cousin en pitié et, à son tour, haussa les épaules.

– Ah ! cela vous fait hausser les épaules, répliqua Conrad ; je m'explique que vous ayez confiance en vous-même. Mais ayez un instant confiance en moi et écoutez ce que je vous dis : M. de Marande vous tuera.

– M. de Marande ! s'écria, en éclatant de rire, le jeune homme.

– Ah ! ah ! cela vous amuse ! En effet, un banquier tuer un homme de votre naissance et de votre mérite : la bonne histoire, un pistolet contre un sac d'écus ! Eh bien, c'est là que vous allez comprendre l'étendue du service que je vous rends. M. de Marande s'est déjà battu quatre fois, à ma connaissance, et, à chaque fois, il a tué son homme ; entre autres à Livourne, M. de Bedmar, qui était de vos amis, autant que je puis me rappeler.

– M. de Bedmar est mort d'apoplexie, répondit Lorédan quelque peu troublé.

– M. de Bedmar est mort d'un coup de pistolet. Mon cousin, sachez une chose, c'est que, chaque fois qu'une famille veut dissimuler, pour une raison ou pour une autre, le genre de mort d'un de ses membres, elle appelle l'apoplexie à son secours, c'est d'une simplicité d'enfant. Eh bien, écoutez ceci : demain, entre neuf heures et neuf heures un quart du matin, vous mourrez, comme M. de Bedmar, d'une apoplexie, et j'ajoute, si cela peut vous être agréable, que je ferai mettre dans les journaux le genre de mort que vous aurez choisi.

– Allons, c'est assez railler, dit M. de Valgeneuse en s'animant de plus en plus, et je vous prie d'en rester là, si vous ne voulez point que la conversation prenne une autre tournure.

– Quelle tournure voulez-vous qu'elle prenne ? Vous imagineriez-vous, par hasard, mon cousin, que vous êtes de taille à me jeter par la fenêtre ? S'il en était ainsi, par hasard, regardez-moi.

Et, en disant ces mots, Conrad étendit deux bras dont les muscles se dessinaient sur le drap de son habit.

– Terminons, dit-il ; que voulez-vous ?

– Je viens vous demander quelles sont vos dernières volontés, vous promettant de les exécuter fidèlement.

– Certainement, dit Lorédan, vous avez parié avec quelqu'un

des vôtres de me faire cette mystification.

– Je ne parie jamais, monsieur, et ne mystifie personne. Je vous dis que vous serez tué, parce que l'homme contre lequel vous vous battez demain, outre qu'il a fait ses preuves, est foncièrement brave ; tandis que vous – tenez, regardez-vous dans cette glace –, tandis que vous, vous êtes blême et votre visage est inondé de sueur. J'ajouterai, au reste, que si vous n'êtes pas tout à fait mort demain, il y a de par le monde un homme qui continuera ce que M. de Marande aura commencé.

– Vous, sans doute ? répliqua Lorédan en jetant à son cousin un regard de haine.

– Non ; moi, répondit Salvator, je ne viens qu'en troisième.

– De qui parlez-vous donc, alors ?

– Du père de la jeune fille que vous avez enlevée et que j'ai sauvée de vos mains, du père de Mina ; écoutez-moi donc sérieusement, dit Conrad, aussi sérieusement que je vous parle ; car, si vous ne succombez pas sous les coups de l'un, vous tomberez sous ceux des autres ; eh bien, au nom de votre père, qui était pur parmi les purs, au nom de votre mère, que la douleur a conduite au tombeau, au nom de vos aïeux, ces vertueux gentilshommes dont nulle tache n'a souillé le blason, au nom du respect humain, s'il vous reste une vertu, au nom du Dieu juste, s'il vous reste une croyance, je vous adjure de me dire quels actes commis par vous j'aurai à réparer.

– Monsieur, c'est trop de folie ou d'impertinence ! s'écria Lorédan ; je vous ordonne de sortir de chez moi !

– Et moi, pour la seconde fois, je vous adjure de ne pas laisser derrière vous un acte qui puisse entacher mille années de vertus.

– Cessons cette plaisanterie, monsieur, et sortez ! dit impérieusement M. de Valgeneuse.

Mais Conrad resta calme et immobile à sa place.

– Pour la troisième fois, reprit-il, je vous adjure de dire ce que vous avez fait de mal, pour qu'après vous je change en bien ce mal que vous avez fait.

– Sortez, sortez ! s'écria Lorédan, sautant sur le cordon de sa sonnette et la faisant retentir violemment.

– Que Dieu vous fasse miséricorde à l'heure de votre mort ! dit gravement Conrad.

Et il sortit.

CCCXII

Le roi attend.

Le rendez-vous, comme nous l'avons dit, était au bois de Boulogne.

Hélas ! tout s'en va. Encore un de nos souvenirs de jeunesse disparu ! encore un bois habité au lieu d'un bois désert ! Et, quand nos neveux verront ce parc anglais, ciré, frotté, épinglé, luisant, verni comme un tableau d'exposition commandé par un bourgeois, ils ne voudront jamais croire aux anciennes descriptions que nous avons faites du débris de cette vieille forêt de Louvois, que ce roi pillard qu'on appelait François Ier avait fait entourer de murailles pour y prendre plus commodément le plaisir de la chasse.

Ils ne comprendront pas non plus qu'il fut un temps où c'était là qu'étant sûr de ne rencontrer personne, on se donnait rendez-vous pour se battre, et cela si naturellement, que les témoins de l'homme qui recevait les conditions de son adversaire eussent cru les témoins de cet adversaire fous, ou de mauvaise compagnie, s'ils eussent pris un autre rendez-vous que la porte Maillot ou l'allée de la Muette.

Puis il y avait comme une fatalité qui se posait ailleurs – à Clignancourt ou à Saint-Mandé – : les duels y étaient presque toujours malheureux.

Il semblait, au contraire, que les nymphes du bois de Boulogne, dans la grande habitude qu'elles avaient de voir charger les pistolets ou tirer les épées, dérangeassent les balles d'un souffle, écartassent les épées d'un geste.

Il y avait là, à la porte Maillot, un restaurateur qui avait fait fortune rien qu'avec les duels qui n'avaient pas eu lieu, ou avec ceux qui avaient eu une heureuse issue.

Hâtons-nous de dire que ce n'était point cette raison conservatrice qui avait fait choisir le bois de Boulogne aux témoins de M. de Marande et de M. Lorédan de Valgeneuse.

De part et d'autre, ils avaient compris qu'ils allaient assister à un de ces duels où la terre boit du sang.

Le matin du jour fixé pour le duel, le bois, au reste, présentait l'aspect le plus pittoresque.

On était au mois de janvier, c'est-à-dire en plein hiver, et le bois était en harmonie parfaite avec la saison.

Le ciel s'abaissait, d'un blanc de neige ; l'atmosphère était sèche et limpide, le sol étincelant de givre qui renvoyait à l'air les étincelles que le soleil lui jetait de la cime des arbres jusqu'au tronc ; les arbres laissaient tomber avec une négligence gracieuse de longs panaches scintillants comme des stalactites ; ce qui donnait au bois l'aspect d'une immense décoration taillée dans une grotte de sel.

Le premier arrivé fut Salvator, qui, faisant arrêter sa voiture dans la contre-allée, s'engagea dans le bois et alla reconnaître l'endroit désigné.

Il était là depuis quelque minutes, quand il entendit tout à la fois un bruit de voix et de pas.

Il se détourna et vit s'approcher M. de Marande, le général Pajol et le comte Herbel.

Ils étaient suivis d'un domestique à la livrée de M. de Marande, et qui portait un portefeuille sous le bras.

Le banquier tenait un paquet de lettres arrivées évidemment au moment de son départ ; il les lisait tout en marchant, déchirant celles qui lui semblaient sans valeur, remettant les autres à son domestique avec des annotations qu'il y faisait au crayon sur le fond de son chapeau.

En apercevant Salvator, il alla à lui et lui serra étroitement la main en disant :

– Ces messieurs ne sont pas encore arrivés ?

– Non, répondit Salvator ; vous êtes en avance de dix minutes.

– Tant mieux ! dit le banquier, j'avais si grand-peur d'être en retard, que, quelque diligence que j'aie fait faire à mes secrétaires, j'ai laissé six ou sept *ordonnances* à l'hôtel, en donnant l'ordre que l'on me les apportât aussitôt qu'elles seraient copiées.

Il regarda sa montre.

– Si ces messieurs n'arrivent qu'à neuf heures, comme mon chef de cabinet m'a promis qu'à neuf heures ces ordonnances seraient ici, j'aurai le temps de les signer pendant que vous mesurerez la distance et chargerez les armes. En attendant, n'est-ce pas, vous m'excuserez si je lis mes lettres ?

– N'auriez-vous pu remettre les ordonnances à plus tard ? demanda le général Herbel.

– Impossible ! le roi les attend ce matin ; et vous savez,

messieurs, que le roi n'est pas la patience incarnée.

– Faites, répondirent les deux généraux.

– À propos, monsieur Salvator, dit M. de Marande, où croyez-vous que l'on se battra ?

– Là, dit Salvator.

– Je voudrais bien me mettre tout de suite à mon poste, dit M. de Marande, afin de ne pas avoir à me déranger.

– Vous pouvez vous mettre ici, dit Salvator ; seulement, c'est la mauvaise place : les arbres que vous avez derrière vous peuvent aider au point de mire.

– Ah ! pardieu ! cela m'est bien égal, dit M. de Marande en allant se mettre à la place indiquée par Salvator et en continuant de lire, de déchirer et d'annoter ses lettres.

Les deux généraux se connaissaient en courage militaire ; Salvator se connaissait en courage civil, et cependant ils contemplèrent avec une mutuelle admiration le sang-froid de cet homme, qui, au moment d'accomplir un acte aussi solennel que celui de jouer sa vie, lisait tranquillement sa correspondance du matin.

Sa figure, au reste, que l'on pouvait parfaitement voir, puisqu'il était nu-tête et que son chapeau lui servait de pupitre, sa figure n'était pas plus animée que s'il eût fait une addition ; sa main courait sur le papier, sans trouble, sans agitation, comme s'il eût été assis dans son fauteuil de cuir, devant son bureau, à côté de sa caisse.

Et cette sérénité lui venait évidemment de ce qu'il ne croyait point à sa mort. En effet, c'est une force toute-puissante que cette foi dans la destinée que la Providence donne aux grands ambitieux et aux fous, et qui les fait, aveuglément, sans dévier de leur route, sans broncher aux pierres du chemin, marcher droit à leur but. Nous avons tous, à peu près, conscience de la tâche que nous avons à remplir ici-bas, et celui qui en a la conscience intime peut regarder en souriant la mort qui vient de son côté ; car, à coup sûr, la mort passera près de lui s'il n'a pas accompli son œuvre.

C'est ce qui explique le calme des grands conquérants en face du danger.

À neuf heures précises, les trois jeunes gens arrivèrent sur le terrain, M. de Valgeneuse d'un air nonchalant, les deux témoins d'un air plus grave qu'on n'eût dû l'attendre de personnages si légers.

En même temps, au bout de l'avenue, apparaissait un courrier

qui arrivait à grande course de cheval.

Il apportait les ordonnances qu'attendait M. de Marande.

Les jeunes gens jetèrent un regard sur le cavalier ; mais, reconnaissant que celui-ci avait affaire au banquier, ils n'y firent pas autrement attention.

– Nous voici, dit le Créole en s'avançant vers les deux généraux ; nous regrettons de vous avoir fait attendre.

– Vous n'avez point de regrets à exprimer, messieurs : vous n'êtes jamais en retard, répondit assez sèchement le général Herbel, qui se souvenait des impertinences de la veille.

– En ce cas, nous sommes à vos ordres, dit le second témoin de M. de Valgeneuse.

Ce dernier allait traverser le fourré où il se trouvait pour laisser les témoins s'entendre, quand il aperçut Salvator. Il frissonna involontairement en faisant siffler d'une manière fébrile le petit jonc à pomme de lapis-lazuli qu'il tenait à la main.

– Ah ! ah ! vous ici ! dit-il dédaigneusement en regardant Salvator.

– Moi-même, répondit gravement celui-ci.

– Messieurs, dit Lorédan en se tournant vers ses témoins, je ne sais si l'on a voulu nous faire insulte en amenant ce commissionnaire ; mais, à moins qu'il ne soit venu pour emporter le blessé sur ses crochets, je le récuse comme témoin.

– Je ne suis pas venu comme témoin, monsieur, dit froidement Salvator.

– Comme amateur, alors ?

– Non, comme chirurgien, et tout à votre service.

M. de Valgeneuse se retourna d'un air de mépris et s'éloigna en haussant les épaules.

Les quatre témoins déposèrent, à quelque pas de M. de Marande, les boîtes de pistolets qu'ils tenaient à la main.

M. de Marande, placé à l'endroit où il devait essuyer le feu, avait le genou en terre, et, avec une plume qu'il trempait dans un encrier que lui tenait le courrier, signait les ordonnances après les avoir lues hâtivement.

En voyant ces deux hommes à ce moment suprême, l'un froidement occupé à continuer sa besogne journalière, l'autre fiévreux, agité, cherchant à dissimuler son trouble, il n'eût pas été difficile de dire lequel de ces deux hommes était le brave et le fort.

Salvator les examinait tous les deux, philosophant sur cette grave question de savoir quel est le plus sot, du monde qui commande le duel, ou de l'homme qui se soumet à ce commandement.

– Ainsi, pensait-il, la balle distraite de ce fat peut trancher la vie de ce fort. Voici un homme qui a fait de grands travaux dans sa sphère, qui a élucidé les questions financières les plus épineuses, un homme qui a été utile à son pays, enfin, et qui peut l'être longtemps encore ; voici, d'un autre côté, un cerveau vide, un cœur mauvais, un être, non seulement inutile à ses semblables, mais encore malfaisant dans ses actes, dangereux par son exemple, un méchant, enfin ; voici ces deux hommes en présence, et, tout à l'heure, peut-être la sottise aura tué l'intelligence, la faiblesse aura vaincu la force ; Arimane l'aura emporté sur Oromaze… Et nous sommes au XIXe siècle, et nous croyons encore au jugement de Dieu !

En ce moment, le général Herbel s'approcha de M. de Marande.

– Monsieur, dit-il au banquier, ayez la bonté de vous préparer.

– Mais, dit M. de Marande, je suis tout prêt.

Et il continua de lire et de signer les ordonnances.

– Vous ne m'entendez pas, reprit le général en souriant ; je vous dis de vous relever et de vous tenir debout.

– M. de Valgeneuse va-t-il faire feu ?

– Non ; mais, pour que la circulation s'établisse, pour que votre sang reprenne son équilibre, que votre posture a distrait…

– Ah ! bah ! dit M. de Marande en hochant la tête.

– Demandez à notre chirurgien, dit le général en regardant Salvator.

– Cela vaudrait mieux, répondit celui-ci en faisant un pas vers le banquier.

– Croyez-vous donc que mon sang soit agité ?… reprit M. de Marande. Parole d'honneur, si j'avais le temps, je vous donnerais mon pouls à tâter, et vous verriez qu'il n'a pas deux pulsations de plus à la minute.

Il montra ce qui lui restait de ses ordonnances.

– Mais, par malheur, ajouta-t-il, il faut que tous ces papiers soient lus et signés d'ici à cinq minutes.

– C'est insensé, ce que vous faites ! dit le général ; le mouvement que vous donnez à votre main vous empêchera d'ajuster.

– Bah ! répondit avec insouciance M. de Marande en parafant ses papiers, je ne crois pas qu'il me tue, général ; ni vous non plus, n'est-ce pas ? Faites donc charger les pistolets. Veillez à ce qu'on n'oublie pas les balles, et mesurez les quarante pas.

Le général Herbel courba la tête sans répondre et rejoignit les témoins. Salvator regarda faire le banquier d'un air plein d'admiration. On était convenu de se battre à quarante pas, chacun pouvant en faire quinze pour se rapprocher de son adversaire. Les pistolets visités et chargés, on mesura les pas.

M. de Valgeneuse se trouvait sur la route du général Pajol, qui les mesurait.

– Pardon, monsieur, dit celui-ci à Lorédan, soyez assez bon pour me laisser passer.

– Faites, monsieur, dit Lorédan en pirouettant sur les talons et en faisant sauter avec sa badine les étoiles de givre étincelant à la cime des hautes herbes, qu'il décapitait comme Tarquin.

– Drôle ! murmura le général.

Et il continua de mesurer la distance.

Les pas mesurés, on répéta les conventions à M. de Valgeneuse en lui remettant son pistolet.

Au troisième coup frappé dans la main, les adversaires pouvaient marcher l'un sur l'autre ou tirer de leur place, à leur fantaisie.

– Très bien, messieurs, dit M. de Valgeneuse en jetant sa badine à terre. Je suis tout prêt.

– Quand vous voudrez, monsieur, dit le comte Herbel à M. de Marande, en lui présentant le pistolet.

– Mais quand M. de Valgeneuse voudra lui-même, dit celui-ci en prenant le pistolet, en le passant sous son bras gauche et en se remettant à signer.

– Mais voici…

– N'avons-nous pas le droit, M. Lorédan et moi, de faire chacun quinze pas au-devant l'un de l'autre et de tirer à volonté ?

– Oui, répondit le général.

– Eh bien, qu'il les fasse et qu'il tire, je tirerai après. Vous le voyez, je n'ai plus que deux ordonnances à signer.

– Vous allez vous faire tuer comme un lièvre au gîte, dit le général.

– Lui ! répondit M. de Marande en levant sur le comte deux

yeux où rayonnait la certitude du résultat ; lui ! répéta-t-il. Je vous parie cent louis, général, que la balle ne m'effleurera même pas… Donc, quand vous voudrez, général.

– C'est bien décidé ?

– Le roi attend, dit M. de Marande en signant son avant-dernière ordonnance et en commençant de lire la dernière.

– Il n'en démordra pas, murmura Salvator.

– C'est un homme mort, dit le général Pajol.

– Il faut voir, fit le comte Herbel, que la confiance du banquier commençait à gagner.

Et ils démasquèrent M. de Marande, qui resta appuyé sur un genou, ayant à son côté son domestique, qui lui tenait l'encrier.

– Ah çà ! dit M. de Valgeneuse, est-ce que notre adversaire compte se battre dans la posture de la Vénus accroupie ?

– Levez-vous, s'il vous plaît, monsieur, dirent à la fois les deux témoins de Lorédan.

– Puisque vous le voulez absolument, messieurs… dit le banquier.

Et il se leva.

– Donne-moi une plumée d'encre, Comtois, et range-toi à l'écart, dit M. de Marande à son domestique. Puis, se tournant vers M. de Valgeneuse.

– Je suis debout, monsieur, et tout à vos ordres, dit-il, mais sans cesser de lire l'ordonnance.

– C'est une mystification ! s'écria M. de Valgeneuse en faisant mine de jeter son pistolet.

– Nullement, monsieur, répondit le général Herbel ; nous allons donner le signal : marchez et tirez.

– Mais cela ne se fait pas, dit Lorédan.

– Vous voyez bien que si, dit le second témoin de M. de Marande en montrant celui-ci, qui, son pistolet sous le bras et sa plume entre les lèvres, achevait tranquillement de lire son ordonnance avant de la signer.

– Je vous préviens que toute cette comédie ne me touche pas le moins du monde, et que je vais tuer monsieur comme un chien, dit M. de Valgeneuse en grinçant des dents.

– Je ne crois pas, monsieur, répondit le comte.

Lorédan baissa les yeux sous le regard sinistre du général.

– Eh bien, monsieur, dit M. de Marande sans lever la tête,

quand vous voudrez !

– Donnez le signal, fit Lorédan.

Les témoins se regardèrent afin d'agir avec ensemble.

On devait frapper trois coups.

Au premier, les adversaires armeraient le pistolet ; au second, ils se mettraient au port d'armes ; au troisième, ils marcheraient l'un sur l'autre.

Au premier coup, M. de Marande passa, en effet, la main droite sous son bras gauche et arma le pistolet.

Mais, au second coup et au troisième, il ne fit d'autre mouvement que de prendre la plume à sa bouche et de s'apprêter à signer.

– Hum ! hum ! toussa le général Pajol pour prévenir M. de Marande que le moment était arrivé, et que son adversaire marchait sur lui.

En ce moment, M. de Marande avait achevé de lire, de signer, de parafer sa dernière ordonnance. Il la laissait tomber de la main gauche tandis que, de la droite, il jetait la plume.

Il releva la tête, et, de ce mouvement, rejeta en arrière ses cheveux, qui reprirent sur son front le pli qu'ils avaient l'habitude de tenir.

Sa figure était calme jusqu'à la sérénité.

– Les cent louis tiennent-ils, général ? demanda-t-il en souriant et sans effacer la moindre partie de son corps.

– Oui, dit le comte, et puissé-je les perdre !

En ce moment, Lorédan avait atteint sa limite ; il fit feu.

– Vous avez perdu, général, fit M. de Marande.

Et, prenant son pistolet sous son bras, il tira sans paraître ajuster.

M. de Valgeneuse tourna sur lui-même et tomba la face contre terre.

– Eh bien, dit le banquier en jetant son pistolet et en ramassant son ordonnance, je n'ai pas tout à fait perdu ma journée. À neuf heures un quart du matin, j'ai gagné cent louis et débarrassé la terre d'un drôle.

Pendant ce temps, Salvator s'était précipité, suivi des deux jeunes gens, au secours du blessé.

M. de Valgeneuse, les poings crispés, le visage livide, la bouche frangée d'une écume de sang, se roulait sur l'herbe, les regards

égarés et à moitié éteints.

Salvator ouvrit l'habit, le gilet, déchira la chemise du blessé et découvrit la plaie. La balle était entrée au-dessous de la mamelle droite, et sans doute, en traversant la poitrine, avait été chercher le cœur. Aussi, après avoir regardé attentivement la blessure, Salvator se releva-t-il sans prononcer une parole.

– Y a-t-il danger de mort ? demanda Camille de Rozan.

– Il y a plus que danger, il y a mort, dit Salvator.

– Comment ! pas d'espérance ? demanda le second témoin.

Salvator jeta encore un regard sur le blessé et secoua négativement la tête.

– Ainsi, vous affirmez, demanda Camille, que notre ami ne survivra pas à sa blessure ?

– Pas plus, monsieur, dit sévèrement Salvator, que Colomban n'a survécu à sa douleur.

Camille tressaillit et fit un pas en arrière.

Salvator salua et rejoignit les deux généraux, qui l'interrogèrent sur l'état du blessé.

– Il n'a pas dix minutes à vivre, répondit Salvator.

– Vous ne pouvez rien pour lui ? demandèrent les deux témoins.

– Rien absolument.

– Alors, que Dieu ait pitié de lui ! dit M. de Marande, et partons, car le roi attend.

CCCXIII

Symphonie pastorale.

La ville d'Amsterdam, qui pourrait bien devenir un jour le grand port central du monde si on y parlait une autre langue que le hollandais, est une Venise gigantesque. Mille canaux étreignent le bas de ses maisons comme de longs rubans de moire ; mille rayons de couleurs éclatantes étincellent au faîte de leurs toits.

Certes, une maison peinte en rouge, ou en vert, ou en jaune, est une maison prétentieuse, une maison laide, vue isolément ; mais toutes ces couleurs réunies s'harmonisent délicieusement entre elles et font de cette grande ville un immense arc-en-ciel de pierre.

Puis, non seulement la couleur, mais encore la forme de toutes ces maisons est agréable, tant elle offre de variété, d'originalité, d'inattendu, de pittoresque. En un mot, on dirait que tous les élèves de la grande école de peinture hollandaise ont peint eux-mêmes leur ville, pour le plaisir de leurs yeux, d'abord, et ensuite pour le plus grand agrément des voyageurs.

Si, d'un côté, la ville d'Amsterdam, par ses mille canaux, ressemble à Venise, d'un autre côté, par ses couleurs éclatantes, elle ressemble à une ville chinoise, comme on se l'imagine, du moins, c'est-à-dire à de grands magasins de porcelaine. Chaque habitation, vue à quelques pas, ressemble, en effet, à ces maisons fantastiques qui étalent leur architecture naïve au deuxième plan de nos tasses à thé. On n'en franchit le seuil qu'avec crainte, tant leur apparente fragilité vous trouble à première vue.

Or, si l'habit ne fait pas le moine, l'habitation fait l'habitant. Il est impossible de n'être pas calme, tranquille, honnête, dans ces honnêtes et sereines maisons. Du haut en bas de la ville, il passe sur le voyageur un souffle de placidité qui lui fait désirer de vivre et de mourir là. Si celui qui, en voyant Naples, a dit le premier : « Voir Naples et mourir », eût vu Amsterdam, il eût certainement dit : « Voir Amsterdam et vivre ! »

Telle était, du moins, l'opinion des deux amoureux que nous avons appelés Justin et Mina, et qui vivaient paisiblement en Hollande, comme deux colombes dans un nid.

Il s'étaient logés d'abord dans un des faubourgs de la ville ; mais le propriétaire de la maison ne pouvait leur louer qu'un

appartement dont toutes les pièces contiguës communiquaient, et cette vie côte à côte n'atteignait pas le but indiqué par Salvator et vers lequel Justin tendait de tous ses vœux.

Provisoirement, ils occupèrent cet appartement, et le maître d'école se mit en quête d'un pensionnat pour Mina, mais inutilement. Les institutrices françaises étaient rares, et ce qu'elles enseignaient, la fiancée de Justin eût pu l'enseigner aussi bien qu'elles. Ce fut l'avis de madame van Slyper, la maîtresse du plus grand pensionnat d'Amsterdam.

C'était une femme excellente que madame van Slyper. Fille d'un commerçant de Bordeaux, elle avait épousé un riche armateur hollandais, nommé van Slyper, dont elle avait eu quatre filles. À la mort de M. van Slyper, elle avait fait venir de France une jeune fille assez instruite pour enseigner à ses enfants les notions préliminaires de la langue française.

Des voisines avaient supplié madame van Slyper de leur confier son institutrice pour l'éducation de leurs filles ; mais, peu à peu, le nombre des voisines s'était tellement accru, que les quatre jeunes van Slyper ne voyaient plus leur institutrice qu'à de rares intervalles.

Un soir, madame van Slyper assembla ses voisines, et les prévint qu'à partir du mois suivant, elle n'autoriserait plus son institutrice à aller donner des leçons de français aux enfants des autres, au détriment de ses propres enfants, dont l'éducation commençait à souffrir visiblement.

– Ah ! dit une des voisines qui avait cinq filles (nul citoyen du monde ne sait peupler comme un Hollandais), ah ! dit la voisine aux cinq filles, n'y aurait-il pas moyen d'arranger les choses à notre contentement et au vôtre ?

– Je ne vois aucun moyen, répondit madame van Slyper.

– Si, au lieu d'envoyer votre institutrice chez nous, reprit la voisine, nous envoyions nos enfants chez vous ?

– Bien dit ! s'écrièrent toutes les voisines.

– Y pensez-vous ? dit madame van Slyper. Ma maison est-elle assez vaste pour donner asile à une trentaine d'enfants, outre que ce serait la transformer en véritable pensionnat ?

– Eh bien, où serait le mal ? La profession de maîtresse de pension n'est-elle pas une des professions les plus nobles, les plus respectables ?

– J'en conviens ; mais jamais ma maison ne sera assez grande.

– Vous en louerez une autre.

– Comme vous y allez, voisine !

– J'y vais comme on va quand on veut arriver.

– J'y réfléchirai, dit madame van Slyper.

– C'est tout réfléchi, reprit la voisine ; que rien ne vous inquiète ; je fais les fonds de la maison ; je m'associe avec vous, je vous demande huit jours pour vous trouver la maison et l'approprier ; est-ce dit ?

– Mais, objecta madame van Slyper, à laquelle ne répugnait nullement cette idée, mais que la façon expéditive de procéder de la voisine inquiétait tant soit peu, mais permettez-moi au moins de me consulter, de me recueillir.

– Pas un instant ! s'écria la voisine ; les grandes résolutions demandent à être prises sans réflexion. N'est-ce pas votre avis ? ajouta-t-elle en se tournant vers ses compagnes.

Toutes les voisines firent chorus avec elle. Et voilà comment madame van Slyper devint maîtresse d'un des plus grands pensionnats de la ville d'Amsterdam. Elle dirigeait le pensionnat depuis dix-huit mois environ, au moment où Justin se présenta chez elle.

Au bout d'une demi-heure de conversation, elle savait de Justin et de Mina tout ce que le maître d'école avait jugé à propos de lui en raconter.

En voyant la parfaite distinction, la modeste tenue, l'urbanité, la grâce décente et la profonde instruction de Justin, en apprenant la laborieuse étude qu'il avait faite, depuis des années, de l'éducation des enfants, madame van Slyper n'eut qu'une idée, qu'un désir, qu'un rêve, ce fut d'embaucher Justin comme maître de français de son pensionnat.

L'institutrice, chargée d'une trentaine de jeunes filles, n'en pouvait accepter davantage ; en outre, son bagage scientifique, déjà fort léger, menaçait de s'épuiser. Elle en avait fait l'aveu loyal à madame van Slyper, et celle-ci lui avait promis de demander en France une autre institutrice pour l'enseignement supérieur.

L'arrivée de Justin semblait donc providentielle, et la maîtresse de pension l'accueillit avec un bonheur véritable.

Elle fut au comble de la joie en apprenant que la pensionnaire qu'on lui offrait de prendre chez elle pouvait elle-même, à défaut de Justin, enseigner aux jeunes filles l'histoire, la géographie, la botanique, l'anglais et l'italien.

Malheureusement, cela ne faisait pas l'affaire de Justin.

– Monsieur, s'écria madame van Slyper au moment où le jeune homme, désespéré de ne pouvoir rien conclure avec elle, allait se retirer, monsieur, voulez-vous m'accorder encore quelques moments d'entretien ?

– Avec plaisir, madame, répondit Justin en se rasseyant.

– Monsieur, reprit madame van Slyper, quel est votre but en mettant cette jeune fille ici ?

– Je vous l'ai dit, madame : attendre ou des nouvelles de son père, ou sa majorité pour l'épouser.

– Elle n'a donc pas de famille ?

– Elle n'a qu'une famille adoptive, la mienne : ma mère, ma sœur et moi.

– Qui vous empêche alors, puisque vous avez l'intention de vous établir et de vous fixer à Amsterdam jusqu'à la majorité de cette jeune fille, de me la confier tout à fait ?

– J'aurais voulu, répondit Justin, qu'elle achevât son éducation, qui est déjà excellente, sans doute, mais qui n'est pas entièrement terminée. Or, vous m'avez avoué vous-même que l'instruction de votre institutrice n'était pas suffisante pour arriver à ce résultat.

– Sans doute, monsieur ; mais, si je trouvais une personne qui pût achever l'éducation de mademoiselle Mina, consentiriez-vous à me la confier ?

– Avec plaisir, madame.

– Eh bien, monsieur, je crois que j'ai trouvé.

– Est-il possible ?

– Cela dépend de vous uniquement.

– Que voulez-vous dire ?

– Le prix de la pension est de mille francs par an. Trouvez-vous ce prix trop élevé pour votre fortune ?

– Non, madame.

– Combien donne-t-on, à Paris, à un instituteur pour trois leçons par semaine ?

– Mille à douze cents francs.

– Eh bien, monsieur, voici ce que je vous propose : devenez le maître de français de la pension ; vous me donnerez six heures par semaine, et je vous donnerai douze cents francs par an. De cette façon, vous serez à même, une fois dans l'institution, de continuer à votre gré l'éducation de mademoiselle Mina.

– C'est un rêve, madame ! s'écria Justin ravi.

– Il dépend de vous d'en faire une réalité.

– Pour cela, que faut-il faire, madame ?

– Accepter simplement ce que je vous propose.

– De tout mon cœur, madame, et d'un cœur ému par la plus profonde reconnaissance.

– C'est donc convenu ? dit madame van Slyper. Maintenant, parlons de mademoiselle Mina. Croyez-vous qu'elle consente à partager avec mon institutrice l'instruction rudimentaire de mes jeunes élèves ?

– Je me fais garant de son consentement, madame.

– Eh bien, je vous offre pour elle six cents francs d'appointements, et je lui donne la table et le logement chez moi pour rien. Cela vous paraît-il devoir lui convenir ?

– Oh ! madame, s'écria Justin avec les yeux pleins de larmes de bonheur, je ne puis vous exprimer combien votre bonté me touche ; mais je mets une condition à vos bienfaits.

– Parlez, monsieur, répondit madame van Slyper redoutant la rupture du marché.

– C'est qu'au lieu de vous donner six heures par semaine, reprit Justin, je vous donnerai deux heures par jour.

– Je ne puis accepter, dit la maîtresse de pension toute confuse ; deux heures de leçon par jour, ce serait un travail tout à fait pénible.

– Le travail de l'enseignement est semblable au travail de la terre, dit Justin ; chaque goutte de sueur produit une fleur charmante. Acceptez, madame ; autrement, rien de fait. Il me semblerait tout recevoir et ne rien donner.

– Il faut bien en passer par où vous voulez, monsieur, dit madame van Slyper en tendant la main au jeune homme. Le lendemain, Mina était installée au pensionnat, et, le surlendemain, les deux fiancés commençaient leur première leçon.

À partir de ce moment, ce fut un songe d'or quotidien. Leur chaste amour, contenu depuis si longtemps, sortit précipitamment de leur cœur et s'épanouit vigoureux, luxuriant comme un beau cactus au soleil. Se voir tout les jours, presque à toute heure, après avoir été si longtemps séparés ! se séparer et se retirer chacun chez soi avec le souvenir de s'être vus et la douce espérance de se revoir ! être sûrs de s'aimer, se le dire, se le répéter, se le redire encore ! avoir la même pensée le jour, le même rêve la nuit ! marcher, pour ainsi dire, entre deux haies en fleur, les mains dans

les mains, les yeux sur les yeux, la bouche pleine de chansons, le cœur plein de fêtes ! s'aimer, en un mot ! s'aimer sincèrement, également ; avoir des cœurs battant comme des pendules montées par la clef d'or de l'amour et sonnant la même heure joyeuse, telle était la situation des deux jeunes gens.

Si les jours de la semaine s'égrenaient délicieusement comme un collier de perles blanches, le dimanche faisait tomber de sa corne d'abondance sur leur front ses couronnes de fleurs les plus rares.

Madame van Slyper possédait, aux environs d'Amsterdam, près du gracieux petit village de Huizen, une maison de campagne dans laquelle elle conduisait, le dimanche, celles de ses pensionnaires que leurs parents laissaient à la pension.

C'était une charmante maison, pleine de ces fleurs et de ces oiseaux exotiques dont les Hollandais semblent avoir le privilège.

Des fenêtres, on avait sous les yeux le tableau ravissant d'une plaine ondulée comme le Zuiderzee sous le souffle du nord ; de nombreux bouquets de taillis de chênes sortaient de terre et balançaient leurs panaches ; ce qui, de loin, dans cette immense plaine, les faisait ressembler à des îles flottantes dans une mer d'émeraude. Au sud-ouest, à travers des brumes légères, apparaissait, comme un grand bouquet dans un vase, la ville aux mille couleurs, Amsterdam rayonnant. À l'est, Huizen, Blaricum et d'autres joyeux petits villages, le front ombragé par les arbres et le pied baigné du soleil. Au nord, une colline en fleurs descendant doucement jusqu'au Zuiderzee, où mille bâtiments de toutes les espèces et de toutes les couleurs se croisaient sur la surface calme et polie des flots, si bien que la plaine à droite semblait une mer, et que la mer à gauche semblait une plaine.

C'était un véritable paysage hollandais, plein de douceur et de charme ; tout y était harmonieux. Vainement l'œil ou l'oreille eût cherché une couleur ou un son discordant ; le monde entier eût dû avoir sa limite à l'horizon de ce coin de terre. Il se bornait là pour nos deux amoureux. Sans doute, la mère et la sœur de Justin manquaient à ce tableau ; sans doute, Mina était orpheline ; mais on avait déjà reçu des lettres de madame Corbin, de la sœur Céleste et de Salvator. Les lettres de la mère et de la sœur étaient pleines de bonheur ; l'esprit de la mère était tranquille ; la santé de la sœur était bonne ; la lettre de Salvator était pleine de promesses ; il ne fallait donc pas songer à s'affliger et à ne pas jouir des félicités sérieuses qu'offrait à pleines mains la Providence.

Tous les dimanches qu'ils passèrent, en compagnie des

pensionnaires, à la maison de campagne de madame van Slyper, furent autant de fêtes douces pour les fiancés ; ils en savouraient les délices avec la joie des nouveau-nés en voyant la lumière, ou la volupté des oiseaux en essayant leurs ailes.

La ferme, attenante à la maison de campagne, était peuplée de vaches, de chèvres et de brebis ; ils jouaient naïvement au berger et à la bergère, et ils conduisaient paître les troupeaux avec la simplicité et la grâce des bergers de Théocrite et de Virgile.

Pour tout dire, leur vie fut une longue idylle, une délirante églogue, semblable aux vraies idylles du dimanche. Leur cœur joua à l'unisson le concert amoureux du premier jour de mai, qu'on appelle la *symphonie pastorale*.

Tout l'été se passa ainsi. Pendant l'hiver, si la nature ne mêla pas sa poésie aux poésies de leurs âmes, ils ne savourèrent pas moins les délices du foyer de madame van Slyper.

On continuait, même pendant la mauvaise saison, à aller à la maison de campagne qui, hermétiquement fermée et admirablement chauffée, rappelait en plein automne, par les mille fleurs de la serre, les jours les plus chauds et les plus lumineux de l'été.

Dans les premiers jours de janvier, un dimanche que toutes les pensionnaires, Justin, Mina et la maîtresse de pension étaient à causer dans la serre, qui, pendant l'hiver, servait de salon, le domestique annonça à Justin que deux messieurs venant de Paris, de la part de M. Salvator, demandaient à lui parler.

Justin et Mina tressaillirent.

Ces deux messieurs, nous ne croyons pas l'apprendre aux lecteurs, étaient le général Lebastard de Prémont et M. Sarranti.

CCCXIV

Symphonie sentimentale.

Justin suivit le domestique, et, arrivé dans la salle à manger, il aperçut deux hommes de haute taille, l'un enveloppé dans un long manteau, l'autre couvert de la tête aux pieds d'une immense polonaise.

Celui-ci, voyant entrer Justin, alla à lui et le salua profondément, et, abattant le collet de sa houppelande, montra sa belle et fière tête, un peu fatiguée sans doute, mais pleine de noblesse et d'énergie.

C'était le général Lebastard de Prémont.

L'autre, celui qui était enveloppé d'un long manteau, s'inclina de loin, respectueusement, mais sans bouger de place.

Le maître d'école leur montra des chaises et leur fit signe de s'asseoir.

– Comme votre domestique a dû vous l'apprendre, dit le général, je viens de la part de M. Salvator.

– Comment va-t-il ? s'écria Justin. Il y a plus d'un mois qu'il ne m'a donné de ses nouvelles.

– C'est qu'il a eu beaucoup de tracas et de soucis depuis un mois, répondit le général, sans parler des travaux politiques auxquels il a dû se livrer, à la veille des élections. Vous avez appris sans doute que c'est à sa patiente et intelligente persistance que je dois la vie de mon ami Sarranti ?

– Nous avons appris cette heureuse nouvelle hier, dit Justin, et j'aurais voulu être à Paris pour aller féliciter M. Sarranti.

– Ce serait un voyage inutile, dit en souriant le général, vous ne le trouveriez pas à Paris.

– L'a-t-on exilé ? demanda Justin.

– Pas encore, répondit mélancoliquement le général, mais cela viendra peut-être… Pour le moment, il est en Hollande.

– J'irai le voir, s'empressa de dire Justin.

– Vous n'aurez pas loin à aller, répondit le général en se retournant du côté de M. Sarranti et en le montrant du doigt : le voici.

M. Sarranti et le maître d'école se levèrent en même temps, et, arrivés l'un près de l'autre, s'embrassèrent fraternellement. Le général reprit la parole.

– Je vous ai dit que je venais de la part de notre ami Salvator, et voici une lettre de lui à l'appui de mon dire ; mais je ne vous ai pas encore appris qui je suis ; vous ne me reconnaissez pas ?

– Non, monsieur, répondit Justin.

– Regardez-moi bien ; vous ne vous souvenez pas de m'avoir jamais vu ?

Justin fixa son regard sur le général, mais vainement.

– Vous m'avez vu cependant, reprit le général, et dans une nuit bien mémorable pour tous deux, car vous retrouviez votre fiancée, et moi, sans le savoir, j'embrassais pour la première fois ma…

Justin l'interrompit.

– J'y suis ! s'écria-t-il vivement. Je vous ai vu la nuit de mon départ, dans le parc du château de Viry ; c'est vous qui nous avez sauvés avec Salvator ! je vous reconnais maintenant comme si je ne vous avais jamais quitté ; vous êtes le général Lebastard de Prémont.

Et, en achevant ces mots, il alla tomber, pour ainsi dire, dans les bras du général, qui l'embrassa étroitement en murmurant avec émotion :

– Justin ! mon ami ! mon cher ami ! mon…

Il s'arrêta, il avait envie de dire *mon fils !*

Justin, sans en comprendre la cause, se sentit saisi d'une émotion indéfinissable. Il regarda M. Lebastard de Prémont ; celui-ci avait les yeux remplis de larmes.

– Mon ami, reprit-il, Salvator vous a-t-il jamais parlé du père de Mina ?

– Non, répondit le jeune homme en regardant le général avec étonnement.

– Il vous a dit, du moins, continua le général, que ce père était vivant ?

– Il m'en a donné l'espérance ; le connaîtriez-vous, général ?

– Oui, murmura sourdement le général. Et qu'avez-vous pu penser d'un père qui abandonnait ainsi son enfant ?

– J'ai pensé qu'il était malheureux, répondit simplement le jeune homme.

– Oh ! bien malheureux ! dit M. Sarranti en hochant lentement

la tête.

– Ainsi, reprit le général, vous ne l'avez pas accusé ?

– Jamais homme ne fut plus digne d'être plaint, murmura avec tristesse M. Sarranti.

Le maître d'école regarda le Corse comme il avait regardé le général. Un secret instinct lui disait que l'un de ces deux hommes était le père de Mina ; mais lequel des deux ? Ses yeux allaient de l'un à l'autre et cherchaient à saisir sous la figure les battements du cœur.

– Le père de Mina est de retour, continua le général, et, d'un instant à l'autre, il va venir vous redemander sa fille. Le jeune homme frissonna. Ces derniers mots lui semblaient menaçants.

Le général surprit le frisson de Justin et comprit sa secrète terreur ; loin de la calmer, il l'augmenta, en lui disant d'une voix qu'il essaya de rendre calme :

– Quand le père de Mina va vous redemander sa fille, vous la lui rendrez pure… sans regrets… sans remords… n'est-ce pas ?

– Sans remords, oui ! jura solennellement le jeune homme. Sans regrets, non, non ! ajouta-t-il d'une voix émue.

– Vous l'aimez beaucoup ?… ajouta le général.

– Profondément ! répondit Justin.

– Comme une sœur ? demanda le père de Mina.

– Plus qu'une sœur ! répondit le maître d'école en rougissant.

– Et, l'aimant… ainsi, vous affirmez que le père de Mina n'a pas à rougir de cette affection ?

– Je le jure ! répondit le jeune homme en levant les mains et les yeux au ciel.

– En d'autres termes, reprit le général, Mina sera digne de l'époux que son père lui destine ?

Justin trembla de tous ses membres et ne répondit pas : il baissa la tête.

M. Sarranti regarda le général d'un air suppliant. Ce regard signifiait : « L'épreuve est trop forte, c'est assez faire souffrir le pauvre garçon. »

Entre un arrêt de vie et un arrêt de mort, il y a une série d'émotions indéfinissables ; tout ce qui vit en nous est surexcité, tendu, douloureux ; l'âme et le corps reçoivent en même temps la secousse et sont ébranlés à l'unisson.

C'était ce qu'éprouvait Justin après avoir entendu ces paroles :

L'époux que son père lui destine !

En un instant, toute sa vie, depuis le soir où il avait trouvé la petite fille endormie dans les blés, jusqu'au moment où, joyeux, souriant, heureux et causant amoureusement des yeux avec elle, il avait entendu le domestique lui annoncer que deux voyageurs, venus de Paris, demandaient à lui parler de la part de Salvator, toute sa vie repassa devant lui, grain à grain, feuille à feuille, goutte à goutte, minute par minute ; il en retrouva toutes les saveurs, il en respira tous les parfums, il en entendit toutes les chansons, et puis, de la forêt enchantée de l'espérance, il tomba tout à coup précipitamment, sans transition, dans le sombre précipice du doute.

Il releva la tête, les lèvres frémissantes, et il regarda ses deux visiteurs avec des yeux où se peignait une terreur suprême.

Le général se sentit atteint lui-même par la douleur que ressentait le jeune homme ; cependant une dernière épreuve lui sembla nécessaire, et il reprit, malgré les muettes supplications de M. Sarranti :

– Vous avez élevé comme votre propre sœur mademoiselle Mina. Son père, par ma bouche, vous en remercie et vous bénit comme son propre fils. Supposez, toutefois, que, par suite de revers de fortune, par un engagement solennel envers une famille, il ait promis sous serment la main de sa fille, quelle serait votre conduite en cette circonstance ? Répondez-moi comme vous répondriez au père de Mina, car c'est lui qui vous adresse ces paroles par ma bouche. Que feriez-vous ?

– Général, balbutia Justin, qui suffoquait, depuis la mort de mon père, j'ai été habitué à souffrir : je souffrirais.

– Et vous ne vous révolteriez pas contre la cruauté de ce père ?

– Général, répondit noblement le jeune homme, au-dessus des amants, il y a les pères, comme au-dessus des pères, il y a Dieu. Je dirais à Mina : « Dieu vous avait confiée à moi en l'absence de votre père ; votre père est de retour, retournez donc à lui. »

– Mon fils ! mon fils ! s'écria le général, qui ne put retenir ses larmes, en se levant et en tendant les bras au jeune homme.

Justin poussa un cri perçant et tomba dans les bras de M. Lebastard de Prémont en bégayant :

– Mon… mon… mon… père !…

Puis, s'arrachant à l'étreinte du général, il sauta précipitamment vers la porte d'entrée en criant de toutes ses forces :

– Mina ! Mina !

Mais le général, aussi prompt que lui, l'arrêta au moment où il prenait le bouton de la porte, et, lui mettant la main sur la bouche :

– Silence ! dit-il ; n'avez-vous pas peur de l'émotion que va lui causer cette nouvelle ?

– Le bonheur ne fait pas de mal, dit Justin, dont le visage étincelait de joie ; voyez-moi !

– Vous ! vous êtes un homme, mon ami, dit le général ; mais une jeune fille, une enfant, car c'est presque encore une enfant… Est-elle belle ?

– Comme une vierge !…

– Et… demanda en hésitant M. Lebastard de Prémont, et… elle est ici, puisque vous l'appeliez ?…

– Oui, je vais la chercher, répondit le maître d'école. Je me reprocherais de lui ravir une minute de plus de son bonheur.

– Oui, allez la chercher… dit le général d'un voix que l'émotion faisait vibrer ; mais promettez-moi de ne pas lui dire qui je suis ; je veux le lui dire moi-même… quand elle sera préparée, quand je le jugerai convenable. N'est-ce pas mieux de cette façon ? ajouta-t-il en regardant à la fois le jeune homme et M. Sarranti.

– À votre volonté., répondirent ceux-ci.

– Allez donc !

Justin sortit, et, un instant après, introduisit Mina dans la salle à manger.

– Mon amie, dit-il, je te présente deux amis à moi, qui seront les tiens avant peu.

Mina salua gracieusement les deux visiteurs.

Le général, en voyant entrer cette ravissante créature qui était sa fille, sentit battre si violemment son cœur, qu'il pensa s'évanouir ; il s'appuya contre le bahut de la salle à manger et regarda longuement la jeune fille, les yeux humides de bonheur.

– Ces deux amis, continua Justin, t'apportent une bien bonne nouvelle à laquelle tu ne peux pas t'attendre, la meilleure nouvelle qu'on puisse t'apporter.

– Ils vont me parler de mon père ! s'écria la jeune fille.

Le général sentit deux larmes couler lentement le long de ses joues.

– Oui, mon amie, répondit Justin, ils t'apportent des nouvelles de ton père.

– Vous avez connu mon père ? demanda la jeune fille en regardant les deux hommes à la fois comme pour ne pas perdre une seule syllabe de leur réponse.

Les deux amis, sans parler – ils étaient trop émus pour répondre –, firent de la tête un signe affirmatif.

Cette réponse muette, dont elle ne put pas comprendre la cause, produisit dans le cœur de Mina une pénible émotion, et ce fut d'une voix pleine de tristesse qu'elle s'écria :

– Mon père vit encore, n'est-ce pas ?

Les deux amis firent un nouveau signe affirmatif.

– Alors parlez-moi bien vite de lui ! s'empressa de dire Mina. Où est-il ? M'aime-t-il ?

Le général passa la main sur son visage, et, offrant une chaise à la jeune fille, il s'assit en face d'elle, mais en gardant ses mains dans les siennes.

– Votre père vit et vous aime, mademoiselle, et je vous l'aurais dit le soir où vous vous êtes enfuie du parc de Viry si je vous avais connue davantage.

– Je reconnais votre voix, dit Mina toute frissonnante. C'est vous qui, en m'embrassant sur le front au moment où j'allais escalader le mur, m'avez dit avec un accent plein de larmes : « Sois heureuse, enfant ! c'est un père qui n'a pas vu sa fille depuis quinze ans qui te bénit… Adieu ! » Votre vœu a été accompli, ajouta-t-elle en regardant tour à tour Justin et les deux amis ; je suis heureuse, bien heureuse, car il ne manque plus rien à mon bonheur, puisque vous me parlez de mon père ! Où est-il ?

– Bien près de vous, répondit M. Lebastard de Prémont, sur le visage duquel de grosse gouttes de sueur commençaient à perler.

– Et pourquoi n'est-il pas ici ?

Le général ne répondit pas. M. Sarranti intervint dans la conversation.

– Il redoute peut-être, dit-il, l'émotion qu'une présence aussi subite, aussi inespérée, pourrait vous causer, mademoiselle. Chose étrange ! au lieu de regarder M. Sarranti, qui lui adressait ces paroles, la jeune fille ne regarda que le général, qui ne disait rien, mais dont la figure attendrie révélait les plus violentes émotions.

– Pensez-vous donc, dit-elle, que le bonheur de voir mon père puisse me causer une douleur plus grande que celle de ne le voir pas ?

– Ma fille ! ma fille ! ma chère fille ! s'écria M. Lebastard de

Prémont, qui ne put retenir plus longtemps le cri de son cœur.

– Mon père ! dit Mina en se précipitant dans ses bras.

Et le général, la saisissant à bras-le-corps, l'entoura étroitement et la couvrit de baisers et de larmes.

À ce moment, Justin fit signe de la main à M. Sarranti de venir à lui ; le Corse arriva sur la pointe du pied, comme pour ne pas troubler par un bruit quelconque l'harmonie de cette scène d'attendrissement.

Justin ouvrit doucement la porte de la salle à manger, et, faisant signe à M. Sarranti de le suivre, ils laissèrent le père et la fille savourer librement leur double félicité.

Le général raconta à Mina comment, après avoir perdu sa mère, morte en la mettant au monde, il avait été contraint de la confier à une étrangère pour suivre la fortune ou plutôt l'infortune de l'empereur en Russie. Il raconta ses batailles, ses luttes, ses complots, ses espérances, ses désespoirs depuis la naissance de Mina. Son récit fut une grande épopée qui arracha des yeux de la jeune fille mille larmes d'amour, d'attendrissement et d'admiration.

Pour elle, son récit fut une douce idylle ; elle étala devant son père toute sa vie, comme elle eût étalé une nappe d'autel. Son histoire avait la sérénité d'un beau ciel, la limpidité d'un lac, la virginité d'une rose blanche.

La maîtresse de pension, à laquelle Justin présenta M. Sarranti, voulut qu'on laissât le père et la fille ensemble jusqu'à la fin de la journée.

La nuit les surprit au milieu de ces doux épanchements. Il fallut appeler pour avoir de la lumière. En entendant retentir la sonnette, madame van Slyper, Justin et M. Sarranti, précédés par un domestique, entrèrent dans la salle à manger.

– Mon père ! s'écria joyeusement la jeune fille en désignant le général à la maîtresse de pension.

Le général s'avança, et, après avoir respectueusement baisé la main de madame van Slyper, il remercia cordialement la brave femme des bons soins qu'elle avait donnés à sa fille.

– Maintenant, madame, dit-il, permettez-moi de m'informer auprès de vous du plus prochain départ pour la France.

– Eh quoi ! demandèrent en même temps Mina, Justin et madame van Slyper, effrayés de ce brusque départ, partez-vous si vite ?

– Moi ? Non ! répondit le général, je vais passer quelque temps avec vous… Mais ce brave ami, qui ne m'a jamais quitté, ajouta-t-il en se retournant du côté de M. Sarranti et en lui tendant la main, et qui a voulu m'accompagner jusqu'à ce que j'aie retrouvé ma fille, va retourner à Paris pour retrouver son fils, que son amour filial a fait jeter en prison.

Les sourcils de M. Sarranti se froncèrent plus énergiquement encore que tristement. Les nuages qui recèlent les grandes tempêtes ne sont pas plus gonflés de menaces.

Les assistants s'inclinèrent respectueusement devant ce grand et muet infortuné.

Il partit le lendemain pour la France, laissant son ami bien heureux entre sa fille et le fiancé de sa fille.

Les jours que passèrent ensemble à Amsterdam le général, Mina et Justin furent des jours heureux, des jours bénis ; après tant de traverses, tant d'années de misère, ils savouraient leur félicité avec la même volupté qu'éprouve le voyageur quand, après avoir gravi péniblement au soleil, pendant une journée, une haute montagne, il respire, arrivé au sommet, l'air frais et les parfums qui montent de la vallée.

Malheureusement, comme il est écrit que tout ce qui fait le bonheur des uns fait le malheur des autres, la joie de ce trio de bienheureux causa la peine de la maîtresse de pension.

Elle vit avec effroi le moment où Justin et Mina, c'est-à-dire un instituteur et une institutrice, allaient la quitter pour suivre le général à Paris.

Le général devina son chagrin et l'apaisa en lui promettant que, dès son retour en France, il lui enverrait, après examen de Justin, les deux meilleures institutrices de Paris.

Un matin, en recevant une lettre de Salvator à la fin du déjeuner, le général fronça tristement le sourcil.

– Qu'avez-vous, mon père ? s'écrièrent les deux jeunes gens effrayés.

– Lisez, dit le général en tendant la lettre de Salvator.

Ils lurent ensemble cette courte lettre :

« Général, pour que rien ne trouble le bonheur dont la présence de votre fille doit vous combler, je m'empresse de vous annoncer que M. Lorédan de Valgeneuse, son ravisseur, a été tué hier en duel, en ma présence, par M. de Marande.

« Je vous félicite, à cette occasion, de n'avoir pas même eu la peine d'exposer votre utile vie pour punir un misérable de cette espèce.

« Mes compliments affectueux aux deux fiancés, et à vous, général, l'assurance de ma respectueuse amitié.

« Conrad de VALGENEUSE. »

– Eh bien, mon père ? demanda Mina.

– Qu'a cette lettre qui puisse vous chagriner ? dit Justin.

– C'était à moi qu'il appartenait de châtier ce misérable, dit le général ; je regrette qu'un autre ait pris ce soin.

– Mon père, dit tristement Mina, vous regrettez donc de m'avoir retrouvée, puisque vous regrettez de n'avoir pas risqué de me perdre.

– Chère enfant ! s'écria, en embrassant sa fille, M. Lebastard de Prémont, dont le visage reprit toute sa sérénité habituelle.

Il ne fut plus question que de choisir le jour du départ. On le fixa au samedi suivant, c'est-à-dire au surlendemain ; et, le samedi matin, après avoir embrassé tendrement la maîtresse de pension et tous les pensionnaires, à la fois ses élèves et ses camarades, Mina, au bras de son père, suivie de son fiancé, se dirigea vers la Poste, non sans s'être retournée cent fois pendant la route pour regarder, les larmes de la reconnaissance dans les yeux, cette ville hospitalière, qui lui semblait sa patrie, puisqu'elle y avait connu son père.

Le jour même du départ du général, on remit à madame van Slyper une lettre contenant un bon de trois mille francs à vue sur un banquier d'Amsterdam. Ce bon était déguisé sous le prétexte d'une fondation de bourse pour six jeunes filles, pour six jeunes rosières sans fortune, dont trois au choix de madame van Slyper, et trois au choix du bourgmestre.

CCCXV

Ce que nous avons vu tous.

Revenons à M. Lorédan de Valgeneuse, que nous avons laissé étendu et mortellement blessé sur l'herbe du bois de Boulogne.

Ses deux témoins reçurent son dernier soupir quelque temps après le départ de Salvator, de M. de Marande et des deux généraux.

C'est une chose grave, c'est une minute solennelle que ce moment où l'ami que vous avez amené là, rieur, vivant, le sourire du dédain sur les lèvres, meurt entre vos bras, la bouche crispée, les membres roidis, les yeux hagards et retournés.

Seulement, les émotions sont plus ou moins vives, selon l'homme qui meurt, selon ceux qui le regardent mourir.

La Providence a voulu que l'amitié, ce diamant sans tache, fût sinon l'apanage des cœurs purs – qui peut se vanter de la pureté de son cœur ? – du moins celui des cœurs bons.

Les cœurs frivoles et viciés connaissent de nom la sainte déesse et en rient comme de ces honnêtes femmes que les débauchés raillent parce qu'ils ne les peuvent avilir.

Il ne faut donc pas nous exagérer la douleur qu'éprouvèrent, non pas les deux amis, mais les deux compagnons de M. de Valgeneuse, lorsqu'il fut constant pour eux que Salvator ne s'était pas trompé dans sa prédiction, et que Lorédan venait de rendre le dernier soupir.

Ils furent fort *chagrinés* de cette mort, c'est le mot qui convient à la situation, mais peut-être encore plus embarrassés du cadavre. Entrer avec le mort dans Paris, c'était grave. Les lois sur le duel, assez rigides à cette époque, atteignaient les témoins plus sévèrement que l'adversaire survivant, lequel était censé avoir défendu sa vie ; en outre, ils allaient sans doute être obligés de remplir à la barrière, pour l'entrée de ce cadavre, toutes sortes de formalités fort assommantes ; enfin, disons le mot, le duel avait un peu traîné en longueur, et les deux amis avaient faim.

Cet aveu tout réaliste, que nous sommes forcé de faire, donne assez exactement la mesure de leur douleur.

Ils étaient venus tous trois dans la voiture de Lorédan ; il fut

décidé que la voiture et les deux domestiques ramèneraient le corps à Paris et que Camille et son compagnon reviendraient de leur côté.

On fit avancer la voiture ; les deux domestiques, tranquilles comme s'il s'agissait d'une simple promenade du matin, étaient sur le siège. Camille les appela.

Ils avaient entendu les deux coups de pistolet ; ils avaient vu s'éloigner Salvator, M. de Marande et ses deux témoins ; mais tout cela ne leur avait rien dit de positif sur la catastrophe.

Toutefois, que l'on se rassure aussi sur l'émotion qu'éprouvèrent, à la vue du cadavre de leur maître, les deux serviteurs. Lorédan, dur, fantasque, brutal, était médiocrement aimé de ses domestiques. Il était strictement servi parce qu'il était dur et payait exactement. Voilà tout.

Et c'est suffisant, en effet, pour ceux qui, n'ayant pas une part d'affection à donner à tout ce qui les approche, jugent inutile de demander aux autres ce qu'ils ne leur donnent pas.

Les deux domestiques se contentèrent donc de pousser quelques exclamations de surprise, bien plus que de regret ; après quoi, se croyant quittes envers le mort, ils aidèrent les jeunes gens à placer le cadavre dans la voiture.

Camille leur ordonna de revenir au pas. Il lui fallait le temps de se procurer un cabriolet et de préparer Suzanne au coup qu'elle allait recevoir.

À la porte Maillot, les deux jeunes gens trouvèrent un fiacre qui revenait de Neuilly ; ils l'arrêtèrent et se firent conduire à la barrière de l'Étoile.

Là, ils se séparèrent ; Camille chargea son compagnon de passer chez lui, de prévenir sa femme de l'accident survenu et du retard qu'il apportait à sa rentrée. Sûr que la commission serait faite, Camille s'achemina rue du Bac.

Il pouvait être dix heures et demie du matin.

L'hôtel de Valgeneuse avait sa physionomie accoutumée ; le suisse plaisantait dans la cour avec la lingère ; mademoiselle Nathalie, la femme de chambre réinstallée, coquetait dans l'antichambre avec un jeune groom entré depuis quelques jours seulement au service de Lorédan.

Quand Camille ouvrit la porte, mademoiselle Nathalie riait à gorge déployée des bons mots du nouveau valet de chambre.

Il fit un signe à Nathalie, qui vint droit à lui, et à laquelle il demanda s'il pouvait parler à Suzanne.

– Ma maîtresse est encore endormie, monsieur de Rozan, répondit la chambrière ; ce que vous avez à lui dire est-il important ?

Il va sans dire que mademoiselle Nathalie accompagnait cette question, au moins indiscrète, du sourire le plus impertinent.

– De la plus haute importance, répondit sérieusement Camille.

– En ce cas, et si monsieur le désire, je vais réveiller ma maîtresse.

– Faites, et au plus tôt, j'attendrai dans le salon.

Et, en effet, tandis que la femme de chambre prenait le couloir qui conduisait à la chambre de Suzanne, Camille entra dans le salon.

La femme de chambre s'approcha du lit de sa maîtresse, à qui la chaude atmosphère de la chambre permettait de dormir les bras et la poitrine hors du lit ; elle avait ses cheveux dénoués et épars ; sa tête, au teint mat, se dessinait sur la masse sombre, et sa poitrine haletait sous le poids de quelque doux rêve.

– Mademoiselle, murmura Nathalie à l'oreille de la jeune fille, mademoiselle.

– Camille !… cher Camille !… balbutia Suzanne.

– Eh bien, justement, continua Nathalie en secouant légèrement sa maîtresse, il est là, il vous attend.

– Lui ? demanda Suzanne en ouvrant les yeux et en regardant autour d'elle ; et où est-il donc ?

– Au salon.

– Qu'il entre, ou plutôt non, dit-elle. Mon frère est-il rentré ?

– Pas encore.

– Que Camille entre au boudoir, et, une fois entré, qu'il s'enferme en dedans.

La femme de chambre fit quelques pas pour regagner la porte.

– Attends, attends, dit Suzanne.

Nathalie s'arrêta.

– Viens, dit la jeune fille.

La femme de chambre obéit.

Mademoiselle de Valgeneuse étendit la main, prit un miroir à manche et à cadre sculptés posé sur la table de nuit, se regarda dans la glace, et, sans tourner les yeux vers sa femme de chambre :

– Comment me trouves-tu ce matin, Nathalie ? demanda-t-elle

de l'air le plus languissant du monde.

– Belle comme hier, comme avant-hier, comme toujours, répondit celle-ci.

– Sois franche avec moi, Nathalie ; dis, est-ce que tu ne me trouves pas un peu fatiguée ?

– Un peu pâle, en effet ; mais les lis aussi sont pâles, et personne n'a encore eu l'idée de leur reprocher leur pâleur.

– Enfin !... dit la jeune fille.

Puis, avec un soupir tout parfumé de nocturne volupté :

– Eh bien, ajouta-t-elle, puisque tu ne me trouves pas trop laide ce matin, fais, comme je te le disais, entrer Camille dans le boudoir.

Nathalie sortit. Derrière elle, Suzanne se leva languissamment, chaussa des bas de soie rose, fourra ses pieds dans des pantoufles de satin bleu brodées d'or, passa une grande robe de cachemire serrée autour de sa taille par une cordelière, renoua ses longs cheveux sur le sommet de sa tête, jeta un second coup d'œil dans une psyché pour s'assurer de l'ensemble comme elle s'était assurée du visage, et passa dans le boudoir, dont Nathalie, en femme expérimentée, avait diminué la clarté en tirant les triples rideaux de gaze, de mousseline et de taffetas rose.

– Camille ! s'écria-t-elle en distinguant, avec le regard de son cœur plutôt qu'avec les yeux de son corps, Camille de Rozan assis sur une causeuse au fond du boudoir.

– Oui, chère Suzanne, répondit Camille en se levant et en allant à elle.

Et il la reçut dans ses bras.

– Tu ne m'embrasses pas ? dit-elle en lui jetant ses deux bras nus au cou.

– Pardonne-moi, répondit Camille en fermant avec ses lèvres les yeux languissants de la jeune fille, mais j'ai une triste nouvelle à t'annoncer, Suzanne.

– Ta femme sait tout ? s'écria la jeune fille.

– Non, répondit Camille, au contraire, je la crois à cent lieues de rien soupçonner.

– Tu ne m'aimes plus ? continua la jeune fille en souriant.

Cette fois, un baiser fut la seule réponse de Camille.

– Alors, dit mademoiselle de Valgeneuse en frémissant, tu vas partir, tu retournes en Amérique, pour une raison ou pour une

autre ; enfin, tu es forcé de me quitter, de partir, n'est-ce pas ?

– Non, Suzanne, non, ce n'est point cela encore.

– Eh bien, à quel propos me dis-tu donc que tu m'apportes une mauvaise nouvelle, puisque tu m'aimes toujours et que nous ne nous quittons pas ?

– C'est une nouvelle bien triste, Suzanne, dit le jeune homme avec un soupir.

– Ah ! j'y suis, s'écria la jeune fille, tu es ruiné ; mais qu'importe, mon bien-aimé ! ne suis-je pas riche pour deux, pour trois, pour quatre ?

– Ce n'est point encore cela, Suzanne, répondit Camille.

Il y eut un moment de silence pendant lequel, entraînant son amant vers la fenêtre, Suzanne souleva vivement un des rideaux. La lumière extérieure fit alors irruption dans l'appartement et éclaira le jeune homme.

Suzanne plongea son regard dans celui de Camille et lut, en effet, dans les yeux de son amant, une profonde expression d'inquiétude.

Mais tout cela ne lui disait rien de positif.

– Voyons, dit-elle, regarde-moi bien en face ; que t'est-il arrivé de malheureux ?

– À moi personnellement, rien ! dit Camille.

– C'est donc à moi, alors ?

Le Créole hésita un instant ; puis, enfin :

– Oui ! dit-il.

– Eh bien, si c'est à moi, tu peux parler sans crainte, Camille ; je défie tous les malheurs de ce monde, puisque je possède ton amour !

– Mais nous ne sommes pas seuls au monde, Suzanne.

– En dehors de nous, Camille, dit la jeune fille avec un accent passionné, je t'ai déjà dit que rien ne pouvait m'atteindre.

– Pas même la mort d'un ami ?

– Est-ce qu'il y a des amis ! répondit Suzanne.

– J'avais cru que Lorédan était pour toi, non seulement un frère, Suzanne, mais encore un ami.

– Lorédan ! s'écria Suzanne, est-ce de lui que tu veux me parler ?

– Oui, fit Camille d'un signe de tête et comme si sa bouche

refusait d'entrer dans d'autres explications.

– Ah ! dit-elle, il s'agit du duel de Lorédan ; je sais tout.

– Comment ! tu sais tout ? demanda le jeune homme stupéfait.

– Oui, je sais qu'il a insulté M. de Marande à la Chambre des pairs et qu'il doit se battre aujourd'hui ou demain. – Mais, ajouta-t-elle avec un sourire, je plains M. de Marande !

– Suzanne ! dit à voix basse le Créole, ne sais-tu que cela ?

– Oui.

– Alors tu ne sais pas tout !

La jeune fille regarda son amant avec inquiétude.

– Ils se sont battus, ajouta Camille.

– Déjà !

– Oui.

– Eh bien ?

– Eh bien, Lorédan…

Camille s'arrêta, n'osant achever.

– Lorédan est blessé ? s'écria-t-elle.

Camille ne répondit point.

– Tué ? fit la jeune fille.

– Hélas !…

– Impossible !

Camille baissa la tête en signe d'affirmation.

Suzanne jeta un cri où il y avait plus de rage que de douleur et tomba sur la causeuse.

Camille sonna Nathalie, et, au bout de quelques secondes, leurs secours réunis parvinrent à ranimer Suzanne.

Alors la jeune fille congédia Nathalie, et, tombant dans les bras de Camille, elle pleura abondamment.

Peu de temps après, le valet de chambre frappa à la porte.

Prévenu par le cocher, il accourait avertir le Créole que le corps de Lorédan venait d'entrer à l'hôtel. En ce moment, Nathalie reparaissait à la porte de la chambre à coucher de Suzanne. Camille déposa la jeune fille sur la causeuse, courut à Nathalie, et lui donna un ordre tout bas.

– Qu'avez-vous dit tout bas, Camille ?

– Un instant, ma chère Suzanne !… dit Camille.

– Je veux le voir ! s'écria Suzanne en se redressant sur ses pieds.

– J’ai donné l’ordre qu’on le portât dans sa chambre à coucher.

Suzanne laissa échapper un gémissement ; pas une larme n’était sortie de ses yeux. Bientôt, Nathalie reparut. Au bruit qu’elle fit, Suzanne se retourna.

– Est-il déposé sur son lit ? demanda la jeune fille.

– Oui, mademoiselle, répondit la chambrière.

– Eh bien, je vous ai dit que je voulais le voir.

– Allons-y donc, dit Camille. Et, tendant le bras à Suzanne, il essaya d’affermir son cœur au spectacle qu’il allait mettre sous les yeux de sa compagne.

Suzanne ouvrit la porte du boudoir qui donnait sur le salon, traversa le salon, et, d’un pas ferme, s’avança vers la chambre à coucher de son frère.

Avant d’arriver à la chambre à coucher, il fallait traverser une petite pièce tendue en nattes des Indes, avec des encadrements de bambou.

C’était le fumoir de Lorédan.

Jusqu’à deux heures du matin, les trois jeunes gens y avaient bu et fumé.

Tout, dans cette petite pièce, dont l’atmosphère était imprégnée de la triple odeur du tabac, de l’alcool et de la verveine, était resté dans l’état où les jeunes gens l’avaient laissé. Des bouts de cigarette émaillaient le tapis ; des petits verres à moitié pleins de liqueur, des tasses à thé à moitié vides, une ou deux bouteilles couchées à terre indiquaient que les jeunes gens, au lieu de penser, comme Jarnac, à Dieu et aux choses sérieuses, n’avaient, comme la Châtaigneraie, pensé qu’aux choses frivoles.

Suzanne frissonna en voyant une trace de sang qui coupait la pièce d’une porte à l’autre.

Elle montra, sans rien dire, cette trace de sang à Camille.

Puis, avec un sanglot étouffé, elle cacha sa tête dans la poitrine du jeune homme, en hâtant le pas et s’écartant de la ligne droite qu’elle n’eût pas pu suivre sans marcher sur le sang de son frère.

En voyant ce désordre, Camille avait senti malgré lui la rougeur lui monter au front.

Une voix lui disait tout bas que c’était une mauvaise façon de se préparer à une chose aussi grave qu’un duel, que de s’y préparer en raillant, en fumant et en buvant.

Il lui semblait qu’il n’était plus seulement témoin, mais qu’il était complice de la mort de Lorédan.

C’est avec ces idées qu’il entra dans la chambre à coucher où était étendu le cadavre.

La chambre à coucher présentait au plus grand complet ce contraste que, dans certains moments, présentent les choses inanimées avec les événements de la vie.

C’était plutôt une chambre de petite maîtresse qu’une chambre d’homme.

Elle était tendue d’étoffe de Lyon à fond légèrement teinté d’azur avec de gros bouquets de fleurs aux couleurs naturelles noués par des rubans d’argent.

Le plafond, les rideaux de la fenêtre et les rideaux du lit étaient d’étoffe pareille. Les meubles étaient en bois de rose.

Le tapis, d’un ton neutre se rapprochant de la feuille morte, faisait tout valoir, meubles et tentures.

Une glace qui éclairait le fond du lit et qui était destinée à refléter de plus douces images reproduisait le cadavre dans toute sa pâleur et toute sa rigidité.

Suzanne se précipita sur le lit, et, soulevant la tête du mort, elle s’écria avec un accent dans lequel les larmes se faisaient jour enfin :

– Mon frère ! mon frère !

Camille, demeuré debout près de la porte, les bras croisés sur la poitrine, la tête un peu penchée, dans l’attitude du recueillement, regardait cette scène avec une émotion dont lui-même se serait cru incapable.

Il est vrai que cette émotion lui venait plutôt des sanglots et des plaintes qu’exhalait sa maîtresse que de la vue du corps de marbre de son ami.

Camille laissa la jeune fille se livrer librement à sa douleur ; puis, quand s’éteignit un peu cette bruyante manifestation, se rapprochant d’elle :

– Suzanne ! ma chère Suzanne ! murmura-t-il à son oreille.

La jeune fille poussa un soupir, tous ses nerfs se détendirent ; elle se laissa glisser et tomba à genoux.

Camille lui prit la main ; puis, passant un de ses bras sous son épaule, il la souleva, et, sans résistance de la part de la jeune fille, il l’entraîna vers la porte, lui fit traverser le fumoir, puis le salon.

Tous deux rentrèrent dans le boudoir sombre.

Camille, tenant toujours Suzanne dans ses bras, se laissa alors tomber avec elle sur le canapé.

Un instant, tout fut aussi silencieux, là où étaient ces deux êtres vivants, que dans la chambre funèbre où était ce mort qu'ils venaient de quitter.

Enfin, la première, Suzanne rompit le silence.

– Ainsi, dit-elle d'une voix sombre, ainsi me voilà seule sur la terre, sans famille, sans parents, sans amis !

– Tu oublies que je suis là, Suzanne ! dit le jeune homme éteignant, avec un baiser sur les lèvres de la jeune fille, la dernière syllabe du dernier mot qu'elle venait de prononcer.

– Toi, dit-elle, toi, sans doute, tu me restes, tu m'aimes, tu me le dis du moins.

– Donne-moi l'occasion de te le prouver.

– Dis-tu vrai ? s'écria la jeune fille.

– Aussi vrai que, jusqu'à toi, je n'ai véritablement aimé personne, dit le Créole.

– Si bien, reprit Suzanne, que, si je trouvais dans mon malheur même une occasion pour toi de me prouver ton amour, tu n'hésiterais pas ?

– Je l'accepterais avec empressement, avec reconnaissance, avec bonheur !

– Eh bien, écoute.

Camille frissonna malgré lui.

Il lui sembla qu'avec ces paroles une espèce de pressentiment venait de l'effleurer de son aile funèbre ; mais il eut la force de cacher cette sensation que rien ne justifiait, et, le sourire sur les lèvres :

– Parle, répondit-il.

– Mon frère mort, je ne dépends plus de personne, je n'ai plus de ménagement à garder avec personne, plus de crainte, plus de respect pour qui que ce soit ou pour quoi que ce soit au monde. Je suis libre, je ne dépends que de moi, je puis donc faire de moi ce qu'il me plaira d'en faire.

– Sans doute, Suzanne ; mais où veux-tu en venir ?

– Je veux dire qu'à partir d'aujourd'hui je suis à toi, que je t'appartiens corps et âme.

– Eh bien ?

– Eh bien, nous vivrons l'un pour l'autre. Je ne te quitte plus d'une heure !

– Y penses-tu, Suzanne ? s'écria le jeune homme ; oublies-tu ?…

– Que tu es marié ? Non ; mais que m'importe ?

Camille passa son mouchoir sur son front mouillé de sueur.

– Écoute, Camille, continua la jeune femme, réponds-moi comme tu répondrais à Dieu : est-ce elle ou moi que tu aimes ?

Le jeune homme hésita.

– Oh ! réponds, dit-elle, car toute ma vie dépend peut-être des paroles qui vont sortir de ta bouche ; pour laquelle de nous deux vis-tu ? avec laquelle de nous deux veux-tu vivre ?

– Suzanne ! ma chère Suzanne ! s'écria le Créole en la serrant dans ses bras.

Mais la jeune femme le repoussa doucement.

– Un baiser n'est pas une réponse, dit-elle d'une voix glacée.

– C'est qu'en vérité, répondit le Créole, ta demande n'est pas une demande, Suzanne.

– Je ne te comprends pas.

– Oh ! fit le jeune homme en joignant les mains, tu doutes de moi ?

– Alors c'est donc moi que tu aimes ? dit-elle en l'attirant sur sa poitrine.

– Oh ! oui, toi, toi seule, répondit le Créole d'une voix étouffée, toi seule, rien que toi !

– Eh bien, dit Suzanne, nous quittons Paris dans huit jours ; nous allons au Havre, à Marseille, à Bordeaux, à Brest, où tu voudras ; là, nous prenons le premier bâtiment qui part pour l'Amérique, pour les Indes, pour l'Océanie. Si une contrée te déplaît, nous irons dans une autre ; si une partie du monde te fatigue, nous irons dans une autre. Nous irons tant que le flot nous portera, tant que le vent nous poussera ; nous chercherons un paradis, et, ce paradis trouvé, nous nous y arrêterons.

– Mais, Suzanne, s'écria le jeune homme, songes-tu à la fortune qu'il faut pour mener une pareille vie ?

– Ne t'occupe pas de cela.

– Mon amie, ma fortune, à moi, vient en grande partie de ma femme… dit Camille.

– Tu la lui laisseras toute ; nous réaliserons la mienne ; nous vendrons cet hôtel, nous nous ferons deux millions : cent mille livres de rente. Avec cent mille livres de rente, on dispose de l'avenir.

– Mais ces deux millions, demanda Camille, es-tu bien sûre de

les avoir ?

Suzanne tressaillit : une pensée terrible lui traversait l'esprit en même temps que ces paroles l'atteignaient au cœur.

Elle frissonna de la tête aux pieds ; ses mains, ses joues, son front, devinrent blancs et froids comme le marbre.

– Ah ! dit-elle, toi aussi, tu as entendu parler de lui !

– De qui ? demanda Camille.

– De rien, de personne, dit Suzanne en passant ses mains sur ses yeux comme pour se réveiller d'un mauvais songe.

– Suzanne, Suzanne, tes mains sont glacées, dit le jeune homme.

– Oui, c'est vrai ; j'ai froid, Camille.

– Rentre dans ta chambre, mon enfant chérie ! ces émotions te brisent.

– Ô Camille, s'écria Suzanne avec un accent terrible, nous sommes séparés pour jamais !

– Suzanne, dit le jeune homme véritablement ému, reviens à toi ; la douleur t'égare. C'est moi, Camille ; je suis près de toi, je t'embrasse, je t'aime !

– Non ! tu sais bien que je dis vrai ; toi aussi, tu as entendu parler de lui.

– C'est donc vrai, ce que l'on dit ? demanda Camille.

– Que dit-on ?

– C'est donc vrai, cette histoire de testament qui commence à transpirer dans le monde ?

– Tu vois bien ! tu vois bien ! Oui, c'est vrai ; oui, quand cet homme voudra, je serai plus pauvre, plus ruinée que l'enfant qui vient au monde, puisque l'enfant qui vient au monde a un père et une mère, et que moi, je n'ai plus personne.

– Alors il y a un autre héritier ?

– Oui, Camille, oui ; je l'avais oublié ; il y a l'héritier véritable ; mon frère voulait réaliser, voulait vendre, voulait… Le pauvre insensé ! il faisait des projets, mais ne se pressait pas de les accomplir ; la mort s'est pressée, elle.

– Et cet héritier se nomme ?…

– Pour nous, Conrad de Valgeneuse – nous le croyions mort ; pour les autres, Salvator.

– Salvator ! le commissionnaire mystérieux ? cet homme étrange ? s'écria l'Américain. Alors tout va bien, Suzanne, dit Camille ; cet homme s'est jeté dans ma vie, à moi aussi ; cet

homme a touché d'une main rude à mon honneur. J'ai un compte à régler, moi aussi, avec M. Conrad de Valgeneuse.

– Que feras-tu ? demanda Suzanne tremblant de crainte et d'espérance à la fois.

– Je le tuerai, répondit résolument le Créole.

CCCXVI

Où le soleil de Camille commence à pâlir.

Vous vous rappelez sans doute, chers lecteurs – ou, si vous ne vous le rappelez pas, je fais appel à vos souvenirs –, cette jeune et belle Créole de la Havane qui vous a été présentée un seul instant, c'est vrai, mais enfin qui vous a été présentée sous le nom de madame de Rozan et qui avait fait son entrée dans les salons de madame de Marande le soir où Carmélite y avait chanté la romance du *Saule* ?

Cette entrée, nous l'avons dit et nous le répétons, avait fait sur tous les invités un prodigieux effet.

Présentée dans le monde sous les auspices de madame de Marande, c'est-à-dire de l'une de ses plus gracieuses souveraines, la belle Créole, en quelques jours, était devenue la beauté à la mode, et on se l'arrachait dans tous les salons de Paris.

Brune comme la nuit, rose comme l'Orient, les yeux pleins d'éclairs, les lèvres pleines de désirs, madame de Rozan, avec un regard, avec un sourire, attirait à elle, non seulement les hommes, mais encore les femmes, si bien qu'au milieu d'un salon, elle ressemblait à une planète environnée d'étoiles.

On lui prêtait mille victoires et pas une défaite, et c'était justice ; vive, ardente, passionnée, à son insu peut-être provocante, il y avait bien dans son fait une nuance de coquetterie assez prononcée, mais rien de plus, et, si elle laissait, comme disait Camille avec plus de pittoresque que de bon goût, les gens s'amuser aux bagatelles de la porte, elle savait les arrêter avant même qu'ils en eussent touché le seuil. Le secret de sa vertu était dans son amour pour Camille, et, qu'on nous permette de le dire en passant, puisque nous trouvons une si bonne occasion de le faire, c'est le secret de toutes les vertus de la femme : cœur amoureux, corps vertueux.

Madame de Rozan en était là ; elle était amoureuse de son mari, mieux que cela, elle l'adorait – adoration mal placée, nous en convenons, surtout si nous nous souvenons de ce que nous avons raconté au chapitre précédent, mais parfaitement compréhensible pour ceux qui n'ont point oublié cet éclat superficiel, cet attrait miroitant dont la nature avait, en le créant, doué Camille.

Et, en effet, on l'a vu dans le cours de notre récit, Camille, jeune, beau, capricieux plutôt que distingué, amusant plutôt que spirituel, suffisamment vernissé de l'esprit de Paris, Camille, néanmoins, léger, frivole, fantasque, gai jusqu'à la folie, devait plaire à toutes les femmes et en particulier à une jeune fille à la fois indolente et passionnée, avide de plaisir et attendant le plaisir avec impatience.

Les triomphes de madame de Rozan étaient donc superficiels. Elle en rapportait fidèlement toute la gloire à son mari, et cependant on verra tout à l'heure pourquoi cette Créole amoureuse et triomphante était, malgré ses succès éclatants, d'une mélancolie si profonde, qu'on l'eût crue en proie à quelque secrète maladie de l'âme ou du corps. On en avait fait la remarque dans plusieurs salons en voyant la pâleur de ses joues et le cercle bistré de ses yeux : une douairière jalouse affirmait qu'elle était poitrinaire ; un amoureux repoussé insinuait qu'elle avait un amant ; un autre, plus charitable, avait découvert que son mari la battait ; un médecin matérialiste l'accusait, ou plutôt la plaignait, d'être trop rigoureuse observatrice de ses devoirs conjugaux ; enfin, tout le monde disait son mot, mais personne ne disait le véritable.

Et maintenant, si le lecteur veut nous suivre jusqu'à la chambre à coucher de la belle jeune femme, il apprendra en quelques instants, s'il ne l'a deviné déjà, le secret de cette affliction qui commençait à inquiéter tout Paris.

Le soir des funérailles de M. Lorédan de Valgeneuse, c'est-à-dire vingt-quatre heures après la scène que nous avons racontée dans le précédent chapitre, madame Camille de Rozan, plongée dans une bergère de velours rose, se livrait à l'exercice le plus singulier que l'on puisse attendre d'une jolie femme dans une chambre à coucher, à une heure du matin, heure à laquelle toute femme de l'âge et de l'aspect de la belle Dolorès doit être étendue dans son lit, le front plein de rêves et la bouche pleine de promesses.

Assise devant une petite table de laque de Chine, elle était occupée à charger une charmante paire de pistolets à manche d'ébène, à canon damasquiné d'or, qui, dans ses mains du plus beau marbre, ressortaient étrangement.

Après avoir chargé ses pistolets avec une régularité et une précision qui eussent fait honneur à un directeur de tir, madame de Rozan en examina minutieusement les batteries, en fit jouer les chiens l'un après l'autre ; puis, cet examen terminé, elle déposa les pistolets à sa droite et prit un petit poignard à sa gauche.

Dans les mains de la jolie Créole, ce poignard ne devait certes

pas sembler effrayant ; la gaine était d'argent niellé d'or ; le pommeau, merveilleusement sculpté, était de fer incrusté de pierreries, si bien que ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie ressemblait bien plus à un bijou de femme qu'à une arme meurtrière ; et pourtant, à voir les éclairs qui jaillissaient de ses yeux en regardant la lame, on eût été saisi de peur et l'on eût été fort embarrassé de dire lequel envoyait les rayons les plus fauves, du poignard ou des yeux.

Le poignard examiné avec le même soin que les pistolets, elle le reposa sur la table, fronça le sourcil, et, s'enfonçant dans sa bergère, croisa les deux bras sur sa poitrine et médita.

Elle était plongée depuis dix minutes, à peu près, dans cette méditation, quand elle entendit un pas bien connu d'elle dans le corridor qui conduisait à sa chambre à coucher.

– C'est lui, dit-elle.

Et, avec la rapidité de la pensée, amenant à elle le tiroir de la table, elle y mit les pistolets et le poignard, repoussa le tiroir, en ôta la clef, et cacha cette clef dans la poche de sa robe de chambre.

Elle se leva vivement ; Camille entra.

– C'est moi, dit-il. Comment ! tu n'es pas encore couchée à cette heure, mignonne ?

– Non, répondit froidement madame de Rozan.

– Mais il est une heure, mon enfant chérie, dit Camille en la baisant au front.

– Je le sais, répondit celle-ci du même ton, avec le même accent glacé.

– Tu es donc sortie ? demanda Camille en jetant son manteau sur une causeuse.

– Je ne suis pas sortie, répondit laconiquement madame de Rozan.

– Alors il t'est venu du monde ?

– Personne n'est venu.

– Et tu as veillé jusqu'à cette heure ?

– Vous le voyez.

– Que faisais-tu ?

– Je vous attendais.

– Ce n'est pas ton habitude.

– Quand les habitudes sont mauvaises, il faut en changer.

– Oh ! de quel ton tragique tu dis cela ! fit Camille commençant à se déshabiller.

Madame de Rozan, sans répondre, se rassit dans la bergère.

– Eh bien, demanda Camille, ne te couches-tu pas ?

– Non, j'ai à vous parler, dit la Créole d'une voix sombre.

– Diable ! ce que tu as à me dire est donc bien triste, que tu me l'annonces de cette façon-là ?

– Fort triste.

– Qu'y a-t-il, ma chère ? demanda Camille en se rapprochant ; es-tu malade ? as-tu reçu une mauvaise nouvelle ? que s'est-il passé depuis tantôt ?

– Il ne s'est rien passé depuis tantôt, répondit la Créole, sinon ce qui se passe tous les jours ; je n'ai reçu aucune nouvelle, et je ne suis point malade, comme vous l'entendez, du moins.

– Alors pourquoi cet air funèbre ? demanda en souriant Camille ; à moins, ajouta-t-il en essayant d'embrasser sa femme, que ce ne soit en souvenir de notre pauvre ami Lorédan.

– M. Lorédan n'était point *notre* ami ; M. Lorédan était *votre* ami, voilà tout ; ce ne peut donc pas être cela.

– Alors je donne ma langue aux chiens, dit Camille en jetant son habit sur un fauteuil, tout fatigué qu'il était d'avoir soutenu si longtemps un si maussade sujet de conversation.

– Camille, demanda madame de Rozan, n'avez-vous remarqué nul changement en moi, depuis quelques semaines ?

– Non, ma foi, répondit Camille ; tu es toujours charmante.

– Vous n'avez pas vu ma pâleur ?

– Le climat de Paris est si traître ! D'ailleurs, je te dirai une chose, moi : c'est que cette pâleur te va à ravir ; et, si j'ai remarqué une chose, c'est que tu devenais tous les jours plus belle.

– Le cercle qui entoure mes yeux ne vous a pas révélé mes insomnies ?

– Ma foi, non ! J'ai cru que tu mettais du khol, c'est la mode.

– Camille, vous êtes bien égoïste ou bien frivole, mon pauvre ami, fit la jeune femme en secouant la tête. Et deux larmes roulèrent le long de ses joues.

– Tu pleures, mon amour ? demanda Camille d'un air stupéfait.

– Mais regarde-moi donc, dit-elle en allant à lui et en croisant les bras ; je meurs !

– Oh ! dit Camille frappé de la pâleur et de la sinistre expression

du visage de sa femme, en effet, ma pauvre Dolorès, tu me sembles souffrante.

Et, la prenant par la taille, il s'assit et essaya de l'attirer sur ses genoux. Mais la jeune femme, se dégageant de l'étreinte, s'éloigna brusquement en jetant sur lui un regard de colère.

– Assez de mensonges comme cela ! dit-elle énergiquement ; je suis lasse et honteuse de mon silence, et j'ai soif d'une explication.

– Et quelle explication veux-tu que je te donne ? demanda Camille d'un ton aussi naturel que si la demande le surprenait réellement.

– Mais c'est bien simple : l'explication de ta conduite depuis le jour où, pour la première fois, tu as mis le pied à l'hôtel Valgeneuse.

– Encore tes soupçons ! dit Camille avec impatience ; je croyais t'avoir rassurée à ce sujet.

– Camille, ma foi en toi était aussi grande que mon amour. Quand je t'ai interrogé sur tes relations avec mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, et que tu m'as assuré qu'elle n'avait pour toi et que tu n'avais pour elle que des sentiments affectueux ou tout au plus fraternels, je t'aimais, je ne demandais qu'à te croire ; je t'ai cru.

– Eh bien, après ? dit l'Américain.

– Attends, Camille ; ce serment que tu m'as fait, il y a quatre mois, le renouvellerais-tu aujourd'hui ?

– Sans aucun doute.

– Ainsi, tu m'aimes aujourd'hui comme il y a un an, c'est-à-dire au jour de notre mariage ?

– Un peu plus qu'il y a un an, répondit Camille avec un accent de galanterie qui contrastait étrangement avec le visage sombre de sa femme.

– Et tu n'aimes pas mademoiselle de Valgeneuse ?

– Naturellement, ma chère.

– Tu le jurerais ?

– Je le jure, dit Camille en riant.

– Non, point ainsi ; non, point de ce ton, mais solennellement, mais devant Dieu.

– Je le jure devant Dieu, répondit Camille, qui nous a déjà donné une preuve de l'importance qu'il attachait aux serments d'amour.

– Eh bien, devant Dieu, Camille, s'écria la Créole avec une profonde expression de dégoût, tu es un hypocrite et un lâche, un parjure et un traître !

Camille bondit et voulut parler ; mais, d'un geste souverain, la jeune femme lui imposa le silence.

– Assez de mensonges, vous ai-je déjà dit ; je sais tout. Depuis quelques jours, je vous épie, je vous suis, je vous vois entrer à l'hôtel Valgeneuse, je vous en vois sortir. Ne vous donnez donc pas la honte et la peine de feindre un instant de plus.

– Oh ! fit Camille impatienté, vous savez que j'aime peu ces sortes de scènes, chère amie ; laissons ces propos équivoques aux bourgeois et aux manants, et tâchons de rester l'un devant l'autre ce que nous passons pour être dans le monde, c'est-à-dire des gens bien élevés. Il n'existe rien entre moi et mademoiselle de Valgeneuse. Je te l'ai juré, je te le rejure ; cela doit te suffire, il me semble.

– C'est par trop d'impudence ! s'écria la Créole exaspérée du ton léger avec lequel Camille traitait sa douleur. Tiens, nieras-tu ceci ?

Puis, tirant une lettre de sa poitrine, elle la déplia vivement, et, sans avoir besoin de lire, répéta ces mots qu'elle contenait :

« Camille, cher Camille, où es-tu à cette heure, où je ne vois que toi, où je n'entends que toi, où je ne pense qu'à toi ? »

– Oh ! à mon tour, c'est moi qui vous dis : « Assez ! » s'écria Camille en arrachant violemment la lettre des mains de la Créole et en la déchirant.

– Oh ! déchirez, déchirez, dit celle-ci ; je la sais malheureusement par cœur.

– Ainsi, non contente de me suivre et de m'espionner, vous décachetez mes lettres ou vous crochetez mes serrures ? s'écria Camille le visage empourpré de colère.

– Eh bien… oui… Après ?… Oui, je te suis… oui, je t'espionne ; oui, je décachette tes lettres ; oui, je crochette tes serrures !

Mais tu ne me connais donc pas, malheureux ? tu ne sais donc pas de quoi je suis capable ? Regarde-moi en face. Est-ce que, par hasard, j'aurais l'air d'une femme qu'on trompe impunément ?

Et, en effet, si belle qu'elle fût, elle était effrayante à voir ; un peintre eût trouvé, dans l'expression farouche de ses yeux et dans la violente contraction des muscles de son visage, un admirable

modèle pour Médée ou pour Judith.

Camille, en la voyant ainsi, recula d'un pas, légèrement effrayé et ne trouvant pas une parole à lui dire. Mais, sentant tout le danger de la situation si le silence se prolongeait un moment de plus, il tenta d'arriver à composition par la flatterie.

– Oh ! que tu es belle ainsi ! s'écria-t-il ; mais regarde-toi donc, et compare-toi aux autres femmes ; est-ce qu'il y en a une plus belle que toi ? est-ce qu'il peut y en avoir une aussi aimée que toi ?

– Il ne me convient pas d'être aimée seulement plus que les autres, dit fièrement la Créole ; je veux être aimée seule.

– Mais c'est bien ainsi que je l'entends, dit Camille.

– Au fait ! dit Dolorès ; maintenant que j'ai les preuves en main, essayeras-tu de nier que tu aies une intrigue avec cette méchante créature ?

Ce mot de *créature,* appliqué à sa bien-aimée Suzanne, froissa Camille ; il fronça le sourcil sans répondre.

– Oui, répéta Dolorès, oui, méchante créature ! ni l'épithète ni le substantif ne sont déplacés. Oh ! je la connais aussi bien que vous, plus que vous, mieux que vous, peut-être, et il m'a suffi d'un soir pour la connaître.

Et quelque chose comme un nuage de honte passa sur le front de la jeune femme tandis qu'elle prononçait ces mots, si peu significatifs en apparence.

Pendant ce temps, Camille avait entrevu un biais et s'en était emparé.

– Écoute, dit-il à la jeune femme : eh bien, quoique ce soit assez indélicat, ce que je vais te dire, je ne nierai pas que Suzanne ne soit quelque peu amourachée de moi.

– Alors elle t'aime ? s'écria la Créole ; tu avoues qu'elle t'aime ?

– On n'est pas maître, chère amie, d'inspirer ou de ne pas inspirer de l'amour, répondit Camille ; tout au plus, répondit-il philosophiquement, est-on libre d'aimer ou de ne pas aimer ?

– Aimes-tu ou n'aimes-tu pas mademoiselle Suzanne de Valgeneuse ? demanda Dolorès, qui ne voulait pas permettre à Camille de lui glisser dans la main.

– Je ne l'aime pas… C'est-à-dire, il y a aimer et aimer ; c'est la sœur de mon ami, je ne la hais pas.

– Aimes-tu d'amour mademoiselle Suzanne de Valgeneuse ? Plus clairement encore, mademoiselle Suzanne de Valgeneuse est-

elle ta maîtresse ?

– Ma maîtresse ?

– Puisque je suis ta femme, elle ne peut pas être autre chose.

– Non, certainement, elle n'est pas ma maîtresse.

– Et tu ne l'aimes pas d'amour ?

– D'amour ? Non.

– Je veux bien te croire.

– Ah ! c'est fort heureux, dit Camille en étendant les bras.

– Attends, Camille : je veux bien te croire, mais il me faut une preuve.

– Laquelle ?

– Partons.

– Comment, partons ? s'écria Camille étonné ; et à propos de quoi partir ?

– Parce qu'il n'est pas honnête de laisser se fourvoyer ainsi mademoiselle de Valgeneuse. Elle t'aime, dis-tu : donc, elle espère ; tu ne l'aimes pas : donc, elle souffre. Espoir et souffrance, il y a un moyen de tout faire cesser : partons.

Camille essaya de plaisanter.

– J'admets qu'un départ soit un dénouement, dit-il ; nous en voyons l'exemple dans une foule de comédies ; encore faut-il savoir où l'on va.

– On va où l'on est aimé, Camille ; le lieu où l'on est aimé, c'est la véritable patrie. Où tu voudras, j'irai – à cent lieues de la France, à mille lieues de la France –, mais partons.

– Sans doute, répondit Camille, et je t'eusse moi-même proposé depuis longtemps un voyage en Italie ou en Espagne, si je n'eusse craint tes reproches.

– Mes reproches, à moi ?

– Oui. Comprends donc. « Moi qui ai vécu des années à Paris, je n'ai plus véritablement grand-chose à y voir, me disais-je ; mais elle, mais ma pauvre Dolorès, qui, comme toutes les jeunes filles de notre pays, a caressé si longtemps ce doux rêve – voir Paris et mourir –, ne vais-je pas l'éveiller brusquement avant que son rêve soit achevé ? »

– Si cette délicate attention te retenait seule, Camille, que rien ne retarde plus notre départ ; j'ai vu de Paris ce que j'en voulais voir.

– Eh bien, soit, ma chère, dit Camille, nous partirons.

– Quand cela ?

– Mais quand tu voudras.

– Partons demain, alors.

– Oh ! fit l'Américain stupéfait, demain ?

– Sans doute, puisque rien ne vous retient à Paris que la crainte de m'éveiller de mon rêve.

– Rien, rien, dit Camille, c'est bientôt dit. N'eût-on que ses malles à bourrer, c'est une affaire de plus de vingt-quatre heures. Demain ! répéta Camille ; et nos achats, nos visites, nos règlements ?

– Mes malles sont faites, mes achats sont faits, nos règlements sont payés ; et j'ai fait porter hier, pour prendre congé, des cartes dans toutes les maisons où nous avons été reçus.

– Mais encore faut-il quelques jours pour serrer la main à ses amis.

– D'abord, avec ton caractère, Camille, on n'a pas d'amis, on n'a que des connaissances. Ta connaissance la plus intime était Lorédan ; Lorédan a été tué hier, il a été enterré aujourd'hui. Tu n'as plus une seule main à serrer à Paris ; partons donc demain.

– Quant à cela, c'est impossible.

– Fais attention à ce que tu me réponds, Camille.

– Sans doute. Et mes fournisseurs, que diraient-ils si je partais ainsi ? J'aurais l'air de faire banqueroute. Je pars, je ne fuis pas.

– Combien demandes-tu de temps pour que ton départ n'ait pas l'air d'une fuite ? Réponds.

– Mais je ne sais…

– Trois jours, est-ce suffisant ?

– En vérité, une pareille insistance est déraisonnable, ma chère.

– Quatre jours, cinq jours, six jours, répéta d'une voix stridente la jeune femme, qui paraissait arrivée au paroxysme de la colère, est-ce assez ?

– Tu y tiens ? demanda Camille, qui commençait à s'inquiéter de cette irritation de sa femme.

– Comme je tiens à ma vie.

– Eh bien, huit jours.

– Huit jours, soit, dit résolument madame de Rozan ; mais, aussi vrai, ajouta-t-elle en regardant le tiroir où étaient enfermés le poignard et les pistolets, aussi vrai que ma résolution était prise avant ton entrée dans cette chambre, si d'aujourd'hui en huit jours

nous ne sommes point partis, le neuvième jour, toi, elle et moi, Camille, nous serons devant Dieu pour y répondre chacun de notre conduite.

La jeune femme prononça ces paroles avec une telle énergie, que Camille ne put s'empêcher de frissonner.

– C'est bien, dit-il en fronçant le sourcils comme à une double pensée, c'est bien ; dans huit jours, nous partirons ; c'est moi, à mon tour, qui t'en donne ma parole d'honneur.

Et, prenant son habit, qu'il avait, comme nous l'avons dit, jeté sur un fauteuil, il se retira dans sa chambre, attenante à celle de sa femme, et, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, s'enferma à clef et poussa le verrou.

CCCXVII

Où Camille de Rozan reconnaît qu'il lui serait difficile de tuer Salvator, comme il l'a promis à Suzanne de Valgeneuse.

On se souvient qu'en quittant mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, à la fin de l'avant-dernier chapitre, notre ami Camille avait cru trouver un moyen bien simple de se débarrasser de Salvator, ou, si vous l'aimez mieux, de Conrad, c'est-à-dire de l'héritier légitime des Valgeneuse.

Mais il ne suffit pas, en ce monde plein de contrariétés, de trouver un moyen de se débarrasser de ce qui gêne : entre le moyen et l'exécution, il y a parfois un abîme.

En conséquence de la résolution prise, Camille de Rozan s'était présenté chez Salvator, et, ne l'ayant pas trouvé, il avait laissé sa carte.

Or, le lendemain de la scène conjugale que nous venons de raconter, Salvator – sous son véritable nom de Conrad de Valgeneuse – se faisait annoncer chez le gentilhomme américain.

Celui-ci, légèrement ému, comme le sont en général, au moment décisif, tous les hommes qui prennent des décisions rapides, et plutôt avec leur tempérament qu'avec leur raison, celui-ci, disons-nous, ordonna au domestique de faire passer le visiteur au salon et le rejoignit au bout d'un instant.

Mais, pour que l'on comprenne bien ce qui va suivre, disons d'où venait Salvator en se présentant chez Camille.

Il venait de chez sa cousine, mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

À sa première demande d'être introduit près de la jeune fille, on lui avait répondu que mademoiselle de Valgeneuse ne recevait pas.

Il avait insisté et avait été repoussé de nouveau.

Mais il était patient, notre ami Salvator, et ce qu'il voulait, il le voulait bien.

Il avait donc pris une seconde carte, et, à la suite de son nom de Conrad de Valgeneuse, il avait écrit au crayon :

« Vient pour s'entendre sur l'héritage. »

Jamais parole magique, jamais talisman merveilleux n'ouvrit la porte d'un château de fée avec plus de promptitude. On le fit entrer dans le salon, où mademoiselle de Valgeneuse le vint rejoindre quelques instants après.

Le désespoir où l'avait plongée la perte de sa fortune l'avait prodigieusement changée : son front était blême, sa joue hâve, son œil terne ; elle ressemblait à ces belles et fiévreuses filles des Maremmes dont le regard vague semble flotter dans un monde inconnu du nôtre. Le frisson de la *mal'aria,* qu'elle semblait porter en elle, gagna en quelque sorte Salvator, et, lorsqu'elle entra, il frissonna involontairement.

Salvator, pour se présenter chez sa cousine, avait revêtu le costume, non seulement d'un homme du monde, mais encore d'un élégant du jour, sous sa plus rigoureuse étiquette.

En le voyant si supérieurement distingué, si parfaitement beau, les yeux de la jeune fille s'allumèrent d'une lueur sinistre, et il en jaillit des éclairs de colère et de haine.

– Vous avez à me parler, monsieur ? dit-elle sèchement et d'un air de hauteur dédaigneuse.

– Oui, ma cousine, répondit Salvator.

Mademoiselle de Valgeneuse fit une moue assez méprisante en entendant ce mot de *cousine,* qui lui parut d'une familiarité injurieuse.

– Et que pouvez-vous me vouloir ? répondit-elle sur le même ton.

– Je viens vous parler, continua Salvator, que les airs dédaigneux de mademoiselle de Valgeneuse laissaient parfaitement indifférent, de la position qui vous est faite par suite de la mort de votre frère.

– Alors cette question d'héritage, dont vous désirez m'entretenir ?...

– Vous comprenez son importance, n'est-ce pas ?

– Vous prétendez que cet héritage vous appartient, je crois ?

– Je ne prétends pas, j'affirme.

– Affirmer ne coûte rien. Nous plaiderons.

– Affirmer ne coûte rien, en effet, dit Salvator ; mais plaider coûte beaucoup ; vous ne plaiderez pas, ma cousine.

– Et qui m'en empêchera ? Vous ?

– Dieu m’en garde !

– Qui donc, alors ?

– Votre bon sens, votre raison, votre notaire surtout.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que vous avez fait venir hier votre notaire, qui est en même temps le mien, M. Baratteau, un bien brave homme ! que vous lui avez dit de vous mettre au courant de vos affaires ; et, en apprenant que vous n’aviez plus rien, vous lui avez demandé conseil ; il vous a conseillé de ne pas plaider parce que le testament que je possède est fait de manière à ne donner chance à aucun procès.

– Je consulterai mon avoué.

– Scylla ne vous donnera pas un meilleur conseil que Charybde.

– Alors que voulez-vous, monsieur ? Je ne comprends pas le but de votre visite, à moins que vous n’ayez dessein de vous venger sur une femme de la haine que vous portiez à son frère.

– Je n’ai de haine contre personne, dit-il ; je n’en avais pas même contre Lorédan : comment se pourrait-il que j’en eusse contre vous ? Il eût suffi d’un mot pour nous rapprocher, votre frère et moi. Il est vrai que ce mot était peu de chose, c’était le mot *conscience,* et il ne devait jamais le prononcer. Je ne viens donc pas pour vous faire injure, et, loin de là, si vous voulez m’écouter, vous apprendrez que le cœur que vous croyez gonflé de haine n’est rempli pour vous que de la plus respectueuse compassion.

– Je vous remercie humblement de votre aimable pitié, mon cher monsieur ; mais les femmes de ma race ne s’abaissent pas à l’aumône, elles s’élèvent à la mort.

– Veuillez m’écouter, mademoiselle, dit respectueusement Salvator.

– Oui, je comprends, vous allez m’offrir une pension viagère pour qu’on ne dise pas dans le monde que vous avez laissé mourir une parente à l’hôpital.

– Je ne vous offre rien, répondit Salvator sans s’arrêter aux outrageantes suppositions de la jeune fille ; je suis venu chez vous avec l’intention de m’informer de vos besoins et avec le désir et l’espoir de les satisfaire.

– Alors expliquez-vous clairement, reprit Suzanne étonnée ; car je ne sais plus où vous en voulez venir.

– C’est cependant bien simple. Combien dépensez-vous

personnellement par an ? en d'autres termes encore, quelle somme vous faut-il par année pour tenir votre maison sur le pied où elle est aujourd'hui ?

– Je l'ignore complètement, dit mademoiselle de Valgeneuse ; je ne me suis jamais occupée de ces détails.

– Eh bien, je vais vous le dire, moi, reprit Salvator : du vivant de votre frère, vous dépensiez, à vous deux, cent mille francs par an.

– Cent mille francs ! s'écria la jeune fille stupéfaite.

– Or, je présume que vous, ma cousine, vous entriez pour le tiers à peu près dans cette dépense ; c'est donc trente à trente-cinq mille francs qu'il vous faut par année.

– Mais, monsieur, interrompit Suzanne stupéfaite encore cette fois – seulement, stupéfaite pour une autre cause, car la pensée commençait à lui venir que, pour une raison ou pour une autre, son cousin allait l'enrichir et qu'elle pourrait alors courir les grandes routes avec Camille –, mais, monsieur, je dépense à peine cette somme.

– Soit, dit Salvator ; mais il y a des années mauvaises. Je vous lègue donc, en prévision de ces mauvais temps, cinquante mille francs par année ; le capital restera chez maître Baratteau, et vous en toucherez, soit mensuellement, soit trimestriellement, à votre guise enfin, le revenu. Ma proposition vous semble-t-elle acceptable ?

– Mais, monsieur, reprit Suzanne, dont le visage s'empourpra de joie, en supposant que j'accepte, faut-il encore que je sache quel droit j'ai à recevoir un pareil don ?

– Quant à vos droits, mademoiselle, dit Salvator en souriant, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, vous n'en avez aucun.

– Alors je veux dire à quel titre ? reprit vivement la jeune fille.

– À titre de nièce de mon père, mademoiselle, reprit gravement Salvator. Acceptez-vous ?

Tout un monde d'idées s'agita dans le cerveau de la jeune fille à cette proposition si nettement formulée ; elle entrevit vaguement qu'il était une race de créatures supérieures à celles qu'elle avait connues jusque-là et à elle-même ; que ces créatures, émanées sans doute plus directement de Dieu et qui avaient reçu du ciel la vivifiante transmission du bien, étaient jetées ici-bas pour corriger le mal qu'y faisaient les êtres inférieurs. Elle distingua, comme à travers les brumes d'un rêve, tous les horizons roses des plaines de l'amour ; sa vie, flottante et indécise jusqu'à la mort de son frère,

noire, agitée, tumultueuse depuis trois jours, refléta tout à coup les couleurs de l'arc-en-ciel ; mille promesses caressantes comme des brises d'été rafraîchissaient son front, et ce fut le cœur en proie à toutes les ivresses de l'espoir qu'elle releva sur Salvator son regard, où rayonnait, cette fois, la plus vive reconnaissance.

Elle l'avait jusque-là regardé avec sa haine ; mais, en jetant maintenant sur lui des yeux reconnaissants, elle ne put réprimer un mouvement d'admiration : elle le trouva beau, splendide, rayonnant, et elle n'hésita point à lui manifester son admiration par son regard, sinon par ses paroles.

Salvator ne parut point remarquer l'impression que sa vue produisait sur la jeune fille, et il lui demanda pour la seconde fois et aussi gravement que la première :

– Acceptez-vous, ma cousine ?

– Avec une vive reconnaissance, répondit mademoiselle de Valgeneuse d'une voix profondément émue et en tendant ses deux mains au jeune homme.

Mais celui-ci salua et fit un pas pour se retirer.

– Je vais, mademoiselle, dit-il, et de ce pas, faire dresser, chez maître Baratteau, l'acte qui vous constitue héritière d'un million. Dès demain, vous pourrez toucher le premier semestre.

– Mon cousin ! s'écria-t-elle en l'arrêtant de sa voix la plus douce, Conrad ! est-il possible que vous me haïssiez ?

– Je vous le répète, mademoiselle, dit Salvator souriant mais froid, je ne hais personne.

– Est-il possible, Conrad, continua Suzanne en donnant à sa voix et à son visage l'expression de la plus vive affection, est-il possible que vous ayez oublié qu'une partie de notre vie, enfance et jeunesse, s'est écoulée côte à côte ; que nous avons un passé commun ; que nous portons le même nom, et qu'enfin le même sang coule dans nos veines ?

– Je n'ai rien oublié, Suzanne, dit tristement Salvator, pas même les projets que nos pères formaient sur nous, et c'est parce que je me suis souvenu, au contraire, que vous me voyez chez vous aujourd'hui.

– Dites-vous vrai, Conrad ?

– Je ne mens jamais.

– Mais alors, croyez-vous avoir fait assez pour la nièce de votre père en assurant, même aussi généreusement que vous le faites, son bien-être matériel ? Je suis seule au monde, Conrad ; seule à

partir de ce jour. Je n'ai plus ni parent, ni ami, ni soutien.

– C'est Dieu qui vous punit, Suzanne, dit gravement le jeune homme.

– Oh ! vous êtes sévère jusqu'à la dureté.

– N'avez-vous rien à vous reprocher, Suzanne ?

– Rien de grave, Conrad ; à moins que vous n'appeliez fautes graves des coquetteries de jeune fille ou des caprices de femme.

– Est-ce par coquetterie ou par caprice, reprit solennellement Conrad, que vous avez prêté les mains à cette odieuse machination dont le résultat a été le rapt d'une jeune fille de votre pensionnat, rapt exécuté sous vos yeux par votre frère et avec votre concours ? Croyez-vous que Dieu ne punisse pas, un jour ou l'autre, un semblable caprice ? Eh bien, Suzanne, ce jour est arrivé, et Dieu vous punit par l'abandon, l'isolement, l'absence de toute famille : châtiment sévère mais mérité et, par conséquent, juste.

Mademoiselle de Valgeneuse baissa la tête : une rougeur qu'elle n'avait pu contenir envahissait son visage. Un instant après, elle releva le front lentement, et, comme cherchant ses mots :

– Ainsi, dit-elle, vous, mon plus proche et mon dernier parent, vous me refusez, non seulement votre amitié, mais encore votre appui. Je ne suis pas une pécheresse endurcie, cependant, Conrad. Le fond de mon cœur est bon, croyez-moi, et je pourrais peut-être réparer, avec votre aide, une faute horrible sans doute, mais qui a son atténuation, sinon son excuse, dans sa cause. C'est ma tendresse fraternelle qui m'a poussée à cette mauvaise action. Où est cette jeune fille ? J'irai me jeter à ses pieds ; j'irai lui demander pardon. Elle était orpheline et sans fortune, je la prendrai avec moi, j'en ferai mon amie, ma sœur ; je la doterai, je la marierai. Enfin, pour faire oublier ce peu d'années consacrées au mal, je passerai ma vie à faire le bien. Seulement, je vous le demande en grâce, encouragez-moi, aidez-moi, assistez-moi.

– Il est trop tard, dit Salvator.

– Conrad, insista la jeune fille ne soyez pas l'archange punisseur. J'ai entendu souvent prononcer votre nom de Salvator comme le nom d'un homme de bien. Ne soyez pas aussi sévère que Dieu, vous qui n'êtes qu'une de ses créatures. Tendez la main à qui vous implore au lieu de le pousser plus avant dans l'abîme. À défaut d'amitié, ayez de la compassion, Conrad ; nous sommes encore jeunes tous deux, tout n'est donc pas désespéré. Étudiez-moi, mettez-moi à l'épreuve, essayez de me trouver en faute, et, si je mets au bien l'ardeur que j'ai mise au mal, vous verrez, Conrad, quels trésors de dévouement et d'affection sincère peut contenir un

cœur vierge de bien.

– Il est trop tard ! répéta mélancoliquement Salvator. Je suis dans le monde moral une sorte de médecin, Suzanne ; j'ai pris à tâche de panser et de guérir les blessés que fait la société à toute heure. Le temps que j'ai passé auprès de vous est un temps volé à mes malades. Laissez-moi donc retourner vers eux et oubliez que vous m'avez vu.

– Non, s'écria impétueusement la jeune fille, il ne sera pas dit que je n'aurai pas mis toute insistance… Je vous supplie, Conrad, d'essayer de devenir mon ami.

– Jamais ! répondit amèrement le jeune homme.

– Soit murmura Suzanne en réprimant un geste de dépit ; mais, puisqu'il vous a plu de m'obliger si généreusement, je ne sais pas pour quelle cause, voulez-vous, en cette matière-là, m'obliger tout à fait ?

– Le cause est celle que je vous ai dite, Suzanne, riposta sévèrement Salvator ; je vous le jure devant Dieu. Quant à vous obliger tout à fait dans le sens que vous dites, je ne demande pas mieux ; mais expliquez-vous, je ne vous comprends pas. Avez-vous besoin d'une année à l'avance ?

– Je veux quitter Paris, répondit Suzanne, et non seulement Paris, mais l'Europe. Je veux me retirer dans une solitude, en Amérique ou en Asie ; j'ai horreur du monde ; j'ai donc besoin de toute la fortune que vous me faites la grâce de me donner.

– Où vous serez, Suzanne, votre revenu vous parviendra ; n'ayez aucune crainte à ce sujet.

– Non, dit Suzanne, qui sembla hésiter, j'ai besoin d'avoir toute ma fortune avec moi ; je veux l'emporter et qu'on ignore ici le lieu que j'aurai choisi pour ma retraite.

– Si je vous comprends, Suzanne, c'est tout votre capital, c'est-à-dire un million, que vous demandez ?

– N'avez-vous pas dit, tout à l'heure, que ce million était déposé chez M. Baratteau ?

– Et je vous le répète, Suzanne. Quand le voulez-vous ?

– Le plus tôt possible.

– Quand comptez-vous partir ?

– Aujourd'hui, si je pouvais.

– Aujourd'hui, il est trop tard pour réaliser cette somme.

– Quel temps faut-il donc ?

– Vingt-quatre heures tout au plus.

– Ainsi, demain à pareille heure, dit mademoiselle de Valgeneuse, dont les yeux rayonnèrent de bonheur, je pourrai partir, emportant un million ?

– Demain, à pareille heure.

– Ô Conrad ! s'écria la jeune fille avec une sorte d'exaltation amoureuse, pourquoi ne nous sommes-nous pas rencontrés sur une meilleure route ! Quelle femme j'eusse été entre vos mains ! De quel ardent amour je vous eusse entouré !...

– Adieu, ma cousine, dit Salvator, qui ne voulait pas en entendre davantage. Que Dieu vous pardonne le mal que vous avez fait, et qu'il vous préserve de celui que vous avez peut-être dessein de faire encore.

Mademoiselle de Valgeneuse frissonna involontairement.

– Adieu, Conrad, dit-elle, osant à peine le regarder ; je vous souhaite, moi, tout le bonheur que vous méritez, et, quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais que, pendant un quart d'heure, à votre contact, je suis redevenue une honnête femme et un bon cœur.

Salvator salua mademoiselle de Valgeneuse et se rendit, ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, chez Camille de Rozan.

– Monsieur, dit-il dès qu'il aperçut l'Américain, j'ai trouvé votre carte à la maison, et je suis venu m'informer, aussitôt que je l'ai pu, de la raison qui m'a valu l'honneur de votre visite.

– Monsieur, répondit Camille, vous vous nommez bien Conrad de Valgeneuse ?

– Oui, monsieur.

– Vous êtes, par conséquent, le cousin de mademoiselle de Valgeneuse ?

– En effet.

– Eh bien, monsieur, ma visite n'était à autre fin que de savoir de vous qui, à ce que j'ai entendu dire, êtes héritier direct, quelles sont vos intentions à l'endroit de mademoiselle Suzanne ?

– Je veux bien vous répondre, monsieur ; mais encore faut-il que je sache à quel titre vous m'interrogez. Êtes-vous l'homme d'affaires de ma cousine, son avoué, son conseil ? Sur quoi me faites-vous l'honneur de me questionner ? sur ses droits ou sur ses sentiments ?

– Sur les uns et sur les autres.

– Alors, mon cher monsieur, vous êtes à la fois son parent et son

homme d'affaires ?

– Ni l'un ni l'autre. J'étais l'ami intime de Lorédan, et je crois avoir un titre suffisant pour m'informer du sort de sa sœur, qui désormais est orpheline.

– Très bien, mon cher monsieur… Vous étiez l'ami de M. de Valgeneuse ; alors pourquoi vous adressez-vous à moi dont il était le mortel ennemi ?

– Parce que je ne connais pas d'autre parent que vous.

– C'est donc à ma charité que vous avez recours ?

– À votre charité, si le mot vous plaît.

– En ce cas, cher monsieur, pourquoi me parlez-vous sur ce ton ? pourquoi êtes-vous si agité, si nerveux, si fébrile ? Celui qui remplit le pieux devoir que vous remplissez en ce moment n'est pas troublé comme vous l'êtes. Une bonne action s'accomplit froidement : que vous arrive-t-il ?

– Monsieur, nous ne sommes pas ici pour discuter de mon tempérament.

– Sans doute ; mais nous sommes ici pour discuter les intérêts d'une personne absente ; il faut donc le faire avec calme. En deux mots, qu'est-ce que vous me faites l'honneur de me demander ?

– Je vous demande, dit violemment Camille, ce que vous comptez faire à l'égard de mademoiselle de Valgeneuse.

– J'ai l'honneur de vous répondre, cher monsieur, que c'est une affaire entre ma cousine et moi.

– Autrement dit, vous refusez de me répondre ?

– Je refuse, en effet, et je ne le dis pas autrement que je ne veux le dire.

– Eh bien, monsieur, comme je parle au nom du frère de mademoiselle de Valgeneuse, je regarde votre refus comme un manque de cœur.

– Que voulez-vous, mon cher monsieur ! mon cœur n'est pas pétri de la même matière que le vôtre.

– Moi, monsieur, je dirais franchement ma pensée, et, si un ami m'interrogeait, je ne le laisserais pas inquiet sur le sort d'une orpheline.

– Alors, mon cher monsieur, pourquoi avez-vous laissé Colomban inquiet sur le sort de Carmélite ? demanda Salvator d'une voix sévère ?

L'Américain devint blême et frissonna : il avait essayé

d'égratigner, et il était mordu.

– Tous les passants me jetteront donc à la tête ce nom de Colomban ! s'écria Camille plein de rage. Soit ! Vous paierez pour tous, continua-t-il en regardant Salvator d'un air menaçant, et vous me rendrez raison.

Salvator sourit, comme doit sourire le chêne en voyant s'agiter le roseau.

– Plût au ciel que je vous rendisse la raison ! murmura-t-il en faisant avec mépris allusion à la provocation de Camille.

Mais celui-ci, ne se connaissant plus, s'élançait sur lui et semblait vouloir joindre le geste à la menace, quand Salvator, avec ce calme énergique dont nous lui avons vu faire preuve trois ou quatre fois pendant ce drame, prit la main que Camille avançait, et, la serrant vigoureusement, fit reculer l'Américain de deux pas, et, se reposant à la place où il était avant ce mouvement, lui dit :

– Vous voyez bien que vous n'êtes pas de sang-froid, mon cher monsieur. Ils en étaient là, quand un domestique entra, tenant une lettre qu'apportait en toute hâte un commissionnaire.

Camille jeta la lettre sur la table ; mais, sur l'insistance du domestique, il la reprit, et, demandant la permission à Salvator, il lut ce qui suit :

« Conrad sort de chez moi. Nous l'avons calomnié. C'est un cœur noble et magnanime. Il me donne un million : c'est vous dire que toutes les tentatives que vous pourriez faire auprès de lui à ce sujet sont désormais inutiles. Faites donc votre malle au plus vite : nous allons d'abord au Havre, et nous partons demain à trois heures.

« Votre SUZANNE. »

– Répondez que c'est convenu, dit Camille au domestique en déchirant la lettre, dont il jeta les morceaux dans le foyer de la cheminée. – Monsieur Conrad, ajouta-t-il en relevant la tête et en allant vers Salvator, je vous demande pardon de l'étrangeté de mes paroles ; elles n'ont d'excuse que mon amitié pour Lorédan. Mademoiselle de Valgeneuse me fait connaître la conduite fraternelle que vous avez tenue envers elle. Il ne me reste plus qu'à vous exprimer tous mes regrets de la conduite que j'ai tenue, moi, envers vous.

– Adieu, mon cher monsieur, dit sévèrement Salvator ; et, pour que ma visite n'ait pas été inutile, évitez, si vous m'en croyez, de

briser le cœur d'une femme. Toutes n'ont pas l'angélique résignation de Carmélite.

Et, ayant salué Camille, Salvator se retira, laissant le jeune Américain quelque peu troublé de la scène qui venait de se passer.

CCCXVIII

M. Montausier et M. Tartufe.

Les archevêques sont mortels ; personne ne songera à contredire cette opinion. En tout cas, nous ne faisons qu'émettre la pensée qui avait tumultueusement agité monseigneur Coletti, le jour qu'il avait appris par M. Rappt la nouvelle de la dangereuse maladie de l'archevêque de Paris, M. de Quélen.

Aussitôt M. Rappt parti, monseigneur Coletti avait fait atteler et il s'était fait conduire, brides abattues, chez le médecin de monseigneur. Le médecin avait confirmé le dire de M. Rappt, et monseigneur Coletti était rentré à son hôtel le cœur plein d'une inexprimable félicité.

C'est à ce moment, qu'il avait intérieurement formulé cette pensée que tous les archevêques sont mortels, pensée qui, exprimée par M. de la Palisse, eût fomenté la gaieté de chacun, mais qui, dans la bouche de monseigneur Coletti, acquérait l'importance peu réjouissante d'un arrêt de mort.

Pendant les émeutes qui suivirent les élections, monseigneur Coletti ne manqua pas d'aller lui-même et d'envoyer au palais archiépiscopal demander des nouvelles de la santé du prélat au moins trois fois la semaine.

La fièvre devenait de jour en jour plus intense, et les espérances de monseigneur Coletti croissaient en raison directe de la fièvre de monseigneur de Quélen.

La maladie en était là, le jour où, pour récompenser M. Rappt de ses bonnes dragonnades dans les rues, le roi avait nommé le mari de Régina pair de France et maréchal de camp.

Monseigneur Coletti se fit conduire chez M. Rappt, et, sous prétexte de le féliciter, il lui demanda s'il avait reçu des nouvelles de Rome relatives à sa nomination.

Le pape n'avait pas encore répondu.

Quelques jours s'écoulèrent, et, un matin, en entrant aux Tuileries, monseigneur Coletti aperçut, à son grand étonnement et à son grand chagrin, la voiture de l'archevêque qui entrait dans la cour du palais en même temps que la sienne.

Il baissa rapidement la glace, et, passant la tête par la portière,

il regarda de loin la voiture de l'archevêque pour s'assurer qu'il n'avait pas tout à fait la berlue.

De son côté, monseigneur de Quélen, qui avait reconnu la voiture de monseigneur Coletti, eut la même idée que lui ; si bien que, passant la tête par la portière, il aperçut l'évêque au moment où celui-ci le reconnaissait.

La vue de monseigneur Coletti ne parut pas chagriner monseigneur de Quélen ; mais la vue de monseigneur de Quélen en bonne santé parut contrister profondément monseigneur Coletti.

Ainsi les destins l'avaient voulu : *sic fata voluerunt*. L'archevêque se rendant aux Tuileries, c'était l'évanouissement de toute illusion ambitieuse ; c'était un archevêché tombé dans l'eau, ou tout au moins renvoyé aux calendes grecques.

Les deux prélats s'accostèrent, et, après s'être réciproquement demandé de leurs nouvelles, gravirent l'escalier qui conduisait à l'appartement du roi.

L'entrevue fut courte, au moins pour monseigneur Coletti, qui voyait rayonner le soleil de la santé sur les joues et dans les yeux de l'archevêque.

Il salua prestement le roi, sous prétexte de le laisser conférer avec monseigneur de Quélen, et il se fit conduire au galop chez le comte Rappt.

Si comédien que fut le nouveau pair de France, il ne put dissimuler que bien péniblement le profond ennui que lui causait la visite de monseigneur Coletti. Celui-ci remarqua le froncement de sourcils du comte ; mais il ne sembla ni s'en formaliser ni s'en étonner. Il salua respectueusement le comte, qui s'efforça de lui rendre un salut de la même espèce.

Une fois assis, l'évêque sembla se recueillir, méditer et peser les paroles qu'il allait dire. M. Rappt, de son côté, garda le silence. Si bien que, quoique en présence depuis quelques instants, ils n'avaient pas encore échangé un mot, quand Bordier, le secrétaire de M. Rappt, entra tenant à la main une lettre qu'il remit au comte ; après quoi, il sortit de l'appartement.

– Voici une lettre qui ne pouvait arriver plus à propos, dit le pair de France en montrant à l'évêque le timbre et l'enveloppe.

– C'est une lettre de Rome, dit en rougissant de plaisir monseigneur Coletti, dont les yeux paraissaient vouloir dévorer la lettre.

– En effet, monseigneur, c'est une lettre de Rome, dit le comte ;

et, à en juger par le cachet, ajouta-t-il en tournant l'enveloppe, c'est une lettre du saint-père.

L'évêque se signa, et M. Rappt sourit imperceptiblement.

– Me permettez-vous de décacheter la lettre de notre saint-père ? demanda celui-ci.

– Faites, faites, monsieur le comte, se hâta de répondre l'évêque.

M. Rappt ouvrit la lettre et la lut rapidement des yeux, pendant que monseigneur Coletti, fixant sur la sainte missive un regard ardent, était en proie à la fiévreuse perplexité des condamnés écoutant la lecture de leur jugement.

Soit que la lettre fut longue ou difficile à comprendre, soit que le pair de France se fît un méchant plaisir de prolonger l'émotion de l'évêque, M. Rappt resta si longtemps absorbé dans sa lecture, que monseigneur Coletti crut devoir en faire l'observation.

– L'écriture de Sa Sainteté est très difficile à lire ? dit-il pour entrer en matière.

– Mais non, je vous assure, répondit le comte Rappt en lui tendant la lettre ; lisez vous-même.

L'évêque la saisit avidement et la lut tout entière d'un seul regard. Elle était brève et pourtant fort expressive. C'était un refus clair, net, simple, positif de faire quoi que ce fût pour un homme dont les façons d'être appelaient à grands cris les sévérités de la cour de Rome.

Monseigneur Coletti pâlit, et, rendant la lettre au comte :

– Monsieur le comte, dit-il, est-ce trop vous demander que de réclamer votre appui en cette malheureuse conjoncture ?

– Je ne vous comprends pas, monseigneur.

– On m'a visiblement desservi.

– C'est probable.

– On m'a calomnié.

– Peut-être.

– Quelqu'un a usé du crédit qu'il avait près de Sa Sainteté pour me perdre dans son esprit.

– Je le pense comme vous.

– Eh bien, monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous prier d'user de toute votre influence, et elle est incommensurable, pour me faire rentrer en grâce.

– C'est impossible, dit sèchement le pair de France.

– Rien n’est impossible à un homme de votre génie, monsieur le comte, objecta l’évêque.

– Un homme de mon génie, monseigneur, ne se brouille jamais, quoi qu’il arrive, avec la cour de Rome.

– Même pour un ami ?

– Même pour un ami.

– Même pour sauver un innocent ?

– L’innocence porte en soi son propre salut, monseigneur.

– Ainsi, dit l’évêque en se levant et en regardant le comte d’un œil haineux, vous prétendez ne pouvoir rien pour moi ?

– Je ne prétends pas, monseigneur, j’affirme.

– En un mot, vous refusez absolument de vous entremettre pour moi ?

– Je refuse positivement, monseigneur.

– C’est la guerre que vous cherchez ?

– Je ne la cherche ni ne la fuis, monseigneur ; je l’accepte et je l’attends.

– À bientôt donc, monsieur le comte ! dit l’évêque en s’éloignant brusquement.

– Quand vous voudrez, monseigneur, répondit le comte en souriant.

– C’est toi qui l’auras voulu, murmura sourdement l’évêque en regardant d’un œil menaçant le pavillon du comte.

Et il sortit plein de fiel et de haine, et roulant dans sa tête mille projets de vengeance contre son ennemi.

Arrivé chez lui, son parti était pris ; son moyen de vengeance était trouvé. Il se dirigea vers son cabinet de travail et prit dans un des tiroirs de son bureau un papier qu’il déplia rapidement.

C’était la promesse écrite par le comte Rappt, quelques heures avant l’élection, de faire nommer, s’il devenait ministre, monseigneur Coletti archevêque.

Monseigneur Coletti sourit d’un air diabolique en lisant cet écrit. Goethe, en le voyant ainsi sourire, eût reconnu l’incarnation de son Méphistophélès. Il replia la lettre, et, la fourrant dans sa poche, il descendit rapidement les marches de l’escalier, sauta dans sa voiture, et se fit conduire au ministère de la guerre, où il demanda le maréchal de Lamothe-Houdon.

Au bout de quelques instants, un huissier vint lui annoncer que le maréchal l’attendait.

Le maréchal de Lamothe-Houdon n'était pas, tant s'en faut, un diplomate de la force de son gendre, et encore moins un hypocrite de la trempe de monseigneur Coletti ; mais il avait une qualité qui suppléait à l'hypocrisie et à l'astuce. Son habileté à lui était sa franchise ; sa force, c'était sa droiture. Il ne connaissait l'évêque que comme le confesseur et le directeur de sa femme. Mais, de ses menées politico-religieuses, de ses travaux souterrains pour l'ordre, de ses faits et gestes scandaleux connus publiquement, il ne savait absolument rien, tant sa haute loyauté, toute grande ouverte au bien, était hermétiquement fermée au mal.

Il accueillit donc l'évêque comme un prêtre entre les mains duquel était déposé le précieux dépôt de la conscience de sa femme ; il le salua respectueusement, et, approchant un fauteuil, il lui fit signe de s'asseoir.

– Pardonnez-moi, monsieur le maréchal, dit l'évêque, de venir vous déranger au milieu de vos importants travaux.

– J'ai trop rarement l'occasion de vous voir, monseigneur, répondit le maréchal, pour ne pas l'accepter avec empressement lorsqu'elle se présente. À quel heureux hasard dois-je l'honneur de votre visite ?

– Monsieur le maréchal, dit l'évêque, je suis un honnête homme.

– Je n'en doute pas, monseigneur.

– Je n'ai jamais fait de mal, et je n'en voudrais faire à personne au monde.

– J'en suis certain.

– Tous mes actes sont là pour répondre de la pureté de ma vie.

– Vous êtes le confesseur de madame la maréchale, monseigneur ; je n'en dirai pas davantage.

– Eh bien, précisément, monsieur le maréchal, et c'est justement parce que je suis le confesseur de madame de Lamothe-Houdon que j'ai l'honneur de vous demander un entretien.

– Je vous écoute, monseigneur.

– Que diriez-vous, monsieur le maréchal, si vous appreniez tout à coup que le confesseur de votre vertueuse épouse est un être haïssable et méchant, sans honneur et sans vergogne ; un scélérat souillé des plus affreuses iniquités ?

– Je ne vous comprends pas, monseigneur.

– Que diriez-vous si celui qui vous parle était le pécheur le plus pervers, le plus éhonté, le plus dangereux de toute la chrétienté ?

– Je lui dirais, monseigneur, que sa place n'est pas auprès de ma femme, et, s'il insistait, je le mettrais à la porte par les deux épaules.

– Eh bien, monsieur le maréchal, celui dont je vous parle, s'il n'est pas un profond scélérat, est accusé de l'être, et c'est à vous, la loyauté et l'honneur en personne, que je viens demander justice.

– Si je vous entends bien, monseigneur, vous êtes accusé de je ne sais quelle faute, et vous vous adressez à moi pour obtenir réparation de votre injure. Malheureusement, monseigneur, et je le regrette vivement, je ne puis rien. Si vous étiez militaire, ce serait différent ; mais vous êtes ecclésiastique, c'est au ministère des cultes qu'il faut en référer.

– Vous ne me comprenez pas, monsieur le maréchal.

– En ce cas, expliquez-vous plus clairement.

– J'ai été accusé, calomnié auprès du saint-père par un membre de votre famille.

– Par qui donc ?

– Par votre gendre.

– Le comte Rappt ?

– Oui, monsieur le maréchal.

– Mais quel rapport peut-il exister entre le comte Rappt et vous, et pourquoi vous aurait-il calomnié ?

– Vous connaissez, monsieur le maréchal, la toute-puissance du clergé sur l'esprit de la bourgeoisie ?

– Oui ! murmura le maréchal de Lamothe-Houdon du ton dont il eût dit : « Hélas ! je ne la connais que trop ! »

– Au moment des élections, poursuivit l'évêque, le clergé a usé de tout le crédit que lui accorde la confiance publique pour faire arriver à la Chambre les candidats de Sa Majesté. Un des membres du clergé, auquel une vie irréprochable plutôt qu'un vrai mérite, a donné une vaste influence sur les élections de Paris, c'est moi, Excellence, c'est votre humble, respectueux et dévoué serviteur…

– Mais je ne vois pas, dit le maréchal qui commençait à s'impatienter, quel rapport il y a entre les calomnies dont vous êtes l'objet, les élections et mon gendre.

– Un rapport intime, direct, monsieur le maréchal. En effet, l'avant-veille des élections, M. le comte Rappt est venu me trouver et m'offrir, si je parvenais à le faire nommer, l'archevêché de Paris, en cas que la maladie de monseigneur l'archevêque fût mortelle, ou tout autre archevêché vacant, dans le cas où monseigneur en

reviendrait.

– Fi ! dit le maréchal d'un air de dégoût ; voilà une vilaine proposition, un ignoble trafic.

– C'est ce que j'ai pensé, monsieur le maréchal, s'empressa de dire l'évêque ; aussi me suis-je permis de blâmer sévèrement le comte.

– Et vous avez bien fait ! dit vivement le maréchal.

– Mais M. le comte a insisté, poursuivit l'évêque ; il m'a représenté, et non sans raison, que les hommes d'un talent et d'un dévouement aussi éprouvés que le sien étaient rares ; que Sa Majesté avait de nombreux et de rudes ennemis à combattre ; et, continua modestement monseigneur Coletti, en m'offrant un archevêché, me dit-il, il n'avait d'autre but que de me mettre à même de réchauffer l'esprit religieux, qui se refroidit de jour en jour. Ce sont ses propres paroles, monsieur le maréchal.

– Et qu'est-il résulté de cette méchante proposition ?

– Bien méchante, en effet, monsieur le maréchal, mais plus méchante par la forme que par le fond ; car, hélas ! il n'est que trop vrai que l'hydre de la liberté relève la tête. Si nous n'y prenons garde, avant un an, c'en est fait de la conscience humaine ; et voilà comment j'ai été contraint d'accepter l'offre que me faisait M. le comte.

– De façon, dit sévèrement le maréchal, si je vous comprends bien, que mon gendre s'est engagé à vous faire nommer archevêque, et que vous vous êtes engagé à le faire nommer député ?

– Dans l'intérêt du ciel et de l'État, oui, monsieur le maréchal.

– Eh bien, monsieur l'abbé, reprit le maréchal, quand vous êtes entré chez moi, tout à l'heure, je savais aussi bien que vous à quoi m'en tenir sur la moralité du comte Rappt…

– Je n'en doute pas, Excellence, interrompit l'évêque.

– Quand vous sortirez d'ici, monsieur l'abbé, continua le maréchal, je saurai aussi à quoi m'en tenir sur votre compte.

– Monsieur le maréchal ! s'écria violemment monseigneur Coletti.

– Qu'y a-t-il ? demanda d'un air hautain le maréchal.

– Que Votre Excellence excuse mon étonnement ; mais je ne m'attendais guère, je l'avoue, en entrant ici, à ce qui en arriverait.

– Qu'arrivera-t-il donc, monsieur l'abbé ?

– Mais Votre Excellence le sait aussi bien que moi ; si Votre

Excellence n'emploie pas tout son crédit pour me faire rentrer en grâce auprès du saint-père, dans l'esprit duquel j'ai été noirci par M. le comte Rappt, je serai obligé de livrer à la publicité les preuves écrites de la méchanceté de M. le comte, et je ne pense pas que M. le maréchal serait fort réjoui de voir son noble nom compromis dans de si désastreux débats.

– Expliquez-vous plus clairement, s'il vous plaît.

– Tenez, Excellence, dit l'évêque en tirant de sa poche la lettre de M. Rappt et en la présentant au maréchal.

Le visage du vieillard s'empourpra à la lecture de cette lettre.

– Tenez, dit-il en la rendant avec dégoût. Je vous comprends tout à fait maintenant, et je vois ce que vous êtes venu me demander.

Puis, se retournant, il agita la sonnette.

– Sortez, dit-il, et rendez grâce à Dieu de l'habit qui vous couvre et du lieu où nous sommes.

– Excellence ! s'écria l'évêque furieux.

– Silence ! dit impérieusement le maréchal. Écoutez un bon conseil, afin de n'avoir pas tout à fait perdu votre temps. Ne dirigez plus madame la maréchale ; en d'autres termes, ne remettez plus le pied à l'hôtel de Lamothe-Houdon, car il pourrait vous arriver, non pas malheur, mais honte.

Monseigneur Coletti allait répliquer ; son œil était en feu, ses pommettes étaient enflammées. Il allait lancer sur le maréchal ses plus terribles foudres, quand l'huissier entra.

– Reconduisez monseigneur, dit le maréchal.

– C'est toi qui l'auras voulu, murmura monseigneur Coletti en sortant de chez le maréchal de Lamothe-Houdon, comme il avait fait en sortant de chez le comte Rappt.

Seulement, son sourire était encore plus mauvais l'après-midi que le matin.

– Chez madame de la Tournelle ! cria-t-il à son cocher.

Au bout d'un quart d'heure, il était installé dans le boudoir de la marquise, qui, absente depuis deux heures, devait rentrer dans quelques instants.

C'était juste le temps nécessaire pour dresser son plan de bataille.

Et c'en était véritablement un. Jamais conquérant n'étudia avec plus de patience et de génie la prise d'une ville. Autant le résultat était sûr, autant l'attaque était difficile. Quel côté de la place lui

fallait-il assiéger ? De quelles armes devait-il se servir ? Raconter à la marquise la scène qu'il venait d'avoir avec le comte Rappt était impossible : entre le comte et lui, la marquise n'eut pas hésité. L'évêque le savait bien, car il connaissait son ambition autant que sa dévotion, et celle-ci lui paraissait moins grande que celle-là.

Il ne pouvait pas davantage raconter son entrevue avec le maréchal de Lamothe-Houdon. C'était se mettre à dos l'homme en ce moment le plus puissant de toute sa famille, et cependant il fallait commencer l'œuvre, et au plus vite. L'ambition peut attendre ; la vengeance, jamais ! Et le cœur de l'évêque était gonflé de vengeance.

Il en était là de ses méditations quand la marquise rentra.

– Je ne m'attendais guère, monseigneur, dit la marquise, à la félicité de vous voir aujourd'hui. Qu'est-ce qui me procure le bonheur de votre visite ?

– C'est presque une visite d'adieu, marquise, répondit monseigneur Coletti en se levant et en baisant avec plus de tendresse feinte que de respect la main de la dévote.

– Comment ! une visite d'adieu ? s'écria la marquise, sur laquelle ces mots produisirent le même effet que si on lui eût annoncé la fin du monde.

– Hélas ! oui, marquise, dit mélancoliquement l'évêque ; je pars, ou, du moins, je vais partir.

– Pour longtemps ? demanda avec effroi madame de la Tournelle.

– Qui peut le dire, chère marquise ! Pour toujours, peut-être. Sait-on jamais l'heure des retours ?

– Mais vous ne m'aviez point encore parlé de ce départ.

– Je vous connais, chère marquise ; je connais toute la bienveillante tendresse que vous me portez. Il m'a donc semblé que vous cacher ce départ jusqu'au dernier moment, c'était en abréger la rigueur. Si je me suis trompé, excusez mon erreur.

– Et quelle est la cause de votre départ ? demanda en rougissant madame de la Tournelle. Quel en est le but ?

– La cause, répondit onctueusement l'évêque, c'est l'amour du prochain ; le but, c'est le triomphe de la foi.

– Vous partez en mission ?

– Oui, marquise.

– Bien loin.

– En Chine.

La marquise poussa un cri de terreur.

– Vous aviez raison, dit-elle tristement, vous partez peut-être pour toujours.

– Il le faut, marquise ! s'écria l'évêque avec cette solennité emphatique dont Pierre l'Ermite(1) lui avait donné le modèle en disant : « Dieu le veut. »

– Hélas ! soupira madame de la Tournelle.

– Ne me découragez pas, chère marquise, dit l'évêque en feignant une profonde émotion. Mon cœur n'est déjà que trop disposé à la faiblesse en songeant que je quitte des fidèles telles que vous.

– Et quand partez-vous, monseigneur ? demanda madame de la Tournelle, en proie à une agitation extraordinaire.

– Demain peut-être, après-demain certainement. Ma visite est donc, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, presque une visite d'adieu. Je dis presque, car j'ai une sorte de mission à vous donner, et je ne partirai le cœur satisfait qu'après son accomplissement.

– Que voulez-vous dire, monseigneur ? Vous savez que vous n'avez pas de servante plus humble et plus dévouée que moi.

– Je le sais, marquise, et je vous le prouve en vous confiant une négociation de la plus haute importance.

– Parlez, monseigneur.

– Sur le point de partir, j'ai dû m'inquiéter du soin des âmes que Dieu avait daigné confier à mon dévouement.

– Hélas ! murmura la marquise.

– Non que les honnêtes gens manquent pour diriger mes brebis, continua l'évêque, mais il est certaines âmes qui, devant telle ou telle règle de conduite indiquée par moi comme une source future de félicité, vont se déconcerter, se troubler, s'inquiéter de l'absence de leur pasteur ordinaire ; parmi ces fidèles ouailles, j'ai naturellement pensé à la plus fidèle, j'ai songé à vous, marquise.

– Je n'attendais pas moins de votre charité et de votre sollicitude, monseigneur.

– Je me suis laborieusement occupé de me trouver auprès de vous un remplaçant, et j'ai fait choix d'un homme qui vous est suffisamment connu. Si mon choix n'est pas de votre goût, vous n'avez qu'à parler, marquise. Mon recommandé est un personnage pieux, grand homme de bien : l'abbé Bouquemont.

– Vous ne pouviez faire un meilleur choix, monseigneur ; l'abbé

Bouquemont est, après vous, un des hommes les plus vertueux que je connaisse.

Ce compliment ne parut réjouir que très médiocrement monseigneur Coletti, qui ne se connaissait pas de rivaux en vertu.

Il poursuivit :

– Ainsi, marquise, vous agréez M. l'abbé Bouquemont comme directeur ?

– De grand cœur, monseigneur, et je vous remercie bien affectueusement d'avoir assuré avec tant de discernement le sort de votre humble servante.

– Il est une autre personne, marquise, à laquelle mon choix ne plaira peut-être pas autant qu'à vous.

– De qui voulez-vous parler ?

– De la comtesse Rappt. J'ai trouvé sa foi bien tiède, bien inactive, depuis quelques semaines. Cette jeune femme côtoie en souriant de profonds abîmes. Dieu sait qui pourra la sauver !

– Je l'essaierai, monseigneur, quoique, à vous dire vrai, je doute du succès. C'est une âme endurcie, et un miracle seul pourrait la sauver ; mais j'userai de toute mon influence sur elle, et, si je ne réussis pas, croyez, monseigneur, que ce ne sera pas manque de dévouement à notre sainte religion.

– Je connais votre piété et votre zèle, marquise, et, si j'appelle votre attention sur l'état pitoyable de cette âme, c'est que je connais votre dévouement à notre sainte mère l'Église ; aussi vais-je vous donner l'occasion de m'en fournir une nouvelle preuve en vous chargeant d'une mission délicate et de la plus haute importance. Quant à la comtesse Rappt, agissez et parlez comme votre cœur vous le dictera, et, si vous échouez, que Dieu pardonne à cette pécheresse. Mais il est une autre personne auprès de laquelle vous jouissez d'un crédit, et c'est sur cette personne-là que j'appelle votre vigilante sollicitude.

– Vous voulez parler de la princesse Rina, monseigneur ?

– En effet, c'est de la maréchale de Lamothe-Houdon que je veux vous entretenir. Je ne l'ai pas vue depuis deux jours ; mais, il y a deux jours, je l'ai trouvée si pâle, si débile, si chétive, que, ou je me trompe fort, ou ce corps est mortellement atteint, et, avant peu de jours, cette âme sera remontée à Dieu.

– La princesse est très gravement malade, ainsi que vous le dites, monseigneur ; elle ne veut recevoir aucun médecin.

– Je le sais ; aussi puis-je dire, sans crainte de me tromper,

qu'avant peu la princesse dépouillera son enveloppe mortelle. Mais c'est l'état de son âme qui m'inquiète épouvantablement ! À qui la confier en ce moment suprême ? Excepté vous, marquise, tout ce qui l'entoure défait ce que nous avons fait pour son salut. Comme elle est sans résistance, sans volonté, sans force, on va peser sur elle, et qui sait ce que les méchants feront de cette pauvre créature ?

– Nul n'a de pouvoir sur la princesse, reprit madame de la Tournelle ; son indolence et sa faiblesse sont une garantie de son salut. On lui fera dire et faire tout ce qu'on voudra.

– Vous, marquise, c'est possible. Je l'eusse pu aussi peut-être ; mais, par cela même qu'elle fera et dira tout ce qu'on voudrait lui faire dire et faire, elle fera le mal si on le lui conseille.

– Qui aurait cette audace, ou plutôt cette lâcheté ? demanda la marquise.

– Celui qui a le plus grand pouvoir sur son esprit parce que, devant lui, sa conscience se trouble étrangement ; son mari, en un mot, le maréchal de Lamothe-Houdon.

– Mais mon frère n'a jamais songé à changer les dispositions d'esprit de la maréchale.

– Détrompez-vous, marquise, il la tourmente, il la violente, il jette en elle le germe de son impiété. La pauvre créature a reçu mille blessures. Croyez-moi, si nous n'y prenons garde, il l'achèvera.

– Il faut que ce soit vous, monseigneur, qui prononciez ces paroles pour que j'y croie.

– Il faut que ce soit lui qui les ait prononcées pour que j'y aie cru… Je sors de chez lui à l'instant, et, au milieu d'une conversation orageuse, où il m'a fait sa profession de foi, j'ai surpris son iniquité ; mais ce n'est là que le commencement de la discussion. Savez-vous quel en a été le résultat ? Le maréchal, après quelques propos inqualifiables et incompréhensibles dans la bouche d'un homme de bien, le maréchal m'a signifié formellement, c'est à n'y pas croire ! de ne plus diriger à l'avenir la conscience de la princesse.

– Grand Dieu ! s'écria la marquise au comble de l'horreur.

– Cela vous fait frémir, marquise ?

– Cela me remplit de douleur, répondit la dévote.

– Voici donc, continua l'évêque, une belle mission à remplir, chère marquise : il s'agit d'arracher cette âme à son joug ! il s'agit de sauver, à quelque prix que ce soit, au prix de vous-même, une

créature en détresse. J'ai compté sur vous, ma chère pénitente, et j'ose croire que je ne me suis pas trompé,

– Monseigneur, s'écria la marquise en proie à la plus fervente exaltation, dans un quart d'heure j'aurai vu le maréchal, et, aussi vrai que je crois en Dieu, avant une heure j'aurai amené le maréchal à composition, et je le mettrai à vos genoux dans l'attitude du repentir et de l'humilité.

– Vous ne m'entendez pas, marquise, reprit l'évêque, quelque peu impatienté ; il n'est pas question du maréchal, et, entre nous, je vous supplie de ne pas lui dire un mot de tout ceci, de n'y pas faire la plus légère allusion. Je n'ai pas besoin des excuses du maréchal. Je sais, dès longtemps, à quoi m'en tenir sur la vanité des colères humaines ; je pars, et, en partant, je lui pardonne !

– Saint homme ! murmura la marquise d'une voix émue et les yeux humides.

– Ce que je vous demande, continua monseigneur Coletti, c'est d'avoir, avant mon départ, l'assurance que cette pauvre âme est en bonnes mains ; en d'autres termes, je vous supplie, chère marquise, d'aller, sans perdre un moment, chez la maréchale de Lamothe-Houdon et de lui faire agréer en ma place, pour confesseur, l'honorable abbé Bouquemont. J'aurai le plaisir de le voir ce soir et de lui donner mes instructions intimes à cet égard.

– Avant une heure, monseigneur, dit la marquise, l'abbé Bouquemont sera agréé comme directeur par la princesse Rina, et je vous dirais dans un quart d'heure si, en ce moment, je n'attendais la visite du digne abbé.

Elle venait à peine de prononcer ces paroles, quand une femme de chambre entra dans le boudoir et annonça l'arrivée de l'abbé Bouquemont.

– Faites entrer M. l'abbé, dit la marquise d'une voix triomphante.

La femme de chambre sortit et rentra un moment après, suivie de l'abbé Bouquemont.

On le mit promptement au courant de la situation : à savoir, que monseigneur partait et que la maréchale de Lamothe-Houdon allait se trouver sans confesseur.

L'abbé Bouquemont, qui n'osait pas espérer qu'on l'eût désigné, trahit hautement sa joie en apprenant qu'on avait fait choix de lui. Entrer de plain-pied dans cette grande famille et dans cet opulent hôtel des Lamothe-Houdon ! avoir la direction de cette noble maison, quel beau rêve ! Jamais le digne abbé n'avait osé en

former de semblable, et il parut tomber des nues quand on lui annonça son bonheur.

La marquise de la Tournelle demanda aux deux ecclésiastiques la permission de se retirer un moment dans son cabinet de toilette et les laissa en présence.

– Monsieur l'abbé, dit l'évêque, je vous avais promis de vous donner, à la première occasion, le moyen de vous illustrer selon vos mérites ; cette occasion se présente ; le moyen, vous l'avez.

– Monseigneur, s'écria l'abbé, croyez à l'éternelle reconnaissance de votre tout dévoué serviteur.

– C'est de votre dévouement, en effet, que j'ai besoin en cette circonstance, monsieur l'abbé, non pour moi, mais pour notre sainte religion. Je vous fais à ma place l'arbitre d'une destinée, et j'ose croire que vous agirez comme j'eusse agi moi-même.

Ces paroles, prononcées un peu solennellement, jetèrent une vague défiance dans l'esprit de l'abbé Bouquemont, déjà si défiant par instinct.

Il regarda l'évêque d'un œil qui exprimait clairement cette pensée : « Où diable me mène-t-il ? Tenons-nous bien. »

L'évêque, pour le moins aussi défiant que son partenaire, devina ses soupçons, et, pour les détruire, il lui suffit de peu de paroles.

– Vous êtes un grand pécheur, monsieur l'abbé, dit-il, et, en vous offrant un poste glorieux, je vous donne le moyen d'effacer vos plus gros péchés. La direction de la conscience de madame la marquise de Lamothe-Houdon est pour la religion une œuvre des plus utiles et des plus fructueuses. Selon que vous ferez, par conséquent, il sera fait pour vous. Dans trois jours, je serai parti. Pour tout le monde, je vais en Chine ; pour vous seul, je serai à Rome. C'est là que vous m'adresserez les lettres dans lesquelles vous me peindrez, le plus minutieusement possible, vos impressions sur l'état de l'âme de la maréchale et sur la situation des choses.

– Mais, monseigneur, objecta l'abbé, quel sera mon mode d'action sur l'esprit de madame la maréchale ? Je n'ai l'honneur de la connaître que par ouï-dire, et je serais bien embarrassé d'agir dans le sens que vous pouvez désirer.

– Monsieur l'abbé, regardez-moi en face, dit l'évêque.

L'abbé releva la tête ; mais il eut grand-peine à regarder l'évêque autrement que d'un œil oblique.

– Que vous me soyez dévoué ou non, monsieur l'abbé, dit sévèrement monseigneur Coletti, peu m'importe ! Il y a vieux

temps que je me suis familiarisé avec l'ingratitude humaine. Ce qui m'importe, c'est que vous soyez pour moi d'un dévouement apparent, c'est-à-dire sourd et aveugle ; que vous soyez l'exécuteur de mes volontés, l'instrument de mes desseins. Vous sentez-vous le courage, quel que soit votre orgueil (et il est grand) de m'obéir passivement ? Remarquez que votre intérêt vous y oblige, vos péchés ne devant vous être remis qu'à cette condition.

L'abbé voulut répondre.

L'évêque l'arrêta.

– Réfléchissez avant de répondre, lui dit-il ; voyez franchement à quoi vous vous engagez, et ne répondez que si vous vous sentez de force à tenir votre promesse.

– Où vous me direz d'aller, j'irai, monseigneur ; comme vous me direz d'agir, j'agirai, répondit d'une voix assurée l'abbé Bouquemont après un instant de réflexion.

– C'est bien ! dit l'évêque en se levant. En sortant de chez la maréchale de Lamothe-Houdon, venez chez moi, je vous donnerai les instructions nécessaires.

– Et je jure de les remplir à votre entière satisfaction, monseigneur, dit l'abbé en s'inclinant.

À ce moment, la marquise rentra, et, après avoir salué respectueusement l'évêque, emmena l'abbé chez la maréchale de Lamothe-Houdon.

CCCXIX

Dans lequel on retrouve la princesse Rina où on l'avait laissée.

Vous vous souvenez, ou du moins nous vous supplions humblement de vous souvenir, chers lecteurs, de cette adorable Circassienne, vaguement indiquée par nous et plus vaguement encore entrevue par vous, la princesse Rina Tchouvadiesky, maréchale de Lamothe-Houdon, qui, paresseusement étendue, dans une nuit crépusculaire, sur les moelleux coussins de son ottomane, passait sa vie à rêver, moitié mangeant, à l'instar des péris, des conserves de roses, moitié roulant machinalement les grains parfumés de son tchotky.

Dans le ciel bleu de Paris dont son mari, le maréchal de Lamothe-Houdon, était une des plus éclatantes planètes, la princesse Tchouvadiesky avait été à peine entrevue comme une étoile, douce, vague, confuse, voilée, presque constamment invisible à l'œil nu des Parisiens.

On avait longuement parlé d'elle dans le monde, depuis son arrivée, mais comme on parle des habitants des pays fantastiques, des willis ou des elfes, des djinns ou des lutins.

On avait beau la chercher, on ne la trouvait nulle part. Nulle part on ne la voyait ; à peine l'entrevoyait-on ; pour mieux dire, on ne l'apercevait pas, on la devinait.

Mille contes étranges avaient sans doute circulé sur elle, sur la cause véritable de sa retraite, mais contes dénués de toute raison et de tout fondement, contes mensongers, inventés à plaisir par les dénigrantes et envieuses coteries des salons.

Disons bien vite que l'écho de ces méchants murmures n'avaient pas même atteint le seuil du palais silencieux de la princesse, confinée, ou pour mieux dire, ensevelie dans son boudoir, n'en franchissant le seuil ni pour respirer, ni pour voir le jour.

Comme elle n'avait rien dit et rien fait qui pût être remarqué des autres, elle n'avait rien entendu de ce que les autres disaient d'elle.

Elle ne recevait que peu de visites : son mari, sa fille, la marquise de la Tournelle, monseigneur Coletti, son confesseur, et M. Rappt ; encore les visites de celui-ci étaient-elles devenues de

plus en plus rares.

Elle vivait, à ces visites près, dans une solitude absolue, comme une plante isolée entre quatre ou cinq arbustes lointains, ne recevant d'eux et ne leur renvoyant ni lumière bienfaisante, ni parfum salutaire, ni souffle vivifiant. On eût dit qu'elle ne regardait jamais ni au-dedans, ni autour d'elle, mais au-dessus.

Les yeux de son corps, comme les regards de son âme, c'est-à-dire ses pensées, paraissaient plonger à travers des espaces immenses dans des sphères supérieures. Où elle fixait son regard, si éloigné que fût le but pour les autres, elle semblait voir. Elle oubliait dédaigneusement la terre, elle entrouvrait ses ailes, et elle s'envolait Dieu sait où ! plus haut que le ciel, par-delà les mondes connus !

C'était, en un mot, l'indolence, la mollesse, la rêverie, la contemplation faites femme. Elle vivait de sa rêverie, jusqu'à ce qu'elle en mourût, et elle s'attendait à en mourir d'une heure à l'autre. Rien ne la retenait et tout l'appelait ; Dieu eût pu l'attirer à lui à quelque instant de sa vie que ce fût, et elle eût pu répondre à cet appel – car elle était depuis bien longtemps prête – comme le trappeur des *Mohicans* de Cooper, au moment de sa mort : « Me voici, Seigneur ! que voulez-vous de moi ? »

Si, en outre, nos chers lecteurs veulent bien se souvenir que cette jeune, noble et belle princesse descendant des vieux khans, c'est-à-dire de la plus antique souche, avait épousé presque à son insu, sans que sa volonté eût été le moins du monde consultée, pour le seul bon plaisir de l'empereur de Russie et de l'empereur des Français, ils comprendront que le maréchal de Lamothe-Houdon, vieilli avant l'âge sous le soleil brûlant des champs de bataille, n'était pas précisément fait pour réaliser le doux rêve d'une jeune fille à la fois ardente d'âme et de corps.

Mais les dieux du moment le voulaient ainsi.

Au reste, nous revenons sur tous ces détails parce que les dimensions de notre livre, écartant parfois des yeux, et par conséquent de l'esprit de nos lecteurs, les personnages qui y jouent un rôle, ces personnages, lorsqu'ils reparaissent, peuvent être légèrement effacés de leur souvenir.

Telle était donc la princesse Rina, lorsque le comte Rappt se présenta devant elle.

Le comte Rappt, jeune, beau, portant dans le regard une hardiesse qui pouvait, aux yeux d'une femme, passer pour de la passion, le comte Rappt avait trouvé moyen de rafraîchir ce cœur desséché et d'y faire germer l'espérance.

La princesse crut un instant avoir entrevu l'amour, cette terre promise des femmes, et elle entreprit joyeusement le doux pèlerinage. Mais, à mi-chemin de la montagne, elle reconnut à quel compagnon de voyage elle avait affaire. L'orgueil, l'ambition, la froideur, l'égoïsme du comte lui avaient été bien vite révélés. Le comte Rappt, pour elle, c'était un second mari – moins bon, moins noble, moins indulgent, ou plutôt plus tyrannique, que le premier.

La naissance de Régina avait un instant fait jaillir une étincelle des cendres de ce cœur éteint. Mais cet instant avait eu la durée d'un éclair. Le premier baiser que le maréchal de Lamothe-Houdon avait posé sur le front de l'enfant avait fait tressaillir la mère jusqu'au fond de ses entrailles. Son âme entière était entrée en révolte, et, à partir de ce moment, la pauvre Régina lui était devenue, non pas odieuse, mais indifférente.

La naissance de la petite Abeille, quelques années après, n'avait pas produit sur elle une autre impression. Son cœur était à tout jamais fermé.

Voilà la véritable cause de son isolement ; c'était un long acte de contrition, muet, intime, sans murmure et sans regret.

Le seul confident de cette âme en peine, c'était monseigneur Coletti. À lui seul elle avait révélé ses fautes, et lui seul avait compris sa douleur taciturne.

Pour dire à quel point elle était arrivée aux dernières limites de l'insensibilité, il nous suffira d'avouer à nos lecteurs qu'elle s'était contentée de frémir intérieurement à la nouvelle du mariage de sa fille et du comte Rappt, mais sans combattre les raisons que lui donnait le comte pour atténuer l'énormité de son crime.

Il y avait dans cette résignation un peu de la fatalité musulmane.

Depuis ce moment, sans en parler, sans faire entendre une seule plainte, son corps, à l'unisson de son âme, avait décru de jour en jour. Elle s'était sentie mourir, et la pensée de sa mort n'avait pas produit sur elle une autre impression que le souvenir de sa vie.

Elle en était là, au moment où le maréchal de Lamothe-Houdon congédiait monseigneur Coletti. Toute jeune encore, ses beaux cheveux noirs étaient devenus blancs ; son front, ses joues, son menton, tout son visage était de la même blancheur que ses cheveux, si bien qu'on eût déjà dit le masque funèbre d'une morte anticipant sur la mort.

Ne l'entendant pas se plaindre, personne ne s'inquiétait d'elle, sinon Régina, qui lui avait envoyé deux fois son médecin ; mais la princesse avait opiniâtrement refusé de le recevoir. Quelle était sa

maladie ? Nul ne l'avait jamais dit parce que nul ne l'avait jamais su. Pour nous servir d'un terme populaire de la plus grande expression, elle se *minait*. C'était un édifice ruiné du faîte à la base, sans cause apparente de ruine ; un de ces palmiers d'Afrique qui s'étiolent peu à peu, faute d'eau pour les rafraîchir ou d'air frais pour les vivifier.

Dans cette situation d'esprit, la princesse Rina semblait déjà ne plus appartenir à la terre et ne demandait qu'à vivre, ou plutôt qu'à mourir, tranquillement les derniers de ses jours.

Mais la marquise de la Tournelle, ou plutôt monseigneur Coletti, en avaient décidé autrement.

Quand, à la suite du renvoi du prélat de l'hôtel de Lamothe-Houdon et de la substitution faite par monseigneur Coletti – qui, à la manière des Parthes, lançait cette flèche en fuyant –, la marquise se présenta chez la princesse, suivie de l'abbé Bouquemont, celle-ci refusa par trois fois de la recevoir, disant qu'elle était en prières et ne voulait pas être troublée. Mais la marquise n'était point femme à se laisser battre ainsi ; elle répondit à la fille de chambre en montrant un fauteuil à l'abbé et en s'asseyant elle-même :

– Eh bien, j'attendrai que la princesse ait fini ses oraisons.

La pauvre princesse fut donc obligée, quoi qu'elle en eût, de recevoir la marquise et son compagnon.

– Je viens vous apprendre une bien triste nouvelle, dit la marquise en prenant le ton le plus lamentable.

La princesse, étendue sur sa chaise longue, ne détourna pas seulement la tête. La marquise continua :

– Une nouvelle qui va vous remplir d'affliction, ma chère sœur.

La princesse ne bougea pas.

– Monseigneur Coletti quitte la France, poursuivit la dévote d'un air désespéré. Il part pour la Chine.

La princesse éprouva, en apprenant cette triste nouvelle, une émotion analogue à celle qu'elle eût ressentie en entendant dire par un passant : « Le temps va changer ! »

– Je pense que vous éprouvez une part des chagrins que vont ressentir tous les vrais fidèles en apprenant que ce saint homme nous quitte peut-être pour jamais ; car, à tout instant, dans ces sauvages pays de la Chine, la vie de ce martyr va se trouver exposée.

La princesse ne répondit pas. Elle se contenta de remuer la tête

lentement et de la façon la plus indifférente.

– Dans sa sollicitude toute paternelle, reprit la marquise sans se déconcerter, monseigneur Coletti a pensé que vous aviez besoin, plus que jamais, de son appui, et que son appui allait vous manquer.

À ce moment, la princesse se mit à rouler son tchotky avec une sorte de fièvre. Elle semblait vouloir faire passer l'impatience que cette conversation lui causait sur le premier objet qui lui tombait sous la main.

– Monseigneur Coletti, continua intrépidement madame de la Tournelle, a choisi lui-même celui qui devait lui succéder. J'ai donc l'honneur de vous présenter M. l'abbé Bouquemont, qui, à tous égards, est le digne remplaçant du saint homme qui nous quitte.

L'abbé Bouquemont se leva et salua la princesse aussi servilement qu'il put : servilement et inutilement, car l'indolente Circassienne se contenta de hocher la tête une seconde fois, mais sans que ce mouvement exprimât un sentiment quelconque.

La marquise regarda son compagnon en désignant la princesse d'un air qui signifiait : « Quelle idiote ! »

L'abbé leva dévotement les yeux au ciel d'un air qui signifiait : « Que Dieu ait pitié d'elle ! »

Et, après cette religieuse requête, il se rassit, trouvant qu'il était fort oiseux, puisque la princesse ne le voyait pas, de se tenir debout quand il pouvait demeurer assis.

Toutefois la rougeur et la fièvre de l'impatience montaient au visage de la marquise ; elle fit un pas vers l'ottomane, et, se plaçant du côté où pendaient les pieds de la princesse, elle se trouva face à face avec elle.

Elle appela du doigt l'abbé Bouquemont, qui se releva et vint se placer auprès d'elle.

– Voici, dit madame de la Tournelle en poussant l'abbé vers l'ottomane, M. l'abbé Bouquemont ; veuillez me dire si vous daignez l'agréer, princesse.

La Circassienne ouvrit lentement les yeux et aperçut debout, à deux pas à peine de son visage, au lieu de l'ange blanc de sa rêverie, un personnage vêtu de noir qui lui fit l'effet du fossoyeur qui venait la chercher.

Elle frissonna d'abord ; puis, jetant un regard plus long sur l'abbé, au lieu de frissonner, elle sourit, mais quel sourire de tristesse amère ! « La mort n'est pas si laide », semblait dire ce

sourire.

Cependant elle ne répondit pas.

– Oui ou non, princesse, s'écria la marquise au comble de l'irritation, acceptez-vous comme confesseur M. l'abbé Bouquemont, en remplacement de monseigneur Coletti ?

– Oui, murmura la princesse d'une voix étouffée et comme elle eût dit : « J'accepterai tout ce que vous voudrez, pourvu que vous vous en alliez tous les deux et que vous me laissiez mourir en paix. »

La marquise rayonna. L'abbé Bouquemont crut que le moment était venu d'obtenir, par la parole, l'attention que la princesse avait refusée à sa pantomime. Il commença donc une homélie filandreuse que la princesse écouta patiemment d'un bout à l'autre, sans doute parce que, tout en l'écoutant, elle ne l'entendit point, n'ayant de perception, selon son habitude, que pour le cantique funèbre qui se chantait en elle. La marquise de la Tournelle, après avoir dit : *Amen !* se signa dévotement, et, faisant un pas de plus vers la princesse, pendant que l'abbé Bouquemont se retirait à l'écart :

– Votre sort, dit-elle en regardant la mourante d'un œil oblique, est désormais dans les mains de M. l'abbé. Quand je dis votre sort, j'entends aussi celui de votre famille. Vous portez le nom d'une race qui a été pendant des siècles un objet de vénération pour les vrais chrétiens. Il s'agit donc – nous sommes tous mortels ! – d'examiner religieusement si tel ou tel acte de notre vie ne peut pas jeter, quand nous ne serons plus, une ombre fâcheuse sur le blason lumineux de nos ancêtres. M. l'abbé Bouquemont est l'homme vertueux auquel sont remises en vous toutes les gloires sans tache de la famille ; veuillez donc, princesse, avant votre départ, remercier M. l'abbé Bouquemont du dévouement dont il fait preuve en se chargeant d'une entreprise aussi difficile.

– Merci ! murmura laconiquement la princesse sans détourner la tête.

– Et prendre jour avec lui, continua la marquise sans détourner la tête.

– Demain ! répondit avec la même indifférence la maréchale de Lamothe-Houdon.

– Venez, monsieur l'abbé, dit madame de la Tournelle, le rouge de la colère au front ; et, en attendant que madame la princesse vous adresse les remerciements que vous méritez, recevez pour elle mes plus ardentes actions de grâce.

Puis, faisant signe à l'abbé, elle l'emmena en disant d'une voix brève et sèche :

– Adieu, princesse.

– Adieu, répondit celle-ci d'un ton dans lequel il était impossible de distinguer la moindre impatience.

Puis, attirant à elle une coupe de cristal dans laquelle elle plongea une cuiller de vermeil, elle se remit à manger la conserve de roses.

CCCXX

La flèche du Parthe.

Le soir de ce même jour, on s'en souvient, le prélat italien avait donné rendez-vous chez lui à l'abbé Bouquemont.

L'abbé trouva l'évêque au milieu de ses derniers préparatifs de départ.

– Entrez dans mon cabinet, dit le prélat ; je vous y rejoins dans un instant.

L'abbé obéit. Alors monseigneur Coletti, s'adressant à son domestique :

– La personne que j'ai fait appeler est-elle dans mon oratoire ? demanda-t-il.

– Oui, monseigneur, répondit le domestique.

– C'est bien. Je n'y suis pour personne que pour la marquise de la Tournelle.

Le domestique s'inclina.

Monseigneur passa dans son oratoire.

Là, dans un angle, debout, maigre et blême, attendait une longue chevelure qui donnait à celui qui avait l'avantage d'en être porteur une ressemblance flatteuse avec le Basile du *Mariage de Figaro* ou le Pierrot de la pantomime.

Ce personnage, nos lecteurs l'ont oublié ; mais, en deux mots, nous le rappellerons à leur souvenir : c'est le favori de la loueuse de chaises, un des affidés de M. Jackal, le nommé Longue-Avoine, qui, après avoir échappé par miracle aux émeutes de la rue Saint-Denis, était rentré glorieusement dans son bercail de la rue de Jérusalem.

Sans doute, on s'étonnera de voir ce personnage patibulaire chez notre jésuite italien ; mais, si l'on veut nous suivre dans son oratoire, on sera bien vite édifié sur ce sujet.

En apercevant monsignor Coletti, Longue-Avoine croisa ses deux mains sur sa poitrine.

– Eh bien, demanda l'Italien, quel est le résultat de nos recherches ? Soyez bref et parlez bas.

– Le résultat est des meilleurs, monsignor, et n'a pas nécessité

des recherches bien longues : ce sont les deux plus grands intrigants de la chrétienté.

– D'où viennent-ils ?

– Du même pays que moi, monseigneur.

– Et de quel pays venez-vous ?

– De mon pays natal : de la Lorraine.

– De la Lorraine ?

– Oui, et vous connaissez le proverbe : *Lorrain, traître à Dieu et à son prochain*.

– C'est flatteur pour vous et pour eux. Et où ont-ils fait leurs études ?

– Au séminaire de Nancy tous les deux ; seulement, l'abbé en a été chassé.

– Pourquoi ?

– Il suffira que Votre Grandeur lui dise qu'elle sait pourquoi ; il n'insistera pas, j'en suis certain, sur l'explication.

– Et son frère ?

– Ah ! celui-là, c'est autre chose ; je sais sur lui des détails précis. – Le roi Stanislas, ayant été parrain dans une petite église des environs de Nancy, a fait don à l'église d'un *Christ* de Van Dyck. Peu à peu, les desservants de l'église ont oublié la valeur de ce *Christ,* qu'a très bien reconnue Bouquemont le peintre. Il a demandé et obtenu la permission d'en faire une copie ; la copie faite, il l'a substituée à l'original et a vendu l'original sept mille francs au musée d'Anvers. L'affaire s'est ébruitée, et sans doute il en fût résulté certains désagréments pour l'artiste, si l'abbé, qui était déjà agrégé à la maison de Saint-Acheul, n'eût obtenu l'appui du supérieur de ladite maison. La chose fut étouffée ; mais, du jour où elle serait remise sur le tapis par un homme de votre importance, elle reprendrait toute sa gravité.

– Bien ; j'ai entendu dire que les noms qu'ils portent ne sont pas leurs noms. Savez-vous quelque chose à ce sujet ?

– Rien de plus vrai. Leur nom véritable est Madou et non Bouquemont.

– Depuis le jour où ils ont quitté Nancy, comment ont-ils vécu ?

– Physiquement, assez bien ; moralement, fort mal ; en faisant des dupes et des dettes quand les dupes ont manqué. Si monsignor voulait seulement me donner vingt-quatre heures, je puis lui affirmer qu'il serait parfaitement renseigné à ce sujet.

– Inutile, je pars ce soir, et je pars sachant ce que je voulais savoir.

Puis, tirant cinq louis de sa bourse :

– Voici un acompte, dit-il en remettant les cinq pièces d'or à Longue-Avoine ; peut-être recevrez-vous des ordres non signés ; chacun des ordres que vous recevrez sera accompagné d'un petit mandat ayant pour but de vous payer de vos peines ; vous enverrez la réponse à ces ordres, poste restante, à Rome ; trois X sur vos lettres me les feront reconnaître.

Longue-Avoine s'inclina avec un geste qui signifiait : « Est-ce tout pour le moment ? » Monsignor Coletti comprit le geste.

– Épiez tous les mouvements de nos deux hommes afin d'être prêt à me donner sur eux les renseignements que je vous demanderai. Allez.

Longue-Avoine sortit à reculons. Monsignor Coletti attendit que la porte fût refermée, et, après un instant de silence et de réflexion :

– Et maintenant, à l'autre, dit-il.

Puis, sortant de son oratoire, il traversa son salon et entra dans son cabinet. Il y trouva l'abbé Bouquemont établi dans un grand fauteuil, tournant ses pouces et regardant le plafond.

– Eh bien, monsieur l'abbé, lui demanda-t-il, pouvez-vous me dire ce qui s'est passé chez madame la maréchale de Lamothe-Houdon ?

– La princesse a paru m'agréer pour directeur, répondit l'abbé.

– Comment ! a paru ?… demanda le jésuite d'un air étonné.

– La princesse n'est pas très causeuse, reprit l'abbé. Votre Grandeur doit en savoir quelque chose. Je ne saurais donc dire positivement quelle a été son impression à mon sujet, et voilà pourquoi j'ai eu l'honneur de vous dire : la princesse a paru m'agréer.

– Enfin, êtes-vous ancré dans la maison ?

– C'est l'opinion de madame la marquise de la Tournelle que je le suis.

– Alors ce doit être aussi la vôtre. N'en parlons plus. Ce point arrêté, je vous ai fait venir pour vous donner vos instructions à l'endroit de la conduite que vous aurez à tenir vis-à-vis de madame la maréchale de Lamothe-Houdon.

– J'attends vos ordres, monsignor.

– Avant d'entrer en matière, deux mots sur les moyens qui se

trouvent en mon pouvoir pour lever vos scrupules – dans le cas peu probable où vous en auriez – et même pour substituer au besoin le dévouement à l'hésitation. Vous avez été chassé du séminaire de Nancy. Je sais pourquoi. Voilà pour votre compte, à vous. Quant à votre frère, vous n'ignorez pas qu'il y a dans le musée d'Anvers un certain *Christ* de Van Dyck…

– Monseigneur, interrompit l'abbé Bouquemont en rougissant, pourquoi supposer que vous avez besoin de recourir aux menaces pour faire ce que vous désirez de vos très humbles serviteurs ?

– Je ne suppose pas cela. J'ai beau jeu ; je suis grand joueur ; j'abats mes cartes sur la table, voilà tout.

L'abbé serra les lèvres, mais pas si doucement que l'on n'entendît le craquement de ses dents ; il baissa les yeux, mais pas si rapidement que le prélat n'en pût voir jaillir un éclair. Monsignor Coletti attendit un instant que l'abbé eût bien pris l'attitude qu'il voulait.

– Ah ! fit le jésuite, maintenant que nous sommes d'accord, écoutez-moi. La maréchale de Lamothe-Houdon est mourante ; vous n'avez pas longtemps à la diriger ; mais, avec du zèle et de l'intelligence, les minutes valent des jours et les jours des années.

– J'écoute, monsignor.

– Lorsque vous aurez entendu la confession de la princesse, vous comprendrez la partie des instructions que je vais vous donner et qui, jusque-là, pourront vous paraître un peu troubles.

– Je tâcherai d'y voir clair, fit l'abbé Bouquemont avec un sourire.

– La maréchale a commis une faute, dit le prélat, une faute de telle nature et de telle gravité, que, si elle n'en obtient pas sur terre le pardon de la personne qu'elle a offensée, je doute fort qu'elle l'obtienne au ciel ; voilà ce que je vous charge de lui démontrer.

– Encore, monsignor, faudrait-il savoir de quelle nature est cette faute, pour démontrer la nécessité du pardon terrestre.

– Vous la saurez quand la princesse vous l'aura dite.

– J'aurais voulu avoir le temps de préparer mes dilemmes.

– Supposez, par exemple, une de ces fautes si graves, qu'il n'a pas fallu moins que la parole de Jésus-Christ pour la remettre !

– Un adultère ? hasarda l'abbé.

– Remarquez que je ne précise pas, fit l'Italien. Mais, au cas où ce serait un adultère, croyez-vous que la comtesse obtiendrait son

pardon du ciel si elle ne l'obtenait pas d'abord de son mari ?

Malgré lui, l'abbé frissonna ; il entrevoyait vaguement le but de l'Italien, et, si corrompu qu'il fût, cette vengeance florentine l'épouvantait.

Il eût mieux compris et peut-être eût moins craint le poison des Médicis et des Borgia. Mais, si monstrueuse que fût l'œuvre, il ne songea pas à y faire la moindre objection : il se sentait comme le lièvre sous la griffe du tigre.

– Eh bien, demanda l'Italien, vous y engagez-vous ?

– Je ne demande pas mieux, monseigneur ; mais je voudrais comprendre.

– Comprendre ! et pour quoi faire ? Y a-t-il si longtemps que vous êtes reçu dans la sainte Compagnie que vous en ayez oublié la première loi : *Perinde ac cadaver.* Obéissez sans discussion, sans réflexion, aveuglément, obéissez comme un cadavre.

– Je m'engage, dit solennellement l'abbé, rappelé aux lois de l'ordre, à exécuter fidèlement la mission que vous me confiez et à obéir *perinde ac cadaver*.

– Là, c'est bien ! dit monsignor Coletti.

Et, allant à son secrétaire, il en tira un petit portefeuille que l'on sentait, à travers sa basane, être assez grassement garni.

– Je vous sais pauvre et même besogneux, dit le prélat ; vous pouvez, par les ordres que je vous donne, être entraîné à des frais extraordinaires. Je crois vous redevoir encore en prenant à mon compte toutes les charges temporelles de la mission que vous entreprenez. Après son accomplissement, vous recevrez, en reconnaissance de vos offices, une somme égale à celle qui est contenue dans ce portefeuille.

L'abbé Bouquemont rougit et frémit de plaisir tout à la fois, et il lui fallut toute sa force sur lui-même pour prendre le portefeuille du bout des doigts et le mettre dans sa poche sans s'assurer de la somme qu'il contenait.

– Puis-je me retirer ? demanda l'abbé, qui avait hâte maintenant de prendre congé de l'Italien.

– Un dernier mot, fit celui-ci.

L'abbé s'inclina.

– Comment êtes-vous avec la marquise de la Tournelle ?

– Très bien, monsignor.

– Et avec M. le comte Rappt ?

– Au plus mal.

– De sorte que vous n'avez aucune raison ni aucune envie de lui être agréable ?

– Aucune, monseigneur, au contraire.

– Et que, si un malheur inévitable devait arriver à quelqu'un, vous préféreriez que ce fût à lui plutôt qu'à un autre ?

– Oh ! quant à cela, positivement, monseigneur.

– Eh bien, l'abbé, suivez de point en point mes instructions, et je crois que vous serez bien vengé.

– Ah ! dit l'abbé, dont le visage s'empourpra de joie, je comprends tout maintenant.

– Silence, monsieur ! je n'ai pas besoin de savoir cela.

– Avant huit jours, monsignor, vous aurez des nouvelles… Où faut-il vous écrire ?

– À Rome, via de l'Umilta.

– Merci, monseigneur, et que Dieu vous assiste dans votre voyage !

– Merci, monsieur l'abbé ; si le souhait est hasardeux, l'intention est bonne.

L'abbé salua et sortit par une petite porte dérobée que le prélat lui ouvrit lui-même. En rentrant au salon, monsignor Coletti y trouva la marquise de la Tournelle. La vieille dévote venait faire ses derniers adieux à son directeur. Celui-ci, qui avait achevé tout ce qu'il avait à faire à Paris et qui tenait à le quitter au plus vite, avait un moyen d'abréger la scène lacrymale que venait lui faire la vieille marquise, et il était sur le point, ne trouvant pas d'autre moyen, de faire valoir le désir, et même le besoin qu'il avait de se recueillir au moment d'entreprendre un voyage si dangereux que celui d'une mission en Chine, lorsque le valet de pied de la marquise entra en toute hâte et lui annonça que la maréchale de Lamothe-Houdon venait d'être atteinte d'une attaque de nerfs d'une telle violence, que l'on avait craint qu'elle ne mourût pendant l'accès.

– Marquise, dit monseigneur Coletti, dont les pommettes s'enflammèrent en apprenant cette nouvelle, vous entendez, il n'y a pas une minute à perdre.

– Je cours chez ma belle-sœur ! s'écria la marquise en se levant précipitamment.

– Vous vous méprenez, fit le prélat en l'arrêtant ; ce n'est pas chez la marquise qu'il faut courir.

– Où donc, monsignor ?

– Chez l’abbé Bouquemont.

– Vous avez raison, monseigneur ; son âme est encore plus malade que son corps. Adieu donc, mon digne ami, et que Dieu vous protège pendant votre longue traversée.

– Je la passerai en prières pour vous et votre famille, marquise, répondit le prélat en croisant ses mains sur sa poitrine.

La marquise partit dans son coupé. Un quart d’heure après, une calèche attelée de trois chevaux de poste entraînait monseigneur Coletti sur la route de Rome.

CCCXXI

Où l'abbé Bouquemont continue à faire des siennes.

En effet, quelques instants après le départ de la marquise de la Tournelle et du digne abbé Bouquemont, la maréchale de Lamothe-Houdon avait été prise d'un spasme tel, que la fille de chambre qui était auprès d'elle à ce moment avait fait retentir tout l'hôtel de ce cri funèbre : « Madame se meurt ! »

Le vieux médecin du maréchal, que la princesse avait constamment refusé de recevoir, prévenu par Grouska, accourut en toute hâte et reconnut, à d'alarmants symptômes, que c'était une crise suprême, et qu'avant vingt-quatre heures, la princesse aurait cessé d'exister.

Le maréchal arriva au moment où le médecin sortait de l'appartement de la Circassienne.

En voyant le visage sombre du docteur, M. de Lamothe-Houdon devina tout.

– La princesse est en danger ? dit-il.

Le médecin hocha tristement la tête.

– Rien ne peut-il la sauver ? demanda le maréchal.

– Rien, répondit le médecin.

– Et à quelle cause attribuez-vous sa mort, mon ami ?

– À la douleur.

Le front du maréchal se rembrunit subitement.

– Croyez-vous, docteur, dit-il avec tristesse, que, personnellement, j'ai pue causer un chagrin à la princesse ?

– Non, répondit le médecin.

– Vous la connaissez depuis vingt ans, continua M. de Lamothe-Houdon, vous avez observé comme moi cette léthargie persistante dans laquelle madame la maréchale a constamment vécu. Quand je vous ai interrogé à ce sujet, vous m'avez cité mille exemples de cas semblables, et j'ai cru, ainsi que vous me le disiez, que cette somnolence dans laquelle tombait la princesse, à tout propos, était l'effet d'un vice de constitution ; mais, à cette heure, vous attribuez sa mort à la douleur ; expliquez-vous donc, mon ami, et, si vous avez fait quelque remarque à ce sujet, ne me la laissez

point ignorer.

– Maréchal, dit le médecin, je n'ai observé, remarqué, distingué aucun fait qui, isolément, puisse motiver cette opinion ; mais, de tous les faits isolés, il résulte pour moi que nulle cause autre que la douleur n'a déterminé la maladie mortelle de madame la maréchale.

– C'est l'opinion d'un homme du monde ou d'un philosophe que vous exprimez là, docteur ; je vous demande votre opinion scientifique, votre avis de médecin.

– Maréchal, un vrai médecin est un philosophe qui n'étudie le corps que pour mieux connaître l'âme. L'étude, en ce qui touche la princesse, a été laborieuse, difficile ; mais le résultat n'en est pas moins certain, et, aussi vrai, maréchal, que nous sommes en face l'un de l'autre, j'affirme, autant qu'un homme peut affirmer sans notion particulière, que c'est un chagrin profond, terrible, qui va mettre madame la maréchale au tombeau.

– Je ne vous en demande pas davantage, mon ami, dit le maréchal d'une voix émue en tendant les deux mains au vieux médecin ; et, si je vous ai interrogé, c'était moins pour avoir votre opinion que pour me corroborer dans la mienne. Il y a vingt ans, mon ami, que cette pensée m'est venue ; et, si je ne l'ai exprimée devant personne, pas même devant vous, en qui j'ai une confiance illimitée, absolue, c'est que j'ai pensé que la douleur d'une femme aimée de son mari ne pouvait avoir qu'une seule cause, une faute !

– Maréchal, interrompit le médecin en rougissant, croyez bien que je n'ai pas eu un seul instant une semblable pensée !

– J'en suis sûr, mon ami, dit le maréchal en serrant étroitement les mains du bon docteur. Maintenant, adieu ! Vous n'avez aucune recommandation particulière, aucune ordonnance spéciale à me faire en ce qui touche la santé de la princesse ?

– Aucune, maréchal, répondit le médecin. Madame la princesse s'éteindra sans douleur comme sans bruit ; entre sa vie et sa mort, il n'y aura d'autre différence qu'entre l'éclat et l'extinction d'un cierge ; elle fermera tranquillement les yeux pour mourir comme pour dormir, et sa mort ne différera de son sommeil qu'en cela qu'elle sera un sommeil éternel.

Le maréchal de Lamothe-Houdon inclina tristement la tête et donna une dernière poignée de main expressive au docteur, qui sortit.

Un instant après, le maréchal entra dans la chambre de la princesse. Elle était étendue sur son lit, habillée de blanc comme une fiancée et blanche de visage, d'un blanc aussi doux que ses

habits ; si bien qu'avec ses cheveux, sa figure, ses habits, les draperies de son lit, elle avait l'air déjà de reposer dans son suaire. Il ne manquait en vérité, dans cette chambre, en approchant de ce lit, pour croire qu'on allait en visite chez une morte, qu'un prêtre, des cierges et le vase d'argent contenant l'eau bénite.

Cette vue fit frémir le maréchal de Lamothe-Houdon.

Il avait vu mourir bien des hommes à la guerre. Le spectacle de la mort était loin d'être nouveau pour lui ; mais, en brave qu'il était, il ne comprenait pas qu'on ne résistât point à la mort, qu'on ne se défendît pas contre elle, qu'on n'essayât pas de la faire reculer comme un ennemi.

Cette mort muette, placide, sans protestation, sans résistance, sans rébellion d'une sorte ou d'une autre, le remplissait d'étonnement.

Il sentit fléchir ses genoux, comme un enfant de quelques mois qui veut soulever un poids impossible ; il s'approcha respectueusement du lit de la malade et lui dit, de sa voix la plus douce :

– Souffrez-vous ?

– Non, dit la princesse Rina en tournant la tête du côté du maréchal.

– Vous sentez-vous malade ?

– Non, répondit-elle encore.

– Je viens de rencontrer le médecin, qui sortait de chez vous, insista le maréchal.

– Oui, fit de la tête la Circassienne.

– Désirez-vous quelque chose ?

– Oui.

– Que désirez-vous ?

– Un prêtre.

À ce moment, la femme de chambre venait annoncer l'arrivée de la marquise de la Tournelle et de l'abbé Bouquemont ; et, pendant la conférence, le maréchal se retira avec la marquise dans le boudoir de la princesse.

Nous connaissons les fautes de la maréchale de Lamothe-Houdon ; nous ne nous répéterons donc pas en remettant sa confession sous les yeux de nos lecteurs.

– Ma sœur, dit l'abbé Bouquemont, qui, pendant le récit des fautes de la princesse, avait compris toute l'importance de la

mission que lui avait donnée monseigneur Coletti et qui entrevoyait la vengeance qu'il allait tirer de M. Rappt, ma sœur, connaissez-vous la grandeur de votre péché ?

– Oui, répondit la princesse.

– Avez-vous essayé de réparer votre faute ?

– Oui.

– De quelle façon ?

– Par le repentir.

– C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez ; il est des réparations plus efficaces.

– Faites-les-moi connaître.

– Quand un homme a volé, reprit l'abbé après un moment de méditation, croyez-vous que son repentir soit équivalent à la restitution de l'objet volé ?

– Non, dit la maréchale sans comprendre où en voulait venir le prêtre.

– Eh bien, il est pour vos fautes, ma chère sœur, un moyen de réparation analogue à la restitution pour le voleur.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous avez volé l'honneur de votre époux ; à défaut de restitution impossible, l'aveu franc, loyal, sincère de votre faute équivaut, en pareil cas, à une restitution.

– Eh quoi !... s'écria la maréchale.

Mais elle s'arrêta brusquement, comme si elle redoutait de faire entendre sa voix. Elle se leva à demi, et, tournant la tête du côté de l'abbé, elle le regarda avec tant d'expression, que celui-ci, dont le système nerveux n'était cependant pas très impressionnable, frissonna involontairement.

– Vous frissonnez, monsieur l'abbé ? dit la princesse continuant à le regarder avec la même fixité.

– C'est qu'en effet, ma sœur, en considérant les conséquences que peut amener un tel aveu, je me sens vivement ému de compassion pour vous.

– Ainsi c'est pour moi seule que vous vous inquiétez, monsieur l'abbé ?

– Certainement, ma sœur.

– C'est bien, dit la princesse après un instant de méditation, n'en parlons plus et revenons au mode de réparation que vous m'offrez.

La pauvre femme n'en avait jamais dit si long ; elle s'arrêta un instant, comme épuisée, et des gouttes de sueur vinrent inonder son front.

L'abbé ne crut pas avoir mieux à faire que de garder le silence ; ce fut elle qui le rompit.

– Monsieur l'abbé, dit-elle, si je ne fais pas l'aveu que vous exigez, que s'ensuivra-t-il ?

– Un supplice éternel pour vous dans l'autre monde.

– Et un repos absolu pour M. le maréchal dans celui-ci ?

– Naturellement, ma sœur ; mais…

– Mais, monsieur l'abbé, ne croyez-vous pas la réparation plus grande si j'assure, au prix d'un supplice éternel, le repos de mon mari ?

– Non, dit l'abbé, que cette question embarrassait singulièrement ; non, répéta-t-il, comme pour donner par la répétition du mot, à défaut de raisonnement, plus de force à sa réponse.

– Veuillez me dire pourquoi, monsieur l'abbé, insista la maréchale.

– On ne marchande pas son salut, ma sœur, répondit durement l'abbé, essayant d'effrayer la pauvre femme ; on ne l'achète à aucun prix, on le mérite.

– N'est-ce pas mériter son salut que d'assurer le salut d'un autre ?

– Non, ma sœur ; si vous aviez encore quelques années à vivre, je laisserais à la Providence le soin d'éclairer votre conscience ; mais, si près de rendre votre âme à Dieu, vous ne devez pas hésiter à la rendre pure de toute souillure. Je conviens que le moyen de laver vos péchés est terrible ; mais vous n'avez pas le choix des moyens et vous devez accepter celui qui vous est offert comme une grâce divine.

– Ainsi, murmura la pauvre princesse, la vie d'un honnête homme souillée par mes fautes va être brusquement brisée ! et c'est un ministre du Seigneur qui me le conseille ! Ô, mon Dieu, éclairez-moi vous-même ; faites entrer un de vos rayons de lumière dans ce cœur aussi noir que le cachot d'une prison.

– Ainsi soit-il ! bégaya l'abbé.

– Monsieur l'abbé, dit résolument la maréchale, jurez-moi devant Dieu que cette réparation est nécessaire.

– Tout serment est impie, ma sœur, dit sévèrement le prêtre.

– Alors, monsieur l'abbé, donnez-moi des raisons à l'appui de votre conseil ; donnez-m'en une seule. Je ne demande pas mieux que de me soumettre ; mais je voudrais comprendre.

– C'est faiblesse d'esprit et d'orgueil, ma sœur. Le juste ne se démontre pas, il se sent.

– C'est parce que je ne le sens pas, monsieur l'abbé, que je vous supplie, à mains jointes, de me le faire comprendre.

– Je vous répète que c'est votre orgueil, que c'est votre esprit qui se révolte contre votre conscience ; car votre conscience vous crie, sans que j'aie besoin de répéter ces paroles : « Tout le mal que tu as fait, tu dois le réparer. » Tel est l'ordre suprême, tel est le décret souverain. Mais qu'importent les cris de leur conscience aux esprits pervers ? Supposons que vous arriviez devant le tribunal de Dieu souillée de ce crime, quand vous auriez pu y entrer purifiée ! Croyez-vous que Dieu, dans sa justice rigoureuse, ne suscitera pas un messager qui viendra dire à ce mari offensé : « Homme, la femme qui était la tienne devant Dieu t'a trahie parmi les hommes. »

– Grâce, monsieur l'abbé ! s'écria la pauvre femme éperdue.

– « Homme ! continua l'abbé d'une voix stridente, cette femme avait reçu de moi le conseil de te demander le pardon de sa faute, et elle a été assez criminelle pour venir s'agenouiller sur les degrés de mon trône avec un front souillé. »

– Grâce ! grâce ! répéta la princesse.

– « Non, pas de grâce ! dira la voix de Dieu. Homme, sois sans pitié pour le crime de cette infâme, et maudis son nom sur la terre, comme je châtierai son âme dans les cieux ! » Voilà le terrible châtiment que Dieu vous réserve – aussi bien là-haut qu'ici bas – ; car, je vous le répète, Dieu ne permettra pas que le mari qu'il vous avait donné reste dans l'ignorance de votre crime et de votre honte.

– Assez, monsieur l'abbé ! s'écria d'une voix forte la maréchale, qui, recouvrant pour un moment toutes ses forces, se leva brusquement, et, montrant du doigt la porte, ajouta d'une voix calme : Je ne laisserai à personne le droit d'instruire mon mari. Sortez donc, et prévenez le maréchal que je l'attends.

– Mais, madame, s'écria l'abbé, que ce congé hautain fit devenir blême, vous me parlez avec une amertume dont je ne m'explique pas la cause.

– Je vous parle, monsieur l'abbé, répondit fièrement la princesse, comme à un homme dont j'entrevois vaguement les

desseins, sans les comprendre. Veuillez, s'il vous plaît, en sortant, prier M. le maréchal d'entrer chez moi.

Et, lui tournant le dos, elle retomba sur son lit.

L'abbé sortit après avoir jeté sur la pauvre femme un regard plein de colère et de méchanceté.

Mais c'en était trop pour la malheureuse princesse. Le combat qu'elle avait eu à soutenir contre l'abbé, pendant tout le temps qu'avait duré cette horrible lutte, avait achevé de briser ses dernières forces, et, quand le maréchal entra dans la chambre à coucher, il poussa un sourd gémissement en la voyant si défaite, qu'elle semblait avoir à peine quelques instants à vivre.

Il appela vivement la femme de chambre, qui courut au lit de sa maîtresse, et, lui frottant les tempes, la fit peu à peu revenir à elle.

– Que regardez-vous, mon amie ? demanda le maréchal.

– Est-il parti ? dit d'une voix tremblante la princesse.

– Qui, madame ? lui demanda sa fidèle Grouska, les yeux pleins de larmes.

– Le prêtre ! répondit la maréchale, sur le visage de laquelle était peinte une profonde terreur, comme si elle eût vu entrer dans la chambre une légion de diables conduits par l'abbé Bouquemont.

– Oui, dit le maréchal, dont le sourcil se fronça durement à la pensée que l'abbé avait causé sans doute l'état alarmant dans lequel il retrouvait sa femme.

– Ah ! fit la princesse, comme si on lui eût ôté le poids énorme qui pesait sur sa poitrine.

Puis, se tournant vers sa femme de chambre :

– Retire-toi, Grouska, dit-elle ; j'ai à causer avec le maréchal.

La femme de chambre se retira, laissant la princesse en tête à tête avec son mari.

CCCXXII

To die – To sleep.

– Approchez-vous bien près de moi, monsieur le maréchal, murmura si doucement la princesse, que M. de Lamothe-Houdon put à peine l'entendre ; car ma voix est bien faible et j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Le maréchal avança une bergère et s'assit au chevet.

– Vous n'êtes pas en état de causer, fit-il ; ne me dites rien. Donnez-moi votre main et endormez-vous ainsi.

– Non, monsieur le maréchal, dit la princesse ; je n'ai plus à dormir que du sommeil éternel, et, avant ma mort, j'ai une confidence à vous faire.

– Non, repartit à son tour le maréchal, non, Rina, vous ne mourrez pas ; votre tâche n'est pas encore remplie sur terre, mon amie, et nous ne devons mourir que quand notre œuvre est achevée. Or, la petite Abeille a besoin encore de tous vos soins.

– Abeille ! murmura la mourante en frissonnant.

– Oui, continua M. de Lamothe-Houdon, c'est grâce à vous qu'elle va mieux maintenant ; c'est grâce à vos excellents conseils que la vie de notre chère enfant est presque assurée. Vous ne laisserez pas votre œuvre inachevée, ma chère Rina, et alors, si Dieu vous rappelle à lui, vous ne partirez pas seule, car il me fera bien la grâce de me rappeler aussi.

– Monsieur le maréchal, dit la princesse, dans les yeux de laquelle la bonté de son mari faisait rouler des larmes d'attendrissement, je suis indigne de votre affection, et voilà pourquoi je vous supplie de m'entendre.

– Non, Rina, je n'entendrai rien, je n'écouterai rien. Dors en paix, mon enfant, et que Dieu bénisse ton sommeil !

Les larmes qui coulaient depuis un moment dans les yeux de la princesse jaillirent si abondamment, qu'elles inondèrent la main dans laquelle le maréchal tenait la main de sa femme.

– Tu pleures, ma Rina ! dit-il d'une voix émue ; as-tu donc quelque chagrin que je puisse soulager ?

– Oui, fit de la tête la mourante, un grand chagrin, une profonde douleur.

– Parle, mon amie.

– Avant tout, monsieur le maréchal, dit la princesse en dégageant sa main de celle de son mari et en tirant de sa poitrine une petite clef d'or suspendue à son collier, prenez cette clef et ouvrez mon chiffonnier.

Le maréchal prit la clef, se leva et alla ouvrir le chiffonnier.

– Tirez à vous le second tiroir, continua madame de Lamothe-Houdon.

– C'est fait, dit le maréchal.

– Vous devez voir un paquet de lettres entouré d'un ruban noir ?

– Le voici, dit le maréchal en soulevant le paquet et en le montrant à la princesse.

– Prenez-le et venez vous asseoir près de moi.

Le maréchal exécuta ce commandement.

– Ce paquet de lettres renferme ma confession, dit la pauvre femme.

Le maréchal avança la main pour tendre les lettres à sa femme ; mais celle-ci, les repoussant, dit :

– Lisez-les, car je n'aurais pas la force de vous en dire le contenu.

– Que contiennent ces lettres ? demanda le maréchal troublé.

– L'aveu et la preuve de toutes mes fautes, monsieur le maréchal.

– Alors, dit le maréchal avec émotion, permettez-moi de remettre cette lecture à une autre occasion. Vous êtes trop faible en ce moment pour vous occuper de vos fautes, et j'attendrai votre guérison.

Puis, entrouvrant sa redingote, il mit les lettres dans sa poche.

– Mais je vais mourir, monsieur le maréchal, dit la princesse d'une voix déchirante, et je ne veux pas aller à Dieu avec un si lourd fardeau sur la conscience.

– Si Dieu vous appelle à lui, Rina, murmura le maréchal d'une voix triste, que Dieu vous pardonne au ciel comme je vous pardonne sur la terre toutes les fautes que vous avez pu commettre.

– Mais ce sont plus que des fautes, monsieur le maréchal, continua d'une voix presque éteinte madame de Lamothe-Houdon, ce sont des crimes, et je ne veux pas quitter la terre sans vous en

avoir fait l'aveu ; car c'est votre honneur que j'ai honteusement souillé, monsieur le maréchal.

– Assez, Rina ! s'écria le maréchal en frissonnant. Assez, assez ! ajouta-t-il en adoucissant sa voix. Je vous répète que je ne veux rien entendre. Je vous pardonne et je vous bénis, et j'appelle sur votre tête toute la miséricorde divine.

Les larmes de la reconnaissance jaillirent encore une fois des yeux de la princesse. Elle tourna les yeux vers le maréchal, et, le regardant avec une ineffable expression d'attendrissement et d'admiration, elle lui dit :

– Voulez-vous me donner la main ?

Le maréchal tendit ses deux mains. La princesse prit une de ses mains dans les siennes, l'éleva à la hauteur de ses lèvres ; puis, l'embrassant avec ferveur, elle dit, en proie à une sorte d'extase, d'exaltation religieuse :

– Dieu m'appelle à lui… Je vais prier pour vous !

Puis, laissant retomber sa tête sur l'oreiller, elle ferma doucement les yeux et passa sans transition de la veille au sommeil éternel avec la sérénité majestueuse d'un beau jour d'été s'éteignant dans les ombres de la nuit.

– Rina ! Rina ! ma pauvre et chère bien-aimée ! s'écria le maréchal en proie aux émotions de toute nature dans lesquelles l'avait plongé cette scène ; ouvre les yeux, regarde-moi, réponds-moi, je t'ai pardonné, je te pardonne, pauvre femme ! m'entends-tu ? je te pardonne !

Il était tellement habitué au mutisme de la princesse, que, ne voyant rien qui annonçât la mort sur ce visage qui respirait le calme et la douceur, il l'attira à lui et la baisa au front.

Mais, en sentant le froid de marbre de ce front, en mettant ses lèvres sur ces lèvres glacées, et en ne sentant plus son haleine, il comprit que c'en était fait de sa malheureuse femme ; et, laissant retomber lentement la tête sur l'oreiller, il leva les deux mains au-dessus d'elle en disant :

– Quoi que tu aies fait, je te pardonne à cette heure suprême, pauvre et faible créature ! Quelle que soit ta faute ou quel que soit ton crime même, j'appelle sur ta tête les bénédictions de Dieu.

À ce moment, une petite voix d'enfant se fit entendre.

– Mère ! mère ! criait cette voix, je veux te voir.

C'était la voix d'Abeille, qui attendait avec anxiété dans le boudoir la fin de la conférence de la maréchale avec son mari.

Les deux sœurs entrèrent précipitamment dans la chambre à coucher, car Régina accompagnait Abeille.

– N'entrez pas, n'entrez pas, mes enfants ! cria le maréchal d'une voix entrecoupée de sanglots.

– Je veux voir maman, dit en pleurant Abeille, qui se précipita vers le lit de la princesse.

Mais le maréchal lui barra le passage ; il la prit dans ses bras, et, la conduisant à la princesse Régina :

– Emmenez-la, au nom du ciel, mon enfant ! dit-il.

– Comment va-t-elle ? demanda Régina.

– Mais mieux, elle est endormie, dit le maréchal d'un ton de voix qui démentait ses paroles ; emmenez Abeille.

– Mère est morte ! gémit l'enfant.

La princesse Régina, d'un bond, avec Abeille dans les bras, se trouva près du lit de la maréchale.

– Malheureux enfants ! dit M. de Lamothe-Houdon en poussant un soupir de douleur ; vous n'avez plus de mère.

Ce fut un seul cri des deux sœurs.

À ce cri, la marquise de la Tournelle et la femme de chambre, suivies de l'abbé Bouquemont, entrèrent dans l'appartement.

En voyant le visage hypocrite de l'abbé Bouquemont, le maréchal sembla oublier son émotion pour ne se souvenir que de celle de la princesse au moment où l'abbé avait quitté la chambre à coucher. Il alla vers le prêtre, et, le regardant d'un air sévère, il lui dit d'une voix grave :

– C'est vous, monsieur, qui remplacez monseigneur Coletti ?

– Oui, monsieur le maréchal, dit le prêtre.

– Eh bien, monsieur, votre devoir est rempli ; la femme que vous venez de confesser est morte.

– Si M. le maréchal le permet, dit l'abbé, je passerai la nuit à veiller le corps de la malheureuse princesse.

– C'est inutile, monsieur, je compte prendre ce soin moi-même.

– Mais, d'habitude, monsieur le maréchal, insista l'abbé, qui se voyait congédié pour la seconde fois de la journée, c'est à un ecclésiastique que revient ce funèbre office.

– C'est possible, monsieur l'abbé, dit le maréchal d'un ton qui n'admettait pas de réplique ; mais je vous répète que votre présence ici est désormais inutile ; j'ai donc l'honneur de vous saluer.

Puis, tournant le dos à l'abbé Bouquemont, il revint rejoindre les deux sœurs, qui baisaient en sanglotant les mains de leur mère, pendant que l'abbé, furieux de la réception, enfonçait impertinemment son chapeau sur sa tête, à la manière de Tartufe sortant, gros de menaces, de la maison d'Orgon :

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître !

et sortait en fermant violemment derrière lui la porte du boudoir. Ce procédé sans doute eût mérité une correction ; mais le maréchal de Lamothe-Houdon était trop absorbé en ce moment pour remarquer l'impertinente sortie de l'abbé Bouquemont.

La nuit s'était faite pendant ce temps, et l'on voyait à peine clair dans l'appartement de la princesse. Un silence de mort planait dans toute la chambre.

On vint annoncer que le dîner était servi ; mais le maréchal n'y voulut pas prendre part. Il congédia tout le monde après qu'on lui eut apporté une lampe, et, une fois seul, il s'installa près du chiffonnier devant lequel s'appuyait d'habitude la princesse ; puis, tirant de sa poche le paquet de lettres, il dénoua d'une main tremblante le ruban qui l'entourait et commença à lire d'un œil que la douleur rendait trouble.

La première lettre était de lui ; elle était écrite du bivouac, la veille d'une bataille ; la seconde était écrite d'un champ, le lendemain d'une victoire ; toutes portaient la date de la guerre ; un mot les résumait toutes : « Quand reviendrons-nous en France ? » En d'autres termes, toutes les lettres du mari constataient son absence, indiquaient l'abandon et l'isolement de sa femme.

Telle fut la porte par laquelle le malheur entra dans la vie de la princesse : son absence à lui, son isolement à elle.

Il s'arrêta un moment, en voyant une autre écriture que la sienne, comme si, avant d'aller plus loin, il devait déjà bien comprendre le chemin qu'il avait parcouru ; dans ce chemin-là, il entrevit sa femme, c'est-à-dire un être faible entre tous, errant seule, sans soutien, sans appui, à la merci du premier loup dévorant.

Il se tourna vers le cadavre, et, allant à lui :

– Pardon, chère femme ! dit-il ; mais la première faute est ma faute ; que Dieu me pardonne, je la prends pour moi.

Il revint s'asseoir près du chiffonnier et commença la lecture des

lettres de M. Rappt.

Chose étrange ! comme s'il eût instinctivement prévu que, derrière cette faute, il y avait un crime, la connaissance de son déshonneur ne produisit pas sur lui l'effet terrible qu'elle produit d'ordinaire sur tout homme, quel que soit son tempérament, en pareille situation. Sans doute, son front se couvrit de honte ; sans doute, il tressaillit tout le temps que dura cette lecture ; sans doute, s'il eût tenu dans ses mains le comte Rappt, il l'eût infailliblement étouffé ; mais la révélation de son malheur, qui se traduisait en haine contre son protégé, se traduisit en compassion pour sa femme. Il la plaignit sincèrement, avec tendresse et sincérité ; il s'accusa d'être l'auteur propre de son déshonneur, le traître de lui-même, et il appela encore de loin sur le cadavre toute la compassion de Dieu.

Tel fut le double effet produit sur le maréchal après la première lettre de M. Rappt : compassion à l'endroit de sa femme ; indignation à l'endroit de son protégé ; la femme avait trompé son mari ; l'aide de camp avait trahi son maître.

Il continua cette sinistre lecture, le cœur oppressé, déchiré par mille tortures.

Il ne lut d'abord que des paragraphes des premières lettres. Aucun malheur ne lui était annoncé ; et cependant, par intuition, par divination pour ainsi dire, il comprenait qu'il avait un malheur plus grand à apprendre, et il feuilletait d'une main fiévreuse toutes les lettres. Il les dévorait en quelque sorte, comme l'homme qui voit le canon braqué sur lui et qui se jette au-devant du boulet.

Il poussa un cri terrible, indicible, formidable, quand il en arriva à ces mots :

« Nous appellerons notre fille *Régina.* Ne sera-t-elle pas comme toi, d'une beauté royale ? »

La foudre ne fait pas plus de ravage par où elle passe que cette ligne n'en produisit sur le maréchal de Lamothe-Houdon. Ce ne fut plus son cœur d'amant ou de mari, ou même de père, qui se souleva de toute sa hauteur en lisant ces mots, ce fut son cœur d'homme, son respect humain, sa conscience. Il lui sembla qu'il n'était plus lui-même, ou qu'il était lui-même criminel rien que pour avoir côtoyé le crime. Il oublia qu'il avait été trahi comme époux, trahi comme maître, trahi comme ami, trahi comme père. Il oublia enfin son déshonneur et son malheur pour ne songer qu'à cette monstruosité révoltante, le mariage de l'amant avec la fille de sa maîtresse, le parricide effronté, turpide, impuni ! Il se retourna l'œil plein de colère vers le lit ; mais, en voyant le

cadavre de sa femme, les deux mains croisées, le front de la morte levé vers le ciel, dans l'attitude du recueillement solennel, ses yeux prirent l'expression d'un profonde douleur, et il s'écria d'une voix déchirante :

– Ah ! qu'avez-vous fait, malheureuse femme !

Puis, reprenant les lettres, il essaya de bien recouvrer son sang-froid pour les lire jusqu'au bout. Tâche épouvantable à laquelle il eût bientôt renoncé si une autre pensée, la pensée d'un second malheur ne fût venue l'assaillir.

Nous avons montré, dans l'atelier de Régina, pendant que Pétrus faisait son portrait, et nous avons revu tout à l'heure, dans la chambre mortuaire, la petite Abeille. C'est la naissance de cette enfant qui préoccupait en ce moment le maréchal. Il l'avait, pour ainsi dire, mise au monde ; elle était née sous ses yeux, elle avait grandi auprès de lui, il l'avait, encore tout enfant, promenée en la tenant par la main, sur son grand cheval de bataille, et c'était un spectacle adorable et dont il était fier, de voir aux Tuileries le vieux maréchal jouant au cerceau avec la petite fille. L'extrême enfance est plus sympathique à la vieillesse que la jeunesse et l'âge mûr. Les cheveux blonds de l'enfance s'harmonisent mieux avec les cheveux blancs du vieillard.

Abeille avait donc été la couronne de vieillesse du maréchal, le dernier chant qu'il avait entendu, le dernier parfum qu'il avait respiré ; il l'aimait comme le suprême sourire de sa vie, comme le dernier rayon de son couchant. « Où est Abeille ? pourquoi Abeille n'est-elle pas là ? Comment l'a-t-on laissée sortir par un temps pareil ? Qui s'est permis de faire parler Abeille ? Pourquoi n'ai-je pas entendu chanter Abeille une seule fois aujourd'hui ? Abeille est donc triste ? Abeille est donc malade ? » Et, du matin au soir, on n'entendait retentir que le nom d'Abeille ; elle était comme le souffle vivifiant de la maison ; où elle n'était pas, on devenait triste ; où elle arrivait, la gaieté entrait avec elle.

Ce fut donc avec une terreur indicible que le maréchal reprit la lecture de ces lettres, qui l'avait déjà si profondément ravagé.

Hélas ! rien ne devait demeurer debout autour de ce pauvre vieillard ! Il avait vu peu à peu tomber comme des châteaux en ruine toutes ses croyances. Une seule lui restait, et il allait la voir s'évanouir comme les autres. Oh ! destin mauvais ! cet homme avait la beauté, la bonté, le courage, l'honneur, la fierté, tout ce qui fait l'homme grand et heureux ; il ne lui avait rien manqué pour avoir l'amour, et voici qu'à la fin de sa vie, il lui était donné de subir des tortures près desquelles eussent pâli celles des plus

grands coupables.

Quand il fut certain de son sort, quand il eut constaté son décès moral, c'est-à-dire la mort de sa foi, il se voila la face et pleura amèrement.

Les larmes sont bienfaisantes. Elles changent le poison en miel et calment les blessures de l'âme.

Quand il eut bien longtemps pleuré, il se leva, et, debout au chevet du cadavre, il parla ainsi :

– Je t'ai aimée, bien aimée, ô Rina !... et j'étais entre tous bien digne d'être aimé de toi. Mais le chariot de la vie m'a entraîné rapidement, et, ne regardant que devant moi dans le nuage de poussière que je soulevais, je n'ai pas vu à côté de moi la pauvre plante que j'écrasais. Tu as appelé ; je ne suis pas venu à ton secours, et tu as pris pour te relever la première main qu'on te tendait. C'est ma faute, Rina, c'est ma très grande faute, et je m'en accuse devant ton cadavre, et j'en demande pardon à Dieu. De là sont nées toutes tes infortunes, de là sont nés tous nos malheurs... Ainsi tu auras payé de ta vie ma première faute, et je paierai de la mienne ton dernier crime. Dieu a été sévère pour toi, pauvre femme ! C'était moi qui devais expier le premier. Mais il est un complice de tous nos malheurs, et celui-là n'avait pas d'excuse. Lui n'était qu'un larron, un méchant sans honneur et sans foi, un vil traître qui t'a tirée d'un sentier épineux pour te jeter dans un abîme ; celui-là, Rina, par le pardon que j'appelle sur ta tête, celui-là sera châtié comme un imposteur et un lâche ; et quand j'aurai accompli cette œuvre de justice, alors, Rina, j'irai demander à Dieu, s'il n'a pas encore désarmé sa colère, de la faire tomber tout entière sur moi... Adieu donc, pauvre femme ! ou plutôt au revoir, car le corps survit peu à la mort de l'âme.

Après cette oraison, le vieillard se dirigea vers le chiffonnier, prit les lettres, les fourra dans sa poche, et il allait sortir, quand il vit soulever la portière de la chambre à coucher et s'avancer dans l'ombre un homme qu'il ne reconnut pas tout d'abord.

Il fit un pas vers lui : c'était le comte Rappt.

CCCXXIII

Où l'étoile de M. Rappt commence à pâlir.

– Lui ! murmura sourdement, en voyant le comte Rappt, le maréchal de Lamothe-Houdon, dont le visage prit une expression sinistre, ce visage qui d'ordinaire n'exprimait que la douceur. Lui ! répéta-t-il en jetant sur le comte des yeux étincelants et en le regardant à la façon dont le tonnerre doit regarder le champ qu'il va enflammer.

Le comte Rappt, nous l'avons vu à l'œuvre, était brave, hardi, audacieux, plein de sang-froid et de courage, et cependant, explique qui pourra ce phénomène, son sang-froid, son courage, sa hardiesse et son audace tombèrent tout à coup devant le maréchal comme les remparts d'une ville assiégée devant l'ennemi vainqueur ! Tant d'éclairs jaillirent des yeux du vieillard outragé, tant de menaces terribles lança son regard, que le comte, sans rien deviner, fit toute espèce de conjectures et frissonna involontairement.

Il crut M. de Lamothe-Houdon devenu fou après la mort de sa femme. Il attribua la fixité de son regard à l'égarement, il prit sa colère pour du désespoir, et il songea à le consoler. Il essaya donc de recouvrer tout le calme nécessaire pour exprimer convenablement le chagrin que lui faisait éprouver la mort de la princesse et la part qu'il prenait à la douleur du maréchal.

Il s'avança vers M. de Lamothe-Houdon en inclinant la tête, en signe de tristesse et de compassion. Le maréchal lui laissa faire trois ou quatre pas dans la chambre.

M. Rappt dit, d'une voix qu'il s'efforça de rendre émue :

– Maréchal, croyez que je suis profondément touché du malheur qui vous arrive !

Le maréchal le laissa dire.

M. Rappt continua :

– Le malheur a cela de consolant, du moins, qu'il nous rend plus chers les amis qui nous restent.

Le maréchal garda le silence. Le comte poursuivit :

– En cette triste circonstance, comme en toute autre, croyez bien, monsieur le maréchal, que je suis tout à votre service.

C’en était trop ! En entendant ces paroles, M. de Lamothe-Houdon bondit.

– Qu’avez-vous, monsieur le maréchal ? s’écria le comte Rappt épouvanté.

– Ce que j’ai, misérable ? murmura à demi-voix le maréchal en s’avançant vers le comte.

Celui-ci recula de deux ou trois pas.

– Ce que j’ai, infâme, traître, lâche ? continua le maréchal en regardant le comte comme s’il eût voulu le dévorer.

– Monsieur le maréchal… s’écria le comte Rappt, qui commençait à entrevoir la vérité.

– Traître ! infâme ! répéta M. de Lamothe-Houdon.

– J’ai peur, monsieur le maréchal, dit, en se dirigeant vers la porte, le comte Rappt, que votre profonde douleur n’occasionne un trouble dans votre raison, et je vous demande la permission de me retirer.

– Vous ne sortirez pas d’ici ! dit le maréchal en sautant du côté de la porte et en lui barrant le passage.

– Monsieur le maréchal, objecta le comte en montrant du doigt le lit mortuaire, une scène pareille dans un lieu semblable, quelle qu’en soit la cause, ne saurait être plus de votre goût que du mien. Je vous prie de me laisser sortir.

– Non ! dit le maréchal, c’est ici que j’ai appris l’offense ; c’est d’ici que doit partir la réparation.

– Si je comprends, monsieur le maréchal, dit froidement le comte, vous avez, pour une raison ou pour une autre, une explication à me demander. Je suis à vos ordres, mais, je vous le répète, dans un autre moment et dans un autre lieu.

– À cette heure et ici ! répondit le maréchal d’une voix si impérieuse, qu’elle ne souffrait pas de réplique.

– Comme vous voudrez, dit laconiquement le comte.

– Connaissez-vous cette écriture ? demanda le maréchal en tendant au comte Rappt le paquet de lettres.

Le comte prit les lettres, les regarda et pâlit.

– Ainsi, continua le maréchal, vous vous reconnaissez pour l’auteur de ces lettres ?

– Oui, répondit sourdement le comte.

– Ainsi, la princesse Régina est votre fille ?

Le comte cacha son front dans ses mains ; on eût dit qu’il

cherchait à éviter la foudre qui, depuis son entrée dans la chambre mortuaire, grondait au-dessus de sa tête.

– Ainsi, poursuivit le maréchal de Lamothe-Houdon, qui semblait ne pas pouvoir prononcer ces paroles, ainsi votre fille… est… votre… femme ?

– Devant Dieu, elle restée ma fille, monsieur le maréchal ! s'écria vivement le comte.

– Traître ! infâme !… murmura le maréchal. Un être que j'ai tiré de la boue, que j'ai accablé de bienfaits, dont j'ai serré loyalement la main pendant vingt années, le voilà qui entre dans ma famille comme un honnête homme, et qui, pendant vingt ans, me pille comme un voleur ! Misérable ! mais une crainte, un remords n'est donc jamais entré dans votre cœur ! Votre âme est donc un bourbier fétide où l'air pur n'a jamais pénétré ! Traître ! voleur de mon bien ! assassin de mon bonheur !… Et la pensée ne vous est pas venue un moment que je pouvais tout apprendre, et que j'aurais à vous demander un terrible compte de vos vingt années de mensonge et d'infamie !

– Monsieur le maréchal… bégaya le comte Rappt.

– Taisez-vous, misérable ! dit durement M. de Lamothe-Houdon, et écoutez-moi jusqu'au bout. C'est moi qui vous ai appris à tenir une épée.

Le comte ne répondit pas.

– Est-ce moi, oui ou non ? demanda le vieillard.

– C'est vous, monsieur le maréchal, répondit le comte.

– Vous connaissez donc, continua le maréchal d'un ton bref, la façon dont je puis m'en servir.

– Monsieur le maréchal… interrompit le comte.

– Taisez-vous, vous dis-je ! – Je suis donc sûr de vous tuer.

– Vous pouvez me tuer tout de suite, monsieur le maréchal, s'écria le comte Rappt ; car, sur mon honneur, je ne me défendrai pas contre vous.

– Vous refuserez de vous battre contre un vieillard, dit en ricanant sourdement le maréchal, par respect pour ses cheveux blancs, n'est-ce pas ?

– Oui, dit résolument le comte.

– Mais, malheureux que vous êtes, dit le vieillard en avançant vers le comte, les deux bras croisés et se redressant de toute la hauteur de sa taille imposante ; ignorez-vous donc que la colère donne des forces surhumaines ; et que, si ce bras, continua-t-il en

allongeant le bras droit et en le mettant sur l'épaule du comte, et que, si ce bras s'appesantissait sur vous, il vous forcerait à vous courber à terre ?

Soit que le poids du bras du vieillard fût véritablement d'une lourdeur extraordinaire, soit que la colère lui eût donné, ainsi qu'il le disait, des forces surhumaines, les jambes du comte fléchirent, et il tomba à genoux sur le tapis au chevet du lit de la morte !

– C'est cela, à genoux ! dit sévèrement le maréchal, c'est la posture qui convient aux méchants et aux traîtres ! Maudit sois-tu, toi qui as apporté dans ma maison le mensonge et la honte ! Maudit sois-tu, toi qui m'as abreuvé d'outrages, toi qui m'as enseigné la haine, toi qui, par ton offense, me fais douter de l'humanité tout entière, maudit sois-tu !

Ô désolation ! cet homme vaillant, cet honnête homme, en s'approchant du comte pour le souffleter, pâlit et tomba sur le tapis, comme si le misérable traître qu'il menaçait et qu'il allait punir l'eût renversé.

Un sourire de joie passa sur les lèvres du comte et illumina son visage. Il regarda le vieillard à terre comme le bûcheron regarde le chêne abattu.

Il se pencha vers lui et l'examina froidement, comme le médecin examine le cadavre.

– Monsieur le maréchal, dit-il à demi-voix.

Mais le vieillard ne l'entendit pas.

– Monsieur le maréchal, répéta-t-il à voix basse en le secouant légèrement.

Mais M. de Lamothe-Houdon resta immobile et silencieux.

Le comte Rappt étendit sa main sur la poitrine du maréchal : son front se rembrunit en sentant les battements du cœur.

– Il vit ! murmura-t-il en le regardant d'un œil hagard.

Puis, se levant brusquement, il tourna les yeux de côté et d'autre, cherchant je ne sais quoi – quelque instrument de mort, sans doute.

Mais cette chambre de femme ne contenait ni pistolet, ni poignard, ni arme d'aucune sorte.

Il s'approcha du lit de la morte et tira vivement à lui le drap qui la recouvrait ; mais, à son grand effroi, le bras droit de la morte se releva, tenant le coin du drap.

Il recula épouvanté !

À ce moment, une ombre se dressa devant lui.

– Que faites-vous ici ? dit-elle.

Il frissonna en reconnaissant la voix de la princesse Régina.

– Rien ! répondit-il durement en lançant un regard terrible à la princesse.

Et il sortit brusquement, laissant la pauvre Régina entre le cadavre de sa mère et le corps inanimé du maréchal de Lamothe-Houdon.

La princesse sonna, et Grouska arriva, suivie du valet de chambre du maréchal.

On fit revenir le vieillard à lui et on le transporta dans sa chambre à coucher, où les soins de son médecin, accouru en toute hâte, le rappelèrent bientôt à la vie.

Il regarda tout autour de lui en disant :

– Où est-il ?

– Qui, mon père ? demanda la princesse.

Ce mot de père, que Régina lui donnait, fit frissonner le maréchal.

– Ton mari… dit-il avec effort, le comte Rappt.

– Désirez-vous lui parler ? demanda la princesse.

– Oui, répondit M. de Lamothe-Houdon.

– Je vous l'enverrai dès que vous serez mieux.

– Je vais tout à fait bien, dit le maréchal en se relevant et en se redressant fièrement.

– Je vais vous l'envoyer, mon père, dit la princesse en cherchant à deviner dans les yeux du vieillard ce qu'il pouvait avoir à dire, en ce moment, au comte Rappt.

Elle quitta la chambre à coucher, et, un instant après, le comte Rappt parut.

– Vous désirez me parler ? dit-il d'un ton sec.

– Oui, répondit laconiquement le maréchal. Je me suis laissé entraîner, tout à l'heure, envers vous, à des menaces et à des violences inutiles ; je n'avais qu'une parole à vous dire, et c'est la seule que je ne vous ai pas dite.

– Je suis à vos ordres, monsieur le maréchal, répondit le comte.

– Vous daignerez vous battre avec moi ? fit dédaigneusement le vieillard.

– Oui, répondit résolument le comte.

– À l'épée, naturellement ?

– À l'épée.

– Sans témoins ?

– Sans témoins, monsieur le maréchal.

– Ici, dans le jardin ?

– Où il vous plaira, monsieur le maréchal.

Le maréchal jeta un regard sévère sur le comte.

– Vous avez bien vite changé de résolution, dit-il.

– J'ai reconnu, monsieur le maréchal, que mon refus était une nouvelle injure, répondit le comte.

– Vous me ferez peut-être l'outrage de ne pas vous défendre ?

– Je me défendrai, monsieur le maréchal… je vous le jure !… ajouta-t-il.

– À votre guise, monsieur. Mais, que vous vous défendiez ou non, je ne vous ferai pas de quartier.

– Que la volonté de Dieu soit faite ! dit hypocritement le comte en levant les yeux au ciel avec une onction dont l'abbé Bouquemont eût été fier.

– Quant au jour, reprit le maréchal, ce sera le jour même des obsèques de madame la maréchale. Nous laisserons s'accomplir les funérailles, et, au retour, nous nous retrouverons dans le rond-point du jardin. Tenez-vous donc prêt pour cette heure.

– Je serai prêt, monsieur le maréchal.

– Bien ! fit de la tête M. de Lamothe-Houdon en tournant le dos au comte.

– Vous n'avez plus rien à me dire, monsieur le maréchal ? demanda celui-ci.

– Non ! répondit le vieillard. Vous pouvez vous retirer.

Le comte s'inclina respectueusement et sortit.

Sur le seuil de la porte, il trouva la princesse Régina.

– Vous ici ? s'écria-t-il.

– Oui ! dit à voix basse la princesse. J'ai écouté, j'ai entendu, je sais tout ! Vous allez vous battre avec le maréchal.

– En effet, dit le comte froidement.

– Vous allez tuer ce vieillard, continua Régina.

– Peut-être, dit le comte.

– Vous êtes infâme ! s'écria la princesse.

– Et plus infâme encore que vous ne croyez, princesse ; car je

compte, avant le duel, renseigner le maréchal sur tout ce qu'il ignore.

– Que voulez-vous dire ? demanda avec effroi la princesse.

– Veuillez passer chez vous et je vais vous en instruire, dit le comte Rappt, le lieu où nous sommes ne me paraissant pas convenable pour un pareil entretien.

– Je vous suis, répondit la princesse.

Nous dirons dans le chapitre suivant le résultat de la conversation du comte Rappt et de la princesse Régina.

CCCXXIV

Entretien de M. le comte et de madame la comtesse Rappt.

– Parlez, monsieur ! s'écria la princesse après avoir laissé retomber la portière de la chambre à coucher et s'être jetée dans un fauteuil.

– C'est une triste conversation que nous allons avoir ensemble, dit M. Rappt en affectant le plus profond chagrin.

– Quelle qu'elle soit, interrompit la princesse, veuillez l'entamer ; je suis résignée à tout entendre.

– Je me bats, ainsi que vous l'avez dit, commença le comte Rappt, après-demain, avec le maréchal de Lamothe-Houdon. La pauvre Régina frissonna de tous ses membres.

M. Rappt continua, sans paraître remarquer l'émotion de la princesse :

– Quel résultat supposez-vous que puisse avoir ce duel ?

– Monsieur, s'écria la princesse en pâlissant, votre question est horrible et je n'y ferai pas de réponse.

– Cependant, reprit le comte en la regardant avec son plus méchant sourire, étant démontrée une fois la nécessité absolue de ce combat, vous devez former des vœux pour l'un ou pour l'autre des deux combattants.

– La nécessité de ce duel ne m'est pas démontrée, dit la princesse Régina en se cachant le visage.

– En voyant la rougeur de votre visage, Régina, je suis certain du contraire. Je vous connais ; je connais la noblesse de votre cœur ; je sais que rien de ce qui touche à l'honneur ne vous est étranger, et qu'à ma place vous eussiez agi de même.

– Ô honte ! murmura à voix basse la pauvre femme.

– Ne revenons pas sur les causes, dit M. Rappt, et parlons des effets. Je me bats avec le maréchal. Pour qui formez-vous des vœux ? Telle est la question que j'ai l'honneur de vous adresser.

– Monsieur, je refuse formellement de répondre.

– Il le faut, cependant, princesse ; car de votre réponse va dépendre le bonheur ou le malheur de votre vie.

– Que voulez-vous dire ?

– Je ne m'expliquerai pas davantage avant de connaître votre réponse.

– Monsieur, votre insistance est atroce, et je suis obligée de vous rappeler que ma mère est morte aujourd'hui.

– Je m'en souviens, Régina, en songeant que je me bats après-demain.

– Qu'y puis-je ? s'écria d'une voix désespérée la princesse. Voulez-vous que j'aille trouver le maréchal, que je me jette à ses pieds, que je le supplie de renoncer à ce combat ?

– Vous ne me comprenez pas, princesse, reprit le comte Rappt en regardant la pauvre femme d'un air hautain. Vous ai-je donné le droit de douter de mon courage, et pensez-vous que je sois assez lâche pour prier une femme d'arranger mes affaires d'honneur ? Je vous demande tout simplement de formuler un vœu quelconque.

– Taisez-vous ! s'écria Régina en tressaillant.

– Je vous prie, en un mot, de me dire lequel vous souhaitez de voir mourir, de votre père ou du mari de votre mère ?

– C'est infâme, murmura en pleurant la princesse.

– C'est infâme ! répéta froidement le comte, j'en conviens ; mais qu'y voulez-vous faire ? Cela est. Répondez-moi donc.

– Monsieur, dit la princesse d'une voix suppliante et en joignant les mains, au nom de ma mère, je vous conjure de ne pas exiger de moi une réponse sur ce sujet.

– Je vous répète, Régina, que votre vie et la mienne dépendent de la réponse que vous allez me faire. J'insiste donc.

– Vous le voulez ? s'écria la jeune femme en le regardant fixement et en se levant peu à peu pour aller à lui.

– Je l'exige, Régina !... pardon, je vous en supplie !

– Soit, dit la princesse en s'avançant vers le comte, les bras croisés. Puisque vous l'exigez, voici ma réponse : je vous hais...

– Régina ! Régina, répéta le comte en devenant pourpre, prenez garde !

– Je ne crains rien, dit Régina, car je n'ai que vous à craindre, et vous savez depuis longtemps à quoi vous en tenir sur ce sujet.

– Régina, la patience a des bornes !

– À qui le dites-vous, monsieur ? Est-ce que je ne connais pas les bornes de la patience, puisque vous êtes chez moi et que je vous écoute !

– Régina, je puis vous perdre ou vous sauver.

– Vous n’avez qu’une façon de me sauver, monsieur, dit fièrement la jeune femme : c’est de mourir !

– Régina, dit le comte en sautant sur la princesse comme s’il eût voulu l’étouffer.

Mais celle-ci, le regardant d’un œil froid, l’arrêta en disant :

– Eh bien, qu’y a-t-il, mon père ?

Le comte Rappt recula.

– Écoutez-moi, dit-il.

– Je ne veux plus vous entendre.

– Il le faut, cependant.

Régina sauta sur le cordon de la sonnette.

– N’appelez pas, dit le comte en devenant blême ; je vais me retirer. Mais, en sortant d’ici, je vais aller faire ma confession entière au maréchal.

– Que voulez-vous dire ? demanda la princesse en se rapprochant de lui.

– Le maréchal vous croit sa fille, dit le comte. Je vais le détromper.

– Monsieur ! s’écria la pauvre femme ; si vous avez jamais eu la moindre notion du bien et du mal, vous n’en ferez rien.

– Je le ferai comme j’ai l’honneur de vous le dire, fit le comte en se retournant et se dirigeant vers la porte.

– Monsieur, monsieur, s’écria Régina en allant à lui, que voulez-vous, qu’exigez-vous de moi en échange du repos de cet honnête homme ?

Le comte se retourna en souriant imperceptiblement.

– Vous voyez bien, dit-il, qu’il est nécessaire que nous causions.

– Je vous écoute.

– Je ne reviendrai pas sur la question de vos vœux, reprit le comte d’un air railleur ; vous m’avez édifié suffisamment là-dessus ; je voulais savoir, ajouta-t-il, avant de mourir – car vous pensez bien que je ne me défendrai pas contre ce vieillard –, je voulais savoir, dis-je, si vous n’auriez pas, après ma mort, un peu d’indulgence pour mes fautes, voyant que je les ai si courageusement expiées. C’était votre opinion à ce sujet que je voulais connaître, pour ainsi dire, d’outre-tombe ! L’homme qui vous parle, Régina, si criminel qu’il soit, vous a donné la vie. Je voulais savoir, non si vous regretteriez votre père (hélas ! je ne mérite pas vos regrets !), mais si vous le plaindriez, si vous

l'absoudriez au fond de votre âme. Je voulais enfin savoir, au moment de mourir, si la pensée ne vous viendrait pas que j'étais plus malheureux, plus misérable, si vous voulez, que méchant, et si je n'étais pas digne, par ma mort, d'obtenir le pardon de ma vie. Tel était mon but, Régina ! Excusez-moi de ne vous l'avoir pas expliqué plus clairement.

Ces mots, débités avec plus d'emphase que de sentiment, attendrirent cependant la princesse Régina.

Et c'est ici le cas ou jamais, chers lecteurs, de remarquer la bonté des femmes et la méchanceté des hommes. Voici une créature bonne, honnête, foncièrement honnête, franche jusqu'à la cruauté, loyale jusqu'à la barbarie ; voici une femme, disons-nous, qui vient de prononcer ces terribles paroles : « Vous n'avez qu'une façon de me sauver la vie, c'est de mourir ! » Eh bien, cette femme s'attendrit devant cet homme. Son cœur s'émeut en entendant le rôle débité par le comédien, elle s'étudie, elle s'interroge : n'a-t-elle pas été sévère, dure, injuste envers cet homme qui, au bout du compte, est son père ? Telle est l'émotion qui la saisit, en entendant le couplet chanté par cet histrion.

– Monsieur le comte, dit-elle, pardonnez-moi la dureté de mes paroles. Je suis mortelle et n'ai point de souhaits à former. Je m'en rapporte et je me soumets à la justice divine.

Un sourire de satisfaction illumina le visage du comte.

– Régina, dit-il, je vous remercie de ces bonnes paroles ; mais soyez sûre que j'en suis digne ! La parole de l'homme qui va mourir est sacrée : Régina, pardonnez-moi ma vie et ayez pitié de ma mort.

– Que souhaitez-vous de moi, monsieur ? demanda la princesse.

– Rien que de très simple, Régina, votre bonheur !

– Je ne vous comprends pas, dit en rougissant la bien-aimée de Pétrus.

– Régina, reprit le comte Rappt du ton le plus affable, quelque faute que j'aie pu commettre, je vous ai toujours aimée comme ma fille, et, si vous en avez douté parfois, c'est ma faute bien plus que la vôtre. Je ne songe donc qu'à vous, à cette heure solennelle, et je veux assurer votre félicité.

– Expliquez-vous, monsieur, dit la princesse qui, instinctivement, pressentait le but de M. Rappt.

– Vous aimez, dit celui-ci, un des hommes les plus recommandables que je sache. Depuis la dernière causerie que nous avons eue ensemble à son sujet, j'ai pris des informations sur

son compte, et j'ai appris que votre amour ne pouvait être mieux placé.

– Monsieur, s'écria la princesse, plus je vous écoute, moins je vois où vous en voulez venir.

– Nous y arrivons, répondit le comte. Je vous demande, pour prix du sacrifice de ma vie, de me fournir, d'ici à demain, l'occasion d'un entretien avec ce jeune homme.

– Vous n'y songez pas ! interrompit la princesse.

– Pardonnez-moi, princesse, je ne songe qu'à cela depuis que j'ai l'honneur de causer avec vous.

– Mais que lui voulez-vous ? Le provoquer, peut-être ?

– Par votre mère, Régina, je vous jure que je ne le provoquerai pas.

– Alors que pouvez-vous avoir à lui dire ?

– C'est mon secret, Régina ! Mais soyez persuadée que c'est dans votre seul intérêt que j'agis en cette occasion. Le malheur dont je vous ai rendue victime me touche profondément, et je veux réparer mon crime.

– S'il en est ainsi, monsieur, que n'allez-vous le trouver ? quoique, à vrai dire, je ne m'explique pas le but de votre démarche.

– C'est impossible, Régina. On me verrait entrer chez lui, et quel rôle aurais-je l'air de jouer ? Je vous offre de me ménager un entretien avec lui demain, à l'heure qui vous semblera la plus favorable, le soir, par exemple.

– Monsieur, dit la princesse Régina en le regardant fixement et longuement, j'ignore votre but ; mais je connais la loyauté de M. Pétrus Herbel. Quelle que soit votre pensée à son sujet, demain, à cinq heures, il sera ici.

– Non ! dit le comte Rappt, à cinq heures, il y aura du monde ici ; toute la valetaille le verra entrer ; je désire qu'on ne sache pas qu'il est venu à l'hôtel. Vous devez comprendre toute la délicatesse d'une semblable entrevue. Soyez donc assez bonne pour m'en ménager une autre. Vous avez, presque tous les soirs, un rendez-vous avec lui dans le jardin ? Eh bien, permettez-moi de le recevoir ainsi, mystérieusement, incognito – c'est une fantaisie, sans doute, mais c'est une fantaisie de mourant, et je vous supplie de la respecter.

– Mais pourquoi dans le jardin ? observa la princesse. Pourquoi pas ici ou dans la serre ?

– Parce que, je vous le répète, princesse, on pourrait le voir, et que ni vous ni moi nous ne nous en soucions. La preuve, c'est que vous le recevez presque tous les soirs dans le jardin ; ce qui, pour le dire en passant, est une véritable imprudence que votre constitution délicate ne saurait justifier…

– Mais… interrompit vivement la princesse.

– Mais, interrompit plus vivement encore le comte, je ne comprends pas vos objections, à moins que vous n'ayez de moi je ne sais quelle défiance que je ne pourrais formuler.

Il aurait très bien pu formuler la défiance de la princesse ; elle était assez compréhensible.

– Et si je me défiais ? dit-elle.

– Je vous rassurerais, Régina, répondit le comte, en vous disant que vous pouvez assister à notre entretien, de loin ou de près, à votre gré.

– Soit, dit Régina après un moment de réflexion ; demain soir, à dix heures, vous le verrez.

– Dans le jardin ?

– Dans le jardin.

– De quelle façon le préviendrez-vous ?

– Je l'attends.

– S'il ne venait pas ?

– Il viendra.

– Voilà bien la réponse d'une femme amoureuse ! dit d'un ton léger le comte Rappt.

La pauvre Régina rougit jusqu'au front. Le comte Rappt continua :

– Il se peut qu'il ne vienne pas, justement le jour où vous aurez le plus besoin de le voir ; il faut prévoir tout. Soyez donc assez bonne pour lui écrire.

– Soit ! dit la princesse résolument, je lui écrirai.

– Il ne vous en coûtera pas plus de lui écrire tout de suite, princesse.

– Je lui écrirai dès que vous serez parti.

– Non, fit le comte avec humeur ; je ne serais pas tranquille. Écrivez-lui tout simplement ces mots : « Ne manquez, pour rien au monde, de venir demain. » Donnez-moi la lettre, et je me charge du reste.

– Jamais ! s'écria-t-elle.

– Bien ! fit le comte en se retournant pour la seconde fois du côté de la porte, je sais ce qu'il me reste à faire.

– Monsieur, s'écria la pauvre femme, comprenant sa pensée, je vais écrire…

– À la bonne heure ! murmura sourdement le comte, dont les yeux rayonnèrent d'une joie sinistre.

La princesse prit une feuille de papier dans son chiffonnier. Elle écrivit textuellement les mots indiqués par le comte, mit la lettre sous enveloppe sans la cacheter, et la lui donna en disant :

– Si un piège est caché là-dessous, malheur à vous, monsieur le comte !

– Vous êtes une enfant, Régina, dit le comte Rappt en prenant la lettre, et, quand je m'occupe de votre bonheur, vous oubliez trop que je suis votre père.

Le comte se retira après avoir salué respectueusement la princesse, et il avait à peine tiré la porte derrière lui, que la pauvre Régina, fondant en larmes et joignant les mains en signe de prière douloureuse, s'écriait :

– Oh ! ma pauvre mère ! ma pauvre mère !

CCCXXV

Diplomatie du hasard.

M. Rappt, le lecteur le pense bien, ne ferma pas l'œil de la nuit.

– On ne s'apprête pas à jouer une si terrible partie sans étudier ses pièces.

Plongé au fond de son voltaire, le front appuyé sur les deux mains, les yeux fermés, il semblait étranger à tout ce qui pouvait se passer extérieurement, regarder profondément en lui.

Le résultat de cet examen fut l'arrêt de mort du pauvre Pétrus.

Vers sept heures du matin, quand le jour parut, il se leva, fit cinq ou six tours dans son cabinet, et s'arrêta devant un bahut dont il entrouvrit la porte.

Dans un des tiroirs, il prit un immense paquet de lettres qu'il vint regarder à la lampe.

Il en prit une au hasard, la déplia et la parcourut rapidement des yeux.

Un nuage obscurcit son front ; on eût dit que toute la honte amassée depuis tant d'années au fond de sa conscience rejaillissait tout entière sur son visage.

Il froissa fiévreusement le paquet de lettres, et, se dirigeant lentement vers la cheminée, il présenta à la flamme tout ce qui lui restait de la princesse Rina.

Il regarda, en souriant amèrement, le feu qui consumait les lettres.

– Ainsi, murmura-t-il, sont évanouies en un instant toutes les espérances de ma vie !

Puis, passant rapidement la main sur son front, comme s'il eût voulu en chasser les nuages qui l'obscurcissaient, il agita violemment le cordon de la sonnette, pendu au-dessus de la cheminée.

À ce bruit, Baptiste, son valet de chambre, entra dans le cabinet.

– Baptiste, reprit le comte Rappt, veuillez voir si M. Bordier est arrivé, et priez-le de se rendre ici.

Baptiste sortit.

M. Rappt se dirigea de nouveau vers le bahut, tira un second tiroir, et, y plongeant la main, il en sortit deux pistolets d'arçon.

Il les examina, fit jouer les batteries, et, après s'être assuré qu'ils étaient chargés :

– Bien, dit-il, en les remettant à leur place et repoussant le tiroir.

Il venait de fermer la porte du bahut, quand il entendit frapper trois légers coups.

– Entrez, dit-il.

Bordier entra.

– Asseyez-vous, Bordier, dit le comte Rappt ; nous avons à causer sérieusement.

– Vous n'êtes pas malade, monsieur le comte ? demanda Bordier en voyant le visage décomposé de son patron.

– Non, Bordier. Vous avez sans doute appris les événements de cette nuit, et vous ne devez pas vous étonner qu'après une pareille secousse, je ne sois pas dans mon assiette ordinaire.

– Je viens d'apprendre, en effet, monsieur le comte, à mon grand étonnement et à mon grand regret, la mort de madame la maréchale de Lamothe-Houdon.

– C'est à ce sujet que je veux vous entretenir, Bordier. Pour des raisons qu'il est inutile de vous faire connaître, je me bats demain.

– Vous, monsieur le comte ? s'écria avec effroi le secrétaire.

– Sans doute, moi ! et il n'y a pas là de quoi vous effrayer ; vous me connaissez et vous savez si je sais défendre ma vie… Aussi n'est-ce pas du duel que je veux vous parler, mais des conséquences qu'il peut avoir. Quelques observations que j'ai faites me font craindre un piège ; j'ai besoin de votre concours et de votre assistance pour n'y pas tomber.

– Parlez, monsieur le comte ; vous savez que ma vie vous appartient.

– Je n'en ai jamais douté, Bordier. Mais, avant tout, ajouta-t-il en prenant sur son bureau une feuille de papier, voici votre nomination de préfet ; je l'ai reçue ce soir.

La figure du futur préfet s'illumina tout à coup, et ses yeux rayonnèrent de plaisir.

– Oh ! monsieur le comte, balbutia-t-il, que de remerciements ne vous dois-je pas, et comment pourrai-je jamais m'acquitter ?…

– Je vais vous le dire. – Vous connaissez M. Pétrus Herbel ?

– Oui, monsieur le comte.

– J'ai besoin d'un homme sûr pour lui remettre une lettre, et j'ai compté sur vous.

– N'est-ce que cela, monsieur le comte ? demanda Bordier étonné.

– Attendez. Avez-vous dans votre bureau deux hommes desquels vous puissiez répondre ?

– Comme de moi-même, monsieur le comte. L'un veut un bureau de tabac, l'autre un bureau de timbre.

– Bien ! vous direz à l'un de ces hommes de se placer sur le boulevard des Invalides et de n'en pas bouger jusqu'à ce qu'il voie sortir, par la grille de l'hôtel, Nanon, la nourrice de la comtesse. Cet homme la suivra à quelque distance, et, s'il la voit se diriger du côté de la rue Notre-Dame-des-Champs, où demeure M. Pétrus, il la précédera et lui dira : « Au nom de M. le comte Rappt, remettez-moi la lettre que vous avez, ou je vous arrête. » Nanon est dévouée à la comtesse, mais c'est une vieille femme, elle est encore plus peureuse que dévouée.

– Ce sera fait comme vous le désirez, monsieur le comte, et d'autant mieux que mes deux hommes ont l'air des plus rébarbatifs.

– Quant à votre second homme, même recommandation : seulement, celui-ci, au lieu de se placer sur le boulevard, s'embusquera dans la rue Plumet, en face de la porte de l'hôtel, et attendra la sortie de la nourrice, qu'il suivra et précédera, ainsi que je vous l'ai dit pour l'autre.

– Et quand doit commencer leur faction, monsieur le comte ?

– À l'instant même, Bordier, et sans perdre une minute.

– Comptez sur moi, monsieur le comte, dit Bordier en se retournant et en se dirigeant vers la porte du cabinet.

– Un moment, Bordier ! dit M. Rappt, vous oubliez le principal.

Puis, tirant de sa poche la lettre adressée à Pétrus par la princesse Régina, il la remit à son secrétaire en lui disant :

– Il est inutile de réveiller M. Pétrus Herbel ; vous donnerez tout simplement la lettre à son domestique en le priant de la remettre à son maître le plus tôt possible. Dès votre retour, vous viendrez me rendre compte de votre démarche.

Bordier se retira, alla placer ses deux hommes en embuscade, s'enveloppa jusqu'au menton dans un vaste manteau, et se dirigea vers la rue Notre-Dame-des-Champs.

Pendant que Bordier se rendait à pas précipités au domicile de Pétrus, un homme moins enveloppé que lui et marchant à pas lents et égaux, en véritable employé de gouvernement qu'il était – nous voulons parler du facteur –, apportait à l'hôtel Rappt, entre autres épîtres, une lettre de Pétrus adressée à la princesse Régina.

Bien que le comte Rappt, pendant la nuit, eût fait toute sorte de combinaisons et cru tout prévoir, il n'avait pas prévu le facteur, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus simple ; si bien qu'à son lever, la princesse reçut des mains de Nanon, selon son habitude, entre autres lettres, celle de Pétrus.

Voici ce qu'elle contenait :

« Je commence ma lettre par où je la finirai, ma Régina : Je vous aime ! Mais, hélas ! ce n'est pas pour parler d'amour que je vous écris. J'ai à vous annoncer une nouvelle affreuse, horrible, cruelle, épouvantable ; une nouvelle qui n'a pas sa pareille ; une nouvelle qui va faire saigner votre cœur, si votre cœur est pétri de même manière que le mien : Nous ne nous verrons pas d'ici à trois jours !

« Connaissez-vous un mot, dans toutes les langues, qui retentisse plus douloureusement : Ne pas se voir ! Et, cependant, je suis condamné à l'écrire, et vous, ma bien-aimée, condamnée à l'entendre.

« Et ce qui m'afflige, au milieu de tant d'afflictions, c'est de n'avoir pas même le droit de haïr et de maudire la cause de notre séparation.

« Voici ce qui est arrivé : Hier, à midi, une voiture s'arrête à ma porte ; je regarde par la fenêtre de mon atelier, espérant vaguement, je ne sais pourquoi, car je vous savais retenue par la maladie de votre mère ; j'espérais que c'était vous, ma chère princesse, que c'était vous qui, profitant d'un rayon de soleil, veniez rendre visite à votre triste amoureux.

« Mais imaginez mon désespoir quand, au lieu de vous, j'ai vu descendre de la voiture le valet de chambre de mon oncle, pâle, effaré, accourant m'annoncer qu'un second accès de goutte des plus menaçants venait d'atteindre mon pauvre oncle.

« – Ah ! Venez sans tarder, m'a-t-il dit, le général est au plus bas ! Prendre mon habit, mon chapeau, sauter dans la voiture fut l'affaire d'une seconde, vous le comprenez bien, ma Régina.

« J'ai trouvé le pauvre homme dans un état déplorable, c'est-à-dire s'agitant sur son lit comme un épileptique et poussant des cris

semblables à ceux d'une bête fauve.

« Dans un de ses moments de calme, en me voyant assis à son chevet, il m'a énergiquement serré les mains, et deux grosses larmes de reconnaissance sont tombées de ses yeux. Il m'a demandé si je consentirais à rester quelque temps auprès de lui.

« Je ne l'ai pas laissé achever et me suis engagé à demeurer près de lui jusqu'à sa complète guérison. Je ne puis pas vous dire, mon amie chérie, les transports de joie qui ont inondé son visage quand je lui ai donné cette assurance.

« Me voilà donc établi garde-malade pour quelque temps – pour un temps dont je ne prévois guère la fin –. Mais, entendez-moi bien, ma Régina, je suis garde-malade, non prisonnier ; c'est-à-dire, l'accès passé, je recouvrerai ma liberté, limitée sans doute, mais bien précieuse et bien chère, puisque je ne m'en servirai que pour aller vous dire ce que je vous ai écrit au début de cette lettre : Régina, je vous aime !

« Vous voyez que je finis par où j'ai commencé. Je ne vous dis pas de m'écrire, je vous en supplie ; car il ne me faut pas moins que vos lettres pour montrer à mon pauvre oncle cette figure heureuse qui réjouit tant les malades.

« À bientôt donc, mon amour adoré ! priez Dieu que ce soit le plus vite possible !

« PÉTRUS. »

Cette nouvelle, qui, en toute autre occasion, eût fait, comme le disait Pétrus, saigner abondamment le cœur de Régina, produisit sur elle un effet tout opposé.

Son sommeil avait été troublé par ces songes noirs avant-coureurs des grandes catastrophes, qui en sont, pour ainsi dire, les pressentiments.

Elle avait vu le corps de son amoureux étendu sur la neige qui couvrait les gazons du parc, corps ou plutôt cadavre aussi blanc et aussi froid qu'elle. Elle s'était approchée de lui et avait poussé un cri d'horreur en voyant sa poitrine labourée en dix endroits par le poignard d'un meurtrier. Au fond d'un bosquet, elle avait vu reluire, comme des yeux de chat, deux yeux ardents – deux yeux de feu – ; elle avait entendu un cri sinistre, elle avait reconnu le rire et le regard du comte Rappt.

À ce moment, elle s'était réveillée, et, assise sur le bord de son lit, les cheveux épars, le front ruisselant de sueur, le cœur palpitant, le corps tremblant de fièvre, elle avait regardé d'un œil

hagard, tout autour d'elle, et, ne voyant rien, elle avait laissé retomber sa tête sur son oreiller en murmurant :

– Mon Dieu ! que va-t-il arriver ?

À ce moment, Nanon était entrée, apportant la lettre de Pétrus.

En la lisant, de pâle et livide qu'il était, le visage de la princesse prit le ton des roses les plus douces.

– Sauvé ! s'écria-t-elle en joignant les mains et levant les yeux au ciel pour remercier Dieu.

Puis, se levant, elle courut à son chiffonnier, prit une feuille de papier, et traça rapidement ces mots :

« Que Dieu vous bénisse, mon bien-aimé ! votre lettre m'est arrivée comme un rayon de lumière dans une nuit noire. Ma pauvre mère est morte cette nuit, et, en recevant votre lettre, je n'ai songé qu'à une chose : à augmenter l'amour que j'ai pour vous de l'amour que j'avais pour elle !

« Résignons-nous donc, mon Pétrus, à ne pas nous voir pendant quelques jours ; mais croyez que, de près ou de loin, je vous aime – non, ce n'est pas assez : je t'aime !

« RÉGINA. »

La lettre cachetée, elle la remit à Nanon en lui disant :

– Porte ceci à Pétrus.

– Rue Notre-Dame-des-Champs ? dit Nanon.

– Non, répondit la princesse, rue de Varennes, chez le comte Herbel.

Nanon sortit.

Au moment où Nanon franchit la porte de l'hôtel, les deux hommes de M. Rappt, ou plutôt de Bordier, venaient d'être placés à leur poste respectif. Celui qui guettait rue Plumet, en voyant Nanon prendre la rue à droite et disparaître à l'angle droit du boulevard, la suivit à quelque distance, selon la recommandation du comte Rappt.

Arrivé sur le boulevard, l'homme de la rue Plumet rejoignit son camarade et lui dit :

– La vieille ne prend pas le chemin de la rue Notre-Dame-des-Champs.

– Elle craint d'être suivie, dit l'autre, et fait le grand tour.

– En ce cas, suivons-la ! reprit le premier.

– Suivons-la, répéta le second.

Ils suivirent la nourrice à quinze ou vingt pas de distance.

Ils la virent sonner à l'hôtel Courtenay ; une minute après, entrer dans l'intérieur.

Or, comme il n'avait été question d'arracher la lettre que dans la rue Notre-Dame-des-Champs, les deux compagnons ne songèrent pas le moins du monde à sauter sur elle en pleine rue de Varennes.

Ils s'éloignèrent de l'hôtel et tinrent conseil.

– Évidemment, dit l'un, elle est allée là faire quelque commission, et, sortant de là, elle ira du côté du boulevard Montparnasse.

– C'est probable, dit l'autre.

Mais il n'en fut rien.

Au bout de cinq minutes, ils virent la nourrice reprendre exactement le chemin par lequel elle était venue et rentrer à l'hôtel de Lamothe-Houdon.

– Coup nul ! dit le premier homme en allant reprendre sa place sur le boulevard.

– À refaire ! dit le second en allant se poster rue Plumet.

CCCXXVI

Où la Providence commence à remplacer le hasard.

Voyons ce qui se passait chez Pétrus, pendant que les uns et les autres s'occupaient de lui avec tant de soin.

Bordier arriva rue Notre-Dame-des-Champs au moment même où Régina recevait la lettre de Pétrus.

– M. Pétrus Herbel ? demanda-t-il au domestique du peintre.

– Monsieur n'est pas chez lui, répondit celui-ci.

– Vous lui remettrez cette lettre dès qu'il rentrera.

Bordier donna la lettre et se retira.

En se retournant, il heurta un commissionnaire.

– Faites donc attention ! dit-il durement.

Le commissionnaire, c'était Salvator. Salvator, en voyant un homme enveloppé jusqu'au nez dans son immense manteau, par un temps qui ne justifiait pas absolument cette mesure de précaution, regarda celui qui l'avait interpellé.

– Vous pourriez bien faire attention vous-même, l'homme au manteau, dit-il en cherchant à dévisager le secrétaire.

– Je n'ai pas de leçon à recevoir de vous, dit dédaigneusement Bordier.

– C'est possible, dit Salvator en lui mettant la main sur le collet et faisant tomber le pan du manteau qui couvrait sa figure ; mais, comme j'ai des excuses à recevoir de vous, je ne vous lâche pas que vous ne les ayez faites.

– Drôle ! murmura Bordier entre ses dents.

– Il n'y a de drôles que les gens qui se cachent pour n'être pas reconnus et qui sont reconnus, monsieur Bordier, dit le commissionnaire en lui serrant plus étroitement le bras.

Celui-ci fit vainement des efforts pour se dégager : il était pris comme dans un étau.

– Je me tiens pour satisfait, dit Salvator en lui lâchant le bras ; allez en paix et ne péchez plus.

Bordier se retira, honteux et tout confus, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Salvator entra chez Pétrus en pensant :

– Que diable ce coquin est-il venu faire ici ?

– Monsieur n'est pas chez lui, dit le domestique en voyant entrer Salvator.

– Je le sais, répondit celui-ci ; donne-moi sa clef et ses lettres.

Salvator, muni des lettres et de la clef de Pétrus, entra dans l'atelier du jeune homme.

Quelques lecteurs pourraient peut-être trouver plus que familiers les procédés du commissionnaire à l'endroit de son ami Pétrus, l'amitié la plus intime n'autorisant pas la rupture d'un cachet, sous quelque prétexte que ce soit ; mais nous allons les rassurer en disant quel droit Salvator avait d'ouvrir les lettres de son ami.

Outre que Pétrus n'avait, comme on le sait, aucun secret pour Salvator, il lui avait écrit en même temps qu'à la princesse Régina, et voici ce que contenait sa lettre :

« Cher ami,

« Je suis pour quelque temps au chevet de mon oncle, très dangereusement malade. Voulez-vous, au reçu de la présente, vous transporter chez moi et faire pour votre ami ce que votre ami ferait pour vous, c'est-à-dire ouvrir mes lettres et y répondre comme vous l'entendrez ?

« Vous m'avez dit tant de fois d'user de votre amitié, que vous me pardonnerez, j'en suis sûr, d'en abuser une seule.

« Mille remerciements et cordialement à vous,

« PÉTRUS. »

Salvator, installé dans l'atelier, ouvrit les lettres.

La première était de Jean Robert, qui mandait à Pétrus que son drame, *les Guelfes et les Gibelins,* devant passer sans remise à la fin de la semaine, il n'était que temps d'assister à la répétition générale.

La seconde lettre était de Ludovic ; c'était une pastorale, une idylle en prose des amours du jeune homme et de Rose-de-Noël.

La dernière, celle qui ne ressemblait à aucune des autres, parce que le papier était doux et parfumé, parce que l'écriture était fine et distinguée, était la lettre arrachée à la princesse Régina.

Salvator n'avait jamais vu l'écriture de la princesse, et

cependant il devina immédiatement qu'elle venait d'elle, tant tout ce que la femme aimée a touché se fait naturellement reconnaître.

Il la retourna en tous sens avant de la décacheter.

Ouvrir des lettres n'est rien, surtout quand on y est autorisé ; mais une lettre de femme, et de femme aimée ! Il éprouva une sorte de honte à plonger son regard étranger dans ce temple.

Sans doute, Pétrus n'avait pensé qu'aux lettres qu'il pouvait recevoir de ses amis ou de ses ennemis, ses créanciers, et n'avait pas prévu la lettre de la princesse.

– En conséquence, dit Salvator, je ne puis pas l'ouvrir.

Puis, se levant, il sonna le domestique.

– Qui a apporté cette lettre ? demanda-t-il en lui montrant la lettre de Régina.

– Un homme enveloppé d'un manteau, répondit le domestique.

– Celui qui sortait quand je suis entré ?

– Oui, monsieur.

– Merci, fit Salvator ; vous pouvez vous retirer. – Ah ! c'est l'homme de confiance de M. Rappt, c'est ce gueux de Bordier qui a apporté cette lettre ? Mais ce n'est pas le secrétaire du mari qui, d'ordinaire, porte les lettres d'amour de la femme. Si je connais mon Pétrus, c'est-à-dire un amoureux, il n'a pas dû manquer d'écrire à la princesse le lieu de sa retraite, et ce n'est pas ici qu'elle doit lui adresser ses missives. En outre, ce n'est pas un Bordier qu'elle aurait chargé d'une semblable mission. Or, si ce n'est pas elle qui a envoyé la lettre, ce ne peut être que son mari. Ceci change considérablement la thèse et m'enlève tout scrupule. Je ne sais pourquoi, mais je flaire vaguement un serpent sous ces fleurs. Effeuillons-les donc.

Et, ce disant, ou plutôt ce pensant, Salvator rompit le cachet blasonné aux armes du comte Rappt, et lut la lettre que nous avons mise sous les yeux de nos lecteurs dans le chapitre précédent.

Or, il y a lecture et lecture, et la meilleure preuve, c'est que vingt avocats attelés à un code tireront chacun d'un côté la lettre de la loi ; autrement dit, il y a lire et lire, lire les mots, deviner l'esprit. – C'est ce que fit Salvator.

Rien qu'en voyant les caractères de l'épître, il devina que la main avait tremblé en les traçant. En n'y trouvant pas ces termes amoureux dont les amants se servent avec tant de prodigalité, il devina que la lettre, pour une raison ou pour une autre, avait été

écrite sous une pression quelconque.

– Je n'ai que deux partis à prendre, songea Salvator : ou d'envoyer cette lettre à Pétrus (et ce sera lui mettre le chagrin dans l'âme, puisqu'il ne pourra aller au rendez-vous), ou d'y aller moi-même à sa place, pour découvrir le mot de cette énigme.

Salvator mit les lettres dans sa poche, fit cinq ou six tours dans l'atelier en réfléchissant, et, après avoir bien débattu le pour et le contre, il résolut d'aller le soir au rendez-vous au lieu et place de son ami.

Il descendit rapidement et se rendit rue aux Fers, où ses pratiques accoutumées l'attendaient, étonnées de ne l'avoir pas encore vu à neuf heures du matin.

CCCXXVII

La main de Dieu.

Ce soir-là, à dix heures, le jardin, ou plutôt le parc de Lamothe-Houdon, couvert de neige, éclairé en bleu par la lune, ressemblait, au centre, à un lac de la Suisse.

Les gazons étincelaient comme des perles ; les arbustes avaient des panaches de diamants. Du front des arbres, tombait une longue chevelure parsemée de pierreries. C'était une de ces radieuses et sereines nuits d'hiver, où le froid même n'arrête pas l'enthousiasme des vrais amants de la nature.

Un poète eût trouvé là le plus beau et le plus grand sujet de contemplation ; un amoureux, matière à la plus douce rêverie.

Salvator, en arrivant sur le boulevard des Invalides et en voyant, à travers la grille, ce beau parc, pour ainsi dire illuminé à blanc, resta saisi d'admiration ; mais son admiration fut de courte durée, car il était impatient de connaître le dénouement de ce rendez-vous où son ami était convié et qui lui semblait, à lui, être un guet-apens.

Disons, en quelques mots, comment, outre son instinct naturel, le hasard l'avait mis sur la piste.

En sortant de l'atelier de Pétrus, il s'était rendu chez lui avant d'aller reprendre ses crochets rue aux Fers. Arrivé rue Mâcon, il avait mis Fragola au courant de l'aventure. La jeune femme, ainsi que nous l'avons déjà vue faire en pareille circonstance, avait prestement mis sa capote, jeté une pelisse sur ses épaules, et s'était rendue en toute hâte chez la princesse Régina, à laquelle elle avait demandé l'explication de la lettre.

La réponse de la princesse, entourée de tous ceux qui venaient lui adresser leurs condoléances sur la mort de la maréchale, sa mère, avait été brève et significative.

Elle avait dit :

– J'ai été forcée d'écrire. Que Pétrus ne vienne pas, il y a danger pour lui.

Et voilà pourquoi, comme il y avait danger pour Pétrus, Salvator, préparé et armé à tout événement, était allé au rendez-vous à la place de son ami.

Après avoir donc donné au parc le coup d'œil que pouvait donner un poète à un pareil spectacle, il examina la grille et se demanda comment il allait entrer.

Il n'eut pas longtemps à s'interroger : la petite porte de la grille était ouverte.

– Mauvaise entrée ! pensa-t-il en tirant de sa poche, à tout hasard, un pistolet qu'il arma et qu'il cacha sous son manteau. Il poussa lentement la grille, non sans avoir regardé au préalable à droite et à gauche dans les taillis et dans les bosquets.

Après avoir fait huit ou dix pas dans l'allée, il vit, dans un des bosquets de gauche, une forme blanche qu'il reconnut de loin pour la princesse Régina.

Il allait s'approcher d'elle ; mais, prudent comme un Mohican qu'il était, il détourna la tête et plongea le regard dans le bosquet de droite.

C'était un grand massif de lilas traversé par une étroite allée au bout de laquelle il vit reluire les yeux d'un homme dont le corps s'effaçait derrière un gros marronnier.

– Voici l'ennemi, se dit-il en mettant le doigt sur la gâchette de son pistolet. Puis, s'arrêtant brusquement, il s'affermit sur ses jarrets comme un homme qui va avoir à défendre sa vie.

C'était bien l'ennemi, en effet ; c'était le comte Rappt, qui, caché derrière les arbres, un pistolet à chaque main, attendait fiévreusement l'amoureux de la princesse.

À neuf heures et demie, il était descendu, il avait été lui-même ouvrir la porte de la grille, et il était allé se blottir dans un bosquet, quand, en se retournant, à trois pas devant lui, il aperçut, droite, blanche, immobile comme un fantôme, la princesse Régina.

Depuis qu'elle avait vu Fragola, la princesse n'était plus inquiète de Pétrus ; mais elle connaissait le dévouement de Salvator, et c'était pour lui qu'elle tremblait en ce moment.

– Vous ici ! s'écria le comte Rappt.

– Sans doute, répondit froidement la princesse ; ne m'avez-vous pas dit que je pouvais assister à cet entretien ?

– Vous n'y songez pas, reprit le comte ; votre santé est des plus délicates, et cette nuit est glaciale. Je n'ai que quelques mots à dire à ce jeune homme. Retirez-vous donc chez vous.

– Non, dit la princesse ; j'ai été toute la nuit troublée par les plus sombres pressentiments, rien au monde ne me fera quitter le parc en ce moment.

– Des pressentiments ! répéta M. Rappt en haussant les épaules et en ricanant, voilà les femmes ! En vérité, princesse, vous perdez l'esprit, et, à moins que vous ne pensiez, comme je vous l'ai déjà dit, que je veux attenter à la vie de ce jeune homme, vos pressentiments n'ont pas l'ombre de raison.

– Et si je le pensais ? dit Régina.

– En ce cas, princesse, je vous plaindrais sincèrement, car vous auriez de moi une opinion encore plus piètre que moi-même.

– Ainsi, monsieur, vous me jurez ?…

– Non, je ne vous jure rien, princesse ; les serments ne sont faits que pour ceux qui peuvent les violer. Je veux que vous vous en rapportiez entièrement à moi. Vous voulez rester dans le parc et assister à notre entretien ? soit ! je le veux bien, vous y assisterez, mais de loin. Vous comprenez la triste figure que je pourrais faire en présence de vous et de ce jeune homme. Enveloppez-vous bien dans votre mante, de peur du froid, et promenez-vous là, dans ce bosquet ; nous n'aurons pas longtemps à attendre, il est dix heures tout à l'heure ; si l'exactitude est la politesse des rois, elle est surtout la vertu des amoureux.

En disant ces derniers mots, le comte conduisit la princesse dans le bosquet de gauche, où Salvator, dès son entrée, l'avait aperçue, et il alla se promener dans le bosquet de droite jusqu'au moment où, apercevant celui qu'il prenait pour Pétrus, il alla s'embusquer derrière le marronnier.

La princesse vit de loin ce mouvement, et, en comprenant vaguement la signification, elle s'élança précipitamment du bosquet dans l'allée et courut vers Salvator.

Elle était à dix pas de lui, quand une détonation d'arme à feu retentit.

La princesse poussa un grand cri et tomba sur le sol.

La balle du pistolet du comte, en atteignant Salvator en pleine poitrine, rendit un son métallique.

Cependant il resta immobile comme si elle eût passé à dix pas de lui.

Elle était venue s'amortir sur sa plaque de commissionnaire.

– Décidément, j'ai choisi un bon état, dit-il en ajustant le comte à travers l'obscurité, au moment où celui-ci étendait le bras pour décharger son second pistolet.

Le coup partit, le comte tomba roide à terre, et Salvator, l'ayant vu tomber, remit son pistolet dans sa poche, se dirigea vers l'allée

où était étendue la princesse, en disant :

– À en juger par sa chute, le comte nous laissera tranquilles pendant quelque temps. – Princesse, dit-il à demi-voix en soulevant la tête de la jeune femme évanouie, princesse, revenez à vous !

Mais la princesse ne l'entendait pas.

Il ramassa quelques flocons de neige et en frotta les tempes de Régina, qui, revenant à elle peu à peu, ouvrit les yeux et, regardant tristement Salvator, lui dit :

– Que s'est-il passé ?

– Rien, répondit le jeune homme ; rien, du moins, qui puisse vous chagriner.

– Mais ce coup de feu ? demanda Régina en regardant profondément Salvator pour s'assurer s'il n'était pas blessé.

– Ce coup de feu, répondit celui-ci, a été tiré sur moi par un homme caché derrière un arbre ; mais je n'ai pas été atteint.

– Cet homme, c'était le comte, dit vivement Régina en se relevant et en s'appuyant sur le bras de son sauveur.

– Je n'en étais pas certain.

– C'était bien lui, insista la princesse.

– Alors je le plains, dit Salvator ; car j'ai tiré sur lui, et il ne devait pas avoir, comme moi, une plaque de commissionnaire pour le protéger.

– Vous avez tué le comte ? demanda Régina avec effroi.

– Je l'ignore, répondit Salvator ; mais je suis sûr qu'il a été atteint, car je l'ai vu tomber sur le gazon. Si vous le permettez, princesse, je vais m'assurer de son état.

Et Salvator s'enfonça rapidement dans l'allée au bout de laquelle était tombé le comte Rappt.

Il aperçut d'abord son visage, blême d'ordinaire, rendu livide en ce moment, soit par la mort, soit par la lumière blafarde de la lune ; autour de lui, la neige était imprégnée de sang.

Il s'approcha, se pencha vers le comte, et, ne l'entendant pas respirer, il posa la main sur sa poitrine. Il ne respirait plus ! la balle avait traversé le cœur !

– Dieu ait pitié de son âme ! dit-il philosophiquement en se relevant.

Puis, venant retrouver la princesse :

– Il est mort ! dit-il laconiquement.

Régina baissa la tête.

Ils en étaient là, quand, tout à coup, se dressa entre eux, semblant sortir de dessous terre, un homme de haute taille qui, les deux bras croisés sur sa poitrine, regardant fixement le commissionnaire et la jeune femme, dit d'une voix grave :

– Que se passe-t-il donc ?

CCCXXVIII

Le maréchal de Lamothe-Houdon.

Tous deux reconnurent le maréchal de Lamothe-houdon.

– Mon père ! s'écria la princesse terrifiée par cette apparition.

– M. le maréchal ! dit Salvator en s'inclinant.

C'était, en effet, le maréchal de Lamothe-Houdon.

Toute la nuit précédente, les domestiques avaient veillé.

Les deux coups de feu, tirés presque à leurs oreilles, n'étaient pas faits pour réveiller des gens qui rattrapent une nuit perdue. Seul, le maréchal avait veillé. En entendant les deux détonations, il avait frissonné et s'était élancé dans le parc, d'où il lui semblait qu'elles étaient parties.

Il resta stupéfait en apercevant, à cette heure de la nuit et par un froid rigoureux, la princesse Régina en tête à tête avec le commissionnaire.

Il ne put formuler son étonnement d'une autre façon que par ces mots :

– Que se passe-t-il donc ?

La princesse garda le silence.

Salvator fit un pas vers le maréchal, et, après s'être une seconde fois incliné devant lui, il lui dit :

– Si M. le maréchal veut bien m'écouter, je vais lui donner l'explication de ce qui vient de se passer.

– Parlez, monsieur, dit sévèrement le maréchal, quoique ce ne soit pas vous que j'interroge, et qu'il me semble pour le moins étrange de vous trouver chez moi, à pareille heure et avec madame la princesse.

– Mon père, s'écria la jeune femme, vous saurez tout ; mais soyez assuré à l'avance qu'il ne s'est rien passé dont vous puissiez rougir.

– Alors parlez l'un ou l'autre, dit M. de Lamothe-Houdon.

– Puisque vous le permettez, monsieur le maréchal, c'est moi qui vais avoir l'honneur de donner l'explication que vous demandez.

– Soit, monsieur, dit le maréchal, mais hâtez-vous, et, avant tout, faites-moi le plaisir de m'apprendre à qui j'ai l'honneur de parler.

– Je me nomme Conrad de Valgeneuse.

– Vous ?… s'écria M. de Lamothe-Houdon en regardant fixement le jeune homme.

– Moi, monsieur le maréchal, répondit Salvator.

– Sous ces habits ? demanda M. de Lamothe-Houdon en regardant la veste et le pantalon de velours du commissionnaire.

– Je ferai cesser votre étonnement en une autre occasion, monsieur le maréchal ; pour aujourd'hui, vous daignerez bien vous contenter de l'opinion de madame la princesse, qui me connaît depuis longtemps.

Le maréchal tourna la tête vers la jeune femme et la consulta des yeux.

– Mon père, dit Régina, je vous présente M. Conrad de Valgeneuse comme l'homme le plus loyal et le plus digne que je connaisse après vous.

– Parlez donc, monsieur, dit le vieillard en se retournant vers Salvator.

– Monsieur le maréchal, dit celui-ci, un de mes amis a été invité, par ordre de M. le comte Rappt, à se rendre ici, dans ce parc, à dix heures. Cet ami était absent, je suis venu à sa place ; mais, au moment de venir, certains indices, que connaît madame la princesse, m'ont fait penser que j'allais tomber dans un guet-apens. Je me suis armé et je suis venu.

– Mais à qui M. Rappt peut-il donner l'ordre de venir ? interrompit M. de Lamothe-Houdon.

– À un homme, monsieur le maréchal, qui ne pouvait ni soupçonner le piège, ni suspecter la loyauté du comte.

– C'est à moi, mon père, dit vivement la princesse Régina, que le comte, usant de violence, a donné l'ordre de faire venir ce soir, dans je ne sais quel but, M. Pétrus Herbel.

– En effet, dans quel but ? demanda le maréchal.

– Je l'ignorais tout à l'heure, je le sais maintenant : pour l'assassiner, mon père.

– Oh ! fit le vieillard avec indignation.

– Je suis donc venu, reprit Salvator, à l'heure convenue, à la place de mon ami Pétrus. J'étais à peine entré dans ce parc, dont la porte était ouverte à dessein, quand je reçus en pleine poitrine,

c'est-à-dire sur ma médaille de commissionnaire, la balle du pistolet d'un homme que j'aperçus dans l'ombre. – J'étais armé, je vous le répète, et, redoutant une nouvelle agression, je l'ai devancée en ajustant mon homme.

– Et cet homme… demanda M. de Lamothe-Houdon avec une anxiété indicible, et cet homme ?…

– J'ignorais qui il était, monsieur le maréchal ; mais madame la princesse, qui, comme moi, redoutait un piège, s'était cachée dans un de ces bosquets pour épier et prévenir ce qui allait se passer ; madame la princesse m'a dit que cet homme était M. le comte Rappt.

– Lui ! murmura sourdement M. de Lamothe-Houdon.

– Lui-même, monsieur le maréchal ; j'ai eu depuis la certitude que c'était lui.

– Lui ! répéta le vieillard avec une rage concentrée.

– Je suis allé à lui, continua Salvator, dans l'espoir de lui porter secours. Il était trop tard, monsieur le maréchal : la balle avait traversé la poitrine, M. le comte Rappt était mort.

– Mort !… mort !… s'écria le vieillard sur le ton de la plus violente douleur. Mort !… tué par la main d'un autre !… – Qu'avez-vous fait ? ajouta-t-il en regardant le jeune homme avec des yeux où ruisselaient des larmes de colère.

– Pardonnez-moi, monsieur le maréchal, dit Salvator, qui se méprit au sens de la douleur du vieillard ; mais, devant Dieu, je vous jure que je n'ai fait que défendre loyalement ma vie.

M. de Lamothe-Houdon ne semblait pas l'entendre ; des larmes coulaient le long de ses joues, et, s'arrachant les cheveux de désespoir :

– Ainsi, dit-il à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même, mais assez haut pour que Régina et Salvator pussent entendre ses paroles, ainsi, j'aurai été son jouet, sa dupe pendant vingt années ; il aura mis ma femme au tombeau, mon pauvre cœur au désespoir ; il aura ravi mon bonheur, souillé mon nom, et, au moment de recevoir la mort de mon bras, il tombera sous la main d'un autre ! – Où est-il ? où est-il ?

– Mon père !… mon père !… s'écria la princesse.

– Où est-il ? reprit le maréchal avec fureur.

– Mon père, répéta Régina en l'entourant de ses bras, votre front est glacé. Quittons le parc ; rentrons, mon père.

– Je veux le voir, vous dis-je ! Où est-il ? dit énergiquement M.

de Lamothe-Houdon en regardant avec des yeux hagards de tous les côtés.

– Je vous en supplie, rentrons, mon père ! insista Régina.

– Je ne suis pas ton père ! dit d'une voix terrible le vieillard en la repoussant d'un bras vigoureux.

La pauvre jeune femme ne poussa qu'un cri, cri si douloureux, si plaintif, qu'on eût dit un adieu à la vie. Elle cacha sa tête dans ses mains et pleura amèrement.

– Monsieur le maréchal, dit Salvator, madame la princesse a raison, cette nuit est glaciale, et le froid pourrait vous gagner.

– Que m'importe la nuit ! que m'importe le froid ! dit avec énergie le vieillard. Puisse le froid faire de mon corps un marbre ! puisse la neige devenir mon linceul ! puisse la nuit ensevelir ma honte dans son obscurité !

– Au nom du ciel, monsieur le maréchal, calmez-vous ! cette exaltation est dangereuse, dit doucement Salvator.

– Mais vous ne voyez donc pas que ma tête brûle, que mon sang bout, que j'ai la fièvre, et que cette heure où je vous parle est une de mes dernières heures ?… Écoutez-moi donc comme on écoute un mourant… Vous avez tué mon ennemi, je veux le voir.

– Monsieur le maréchal, dit en sanglotant la pauvre Régina, si je n'ai pas le droit de vous appeler mon père, j'ai le droit de vous aimer comme une fille. – Au nom de l'amour que j'ai toujours eu pour vous, éloignons-nous de ces lieux sinistres et rentrons.

– Non, vous dis-je ! répondit le maréchal avec violence et en la repoussant une seconde fois. Je veux le voir. Puisque vous ne voulez pas le conduire jusqu'à moi, je saurai bien aller jusqu'à lui.

Et, faisant brusquement volte-face, il se dirigea vers le bosquet de gauche, où nous avons vu la princesse Régina. Salvator le suivit, et, arrivé près de lui, il lui prit le bras et dit :

– Venez, monsieur le maréchal, je vais vous conduire.

Ils franchirent rapidement l'allée qui les séparait du cadavre, et, arrivés sur la place où il était étendu, le vieillard mit un genou en terre, lui souleva la tête déjà roide, présenta la face à la clarté de la lune, et, le regardant avec des yeux que la fureur et la haine faisaient flamboyer :

– Et tu n'es plus qu'un cadavre ! dit-il. Je ne puis te souffleter, ni te cracher au visage ! ton corps est insensible, ton inertie me ravit ma vengeance !

Puis, laissant retomber le cadavre et se relevant, il regarda

Salvator avec des yeux mouillés de larmes.

– Oh ! malheureux ! dit-il, pourquoi l'avez-vous tué ?

– Les voies de Dieu sont impénétrables, dit sévèrement le jeune homme.

Mais c'en était trop pour le pauvre vieillard. Un rapide frisson le saisit et envahit subitement tout son corps.

– Appuyez-vous sur mon bras, monsieur le maréchal, dit Salvator en s'approchant de lui.

– Oui… oui… balbutia M. de Lamothe-Houdon, qui voulut prononcer d'autres paroles et ne put faire entendre que des sons inarticulés.

Salvator le regarda, et, en voyant son visage pâle, couvert d'une sueur froide, en voyant ses yeux se fermer, ses lèvres blêmir, il l'enleva à bras-le-corps comme il eût fait d'un enfant, et traversa l'allée au bout de laquelle la princesse Régina, le front courbé et les bras en croix, attendait le résultat de cette triste promenade.

– Princesse, dit Salvator, la vie du maréchal est en danger ; conduisez-moi à son appartement.

Ils se dirigèrent vers le pavillon où était l'appartement du maréchal ; ils le déposèrent évanoui sur le canapé de sa chambre à coucher.

Régina essaya de le faire revenir à lui, mais inutilement.

Salvator sonna le valet de chambre, mais en vain – ainsi que nous l'avons dit plus haut, la valetaille réparait la nuit de sommeil perdue.

– Je vais aller réveiller Nanon, dit la princesse.

– Allez d'abord chez vous, madame, dit Salvator ; apportez ce que vous aurez de vinaigre et de sels.

La princesse s'éloigna rapidement. Quand elle revint, munie des flacons qu'avait demandés Salvator, elle le trouva causant avec le maréchal, qu'à force de frictions, le jeune homme avait fait revenir à lui.

– Venez, dit en bégayant M. de Lamothe-Houdon dès qu'il aperçut la princesse, et pardonnez-moi ma dureté. J'ai été tout à l'heure cruel envers vous. Pardonnez-moi, mon enfant : je suis si malheureux ! Voulez-vous m'embrasser ?

– Mon père ! s'écria par habitude la princesse Régina, je passerai mes jours à vous faire oublier toutes vos douleurs.

– Ta vie serait de courte durée, pauvre enfant, si tu la mesurais sur la mienne, dit le vieillard en hochant la tête ; tu vois bien qu'il

me reste à peine quelques heures à vivre.

– Ne dites pas cela, mon père ! s'écria la jeune femme.

Salvator la regarda d'un air qui signifiait : « Perdez toute espérance. » Régina frissonna et baissa la tête pour cacher les larmes qui s'échappaient de ses yeux. Le vieillard fit signe à Salvator de s'approcher de lui, car ses yeux commençaient à se troubler.

– Donnez-moi, dit-il d'une voix si faible, qu'on l'entendait à peine, tout ce qu'il faut pour écrire.

Le jeune homme fit rouler la table auprès de lui, tira d'un portefeuille un cahier de papiers, et, trempant la plume dans l'encrier, il la présenta au maréchal.

Au moment d'écrire, M. de Lamothe-Houdon se tourna vers la princesse, et, la regardant avec une douceur infinie, il lui dit d'une voix paternelle :

– Ce jeune homme auquel M. Rappt avait tendu ce guet-apens, sans doute tu l'aimes, mon enfant ?

– Oui, dit en rougissant la princesse à travers ses larmes.

– Reçois la bénédiction d'un vieillard. Sois heureuse, ma fille !

Puis, se tournant du côté de Salvator et lui tendant la main :

– Vous avez exposé votre vie, lui dit-il, pour sauver celle de votre ami… Vous êtes le digne fils de votre père ; recevez les remerciements d'un honnête homme !

À ce moment, la figure du maréchal devint pourpre, ses yeux s'injectèrent de sang.

– Vite, vite, dit-il, le papier !

Salvator le lui montra.

M. de Lamothe-Houdon s'approcha de la table et écrivit, d'une main plus assurée qu'on ne pouvait le supposer à cet instant suprême, les lignes suivantes :

« Qu'on n'accuse personne de la mort du comte Rappt ; c'est moi qui l'ai tué, ce soir, à dix heures, dans mon jardin, pour le châtier d'un outrage dont je l'ai forcé de me rendre raison.

« Signé : Maréchal de LAMOTHE-HOUDON. »

On eût dit que la mort attendait que le dernier grand acte de cet honnête homme fût accompli pour s'emparer de lui.

À peine avait-il signé cet écrit, qu'il se leva brusquement,

comme mu par un ressort, poussa un cri terrible – le dernier cri de l'agonie –, et retomba lourdement sur le canapé, foudroyé par l'apoplexie !…

Le lendemain, tous les journaux ministériels annoncèrent que la douleur d'avoir perdu sa femme avait mis le maréchal au tombeau.

On les enterra tous les deux le même jour dans le même cimetière, dans le même caveau !…

Quant au comte Rappt, d'après une requête adressée au roi par le maréchal de Lamothe-Houdon, annexée à son testament, son corps fut conduit en Hongrie et enterré au village de Rappt, lieu de sa naissance et auquel il avait pris son nom.

CCCXXIX

Liquidation.

Dût-on traiter notre opinion de paradoxale, nous affirmons que le meilleur gouvernement est celui où l'on pourra se passer de ministres.

Les hommes de notre âge qui ont assisté aux luttes politiques, aux intrigues ministérielles de la fin de l'année 1827, pour peu qu'ils aient gardé mémoire des derniers soupirs de la Restauration, partageront notre opinion, nous n'en doutons pas.

En effet, après le ministère provisoire, où étaient entrés M. le maréchal de Lamothe-Houdon et M. de Marande, le roi avait chargé M. de Chabrol de composer un ministère définitif.

En voyant annoncé, dans les journaux du 26 décembre, que M. de Chabrol partait pour la Bretagne, tout le monde crut que le cabinet était constitué, et on attendit avec anxiété l'insertion de cette nouvelle au *Moniteur*. Nous disons avec anxiété, car, depuis les émeutes des 19 et 20 novembre, tout Paris était resté plongé dans la stupeur, et la chute du ministère Villèle, qui donnait satisfaction à la haine publique, ne faisait cependant ni oublier le passé, ni présager un meilleur avenir. Tous les partis s'agitaient, et il venait d'en sourdre un nouveau qui criait de loin au duc d'Orléans d'être le tuteur de la France et de sauver ainsi la royauté d'un danger imminent.

Mais en vain cherchera-t-on la nouvelle dans *le Moniteur* du 27, du 28, du 29, du 30 ou du 31 décembre.

Le Moniteur était muet, il semblait endormi comme la Belle au bois dormant. On espérait qu'il allait se réveiller le 1er janvier 1828 ; il n'en fut rien. On apprit seulement que Charles X, irrité contre les royalistes qui avaient précipité la chute de M. de Villèle, avait rayé, les uns après les autres, les noms de tous les candidats au ministère que M. de Chabrol lui avait présentés ; entre autres, pour n'en citer que deux, MM. de Chateaubriand et de la Bourdonnaie.

D'un autre côté, les hommes politiques qu'on appelait à faire partie du nouveau cabinet, connaissant l'ascendant que M. de Villèle exerçait encore sur l'esprit du roi, et ne se souciant pas, tout en héritant de l'animadversion qu'avait laissée derrière lui le

président du conseil, de jouer le rôle d'hommes de paille, refusèrent absolument d'entrer dans une pareille combinaison. De là tous les embarras de M. de Chabrol, et voilà pourquoi, chers lecteurs, nous vous demandons la permission de vous dire : « Tant qu'il y aura des ministres, il n'y aura pas de bon ministère. »

Enfin, le 2 janvier (*expectata dies*(1)), on annonça que la montagne était grosse, en d'autres termes, que M. de Chabrol était parvenu à composer son ministère.

La crise dura deux jours, le 3 et le 4, crise terrible, à en juger par l'expression de désespoir dont la figure des courtisans était empreinte.

Dans la soirée du 4, le bruit transpira que le nouveau ministère présenté par M. de Chabrol était définitivement agréé par le roi.

En effet, *le Moniteur* du 5 janvier publiait une ordonnance datée du 4, dont l'article premier contenait les nominations suivantes :

M. Portalis, au ministère de la justice ;

M. de la Ferronnays, au ministère des affaires étrangères ;

M. de Caux, au ministère de l'administration de la guerre ; la présentation aux emplois vacants dans l'armée étant réservée au dauphin ;

M. de Martignac, au ministère de l'intérieur, dont on retranchait les attributions relatives au commerce et aux manufactures, qui devenaient une annexe au bureau du commerce et des colonies ;

M. de Saint-Crieq, à la présidence du conseil supérieur du commerce et des colonies, avec le titre de secrétaire d'État ;

M. Roy, au ministère des finances, etc. Ce ministère, qui avait surtout pour but de calmer les esprits, ne fit que jeter la défiance et la crainte dans tous les partis ; en effet, ce n'était qu'un replâtrage, une ombre du ministère précédent. MM. de Villèle, Corbière, Peyronnet, de Damas et de Clermont-Tonnerre quittaient la partie sans doute ; mais MM. de Martignac, de Caux et de la Ferronnays, ayant appartenu à l'administration, l'un comme conseiller d'État, l'autre comme directeur d'un des services du ministère de la guerre, le troisième comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, étaient loin d'être des hommes nouveaux et semblaient ne se trouver là qu'en attendant le moment favorable où M. de Villèle pût reprendre la direction officielle. « Il manque d'une raison suffisante pour exister, disaient les libéraux, il n'est pas né viable. »

On essaya de satisfaire les mécontents en destituant le préfet de police, M. Delavau, et en le remplaçant par M. de Belleyme,

procureur du roi à Paris – on alla même jusqu'à supprimer la police générale au ministère de l'intérieur, ce qui entraîna la retraite de M. Franchet –; mais cette double satisfaction, impérieusement exigée, qu'on donnait à l'opinion publique, ne fit pas ajouter foi à la force et à la durée du nouveau ministère.

Un des hommes qui avaient été les plus attentifs aux tâtonnements, hésitations et embarras de Sa Majesté Charles X et de M. de Chabrol était M. Jackal.

M. Delavau destitué, M. Jackal devait nécessairement suivre son patron dans la retraite.

Bien que le rôle qu'il jouait à la préfecture de police fût sans signification positive et sans conséquence sérieuse pour la nouvelle marche politique que le gouvernement comptait suivre, en lisant, dans *le Moniteur,* l'ordonnance qui conférait à M. de Belleyme l'administration de la préfecture de police, M. Jackal laissa retomber mélancoliquement sa tête sur sa poitrine et médita profondément sur la vanité des choses humaines.

Il en était là, plongé dans cette méditation, quand un huissier vint lui annoncer que le nouveau préfet, installé depuis une heure, le priait de passer dans son cabinet.

M. de Belleyme, homme d'esprit s'il en fût – il l'a bien prouvé depuis en inventant le référé –, M. de Belleyme, profond jurisconsulte et aussi profond philosophe, n'eut pas longtemps à causer avec M. Jackal pour savoir à quel homme il avait affaire, et, s'il fit mine un moment de le déshériter de ses fonctions, ce fut moins pour lui faire peur que pour s'assurer à jamais sa fidélité.

Il le connaissait depuis longtemps et il savait quel trésor de ressources était enfoui dans ce cerveau fécond.

Il ne mit qu'une condition au maintien de M. Jackal.

Il le supplia de remplir ses fonctions en gentilhomme et en homme d'esprit.

– Le jour, lui dit-il, où ceux qui administrent la police auront de l'esprit, il n'y aura plus de voleurs en France, et, le jour où la police ne fera plus de barricades, il n'y aura plus d'émeutes à Paris.

Ici, M. Jackal, comprenant parfaitement que le nouveau préfet faisait allusion aux émeutes du mois de novembre, organisées par lui, M. Jackal baissa la tête et rougit pudiquement.

– Ce que je vous recommande avant tout, continua M. de Belleyme, c'est de faire disparaître au plus vite et de reconduire aux bagnes d'où ils viennent, ces êtres patibulaires qui émaillent la

cour de l'hôtel ; car, s'il est nécessaire, pour faire un civet, de prendre un lièvre, on ne me prouvera jamais la nécessité de prendre des forçats pour arrêter des voleurs. Je conviens avec vous que le moyen est spécieux, mais il n'est pas infaillible, et je le crois dangereux.

M. Jackal fit un geste d'étonnement.

– Je vous prie de faire un choix au plus vite parmi les hommes qui sont sous vos ordres et de les renvoyer, sans bruit, d'où ils viennent.

M. Jackal adhéra pleinement à la proposition du nouveau préfet, et, après l'avoir assuré de son zèle et de son dévouement, il le salua en s'inclinant respectueusement et se retira.

Rentré dans son cabinet, il se plongea dans son fauteuil, essuya les deux verres de ses lunettes, tira sa tabatière, et se bourra le nez de tabac ; puis, croisant à la fois ses jambes et ses bras, il médita de nouveau.

Disons tout de suite que ce second sujet de méditation fut bien plus agréable pour lui que le premier, quelque chagrinantes qu'en pussent être les conséquences pour son prochain.

En effet, voici à quoi il pensait :

– Décidément, j'avais bien jugé le nouveau préfet, c'est positivement un homme profond ; la preuve, c'est qu'il m'a gardé, quoiqu'il soit bien loin d'ignorer que j'ai quelque peu contribué à déterminer la chute du ministère ; après tout, c'est peut-être pour cela. Me voilà donc de nouveau sur mes pieds, puisque, par la suppression de la police au ministère de l'intérieur et la retraite de M. Franchet, j'acquiers une plus haute importance. D'une autre part, il est presque entré dans mes vues à l'endroit des honorables personnages dont la cour de la préfecture est quotidiennement jonchée. Il est vrai que je vais bien causer de la peine à ces honnêtes gens. Pauvre Carmagnole ! pauvre Papillon ! pauvre Longue-Avoine ! pauvre Brin-d'Acier ! pauvre Gibassier surtout ! c'est toi que je plains parmi les autres ; tu vas m'afficher ingrat ; mais, que veux-tu ! *habent sua fata libelli !* – C'était écrit. – En d'autres termes : il n'est si bonne compagnie qu'il ne faille à la fin quitter.

En disant ces derniers mots, M. Jackal, pour comprimer l'émotion que lui donnaient ces tristes pensées, tira de nouveau sa tabatière et absorba, avec une sorte de violence, une seconde prise de tabac.

– Bah ! après tout, dit-il philosophiquement en se levant, le faquin n'a que ce qu'il mérite. Je sais bien qu'il me demandait,

hier, mon agrément pour se marier ; mais jamais Gibassier ne sera un homme de pot-au-feu ; il est fait pour les grandes routes, et je crois que celle de Paris à Toulon conviendra mieux à sa nature que le grand chemin de l'hyménée. – Comment va-t-il accepter cette nouvelle position ?

Tout en faisant ces réflexions, M. Jackal tira un cordon de sonnette.

Un huissier parut.

– Qu'on me fasse venir Gibassier, dit-il, et, s'il n'est pas là, Papillon, Carmagnole, Longue-Avoine ou Brin-d'Acier.

L'huissier parti, M. Jackal fit jouer un bouton de sonnette placé presque invisiblement dans l'angle du mur. Un instant après, un agent de police à figure rébarbative, habillé en bourgeois, apparut sur le seuil d'une petite porte dissimulée par une draperie.

– Entrez, Colombier, dit M. Jackal.

L'homme à mine farouche qui portait ce doux nom s'avança.

– De combien d'hommes pouvez-vous disposer en ce moment ? demanda M. Jackal.

– De huit hommes, répondit Colombier.

– Vous compris ?

– Sans me compter ; en tout, neuf.

– Solides ?

– Comme moi-même, répondit d'une voix de basse-taille effrayante Colombier, qui devait être, en effet, d'une force et d'une énergie peu communes, s'il est permis de juger de la force du corps par la force de la voix.

– Vous allez les faire monter, continua M. Jackal, et vous vous tiendrez tous les neuf dans le corridor derrière ma porte.

– Armés ?

– Bien armés. Au premier coup de sonnette, vous entrerez ici sans frapper et vous inviterez l'homme qui se trouvera dans mon cabinet à vous suivre ; une fois votre prisonnier dans le corridor, vous le confierez à quatre de vos hommes qui le conduiront au Dépôt. Le prisonnier une fois en lieu sûr, vos hommes remonteront et reviendront prendre leur place dans le corridor, jusqu'au moment où un second coup de sonnette vous appellera de nouveau pour une autre arrestation ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que je vous donne contrordre. – Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas ?

– Parfaitement ! répondit Colombier, parfaitement ! répéta-t-il en se rengorgeant comme un homme fier d'avoir la compréhension

si facile.

– Maintenant, dit sévèrement M. Jackal, c'est à vous que je m'en prendrai si un seul des prisonniers s'échappe.

En ce moment, on frappa à la porte du cabinet.

– C'est sans doute un de vos futurs prisonniers qui va entrer ; hâtez-vous d'aller chercher vos hommes.

– J'y cours, dit Colombier en franchissant d'une seule enjambée l'espace qui le séparait du corridor.

M. Jackal fit tomber la tapisserie derrière lui, s'accommoda dans son fauteuil, et dit :

– Entrez.

L'huissier introduisit Longue-Avoine.

L'amant de la loueuse de chaises de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, aussi long et aussi blême que Basile, entra à pas comptés dans le cabinet en faisant mille génuflexions, absolument comme il se fût incliné devant le maître-autel.

– Vous m'avez fait appeler, mon noble maître ? dit-il d'une voix dolente.

– Oui, Longue-Avoine, je vous ai fait appeler.

– En quoi puis-je avoir l'honneur de vous être utile ? Vous savez que mon sang et ma vie sont à votre disposition.

– Je vais bien le voir, Longue-Avoine ; mais, d'abord, dites-moi si, depuis que vous êtes à mon service, je vous ai donné un sujet de mécontentement.

– Oh ! Seigneur Jésus ! jamais, mon digne maître, s'empressa de dire, d'une voix pleine d'onction, l'amant de la Barbette.

– Eh bien, moi, Longue-Avoine, j'ai un profond sujet de mécontentement contre vous.

– Vierge Marie ! est-ce possible, mon bon maître ?

– C'est plus que possible, Longue-Avoine, cela est ; ce qui prouve qu'à mon égard, vous avez du moins usé d'ingratitude.

– Que Dieu qui m'entend, dit le jésuite d'une voix mielleuse, me punisse de mort si, à toute heure de ma vie, je ne me souviens pas de vos bienfaits.

– Justement, Longue-Avoine, j'ai peur que vous ne les ayez oubliés. Rappelez-les-moi, pour voir si vous en avez gardé mémoire.

– Mon bon maître, comment voulez-vous que j'oublie qu'arrêté au milieu de la rue Saint-Jacques-du-Haut-Pas, devant la petite

porte de l'église, nanti d'une croix en argent et d'un ostensoir en vermeil, j'allais être envoyé au bagne, si votre paternelle sollicitude ne se fût éveillée à temps pour me tirer de ce mauvais pas.

– Depuis ce jour, dit M. Jackal, je vous ai fait entrer dans mon service ; or, de quelle façon avez-vous reconnu ce bon office ?

– Mais, mon noble maître… interrompit Longue-Avoine.

– Ne m'interrompez pas, dit sévèrement M. Jackal. Je sais tout. Depuis six mois, vous faites de la police au compte du père Roncin, de la Congrégation.

– Dans l'intérêt de notre sainte religion ! dit dévotement Longue-Avoine en levant les yeux au ciel d'un air béat.

– Intérêt mal entendu, Longue-Avoine, dit M. Jackal en affectant un air courroucé ; car le père Roncin et sa congrégation ont entraîné M. de Villèle, et M. de Villèle a entraîné le ministère dans sa chute ; de telle façon, malheureux ! que vous êtes, à votre insu, j'aime à le croire, mais fatalement, un perturbateur du repos public, et que, sans vous en douter, vous avez sapé la base du trône de Sa Majesté.

– Est-ce possible ? s'écria Longue-Avoine en regardant M. Jackal d'un air hébété.

– Vous n'ignorez pas, sans doute, que le ministère est changé depuis ce matin ? Eh bien, malheureux que vous êtes, c'est vous qui êtes une des causes de cette révolution administrative. Vous avez été désigné comme un homme dangereux ; j'ai donc résolu, jusqu'à ce que l'ébullition de la capitale soit éteinte, de vous placer en lieu sûr, où vous puissiez, tranquillement et à loisir, vous recueillir et méditer.

– Ah ! mon bon maître, s'écria Longue-Avoine en se jetant aux pieds de M. Jackal ; devant Dieu tout-puissant, je vous jure de ne plus remettre les pieds à Montrouge.

– Il est trop tard, dit M. Jackal en se levant et tirant le bouton de la sonnette.

– Grâce, mon bon maître ! grâce ! hurlait Longue-Avoine en pleurant à chaudes larmes.

Colombier parut.

– Grâce ! répéta Longue-Avoine, qui frissonna en voyant entrer le rébarbatif agent, dont il connaissait les attributions.

– Il est trop tard, dit d'un ton sévère M. Jackal ; voyons, relevez-vous et suivez cet homme.

Longue-Avoine, voyant le visage irrité de M. Jackal et comprenant qu'il n'y avait pas à parlementer, suivit l'agent en croisant les mains pour se donner un air de martyr.

Longue-Avoine sorti, M. Jackal sonna de nouveau.

L'huissier parut, annonçant Carmagnole.

– Qu'il entre, dit M. Jackal.

Le Provençal se précipita, plutôt qu'il n'entra, dans le cabinet.

– Qu'y a-t-il pour votre service, patron ? dit-il d'une voix flûtée.

– Rien que de très simple, Carmagnole, répondit M. Jackal. Combien avez-vous de vols simples à vous reprocher ?

– Trente-quatre, juste autant que d'années, répondit assez gaiement Carmagnole.

– Et de vols compliqués, je veux dire avec effraction ?

– Douze, autant que de mois dans l'année, répondit le Marseillais sur le même ton.

– Et de tentatives d'assassinat ?

– Sept, autant que de jours dans la semaine.

– Vous avez donc, dit en résumant M. Jackal, mérité trente-quatre fois la prison, douze fois le bagne et sept fois la place de Grève. – En tout, cinquante-trois condamnations plus ou moins désavantageuses. Est-ce votre compte ?

– C'est mon compte, répondit l'insouciant Carmagnole.

– Eh bien, mon bon ami, vos aventures commençant à faire trop de bruit dans le monde, j'ai pris la résolution de vous exiler momentanément.

– Dans quelle partie du globe ? demanda sans se troubler Carmagnole.

– Je pense que le coin de terre que vous habiterez doit vous être à peu près indifférent.

– Oui, pourvu que ce coin de terre ne soit pas au bord de la mer, répondit le Provençal, qui entrevoyait vaguement à la fois, dans le site que M. Jackal lui avait choisi, les noires brumes de Brest et le soleil de Toulon.

– Eh bien, spirituel Carmagnole, vous avez deviné précisément, quoique à regret, le lieu pittoresque de l'exil que j'ai rêvé pour vous.

– Ah ! monsieur Jackal, dit en s'efforçant de sourire le loustic Marseillais, vous voulez sans doute m'effrayer ?

– Moi vous effrayer, mon bon Carmagnole ! dit d'un ton étonné

M. Jackal ; est-ce mon habitude d'effrayer les honnêtes serviteurs comme vous ?

– Si je comprends bien, dit, moitié gai, moitié triste, le Provençal, c'est une partie de bagne que vous me proposez.

– Vous avez trouvé le mot, ingénieux Carmagnole ; c'est précisément une partie de bagne ; mais je vais vous en dire l'enjeu. Vous êtes orphelin ?

– De naissance.

– Vous n'avez ni amis, ni famille, ni patrie ? Eh bien, je veux vous donner une patrie, une famille et des amis. De quoi vous plaignez-vous ?

– Tranchons le mot, dit carrément le Marseillais, vous voulez m'envoyer à Rochefort, à Brest ou à Toulon ?

– Je vous laisse à choisir, de ces trois retraites, celle qui vous conviendra le mieux ; mais comprenez-moi bien, intelligent Carmagnole : ce n'est pas pour vos péchés que je vous exile si loin de moi, c'est pour mettre toujours à profit votre zèle et votre dévouement.

– Je ne vous comprends pas, objecta le Provençal, qui ne voyait pas où M. Jackal voulait en venir.

– Je vais m'expliquer, bouillant Carmagnole. Vous n'ignorez pas que la surveillance, intelligemment exercée contre les faits et gestes des gentilshommes de Brest ou de Toulon, est un moyen traditionnel, d'une grande puissance, pour la conservation de l'ordre dans ces maisons de retraite pénitentiaires.

– Je vous comprends, dit le Marseillais fronçant légèrement le sourcil ! du rang de mouchard, vous m'élevez au rang de renard ou de mouton ?

– C'est vous qui l'avez dit, perspicace Carmagnole.

– Je pense, dit sans aucune gaieté le Provençal, que vous avez ouï parler des terribles vengeances qu'exercent les détenus contre les moutons.

– Je le sais, dit M. Jackal ; parce que ces moutons-là sont des ânes. Transigeons : ne soyez pas mouton, soyez renard.

– Et combien de temps environ peut durer cette mission extraordinaire ? demanda d'un air piteux Carmagnole.

– Le temps nécessaire pour étouffer le bruit qui s'est fait autour de vous depuis quelque temps. Croyez que je ne tarderai pas à être fatigué de votre absence.

Carmagnole baissa la tête et réfléchit. Au bout d'une minute de

silence, il reprit :

– Est-ce une offre réelle ? est-ce sérieux ?

– Rien de plus réel, rien de plus sérieux, mon bon ami, et je vais vous en donner la preuve.

M. Jackal alla tirer pour la seconde fois le bouton de la sonnette. Pour la seconde fois, Colombier parut.

– Vous allez accompagner monsieur, dit M. Jackal à l'agent en désignant Carmagnole, et vous le conduirez où je vous ai dit, avec tous les égards qui lui sont dus.

– Mais, s'écria le malheureux Carmagnole, Colombier va me conduire au Dépôt.

– Sans doute ! Après ? dit M. Jackal en croisant les bras et regardant sévèrement dans le blanc des yeux son prisonnier.

– Ah ! pardon, dit le Provençal, qui comprit toute la signification de ce regard, je croyais que nous plaisantions.

Et, s'adressant à Colombier, comme un homme sûr de s'échapper du bagne avant peu :

– Je vous suis, dit-il.

– Ce Carmagnole est vraiment plus enjoué qu'il n'est permis de l'être en pareille aventure, murmura M. Jackal en regardant dédaigneusement sortir le Marseillais.

Puis, tirant pour la troisième fois le cordon de la sonnette de la cheminée, il revint s'asseoir dans son fauteuil. L'huissier parut et annonça Papillon et Brin-d'Acier, qui attendaient dans le couloir leur tour d'audience.

– Lequel est le plus impatient des deux ? demanda M. Jackal.

– Ils sont plus impatients l'un que l'autre, répliqua l'huissier.

– Alors faites-les entrer tous les deux.

L'huissier sortit, puis revint quelques instants après, précédant Papillon et Brin-d'Acier.

Brin-d'Acier était un géant, Papillon était un nain.

Papillon était chétif et imberbe ; Brin-d'Acier était mélancolique comme Longue-Avoine, et Papillon aussi jovial que Carmagnole. Hâtons-nous de dire que Brin-d'Acier était de l'Alsace et Papillon de la Gironde. Le premier s'inclina tout d'une pièce devant M. Jackal, et le second fit une sorte de saut acrobatique plutôt qu'un salut.

M. Jackal sourit imperceptiblement en considérant ce chêne et cet arbrisseau.

– Brin-d'Acier, dit-il, et vous, Papillon, qu'avez-vous fait pendant les soirées mémorables des 19 et 20 novembre dernier ?

– J'ai, répondit Brin-d'Acier, transporté rue Saint-Denis autant de charrettes de pavés, de solives qu'on m'a fait l'honneur de m'en confier.

– Bien, dit M. Jackal. Et vous, Papillon ?

– Moi, répondit l'effronté Papillon, j'ai cassé, selon la recommandation de Votre Excellence, la majeure partie des carreaux de ladite rue.

– Ensuite, Brin-d'Acier ? continua M. Jackal.

– Ensuite, à l'aide de quelques amis dévoués, j'ai construit toutes les barricades qui sillonnaient le quartier des Halles.

– Et vous, Papillon ?

– Moi, répondit le personnage interpellé, j'ai fait partir au nez des bourgeois qui passaient toutes les pièces d'artifice que Votre Excellence m'avait fait l'honneur de me remettre.

– Est-ce tout ? demanda M. Jackal.

– J'ai crié : « À bas le ministère ! » dit Brin-d'Acier.

– Moi : « À bas les jésuites ! » ajouta Papillon.

– Et après ?

– Nous nous sommes retirés paisiblement, dit Brin-d'Acier en regardant son ami.

– Comme des gens inoffensifs, confirma Papillon.

– Ainsi, reprit M. Jackal en s'adressant à tous les deux, vous ne vous souvenez pas d'avoir fait quoi que ce soit en dehors des ordres que je vous avais donnés ?

– Absolument rien, dit le géant.

– Rien absolument, répéta le nain en regardant à son tour son camarade.

– Eh bien, je vais vous rafraîchir la mémoire, fit M. Jackal attirant à lui un dossier épais et en extrayant une double feuille de papier, qu'il posa sur sa table après l'avoir rapidement parcourue des yeux. Il résulte, dit-il, de ce rapport annexé à votre dossier, que vous avez : primo, dans la nuit du 19 novembre, sous couleur de porter secours à une femme qui se trouvait mal, dévalisé en partie la boutique d'un joaillier de la rue Saint-Denis.

– Oh ! fit Brin-d'Acier avec horreur.

– Oh ! répéta Papillon indigné.

– Secondo, continua M. Jackal, dans la nuit du 20 novembre,

vous avez, tous les deux, à l'aide de fausses clefs, aidés par la femme Barbette, concubine du sieur Longue-Avoine, votre confrère, pénétré chez un changeur de la même rue et soustrait, tant en louis d'or de Sardaigne, en florins de Bavière, en thalers de Prusse qu'en guinées anglaises, en doublons d'Espagne et en billets de banque de France, la somme de soixante-trois mille sept cent un francs soixante et dix centimes, sans compter le change.

– C'est de la médisance, dit Brin-d'Acier.

– C'est une odieuse calomnie ! ajouta Papillon.

– Tertio, dit M. Jackal sans paraître remarquer l'indignation de ses deux prisonniers, dans la nuit du 21 du même mois, vous avez, tous les deux, en compagnie de votre ami Gibassier, arrêté, à main armée, entre Nemours et Château-Landon, la malle-poste, qui contenait un Anglais et sa lady, et, après avoir mis un pistolet sous la gorge du postillon et du courrier, vous avez dévalisé la malle, qui contenait vingt-sept mille francs ! Je ne parle que pour mémoire de la chaîne et de la montre de l'Anglais et des bagues et des joyaux de l'Anglaise.

– C'est de l'iniquité ! s'écria l'Alsacien.

– De l'iniquité pure, répéta le Bordelais.

– Quarto, et enfin, continua, sans se déconcerter, M. Jackal, et pour ne plus m'arrêter à vos diverses frasques depuis cette nuit jusqu'au 31 décembre, vous avez, le 1er janvier 1828, afin, sans doute, de bien commencer l'année, éteint tous les réverbères de la commune de Montmartre et soustrait, à la faveur de la nuit, à tous les passants attardés, aux uns leur bourse, aux autres leur montre ; si bien que le nombre des plaignants se monte jusqu'ici au chiffre de trente-neuf.

– Oh ! soupira le géant.

– Oh ! gémit le nain.

– Par ces motifs, reprit M. Jackal d'une voix magistrale, attendu que, malgré vos dénégations, réfutations, indignations et autres contorsions, il est clair et démontré pour moi que vous avez abusé outrageusement de la confiance que j'avais mise en vous ;

« Attendu, dis-je, qu'en dévalisant le tiers et le quart, vous vous êtes conduits, non comme de sérieux et honnêtes agents de police, mais comme des voleurs vulgaires ;

« Par ces motifs :

« Vous êtes invités à vous rendre, sous le plus bref délai, dans le cabinet à côté, où un homme que vous connaissez tous les deux, le nommé Colombier, va vous appréhender au corps et vous conduire

en lieu sûr, jusqu'à ce que j'aie eu le temps d'aviser au moyen de mettre une digue à vos débordements. »

Tout en prononçant, avec le plus grand sang-froid, ces paroles, M. Jackal sonna Colombier, qui parut pour la troisième fois et ne put s'empêcher d'étaler sa tristesse en voyant la piteuse mine que faisaient ses deux amis, Brin-d'Acier et Papillon.

Mais, en militaire fidèle à sa consigne, il rengaina momentanément sa mélancolie, et, sur un geste de M. Jackal, il prit le géant sous un bras, le nain sous l'autre, et les entraîna, plutôt qu'il ne les emmena, rejoindre Carmagnole et Longue-Avoine.

Il y eut un moment d'arrêt dans cette liquidation.

Cette quadruple arrestation n'avait ni ému ni même intéressé M. Jackal. Sans doute l'esprit de Carmagnole lui était quelque peu sympathique et sa perte méritait un regret ; mais il connaissait le Marseillais à fond : il savait que, d'une façon ou d'une autre (le Provençal était de cette étoffe de forçats dont on fait les octogénaires), il s'en tirerait tôt ou tard.

Quant aux autres, ils n'étaient même pas des rouages dans sa machine administrative. Ils la regardaient plutôt fonctionner qu'ils n'aidaient à ses fonctions. – Longue-Avoine n'était qu'un hypocrite ; Brin-d'Acier n'était qu'un fier-à-bras. Pour Papillon, bien qu'il eût la légèreté du lépidoptère dont il portait le nom, ce n'était, après tout, qu'une pâle et mauvaise copie de Carmagnole.

On conçoit donc que l'avenir de ces personnages n'intéressait que médiocrement le philosophe M. Jackal. De quelle valeur étaient, en effet, ces êtres inférieurs à côté de cette supériorité incontestable et incontestée qui avait nom Gibassier ?

Gibassier ! l'agent phénix – *rara avis !* –, le mouchard fait homme ! l'homme aux expédients inattendus ! l'homme aux ressources illimitées ! l'homme aux incarnations multiples, aussi nombreuses que celles d'un dieu hindou !

Voilà à quoi songeait le chef de la police secrète, entre le départ de Brin-d'Acier et de Papillon et l'arrivée de Gibassier.

– Enfin, murmura-t-il, puisqu'il le faut !...

Et, ayant sonné l'huissier, il revint s'asseoir dans son fauteuil ;

il plongea son front dans ses mains.

L'huissier fit entrer Gibassier.

Ce jour-là, Gibassier était en habit de ville ; des bas de soie ornaient ses pieds et des gants blancs gantaient ses mains. Sa

figure était rose et ses yeux, assez ternes d'habitude, étaient à ce moment d'une vivacité et d'un éclat extraordinaires.

M. Jackal releva la tête et fut frappé de la magnificence de son costume et de son visage.

– Vous êtes donc de noce ou d'enterrement aujourd'hui ? demanda-t-il.

– De noce, cher monsieur Jackal, répondit Gibassier.

– De la vôtre, peut-être ?

– Pas précisément, mon cher monsieur ; vous connaissez ma théorie sur le mariage ; mais c'est tout comme, ajouta-t-il avec fatuité : la mariée est une vieille amie à moi.

M. Jackal se bourra le nez de tabac, comme pour comprimer l'admonestation qu'il allait adresser à Gibassier à propos de sa théorie sur les femmes.

– Ai-je le plaisir de connaître le mari ? demanda-t-il après un moment de silence.

– Vous le connaissez au moins par ouï-dire, répondit le forçat : c'est mon compagnon de Toulon ; c'est celui avec lequel je me suis ingénieusement échappé du bagne ; c'est l'ange Gabriel.

– Je me souviens, dit M. Jackal en hochant la tête ; vous m'avez raconté cette anecdote au fond du Puits-qui-parle, où j'ai eu l'avantage de vous repêcher ; ce qui, pour le dire en passant, m'a occasionné un rhume qui ne m'a pas encore quitté.

Et, comme pour donner plus de poids à ses paroles, M. Jackal se mit à tousser.

– Bonne toux, dit Gibassier, toux grasse, ajouta-t-il en forme de consolation. Un de mes aïeux est mort à cent sept ans en s'évadant d'un cinquième étage avec une toux pareille.

– À propos d'évasion, dit M. Jackal, vous ne m'avez jamais parfaitement édifié sur la vôtre ; je sais, bien vaguement, qu'un infirmier vous a aidés, l'ange Gabriel et vous ; mais, pour corrompre même un infirmier, il faut de l'argent. Où aviez-vous pris le vôtre ? Car je ne sache pas que la *grande fatigue* vous ait beaucoup enrichi.

Ici, le visage de Gibassier, de rose qu'il était, devint pourpre.

– Vous rougissez, observa M. Jackal étonné.

– Pardonnez-moi, monsieur Jackal, dit le forçat, mais un des souvenirs les plus décevants de ma vie aventureuse me revient en ce moment à la pensée ; je ne puis m'empêcher de rougir.

– Un souvenir décevant à propos du bagne ? demanda M.

Jackal.

– Non, répondit Gibassier en fronçant le sourcil, à propos de mon évasion, ou plutôt de la dame mystérieuse qui l'a facilitée.

– Pouah ! fit M. Jackal en regardant Gibassier d'un air dédaigneux, ce serait à dégoûter pour jamais du beau sexe.

– Et c'est justement cette dame mystérieuse, continua le forçat sans paraître remarquer le dédain de son patron, que vient d'épouser aujourd'hui l'ange Gabriel.

– Vous m'avez cependant assuré, Gibassier, dit sévèrement le chef de la police, que ce forçat était à l'étranger.

– C'est vrai, répondit avec une sorte d'orgueil Gibassier ; il était allé demander le consentement de sa famille et réclamer ses papiers.

– Vous aviez été arrêtés ensemble, je crois ?

– En effet, cher monsieur Jackal.

– Comme faux monnayeurs ?

– Faites excuse, mon noble patron : c'était l'ange Gabriel qui faussait la monnaie ; quant à moi, je suis d'une ignorance déplorable en fait de métallurgie.

– Faites excuse à votre tour, cher monsieur Gibassier : je confonds la fausse monnaie avec la fausse écriture.

– C'est bien différent, dit gravement Gibassier.

– Si j'ai bonne mémoire, un jour, il est arrivé, de la part de Son Excellence le ministre de la justice, un dossier adressé à M. le directeur du bagne de Toulon ; ce dossier contenait toutes les pièces nécessaires pour la mise en liberté d'un forçat, revêtues de toutes les signatures officielles. Ces pièces émanaient de vous, n'est-il pas vrai ?

– C'était pour la délivrance de l'ange Gabriel, cher monsieur Jackal ; c'est un des actes les plus philanthropiques de ma vie accidentée, et j'aurais la modestie de le taire si vous ne me forciez à le proclamer.

– Ce ne sont là, dit M. Jackal, que les bagatelles de la porte ; et cela ne m'explique pas votre troisième rentrée au bagne ; veuillez me rafraîchir la mémoire.

– Je vous comprends, dit le forçat, c'est mon examen de conscience que vous me priez de faire devant vous ; c'est ma confession que vous me demandez.

– Précisément, Gibassier, et, à moins que vous ne voyiez à cette confidence quelque obstacle sérieux…

– Je n'en vois aucun, dit Gibassier. J'ai d'autant moins à hésiter, qu'il vous suffirait de lire les journaux du temps pour vous édifier suffisamment là-dessus.

– Commencez donc.

– C'était en 1822 ou 1823, je ne suis pas sûr de la date.

– La date ne fait rien à l'affaire.

– C'était une année fertile ; jamais la moisson n'avait étalé des épis plus dorés ; jamais les coteaux de vigne n'avaient montré des pampres plus verts.

– Je vous ferai observer, Gibassier, que la moisson et les pampres sont complètements étrangers à la question.

– C'est pour vous dire, mon cher monsieur Jackal, que la chaleur de cette année-là était étouffante. Il y avait trois jours que je m'étais évadé du bagne de Brest ; il y avait trois jours que j'étais caché dans le creux d'un de ces rochers qui forment la ceinture de la côte de Bretagne, sans boire et sans manger ; au-dessous de moi, un groupe de gitanos, couverts de haillons, parlaient de mon évasion et des cent francs qui seraient alloués à celui qui m'arrêterait. Vous n'ignorez pas que le bagne est, pour ces bandes errantes, un pourvoyeur abondant ; comme elles se nourrissent du poisson mort que la mer rejette sur la plage, elles vivent aussi de la chasse du galérien ; elles connaissent les bois épais, les chemins creux, les vallées profondes, les masures désertes où le forçat haletant ira reprendre haleine dans sa course. Au premier coup de canon qui annonce une évasion, elles semblent sortir de dessous terre, armées de bâtons, de cordes, de pierres, de couteaux, et se mettent en chasse avec une joie, une avidité qui semblent instinctives chez ces bohémiens.

« J'étais donc là depuis trois jours, quand, le soir, un coup de canon retentit, qui annonçait une seconde évasion. Aussitôt, grand branle-bas de chasse parmi les gitanos. Chacun d'eux prend la première arme qui lui tombe sous la main, et, se mettant à la piste de mon malheureux camarade, ils me laissent sur mon rocher, comme l'antique Prométhée, rongé par les vautours de la soif et de la faim. »

– Votre récit est palpitant d'intérêt, Gibassier, dit M. Jackal avec un imperturbable sang-froid ; continuez.

– La faim, reprit Gibassier, ressemble à Guzman, elle ne connaît pas d'obstacle. En deux sauts, je fus à terre ; en trois bonds, je fus dans le fond d'une vallée. J'aperçus, à sept ou huit pas de distance, une masure à la lucarne de laquelle brillait une petite lumière. J'allais frapper pour demander de l'eau, du pain, quand l'idée me

vint que cette maisonnette pouvait servir d'abri à quelque gitano, ou, tout au moins, à quelque paysan qui ne manquerait pas de me vendre. J'hésitai un instant ; mais ma résolution fut bientôt prise. Je frappai à la porte de la cabane avec le manche de mon couteau, bien décidé à vendre chèrement ma vie si on la menaçait.

« – Qui est là ? demanda une femme qu'à sa voix cassée je reconnus pour une vieille, et qu'à son accent je reconnus pour une gitana.

« – Un pauvre voyageur qui ne demande qu'un verre d'eau et un morceau de pain, répondis-je.

« – Passez votre chemin, glapit la vieille en fermant la fenêtre de la lucarne.

« – Bonne femme, au nom de l'humanité, du pain et de l'eau ! m'écriai-je d'une voix suppliante.

« Mais la vieille femme ne répondit pas.

« – C'est toi qui l'auras voulu, dis-je en donnant un si vigoureux coup de pied dans la porte, qu'elle alla tomber au bout de la salle basse qui servait d'entrée à la maison.

« Au bruit que fit la porte en tombant, la vieille gitana apparut, une lampe à la main, au sommet de l'échelle qui lui servait d'escalier. Elle mit sa main droite derrière sa lampe pour mieux éclairer ma figure ; mais, ne pouvant rien distinguer à travers cette espèce d'obscurité, elle demanda d'une voix chevrotante :

« – Qui est là ?

« – Le malheureux voyageur, répondis-je.

« – Attends, dit-elle en descendant les degrés de l'échelle avec une agilité extraordinaire pour son âge ; attends, je vais te faire voyager.

« Voyant que j'aurais bon marché de cette vieille sorcière, je courus à la huche, et, apercevant un morceau de pain noir, je le pris et je mordis avidement.

« À ce moment, la bohémienne mettait le pied sur le sol.

« Elle vint droit à moi, et, me poussant par l'épaule, elle essaya de me mettre à la porte.

« – Je vous en supplie, laissez-moi boire, dis-je en apercevant au fond de la salle un alcarazas.

« Mais elle recula épouvantée et poussa un cri terrible, cri de hibou ou de chouette, en voyant mes habits de forçat.

« À ce cri, une autre figure apparut au sommet de l'échelle.

« C'était la figure d'une grande et chétive jeune fille de seize à dix-sept ans.

« – Qu'y a-t-il, *mama* ? s'écria-t-elle.

« – Le forçat ! hurla la vieille en me montrant du doigt.

« La jeune fille sauta plutôt qu'elle ne descendit l'échelle, et, s'élançant sur moi avec une avidité de bête fauve, avant même que j'eusse pu observer son mouvement, et avec une énergie incroyable pour une femme de cet âge, m'entourant le cou par derrière, elle me renversa sur les dalles en criant :

« – *Mama !*

« À cet appel, la mère bondit comme un chacal, et, s'accroupissant sur ma poitrine, elle cria de toute la force de ses poumons :

« – Au secours ! au secours !

« – Lâchez-moi, dis-je en essayant de repousser ces furies.

« – Au secours ! au secours ! beuglèrent à la fois la mère et la fille.

« – Taisez-vous et lâchez-moi ! répétai-je d'une voix de stentor.

« – Au forçat ! au forçat ! hurlèrent-elles à qui mieux mieux.

« – Vous n'allez pas vous taire ? m'écriai-je en saisissant la vieille à la gorge et en la renversant sur le dos, si bien qu'à mon tour je me trouvai accroupi sur elle.

« La jeune fille sauta sur moi ; puis, m'attirant la tête en arrière (mouvement qui lui semblait familier), elle me saisit l'oreille, qu'elle essaya de déchirer avec ses dents.

« Je vis qu'il fallait en finir avec ces démons enragés. – Les pères, frères ou maris pouvaient venir d'un moment à l'autre. – J'enfonçai profondément mes dix doigts dans le cou de la vieille, et, au râlement qui s'échappa de sa poitrine, je compris qu'elle ne crierait plus.

« Pendant ce temps, la jeune fille mordait toujours.

« – Lâchez-moi ou je vous tue ! dis-je avec une énergie formidable.

« Mais, soit qu'elle ne comprit pas mon idiome, soit qu'elle refusât de le comprendre, elle mit tant de férocité dans ses morsures, que, tirant mon couteau et retournant mon bras droit de son côté, j'enfonçai la lame jusqu'au manche dans sa mamelle gauche.

« Elle tomba.

« Je sautai sur l'alcarazas et je bus avidement l'eau qu'il contenait… »

– Je connais la suite, dit M. Jackal, dont le front s'était rembruni de plus en plus à mesure que le narrateur arrivait au sinistre dénouement de sa lugubre histoire. Vous fûtes arrêté huit jours après et conduit à Toulon, gracié de la peine de mort par un de ces hasards où la main de la Providence se montre bien clairement.

Après ces paroles, il y eut un moment de silence.

M. Jackal sembla tomber dans une profonde rêverie.

Pour Gibassier, qui, malgré la gaieté de son costume, s'était peu à peu attristé tout en racontant son histoire ; pour Gibassier, disons-nous, il commençait à se demander à propos de quoi son patron lui avait fait raconter une aventure qu'il connaissait pour le moins aussi bien que lui.

Une fois cette pensée entrée dans son cerveau, il se demanda quel intérêt pouvait avoir le chef de la police à cet examen de conscience. Il ne le devina pas, mais il le flaira et le pressentit vaguement.

Il résuma la situation en hochant la tête et en murmurant à part lui :

– Diable ! voici qui est mauvais pour moi.

Ce qui contribua à le corroborer dans cette pensée, ce fut la tête penchée, le front nuageux, en un mot, l'attitude pensive de M. Jackal.

Pour celui-ci, relevant tout à coup la tête et passant la main sur son front comme pour en écarter les nuages, il regarda le forçat avec une sorte de compassion et lui dit :

– Écoutez-moi, Gibassier, je ne veux pas troubler un si beau jour par des récriminations qui vous paraîtraient sans doute aujourd'hui hors de saison. Allez donc à la noce de l'ange Gabriel, mon bon ami ; amusez-vous bien… J'avais à vous dire, dans votre intérêt, une chose de la plus haute importance ; mais, en considération de ce banquet fraternel, je remets l'affaire à demain. À propos, mon cher Gibassier, où se donne le festin de noce ?

– Au *Cadran-Bleu*, cher monsieur Jackal.

– Excellent restaurateur, mon bon ami ; amusez-vous donc bien, et à demain les affaires sérieuses.

– À quelle heure, s'il vous plaît ? demanda Gibassier.

– À demain midi, si vous n'êtes pas trop fatigué.

– À midi, heure militaire ! dit en saluant et en se retirant le forçat, étonné et ravi que cette conversation, qui avait si mal commencé, eût fini si bien.

Le lendemain, heure militaire, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, Gibassier fit son entrée dans le cabinet de M. Jackal.

Ce jour-là, sa mise était des plus simples, sa figure était des plus pâles. En l'examinant attentivement, un observateur eût découvert, dans les rides profondes de son front et dans le cercle noir qui entourait ses yeux, les traces d'une nuit d'insomnie et d'anxiété.

C'est ce que ne manqua pas de remarquer M. Jackal, qui ne se trompa point sur les causes de l'insomnie du forçat. En effet, après le festin, vient le bal ; pendant le bal, vient le punch ; après le punch, vient l'orgie, et Dieu sait où l'orgie conduit ses fidèles.

Gibassier avait accompli rigoureusement ce fatigant pèlerinage qui va du salon du restaurateur à la chambre de l'orgie.

Mais ni le vin, ni le punch, ni l'orgie, n'étaient de taille à abattre un homme de la force de Gibassier, et M. Jackal eût vu rayonner sur le front du forçat sa sérénité accoutumée, si un incident, survenu à son petit lever, ne lui avait fait perdre en même temps l'esprit et les rouges couleurs de ses joues. Et le lecteur conviendra avec nous, tout à l'heure, qu'il y avait de quoi perdre davantage encore.

En effet, voici ce qui était arrivé :

À huit heures du matin, encore endormi, Gibassier avait été brusquement réveillé par de violents coups frappés à sa porte.

De son lit, il avait crié :

– Qui est là ?

Une voix de femme avait répondu :

– C'est moi !

Et Gibassier, en reconnaissant la voix, était allé ouvrir la porte et s'était recouché précipitamment.

Qu'on juge de son étonnement en voyant entrer chez lui, pâle, échevelée, les yeux en fureur, une femme d'une trentaine d'années qui n'était autre que la nouvelle épousée, la femme de l'ange Gabriel, une vieille amie à lui, ainsi qu'il l'avait dit à M. Jackal.

– Qu'arrive-t-il, Élise ? dit-il dès qu'elle fut entrée.

– On m'a enlevé Gabriel ! répondit la femme.

– Comment, enlevé Gabriel ? demanda le forçat stupéfait. Qui ça ?

– Je n’en sais rien.

– Quand cela ?

– Je ne le sais pas davantage.

– Ah çà ! voyons, chère amie, dit Gibassier en se frottant les yeux pour s’assurer qu’il était bien éveillé, je ne suis plus endormi, et je ne rêve pas que vous êtes ici et qu’on a enlevé Gabriel ? Qu’est-ce que cela veut dire ? Comment les choses se sont-elles passées ?

– Voici, dit Élise. En sortant du *Cadran-Bleu*, nous nous sommes dirigés vers notre logement, n’est-ce pas ?

– J’aime à le croire.

– Un jeune homme, des amis de Gabriel, et un autre que nous ne connaissions pas, très bien mis d’ailleurs, nous ont accompagné jusqu’à notre porte. Arrivés là et au moment où je soulevais le marteau, l’ami de Gabriel lui a dit :

« – Je suis obligé de partir demain matin de bonne heure ; je ne pourrais pas vous revoir, et, cependant, j’avais quelque chose de très important à vous dire.

« – Eh bien, répondit Gabriel, si c’est si important, dites-le-moi tout de suite.

« – C’est que c’est un secret, dit à voix basse son ami.

« – Qu’à cela ne tienne, répond Gabriel ; Élise va monter se coucher, et vous allez me conter la chose. »

« Je monte me coucher, en effet, et j’étais si fatiguée de la danse, que je m’endors comme une souche. Or, ce matin, en me réveillant à huit heures, j’appelle Gabriel ; Gabriel ne répond pas. Je descends chez la portière et demande de ses nouvelles. Ni vu ni connu : il n’était pas rentré !

– Une nuit de noces !… dit Gibassier en fronçant le sourcil.

– C’est ce que je me dis, fit Élise. Si ce n’était pas une nuit de noces, cela pourrait peut-être s’expliquer.

– Cela s’expliquerait parfaitement, observa le forçat, qui se faisait fort d’expliquer les choses les plus inexplicables.

– Alors j’ai couru au *Cadran-Bleu* et au cabaret où il va d’habitude pour tâcher d’avoir quelques renseignements, et, comme je n’en ai obtenu de personne, je suis venue en chercher auprès de toi.

– *Toi* est peut-être un peu leste, dit Gibassier, pour un lendemain de noces.

– Puisque je te répète qu'il n'y a pas eu nuit.

– Au fait, c'est juste, avoua le forçat, qui, à partir de ce moment, commença à regarder son ancienne amie absolument comme il en eût regardé une nouvelle. Et tu ne soupçonnes rien ? reprit-il après cette inspection.

– Que veux-tu que je soupçonne ?

– Tout, parbleu !

– C'est beaucoup, objecta naïvement Élise.

– Dis-moi d'abord, demanda Gibassier, le nom de cet ami qui vous a reconduits.

– Je ne sais pas son nom.

– Décris-le-moi.

– C'est un petit brun qui a des moustaches.

– Ce n'est pas une description, cela : la moitié du genre humain est petite, brune, et porte des moustaches.

– Je veux dire qu'il me semble être du Midi.

– De quel Midi ? du Midi de Marseille ou du Midi de Toulon ? Il y a le midi et le midi moins un quart.

– Je ne te dirai pas ; il avait un habit.

– Où Gabriel l'a-t-il connu ?

– En Allemagne, à ce qu'il paraît. Ils sont partis de Mayence, où ils avaient dîné à la même auberge, et puis de Francfort, où ils avaient fait des affaires de compte à demi.

– Quelles affaires ?

– Je n'en sais rien.

– Tu en sais trop peu, chère amie, et je ne vois, dans les faibles renseignements que tu me donnes, nul indice qui puisse nous mettre sur une piste.

– Comment faire ?

– Permets-moi d'y rêver.

– Tu ne le crois pas capable d'avoir été passer la nuit ailleurs ?

– Au contraire, chère amie, c'est ma conviction intime, attendu que, n'étant pas chez toi, nécessairement il l'a passée ailleurs.

– Oh ! par *ailleurs,* j'entends chez d'anciennes maîtresses à lui.

– Quant à cela, je t'affirme le contraire. Ce serait d'abord une lâcheté, ensuite une bêtise, et Gabriel n'est ni bête ni lâche.

– C'est vrai, dit Élise en soupirant ; mais, enfin, que faire ?

– Puisque je te dis que je vais y rêver.

En effet, le forçat croisa les bras, fronça le sourcil, et, au lieu de regarder son ancienne amie comme il l'avait fait jusqu'à ce moment, il ferma les yeux et regarda, pour ainsi dire, en lui-même.

Pendant ce temps-là, Élise tournait ses pouces et examinait la chambre à coucher de Gibassier. La méditation de celui-ci semblait à Élise devoir se prolonger indéfiniment et finalement aboutir au sommeil.

– Eh ! eh ! l'ami Giba, dit-elle en se levant et lui tirant son bras de chemise.

– Quoi ?

– Est-ce que nous sommes rendormi ?

– Je réfléchis, te dis-je ! fit d'un air de mauvaise humeur Gibassier, qui, loin de s'endormir, commentait, mot pour mot, toute la conversation qu'il avait eue la veille avec M. Jackal et commençait à soupçonner, en se souvenant de ses derniers mots : « Où dînez-vous ? » que le chef de la police secrète pouvait bien ne pas être tout à fait étranger à la disparition de l'ange Gabriel.

Une fois cette idée arrivée à son esprit, il sauta à bas du lit, sans pudeur aucune, et enfourcha rapidement son pantalon.

– Que fais-tu donc ? demanda avec étonnement Élise, qui peut-être venait chercher auprès du forçat moins des renseignements que des consolations.

– Tu le vois bien, je m'habille, répondit Gibassier s'habillant en effet avec tant de précipitation, qu'on eût dit que l'on allait l'arrêter ou que le feu était à la maison.

En deux minutes, il fut vêtu de la tête aux pieds.

– Ah çà ! demanda Élise, que te prend-il donc ? As-tu quelques craintes ?

– Je crains tout, chère Élise, et j'ai mille autres craintes ! dit emphatiquement le forçat, qui, malgré le danger qui le menaçait, faisait flamberge de son pédantisme.

– Tu es donc sur la piste ? demanda la femme de Gabriel.

– Positivement, répondit le classique Gibassier en tirant de son secrétaire les billets de banque et les pièces d'or qu'il contenait.

– Tu prends de l'argent ! dit Élise étonnée. Tu vas donc en voyage ?

– Tu l'as dit.

– Loin ? bien loin ?

– Au bout du monde, probablement.

– Pour longtemps ?

– Pour toujours, si c'est possible, répondit Gibassier en prenant dans un autre tiroir une paire de pistolets, des cartouches et un poignard, qu'il fourra dans les poches de sa redingote.

– Ta vie est donc menacée ? demanda Élise de plus en plus étonnée, en voyant tous ces préparatifs.

– Plus que menacée ! répondit le forçat en enfonçant son chapeau sur sa tête.

– Mais tu ne pensais pas à voyager quand je suis entrée ici, objecta la femme de Gabriel

– Non ; mais l'arrestation de ton mari m'a donné la venette(1).

– Tu crois donc qu'il a été arrêté ?

– Je ne le crois pas, j'en suis sûr ; en conséquence, mon amour adoré, je te fais mes salutations bien respectueuses et je t'engage à faire comme moi, c'est-à-dire à te retirer en lieu sûr.

Ce disant, le forçat prit Élise dans ses bras, l'embrassa vivement, et descendit l'escalier quatre à quatre, laissant la femme de l'ange Gabriel au comble de la stupéfaction.

Arrivé au bas de l'escalier, Gibassier passa devant la loge de la concierge sans tenir compte de l'attention de la bonne femme, qui voulait lui remettre ses lettres et ses journaux.

Il franchit si rapidement le couloir qui le séparait de la rue, qu'il ne remarqua pas qu'un fiacre était arrêté à la porte – phénomène insolite dans une pareille rue, devant une semblable maison.

Il remarqua encore moins quatre hommes qui flanquaient la porte des deux côtés et qui, dès qu'ils l'aperçurent, le saisirent au collet et l'emballèrent dans le véhicule avant même qu'il eût mis le pied sur le pavé.

L'un de ces quatre hommes était le rébarbatif Colombier, et l'un de ceux qui lui tenaient les poignets un petit brun à moustaches qu'il reconnut immédiatement, sur les vagues indications d'Élise, pour celui qui avait coupé les ailes de l'ange Gabriel.

Au bout de dix minutes, la voiture arrivait à la préfecture de police, et, après une heure et demie passée au Dépôt, où il avait retrouvé ses collaborateurs et amis, Brin-d'Acier, Carmagnole, Longue-Avoine et Papillon, il faisait, ainsi que nous l'avons dit, son entrée dans le cabinet de M. Jackal, à midi précis.

On comprend que, suffisamment renseigné par ses camarades sur les arrestations de la veille, Gibassier devait faire une assez

pauvre mine devant le chef de la police.

– Gibassier, dit M. Jackal d'un air profondément affligé, je regrette vivement, croyez-le bien, d'être contraint de vous mettre à l'ombre pendant quelque temps. Le soleil des grandes villes vous a un peu dérangé la cervelle, mon bon ami, et, quand vous avez arrêté la malle-poste contenant un Anglais et sa femme, entre Nemours et Château-Landon, vous avez trop oublié que vous pouviez brouiller la cour de Londres avec celle de France ; en d'autres termes, vous avez trop fait litière de la liberté que je vous ai si généreusement et si largement octroyée.

– Mais, monsieur Jackal, interrompit Gibassier, croyez bien qu'en arrêtant la malle-poste, mon intention n'était pas de malmener ces insulaires.

– Ce que j'aime en vous, Gibassier, c'est qu'au moins vous avez le courage de votre opinion. Un autre, à votre place, Papillon ou Brin-d'Acier, par exemple, pousseraient les hauts cris, les doux agneaux, si on leur parlait d'une malle-poste arrêtée nuitamment par eux entre Nemours et Château-Landon ; mais vous, vous entrez de plain-pied dans la vérité. Une malle a été arrêtée – par qui ? « Par moi, moi, Gibassier ! moi, dis-je, et c'est assez ! » Une franchise exubérante, voilà votre qualité essentielle, très dominante, et je me fais une véritable joie de le constater devant vous. Malheureusement, mon bon ami, la franchise, si prépondérante qu'elle soit, ne tient pas lieu de toutes les qualités requises pour faire un sage, et c'est à regret que je me vois forcé de vous dire que vous avez totalement manqué de sagesse dans l'affaire de la malle-poste. Comment diable ! un homme d'esprit comme vous va-t-il s'aviser d'arrêter des Anglais ?

– Je les prenais pour des Alsaciens, répondit Gibassier.

– C'est une circonstance atténuante, quoique, Brin-d'Acier étant de l'Alsace, il fût de mauvais goût d'arrêter un compatriote. Il y a donc à la fois manque de civisme et de goût. Et voilà pourquoi je m'imagine qu'un peu d'ombre vous sera salutaire.

– Ainsi, dit le forçat, qui commençait à se décontenancer, vous m'envoyez tout bêtement au bagne ?

– Tout bêtement, comme vous dites.

– À Rochefort, à Brest ou à Toulon ?

– À votre choix, mon ami. Vous voyez comme j'en use paternellement avec vous.

– Et pour longtemps ?

– Encore à votre choix. Vous n'avez qu'à vous bien tenir ; vous

m'êtes trop précieux pour que je ne vous rappelle pas près de moi dès que j'en trouverai l'occasion.

– Et accouplé ?

– Toujours à votre choix. On n'est pas plus accommodant.

– Eh bien, dit Gibassier, qui, commençant à s'apercevoir qu'il ne pouvait pas faire autrement, venait de prendre son parti, eh bien, c'est convenu, et je choisis Toulon, sans accouplement.

– Hélas ! fit en soupirant M. Jackal, encore une de vos qualités précieuses qui s'en va, Gibassier. Je veux parler de la gratitude ou de l'amitié, si vous aimez mieux. Eh quoi ! votre cœur verra, sans se briser, un frère de bagne rivé à une autre chaîne que la vôtre ?

– Que voulez-vous dire ? demanda le forçat, qui ne voyait pas où M. Jackal voulait en venir.

– Est-il possible, ingrat Gibassier ! que vous ayez perdu tout souvenir de l'ange Gabriel, quand, il y a vingt-quatre heures à peine, vous teniez le flambeau de son hyménée ?

– Je ne m'étais pas trompé, murmura Gibassier.

– Vous vous trompez rarement, cher ami ; c'est encore une justice à vous rendre.

– J'étais certain que c'était par vos ordres qu'il avait été arrêté.

– Par mes ordres, en effet, perspicace Gibassier. Mais savez-vous pourquoi je l'ai fait arrêter ?

– Non, répondit franchement le forçat.

– Pour une peccadille qui n'a pas le sens commun, si vous voulez, et qui cependant mérite une petite correction, pour lui apprendre à se mieux conduire. Croiriez-vous que, pendant que le curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, qui le mariait, lui faisait baiser sa patène, il lui a volé son mouchoir et sa tabatière ? On n'est pas plus léger ! De façon que le curé, qui n'a pas voulu faire de scandale dans son église, a achevé tranquillement la cérémonie et est venu, une demi-heure après, me faire sa déclaration. Croyez donc à la vertu des anges à présent ! Et voilà, Gibassier, comment vous êtes un ingrat en ne demandant pas à moins jointes à être rivé à la même chaîne que ce jeune étourneau dont vous auriez achevé l'éducation.

– S'il en est ainsi, dit Gibassier, je retire ma requête. Je demande Toulon et l'accouplement.

– À la bonne heure ! je reconnais enfin le Gibassier de mon cœur. Ah ! quel homme vous auriez fait si vous aviez été à meilleure école ! mais on vous a, dès l'enfance, abruti par la

lecture des classiques, et vous ignorez les premiers éléments de l'école moderne. Voilà qui vous a perdu. Mais tout n'est pas désespéré, et le dommage est peut-être réparable. Vous êtes jeune encore ; vous pouvez étudier. Tenez, au moment où vous êtes entré, je songeais à créer une vaste bibliothèque à l'usage de tous les déshérités de votre espèce ; et, pendant que j'y songe, si, au lieu de vous accoupler avec l'ange Gabriel, je vous mettais tous deux à demi-chaîne ? et si je vous élevais tous deux, dès votre entrée, au poste le plus recherché, le plus lucratif, au rang de *payoles,* c'est-à-dire d'écrivains ? N'est-ce pas une sorte de charmante mission que celle qui a pour objet la correspondance de ses camarades non lettrés, et d'être ainsi le confident de leurs secrets les plus intimes, leur conseil et leur appui ? Que diriez-vous d'une semblable faveur ?

– Vous me comblez ! dit d'un air moitié ironique, moitié sérieux, le forçat.

– Vous le méritez, dit avec une politesse affectée M. Jackal. Eh bien, c'est entendu, vous pouvez vous regarder tous les deux comme payoles officiels. Avez-vous, pendant que vous y êtes, d'autres souhaits à former, d'autres requêtes à m'adresser ?

– Une seule, dit gravement Gibassier.

– Parlez, cher ami ; je me creuse la tête pour trouver quelque chose qui puisse vous être agréable.

– Puisque Gabriel, dit le forçat, a été arrêté hier au soir, il n'a pas eu le temps de faire une bien longue connaissance avec son épouse. Serait-ce vous demander trop que de permettre à celle-ci de voir son mari avant son départ pour le Midi ?

– Ce n'est pas demander trop, cher ami. Elle le verra tous les jours avant son départ. Est-ce tout, Gibassier ?

– Ce n'est que la première partie de ma requête.

– Voyons la seconde.

– Lui permettrez-vous d'habiter sous la même latitude que son époux ?

– Accordé, Gibassier, quoique la seconde partie de votre requête ma fâche autant que la première me charmait. Dans la première partie, vous montriez du désintéressement, vous parliez pour un ami absent, tandis que, dans la seconde, vos vues me semblent intéressées.

– Je ne vous comprends pas, dit Gibassier.

– C'est pourtant bien simple. Ne m'avez-vous pas dit que la femme de votre ami était votre ancienne amie ? J'ai peur que ce

ne soit pour le moins autant pour vous que pour lui que vous rêvez l'installation de sa femme dans vos parages.

Le forçat rougit pudiquement.

– Enfin, dit mélancoliquement M. Jackal, on n'est pas parfait… Vous n'avez plus rien à me demander ?

– Une dernière chose.

– Allez toujours pendant que vous y êtes.

– Comment s'effectuera notre départ ?

– Vous devez savoir à quoi vous en tenir là-dessus, Gibassier. Il s'effectuera de la façon ordinaire.

– En passant par Bicêtre ? demanda le forçat en faisant une horrible grimace.

– Naturellement.

– Voilà qui m'afflige démesurément.

– Et pourquoi cela, mon bon ami ?

– Que voulez-vous, monsieur Jackal ! je ne peux pas m'habituer à Bicêtre. Vous l'avez dit vous-même, on n'est pas parfait. La seule pensée que je suis en contact avec les fous me donne des attaques de nerfs.

– Alors, dit M. Jackal en se levant, pourquoi n'êtes-vous pas sage ?… Malheureusement, Gibassier, continua-t-il en allant tirer le bouton de la sonnette, malheureusement, je ne puis pas faire droit à votre requête. Je comprends toute la tristesse dans laquelle cette pensée peut vous jeter, et c'est une affreuse nécessité, mais c'en est une, et, comme vous le savez en votre qualité de classique, les anciens représentaient la nécessité avec des coins de fer.

M. Jackal achevait ces paroles quand Colombier parut.

– Colombier, dit le chef de la police en prenant une large prise de tabac qu'il huma avec volupté, comme satisfait de la façon dont les choses s'étaient passées, Colombier, je vous recommande tout particulièrement M. Gibassier. Provisoirement, au lieu de le descendre au Dépôt, vous allez le placer dans la prison où vous avez mis le prisonnier que vous avez arrêté hier au soir.

Puis, se retournant vers Gibassier :

– C'est de l'ange Gabriel que je parle ; et dites que je ne pense pas à tout, ingrat !

– Je ne sais véritablement pas comment vous remercier, dit le forçat en s'inclinant.

– Vous me remercierez à votre retour, dit M. Jackal en le

congédiant.

Il le regarda partir avec une sorte de mélancolie.

– À présent, dit-il, me voici manchot, car c’est mon bras droit qui s’en va.

CCCXXX

La chaîne.

Le vieux château de Bicêtre, situé sur le coteau de Villejuif près du village de Gentilly, sur la droite de la route de Fontainebleau, à une lieue au sud de Paris, offre au touriste qui s'égare dans ces parages un des plus sombres spectacles qu'il soit permis d'imaginer.

En effet, cette lourde et noire masse de pierres, vue à une certaine distance, a je ne sais quoi d'étrange et d'horrible, de fantastique et de dégoûtant.

On croit voir passer et repasser, les cheveux épars et grinçant des dents, toutes les maladies, toutes les misères, tous les vices et tous les crimes qui se sont tour à tour coudoyés là, depuis le roi saint Louis jusqu'à nos jours.

À la fois retraite et prison, hospice et maison de force, le château de Bicêtre ressemblait à un vieux burg abandonné de l'Allemagne, hanté à certaines heures par les goules et les sorcières de l'enfer.

M. le docteur Pariset disait de Bicêtre, dans son rapport fait au conseil général des prisons, que Bicêtre réalisait l'enfer des poètes. Ceux de nos contemporains qui ont visité ce pandémonium il y a vingt ans sont là pour témoigner de la vérité de notre dire.

C'était alors dans la cour de Bicêtre qu'avait lieu la cérémonie du ferrement. En vérité, ce spectacle, qui commençait dans cette sombre cour pour ne s'achever qu'à Brest, Rochefort ou Toulon, était de la plus sinistre mise en scène, et on comprenait bien que Gibassier lui-même, qui s'y connaissait, eût mis tant de mauvaise grâce à jouer son rôle dans ce lugubre mélodrame.

Les premiers apprêts du ferrement, comme nous venons de le dire, s'opéraient dans la grande cour du château. Ce matin-là, l'aspect de cette cour, vue à travers la brume épaisse du matin, semblait plus sinistre qu'à l'ordinaire.

Le ciel était gris ; l'air, vif ; la boue, noire. Quelques individus à figure patibulaire, à mine rébarbative, erraient ça et là dans la cour, comme des ombres plaintives, échangeant de temps en temps un mot dans une langue incompréhensible pour tout autre que des ombres.

Cette promenade durait depuis une demi-heure, quand d'autres individus, à figure non moins dégoûtante, vinrent rejoindre les premiers, et, après les avoir complimentés dans leur idiome, jetèrent sur le sol les lourdes chaînes et les nombreux ferrements dont ils étaient chargés.

C'étaient les condamnés à la détention qui remplissaient, dans la prison de Bicêtre, l'office de valets.

– Vous aurez du mal aujourd'hui ! dit un des hommes du premier groupe à un des nouveaux venus qui essuyait son visage couvert de sueur.

– Ne m'en parlez pas, répondit celui-ci en montrant les ferrements qu'il venait de déposer, j'en avais trois fois ma charge !

– Ils sont donc bien nombreux ? reprit le premier.

– Près de trois cents.

– Jamais on n'aura vu une pareille chaîne.

– Sans compter les chaînes volantes qu'on va leur adjoindre en route.

– Mais on ne leur a donc pas fait leur procès ? Je lis attentivement le journal, et je n'ai vu que neuf condamnés.

– Il paraît que tous les autres sont de vieilles pratiques.

– Vous les connaissez ?

– Moi ? reprit avec horreur le condamné de détention. Oh ! fi !

– En ce moment, un coup de sifflet parti du château retentit dans la cour.

– À vos postes ! dit durement un des hommes du premier groupe aux derniers venus.

Ceux-ci allèrent s'aligner le long des murailles de la cour, chacun devant ses ferrements respectifs.

En même temps qu'on entendait ce coup de sifflet, on vit sourdre de la petite porte ou guichet qui conduisait à la seconde cour, une bande de trente ou quarante condamnés menés pour ainsi dire en laisse par une escouade de soldats.

À peine arrivés dans la cour, les forçats, en humant l'air, poussèrent un long cri de joie auquel répondit de loin un sourd rugissement ; c'étaient les autres forçats qui attendaient l'heure de la respiration.

Les premiers hommes que nous avons vus errer avant le coup de sifflet se précipitèrent sur les condamnés et les dépouillèrent, de haut en bas, du vêtement de la maison, et se mirent à examiner

minutieusement dans toutes les parties les plus secrètes de leur corps s'ils ne cachaient pas quelque arme, engin, argent ou objet quelconque de contrebande.

Cette opération achevée, d'autres préposés à la toilette leur jetèrent, comme un os à un chien, une espèce de sarrau grisâtre pour couvrir leur nudité.

Pendant qu'on déshabillait et que se rhabillaient les forçats, les geôliers préposés à l'apprêt des ferrements avaient déposé sur le pavé une ligne de pesants colliers.

On en était là, quand un second coup de sifflet retentit.

À ce bruit, chaque forçat fut placé derrière un ferrement, sorte de carcan fait en triangle, que chaque geôlier préposé au ferrement lui éleva jusqu'au cou. Une fois les prisonniers revêtus de ces collets de fer, un homme de taille gigantesque et de formidable encolure sortit du coin sombre où il se tenait (on eût dit qu'il se détachait de la muraille), armé d'un si lourd marteau, qu'il eût épouvanté Tubal Caïn l'inventeur et Vulcain le breveté.

C'était le porte-clefs ouvrier.

À l'aspect du géant marteleur, un frisson significatif parcourut la bande et lui donna pendant un instant une vague ressemblance avec la gerbe voisine de celle qu'on vient de faucher : elle fut ébranlée de la racine à la tige.

Et il y avait bien de quoi frissonner, en effet.

Le porte-clés, armé de son lourd instrument, passa derrière chaque condamné, et, d'un énorme coup de cette pesante masse, il riva le boulon qui fermait le triangle, opération qui fit courber vivement la tête aux forçats par un mouvement d'effroi.

Cette opération achevée pour ce peloton, un coup de sifflet en fit sortir un autre, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'au nombre de trois cents.

Une fois tous réunis dans la cour, on les accoupla. La chaîne qui les retenait passait du collier à la ceinture, et remontait de la ceinture au collier de celui qui suivait, jusqu'à la fin de la colonne, que reliait une longue chaîne longitudinale.

Mais le côté hideux du spectacle n'était pas là entièrement. Ce qui en faisait l'horreur, et, si on nous permet le mot, le pittoresque, c'était la contenance des personnages.

Quoique confrères en crimes, quoique frères en peine, quoique rivés étroitement les uns aux autres et destinés, selon toute apparence, à passer toute leur vie ensemble, les forçats ne s'entendaient pas ; ils semblaient étrangers les uns aux autres. Ils

se dénigraient mutuellement.

Parmi eux, deux de nos connaissances (Étéocle et Polynice) donnaient le triste spectacle d'une vieille amitié brisée à l'heure suprême du péril commun. Nous voulons parler de Papillon et de Carmagnole, accouplés l'un à l'autre par la main sans doute de la Providence.

Papillon injuriait Carmagnole, et Carmagnole insultait Papillon.

– Le croirait-on ? Le même degré de latitude sous lequel ils étaient nés était, pour ainsi dire, la cause des manifestations brutales de cet antagonisme.

Le Méridional de Marseille s'escrimait à humilier de son mieux le Méridional de Bordeaux, et celui-ci appelait son camarade *Bouches-du-Rhône*.

Quant à Brin-d'Acier et à Longue-Avoine, qui figuraient dans cette scène, c'était également un spectacle déplorable que la vue de ces deux jumeaux de chaîne. Longue-Avoine appelait Brin-d'Acier *soudard*, et Brin-d'Acier appelait Longue-Avoine *jésuite*.

D'autre part, dans la pénombre, auprès du guichet, presque au bout de la colonne, le raphaélesque Gabriel, le front penché et semblant évanoui dans les bras de son ami dévoué Gibassier, attirait, par ses airs de pécheur repenti, la commisération des spectateurs.

Pour l'expérimenté et blasé Gibassier, il semblait le père de la bande, l'*âme* de la chaîne.

Sans doute, tous les yeux qui étaient braqués sur lui agaçaient terriblement ses nerfs ; mais il ne semblait pas remarquer cette curiosité de la foule, ou plutôt il la dédaignait visiblement.

Le front serein, l'œil calme, la bouche à demi souriante, il paraissait plongé dans une douce rêverie, sorte d'extase qui participait à la fois du regret et de l'espérance.

Ne laissait-il pas, en effet, derrière lui, de décevants souvenirs ? n'était-il pas adoré dans vingt cercles qui se disputaient la gloire de l'avoir pour président ? Les femmes les plus distinguées de la capitale ne se l'arrachaient-elles pas ? Le ciel n'était-il pas noir, ce jour-là, en signe de deuil, pour le départ de ce fils bien-aimé ?

Le reste de la bande, n'ayant pas, sans doute, les mêmes sujets de rêverie que lui, était loin d'affecter le même calme.

Tout au contraire, aussitôt les boulons rivés, s'élevèrent, comme les voix de la tempête, mille cris sauvages poussés dans tous les tons de la gamme par trois cents voix glapissantes, symphonie infernale mélangée de huées, de sifflets, de cris d'animaux,

d'imprécations et d'obscénités.

Tout à coup, au signal de l'un des hommes de la bande, le silence s'établit comme par enchantement, et une voix fit entendre une chanson de circonstance en assez pur argot, chanson qu'accompagnait chaque condamné en secouant fortement sa chaîne, ce qui produisait l'effet le plus lugubre. On eût dit un concert de fantômes.

On en était là de la cérémonie, quand un personnage nouveau apparut dans la cour, à la grande stupéfaction de la foule, qui s'inclina respectueusement devant le nouveau venu.

C'était l'abbé Dominique.

Il regarda mélancoliquement la chaîne, et, levant les yeux au ciel, il sembla appeler sur ces malheureux la miséricorde divine.

Puis, allant au capitaine de la chaîne :

– Monsieur, dit-il, pourquoi ne suis-je pas enchaîné comme ces malheureux, puisque je suis criminel et condamné comme eux ?

– Monsieur l'abbé, répondit le capitaine, je n'ai fait qu'exécuter les ordres que j'ai reçus à ce sujet.

– On vous a donné l'ordre de me laisser libre ?

– Oui, monsieur l'abbé.

– Mais qui a pu vous donner un pareil ordre ?

– M. le préfet de police.

À ce moment, une voiture entra dans la cour de Bicêtre ; un personnage vêtu de noir et cravaté de blanc en descendit, et, se dirigeant vers l'abbé Dominique, il s'inclina respectueusement et le salua humblement, d'aussi loin qu'il l'aperçut.

– Monsieur, dit-il à ce pauvre moine en lui remettant un parchemin, à partir de ce moment, vous êtes libre. Voici votre grâce, que Sa Majesté m'a chargé de vous transmettre.

– Grâce entière ? demanda l'abbé, plus surpris que joyeux.

– Entière, oui, monsieur l'abbé.

– Sa Majesté ne met aucune restriction à ma liberté ?

– Aucune, monsieur l'abbé, et Sa Majesté, en outre, me charge d'accomplir, en son nom, le vœu, quel qu'il soit, que vous pourrez former.

L'abbé Dominique baissa la tête et médita.

Il se souvint de cette grande mission de charité entreprise et accomplie sous Louis XIII par un moine comme lui, saint Vincent de Paul, pour qui fut créée la charge d'aumônier général des

galères.

« C’est cela, songea-t-il, je serai le consolateur de ces proscrits ; je leur apprendrai l’espérance ! Qui sait si tous ces hommes sont plus mauvais que les autres ! »

Puis, relevant la tête :

– Monsieur, dit-il, puisque Sa Majesté me permet de former un vœu, je demande comme grâce d’être nommé aumônier du bagne.

– Sa Majesté avait prévu votre désir, monsieur l’abbé, dit l’envoyé du roi en tirant de sa poche un second parchemin et en le remettant à l’abbé Dominique ; voici votre nomination, et, s’il vous plaît, vous pouvez entrer en fonctions dès ce moment.

– Comment cela ? demanda l’abbé, qui voyait la chaîne prête à partir.

– Il est d’usage, monsieur l’abbé, de dire une messe dans la chapelle de la maison et d’appeler la clémence de Dieu sur les prisonniers avant leur départ pour le bagne.

– Montrez-moi le chemin, monsieur, dit l’abbé Dominique en se dirigeant, suivi de l’envoyé du roi, vers le corps de bâtiment où était située la chapelle.

La chaîne s’ébranla et suivit le moine.

La messe achevée, un dernier coup de sifflet retentit.

Les forçats, rentrés dans la cour, furent placés sur des charrettes longues, et l’énorme porte de la prison ouvrit ses deux battants.

Les chariots roulèrent pesamment sur le pavé et sortirent de la cour, suivis des fourgons de cuisine et d’un cabriolet-patache dans lequel étaient montés le capitaine de la chaîne, le chirurgien préposé aux soins à donner aux forçats malades, un employé du ministère de l’intérieur qui prenait le nom de commissaire, et l’abbé Dominique, et flanqués par une forte escorte de gendarmerie.

Le départ des chaînes, on s’en souvient, avait pour spectateurs attentifs cette population d’oisifs parisiens qui se complaît au triste spectacle de ces misères.

Quand les chariots parurent, ce fut un hourra de malédictions jeté par la foule à la bande, hourra auquel répondirent toutes les poitrines des forçats, un cri, ou plutôt un chant de guerre sinistre, refrain populaire dans tous les bagnes, qui semble un défi jeté par les forçats à la société :

Le pègre ne périra pas(1).

Mais l’abbé étendit les deux mains sur la foule et sur les forçats,

et le convoi put se mettre en marche, au milieu du silence et du recueillement.

CCCXXXI

Où madame Camille de Rozan cherche le meilleur moyen de venger son offense.

Nos lecteurs se souviennent peut-être des paroles prononcées par madame Camille de Rozan en accordant à son mari les huit jours qu'il demandait pour faire ses malles et prendre ses passeports.

Rappelons la dernière phrase, qui pourra servir d'épigraphe à ce chapitre et au chapitre suivant :

« Huit jours ? Soit ! avait dit résolument la Créole, huit jours ; mais, aussi vrai, avait-elle ajouté en regardant le tiroir où étaient enfermés le poignard et les pistolets, aussi vrai que ma résolution était prise avant ton entrée dans cette chambre, si, aujourd'hui en huit jours, nous ne sommes point partis, le neuvième jour, toi, elle et moi, Camille, nous serons devant Dieu pour y répondre chacun de notre conduite. »

Or, le lendemain du jour où ces paroles avaient été prononcées, Camille avait reçu, au milieu de sa discussion avec Salvator, une épître de mademoiselle Suzanne de Valgeneuse, dans laquelle il était dit :

« Salvator me donne un million. Faites votre malle au plus vite : nous allons au Havre, et nous partons à trois heures. »

Puis, après avoir répondu : « C'est convenu » au domestique porteur de la lettre, Camille l'avait déchirée, en avait jeté les morceaux dans le foyer de la cheminée, et il était sorti.

Mais, derrière lui, une des portières du salon était vivement soulevée et donnait passage à madame de Rozan.

Elle alla droit à la cheminée et ramassa les morceaux de la lettre déchirée.

Après avoir minutieusement examiné les cendres du foyer et s'être assurée qu'il ne restait pas trace de la lettre, madame de Rozan souleva de nouveau la portière du salon et rentra dans sa chambre à coucher.

Au bout de cinq minutes, elle avait mis en ordre tous les morceaux de papier et elle avait lu la lettre.

Deux larmes tombèrent sur ses joues, larmes de honte bien plus

que de tristesse. Elle était jouée !

Elle resta quelques minutes plongée dans un fauteuil, les deux mains sur ses yeux, pleurant et méditant.

Puis, se relevant brusquement, elle arpenta le salon, les bras croisés, les sourcils froncés, s'arrêtant par intervalles et portant la main à son front comme pour mieux se recueillir.

Au bout de quelques instants de cette fiévreuse promenade, elle s'arrêta et s'appuya sur l'angle de la cheminée, fatiguée mais non abattue.

– Ils ne partiront pas ! s'écria-t-elle, ou ils m'écraseront sous la roue de leur voiture de voyage.

Elle sonna sa femme de chambre. La femme de chambre entra.

– Que veut madame ? demanda-t-elle.

– Ce que je veux ? répondit la Créole d'un air étonné. Mais je ne veux rien ! Pourquoi me demandez-vous ce que je veux ?

– Madame n'a-t-elle pas sonné ?

– En effet, j'ai sonné, mais je ne sais plus pourquoi.

– Madame n'est pas malade ? demanda la femme de chambre en voyant la pâle figure de sa maîtresse.

– Vraiment, non, je ne suis pas malade, répondit avec une sorte de fierté madame de Rozan ; jamais je ne me suis mieux portée.

– Si madame n'a pas besoin de moi, reprit la femme de chambre, je vais me retirer.

– Non, je n'ai pas besoin de vous ; c'est-à-dire… attendez un instant… oui, j'ai quelque chose à vous demander. Vous êtes née en Normandie ?

– Oui, madame.

– Dans quelle ville ?

– À Rouen.

– Est-ce loin de Paris ?

– Trente lieues environ.

– Et du Havre ?

– La même distance, à peu près.

– Bien ! Vous pouvez vous retirer.

« Pourquoi les empêcher de partir ? songea la Créole ; ai-je la preuve certaine de son infidélité et de sa trahison autre part que dans mon cœur ? C'est une preuve plus irréfragable qu'il me faut, une preuve matérielle ! Où la trouver ? Lui dire : “Je sais tout ; tu

pars demain avec elle ! Ne pars pas, ou malheur à toi !” Il niera comme il a déjà nié ! Aller trouver cette Suzanne et lui dire : “Vous êtes une créature infâme ; vous m’enlevez mon mari !” elle rira de moi ; elle lui racontera son aventure, et ils riront de moi tous les deux ! Camille rire de moi !… Mais quel est donc le secret de cet être monstrueux ? comment a-t-elle pu se faire aimer si fort et si vite ? quel est son prestige ? Elle n’est pas si jeune, elle n’est pas si brune, elle n’est pas si belle que moi. »

Tout en songeant ainsi, la Créole était arrivée près d’une psyché et elle se regardait profondément pour se convaincre que la douleur ne lui avait rien fait perdre de sa beauté, et qu’elle pouvait plus qu’avantageusement lutter avec mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

Après un long examen, deux nouvelles larmes jaillirent de ses yeux.

– Non ! s’écria-t-elle en sanglotant, non, jamais je ne comprendrai qu’il ait aimé cette femme !… Que faire ? Essayer de l’emmener malgré lui, il m’échappera en route, ils se rejoindront ! Puis, consentît-il à me suivre, ne serait-ce pas le cadavre de mon passé que je traînerais derrière moi ? ne serait-ce pas le fantôme enchaîné de notre amour ? Et il va rentrer ce soir, léger, insouciant comme d’habitude. Il m’embrassera sur le front comme chaque soir ! Oh ! traître, menteur et lâche Camille ! Non, je ne te dirai pas de me suivre ! c’est moi qui te suivrai comme ton ombre jusqu’à l’heure où j’aurai la preuve de ton crime ! Calme-toi donc, mon cœur, et ne recommence à battre que quand tu seras vengé.

Ce disant, la jeune femme essuya vivement ses larmes et médita son plan de vengeance.

Laissons-la méditer jusqu’au soir, et arrivons au moment où Camille, rose et léger, insouciant comme elle l’avait dit, entra dans sa chambre à coucher.

Il la trouva, comme la veille, debout au milieu de la chambre, et, comme la veille, il lui dit, en la baisant au front :

– Comment ! tu n’es pas encore couchée à cette heure, ma mignonne ? Mais il est une heure, mon enfant chéri !

– Que m’importe ? dit froidement madame de Rozan.

– Mais il m’importe beaucoup à moi, mon amour, reprit Camille en donnant à ses paroles l’intonation de la plus vive tendresse ; nous allons, dans sept jours, entreprendre un fort long voyage, et tu as besoin de toutes tes forces.

– Qui sait si ce voyage sera long ? dit à demi voix la Créole,

comme se parlant à elle-même.

– Mais moi ! répondit Camille, qui ne comprit pas la pensée de l'Américaine ; moi qui ai fait quatre ou cinq fois le trajet de Paris à la Louisiane ; et toi-même, qui as fait le trajet avec moi, tu dois en connaître la durée.

– Nous nous aimions, Camille ! répondit en souriant amèrement la Créole, de sorte que le voyage m'a paru bien court.

– Je tâcherai qu'il te paraisse plus court encore ! dit galamment Camille en la baisant de nouveau au front. Là-dessus, bonsoir et bonne nuit, mon enfant ; j'ai fait des courses toute la journée, je suis fatigué et je meurs de sommeil.

– Bonsoir, Camille, dit froidement madame de Rozan.

Et le gentilhomme américain rentra dans son appartement sans avoir remarqué le moins du monde le trouble et la pâleur de sa femme.

Le lendemain matin, la Créole, accompagnée de sa femme de chambre, montait dans une voiture de place et se faisait conduire chez un libraire du Palais-Royal, où elle achetait un livre de postes.

Le livre acheté, elle remonta en voiture et répondit au cocher qui lui demandait où elle allait :

– Chez un marchand de voitures.

Le cocher fouetta ses chevaux et les dirigea vers la rue de la Pépinière.

– Monsieur, dit la Créole au marchand, j'ai besoin d'une calèche de voyage.

J'en ai plusieurs dans le magasin, répondit celui-ci ; madame veut-elle prendre la peine de les visiter ?

– C'est inutile, monsieur, je m'en remets à vous.

– De quelle couleur ?

– La couleur m'est indifférente.

– De combien de places ?

– De deux places.

– Madame veut-elle une voiture bien solide ?

– Cela m'est égal.

– Est-ce pour un long voyage ?

– Non ; soixante lieues.

– Madame est peut-être pressée d'arriver à sa destination ?

– Oui, très pressée, dit la Créole en hochant la tête.

– Alors c'est une voiture très légère, reprit le marchand ; j'ai ce qu'il faut pour madame.

– Bien ! Maintenant, où prendra-t-on les chevaux ?

– À la poste, madame, répondit le marchand en souriant à demi de la question de madame de Rozan.

– Vous vous chargez de les envoyer chercher ?

– Oui, madame.

– Et de m'amener la voiture attelée devant ma porte ?

– Certainement, madame. À quelle heure ?

Ici, madame de Rozan réfléchit un instant. Le rendez-vous ou plutôt le départ de Suzanne et de Camille était fixé à trois heures. Il fallait donc partir une heure, ou tout au moins une demi-heure après eux.

– À trois heures et demie, dit-elle en remettant sa carte au marchand.

Elle allait s'éloigner, quand celui-ci lui dit :

– Il y a encore une petite formalité à accomplir.

– Laquelle ? demanda la Créole étonnée.

– Le prix à débattre, répondit en riant grossièrement le marchand.

– Je n'ai rien à débattre avec vous, monsieur le marchand, dit avec fierté la Créole en tirant de sa poche un portefeuille. Combien vous dois-je ?

– Deux mille francs, répondit le charron ; mais soyez sûre que vous avez là une bonne calèche, élégante, légère et solide à la fois. Avec cette voiture-là, vous iriez au bout du monde.

– Payez-vous, dit la Créole en présentant son portefeuille.

Le marchand prit deux billets de mille francs après s'être incliné avec cette humilité qui caractérise le marchand quand il a dupé l'acheteur.

– À trois heures et demie précises, dit la Créole en quittant le magasin.

– À trois heures et demie précises, répéta le charron en s'inclinant de nouveau jusqu'au sol.

Madame de Rozan trouva, en rentrant chez elle, Camille qui l'attendait pour déjeuner.

– Tu as été faire des emplettes, ma mignonne ? dit-il en

l'embrassant.

– Oui, dit la Créole.

– Pour notre voyage ?

– Pour notre voyage, répéta la Créole.

Au déjeuner, Camille fit de l'esprit ; il employa, pour amuser sa femme, toutes les boîtes d'artifice qu'il avait en magasin. La Créole s'efforça de sourire ; mais deux ou trois fois elle saisit convulsivement le couteau à découper et elle regarda son mari ; celui-ci ne sembla pas s'apercevoir du mouvement de la Créole.

Le déjeuner achevé – il était deux heures et demie environ –, Camille se leva tout à coup en disant :

– Je vais au Bois.

– Tu ne rentreras pas dîner ? demanda madame de Rozan.

– Nous avons déjeuné trop tard, objecta Camille ; mais si tu veux, mon amour, nous souperons ; nous souperons dans ta chambre, ajouta-t-il d'une voix amoureuse ; cela nous rappellera nos belles nuits de la Louisiane.

– Soit, Camille, nous souperons ! dit la Créole d'une voix sombre.

– Adieu donc jusqu'à ce soir, mon amour ! dit le Créole en l'embrassant plus vivement et plus longuement qu'il n'en avait l'habitude depuis quelques semaines, si bien que ce baiser fit involontairement tressaillir la Créole.

Une femme se trompe rarement sur la valeur réelle d'un baiser. Madame de Rozan s'imagina à ce moment qu'elle était encore aimée, et elle en éprouva une sorte de joie sauvage : il mourrait en la regrettant !

Elle rentra dans sa chambre, jeta quelques effets dans un sac de nuit, et, prenant les pistolets et le poignard dans le tiroir de sa table :

– Ô Camille ! Camille ! murmura-t-elle sourdement en regardant le poignard avec des yeux d'où semblaient jaillir des éclairs ; ô Camille ! l'esprit de la vengeance est entré en moi, et il n'est plus temps de lui couper les ailes ! Je voudrais te sauver, qu'il serait trop tard ! La voix qui me dit : « Frappe ! » doit te dire dans quelques heures : « Expie ! » Ô Camille ! et je t'ai tant aimé, et je t'aime tant encore ! Mais, hélas ! une volonté plus haute que la mienne m'entraîne à me venger ! Tu sais si je t'ai averti, si j'ai voulu te protéger d'avance contre mes justes colères ! Je te disais : « Partons ! retournons sous notre ciel natal ! Au premier arbre de

la route, nous retrouverons notre amour en fleur ! » mais tu ne voulus rien entendre, et tu résolus de m'échapper en me mentant. Ô Camille ! Camille ! c'est moi qui devrais porter ton nom ; car je sens bouillir dans mon cœur tous les emportements de la vengeance, et, comme la Camille romaine, je maudis en aimant !

À ce moment, la femme de chambre entra et annonça que tout était prêt pour le départ.

– Bien ! dit laconiquement la Créole en rengainant son poignard et en le fourrant dans sa poche.

Puis, croisant les mains, elle s'écria, en proie à une exaltation religieuse :

– Seigneur, donnez-moi la puissance nécessaire pour mener à bonne fin ma vengeance !

Puis, pour sa femme de chambre et en s'enveloppant d'un grand manteau, elle laissa tomber ce seul mot :

– Partons !

Elle franchit d'un pas ferme l'appartement, après avoir jeté un dernier et triste regard sur les meubles, les tableaux et les divers objets, témoins des premières et des dernières heures de son amour.

Elle descendit rapidement l'escalier et se trouva dans la cour, où piaffaient les chevaux de la chaise de poste.

– Triples guides pour marcher trois fois plus vite, dit-elle au postillon en montant dans la calèche.

Et le postillon lança les chevaux à travers la grande porte de l'hôtel avec la vitesse d'un homme qui veut gagner honnêtement son argent.

Nous ne raconterons pas les impressions de la Créole pendant la route. Absorbée dans sa profonde douleur, elle ne vit ni les toits des maisons, ni les clochers des églises, ni les arbres du chemin.

Ne regardant qu'en elle, elle ne vit que les gouttes de sang qui tombaient de sa blessure et les larmes qui tombaient de ses yeux.

À six heures, elle avait rejoint la voiture des fugitifs. Elle arriva presque en même temps qu'eux au Havre au milieu de la nuit et apprit, du postillon qui les avait conduits, qu'ils étaient descendus à l'hôtel *Royal,* sur le quai.

– À l'hôtel *Royal* ! dit-elle à son postillon.

Au bout de dix minutes, elle était installée dans une chambre de l'hôtel. Nous dirons dans le chapitre suivant ce qu'elle vit et ce qu'elle entendit.

CCCXXXII

Ce que l'on peut entendre en écoutant aux portes.

– Donnez à madame le numéro 10, dit la maîtresse de l'hôtel à la femme de chambre.

Le numéro 10 était situé au milieu du premier étage.

La femme de chambre installa madame de Rozan dans son appartement. Elle allait se retirer, lorsque la Créole lui fit signe de rester.

– Fermez la porte et écoutez-moi, lui dit-elle.

La femme de chambre obéit et revint près de la Créole.

– Combien gagnez-vous par an dans cet hôtel ? lui demanda celle-ci.

La femme de chambre n'était point préparée à cette question ; elle hésita donc à répondre. Sans doute s'imaginait-elle que la jeune et riche étrangère allait la prendre à son service. Elle fit comme le marchand de voitures et s'apprêtait à augmenter du double le total de ses appointements.

Il y eut donc de sa part un moment de silence.

– Me comprenez-vous ? dit madame de Rozan impatiente. Je vous demande combien vous gagnez ici.

– Cinq cents francs, répondit la femme de chambre, sans compter les petites gratifications des voyageurs ; en outre, je suis nourrie, logée et blanchie.

– Cela m'importe peu, répondit la Créole, qui, comme tous les gens assiégés par une idée fixe, était complètement indifférente aux préoccupations de la chambrière ; voulez-vous gagner cinq cents francs en cinq minutes ?

– Cinq cents francs en cinq minutes ? répéta la femme de chambre en regardant avec défiance madame de Rozan.

– Sans doute, dit celle-ci.

– Et qu'y a-t-il donc à faire, dit la femme de chambre, pour gagner si vite tant d'argent ?

– Rien que de très simple, mademoiselle. Il y a vingt minutes, une demi-heure au plus, que deux voyageurs sont entrés dans l'hôtel.

– Oui, madame.

– Un jeune homme et une jeune femme, n'est-ce pas ?

– Le mari et la femme, oui, madame.

– Le mari et la femme !... murmura la Créole entre ses dents serrées. Où les a-t-on logés ?

– Au bout du corridor, au numéro 23.

– Y a-t-il une chambre attenante à leur chambre à coucher ?

– Il y en a une, mais elle est occupée.

– Je veux cette chambre, mademoiselle.

– Mais c'est impossible, madame.

– Pourquoi ?

– Elle est occupée par un voyageur de commerce, auquel on réserve cette chambre, et, comme il en a l'habitude, il ne consentira point à la quitter.

– Il faut qu'il la quitte cependant ; inventez un moyen ; si vous me faites donner cette chambre, ces vingt-cinq louis sont à vous.

Et la Créole tira les vingt-cinq pièces d'or d'une bourse et les montra à la femme de chambre. Celle-ci rougit de cupidité. Puis elle réfléchit de nouveau.

– Eh bien ? demanda madame de Rozan, qui commençait à perdre patience.

– Il y a peut-être un moyen de tout arranger, madame.

– Vite, vite, quel est ce moyen ? Voyons.

– Ce voyageur prend, tous les samedis à cinq heures du matin, la malle-poste qui va à Paris et ne revient que le lundi.

– C'est aujourd'hui samedi, répliqua madame de Rozan, car il est une heure du matin.

– Oui ; mais j'ignore s'il s'est fait inscrire sur le livre pour être réveillé.

– Allez vous en informer.

La femme de chambre sortit et reparut au bout de quelques minutes.

– Il est inscrit, madame, dit-elle toute joyeuse.

– Alors vous pourrez me donner la chambre à cinq heures ?

– À quatre heures et demie même ; il lui faut le temps d'aller jusqu'à la poste.

– Bien ; voilà dix louis à compte. Retirez-vous.

– Madame n’a besoin de rien ?

– Non, de rien, merci.

– Si madame voulait prendre quelque chose, ce monsieur et cette dame viennent de commander leur souper, on ferait le sien en même temps ; madame n’attendrait pas.

– Je n’ai pas faim.

– Alors je vais faire la couverture de madame.

– Faites si vous voulez, mais je ne me coucherai pas.

– Comme madame voudra, dit la femme de chambre en se retirant.

Celui qui a vu errer dans son étroite cage du Jardin des Plantes, l’œil en feu, la crinière au vent, une lionne prisonnière et séparée de son mâle et de ses petits, peut se faire une idée de l’attitude et de l’agitation de madame de Rozan, entre le départ de la femme de chambre et l’heure promise.

À quatre heures un quart, elle entendit du bruit dans le corridor ; le garçon de veille venait de frapper à la porte du voyageur de commerce.

Un quart d’heure après, madame de Rozan l’écoutait passer, l’oreille collée à la serrure. Derrière ses pas, elle entendit les pas presque furtifs de la femme de chambre ; ces pas s’arrêtèrent devant son numéro.

– La chambre est libre, madame, dit la fille d’auberge.

– Conduisez-moi.

– Madame n’a qu’à me suivre.

Et elle marcha devant.

La Créole, en effet, la suivit à travers les sinuosités du corridor jusqu’au numéro 22.

– C’est ici, madame, dit la femme de chambre assez haut pour être entendue de ceux qui ne dormaient pas ou pour réveiller ceux qui dormaient peu.

– Plus bas donc, mademoiselle, dit la Créole d’un air presque menaçant.

Puis, ayant hâte de se débarrasser de cette fille :

– Voici les quinze louis que je vous redois ; laissez-moi seule.

La femme de chambre tendit la main et reçut les quinze louis ; mais, en les recevant, elle remarqua la pâleur presque livide de la jeune femme et les éclairs fauves qui jaillissaient de ses yeux.

« Ah ! j’y suis, pensa la chambrière ; c’est une femme à laquelle

le jeune homme du 23 aura donné rendez-vous ; pendant que sa femme dormira, cette nuit, ou, à sa sortie, demain matin, il viendra la trouver. »

– Bonne nuit, madame, dit-elle avec ce sourire goguenard des inférieurs.

Et elle s'éloigna.

Aussitôt la femme de chambre sortie, madame de Rozan jeta un coup d'œil rapide sur la topographie de sa chambre.

Cette chambre était une véritable chambre d'auberge.

En général, toutes les chambres d'auberge s'ouvrent sur le même corridor, se commandent les unes les autres, et ne s'isolent qu'en fermant les portes de communication ; elles se suivent et se tiennent comme les grains d'un chapelet ; c'est ce que madame de Rozan remarqua avec joie à son premier coup d'œil.

À droite, était une porte donnant sur le numéro 21 ; à gauche, la porte donnant sur le numéro 23, c'est-à-dire celle qui communiquait avec la chambre occupée par Camille et Suzanne.

Elle s'avança aussitôt vers cette porte et colla son oreille à la serrure.

Les deux fugitifs n'étaient point encore au lit ; ils achevaient leur souper, qui n'avait pas été servi aussi rapidement qu'avait promis la femme de chambre, ou qu'ils avaient prolongé par toutes ces mièvreries auxquelles se livrent deux amoureux à table et en tête à tête.

Elle tombait au beau milieu d'une conversation très animée.

– Dis-tu vrai, Camille ? demandait Suzanne de Valgeneuse.

– Je ne mens jamais aux femmes, répondit Camille.

– Excepté à la tienne ?

– C'était pour le bon motif, dit Camille en riant.

Ces derniers mots furent suivis d'un long et sonore bruit qui fit passer un frisson dans les chairs de madame de Rozan.

– Et si tu me trompais comme elle, sous prétexte que c'est pour le bon motif ? répliqua Suzanne.

– Te tromper, toi ? C'est bien différent ; je n'ai pas de bon motif pour te tromper.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que nous ne sommes pas mariés.

– Oui ; mais cent fois tu m'as dit que, si tu étais veuf, tu m'épouserais.

– Je l'ai dit.

– Mais alors, du moment où je serais ta femme, tu me tromperais !

– C'est très vraisemblable, mon enfant.

– Camille, tu es un indigne !

– À qui le dis-tu !

– Tu as déjà été cause du malheur d'une femme et de la mort d'un homme.

La voix de Camille s'assombrit.

– Silence là-dessus ! dit-il ; à toi moins qu'à personne il est permis de parler de Carmélite !

– Au contraire, Camille, je veux en parler et j'en parle ; car c'est là le défaut de ta cuirasse, vois-tu ; malgré toi, quoi que tu fasses, quoi que tu dises, tu as un regret, plus qu'un regret : un remords ! et c'est la preuve que ton cœur n'est pas si bien fermé que tu veux le dire.

– Tais-toi, Suzanne ! si ce que tu dis est vrai, si je souffre aux noms que tu viens de prononcer, pourquoi prononcer ces noms qui me font souffrir ? Est-ce un duel ou un amour entre nous deux ? Combattons-nous ou nous aimons-nous ? Non, nous nous aimons ! Eh bien, ne me parle donc jamais de ce triste épisode de ma vie ; ce serait plus qu'un sujet de chagrin, ce serait un sujet de querelle entre nous !

– Soit, n'en parlons plus, dit Suzanne, plus jamais ! mais, en échange de ma promesse, fais-moi un serment.

– Tout ce que tu voudras, répondit Camille en reprenant sa gaieté.

– Je ne te demande qu'un serment, mais sérieux.

– Il n'y a pas de serment sérieux.

– Tu vois, tu ris toujours.

– Que veux-tu ! la vie est si courte.

– Voyons, me promets-tu de tenir le serment que tu feras ?

– Le plus longtemps possible.

– Que tu es agaçant !

– Voyons le serment.

– Jure-moi de ne plus me parler de ta femme.

– Vois si je suis un homme consciencieux, Suzanne : jamais je ne te ferai ce serment-là !

– Pourquoi ?

– Pardieu ! c’est bien simple : parce que je ne le tiendrais pas.

– Tu l’aimes donc ? dit Suzanne d’une voix sombre.

– Je ne l’aime pas comme tu l’entends.

– Il n’y a pas deux façons d’aimer.

– Quelle erreur, mon cher amour ! Il y a autant de façons d’aimer qu’il y a de formes de beauté. Est-ce que le ciel n’est pas beau d’une autre beauté que la terre ? est-ce que la beauté du feu n’est pas différente de celle de l’eau ? est-ce qu’on aime une brune comme on aime une blonde, une femme sanguine comme une femme nerveuse ? Vois, j’ai aimé, entre autres femmes, une charmante fille, la dernière grisette, véritablement grisette, qui soit tombée des mains du seigneur : Chante-Lilas, qui a aujourd’hui, grâce à M. de Marande, un hôtel, une voiture, des chevaux ; eh bien, je l’ai aimée autrement que je ne t’aime.

– Davantage ?

– Non, d’une autre façon.

– Et ta femme, puisque tu veux que nous parlions d’elle, comment l’as-tu aimée ?

– D’une autre façon encore.

– Ah ! tu vois bien que tu l’as aimée !

– Peste ! elle était assez jolie pour cela.

– C’est-à-dire que tu l’aimes encore, misérable !

– Ceci est une autre histoire, chère Suzanne, et tu me réjouiras infiniment de n’en point parler.

– Écoute, Camille ; depuis notre départ de Paris, son nom est revenu cinquante fois sur tes lèvres.

– Pardieu ! c’est bien naturel : une femme de dix-huit ans, qui est belle, et que l’on quitte pour ne la revoir jamais, après un an de mariage à peine.

– Eh bien, non ! dis ce que tu voudras, il n’est point naturel qu’une homme parle à la femme qu’il aime d’une autre femme qu’il a aimée et qu’il aime encore plus ou moins. Il n’y a profit pour aucune d’elles, et il y a outrage pour toutes les deux. Me comprends-tu, Camille ?

– À moitié.

– Comprends-moi tout à fait. Je jure, moi, devant Dieu, que tu es le premier homme, le seul que j’aie aimé…

Si madame de Rozan avait pu voir derrière la porte comme à

travers la porte elle entendait, elle eût été certes frappée de l'expression équivoque que prit la figure de son mari à ce serment de Suzanne.

– Je jure donc, Camille, continua Suzanne sans paraître remarquer l'air moqueur du jeune homme, je jure donc que je t'aime avec passion. Ce serment fait, de même que tu m'as priée de ne point te parler de Carmélite, je te prie, moi, de ne point me parler de madame de Rozan.

– Que diable peut-elle faire en ce moment ? dit Camille évitant de répondre à Suzanne.

– Camille ! Camille ! c'est infâme ! s'écria celle-ci.

– Hein ? qu'y a-t-il ? demanda le jeune homme de l'air d'un homme qui sort d'un songe. Qu'est-ce qui est infâme ?

– Toi, Camille ! toi qui rêves à ta femme auprès de moi ! toi qui n'as pas d'autre pensée et qui ne m'écoutes même pas quand je te supplie de ne pas me parler d'elle. Camille ! Camille ! tu ne m'aimes pas !

– Je ne t'aime pas, ma chérie ! s'écria Camille en l'embrassant à plusieurs reprises. Je ne t'aime pas ! répéta-t-il en l'embrassant encore et si bruyamment, que chaque baiser produisit sur le cœur de madame de Rozan l'effet d'une goutte de plomb fondu sur de la chair vive.

Puis il y eut un moment de silence pendant lequel la pauvre femme faillit perdre connaissance et tomber sur le parquet ; elle s'appuya au marbre d'une console, et, de cet insuffisant appui, se laissa glisser sur une chaise, où, pendant quelques instants, immobile, les yeux fermés, la respiration suspendue, elle n'eut de force que pour demander à Dieu de l'assister dans l'accomplissement de son dessein, si terrible qu'il fût.

Mais elle retrouva toute son énergie en entendant ces paroles :

– Sais-tu quelle heure il est ? demandait Camille à Suzanne.

– Ma foi, non. Que veux-tu que me fasse l'heure ? dit la jeune fille.

– Il est cinq heures.

– Eh bien ?

– Eh bien, cela veut dire que nous serons mieux *là-bas* qu'*ici*, reprit Camille de sa voix la plus amoureuse.

Ce mot *là-bas* fit frissonner la Créole de la tête aux pieds. En effet, *ici*, c'était la table ; *là-bas*, c'était l'alcôve.

– Allons, viens, chérie ! dit Camille.

– Tu m’aimes ? demanda langoureusement Suzanne.

– Je t’adore ! répondit Camille.

– Tu le jures ?

– Bon ! avec toi, il faut toujours jurer.

– Tu le jures ?

– Oui, cent fois, oui.

– Sur quoi ?

– Sur tes yeux noirs, sur tes lèvres pâles, sur tes blanches épaules.

Et, à travers le trou de la serrure, madame de Rozan vit Camille qui entraînait Suzanne vers l’alcôve.

– Que Dieu m’absolve ! murmura-t-elle.

Et, s’éloignant de la porte, elle marcha droit à la cheminée, y prit un verre d’eau qu’elle vida d’un trait ; puis, après s’être assurée qu’elle était bien armée, elle ouvrit la porte de sa chambre et suivit le corridor jusqu’au numéro 23.

Mais elle chercha vainement la clef : la clef n’était point à la porte.

Elle rentra chez elle et demeura un instant immobile et comme anéantie.

De son côté, étaient les verrous de la porte de communication, mais de l’autre, était la serrure.

Alors elle s’aperçut d’une chose : c’est que, de son côté aussi, étaient les deux targettes qui fixaient la porte, l’une au plafond, l’autre au plancher.

Elle comprit alors que rien n’était perdu.

Elle commença par tirer sans bruit le verrou, puis, sans bruit, elle tira les deux targettes.

La porte ne se trouva plus maintenue que par le pêne de la serrure entrant à double tour dans la gâche.

Elle s’appuya contre la porte, et la porte s’ouvrit à deux battants.

Alors elle marcha d’un pas grave et égal droit à l’alcôve. Et, croisant ses deux bras sur sa poitrine, à la stupéfaction et à la terreur des deux amants étroitement élancés :

– C’est moi ! dit-elle.

CCCXXXIII

Où il est dit comment se venge une femme qui aime.

L'entrée de madame de Rozan dans la chambre occupée par Suzanne et Camille était tellement inattendue, qu'elle produisit sur tous deux un effet foudroyant.

À voir leur immobilité et leur pâleur, on les eût crus changés en statues.

– Eh bien, reprit la Créole d'une voix sourde, je vous dis : C'est moi ! Ne me reconnaissez-vous pas ?

Les deux amants baissèrent la tête et gardèrent le silence.

– Camille, continua madame de Rozan en regardant fixement son mari, tu m'as honteusement trompée, tu m'as lâchement trahie ; et je viens te demander compte de la lâcheté et de la trahison.

Suzanne seule releva la tête en entendant ces mots : elle allait faire plus que de relever la tête, elle allait répondre, lorsque Camille lui mit la main sur la bouche en lui disant à demi-voix, mais assez haut cependant pour que la Créole l'entendît :

– Tais-toi !

Madame de Rozan pâlit et ferma les yeux un instant. Puis, comme si elle surmontait l'angoisse que lui avaient causée ces paroles :

– Le misérable ! dit-elle, il la tutoie devant moi.

Camille pensa alors qu'il était temps pour lui d'intervenir.

– Écoute-moi, Dolorès, dit-il de sa voix la plus doucereuse ; je ne cherche ni à cacher ni à excuser ma trahison ; mais ce lieu ne me paraît point convenable pour une explication comme celle que tu as le droit d'attendre.

– Une explication ! s'écria la Créole en frémissant ; tu parles d'explication entre nous ! Que prétends-tu donc m'expliquer ? Voyons ! Ton crime ? Est-ce que je ne suis pas là, debout devant toi ? Est-ce donc moi qui, la première, t'ai juré un amour éternel ? est-ce donc moi qui t'ai juré une fidélité absolue ? est-ce moi qui ai trahi mon serment ? Que peux-tu donc dire que je ne sache ?

– Je te répète, reprit Camille en fronçant le sourcil, que cette

scène, si tu l'aimes mieux, dans une chambre d'auberge, est du plus mauvais goût. Rentre donc dans la chambre d'où tu sors, et, dans un instant, j'irai t'y rejoindre.

– Es-tu fou, Camille ! dit la jeune femme avec un rire strident ? tu crois que je tomberai dans ce piège grossier ? Ne m'avais-tu pas juré aussi que nous partirions dans huit jours ?

– Devant Dieu, Dolorès, je te fais le serment que, dans dix minutes, je serai près de toi.

– Je ne crois plus en Dieu, Camille ; et toi, tu n'y as jamais cru, répondit gravement la Créole.

– Mais alors, que voulez-vous donc ? s'écria mademoiselle de Valgeneuse.

Madame de Rozan ne daigna pas même répondre.

– Encore une fois, taisez-vous, Suzanne ! dit Camille.

Puis, revenant à sa femme :

– Si tu ne veux pas que je te rejoigne quelque part, si tu ne veux pas que je m'explique avec toi, que veux-tu donc ?

– Camille, dit madame de Rozan en tirant, avec un calme sombre, le poignard de sa poitrine, j'étais venue ici avec l'intention de te tuer et de tuer cette femme ; mais quelques paroles que j'ai entendues de la chambre où j'étais cachée ont changé ma résolution.

Le ton sinistre dont madame de Rozan prononça ces dernières paroles, son attitude sévère, l'orage amoncelé sur son front, ses yeux lançant des éclairs, le poignard étreint convulsivement par sa main ; enfin, cette sombre fureur dont elle était animée, produisirent un grand trouble sur les deux coupables, dont les mains se serrèrent involontairement.

La première pensée de Suzanne, pensée ou plutôt instinct de conservation, avait été de sauter sur madame de Rozan et de lui arracher, aidée de Camille, le poignard dont elle était armée ; mais le serrement de main de Camille l'avait contenue.

Voyant, d'ailleurs, qu'il n'avait plus à redouter ce qu'il avait craint d'abord, Camille se laissa glisser hors du lit et allongea le bras pour mettre à exécution le projet de Suzanne.

Mais la Créole l'arrêta d'un regard.

– N'approche pas, Camille ! lui dit-elle, n'essaie pas de m'arracher ce poignard ; ou, sur mon honneur ! – et tu sais que je tiens mes serments, moi ! – ou, sur mon honneur ! je te tue comme une bête venimeuse !

Camille recula d'un pas, tant il vit de résolution dans le regard de madame de Rozan.

– Je t'en prie, Dolorès, écoute-moi ! dit-il.

– Ah ! tu as peur ! s'écria en ricanant mademoiselle de Valgeneuse.

– Encore une fois, taisez-vous, Suzanne ! dit sévèrement l'Américain ; vous voyez bien qu'il faut que je parle à cette pauvre créature.

– Tu n'as pas besoin de me parler, Camille, puisque je ne veux rien entendre, répondit madame de Rozan.

– Voyons, qu'exiges-tu de moi, Dolorès ? demanda Camille en courbant le front. Je suis prêt à faire tout ce que tu voudras.

– Lâche ! lâche ! lâche !... murmura sourdement Suzanne.

Camille n'entendit pas, ou fit semblant de ne pas entendre ces paroles, et il répéta :

– Parle ; qu'exiges-tu de moi ?

– J'exige, dit madame de Rozan avec le sourire d'une femme convaincue que la punition était entre ses mains, j'exige que tu expies longuement et douloureusement ton crime.

– Je l'expierai, répondit Camille.

– Oh ! oui, oui, murmura la Créole, plus longtemps et plus tôt que tu ne penses.

– Je commence à cette heure, Dolorès, dit Camille, puisque j'en rougis.

– Ce n'est pas assez, Camille, dit Dolorès en secouant la tête.

– Je sais que je suis coupable, bien coupable ; je passerai ma vie à réparer ma faute.

– Et moi, Camille, dit en riant Suzanne, quelle place me donneras-tu dans cette expiation ?

– Écoute-moi, Dolorès, et ne l'écoute pas, s'écria le jeune homme : moi, je te jure de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour que tu oublies un moment d'erreur.

Mais Dolorès secoua une seconde fois la tête.

– Ce n'est pas assez, répéta-t-elle.

– Que demandes-tu donc, alors ?

– Je vais te le dire.

Madame de Rozan sembla réfléchir un instant.

Puis elle reprit :

– Je t’ai dit, Camille, que j’avais tout entendu de la chambre où j’étais cachée.

– Oui, je t’écoute ; parle, parle.

– Oh ! murmura Suzanne.

– Tu sais, par conséquent, poursuivit la Créole, tout ce que j’ai pu entendre ; or, à ton insu, Camille, sans t’en douter, machinalement, tu n’as fait que parler de moi à cette femme pour laquelle tu me trahissais.

– C’est vrai ! s’écria vivement Camille, ravi que sa femme eût entendu la querelle qu’il avait eue à cause d’elle avec mademoiselle de Valgeneuse. Tu vois bien, Dolorès, tu vois bien que je t’aimais toujours.

Suzanne fit entendre une espèce de rugissement.

– Parler de moi dans un pareil moment, dit Dolorès, c’était confesser une espèce de remords.

– C’était un souvenir, plus qu’un souvenir, un cri de mon cœur ! s’écria Camille.

– Oh ! le misérable ! murmura Suzanne.

Camille haussa légèrement les épaules.

– Je crois, en effet, que c’était un cri du cœur, répéta Dolorès d’une voix grave ; tu m’aimais et tu te souvenais de moi, même en face de celle pour qui tu me trahissais.

– Oh ! oui, oui, je t’aimais, je te le jure ! s’écria Camille.

– Tu n’as pas besoin de jurer, cette fois, reprit amèrement la Créole ; tu dis vrai, je le sais ; et c’est de ton amour pour moi, amour que tu n’as pu étouffer, que je tirerai ma vengeance.

– Que veux-tu dire ? demanda Camille, dont les inquiétudes se réveillaient, quoiqu’il fût à cent lieues de soupçonner où Dolorès en voulait venir.

– Ta mort, Camille, n’eût été qu’une courte et sotte vengeance. Non, non, ce que je veux, c’est que tu vives, pour que ton expiation soit terrible comme ton crime, et que ma vengeance se grave dans ton cœur en caractères ineffaçables et éternels.

En ce moment, mademoiselle de Valgeneuse, qui semblait comprendre quelle sorte de vengeance méditait madame de Rozan, avança la tête, et une sorte de joyeuse volupté éclata dans ses yeux, sur ses lèvres, sur tout son visage.

Mais ni Camille ni sa femme ne remarquèrent ce mouvement.

– Je veux, continua Dolorès s’exaltant peu à peu et arrivant par

degrés à cet enthousiasme dont rayonnait le front des martyrs, je veux que ta vie soit une lente et douloureuse mort ; je veux que tu sois puni pendant autant d'années que j'ai souffert de jours ; je veux que tu me voies à toute heure, à toute minute à tes côtés, devant toi, derrière toi, à ton chevet, à table ; je veux être ton ombre implacable, ton fantôme terrible ; je veux que tu pleures jusqu'à ton dernier moment. Pour être présente à ta pensée pendant toute ta vie, je me retire dans la mort, et, puisque tu n'as pas assez du spectre de Colomban, je veux que tu aies aussi le spectre de Dolorès.

Et, en disant ces mots, la Créole, qui, depuis un instant, cherchait avec sa main gauche l'endroit juste où battait son cœur, y appuya la pointe du poignard qu'elle tenait dans la main droite, et, sans paraître faire aucun effort, sans pousser un cri, s'enfonça jusqu'à la poignée cette lame dans le cœur.

Le sang jaillit jusqu'au visage de Camille, qui, sentant cette mortelle tiédeur, y porta les deux mains et les en retira humides et rougies.

Suzanne n'avait rien perdu de l'action de la jeune femme ; depuis un instant, nous l'avons dit, elle avait tout deviné.

Tous deux, Suzanne et Camille, poussèrent chacun un cri d'intonation bien différente.

Chez Camille, c'était de l'étonnement, de l'effroi, de la stupeur.

Chez Suzanne, c'était l'expression d'une joie féroce.

Madame de Rozan tomba si vite sur le tapis, que Camille, qui s'était précipité vers elle, n'arriva point assez tôt pour la retenir.

– Dolorès ! Dolorès ! s'écria-t-il d'une voix frémissante.

– Adieu ! dit la jeune femme d'une voix faible.

– Oh ! reviens à toi ! murmura Camille en se couchant sur ce corps qui semblait mourir sans agonie, et en baisant le cou et les épaules, auxquels le sang, qui s'échappait à flots de la blessure, donnait le poli et la couleur du marbre.

– Adieu ! répéta la Créole si bas, que Camille l'entendit à peine.

Mais, faisant un effort, d'une voix parfaitement distincte :

– Je te maudis ! ajouta-t-elle.

Et elle retomba immobile. Ses yeux se fermèrent comme le pétale des fleurs de jour quand vient le soir. Elle était morte.

– Dolorès, mon amour ! s'écria le jeune homme, que ce trépas violent, si subit, si inattendu, si brave, disons le mot, remplissait à la fois d'horreur et d'admiration, Dolorès, je t'aime. Je n'aime que

toi, Dolorès ! Dolorès !

Et il oubliait Suzanne qui, assise au bord du lit, regardait froidement cette terrible scène, lorsque celle-ci lui rappela sa présence par un ricanement si sacrilège, que, se retournant vers elle :

– Je t'ordonne de te taire, lui dit-il, entends-tu ? je te l'ordonne.

Suzanne haussa les épaules et dit :

– Tiens, Camille, tu me fais pitié !

– Oh ! Suzanne, Suzanne, dit Camille, il faut, en vérité, que tu sois bien la misérable créature que l'on m'avait dit, pour rire comme tu le fais devant ce cadavre encore tout sanglant.

– Soit, dit froidement Suzanne ; veux-tu que je dise les prières des morts pour le repos de son âme ?

– Eh quoi ! dit Camille épouvanté de cette froide cruauté, tu vois ce qui vient de se passer et tu n'as ni pitié ni remords !

– Ah ! tu tiens à ce que je plaigne ta bien-aimée Dolorès ? dit Suzanne. Eh bien, soit, je la plains ; es-tu satisfait ?

– Suzanne, tu es une indigne ! s'écria Camille ; respecte au moins le corps de celle que nous avons tuée.

– Allons, voilà que c'est nous qui l'avons tuée, dit Suzanne en faisant un geste de pitié.

– Pauvre enfant, murmura l'Américain en baisant le front déjà glacé de la morte, pauvre enfant ! que j'aurai arrachée à sa mère, à ses sœurs, à sa nourrice, à sa patrie, à toute sa famille, enfin, et que j'aurai laissée se tuer devant moi, loin de tous regrets, loin de toute prière, loin de toutes larmes. Et je t'aime cependant, et tu étais comme la dernière fleur de ma jeunesse, la plus douce, la plus fraîche, la plus parfumée ; tu étais, sur mon front chargé de pensées coupables, ceint d'un nuage plein d'éclairs, comme une couronne de réhabilitation ; à ton contact, j'étais devenu presque bon ; en vivant près de toi, je pouvais devenir meilleur. Oh ! Dolorès ! Dolorès !

Et ce léger, ce froid, cet insensible Créole que nous avons, au commencement de ce livre, vu si insouciant, si égoïste, si rieur, fondit en larmes en reportant ses yeux sur le corps inanimé de sa femme.

Puis, lui relevant la tête et l'embrassant dans un transport aussi amoureux que si elle eût été vivante :

– Oh ! Dolorès ! Dolorès ! s'écria-t-il, que tu es belle !

L'expression de mépris, de rage et de haine dont s'anima en ce

moment la figure de Suzanne est inexprimable. Ses joues s'empourprèrent, ses yeux semblèrent s'injecter de sang et de flamme. Elle ne put que prononcer ces mots – tant les termes lui manquaient – pour rendre l'étrange impression que cette scène lui causait :

– Oh ! bien certainement, je rêve !

– Oh ! c'est moi qui rêvais, et d'un rêve fatal, le jour où je t'ai vue pour la première fois, s'écria Camille furieux en se retournant vers Suzanne ; c'est moi qui rêvais le jour où j'ai cru t'aimer… oui, cru t'aimer : est-ce qu'elle est digne d'amour, celle dont la bouche s'entrouvre aux baisers dans la maison où coule le sang de son frère ? Ce jour-là, Suzanne, si insensible et si perdu que je sois, j'ai senti je ne sais quel atroce frisson me courir par tout le corps ; mon cœur s'est soulevé, et, quand ma bouche te disait : « Je t'aime ! » il me disait, lui : « Tu mens, tu ne l'aimes pas ! »

– Camille ! Camille ! tu es sûrement en délire, dit mademoiselle de Valgeneuse ; tu peux ne plus m'aimer ; mais, moi, je t'aime toujours, et, à défaut de l'amour, continua-t-elle en montrant le cadavre de madame de Rozan, la mort, bien autrement forte que l'amour, nous lie à jamais l'un à l'autre.

– Non ! non ! non ! s'écria Camille en frémissant.

D'un bond, Suzanne fut près de lui et l'étreignit de ses bras.

– Je t'aime, dit-elle en donnant à ses yeux et à sa voix l'expression la plus passionnée.

– Laisse-moi, laisse-moi, dit Camille en essayant de se dégager.

Mais celle-ci l'entoura de ses bras, le serrant étroitement, se cramponnant à lui, l'entraînant, l'étreignant comme eût fait un serpent dans ses replis.

– Arrière, te dis-je ! s'écria Camille en la repoussant si violemment, cette fois, qu'elle fût tombée à la renverse si elle n'eût rencontré l'angle de la cheminée, où elle retrouva l'équilibre.

– Ah ! c'est ainsi ! dit-elle en fronçant le sourcil, en regardant son amant d'un œil de mépris et en pâlissant jusqu'à lividité ; eh bien, je ne prie plus, je veux, je commande, j'ordonne !

Et, en effet, d'un ton impératif et en étendant la main vers lui :

– Le jour vient, dit-elle ; Camille, tu vas fermer cette malle et me suivre.

– Jamais ! s'écria Camille, jamais !

– Soit ; je m'en vais seule, alors, dit résolument Suzanne ; mais, en quittant l'hôtel, je t'accuserai d'avoir assassiné ta femme.

Camille poussa un cri de terreur.

– Devant le tribunal, je t'accuserai ; devant l'échafaud, je t'accuserai !

– Tu ne feras pas cela, Suzanne ! s'écria Camille épouvanté.

– Aussi vrai que je t'aimais il y a cinq minutes et que je te hais maintenant, dit froidement mademoiselle de Valgeneuse, je le ferai, ou plutôt je vais le faire.

Et la jeune fille se dirigea, menaçante, vers la porte.

– Tu ne sortiras pas ! s'écria Camille en la saisissant violemment par le bras et en la ramenant vers la cheminée.

– Alors je vais appeler, dit Suzanne en échappant à l'étreinte de Camille et en courant à la fenêtre. Camille la rattrapa par les tresses de cheveux échappées au peigne au milieu de leurs caresses.

Mais Suzanne avait eu le temps de saisir l'espagnolette de la fenêtre et de s'y cramponner ; Camille fit d'inutiles efforts pour l'en arracher.

Dans la lutte, un des bras de Suzanne enfonça un carreau et passa au travers.

Taillée par les éclats du verre, ce bras se teignit de sang.

À la vue de son sang, Suzanne entra dans une telle rage, que, sans préméditation peut-être, sans avoir conscience de ce qu'elle faisait, elle poussa de toutes les forces de sa voix ce cri :

– Au secours ! à l'assassin !

– Tais-toi, dit Camille en lui mettant la main sur la bouche.

– À l'assassin ! au secours ! continua Suzanne en lui mordant la main de toute la force de ses dents.

– Te tairas-tu, serpent !... dit sourdement Camille en lui étreignant la gorge de l'autre main et en la forçant de lâcher prise.

– À l'assassin ! à l'ass... bégaya d'une voix étouffée mademoiselle de Valgeneuse.

Camille, ne trouvant plus d'autre moyen de l'empêcher de parler, la renversa en lui comprimant de plus en plus la gorge, côte à côte avec le cadavre de madame de Rozan.

Alors ce fut une lutte effroyable. Suzanne, dans les convulsions de l'agonie, se tordait, essayant d'échapper à la terrible pression ; Camille, comprenant que, si elle parvenait à glisser de dessous lui, il était perdu, serrait toujours plus fort ; enfin, il se rendit complètement maître d'elle, et, lui appuyant le genou sur la

poitrine :

– Suzanne, lui dit-il, nous jouons à la vie et à la mort ; jure-moi de te taire, ou, sur mon âme, au lieu d'un cadavre, j'en fais deux.

Suzanne poussa un sourd râlement ; il était évident que ce râlement était une menace.

– Eh bien, qu'il soit donc fait comme tu le veux, vipère ! dit le jeune homme en pesant de tout son poids à la fois sur la gorge et sur la poitrine de mademoiselle de Valgeneuse.

Quelques secondes s'écoulèrent ainsi.

Tout à coup, il sembla à Camille entendre s'approcher les pas de plusieurs personnes ; il se retourna.

Par la porte de la chambre de Dolorès, restée ouverte sur le corridor et ouverte sur celle de Camille, le maître de l'hôtel, armé d'un fusil à deux coups, venait d'entrer, suivi de trois ou quatre personnes, moitié passagers logeant dans l'hôtel, moitié domestiques accourus aux cris.

Le Créole se redressa par un mouvement machinal, s'éloignant de Suzanne de Valgeneuse.

Mais celle-ci resta aussi immobile que madame de Rozan.

Camille l'avait étranglée dans sa lutte.

Elle était morte.

Cinq ou six ans après cet événement, c'est-à-dire vers 1833, comme nous visitions le bagne de Rochefort, où nous venions de faire une visite au saint Vincent de Paul du XIXe siècle, l'abbé Dominique Sarranti, celui-ci nous montra l'amoureux de Chante-Lilas, le meurtrier de Colomban et l'assassin de Suzanne. Ses cheveux, si noirs, étaient devenus blancs comme la neige ; son visage, si joyeux, portait l'empreinte du plus morne désespoir.

Gibassier, toujours frais, vert et rieur, prétendait que Camille de Rozan avait quelque chose comme cent ans de plus que lui.

CCCXXXIV

Où une dévote tue un voltairien.

Nous avons laissé notre ami Pétrus établi chez le comte Herbel, son oncle, en qualité de garde-malade ; c'est de là qu'il avait écrit à Régina que, l'accès de goutte du comte une fois passé, il recouvrerait sa liberté et irait rejoindre sa belle amie.

Mais la goutte est, hélas ! semblable aux créanciers : elle ne vous quitte que bien juste à l'heure de la mort, c'est-à-dire quand elle ne peut plus faire autrement.

Or, l'accès de goutte du comte Herbel était loin de passer aussi vite que l'avait rêvé son neveu ; loin de là, il se renouvelait d'heure en heure, et le général, dans un de ses mauvais moments, avait songé à faire une niche à la goutte en se faisant sauter la cervelle.

Pétrus aimait tendrement son oncle ; il avait deviné sa pensée, et, quelques bonnes paroles parties du cœur, suivies d'une ou deux larmes furtives, avaient attendri à ce point le général, qu'il avait renoncé à son sinistre projet.

Ils en étaient là tous les deux, quand ils virent entrer, comme un ouragan, la marquise de la Tournelle, vêtue de noir de la tête aux pieds.

– Oh ! s'écria le comte Herbel, la mort est-elle si prochaine, qu'elle m'envoie le plus grand tourment de ma vie ?

– Cher général, dit d'une voix qu'elle essaya de rendre émue la marquise de la Tournelle.

– Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda brusquement le comte. Ne pouvez-vous me laisser mourir en paix, marquise ?

– Général, vous savez les malheurs arrivés à l'hôtel de Lamothe-Houdon !...

– Je vois ce que c'est, dit le comte Herbel en fronçant le sourcil et en se pinçant les lèvres ; vous avez deviné que, mon neveu et moi, nous cherchions le chemin le plus court pour sortir de la vie, et vous êtes venue l'abréger.

– Vous n'êtes pas en gaieté aujourd'hui, général.

– Avouez qu'il n'y a guère de quoi, répondit le comte en regardant tour à tour la marquise et sa jambe : la goutte et...

Il allait dire *et vous,* mais il s'arrêta et reprit :

– Enfin, que me voulez-vous ?

– Vous consentez à m'écouter ? dit joyeusement la marquise.

– Le moyen de faire autrement ? répondit le comte en haussant les épaules.

Puis, se tournant du côté de son neveu :

– Pétrus, dit-il, il y a trois jours que tu n'as respiré l'air de Paris ; je te rends ta liberté pour deux heures, mon enfant ; car je connais les causeries de madame la marquise, et je ne doute pas qu'elle ne me fasse le plaisir de prolonger celle-ci jusqu'à ton retour. Mais pas plus de deux heures, tu m'entends, où je ne réponds pas de moi.

– Dans une heure, je serai ici, mon oncle ! s'écria Pétrus en serrant cordialement la main du général ; le temps d'aller chez moi.

– Bah ! s'écria celui-ci, si tu as quelque visite à faire, ne te gêne pas.

– Merci, mon bon oncle ! dit le jeune homme en saluant la marquise et en se retirant.

– Maintenant, à nous deux, marquise ! dit d'un ton moitié sérieux, moitié ironique, le comte Herbel, après le départ de son neveu. Voyons, franchement, nous sommes seuls ; entre nous, vous voulez abréger ma vie, n'est-ce pas ?

– Je ne veux pas la mort du pécheur, général ! dit onctueusement la dévote.

– À présent que M. Rappt, votre fils…

– Notre fils, interrompit vivement la marquise de la Tournelle.

– À présent, dis-je, insista le général, que M. Rappt, votre fils, est allé rendre compte de sa vie devant le tribunal suprême, vous n'avez plus à me demander pour lui mon héritage.

– Il ne s'agit pas de votre héritage, général.

– À présent, continua le comte Herbel sans paraître prêter la moindre attention aux paroles de la marquise, à présent que l'illustre et loyal maréchal de Lamothe-Houdon, votre frère, est mort, vous n'avez plus à me demander mon appui, comme à votre dernière visite, pour faire voter une de ces lois monstrueuses dont les peuples se servent pour jeter les rois en prison ou en exil, les couronnes royales aux quatre vents et les trônes à la rivière. Or, si ce n'est ni du comte Rappt, ni du maréchal de Lamothe-Houdon que vous avez à m'entretenir, qu'est-ce qui peut me procurer

l'honneur de votre visite ?

– Général, dit la marquise de la Tournelle d'une voix plaintive, j'ai bien souffert, bien vieilli, bien changé, depuis ce double malheur ! Je ne viens pas vous parler de mon frère ou de notre fils…

– Votre fils ! interrompit le comte Herbel d'un air impatient.

– Je viens vous parler de moi, général.

– De vous, marquise ? demanda le comte en regardant la dévote d'un air défiant.

– De moi et de vous, général.

– Tenons-nous bien ! murmura le comte Herbel. Quelle agréable thèse pouvons-nous avoir à soutenir ensemble, marquise ? sur quel intéressant sujet ?

– Mon ami, commença de sa voix la plus mielleuse la marquise de la Tournelle en jetant au comte Herbel des regards de colombe amoureuse, mon ami, nous ne sommes plus jeunes !

– À qui le dites-vous, marquise ! répondit ou plutôt soupira le général.

– L'heure de réparer les fautes de notre jeunesse, continua madame de la Tournelle sur le ton de la langueur et de la dévotion, a sonné pour moi depuis longtemps : ne sonnera-t-elle pas pour vous, enfin, mon ami ?

– Qu'est-ce que vous appelez au juste l'heure de la réparation, marquise ? demanda d'un air de défiance et en fronçant le sourcil le comte Herbel ; à l'horloge de quelle paroisse l'avez-vous ouïe sonner ?

– N'est-il pas temps, général, de nous souvenir que, dans notre jeunesse, nous nous sommes tendrement aimés ?

– Franchement, marquise, je ne crois pas qu'il soit temps de s'en souvenir.

– Vous nieriez que vous m'avez aimée ?

– Je ne le nie pas, marquise, je l'oublie.

– Vous me contestez les droits que j'ai à votre souvenir ?

– Absolument, marquise ; il y a prescription !

– Vous êtes devenu un fort méchant homme, mon ami.

– Vous savez que les vieux diables se font ermites, et les hommes, diables en vieillissant. Pour peu que vous y teniez, marquise, je vous montrerai mon pied fourchu.

– Ainsi vous ne vous faites aucun reproche ?

– Pardonnez-moi, marquise, je m’en fais un.

– Et lequel ?

– Celui de vous faire perdre un temps précieux.

– C’est une manière indirecte de me congédier, dit la marquise courroucée.

– Vous congédier, marquise ! s’écria le comte Herbel d’un air bonhomme. Vous congédier ! répéta-t-il. Quel vilain mot prononcez-vous là ?… Qui diable songe à vous congédier ?

– Vous ! répondit madame de la Tournelle ; vous qui, depuis mon entrée ici, ne songez à me dire que des impertinences.

– Avouez, marquise, que vous aimeriez mieux m’en voir faire.

– Je ne vous comprends pas ! interrompit vivement madame de la Tournelle.

– Ce qui prouve suffisamment, marquise, que nous avons tous les deux passé l’âge où l’on fait des sottises au lieu d’en dire.

– Je vous répète que vous êtes un très méchant homme, et que mes vœux et mes prières ne vous sauveront pas.

– Je suis donc réellement en péril, marquise ?

– Vous êtes plus qu’à moitié damné !

– Vraiment !

– Je vois d’ici dans quels sites vous passerez votre vie immortelle.

– Parlez-vous de l’enfer, marquise ?

– À moins que je ne parle du paradis.

– Entre l’enfer et le paradis, marquise, il y a le purgatoire, et, à moins que vous ne me le fassiez faire en ce moment, il me sera bien accordé là-haut la faveur de méditer sur mes erreurs d’ici-bas ?

– Oui, si vous vous amendez.

– De quelle façon ?

– En avouant vos fautes et en les réparant.

– C’est donc une faute de vous avoir aimée, marquise ? dit galamment le comte Herbel. Avouez vous-même que j’aurais mauvaise grâce à m’en repentir.

– Il n’y aurait que justice à la réparer.

– Je vois ce que c’est, marquise ; vous voulez me confesser et me faire faire une pénitence ; si elle ne dépasse pas mes forces, je vous jure ma foi de gentilhomme que je l’accomplirai.

– Vous plaisanterez jusqu'à votre dernière heure ! dit la marquise d'un air de dépit.

– Oh ! bien longtemps encore après, marquise.

– Enfin, voulez-vous, oui ou non, réparer vos fautes ?

– Indiquez-m'en le moyen.

– Épousez-moi.

– On ne répare pas une faute par une autre, ma chère amie.

– Vous êtes un indigne !

– Indigne de vous épouser, certainement.

– Vous refusez ?

– Positivement. Si c'est une récompense, je la trouve trop faible ; si c'est une pénitence, je la trouve trop forte.

À ce moment, la figure du vieux gentilhomme se contracta si violemment, que la marquise de la Tournelle frissonna involontairement.

– Qu'avez-vous, général ? s'écria-t-elle.

– Un avant-goût de l'enfer, marquise, dit en souriant avec mélancolie le comte Herbel.

– Vous souffrez beaucoup ?

– Horriblement, marquise.

– Voulez-vous que j'appelle ?

– C'est inutile.

– Puis-je vous être bonne à quelque chose ?

– Certainement.

– De quelle manière ?

– En vous retirant, marquise.

La façon non équivoque dont ces trois mots furent prononcés firent pâlir la marquise de la Tournelle, qui se leva précipitamment et regarda le vieux général de cet œil plein de venin dont les dévotes ont le privilège.

– Soit ! dit-elle ; que le diable prenne votre âme !

– Ah ! marquise, dit le vieux gentilhomme en soupirant tristement, je vois que je suis à vous pour l'éternité !

– À ce moment, Pétrus entra dans la chambre à coucher, dont la marquise venait d'entrouvrir la porte.

Sans faire attention à madame de la Tournelle, en voyant le visage décomposé du comte, il courut vers son oncle et l'entoura

de ses bras en disant :

– Mon oncle ! mon cher oncle !

Celui-ci regarda Pétrus d'un œil plein de tristesse, en disant :

– Est-elle partie ?

À ce moment, la marquise fermait la porte.

– Oui, mon oncle, répondit Pétrus.

– La malheureuse ! soupira le général, elle m'a achevé.

– Revenez à vous, mon cher oncle ! s'écria le jeune homme, que la pâleur du comte effrayait ; j'ai amené avec moi le docteur Ludovic ; voulez-vous me permettre de le faire entrer ?

– Je le veux bien, mon enfant, répondit le comte, quoique la présence d'un médecin soit inutile… Il est trop tard.

– Mon oncle ! mon oncle ! s'écria le jeune homme, ne prononcez pas de semblables paroles.

– Du courage, garçon ! et, quand j'ai toujours vécu en gentilhomme, ne me laisse pas mourir en bourgeois, en m'attendrissant sur mon trépas. Va chercher ton ami !

Ludovic entra. Au bout de cinq minutes, Pétrus put lire dans les yeux de Ludovic l'arrêt de mort du comte Herbel. En effet, après avoir tendu la main au jeune docteur, le général, saisissant avec effusion la main de son neveu :

– Mon enfant, dit-il de sa voix la plus touchante, la marquise de la Tournelle me demandait tout à l'heure, *sentant sans doute ma mort prochaine*(1), de me confesser à elle des fautes de ma vie. Je n'en ai commis qu'une seule à ma connaissance ; il est vrai qu'elle est irréparable : j'ai négligé de voir le plus honnête homme que j'aie rencontré dans ma vie ; je veux parler de ton corsaire de père. Tu diras à ce vieux jacobin que mon seul regret, en mourant, a été de ne pouvoir lui serrer la main.

Les deux jeunes gens tournèrent la tête pour cacher au bon gentilhomme les larmes qui coulaient de leurs yeux.

– Eh bien, Pétrus, dit le comte Herbel, qui remarqua ce mouvement et en comprit le sens, n'es-tu pas un homme ? et la vue d'une lampe qui s'éteint est-elle un spectacle assez extraordinaire pour que tu me caches ta loyale figure à mon dernier moment ? Approche-toi de moi, mon enfant ; vous aussi, docteur, son ami. J'ai beaucoup et longtemps vécu, et j'ai cherché, sans en avoir l'air, le dernier mot de l'existence ; ne le cherchez pas, mes enfants, car vous arriveriez comme moi à cette mélancolique conclusion qu'à l'exception d'un ou deux bons

sentiments, comme celui que vous m'avez inspiré, ton père et toi, le plus doux moment de la vie, c'est l'heure où on la quitte.

– Mon oncle ! mon oncle ! s'écria Pétrus en sanglotant ; au nom du ciel, laissez-moi croire que nous avons encore bien des jours à philosopher sur la vie et sur la mort.

– Enfant ! dit le comte Herbel en regardant son neveu d'un œil à la fois plein de regret, d'ironie et de résignation, enfant, tiens, regarde !

Puis, se levant comme s'il était appelé par un chef militaire :

– Présent ! dit-il comme le vieux Mohican de *la Prairie*.

C'est ainsi que mourut le descendant des Courtenay, le général comte Herbel !

CCCXXXV

Tout est bien qui finit bien.

Les sorcières ont un cœur, comme presque toutes les *personnes naturelles*, et leur cœur déborde à l'occasion, d'autant plus abondamment qu'il est plus profondément enfoui.

Le lecteur, qui se souvient de la laideur repoussante de la Brocante, sera peut-être bien étonné quand nous lui dirons que deux fois, dans sa fantastique existence, la Brocante fut trouvée si belle, par deux hommes qui se connaissaient en beauté, Jean Robert et Pétrus, que tous deux en gravèrent le souvenir, l'un sur le papier, l'autre sur la toile.

Mais, en narrateur fidèle, quels que soient l'étonnement et l'incrédulité de nos lecteurs, nous nous croyons forcé de dire la vérité.

La Brocante fut belle en deux occasions : la première fois, le jour de la disparition de Rose-de-Noël ; la seconde fois, le jour de la rentrée de la jeune fille dans la maison de la rue d'Ulm.

On sait que, quand Salvator voulait obtenir quelque chose de la Brocante, il n'avait que trois mots à prononcer : c'était son *Sésame, ouvre toi !* Il disait : « J'emmène Rose-de-Noël », et aussitôt la Brocante s'exécutait, quoi qu'elle en eût.

Elle adorait cette enfant trouvée.

Tout méchant, tout égoïste a – si cachée qu'elle soit – une fibre que l'enfance fait vibrer un jour.

Cette vieille, sinistre et égoïste créature adorait Rose-de-Noël, ainsi que nous l'avons dit au début de ce récit.

Vous souvenez-vous de cet admirable *pianto* de Triboulet dans *le Roi s'amuse* de notre cher Hugo ? Eh bien, le cri d'effroi, d'horreur de la Brocante, fut de la même grandeur quand, à son retour, elle apprit que Rose-de-Noël avait disparu.

Certes, ce père bouffon qu'on appelle Triboulet est d'une beauté sublime en apprenant l'enlèvement de sa fille ; ainsi fut belle la Brocante en apprenant l'enlèvement de Rose-de-Noël.

Si je n'avais pas peur de sembler paradoxal, je chercherais à démontrer que la perte d'un enfant est aussi cruelle, aussi terrible, au moins, pour la mère adoptive que pour la mère véritable.

Chez l'une, le cri de la douleur part des entrailles : c'est un lambeau de la chair qui se détache ; chez l'autre, l'agonie sort du cœur : c'est la vie qui s'en va.

J'ai connu un vieillard qui avait élevé un enfant pendant vingt-cinq ans : il est tombé roide mort en apprenant que son fils avait triché au jeu. Un père véritable l'eût réprimandé et l'eût envoyé en Belgique ou en Amérique attendre la prescription de son crime.

La Brocante devint véritablement grande à cette nouvelle. Elle remua tout Paris bohème ; elle évoqua toute la grande truanderie parisienne ; elle offrit de mettre en garantie, de donner, au besoin, pour le recouvrement de cette pierre précieuse qu'on appelle un enfant d'adoption, le joyau principal de la couronne du premier roi de Bohême, conquis dans une mémorable bataille sur Satanas lui-même. Enfin, sa douleur fut poussée à l'extrême, et elle n'eut d'égale que sa joie en retrouvant l'enfant.

Ce jour-là, Jean Robert, Pétrus, Ludovic et, par-dessus tout, Salvator s'exclamèrent sur la beauté triomphante de la sorcière.

Et voilà pourquoi nous nous sommes permis de dire que cette hideuse vieille fut belle deux fois dans sa vie.

Toutefois, sa beauté ne dura guère.

On se souvient que Rose-de-Noël, jusqu'au moment fixé pour épouser Ludovic, devait entrer dans un pensionnat. Quand Salvator annonça cette nouvelle à la Brocante, la sorcière fondit en larmes ; puis, se levant et regardant Salvator d'un œil menaçant :

– Jamais ! dit-elle.

– Brocante, fit doucement Salvator, ému, au fond, du bon sentiment qui dictait ces paroles, Brocante, il faut que cette enfant prenne la science du monde où elle va entrer. Ce n'est pas tout de connaître le langage des corneilles et des chiens ; la société demande une éducation plus variée. Le jour où cette pauvre enfant mettrait le pied dans le plus petit salon, elle y serait dépaysée comme un sauvage des forêts vierges dans une salle des Tuileries.

– C'est ma fille, dit amèrement la Brocante.

– Certes ! dit Salvator d'un ton grave. Et puis ?…

– Elle m'appartient, continua la Brocante en voyant Salvator si convaincu de ses droits maternels.

– Non ! répondit Salvator ; elle appartient au monde ; elle appartient surtout, avant tout, par-dessus tout, à l'homme qui l'a sauvée en l'aimant, ou qui l'a aimée en la sauvant ; il est son père d'adoption (un médecin est un père !) comme tu es sa mère ! Il faut donc l'élever pour le monde où elle va vivre, et ce n'est pas

toi, Brocante, qui peux l'instruire. Donc, je l'emmène.

– Jamais ! répéta la Brocante d'une voix stridente.

– Il le faut, Brocante, dit sévèrement Salvator.

– Monsieur Salvator ! s'écria la sorcière d'une voix suppliante, laissez-la moi encore une année, une année seulement !

– C'est impossible !

– Une petite année, je vous en supplie ! J'ai eu bien soin de la chère enfant, je vous assure ; j'aurai plus soin d'elle encore ! Je l'habillerai de soie et de velours ; il n'y aura pas de fille plus jolie qu'elle. Je vous en supplie, monsieur Salvator, laissez-la-moi encore une année, rien qu'une année !

La pauvre sorcière pleurait en prononçant ces paroles. Salvator, attendri profondément, ne voulut cependant rien laisser paraître de son émotion. Loin de là, il feignit d'être irrité. Il fronça le sourcil et dit laconiquement :

– C'est décidé !

– Non ! non ! non ! répéta coup sur coup la Brocante. Non, monsieur Salvator, vous ne ferez pas cela. Elle est encore toute maladive. Avant-hier, elle a eu un spasme terrible. M. Ludovic venait de la quitter. Un quart d'heure après son départ, elle a poussé un cri en disant : « J'étouffe ! » Le sang lui est monté jusqu'aux yeux. Pauvre petite Rose ! À ce moment là, monsieur Salvator, j'ai bien cru la perdre. Peu s'en est fallu. Elle s'est renversée sur sa chaise, elle a fermé les yeux, puis elle a poussé des cris !... quels cris, bon Dieu ! des cris de l'autre monde, monsieur Salvator ! Alors je l'ai prise dans mes bras, je l'ai étendue par terre comme M. Ludovic me l'avait ordonné, et je lui ai dit : « Rose ! ma Rosette ! ma petite Rose ! » enfin tout ce que j'ai pu lui dire ; mais elle criait si fort, qu'elle ne m'entendait pas. Et il fallait voir sa pauvre petite poitrine se rétrécir, comme si elle eût été mise dans un étau, et les veines de son cou se gonfler et rougir, à croire qu'elles allaient éclater !... Oh ! monsieur Salvator ! j'ai vu bien des spectacles tristes dans ma vie, mais jamais de plus tristes que celui-là ! Enfin, elle a pleuré ; ses larmes l'ont rafraîchie comme une bonne pluie ; elle a rouvert ses beaux yeux et elle a souri : elle était encore sauvée pour cette fois ! Mais vous ne m'écoutez pas, monsieur Salvator...

Ce naïf récit de la crise la plus grande de la femme avant ou après l'enfantement, qu'on appelle le spasme, avait causé à notre ami Salvator une émotion si vive, qu'il avait tourné la tête pour la cacher.

– Je sais cela, Brocante, dit Salvator d'une voix qu'il essaya de rendre sèche ; Ludovic me l'a raconté ce matin, et c'est pour cela que je veux l'emmener. Cette enfant a besoin des plus grands soins.

– Et où voulez-vous la conduire ? demanda la Brocante.

– Je te l'ai dit, dans un pensionnat.

– Vous n'y songez pas, monsieur Salvator ! N'est-ce pas dans un pensionnat qu'on avait mis la pauvre Mina ?

– Sans doute.

– Ne l'a-t-on pas enlevée ?

– De ce pensionnat-là, Brocante, on ne l'enlèvera pas.

– Qui la veillera donc ?

– Tu le sauras tout à l'heure. Avant tout, où est-elle ?

– Où elle est ? dit la sorcière en regardant Salvator d'un œil égaré et frémissante en voyant que le moment où elle allait se séparer de l'enfant approchait.

– Eh bien, oui ! où est-elle ?

– Elle n'est pas ici, balbutia la vieille femme ; pour le moment, elle est absente ; elle est…

– Tu mens, Brocante ! interrompit Salvator.

– Je vous jure, monsieur Salvator…

– Tu mens, te dis-je ! répéta le jeune homme en regardant la Brocante d'un œil sévère.

– Grâce, monsieur Salvator ! s'écria la pauvre vieille, qui tomba à genoux et saisit les mains de Salvator. Grâce, ne l'emmenez pas ! vous me tuez ! c'est ma mort !

– Allons, relève-toi ! dit Salvator de plus en plus ému ; si tu l'aimes véritablement, tu dois désirer d'être fière d'elle ! Eh bien, laisse-la s'instruire, et tu la verras quand tu voudras.

– Vous me le promettez, monsieur Salvator ?

– Je te le jure, dit solennellement le jeune homme. Appelle-la donc.

– Oh ! merci ! merci ! s'écria la vieille femme en couvrant les mains de Salvator de larmes et de baisers.

Puis, se relevant avec une vivacité qu'on n'était pas en droit d'attendre de son âge :

– Rose ! Rosette, ma chère Rose ! cria-t-elle.

À cet appel, Rose-de-Noël apparut.

Les chiens aboyèrent joyeusement, la corneille battit des ailes.

Ce n'était plus l'enfant que nous avons vue, au commencement de cette histoire, dans le capharnaüm de la rue Tripperet ; ce n'était plus la jeune fille habillée comme la Mignon de notre regrettable Ary Scheffer ; ce n'était plus le visage maladif des pauvres enfants de nos faubourgs : c'était une grande et longue jeune fille aux yeux profondément enfouis sous des sourcils noirs et épais, un peu hagards peut-être, mais d'où jaillissaient de vivifiantes flammes.

À son entrée dans la salle de réception de la Brocante, ses joues, d'un ton rose d'une grande douceur, s'empourprèrent violemment dès qu'elle aperçut Salvator.

Elle alla à lui, sauta à son cou, l'entoura de ses bras, et l'embrassa tendrement.

– Et moi ? dit d'une voix triste la Brocante en regardant cette scène d'un œil jaloux.

Rose-de-Noël courut vers la Brocante, et, la serrant dans ses bras :

– Chère mère ! dit-elle en l'embrassant.

À ce moment, un nouveau personnage entra, ou plutôt sauta, bondit, comme une balle élastique, dans la salle.

– Eh ! Brocante ! dit ce personnage en faisant la roue pour arriver sans doute plus vite auprès de la personne à laquelle il s'adressait, je vous annonce de la compagnie, quatre femmes de *la haute* ! qui viennent se les faire tirer – leurs écus, s'entend ; car, pour les cartes, bernique ! va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

Puis, apercevant Salvator :

– Pardon, dit-il en se remettant sur ses pieds et en baissant les yeux ; pardon, monsieur Salvator, je ne vous voyais pas.

– C'est toi, gamin ! dit Salvator à Babolin, que le lecteur le moins perspicace a sans doute reconnu.

– Je suis lui-même ! dit Babolin, comme l'avait dit avant lui, et devait le dire longtemps après, le célèbre sire de Framboisy.

– De quelle compagnie parles-tu ? demanda Salvator.

– Quatre dames, répondit Babolin, qui viennent sans doute se faire dire leur bonne aventure.

– Fais-les monter, dit Salvator.

Et, au bout d'un instant, quatre jeunes femmes entrèrent dans la salle.

– Voici, dit Salvator à la Brocante en lui désignant les quatre femmes, voici les personnes chargées de l'éducation de Rose-de-Noël.

La sorcière tressaillit.

– Madame, dit Salvator en montrant Régina, apprendra à l'enfant le dessin, dont Pétrus lui a déjà donné les principes ; madame, continua-t-il en regardant mélancoliquement Carmélite, lui apprendra la musique ; madame, ajouta-t-il en montrant madame de Marande et en la regardant presque en souriant, lui apprendra la tenue de la maison… l'économie domestique. Quant à madame, acheva-t-il en regardant tendrement Fragola, elle lui apprendra…

Régina, Carmélite et Lydie ne le laissèrent pas achever ; elles dirent en même temps d'une même voix :

– Le bien ! l'amour !

Salvator les remercia des yeux.

– Voulez-vous venir avec nous, mon enfant ? dit Régina.

– Oui, bonne fée Carita ! répondit Rose-de-Noël.

La Brocante frémit de tous ses membres ; ses joues devinrent si rouges, qu'un moment Salvator craignit qu'elle ne fût atteinte d'un coup de sang.

Il alla à elle.

– Brocante, dit-il en lui prenant la main, du courage ! voici quatre anges que Dieu t'envoie pour te sauver de l'enfer. Regarde-les. Ne crois-tu pas que cette enfant que tu aimes sera mieux sous leurs ailes blanches que sous tes griffes noires ? Allons, du cœur, pauvre vieille ! je te le répète, tu ne la quitteras pas. Et un de ces bons génies t'adoptera comme elle adopte ton enfant. Laquelle de vous adopte la Brocante ? ajouta-t-il en regardant les quatre femmes.

– Moi ! dirent-elles à la fois.

– Tu vois, Brocante, dit Salvator.

La vieille femme baissa la tête.

– Et c'est ce qui prouve, ajouta philosophiquement le jeune homme en regardant à la fois la sorcière et le quatre femmes, que, dans le monde à venir, il n'y aura plus d'orphelins, car la société sera leur mère !

– Ainsi soit-il ! s'écria non moins philosophiquement Babolin en faisant ironiquement le signe de la croix.

Une année après cette scène, Rose-de-Noël, riche de deux millions que lui laissait malgré lui M. Gérard, épousait notre ami Ludovic, qui est devenu un de nos plus illustres médecins et une de nos plus grandes notabilités scientifiques.

Et, comme pour justifier le proverbe qui dit : *Tout est bien qui finit bien,* Rose-de-Noël a recouvré la santé par l'amour ; ce qui prouve que Molière, ainsi que le disait Jean Robert, est encore le plus illustre docteur que l'on connaisse, puisqu'il a créé *l'Amour médecin* !

CCCXXXVI

Honneur au courage malheureux !

Ce fut M. de Marande qui apprit à Chante-Lilas la mort de madame Camille de Rozan et l'arrestation du gentilhomme américain.

La princesse de Vanves versa une larme au souvenir de son ancien amant et passa bien vite à un autre sujet de conversation.

C'est le propre de nos malheureuses grisettes de Paris, de donner jusqu'à leur chemise pour leur premier amant et une larme à peine pour les amants qui suivent.

– Il devait finir comme cela ! dit-elle quand M. de Marande lui annonça que Camille allait être pour le moins, et avec beaucoup de protections, condamné à plusieurs années de galères.

– Et pourquoi, chère amie, demanda M. de Marande, croyez-vous que tous ceux qui ont eu l'honneur de vous aimer finissent aussi tristement ? C'est un dénouement bien cruel !

– Ils ne font que changer de fers, répondit en souriant la grisette. Et puis, ajouta-t-elle en regardant d'un air railleur le nouveau ministre des finances, je ne dis pas que tous finissent ainsi ! Par exemple, toi, amour de mes yeux, tu n'auras pas assez péché sur la terre pour qu'on ne te loue pas une loge en paradis. À propos de loge et de paradis, quand débute définitivement la signora Carmélite ?

– Après-demain, répondit M. de Marande.

– M'as-tu retenu la loge découverte que je t'avais demandée ?

– Naturellement, répondit avec galanterie le banquier.

– Faites voir ? dit-elle d'un air câlin en entourant de ses deux bras le cou de M. de Marande.

– La voici, fit celui-ci en tirant le coupon de sa poche.

Chante-Lilas sauta sur le billet et le regarda en rougissant de plaisir.

– Ainsi, s'écria-t-elle, je serai en face des princesses !

– N'es-tu pas princesse toi-même ?

– C'est cela, moquez-vous de moi, dit d'un air boudeur la princesse de Vanves ; mais j'ai consulté la Brocante, il y a trois

mois, et elle m'a juré que j'étais fille d'un prince et d'une princesse.

– Ce n'est pas assez, mignonne, et elle t'a caché la vérité ! tu n'es pas seulement princesse, tu es reine. Les enfants trouvés sont les rois de la terre.

– Et les hommes perdus sont leurs ministres ! dit malicieusement Chante-Lilas en regardant le banquier. Enfin, je verrai donc les princesses de près ; car j'étais assez mal placée avant-hier à la Porte-Saint-Martin, à la première représentation de la pièce de votre ami Jean Robert, dont le titre ne me revient pas.

– *Les Guelfes et les Gibelins !* dit en souriant M. de Marande.

– C'est cela, *les Guêpes et les Giffelins !* s'écria la princesse de Vanves. Cette fois, je retiendrai le nom. Où étais-tu donc, à la fin de la pièce, mon amour ?

– Je suis descendu dans la loge de madame de Marande pour la complimenter sur le succès de notre ami Jean Robert.

– Ou pour me faire une infidélité, vilain coureur, interrompit Chante-Lilas. À propos de coureur, est-ce que c'est vrai que vous courez après toutes les femmes ?

– On le dit ! répondit avec assez de fatuité M. de Marande en se rengorgeant ; mais, si je me permets de courir après toutes les femmes, je ne m'arrête qu'auprès d'une seule.

– Une grande dame ?

– La plus grande dame de ma connaissance.

– Une princesse ?

– Du sang.

– Et je la connais ?

– Naturellement, puisque c'est toi, princesse.

– Et vous dites que vous êtes à mes pieds !

– Tu vois ! dit M. de Marande en s'agenouillant devant Chante-Lilas.

– C'est cela, dit celle-ci en secouant la tête ; restez ainsi en pénitence ; vous l'avez bien mérité.

– C'est une récompense, princesse. Ne disais-tu pas tout à l'heure que j'irais tout droit en paradis pour mes vertus ?

– C'est que je me suis mal exprimée, interrompit la grisette. Il y a vertus et vertus, comme il y a péchés et péchés. Autrement dit, il y a des vertus qui sont des péchés, comme il y a des péchés qui sont des vertus.

– Par exemple, princesse ?

– C’est un péché d’aimer à demi une femme ; c’est une vertu de l’aimer tout à fait.

– Je ne te savais pas si casuiste, ma mignonne.

– J’ai porté du linge pendant quelque temps, dit en baissant les yeux et en rougissant la princesse de Vanves, chez les jésuites de Montrouge, qui m’ont édifiée sur…

– Sur la matière, interrompit le banquier.

– Oui, murmura Chante-Lilas à demi-voix ; oui, répéta-t-elle en étouffant un soupir.

– Tu ne pouvais t’adresser, ma belle, à des hommes plus instruits. Et que t’ont-ils appris de plus que la nature ne t’avait pas enseigné ?

– Mille choses que je n’ai pas… retenues, répondit la grisette en rougissant, quoiqu’elle ne rougît point facilement.

– Diable ! s’écria le ministre en se relevant, je vous quitte, princesse, de peur de vous faire souvenir de ce que vous avez si honnêtement oublié.

– Voilà une retraite jésuitique en diable ! dit Chante-Lilas en se mordant les lèvres, et qui ne rachète pas vos péchés, ajouta-t-elle en regardant fixement M. de Marande.

– Fixez vous-même le prix du rachat, dit le banquier.

– Commencez par vous remettre à genoux.

– M’y voici.

– Demandez-moi pardon de m’avoir offensée.

– Je vous demande humblement pardon de mes offenses, quitte à vous en demander le sujet.

– Vous l’ignorez ?

– Sans doute, puisque je vous le demande.

– Vous êtes un homme plus perverti que je ne le croyais.

– Dépervertissez-moi, princesse, et convertissez-moi.

– Le moyen ? soupira Chante-Lilas.

– Donne-moi la foi, mignonne.

– J’ai bien peur que la foi ne vous sauve pas.

– Essaie ! dit M. de Marande, un peu troublé de la tournure que prenait la conversation.

– Regarde-moi, dit Chante-Lilas en fixant sur le banquier ses grands yeux ondulants de volupté.

M. de Marande baissa les yeux sous le feu de ce regard.

– Eh bien, dit la grisette, que vous arrive-t-il ? Seriez-vous, d'aventure, un peu chevalier de Malte, et avez-vous fait vœu de chasteté ?

M. de Marande sourit, mais d'assez mauvaise grâce.

– Enfant ! dit-il en prenant les mains de la princesse de Vanves et en les embrassant ; enfant ! répéta-t-il, faute de pouvoir mieux dire.

– Avouez que vous ne m'aimez pas, dit Chante-Lilas.

– Jamais je n'avouerai cela, dit le banquier.

– Alors avouez que vous m'aimez.

– J'aime mieux cela.

– Et… prouvez-le-moi, surtout.

M. de Marande fit une moue qui signifiait clairement : « J'aime moins cela. »

– Est-ce que vous n'attendez pas de monde ? demanda-t-il, soit qu'il voulût changer le sujet de la conversation, soit qu'il espérât échapper au danger qui le menaçait, danger que les regards langoureux de la princesse rendaient à chaque minute de plus en plus imminent.

– Je n'attends que vous, répondit Chante-Lilas.

Elle était ravissante, ce jour-là, la princesse de Vanves ; elle avait des roses rouges sur les joues, des roses blanches dans les cheveux, du feu sur les lèvres, des flammes dans les yeux ; son cou blanc, un peu long, ondulait amoureusement comme le cou d'un cygne ; sa poitrine, honnêtement grasse, se soulevait et s'abaissait par ondes inégales.

Assez emprisonnée pour faire naître le désir, assez décolletée pour l'exciter, voilée par une gaze bleue qui lui descendait jusqu'aux pieds, elle causait cette impression indéfinissable que produit la vue de la grotte d'azur dans l'éther bleu de laquelle on s'élance sans savoir si l'on en reviendra jamais.

M. de Marande était loin de méconnaître les beautés de ce spectacle ; il était encore plus loin de les savourer. L'important pour lui n'était pas tant de sortir ou de ne pas sortir de la grotte d'azur, que de s'y engager ; cependant il résolut de n'en rien faire paraître et il mit tout en œuvre pour avoir l'air passionné.

La princesse de Vanves, si femme qu'elle fût – et elle l'était jusqu'au bout des ongles –, s'y méprit pendant quelque temps. Elle s'accusa intérieurement des froideurs de M. de Marande, mettant

sa retenue sur le compte du mépris que le banquier devait professer pour elle.

Elle tenta donc de seconder ses efforts en s'accusant de légèreté, en confessant les fautes de sa vie, en promettant de s'amender, et de vivre à l'avenir assez dignement pour mériter l'estime d'un honnête homme. Tentative vaine, efforts stériles.

M. de Marande, dans un élan passionné, la serra dans ses bras en s'écriant :

– Que tu es belle, mignonne !

– Flatteur ! dit modestement Chante-Lilas.

– Je connais peu de créatures aussi jolies que toi !

– Vous ne me méprisez pas ?

– Te mépriser, princesse ! dit le banquier en lui baisant les bras depuis le poignet jusqu'à l'épaule.

– Vous m'aimez donc un peu ?

– Si je t'aime, ma toute belle ! Je t'aime trop.

Il prit le cou de la jeune femme dans ses mains, et, la regardant amoureusement, aussi amoureusement qu'il put, du moins :

– Par le printemps dont tu portes les couleurs ! dit-il, par la fleur dont tu portes le nom ! je t'aime énormément, princesse. Je te trouve une des plus charmantes créatures que j'aie vue dans ma vie. Tu ressembles, à s'y tromper, à une de ces jolies filles qui émaillent le festin des noces de Cana dans le tableau de Paul Véronèse. Mais j'ai tort de chercher à qui tu ressembles, tu ne ressembles à nulle autre, tu ressembles à toi-même ; et voilà pourquoi j'ai une si vive tendresse pour toi ; avec un peu de bonne volonté, tu le verrais dans mes yeux.

– Dans vos yeux !… oui !… dit en souriant mélancoliquement Chante-Lilas.

Cependant M. de Marande s'était levé, et, arrivé à la hauteur des lèvres de la princesse de Vanves, sous forme de consolation, il l'embrassait plus vivement qu'à l'ordinaire.

Celle-ci, laissant tomber sa tête en arrière, murmura à voix basse, ou plutôt soupira d'une voix étouffée ces trois mots si expressifs dans une bouche amoureuse :

– Oh ! mon ami !… oh ! mon ami !

Mais l'ami qui, en cette conjoncture, n'était certainement pas digne de ce titre, soit qu'il craignît, pour des raisons à lui connues, de s'engager trop avant, soit qu'il fût certain de ne point s'engager suffisamment, l'ami, disons-nous, allait battre en retraite, quand ce

collaborateur des gens d'esprit qu'on appelle le hasard lui envoya du renfort, sous la forme d'une sonnette qui retentit jusque dans le boudoir de la grisette.

– On a sonné, princesse, dit M. de Marande, dont le visage rayonna de joie.

– Je crois, en effet, qu'on a sonné ! répondit Chante-Lilas légèrement troublée.

– Vous attendiez du monde ? demanda le banquier, qui s'efforça de paraître contrarié.

– Je vous jure que non, répondit la grisette, et, si vous voulez prendre la peine de renvoyer la personne qui a sonné, vous me rendrez un véritable service. J'ai donné congé à ma femme de chambre et je ne puis pas dire moi-même que je n'y suis pas.

– C'est trop juste, princesse, dit en souriant M. de Marande ; je vais donc renvoyer cet importun.

Il se dirigea vers la porte de sortie, bénissant l'être, quel qu'il fût, qui le tirait d'un si mauvais pas. Il revint au bout d'un instant.

– Devinez qui c'est, princesse, dit-il.

– La comtesse du Battoir, sans doute ?

– Non, princesse.

– Ma nourrice, peut-être.

– Encore moins.

– Ma couturière ?

– Non ; un jeune homme !

– Un créancier ?

– Les créanciers sont toujours vieux, princesse ! Un jeune homme ne peut être que le débiteur d'une jolie femme.

– C'est peut-être mon cousin Alphonse ! dit en rougissant Chante-Lilas.

– Non, princesse ; c'est un jeune et joli garçon qui vient, dit-il, de la part de M. Jean Robert.

– Ah ! je sais ce que c'est. C'est un pauvre garçon qui n'a pas de quoi payer sa place à la porte Saint-Martin et qui vient me demander ma protection auprès de Jean Robert. Ils sont du même pays ; mais c'est un jeune homme fort timide et il n'ose pas adresser sa requête à son compatriote… de façon…

– De façon qu'il vient vous l'adresser, à vous, continua M. de Marande, et il a, ma foi, bien raison, princesse. Il est charmant, ce garçon ! Et vous dites qu'il est pauvre ?

– Aussi pauvre que jeune.

– Et que vient-il faire à Paris ?

– Chercher fortune.

– Vous voulez dire bonne fortune, princesse, puisqu'il s'est adressé a vous. Et sait-il quelque chose, en dehors de la science… naturelle ?

– Il sait lire et écrire… comme tout le monde.

– Comme tout le monde, c'est beaucoup dire, pensa le banquier, qui connaissait l'écriture et le style de la grisette. Et saurait-il aussi compter par hasard ?

– Il est reçu *batelier* ès lettres ! dit Chante-Lilas.

– S'il est vraiment reçu *batelier*, continua le banquier, je me charge de lui donner une barque à conduire.

– Vous feriez cela pour lui que vous ne connaissez pas du tout ? s'écria Chante-Lilas.

– Je ferai cela pour vous que je ne connais pas assez… répondit galamment M. de Marande. Vous pouvez me l'adresser dès demain au ministère. S'il est aussi intelligent qu'agréable, je me charge de son avenir. Et, à ce propos, princesse, parlons un peu du vôtre, pour éviter d'être jamais dérangés comme nous venons de l'être. J'ai peur que vous ne vous soyez méprise sur le rôle que je vous priais de jouer dans ma vie. Je suis un homme fort occupé, princesse, et les affaires de l'État, sans parler des miennes, m'absorbent si exclusivement, qu'il ne m'est point permis, comme au vulgaire, de m'amuser aux bagatelles de la porte. D'un autre côté, je suis forcé, par une raison toute d'économie politique qu'il serait trop long de vous expliquer, je suis contraint, dis-je, de sembler avoir une maîtresse. Me faites-vous l'honneur de me comprendre, princesse ?

– Parfaitement ! répondit Chante-Lilas.

– Eh bien, ma chère amie, sans reproche, vous y avez mis le temps. Mais, pour que vous ne l'oubliez pas, j'ai formulé le sens véritable de nos rapports dans une sorte de traité que je vous laisse, afin que vous le méditiez à loisir. Vous serez, j'espère, satisfaite du prix que j'attache à l'originalité de nos relations. Et maintenant, princesse, permettez-moi de rajuster un peu les boucles de vos cheveux, que j'ai eu la maladresse de faire sortir de leur enveloppe.

Et M. de Marande, tirant de son portefeuille plusieurs billets de mille francs, en enveloppa, sous forme de papillotes, les cheveux de la princesse de Vanves.

– Adieu, princesse, dit-il après l'avoir paternellement baisée au front ; je vais vous envoyer le pays de M. Jean Robert ; je suis sûr que ce garçon-là nous fera le plus grand honneur à tous les deux ; et si son ramage répond à son plumage, vous aurez véritablement trouvé le phénix dont parle Juvénal.

Et M. de Marande quitta la boudoir de la grisette, enchanté d'en être quitte à si bon marché.

CCCXXXVII

Colomba.

Trois années après le drame que nous venons de raconter, et trois jours après la visite de M. de Marande à Chante-Lilas, c'est-à-dire à la fin de l'hiver 1830, le Théâtre-Italien donnait une représentation extraordinaire de l'opéra d'*Otello* pour les débuts d'une cantatrice devenue célèbre depuis deux années en Italie, la signora Carmélite, appelée plus expressivement par la voix publique : *la signora Colomba*.

Tout le Paris, comme on l'écrit maintenant, mais comme on ne faisait que le dire à cette époque, tout le Paris distingué, intelligent, riche, le Paris artistique, enfin, semblait s'être donné rendez-vous, ce soir-là, aux Italiens.

Aussi, dès l'annonce de ce début, la salle était-elle louée de bas en haut et les jeunes gens qui faisaient queue à la porte couraient-ils risque de ne pas entrer.

Ce qui justifiait cet empressement, cet enthousiasme anticipé, c'était, disons-le, non seulement le talent reconnu de la débutante, mais aussi son caractère et l'intérêt qu'elle inspirait à tous ceux qui connaissaient une partie de son histoire.

Des écrivains de tout genre, poètes, romanciers, auteurs dramatiques, journalistes, l'avaient chantée sous toutes les formes et sur tous les tons.

Jean Robert et Pétrus avaient largement contribué au succès de Carmélite.

Nous savons si elle en était digne.

Après une année d'épreuve, pendant laquelle elle avait été moralement entre la vie et la mort, elle avait consulté ses trois amies, Régina, Lydie et Fragola, sur le parti à prendre pour endormir ou ensevelir sa douleur.

Madame de Marande avait conseillé le monde.

Régina, le couvent.

Fragola, le théâtre.

Elles avaient raison toutes les trois. En effet, à quelque point de vue que l'on se place, le monde, le couvent et le théâtre sont trois gouffres où on se jette quand on a perdu son chemin.

La personnalité disparaît, on appartient à Dieu, au plaisir, à l'art ; mais on ne s'appartient plus.

Nous avons vu Carmélite s'essayer chez madame de Marande, le soir où elle revit Camille de Rozan et où elle s'évanouit à sa vue.

Le vieux Müller vint un jour chez Carmélite et lui dit :

– Suis-moi.

Et il l'emmena sans lui dire où.

Un matin, elle s'éveilla en Italie. Arrivée à Milan, Müller la conduisit à la Scala. On jouait *Sémiramide*.

– Voilà ton couvent, dit-il en lui montrant le théâtre.

Puis, lui désignant Rossini, caché au fond d'une loge :

– Voilà ton dieu, ajouta-t-il.

Quinze jours après, elle débutait à la Scala par le rôle d'Arsace de *Sémiramide*, et Rossini la proclamait la *prima donna* d'Italie.

Trois mois plus tard, à Venise, elle jouait *la Donna del Lago,* et les jeunes nobles vénitiens lui donnaient, sur le grand canal, au-dessous des fenêtres de son palais, une sérénade dont tous les gondoliers ont gardé la mémoire.

Pendant les deux années qu'elle avait passées dans le pays de la mélodie, elle avait, comme nous l'avons vu, marché de triomphe en triomphe ; elle était passée au rang de *diva* ; Rossini l'avait embrassée ; Bellini écrivait un opéra pour elle ; et la Russie, qui, dès cette époque, cherchait déjà à nous enlever les grands artistes que nous méconnaissons ou que nous payons mal, proposait à Carmélite un engagement à faire la liste civile d'un prince royal.

Marquis italiens, barons allemands, princes russes, cent prétendants, enfin, s'étaient mis sur les rangs pour obtenir sa main ; mais sa main devait éternellement subir l'étreinte de la main froide de Colomban.

L'enthousiasme de la foule était donc, comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, bien justifié, si anticipé qu'il fût.

La salle ruisselait de fleurs, de diamants et de lumière.

La cour occupait les avant-scènes ; les ambassadrices, les loges de balcon ; les femmes des ministres, les loges de face.

La cinquième loge, à gauche de l'acteur, était occupée par trois personnes dont la beauté attirait l'attention de tout le monde et dont le bonheur faisait l'envie de chacun.

C'était notre ami Pétrus Herbel, marié depuis une année à la

princesse Régina de Lamothe-Houdon ; c'étaient la jeune et charmante princesse Régina et la petite Abeille, qui, éclose depuis quelques semaines à la jeunesse, n'avait plus de l'enfance que ce dernier rayon que les chaudes journées de printemps gardent du matin.

En face de cette loge, de l'autre côté de la salle, à droite de l'acteur, un couple qui portait la plus ineffable félicité dans les yeux, attirait également le regard : c'était notre ami Ludovic, qui venait d'épouser récemment la petite Rose-de-Noël, devenue millionnaire par la mort de M. Gérard et bien portante par l'amour de Ludovic.

Au centre de la salle, faisant face à la scène, deux loges, ou plutôt les personnes qui les occupaient, éveillaient singulièrement l'attention. Disons toutefois que l'attention qu'on portait à la loge de droite n'était pas de même nature que celle qu'on portait à la loge de gauche.

Dans la loge de gauche s'étendait, se prélassait, se pavanait dans une robe éclatante comme le soleil et dont l'envergure dépassait les prévisions des crinolines à venir, la princesse de Vanves, la jolie Chante-Lilas, qui, de temps en temps, tournait langoureusement la tête pour répondre à M. de Marande, lequel s'effaçait, ou pour mieux dire, faisant semblant de s'effacer au fond de sa loge.

Mais ce qui excitait au plus haut degré l'attention des spectateurs, c'étaient les personnages qui composaient la loge de droite.

Vous ne vous souvenez peut-être pas, chers lecteurs, et, avouons-le, c'est à peine si nous nous en souvenons nous-même, de cette ravissante danseuse nommée Rosenha Engel, à la représentation à bénéfice de laquelle nous vous avons fait assister, au Théâtre-Impérial de Vienne.

C'était elle qui occupait le centre de la loge, vêtue d'une robe de gaze blanche, toute étincelante de perles, de pierreries et de diamants. À sa droite, vêtu de noir cette fois, celui que nous avons vu au théâtre de Vienne vêtu de cachemire blanc, tramé d'or et de perles, la tête couverte d'un turban de brocart d'où s'échappaient les plumes d'émeraude d'un paon ; celui qu'on prenait dans la salle impériale pour le génie des mines de diamants de Pounah, le général Lebastard de Prémont.

À la gauche de la signora Rosenha Engel, vêtue de noir ainsi que le général, servant d'ombre à la danseuse, se tenait, grave comme la douleur, M. Sarranti.

Si, de cette loge, on abaissait ses regards jusqu'aux loges du rez-de-chaussée, il était aisé de reconnaître, à l'allure des personnages qui les occupaient, que ce n'étaient pas eux les moins intéressés au succès de la débutante.

En effet, c'étaient Justin et Mina, mariés nouvellement, qui cherchaient à rassurer le vieux Müller, dont le cœur battait de crainte à la pensée que le public français pût ne pas ratifier le succès de son élève.

À côté d'eux (couple charmant !), Salvator et Fragola, c'est-à-dire l'amour sans trouble, sans nuage, sans crainte, le bonheur à deux, frais comme le premier amour, fort et solide comme le dernier.

En face de ces deux loges, deux personnages qui n'attiraient pas l'attention, et qui ne se sentaient nul désir de l'attirer, nous voulons parler de Jean Robert et de madame de Marande. Si jamais, lecteurs, vous avez passé deux heures avec la femme que vous aimez, dans une loge obscure, à regarder ses beaux yeux, en entendant une bonne musique ; si jamais, lectrices, séparées du monde pour deux heures en tête à tête, quoique en public, vous avez pu jouir en toute sécurité des trésors de cœur et d'esprit de votre amant, vous devez comprendre la façon dont se passa la soirée pour notre ami Jean Robert et pour madame de Marande.

Quand nous aurons dit qu'au milieu de l'orchestre, seul, comme un paria, et se bourrant philosophiquement le nez de tabac, pour se consoler sans doute de son isolement et de l'ingratitude des hommes, se tenait M. Jackal, nous aurons montré tous les acteurs qui ont joué les rôles principaux dans ce drame.

Le succès de Carmélite (ou plutôt de Colomba, car, à partir de ce jour, ce nom lui est resté) dépassa toutes les espérances. Jamais la Pasta, jamais la Pizzaroni, la Mainvielle, la Catalani, la Malibran, et de nos jours Grisi, Pauline Viardot, Frezzolini, jamais aucune de toutes ces grandes cantatrices n'entendit retentir une salle de théâtre de bravos plus sympathiques, de plus frénétiques applaudissements.

La romance du dernier acte, *Al pié d'un salice,* fut redemandée trois fois. On eût dit que les spectateurs ne pouvaient pas s'arracher de la salle. La voix de Colomba les étreignait pour ainsi dire.

On la rappela dix fois ; les hommes envoyaient leurs cris de joie, et les femmes envoyèrent leurs bouquets et leurs couronnes.

Mille personnes l'attendaient à la porte pour la féliciter, pour voir de près et toucher s'il était possible, par un pan de sa robe,

cette belle et sombre jeune fille en qui l'art vague et indéfini de la musique semblait prendre sa forme et sa couleur véritables.

Parmi les personnages qui l'attendaient à la porte, était le vieux Müller, qui pleurait de joie.

Elle le distingua entre tous, et, allant à lui sans s'occuper des admirations de la foule :

– Maître, êtes-vous content de moi ? dit-elle.

– Tu chantes la musique comme Dieu la dicte et comme Weber l'écrit, ma fille, dit le vieux maître en se découvrant, c'est-à-dire irréprochablement !

Cet hommage simple et respectueux rendu par ce vieillard à cette jeune fille fut si bien compris de la foule, que chacun se découvrit et s'inclina sur son passage.

Pour elle, prenant le bras de son vieux maître, elle disparut en disant :

– Pourquoi, au lieu de mourir, Colomban ne m'a-t-il pas étouffée, comme Otello, Desdemona !

Conclusion

Pour ceux de nos lecteurs que les personnages épisodiques ou secondaires de cette histoire auraient pu intéresser, nous ne fermerons pas le livre sans les rassurer brièvement, mais complètement, sur leur sort.

Jean Taureau (honneur à la force !) a définitivement renoncé à mademoiselle Fifine et à ses œuvres ; il est propriétaire d'un jardin sans arbres, à Colombes.

Pour celle-ci, elle reçut, un soir de carnaval, en descendant de la Courtille, ce que l'on appelle un mauvais coup. Conduite immédiatement à l'hôpital Saint-Louis, elle y mourut quelques jours après.

Fafiou, le rival de Jean Taureau, a épousé la Colombine du théâtre de Galilée Copernic. Ils sont engagés tous trois dans un des théâtres des boulevards, où ils obtiennent d'immenses succès, l'un, nous dit-on, le sire Galilée Copernic, sous le nom de Boutin ; l'autre, l'éternellement jeune Fafiou, sous le nom de Colbrun.

Toussaint Louverture est entré dans une de nos usines à gaz, où il est devenu contremaître au bout de cinq ans.

Sac-à-Plâtre, de maçon infime qu'il était, est monté au rang de maître maçon ; et c'est lui qui construit, sous les ordres d'un architecte, ces maisons bêtes, qui ressemblent à des casernes, dont on émaille aujourd'hui les environs de Paris.

Croc-en-Jambes, le chiffonnier ravageur, est devenu définitivement l'ami de ce *félicide,* ou meurtrier de chats, qu'on appelle la Gibelotte. Ils se sont associés tous les deux pour l'exploitation des chats des douze arrondissements. Croc-en-Jambes possède, aux environs de Paris, un cabaret à l'enseigne du *Lapin bleu*.

La Gibelotte a ouvert, rue Saint-Denis, une boutique à l'enseigne attrayante de *la Chatte blanche*.

Enfin Brésil-Roland, qui n'est pas le personnage le moins intéressant de cette histoire, a passé les journées qui lui restaient à vivre moitié chez Salvator, moitié chez Rose-de-Noël, où on lui a rendu la vie aussi agréable que possible, en récompense de ses bons et loyaux services.

Moralité

Le 31 juillet 1830, le duc d'Orléans, nommé lieutenant général du royaume, fit appeler Salvator, un de ceux qui, avec Joubert, Godefroy Cavaignac, Bastide, Thomas, Guinard et vingt autres, avaient, après la bataille, le 29 juillet, arboré le drapeau tricolore sur les Tuileries.

– Si le vœu de la nation m'élève au trône, dit le duc d'Orléans, croyez-vous que les républicains se rallieront à moi ?

– Assurément non, répondit Salvator au nom de ses compagnons.

– Que feront-ils, alors ?

– Ce que Votre Altesse faisait avec nous : ils conspireront.

– C'est de l'entêtement ! dit le futur roi.

– C'est de la persévérance, dit Salvator en s'inclinant.

Cet ouvrage est le 799e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.

1 « Adieu les plaisirs », Horace, *Épitres,* II, 1.

1 Indice chronologique aberrant, puisque nous sommes toujours le 30 juillet.

1 « Qu'ils reposent en paix », paroles chantées lors de l'office des morts.

1 Voltaire, *Ériphyle*, tragédie en 5 actes (7 mars 1732), acte II, sc. 1.

1 Boileau, *Satires*, I. *Le départ du poète* (1660).

1 Voltaire, *Épitres*, CXI (1771).

1 *Les Révérends Pères*, dans les *Œuvres complètes* de P.-J. de Béranger, Paris, Perrotin, 1850, p. 269. La chanson est datée de décembre 1819.

1 La Fontaine, *Fables*, livre VIII, x, *L'Ours et l'amateur de jardins.*

1 La Fontaine, *Fables*, livre IX, II, *Les Deux Pigeons.*

1 *Michel et Christine*, sc. XIV.

1 *L'École des femmes,* acte IV, scène VI. Horace à Arnolphe : « La place m'est heureuse à vous y rencontrer. »

1 Légendaire prédicateur de la première croisade.

1 « Le jour attendu », Virgile, *Énéide*, livre V, où il s'agit du neuvième jour, mettant fin aux Féralies.

1 Peur, inquiétude.

1 Les voleurs ne périront pas. En argot, *pègre*, famille de voleurs. (Note de Dumas.)

1 La Fontaine, *Fables*, livre V, IX, *Le Laboureur et ses enfants.*